OEUVRES COMPLÈTES

DE

LOUIS DE GRENADE

SERMONS.

BESANÇON. — IMPRIMERIE D'OUTHENIN CHALANDRE FILS.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LOUIS DE GRENADE

DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

TRADUITES INTÉGRALEMENT POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

Par T. DUVAL

VICAIRE GÉNÉRAL D'AMIENS

A. CRAMPON, J. BOUCHER et C. BERTON

VOLUME VII

NOUVELLE ÉDITION

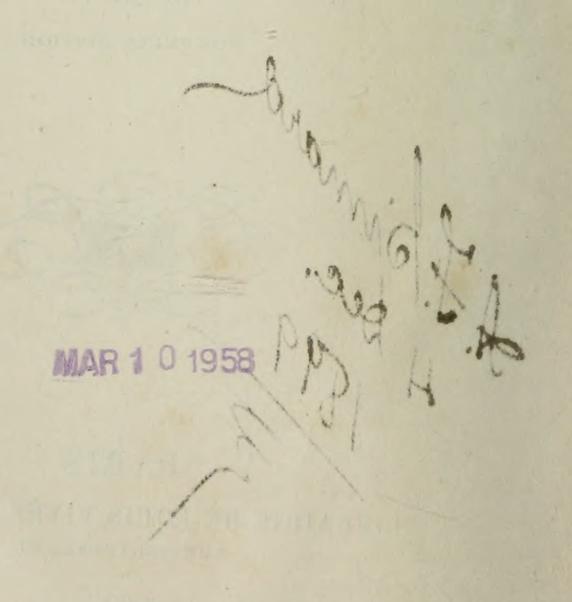
L.V.

PARIS

LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR

RUE DELAMBRE, 13

1877



2

SERMONS

POUR

LES PRINCIPALES FÊTES DES SAINTS.

PREMIER SERMON

POUR

LA FÊTE DE SAINT THOMAS D'AQUIN.

TROIS VERTUS ADMIRABLES DE SAINT THOMAS : SA SAGESSE, SA CHASTETÉ ET SON HUMILITÉ.

Mirabilis Deus in sanctis suis.
Dieu est admirable dans ses saints. *Ps.* LXVII, 36.

Je me suis proposé, mes très-chers frères, de développer, dans le sermon de ce jour, cette courte sentence du Prophète, laquelle nous atteste que, si Dieu est admirable dans ses autres œuvres, il l'est bien davantage dans ses saints. Ce que le Psalmiste dit avec vérité de tous les saints en général, est particulièrement applicable à notre bienheureux Père, saint Thomas, à raison de son admirable sagesse et de ses autres vertus. Afin donc de traiter ce sujet d'une manière pieuse et utile, implorons humblement l'assistance du ciel, par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

L'Eglise, en mettant chaque jour sous nos yeux la vie et l'exemple des saints, a deux principaux motifs. L'un est de nous faire mieux connaître l'infinie bonté de Dieu; l'autre est de nous exciter à marcher sur les traces des saints, et à imiter les exemples de leurs vertus. Et d'abord, pour commencer par le

premier motif, il est certain que le fondement de notre salut et de notre bonheur repose sur la connaissance de Dieu. « Quiconque, dit saint Jérôme, n'a pas cette connaissance, ne doit pas être regardé comme un homme, mais comme une brute. » Or, dans cette vie, c'est par ses magnifiques œuvres que nous connaissons Dieu. Tout effet, disent les philosophes, porte en lui-même quelque ressemblance avec sa cause, et nous en retrace l'image et comme le simulacre. De même que nous connaissons l'arbre par ses fruits, et l'habileté d'un ouvrier par son œuvre, ainsi nous connaissons l'excellence et la perfection de la cause par ses effets. Plus ceux-ci sont grands et sublimes, plus sublime et parfaite est la cause dont ils témoignent. Mais parmi toutes les œuvres de la vertu divine, celles qui tiennent le premier rang, sont les œuvres de la grâce destinées à la sanctification des créatures raisonnables. Par conséquent, il n'est rien, pour ainsi dire, qui puisse nous donner ici-bas une connaissance plus grande de la bonté divine, que les exemples et les œuvres des saints. La grandeur de cette bonté divine s'y montre à nos yeux d'une manière si vive, que nous sommes forcés à cette vue de nous écrier avec le Prophète : « Que Dieu est bon pour Israël, pour ceux qui ont le cœur droit ! » *Quam bonus Israel Deus, his qui recto sunt corde !* » Ps. LXXII, 1; c'est-à-dire : combien le Seigneur est un père libéral, miséricordieux, aimable, facile à fléchir, combien il est un maître doux et tendre, combien il est un ami fidèle pour ceux qui ont le cœur droit !

Et ce n'est pas seulement la bonté et la libéralité de Dieu, mais encore sa vertu et sa puissance admirables qui se manifestent dans ses saints. Quelle puissance plus grande et plus admirable, en effet, que de faire de l'homme charnel un homme spirituel, de l'homme terrestre un homme tout céleste imitant dans une chair corrompue la pureté des anges? De là cette parole de saint Paul : « Je ne rougis point de l'Evangile, parce qu'il est la vertu de Dieu (ou selon d'autres la puissance de Dieu), pour sauver tous ceux qui croient. » *Rom.* I, 16. Comme s'il disait : Non, je n'ai point honte de prêcher Jésus-Christ crucifié, qui est un scandale pour les Juifs et une folie pour les Gentils; car ce que

j'annonce n'est pas un mystère d'ignominie, mais je l'appelle hautement l'Evangile de la gloire de Dieu. Et pourquoi l'appelez-vous ainsi, grand apôtre? Parce qu'il est la vertu de Dieu pour sauver tous ceux qui croient; c'est-à-dire, parce que sous ces apparences d'infirmité, se cachent la force et la puissance de Dieu. Cette force divine, le Prophète royal nous l'indique, lorsque, s'adressant à notre Seigneur, il lui dit : « Ceignez votre épée sur votre cuisse, vous qui êtes le Très-Puissant, » *Accingere gladio tuo super femur tuum, potentissime*. Ps. XLIV, 4. Et que signifient cette puissance et ce glaive, sinon ce que l'Apôtre appelle la vertu de Dieu? Voulez-vous connaître cette puissance et cette force salutaires? Considérez les actions illustres des martyrs, des vierges et des confesseurs. Toutes les œuvres magnifiques de ces saints ne proclament-elles pas bien haut la force et la puissance ineffables de la grâce et de la vertu de Dieu? Et, pour n'en pas citer ici d'autres preuves, de quelle force invincible, dites-moi, n'était pas animé saint Vincent, martyr, lorsqu'il disait à son cruel persécuteur : Lève-toi contre moi, donne un libre cours à toute ta fureur et à toute malice; et tu verras que, par la vertu de Dieu, je suis plus puissant à endurer les supplices que tu n'es puissant pour me torturer. L'événement prouva que cette réponse était aussi vraie qu'héroïque, et le tyran, après avoir infligé au martyr les tourments les plus nombreux et les plus cruels, sans pouvoir aucunement ébranler sa foi ni sa constance, le tyran lui-même finit par s'écrier : Nous sommes vaincus. N'était-ce pas la même force qui soutenait saint Laurent, lorsque, menacé par le tyran d'être livré à toutes sortes de tortures, il lui répondait en souriant : Malheureux! tu me convies au festin que j'ai toujours désiré. Etendu sur un gril qu'on avait placé sur des charbons ardents, le martyr supporta ce supplice avec tant de fermeté et de joie, qu'au milieu des flammes qui dévoraient sa chair, il prononça cette admirable parole : Ces flammes sont pour moi un rafraîchissement.

Mais sans parler davantage de l'intrépidité dont les hommes ont fait preuve, quelle était cette force que saint Cyprien constate dans ses éloges des martyrs, où il dit que les femmes, au milieu

des supplices, découragent les bourreaux eux-mêmes par leur constance? Quelle était cette force qui conserva la pudeur de tant de vierges dans une intégrité si parfaite, que pendant la durée de la plus longue vie, aucun acte, aucune parole, aucune pensée même ne ternit l'éclat de leur vertu? Quelle était cette force qui préserva également tant de saints pendant leur vie entière non-seulement de toute faute contre la chasteté, mais encore de toute offense grave; faveur qui fut accordée à notre bienheureux Père saint Dominique, à saint Pierre, martyr, à sainte Catherine de Sienne et à saint Thomas (pour n'en pas citer d'autres), ainsi que l'atteste l'histoire de leur vie? Après la mort glorieuse de saint Thomas, Reginald, son fidèle compagnon, déclara publiquement qu'il avait entendu la confession de toute sa vie, et qu'il n'y avait pas trouvé un seul péché mortel. Mais laissons les saints que l'Eglise honore de ses hommages, et passons aux simples chrétiens véritablement pieux.

Quelle est cette force qui fait que l'homme, dans une chair fragile naturellement portée à rechercher uniquement les biens terrestres et sensibles, méprise et repousse toutes ces choses, pour s'élancer de toute l'avidité de ses désirs vers les seuls biens invisibles que les yeux ne peuvent pas voir, que les mains ne peuvent pas toucher et dont les sens ne peuvent pas jouir? Quelle est cette force qui répand dans l'âme du chrétien vertueux, au milieu de la plus complète indigence, une paix et une tranquillité si profondes, qu'il ne désire en cette vie rien autre chose que ce qu'il a? Qui pourrait dire les délices et les richesses spirituelles des justes? Qui pourrait dire la fermeté de leur foi, la paix de leur espérance, les joies de leur charité, la douceur de leurs désirs, leur patience dans les épreuves, l'énergie et l'empressement qu'ils apportent à toutes leurs entreprises. Toutes ces œuvres intérieures de l'Esprit divin ne proclament-elles pas la force et la puissance admirables de Dieu? Aussi saint Augustin, écrivant à Paulin, qui, du consentement de son épouse, s'était séparé d'elle et avait quitté le monde après avoir distribué tous ses biens aux pauvres, saint Augustin dit qu'il n'est point de spectacle plus agréable et plus consolant pour un chrétien animé

de la charité, que le spectacle d'un homme qui renonce d'un cœur résolu à toutes les richesses et à tous les plaisirs du monde. Ce sacrifice, le jeune homme riche dont il est parlé dans l'Evangile, refusa de le faire; et c'est pourquoi, ayant entendu les paroles du Sauveur, il s'en alla tout triste. *Matth.* XIX, 22.

La vertu de la puissance divine se fait donc remarquer surtout dans cet abandon des biens terrestres que l'on poursuit d'ordinaire avec tant d'avidité. N'est-ce pas une chose vraiment étonnante, que des hommes rampant sur la terre s'estiment beaucoup plus heureux de mépriser ces biens que de les posséder, et trouvent plus de délices dans l'indigence, que si tous les trésors du monde leur appartenaient? Nous pouvons aisément prouver la vérité de ce fait par l'exemple de saint Thomas. Il était épris d'un si grand amour de la pauvreté et de la profession qu'il avait embrassée, qu'il pria instamment la très-sainte Vierge de lui obtenir la grâce de ne jamais échanger son humble condition contre une dignité plus élevée. Ses vœux furent exaucés, et la sainte Vierge, se montrant à lui sous une forme visible, lui accorda l'insigne faveur qu'il avait sollicitée. Comparez, je vous prie, mes frères, les dispositions de ce saint et l'ambition d'Alexandre-le-Grand qui, entendant dire un jour au philosophe Anaxarque qu'il existait une infinité d'autres mondes, se prit à pleurer de ce qu'il n'avait pu parvenir encore à régner sur un seul. Comparez, dis-je, ces deux âmes. Quoi de plus malheureux que l'une au milieu d'une si grande opulence, et de plus heureux que l'autre au milieu d'une si grande pauvreté? Ainsi ces œuvres si magnifiques de l'Esprit divin attestent sa force et sa puissance, puisque, revêtus de cette force, des hommes trouvent les richesses dans la pauvreté, la gloire dans l'humilité et le repos et la joie dans les fatigues. C'est donc avec la plus grande vérité que l'Evangile est appelé par l'Apôtre la vertu et la puissance divines. Les prodiges qu'il opère proclament, en effet, que l'auteur et le principe de cette vertu est admirable dans ses saints, et tellement admirable, que l'œuvre de la sanctification d'une seule créature est mille fois plus digne d'admiration que la création de tout cet univers. D'où il résulte que le juste qui déjà

connaît bon nombre des perfections divines par les œuvres extérieures que Dieu a faites, en découvre bien davantage par les merveilles qu'il opère en lui. Saint Grégoire, interprétant ce passage de Job : « Lorsque vous vous croirez perdu, vous vous lèverez comme l'étoile du matin, » *Job.* XI, 17, dit que l'étoile du matin figure les justes pour plusieurs raisons, mais surtout parce que les justes manifestent en eux la présence de Dieu que nous ne voyons pas, comme l'étoile du matin, à son lever, annonce que le soleil est sur le point de paraître. C'est donc avec raison que l'Eglise nous met sous les yeux les actions des saints, afin que par ce moyen nous fassions chaque jour de nouveaux progrès dans la connaissance de la puissance de Dieu et de sa bonté souveraine.

Elle a, comme nous l'avons dit, un autre motif qui est de nous exciter à imiter les exemples qui nous sont proposés. Que pouvons-nous alléguer, en effet, pour nous en dispenser? Ne sommes-nous pas de la même nature que les saints, et n'honorons-nous pas le même Dieu qui est prêt à accorder généreusement à tous et sans acception de personne les dons de sa grâce? « Dieu est fidèle, » dit l'Apôtre, II, *Tim.* II, 13, et il ne peut pas se renier lui-même. Nous trouvons donc, dans les exemples des saints, un puissant encouragement à la piété et à la vertu. Ces exemples nous indiquent la voie qui y conduit; ils nous montrent un chemin facile, fréquenté par un grand nombre d'hommes vertueux, et font rougir ceux qui n'ont pas le courage de les suivre en leur reprochant leur lâcheté. C'est là ce que figurent ces animaux mystérieux qu'Ezéchiel nous montre se frappant mutuellement de leurs ailes et s'excitant à voler. Suivant l'interprétation de saint Grégoire, l'exemple qui me provoque à bien vivre est le coup d'aile qui me frappe. Mais non-seulement les exemples des saints nous engagent à bien vivre, ils nous aident encore merveilleusement à supporter les incommodités et les peines de cette vie. Jérémie avait été jeté par l'ordre du roi Sedecias dans une basse fosse toute remplie de boue. L'éthiopien Abdemelech voulut l'en tirer. Il fit descendre dans la fosse des cordes avec de vieux linges et des étoffes usées, recommandant au Prophète de mettre sous

ses aisselles ces linges et ces étoffes avant d'attacher les cordes, afin qu'on pût le tirer de la fosse sans que ses bras fussent endommagés par les liens. Or, que faut-il entendre par ces vieux linges et ces vieilles étoffes, sinon les exemples et les vertus des anciens Pères? Si nous les méditons avec foi et piété, nous supporterons aisément nos épreuves, lesquelles sont d'ailleurs bien légères en comparaison de celles que les saints ont eu à souffrir. « Pensons, dit saint Grégoire, à ce qu'ont fait ceux qui nous ont précédés, et le poids de nos peines ne nous paraîtra point lourd. Saint Basile dit à ce sujet : De même que les peintres lèvent de temps en temps les yeux sur l'objet dont ils veulent retracer une copie fidèle, s'efforçant d'en faire revivre exactement tous les traits et toutes les couleurs, ainsi ceux qui désirent se perfectionner par la vertu, doivent tourner fréquemment les yeux de l'âme vers ces figures animées qu'on appelle les Vies des Saints, afin de reproduire en eux-mêmes la pureté et l'innocence de ces admirables modèles.

Telles sont donc les principales raisons pour lesquelles l'Eglise célèbre les fêtes des saints; tel est par conséquent le but que nous devons nous proposer en faisant aujourd'hui l'éloge de saint Thomas. Mais comme il serait trop long de passer en revue toutes les vertus de ce grand saint, nous nous bornerons à considérer les trois principales vertus qui le caractérisent, c'est-à-dire, son incomparable sagesse, sa parfaite chasteté et sa profonde humilité. Cette étude attentive nous fera aisément comprendre combien Dieu est admirable dans ses saints.

I.

Commençons par la sagesse incomparable de notre saint. Nous y trouverons de nombreux sujets d'admiration. D'abord l'excellence et la supériorité de sa doctrine qui l'a placé sans contredit au premier rang des docteurs scolastiques de l'Eglise parmi lesquels il brille, comme l'étoile du matin entre toutes les étoiles dont elle fait pâlir la lumière. Aussi, dans tous les conciles qui se sont tenus depuis sa mort, les Pères assemblés n'ont-ils fait

qu'expliquer ce que saint Thomas avait enseigné, comme le prouvent les décrets de ces conciles, qui s'accordent admirablement avec la doctrine de notre saint. Cette doctrine offre un caractère si sublime de pureté et de vérité, qu'il faut l'attribuer tant à l'assistance particulière de Dieu dirigeant la plume de l'écrivain, qu'à la profonde humilité de celui-ci. L'Esprit-Saint, qui a coutume, en effet, de révéler ses mystères aux petits, a rempli de sa sagesse cette âme profondément humble. Ajoutez à l'excellence de cette doctrine l'étonnante diversité d'objets qu'elle embrasse, et qui laisse bien loin d'elle la fécondité des autres docteurs. Ceux-ci, en effet, se sont occupés, soit d'expliquer les saintes Ecritures, soit de combattre et de réfuter les hérétiques, soit de former les hommes à la piété; il n'est donc pas étonnant que chacun d'eux excelle dans le genre qu'il a exclusivement traité. Pour Thomas, on peut lui appliquer ce qui est dit de Salomon, « qu'il a disserté de tous les arbres, depuis le cèdre qui est sur le Liban, jusqu'à l'hyssope qui sort de la muraille. » III *Reg.* IV, 33. Il n'est point de sujet que notre saint docteur n'ait abordé. Ainsi, dans la dialectique par où il a commencé, il a expliqué toute la philosophie d'Aristote : physique, morale, métaphysique. A l'exemple de ceux qui, pour augmenter leurs connaissances anatomiques, dissèquent les corps, saint Thomas a en quelque sorte disséqué chaque chapitre du philosophe jusque dans ses moindres parties; travail qui prouve tout à la fois et un grand génie et de vastes études. Que dire de ses travaux sur les matières philosophiques? En est-il une seule qu'il n'ait point traitée? Il a écrit des commentaires sur le Maître des Sentences; il a composé son immense *Somme* de théologie; il a commenté une bonne partie de la sainte Ecriture, et laissé un grand nombre d'opuscules qu'il serait trop long d'énumérer. On admire la quantité considérable d'écrits que saint Augustin, saint Jérôme et saint Jean Chrysostome ont composés. Mais à cet égard, saint Thomas l'emporte sur ces docteurs, puisqu'il a laissé beaucoup plus d'ouvrages qu'aucun d'eux, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre par le nombre des volumes que compte son œuvre, et par l'abondance des matières qui y sont traitées. C'est

là une chose d'autant plus remarquable, que la vie de saint Thomas a été beaucoup plus courte que celle des autres Pères. N'est-il pas étonnant que, dans la durée d'une si courte vie, ce grand docteur ait acquis une si prodigieuse variété de connaissances, qu'il ait tant lu, qu'il ait retenu tant de choses et qu'il ait laissé à la postérité tant de monuments de son génie? Combien donc n'est-il pas admirable dans ses saints le Dieu qui a pu renfermer de si grands trésors dans un vaisseau d'argile?

II.

Après avoir fait l'éloge de la sagesse, passons à la gloire de la chasteté, vertu qui, par sa pureté essentielel, prépare l'âme à recevoir les rayons de la lumière divine. Et d'abord il faut savoir que, lorsqu'il s'agit de la plupart des autres vertus, la nature elle-même nous vient en aide par quelque moyen, tandis que, bien loin de nous aider à observer la continence et la chasteté, elle nous suscite au contraire les plus grands obstacles. Ainsi, par exemple, la nature même nous engage et nous excite à l'amour de Dieu par ce principe, que nous devons aimer la tête plus que les membres, et le tout plus que les parties; or, Dieu est la tête, le tout, et la cause qui renferme en elle tout ce qu'il y a de bon dans cet univers. La nature nous aide également d'une manière puissante à remplir les devoirs de la bienfaisance et de l'aumône, par le sentiment de tendre compassion qu'elle a imprimé dans le fond de notre cœur. Nous en avons un exemple dans la conduite du Samaritain. Ce ne fut pas en effet la véritable religion, mais un mouvement de pitié naturelle qui porta cet homme à prendre soin du blessé qu'il rencontra sur sa route. De là est venue cette maxime : Il n'est rien de plus naturel que d'aider son semblable. Quant à la douceur, à la clémence et à la mansuétude, toutes ces vertus nous sont insinuées par la nature qui nous a refusé des armes et a mis en nous le besoin et l'amour de la société. C'est encore la nature qui nous a prescrit la modération et la sobriété dans l'usage des aliments, en nous inspirant l'amour de la santé et de la vie, deux biens qu'entretient la tempérance. On peut dire la même chose de quelques autres vertus qui se

rapportent à la vie sociale, lesquelles étant conformes aux inclinations de la créature raisonnable, trouvent en quelque façon un secours dans la nature elle-même. Il n'en est pas ainsi, avons-nous dit, de la chasteté. Bien loin de venir en aide à cette vertu, la nature la combat de toute la force de ses penchants et de ses convoitises; ce qui a fait dire aux théologiens, que de tous les mouvements de la nature corrompue, il n'en est pas de plus violent ni de plus effréné que ceux de l'impureté. On pourrait aisément confirmer cette assertion par l'histoire des chutes en quelque sorte innombrables que cette passion tyrannique a causées parmi les hommes; car le Sage a dit avec la plus grande vérité, « qu'elle en a blessé et renversé plusieurs, et fait perdre la vie aux plus forts. » *Multos vulneratos dejecit, et fortissimi quique interfecti sunt ab illâ.* Prov. VII, 26. Et ce qui doit nous paraître encore plus terrible, c'est qu'il n'en est pas de la chasteté comme des autres vertus dont on acquiert l'habitude en s'y exerçant pendant quelque temps. Un homme, par exemple, éprouve au commencement du carême une grande peine à observer le jeûne. S'il surmonte cette difficulté et qu'il continue de jeûner, au bout de quelques jours, il n'en souffrira plus du tout ou n'en éprouvera plus qu'une légère incommodité. Il n'en va pas ainsi de la vertu dont nous parlons, et il ne manque pas d'hommes vertueux qui, après avoir vécu pendant vingt ou trente ans dans la plus entière et la plus parfaite continence, n'en sont pas moins tourmentés par toutes sortes d'imaginations et de mouvements impurs.

Les philosophes disent du rhinocéros (qu'ils regardent comme le plus féroce des animaux), qu'on ne peut jamais parvenir à l'apprivoiser, tandis que les lions et les tigres perdent en peu de temps leur naturel farouche, au point de se familiariser avec l'homme. On en peut dire autant de l'indomptable concupiscence de la chair que nous ne saurions adoucir ni apprivoiser jamais entièrement, parce qu'elle a son principe et son siége permanent dans le fond même de nos entrailles. De là ces longues et fréquentes tentations dont un grand nombre de saints furent assaillis. Je ne parlerai point de cet aiguillon de la chair dont se plaignait

Paul, ce vaisseau d'élection, qui avait été ravi au troisième ciel. Je passe également sous silence les chrétiens qui, après avoir glorieusement confessé la foi sur les chevalets, se laissèrent séduire par les douceurs insidieuses de ce vice; les tourments n'avaient pu les vaincre, la volupté les renversa. Entendez saint Jérôme, rappelant la violence des combats qu'il avait eu à soutenir contre les pensées impures : « Quoique je n'eusse, dit-il, pour compagnie que les scorpions et les bêtes sauvages, je me trouvais souvent par la pensée parmi les danses des jeunes filles de Rome. Mes membres desséchés étaient recouverts d'un sac hideux, et mon cœur était dévoré de brûlants désirs. Dans un corps exténué, dans une chair morte avant l'homme, la concupiscence attisait ses flammes impures. *Ad Eustochiam. De virginate servanda.* Nous lisons dans la vie des saints solitaires de l'Egypte, qu'une très-sainte vierge, nommée Sara, fut pendant quatorze ans tourmentée de l'esprit impur. Cependant, durant un espace de temps si long, elle ne demanda jamais à Dieu d'être affranchie d'une aussi pénible épreuve; mais lorsqu'elle était tentée, elle pratiquait des jeûnes plus rigoureux et priait avec plus de ferveur. Toutes ces raisons m'ont convaincu depuis longtemps que, parmi les personnes qui ont fait vœu de garder la chasteté (clers, moines, veuves ou autres), il n'en est aucune qui puisse conserver longtemps cette vertu surnaturelle dans une entière et parfaite intégrité, sans le secours de beaucoup d'autres vertus. Il faut, en effet, mortifier sa chair, nourrir assidûment son âme de la moelle de la dévotion et de la prière, et éloigner tout ce qui pourrait allumer le feu de la concupiscence; il faut de plus éviter toutes les sociétés dangereuses, réfréner la trop grande liberté des yeux, et repousser avec promptitude les mauvaises pensées, aussitôt qu'elles se présentent, si l'on veut défendre et conserver cette pureté angélique. C'est pourquoi, de même que la pierre qui sert de clef de voûte, ne peut rester au point culminant qu'elle doit occuper, qu'autant qu'elle s'appuie sur d'autres pierres qui la soutiennent, ainsi la vertu de chasteté ne peut subsister intacte, qu'autant que d'autres vertus viendront lui servir de soutien.

Mais revenons à saint Thomas, et disons de lui que, par un don précieux de la grâce divine, il a possédé cette vertu de pureté dans le degré que l'on appelle héroïque. Pour le comprendre plus clairement, il faut savoir que les philosophes et les théologiens comptent trois degrés de vertu : le dernier ou le plus bas, le moyen et le plus élevé. Au degré le plus bas, qui est désigné par le nom de continence, sont les luttes contre les tentations et les révoltes de la nature dont les mouvements sont réprimés cependant par la force de la raison. L'homme qui se trouve à ce degré, pratique le bien, mais non sans fatigue et sans contention d'esprit. Le second degré, qui déjà mérite le nom général de vertu, est celui où sont parvenus les hommes qui s'étant accoutumés aux actes que la vertu inspire, ont acquis l'habitude de faire le bien. Cette habitude de se porter au bien avec promptitude et plaisir, leur rend la victoire facile dans les révoltes de la chair contre l'esprit. Le troisième et le plus sublime degré embrasse les vertus que l'on appelle héroïques. Au nombre de ces vertus sont la tempérance et la force dont Macrobe a donné la définition suivante, citée par saint Thomas : La tempérance de l'âme purifiée, dit-il, consiste non à réprimer les convoitises terrestres, mais à les oublier entièrement, et la force consiste à ignorer les passions, et non à les vaincre. Voici comment saint Thomas a défini ces vertus et les autres vertus cardinales. « La Prudence, dit-il, ne regarde que les choses divines ; la Tempérance ne connaît plus les cupidités terrestres ; la Force ignore les passions ; la Justice s'attache dans une alliance perpétuelle à l'intelligence infinie par l'imitation. » *Summ. theolog.* 1ª 2ᵃᵉ q. LXI, art. 5. Ces vertus, dit le même docteur, sont le propre des bienheureux et de quelques hommes très-parfaits. La chasteté héroïque, selon saint Jean Climaque, est celle qui dépouille tellement l'homme de lui-même et l'élève à un si haut degré de ressemblance avec Dieu, qu'il n'est pas plus ému à la vue de la beauté corporelle la plus accomplie, que s'il se trouvait en face d'une statue de marbre. Tel est le sublime degré de chasteté auquel saint Thomas fut élevé par un don tout particulier de Dieu. Je suppose, mes frères, que vous avez souvent entendu raconter

de quelle manière il obtint cette faveur. Sa mère et ses frères ayant essayé de différentes manières et toujours inutilement de le faire renoncer à son projet d'embrasser la vie monastique, eurent recours à un dernier moyen. Ils envoyèrent auprès de lui une jeune courtisane d'une grande beauté, chargée de corrompre par ses molles caresses l'innocence du jeune homme et d'ébranler sa constance. Mais celui-ci, transporté d'une juste indignation, saisit un tison dans le foyer et obligea cette femme éhontée à prendre la fuite. Je ne puis penser à ce qu'il fit après un pareil triomphe, sans en être touché jusqu'au fond de l'âme. Avec ce même tison dont il s'était servi comme d'un glaive pour repousser l'ennemi de sa vertu, il traça sur la muraille la figure de la croix, et, fléchissant le genou devant ce signe réparateur de notre salut (car il n'avait point d'autre autel ni d'autre image sainte), il se mit en prières et demanda humblement à Dieu de lui accorder le don d'une inviolable pureté. Que devait faire ce Dieu, la bonté souveraine et infinie, témoin et de la prudence et du courage que cet adolescent, âgé de treize ans, avait montrés dans le combat, et de la victoire qu'il avait remportée dans un âge si tendre sur l'antique ennemi du genre humain? Que devait faire ce Dieu, l'ami par excellence de l'innocence et de la pureté, sinon ce qu'on dit qu'il fît en effet? Il envoya au jeune Thomas deux anges qui lui serrèrent étroitement les reins en disant : Nous te ceignons, dans la vertu de Dieu, de la ceinture de la chasteté qui ne se relâchera jamais. L'efficacité de cette grâce fut telle, que, dès ce moment, le saint ne sentit plus jamais l'aiguillon des voluptés charnelles. Se peut-il un prodige plus admirable, chrétiens? Vivre dans la chair, et non selon la chair; goûter les prémices de la résurrection, avant la gloire même de la résurrection; participer dans un corps mortel à la nature des corps glorifiés, et reproduire, en quelque sorte, après la chute du genre humain, la pureté de la justice originelle, dans un corps conçu dans le péché, quel privilége merveilleux! Nous sommes surpris de voir les trois jeunes hommes jetés dans la fournaise de Babylone, demeurer parmi les flammes sans en éprouver aucune atteinte; mais devons-nous être moins étonnés qu'une âme demeurant dans un

corps souillé par le péché d'origine, conserve une pureté si parfaite? Il est donc bien vrai, comme nous l'avons dit au commencement de ce discours, que Dieu est admirable dans ses saints.

III.

La chasteté de saint Thomas est, sans doute, bien digne de notre admiration; mais je vais exposer une autre vertu de ce saint, qui est peut-être encore plus admirable. On dit de lui qu'il a eu l'humilité dans un degré également héroïque. S'il est vrai que ce degré d'humilité consiste, non-seulement à réprimer les mouvements de l'orgueil, mais même à les ignorer, n'est-ce pas là un des caractères de la vertu de notre saint, comme nous le proclamons en chantant ses louanges : « O précieuse faveur de la grâce divine qui surpasse tout miracle! Jamais il n'a ressenti l'aiguillon envenimé de l'orgueil. » Lui-même a dit à ses amis dans l'intimité, que, par la grâce de Dieu, jamais les louanges des hommes, ni les succès qu'il obtenait, ou dans la discussion, ou dans l'enseignement, ou dans la prédication, ou par ses écrits, ne lui avaient inspiré le moindre sentiment d'orgueil ou de vaine gloire. Si quelquefois un premier mouvement prévenant la raison s'élevait en lui, il l'éloignait sans peine et comme avec la main, dès qu'il s'en était aperçu.

L'humilité de Thomas vous paraîtra d'autant plus admirable, que vous connaîtrez mieux la nature de l'orgueil et de la vaine gloire. Or, l'orgueil est un désir immodéré de la gloire et de l'honneur. C'est une passion à laquelle on échappe d'autant plus difficilement, qu'elle nous tend des piéges, pour ainsi dire, à chacune de nos actions. Que vous parliez, ou que vous vous taisiez; que vous jeûniez, ou que, dans le dessein de cacher aux autres vos pratiques de mortification, vous ne jeûniez pas; que vous soyez revêtu de soie et de pourpre, ou couvert de pauvres haillons; que vous marchiez seul, ou environné de serviteurs, elle saisit en toutes circonstances l'occasion de vous attaquer; elle trouve partout de quoi se nourrir, se fortifier, et exercer son empire sur le cœur de l'homme. Tout ce qui est élevé attire ses

regards, et se trouve plus particulièrement en butte à ses piéges. De là cette réflexion de saint Jérôme : L'orgueil, qui a pris naissance dans le ciel, habite les âmes de ceux qui tendent à s'élever; il se trouve fréquemment sous le cilice et la cendre. D'où il résulte que quatre sortes de personnes sont exposées à cette passion. D'abord, ceux qui ont la fortune, la noblesse et la puissance. Aussi l'Apôtre écrivant à Timothée lui recommande-t-il de donner pour maxime aux riches de ne point s'enorgueillir. I *Tim.* vi, 17. En second lieu, les savants. « La science enfle, » *scientia inflat,* dit l'Apôtre, I *Cor.* viii, 1; ce qu'il ne faut pas imputer à la science elle-même, mais aux hommes qui abusent ordinairement des meilleures choses. Si la science produit cet effet, c'est parce qu'elle perfectionne et grandit singulièrement l'homme, en tant qu'il est une créature intelligente. On demandait un jour à Socrate ce qu'il trouvait de plus beau parmi tous les êtres animés : L'homme orné de la science, répondit-il. Cléanthe disait des hommes ignorants, qu'il n'y avait entre eux et les brutes d'autre différence que la forme du corps. Salomon a fait une réflexion plus sublime : « J'ai reconnu, dit-il, que la sagesse l'emporte autant sur la folie, que la lumière l'emporte sur les ténèbres. » *Vidi quod tantum præcederet sapientia stultitiam, quantum differt lux a tenebris.* Eccle. II, 13. Mais il arrive que l'homme instruit, s'il n'y prend garde, se croit une supériorité d'autant plus grande sur les autres, qu'il est élevé davantage au-dessus d'eux par l'importance et l'étendue de son savoir. De là cette enflure du cœur et ces airs de dédain envers les ignorants. Les saints, en troisième lieu, sont exposés aux piéges de l'orgueil, qui cherche à les enlacer dans les filets de la vaine gloire. Saint Augustin dit à ce sujet : « Les autres vices ont pour objet les œuvres mauvaises qu'ils font commettre; l'orgueil, lui, s'attaque aux bonnes œuvres pour les faire périr. » Mais parmi les vertus, il en est qui sont plus particulièrement menacées par l'esprit d'orgueil, et dans ce nombre il faut mettre au premier rang la chasteté, dont saint Ambroise a dit : « Plus la chasteté me paraît être un bien excellent, plus je crains qu'elle ne périsse par quelque surprise de l'orgueil. » La virginité en effet, est une rare vertu pour la-

quelle les hommes ont autant d'admiration et de respect, qu'ils ont au contraire de mépris et d'éloignement pour le vice de l'impureté. D'où il arrive que celui qui est doué de cette vertu précieuse, c'est-à-dire, qui a préservé son corps de toute souillure et de toute atteinte des voluptés charnelles, s'admire quelquefois lui-même et méprise les autres qu'il voit se vautrer dans la fange des passions honteuses.

De tout ce que nous avons dit jusqu'ici, mes frères, ressort admirablement l'humilité de notre saint, humilité si grande qu'elle demeura ferme et incorruptible au milieu de tant de sujets de vanité. Thomas en effet ne s'enorgueillit ni de son rang ni de sa naissance, bien qu'il comptât dans sa noble famille deux tantes dont l'une fut reine de Sicile et l'autre reine d'Aragon. Il ne s'enorgueillit point davantage de sa science, qui l'a mis au premier rang des docteurs entre lesquels il brille, comme l'étoile du matin parmi les autres astres. Ni la belle fleur de virginité qui le rendait semblable aux anges dont il retraçait la vie si pure, ni l'éclat des autres vertus dont son âme était toute resplendissante, comme un vase d'or orné de toutes sortes de pierreries, ne diminuèrent en rien son humilité, inaccessible aux séductions de la vaine gloire. Quoi de plus digne d'admiration, chrétiens, qu'une âme qui non-seulement ne s'enorgueillit jamais au milieu de tant de piéges de l'orgueil, mais qui ne ressent pas même les aiguillons de ce vice? Notre saint ne se contenta point de garder l'humilité du cœur; il n'apporta pas moins de zèle et de soin à pratiquer l'humilité extérieure. Je vous en rapporterais de nombreux exemples, si le temps me le permettait; en voici un toutefois que je ne veux point passer sous silence. Un jour, un frère-lai pria le saint docteur, qu'il ne connaissait pas, de l'accompagner dans un voyage. Le saint se prêta de bonne grâce au désir du frère et se mit à le suivre, non sans peine, car celui-ci marchait fort vite. Quelqu'un ayant averti le frère de sa méprise, il demanda pardon au saint, qui répondit paisiblement, tant il était rempli de l'esprit d'humilité, qu'il n'avait rien tant à cœur que de pratiquer ce qu'il avait appris des anciens touchant l'obéissance.

Tel est le court exposé des vertus de notre saint docteur. Je dois maintenant unir la fin de ce discours au commencement où je vous disais que l'intention de l'Eglise, en célébrant les fêtes des saints, était de nous exciter à imiter leurs vertus. Or, entre toutes les vertus de saint Thomas, je ne vous en proposerai que deux à imiter (afin de ne pas vous surcharger d'un trop grand nombre de préceptes), à savoir : son héroïque chasteté et sa très-profonde humilité. Ces deux vertus doivent être unies ensemble de la manière la plus étroite, parce que l'une est la fidèle gardienne de l'autre. De même, en effet, que le feu se conserve sous la cendre sans s'éteindre, ainsi la vertu de chasteté, couverte de la cendre de l'humilité, garde continuellement sa dignité et son éclat. Le mérite par excellence de la chasteté consiste en ce qu'elle offre en holocauste à Dieu non-seulement notre âme, mais aussi notre corps qu'elle conserve sans tache. C'est à quoi l'Apôtre nous invite lorsqu'il dit : Je vous conjure, mes frères, d'offrir à Dieu vos corps, comme une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux.» *Obsecro itaque vos, fratres, ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem.* Rom. XII, 1. « Car, dit-il encore, quelque autre péché que l'homme commette, il est hors du corps; mais celui qui commet la fornication, pèche contre son corps, » *Omne peccatum quodcumque fecerit homo, extra corpus est : qui autem fornicatur, in corpus suum peccat,* I Cor. VI, 18, en le profanant et le souillant d'une manière honteuse. Quant à l'humilité, elle a pour avantage de nous faire échapper aux piéges du démon. Saint Antoine étant un jour en prière, vit le monde entier couvert de filets qui formaient un immense réseau. A cette vue, le saint solitaire s'écria tout épouvanté : Grand Dieu! qui pourra éviter ces embûches? Antoine, répondit une voix qui venait du ciel, ce sera l'humilité. Cette rare vertu, qui bannit du cœur l'orgueil, source de tant de chutes, trouve en Dieu, en effet, un protecteur d'autant plus attentif à la préserver de tous les piéges, que l'homme humble se défie plus de lui-même, et s'appuie sur les secours de la bonté divine, avec une plus grande confiance. Appliquons-nous donc, mes frères, tout particulièrement à la pratique de ces deux

vertus, et efforçons-nous par nos gémissements et nos prières de les obtenir de l'auteur de tout bien, afin que vivant dans la chasteté du corps, et dans l'innocence et l'humilité du cœur, nous puissions, avec la grâce de Dieu, arriver à la gloire céleste promise aux âmes humbles et pures. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LA MÊME FÊTE DE SAINT THOMAS D'AQUIN.

1° DU DON DE SAGESSE QUI A BRILLÉ D'UN ÉCLAT PARTICULIER DANS SAINT THOMAS. — 2° MOYENS PAR LESQUELS NOUS POUVONS PARVENIR A LA SAGESSE.

Optavi, et datus est mihi sensus; invocavi, et venit in me spiritus sapientiæ. J'ai désiré l'intelligence, et elle m'a été donnée; j'ai invoqué le Seigneur et l'esprit de sagesse est venu en moi. *Sap.* VII, 7.

Il est certain, tout d'abord, mes frères, que le ministère de la prédication exercé par nous si fréquemment dans l'Eglise, a été institué pour exciter les fidèles à l'amour des vertus et à la haine des vices. C'est là le but que nous devons poursuivre, non-seulement dans les autres sermons, mais aussi dans ceux qui ont pour objet l'éloge des saints, ainsi que le recommande saint Basile. Ces sortes de discours, dit ce grand docteur, ne doivent pas être astreints aux règles du panégyrique données par les rhéteurs. Les panégyristes, en effet, se proposent uniquement de célébrer la gloire et les actions éclatantes de leurs héros, tandis que nous, quand nous faisons l'éloge des saints, nous devons bien moins chercher dans leurs vertus un sujet de gloire pour eux, qu'un enseignement pour nous. Car il nous importe peu de savoir qu'ils ont été ornés des vertus les plus admirables, si nous ne nous efforçons pas de les imiter. Or, bien que tous les saints aient été comblés de toutes sortes de vertus, chacun d'eux cependant a excellé plus particulièrement dans quelqu'une. De là

cette variété qui se remarque dans l'épouse du Christ, « assise à sa droite, ayant un habit enrichi d'or, et environnée de ses ornements divers. » *Astitit regina a dextris tuis, in vestitu deaurato circumdata varietate.* Ps. XLIV, 10. Ce vêtement était figuré par la tunique aux couleurs variées dont le Père céleste voulut que le véritable Joseph fût couvert et magnifiquement orné. D'où il suit que nous aussi, quand nous voulons vous parler des saints, nous devons nous étudier à offrir à votre imitation leurs différentes vertus, selon la différence de leur condition et de leur dignité. Ainsi nous louons dans les Apôtres leur parfaite charité et leur zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes; dans les Martyrs, l'ardeur de leur foi et leur constance inébranlable; dans les saints Pontifes, leurs soins vigilants pour leur troupeau et leur sollicitude à remplir les devoirs de la charge pastorale; dans les Docteurs, leur amour de la sagesse et de la céleste doctrine; dans les Vierges, une inviolable pureté de l'âme et du corps. Aujourd'hui que nous devons consacrer notre discours à la gloire de notre bienheureux Père, saint Thomas, qui, par le don de sagesse qu'il a reçu de Dieu, a brillé entre les docteurs de l'Eglise comme l'étoile du matin resplendit dans le ciel, ce don précieux ne doit-il pas être le principal objet de nos louanges? On chante aujourd'hui la leçon de la sainte Ecriture qui contient l'éloge de la sagesse, pour nous faire comprendre que Dieu a favorisé notre saint de ce don magnifique. Mon intention est donc de vous entretenir aujourd'hui de ce don excellent de la sagesse au sujet duquel je vous présenterai deux réflexions. Après avoir expliqué d'abord ce qu'est la sagesse, je vous exposerai son excellence et ses fruits, et ensuite les moyens par lesquels nous y pouvons parvenir. Ne vous étonnez pas si, en traitant de cette matière, les choses que je dirai paraissent au-dessus du degré d'intelligence et de foi du commun des hommes. Comme le don de sagesse est le premier entre les sept dons de l'Esprit-Saint, tout ce qu'on en peut dire doit être nécessairement très-grand et très-relevé. Ce discours aura du moins pour principal résultat de faire voir clairement à ceux qui oublient Dieu pour placer leurs affections dans les vanités du monde, combien ils perdent en se privant des ri-

chesses et des délices de la grâce divine dont le Seigneur se plaît à consoler et à nourrir ses intimes amis, leur accordant, dès cette vie même, un avant-goût de la céleste béatitude. Les âmes qui ont fait l'expérience de ce don précieux, ne pourront s'empêcher de déplorer le sort de ceux qui, pouvant jouir de ces biens, abandonnent la source de la véritable félicité, et s'en vont misérablement demander aux eaux bourbeuses des citernes de l'Egypte de quoi étancher leur soif. Mais avant d'aborder un sujet aussi important, implorons humblement le secours d'en haut par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Le don précieux de la sagesse, telle est donc la matière que nous allons traiter aujourd'hui. Par conséquent, nous devons tout d'abord expliquer ce que c'est que la sagesse. La sagesse étant une sorte de connaissance, il faut savoir qu'il existe deux manières de connaître les choses : l'une, par la lecture ou par le témoignage d'autrui, l'autre par notre propre expérience. Ainsi, la femme qui a éprouvé les douleurs de l'enfantement, s'en forme une bien autre idée que celle qui ne les connaît que par ouï-dire ou par les lectures qu'elle a faites. De même encore, celui qui a des enfants, comprend l'amour paternel tout autrement que celui qui n'en a point. En voici un exemple que je trouve fort à propos dans les *Paroles mémorables des hommes illustres.* Il y est raconté qu'Agésilas, roi de Lacédémone, célèbre par ses nombreuses victoires, avait pour ses enfants un si grand amour, que volontiers il partageait leurs amusements dans l'intérieur de son palais, et courait au milieu d'eux, à cheval sur un bâton. Un de ses amis intimes entrant un jour à l'improviste dans ses appartements, surprit le roi pendant qu'il se livrait à ce jeu puéril, et en parut fort étonné. Mon ami, lui dit Agésilas, ne parlez de ceci à personne, avant que vous-même soyez devenu père. Il avait compris, ce sage monarque, que la connaissance qui nous est donnée par l'expérience, est bien différente de celle que nous acquérons par tout autre moyen.

Il faut savoir en outre que deux méthodes peuvent nous conduire à la connaissance de Dieu, dans cette vie. La première

consiste dans la lecture, la spéculation et la discussion qui nous découvrent son infinie bonté et ses autres attributs; la seconde consiste dans la familiarité et l'union intime avec Dieu, qui nous donnent une connaissance en quelque sorte expérimentale des perfections divines. C'est ce qui arrive lorsque les hommes font l'expérience de la bonté de Dieu, en participant à ses dons ineffables; de sa charité, en s'unissant à lui par les embrassements spirituels et les chastes caresses de l'âme; de sa douceur et de sa clémence, en goûtant ses suavités; de sa miséricorde, en lui exposant leurs misères; de sa bienfaisance et de sa libéralité, en recevant chaque jour de lui quelques nouveaux bienfaits. Cette connaissance qui s'acquiert par les leçons de l'Esprit-Saint, n'est autre que la divine sagesse, le premier entre tous ses dons, celui auquel tous les autres se rapportent. Ce nom de sagesse, vient d'un mot qui veut dire saveur; ainsi l'on peut dire de la sagesse, qu'elle est comme une science d'une agréable saveur et toute pleine de suavité. Elle a pour exercice la contemplation sublime de la bonté et de la beauté divines. Cette contemplation, dans laquelle les Théologiens font consister le bonheur (que l'on peut goûter dans cette vie), remplit quelquefois les saints d'une douceur si grande et de jouissances si vives, que, dans cet état, leurs corps deviennent complètement insensibles. Ecoutez saint Bernard sur ce sujet : « Dans cette sorte de contemplation, dit-il, il arrive parfois que l'âme sorte et se sépare des sens, au point qu'elle ne se sent plus elle-même, absorbée qu'elle est par le sentiment du Verbe. Ce qui a lieu, lorsque l'âme, attirée par la douceur ineffable du Verbe, se dérobe pour ainsi dire à elle-même ou plutôt est ravie et s'échappe hors d'elle pour jouir de Lui. »

Nous avons un magnifique exemple de cet état extraordinaire dans la personne de saint Thomas, à qui il arrivait fréquemment, lorsqu'il priait, de sortir ainsi de lui-même, et de rester privé de tout mouvement et de tout usage de ses sens. Etant tombé gravement malade, et devant subir une cautérisation que les médecins jugeaient nécessaire à sa guérison, il ordonna à ceux qui le soignaient d'observer le moment où il serait absorbé dans la

prière, afin de lui appliquer alors le fer et le feu. On fit ce qu'il avait recommandé, et le saint demeura aussi insensible à l'action du fer rougi au feu, que si son corps eût été un cadavre. Cela ne fait-il pas voir clairement combien est grande la puissance de cette charité et de cette douceur divines qui s'empare tellement de l'âme et des forces de l'homme, qu'elle éteint dans un corps vivant tout mouvement et tout sentiment de la vie?

Mais voici qui est bien plus admirable. Non-seulement les fonctions des sens extérieurs sont assoupies et suspendues par l'action de la charité qui remplit l'âme de sa douceur, mais il arrive parfois que le corps lui-même, quelque matériel et quelque lourd qu'il soit, est entraîné par la force irrésistible de l'esprit, qui se porte vers les choses célestes, et s'élève avec lui au-dessus de la terre. De même que l'eau que l'on approche du feu, se pénètre de sa chaleur, et oubliant pour ainsi dire la pesanteur qui est dans sa nature, imite les mouvements de la flamme, et se soulève et monte comme le feu lui-même, ainsi le corps des saints, soulevé par la puissance de l'Esprit divin se communiquant à eux par le don de sagesse, suit les mouvements qu'il reçoit de cet Esprit, et, malgré les lois de la nature, se porte, lui aussi, vers le ciel. La sagesse, en effet, étant « la vapeur de la vertu de Dieu, et l'émanation toute pure de la clarté du Tout-Puissant, » *Sap.* VII, 25, descendue du ciel vers les hommes, elle doit s'efforcer d'élever leurs âmes et leurs corps jusqu'aux lieux d'où elle-même est venue. Nous pouvons confirmer cette vérité par l'exemple de saint Thomas qu'on vit plus d'une fois, pendant le cours d'une fervente oraison, s'élever de terre; son corps suivait, sans doute, les mouvements impétueux de son âme ravie en Dieu. Nous pouvons juger par là de la force avec laquelle cette sainte âme se portait vers Dieu, puisqu'elle entraînait après elle un corps pesant et terrestre. Dans un de ces ravissements, le saint fut favorisé d'une apparition divine. Un jour qu'il se livrait à la contemplation, dans l'église du couvent de Naples, un religieux le vit élevé de terre à une hauteur de deux coudées environ. Ce religieux, frappé d'admiration à la vue d'un tel prodige, entendit ces paroles sortir de la bouche d'un crucifix devant

lequel le saint était tourné pendant sa prière : Tu as bien écrit de moi, Thomas; quelle récompense désires-tu pour tes travaux? Nulle autre que vous, Seigneur, répondit aussitôt le saint.

Je vous ai dit toutes ces choses, mes frères, dans le dessein de vous faire comprendre que le bonheur de la vie humaine ne se trouve pas dans les vanités du monde, ni dans les plaisirs charnels, ni dans la fortune et les richesses, ni dans les honneurs et la puissance, comme se l'imaginent les partisans du siècle, mais dans la contemplation de la beauté divine. Cette contemplation, qui est le fruit du don de sagesse, a pour effet d'unir l'homme à Dieu par l'amour, de le rendre participant de la bonté et de la félicité divines, d'apaiser la soif de ses désirs, et de lui procurer en échange des frivoles délices de cette vie, qu'il repousse et méprise, un repos et un sommeil paisibles dans la possession du bien infini qui renferme tous les biens.

I.

Pour graver plus profondément cette vérité dans vos cœurs à l'aide de quelque exemple, supposons un homme que le Seigneur ait élevé de la condition la plus infime aux premières dignités de l'Etat, en lui accordant, en outre, les richesses de Crésus, la puissance d'Alexandre, la gloire d'Assuérus, la félicité d'Auguste et tous les autres dons de la fortune. Après un certain laps de temps, cet homme se voit privé de toute cette magnificence et de toutes ces richesses, et se trouve réduit à la pauvreté et à l'indigence, mais en même temps il reçoit le don de la sagesse divine que Dieu répand en lui avec autant d'abondance qu'il l'a fait pour saint Thomas ou pour quelque autre saint. Maintenant, que le Seigneur s'adressant à cet homme, lui dise : O homme, quelle que soit la condition où tu auras vécu, sache que de toute éternité je t'ai destiné à la gloire céleste; mais tant que tu vivras dans ce corps mortel, je te permets de choisir entre les deux sortes de félicités dont tu as fait l'expérience, celle que tu préféreras, soit la félicité spirituelle, soit la félicité corporelle, et tout aussitôt j'exaucerai tes désirs. Que Dieu, dis-je, fasse à cet homme une

semblable proposition, celui-ci répondra sur-le-champ, et sans la moindre hésitation, qu'il aime mieux endurer l'extrême indigence et le plus complet dénùment, pourvu qu'il jouisse de la félicité spirituelle, que d'en être privé en regorgeant de toutes les richesses du monde. Pouvez-vous le croire, mes frères, et n'en êtes-vous pas surpris? Et cependant rien n'est plus vrai, comme le démontre clairement la leçon de la sainte Ecriture qu'on lit dans la fête de ce jour. Voici ce que le Sage, inspiré par l'Esprit de Dieu, dit de cette sagesse : « Je l'ai préférée aux royaumes et aux trônes, et j'ai cru que, comparées à elles, les richesses n'étaient rien. Je n'ai point fait entrer en comparaison avec elle les pierres précieuses, parce que tout l'or n'est qu'un peu de sable au prix de la sagesse, et que l'argent devant elle sera considéré comme un peu de boue. Je l'ai plus aimée que la santé et la beauté, et j'ai résolu de la prendre pour ma lumière, parce que sa clarté ne peut jamais s'éteindre. » *Præposui illam regnis et sedibus, et divitias nihil esse duxi in comparatione illius; nec comparavi illi lapidem prætiosum : quoniam omne aurum in comparatione illius arena est exigua, et tanquam lutum æstimabitur argentum in conspectu illius. Super salutem et speciem dilexi illam et proposui pro luce habere illam : quoniam inextinguibile est lumen illius.* Sap. VII, 8. Dans ces paroles, l'Esprit-Saint a réuni à peu près toutes les espèces de biens qui font l'admiration du vulgaire : l'argent, l'or, les richesses, les pierres précieuses, les trônes, les royaumes, les empires et enfin la santé et la beauté, ainsi que les autres biens contenus sous ces noms; et il déclare que non-seulement il leur préfère la sagesse, mais que, comparés à elle, tous ces biens que j'ai énumérés, or, argent, richesses, ne sont qu'un peu de sable, qu'une boue vile, moins que cela, un pur néant. Peut-on un témoignage plus imposant et plus clair? Qui osera contredire cette vérité confirmée par les oracles divins?

J'ajouterai cependant à l'appui de cette vérité un autre témoignage non moins solide. Ce témoignage, c'est l'expérience de Salomon, qui a connu par lui-même les deux sortes de félicités que nous avons décrites plus haut. Ce roi eut, en effet, le règne le plus florissant, et fut comblé de tant de délices, qu'il a dit de

lui-même : « Qui se rassasiera et jouira d'autant de délices que moi? » *Eccle.* II, 25. Il fut aussi éclairé du don de sagesse, et goûta la félicité intérieure et spirituelle qui en est le fruit; car s'il n'eût été rempli de ce don divin et des douceurs ineffables de l'Esprit-Saint, il n'aurait pu écrire l'épithalame tout brûlant de l'amour de l'Epoux et de l'Epouse dans lequel il a célébré l'union de Jésus-Christ et de son Eglise. Pourquoi faut-il, hélas! qu'une déplorable chute l'ait fait déchoir de cette condition si heureuse? Cet homme illustre donc, qui avait expérimenté l'un et l'autre état, parlant de la félicité intérieure attachée au don de sagesse, s'exprime ainsi : « Heureux l'homme qui a trouvé la sagesse et qui est riche en prudence! L'acquisition de la sagesse vaut mieux que le trafic de l'argent, et le fruit qu'on en tire est plus excellent que l'or le plus fin et le plus pur. Son prix surpasse toutes les richesses, et tout ce qu'on désire ne mérite pas de lui être comparé. » *Prov.* II, 13. Salomon a embrassé dans ce seul mot tous les biens que l'on peut souhaiter, et il met la sagesse fort au-dessus de tous ces biens en disant : « Tout ce qu'on désire ne mérite pas de lui être comparé. » *Omnia quæ desiderantur, non valent ei comparari.* Il est aisé de confirmer ces témoignages des saints livres par les exemples des saints. Combien, en effet, de rois et de reines, combien de personnages de la plus haute distinction, comblés des richesses et de la gloire du monde, ont renoncé à tous ces avantages, dès qu'ils ont eu goûté l'excellence des biens célestes! Mais ne nous éloignons pas de saint Thomas. Appelé à Rome, où le Souverain-Pontife lui offrit les plus hautes dignités ecclésiastiques, notre saint les refusa avec la plus grande humilité, mais aussi avec la plus inébranlable constance.

Qui pourrait donc douter maintenant de la vérité de ce que nous disions tout à l'heure, à savoir, que les saints préfèrent les biens spirtuels à toutes les richesses et à tous les plaisirs du monde, et qu'ils sont plus heureux au milieu de la plus grande pauvreté, pourvu qu'ils jouissent de ces biens, qu'ils ne le seraient, s'ils en étaient privés, au milieu de toutes les délices de cette vie? N'est-ce pas la chose du monde la plus capable de confondre les jugements humains, qu'un homme aux prises avec la

pauvreté et l'extrême indigence qui est à elle seule la source de tant de maux, jouisse d'une si grande félicité dans le dénûment et l'abandon les plus absolus? Il n'a ni richesses, ni tables splendides, ni valets pour le servir, ni vins recherchés, ni mets apportés d'au-delà des mers et des contrées lointaines, ni maisons revêtues de marbre et d'or, ni vases d'or et d'argent, ni meubles riches et variés. Vous ne voyez pas autour de lui une foule d'amis avec lesquels il joue, converse et folâtre. Chez cet homme heureux, d'une humeur douce et sereine, non-seulement vous ne rencontrez rien que de vil et de méprisable, mais, chaque jour, ce sont des gémissements et des larmes. D'où vient donc, encore une fois, cette abondance de délices dont il jouit, quoiqu'il soit privé de tout ce qui fait le bonheur des sens? La réponse est facile, mes frères, si nous élevons nos regards jusqu'à Dieu, qui est l'auteur de cette félicité si grande. Ne sait-on pas, en effet, que cet unique et souverain bien, qui renferme en lui tous les autres, est capable de consoler, de réjouir et d'enrichir l'âme du juste d'une plus grande abondance de biens et de félicité, que toutes les joies de ce monde, si trompeuses, si inconstantes et si passagères, ne sauraient le faire? Sans doute, ils sont nombreux dans le firmament les astres qui prêtent leur lumière à l'obscurité de la nuit, et je pourrais vous dire comme autrefois le Seigneur à Abraham : « Comptez les étoiles du ciel, si vous le pouvez, » *Gen.* xv, 5; mais le soleil à lui seul n'éclaire-t-il pas le monde d'une plus vive lumière que tous les astres réunis, ou plutôt tous ces astres, quelque innombrables qu'ils soient, ne s'éclipsent-ils pas en sa présence, impuissants à soutenir leur éclat devant tant de splendeur? Apprenez donc par cette comparaison, mes frères, à connaître l'excellence et la source de la félicité intérieure qui remplit l'âme des saints. C'est de Dieu seul, c'est de sa bonté inépuisable que découlent tous les autres biens. Ils perdent même ce nom de biens, si on les compare à Dieu, qui seul peut remplir l'âme de l'homme d'une abondance de richesses infinies. Ces réflexions vous font voir clairement, chrétiens, quel grand trésor se trouve dans la possession de la sagesse, puisqu'elle est un avant-goût de la félicité céleste, et qu'elle a pour objet le bien le plus dési-

rable que l'homme puisse souhaiter en cette vie. Aussi le Sage, dans la leçon de l'Ecriture que l'on chante en ce jour, proclame que « la sagesse est un trésor infini. » *Infinitus thesaurus est.* Sap. VII, 14. J'avoue que tout ce que nous avons dit est relevé, et dépasse le degré de foi et de vertu de la plupart; cependant nous ne pouvons pas, dans un discours consacré à célébrer les vertus des saints, taire ce qui nous les fait mieux connaître, ce qui nous découvre les magnificences et la force de la grâce divine, ce qui doit exciter dans le cœur des hommes courageux et jaloux de goûter la véritable félicité, le désir d'acquérir ces richesses incomparables de la grâce.

II.

J'aime à penser, mes frères, qu'il ne s'en trouve aucun parmi vous, qui soit assez indifférent à l'égard des choses de Dieu, pour entendre ces vérités sans éprouver le moindre désir du bonheur que je viens de vous dépeindre, et sans vouloir connaître où est caché ce précieux trésor que nous avons dit être préférable à tous les biens du monde. Une si grande merveille ne se découvre point aisément et par hasard. Mais le saint homme Job s'est chargé de ce soin pour nous. Après avoir fait le plus magnifique éloge de la sagesse, il parcourt l'univers dans toutes ses parties, pour trouver l'endroit où elle réside. Il a dit d'abord que Dieu a marqué à chaque chose le lieu qu'elle doit occuper (car c'est lui qui a, en effet, assigné à l'or, à l'argent, au fer, aux autres métaux et aux pierreries leurs différentes places dans le sein de la terre; c'est lui qui a fixé le temps de la lumière et des ténèbres); il demande ensuite en quel endroit et par qui peut être découverte cette perle précieuse de la sagesse? « Où trouvera-t-on, dit-il, la sagesse, et quel est le lieu de l'intelligence? Elle ne se trouve point en la terre de ceux qui vivent dans les délices. L'abîme dit : Elle n'est point en moi; et la mer : Elle n'est point avec moi. D'où vient donc la sagesse? Elle est cachée aux yeux de tous les vivants; elle est inconnue aux oiseaux mêmes du ciel. » *Job.* XXVIII, 12. Par les oiseaux du ciel, il entend les sages du monde et les plus habiles philosophes, qui non-seule-

ment étudient les productions de la terre et de la mer, mais qui interrogent même les secrets des cieux, c'est-à-dire le cours des astres et des différents corps célestes, leurs révolutions et leurs influences. Tous ces savants n'ont pu cependant découvrir où était la véritable sagesse qui peut rendre les hommes heureux. Après cette longue investigation, Job nous apprend en peu de mots que la sagesse est en Dieu seul. « Dieu, dit-il, connaît quelle est sa voie ; c'est lui qui sait le lieu où elle habite. » *Ibid.*, 23. « Et il a dit à l'homme : Craindre le Seigneur, voilà la sagesse ; s'éloigner du mal, voilà la vraie intelligence. » *Ecce timor Domini, ipsa est sapientia, et recedere a malo, intelligentia.* Ibid., 28. Par ces paroles, Job nous montre tout à la fois et le lieu qu'habite la sagesse, et la voie qu'il faut suivre pour arriver jusqu'à elle. La crainte du Seigneur est véritablement, en effet, le commencement de la sagesse, et Salomon, apres avoir cherché de même, dans le livre de l'Ecclésiaste, en quoi consiste la félicité de l'homme, conclut par ces derniers mots : « Ecoutons tous ensemble la fin de ces discours : Craignez Dieu et observez ses commandements, car c'est là le tout de l'homme. » *Deum time, et mandata ejus observa, hoc est enim omnis homo.* Eccle. XII, 13. Vous voyez, d'après ces paroles, que Salomon a placé toute la félicité de l'homme dans la crainte de Dieu, parce que cette crainte nous établit dans la possession de la sagesse.

La première disposition pour acquérir la sagesse, est l'innocence et la pureté de vie, sans laquelle toute méditation des choses divines manque de douceur. On connaît cette parole de saint Augustin : Le pain, savoureux au palais qui est sain, est désagréable à celui qui ne l'est pas, et la lumière si aimable pour les yeux qui sont purs, est odieuse à ceux qui sont malades. D'où le même docteur appelle Dieu, le Sauveur de l'âme purifiée. Il est, en effet, un aliment plein de suavité pour les âmes dont le palais n'est plus chargé d'aucune souillure. Ainsi quiconque est désireux de posséder la sagesse, doit avant tout mener une vie innocente, puisque, selon ce que dit le Sage : « La sagesse n'entrera point dans une âme perverse, et n'habitera point dans un corps assujetti au péché. » *Sap.* I, 4.

Après s'être proposé la pureté de vie, qui est le fondement de toute justice et de toute sagesse, on doit principalement s'adonner à l'exercice de la charité, qui est la vie et la *forme* de la sagesse aussi bien que des autres vertus. C'est elle, en effet, qui fournit les deux éléments qu'embrasse ce nom de sagesse, et qui sont la connaissance et le goût de Dieu. Quoi de plus doux, quoi de plus suave que la charité, dont le propre est de réjouir merveilleusement l'âme de la présence du bien-aimé? D'où vient en outre la connaissance de la bonté divine, je veux dire, cette connaissance qui s'acquiert bien plutôt par l'expérience que par l'étude, sinon de l'ardente charité envers Dieu? De là cette parole de l'Apôtre aux Philippiens : « Ce que je demande à Dieu, c'est que votre charité croisse de plus en plus en lumière et en toute intelligence, afin que vous sachiez discerner ce qui est meilleur et plus utile. » *Hoc oro ut charitas vestra magis ac magis abundet in scientia, et in omni sensu, ut probetis potiora.* Philipp. I, 9. En parlant ainsi, saint Paul nous fait entendre clairement que le sentiment et la connaissance des choses spirituelles viennent de la charité, comme de leur racine. « Voulez-vous, dit saint Augustin, connaître Dieu? Aimez-le. » C'est pour cette raison que, dans le livre des Cantiques, les jeunes filles demandent à l'Epouse tout embrasée d'amour, quelle est la forme et la beauté de son Epoux, parce qu'elles comprennent que personne ne saurait mieux les en instruire que celle qui brûle pour son époux de l'amour le plus ardent. Dans la hiérarchie angélique, les chérubins, que le don de sagesse distingue par excellence, sont très-étroitement unis aux séraphins, qui sont tout enflammés d'amour pour leur Créateur; ce qui nous marque assez que ces deux faveurs divines, la connaissance et l'amour de Dieu, sont liées entre elles de la manière la plus intime. Aussi un jour que notre bienheureux Père, saint Dominique, discourait des choses divines, ceux qui l'entendaient, ravis d'étonnement, lui demandèrent où il avait puisé une doctrine si admirable : Dans le petit livre de la charité, répondit le saint. La charité, telle est, en effet, la maîtresse par excellence de la doctrine spirituelle. Or la connaissance qui a sa source dans la charité, est si éminente par sa nature, que saint Jean déclare que

toute autre connaissance de Dieu n'ayant pas la charité pour principe, n'est pas même digne du nom de connaissance. « Celui qui n'aime pas, dit-il, ne connaît pas Dieu. » *Qui non diligit, non novit Deum.* I Joan. IV, 8. Quelle est, vous paraît-il, mes frères, la raison pour laquelle nous professons tous dans le symbole de notre foi, que le Saint-Esprit à parlé par les prophètes? Quoique les œuvres de la sainte Trinité soient *indivises,* il semble que c'est au Fils, plutôt qu'au Saint-Esprit qu'il convient de parler et d'enseigner, puisque le Fils est le Verbe et la sagesse du Père, et qu'à la sagesse il appartient d'instruire, comme au Verbe (ou à la parole) de discourir. Il est vrai; mais si les oracles des prophètes sont attribués à l'Esprit-Saint, c'est parce que l'Esprit-Saint est amour. Or, l'amour qui est doué de la plus grande pénétration pour comprendre les choses divines, n'est pas moins éloquent pour les expliquer. Si saint Bernard a pu dire avec vérité que la dévotion est la langue de l'âme, pourquoi ne pourrait-on pas dire la même chose, et à plus forte raison, du divin amour? Il n'en est pas de cet amour, comme de l'amour impur. Il n'est pas aveugle, ainsi que les poètes païens nous représentent leur Cupidon, mais il a les yeux les plus clairvoyants, comme l'atteste le Roi-Prophète : « Le précepte du Seigneur, dit-il, est tout rempli de lumière, et il éclaire les yeux. » *Ps.* XVIII, 9. La charité, mes frères, est donc la cause principale du don de sagesse, puisque, comme nous le disions tout à l'heure, elle est sa *forme* et sa vie.

La seconde condition pour obtenir la sagesse, est un ardent désir de la posséder. Je dis un désir ardent, parce que les désirs d'un homme paresseux et lâche ne peuvent l'aider en rien pour parvenir à ce but. C'est d'eux qu'il a été écrit : « Le paresseux veut et ne veut pas. » *Vult et non vult piger.* Prov. XIII, 4. Et pourquoi? Parce que, comme le dit ailleurs le même Salomon, « les désirs tuent le paresseux, car ses mains ne veulent rien faire. » *Desideria occidunt pigrum; noluerunt enim quidquam manus ejus operari.* Ibid. XXI, 25. Il est dit qu'il ne veut rien faire, parce qu'il a le travail en aversion. Ce n'est donc pas avec ces désirs languissants qu'on s'ouvre un chemin vers la sagesse, mais avec des désirs ardents et soutenus par les œuvres. De là

cette parole du Sage : « Le commencement de la sagesse, est le désir sincère de l'instruction, » *Sap.* VI, 18, et dans la leçon de ce jour, il déclare, en effet, qu'il a obtenu ce don précieux : « J'ai désiré l'intelligence, dit-il, et elle m'a été donnée; j'ai invoqué le Seigneur, et l'esprit de sagesse est venu en moi. » *Sap.* VII, 7. Entendez la Sagesse elle-même : « Venez à moi, dit-elle, vous tous qui me désirez avec ardeur, et remplissez-vous de mes fruits. » *Transite ad me omnes qui concupiscitis me, et a generationibus meis implemini.* Eccli. XXIV, 26. La sagesse divine ne promet donc pas ses richesses aux cœurs lâches, mais à ceux qui la convoitent, c'est-à-dire à ceux qui aspirent de toute la force de leurs désirs à la posséder. Aussi Salomon dit-il en parlant d'elle : « Si vous la recherchez, comme on recherche l'argent, et si vous creusez bien avant pour la trouver, comme ceux qui déterrent des trésors, alors vous comprendrez la crainte du Seigneur, et vous trouverez la science de Dieu. » *Prov.* II, 4. Or, ce désir qui vient du Saint-Esprit, ne peut pas être inspiré en vain, car Celui qui est la bonté souveraine et infinie, n'allume point de tels désirs dans les âmes, pour qu'ils leur soient un sujet de tourments, mais pour les remplir. Rien n'est plus vrai que cette parole du livre des Proverbes : « Le Seigneur n'affligera point par la faim l'âme du juste. » *Prov.* X, 3. De cette faim spirituelle naissent, en effet, les saints désirs qui, comme d'agréables fleurs, précèdent et promettent le fruit de la sagesse. Mais ces désirs, nul ne peut les éprouver que celui qui a déjà goûté auparavant les prémices de cette même sagesse, et cette sagesse, personne ne la recherchera avec ardeur, à moins qu'il ne l'ait déjà en quelque sorte trouvée. Il faut donc la trouver, en quelque façon, avant de la chercher, et la chercher ensuite, afin de la trouver plus pleinement.

Ce désir produit dans l'âme une application constante à la prière. Quoique la prière soit puissante pour toutes choses, elle est surtout nécessaire pour obtenir les dons divins (lesquels dépendent de la grâce et de la souveraine bonté de Dieu), et particulièrement pour obtenir le don de sagesse. Aussi l'Ecclésiastique unit-il ensemble au commencement de la leçon de cette fête, le

désir et l'application à la prière : « J'ai désiré l'intelligence, dit-il, et elle m'a été donnée ; j'ai invoqué le Seigneur, et l'esprit de sagesse est venu en moi. » *Optavi, et datus est mihi sensus; invocavi, et venit in me spiritus sapientiæ.* Sap. VII, 7. En effet, le Seigneur fait goûter ordinairement aux justes ; qui persévèrent longtemps dans la prière, des consolations et des délices inexprimables, et il se plaît à inonder et à féconder leurs âmes des eaux salutaires de la sagesse. C'est d'ailleurs ce qu'il leur promet dans ces prophétiques paroles : « Je les ferai venir sur ma montagne sainte, je les remplirai de joie dans la maison de prière. » *Isa.* LVI, 7. Et ce n'est pas seulement le goût, mais encore la connaissance des choses divines, autre condition de la sagesse, que produit la prière. De là cette invitation du Roi-Prophète : « Approchez-vous de Dieu, afin que vous en soyez éclairés, et vos visages ne seront point couverts de confusion. » *Accedite ad eum et illuminamini, et facies vestræ non confundentur.* Ps. XXXIII, 6. Nous nous approchons de Dieu, lorsque nous le prions avec attention, puisqu'on définit la prière : une élévation de l'âme vers Dieu. Moïse dit de même : « Tous les saints sont dans la main de Dieu, et ceux qui s'approchent de ses pieds, reçoivent de sa doctrine. » *Omnes sancti in manu illius sunt; et qui appropinquant pedibus ejus, accipient de doctrina illius.* Deut. XXXIII, 3. Nous en avons un magnifique exemple dans la personne de saint Thomas, qui fut redevable de son éclatante et admirable sagesse bien plus à son assiduité à la prière, qu'à ses travaux et à son génie naturel, ainsi qu'il le confia au Frère Réginald, son ami le plus intime, lui recommandant de garder ce secret pendant toute sa vie. Il avait pour habitude, en effet, chaque fois qu'il se préparait à écrire ou à parler en public, de se mettre en oraison dans sa cellule, afin d'apprendre de Dieu ce qu'il devait enseigner aux hommes. Il comprenait cette parole de saint Augustin : « La prière vaut mieux pour résoudre les doutes, que les recherches humaines. » Aussi obtint-il par son application à la prière non-seulement le don de sagesse, mais encore le don de science, qui est également compté parmi les dons du Saint-Esprit. De là cette incomparable doctrine qui remplit tant de volumes. Je ne puis

assez admirer, mes frères, comment ce saint homme, occupé à écrire, à lire, à enseigner, a pu trouver au milieu de travaux si nombreux le loisir de se livrer à cette sublime contemplation des choses divines dont nous vous avons tout à l'heure entretenus. Cette contemplation demande à elle seule toute l'application et tout le temps dont un homme peut disposer, comme nous le voyons par l'exemple des anachorètes qui, vivant dans la solitude, passaient les jours et les nuits dans la méditation des divins oracles. Mais d'un autre côté, l'étude de la science et de la religion semble réclamer plus que l'homme tout entier, surtout s'il veut laisser par écrit le fruit de ses pensées. Il lui faut lire tant de choses, traiter tant de sujets, discuter tant de points, qu'à peine la vie la plus longue y peut suffire. Mon étonnement serait moindre, s'il avait été donné à notre saint de vivre aussi longtemps qu'un saint Augustin et un saint Jérôme; mais ce qui me remplit d'admiration, c'est qu'étant mort à l'âge de cinquante ans, il ait composé des écrits si nombreux, que pour les lire et les comprendre, ce n'est pas trop de la vie d'un homme, quelque longue qu'elle soit.

Mais voici une chose encore plus admirable. Comment ce saint dont l'esprit était enfoncé dans les questions épineuses et arides de la philosophie, a-t-il pu élever son âme jusqu'à la contemplation des choses divines, avec une si grande facilité, que plus d'une fois il fut ravi en extase pendant qu'il était en oraison? Je m'en étonnerais moins, si, pendant toute sa vie, il ne s'était occupé que de l'interprétation des saintes Lettres; mais débattre et éclaircir tant de questions si variées et si subtiles, expliquer toute la philosophie d'Aristote, sa dialectique, sa physique, sa métaphysique et sa morale, la commenter, l'analyser jusque dans ses moindres détails, malgré les obscurités et les difficultés qu'elle présente, et, au milieu de ces graves occupations de l'esprit, trouver si aisément la voie des plus hautes contemplations, voilà de quoi nous remplir d'étonnement. Je n'ai point une admiration extraordinaire pour ces saints anachorètes qui, au rapport de Cassien, élevaient leur âme en toute liberté vers Dieu, pendant qu'ils se livraient au travail des mains. Ce n'était point

leur âme, en effet, mais leurs mains seules qui tressaient ces corbeilles d'osier et ces paniers de jonc; tandis que la composition, la lecture et la discussion demandent, non le secours des mains, mais toute la force et toute la pénétration de l'intelligence. Comment donc l'âme du saint docteur a-t-elle pu se dégager de tant de difficultés, et s'élever si facilement vers Dieu? Pour moi, je vous l'avoue en toute vérité, chrétiens, cette merveille me remplit souvent d'une inexprimable admiration pour la puissance divine.

Dans tout ce discours, mes frères, je me suis proposé non-seulement de vous faire admirer l'excellence de la sainteté et de la doctrine de notre illustre docteur, mais d'enflammer vos cœurs de l'amour de la sagesse (qui renferme en elle la félicité de la vie présente), et de vous montrer le chemin qui peut vous y conduire. Ce chemin, c'est l'innocence et la pureté de vie; ce chemin, c'est l'exercice de la charité; ce chemin, c'est un ardent désir de la sagesse; ce chemin c'est la prière assidue et fervente qui naît de ce désir, et demande constamment à Dieu ce don céleste que nous obtenons par l'ardeur de la volonté bien plus que par la pénétration de l'intelligence, par la charité bien plus que par un empressement tout humain, par les larmes bien plus que par les raisonnements, par la prière enfin bien plus que par la lecture. La vertu de la prière ne se borne pas à ce don si précieux, mais elle embrasse tout ce que nous souhaitons obtenir de Dieu. Aussi doit-elle être familière au chrétien, non-seulement en tel ou tel temps, mais en tout temps et en toute circonstance. C'est ainsi qu'en usaient les fidèles aux jours de l'Eglise naissante, comme Tertullien nous l'apprend dans le passage suivant : « On ne souffre dans nos repas ni bassesse ni immodestie; on ne se met à table qu'après avoir fait la prière; on se rassasie comme devant prier Dieu cette même nuit; on converse comme sachant que Dieu écoute. La prière termine le repas. Après qu'il est achevé, chacun chante les louanges de Dieu, selon qu'il peut le faire. Enfin lorsqu'on sort, c'est plutôt d'une école de vertu que d'un festin. » Tels sont les degrés, mes frères, par lesquels on s'élève jusqu'au précieux don de sagesse qui, comme nous

l'avons dit, renferme un commencement de béatitude qu'on peut goûter dès cette vie. Fasse notre Seigneur Jésus-Christ que nous puissions jouir et de ce bonheur commencé dans la vie présente, et du bonheur consommé que nous espérons tous posséder dans la patrie ! Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

LA FÊTE DE L'ANNONCIATION.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Quæ cum audisset, turbata est in sermone ejus, et cogitabat qualis esset ista salutatio.

(Marie) ayant entendu l'ange, fut troublée de ses paroles, et elle pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation. *Luc.* I, 29.

Quoiqu'il soit dit dans les saints Livres, que le Seigneur créa le monde en six jours, et qu'il se reposa le septième, après avoir achevé son ouvrage (c'est pour consacrer le souvenir de ce repos qu'il ordonna aux Juifs de sanctifier le jour du sabbat), elle reste néanmoins vraie, cette parole du Sauveur : « Mon Père ne cesse point d'agir jusqu'à présent, et moi aussi j'agis incessamment. » *Pater meus usque modo operatur, et ego operor.* Joan. V, 17. La création de l'univers a été terminée, en effet, en quelques jours, mais Dieu travaille constamment au salut des hommes ; jamais il n'interrompt cette œuvre, tant la sanctification de l'homme l'emporte sur la création du monde entier ! Cette grande œuvre, le Père, le Fils et le Saint-Esprit y travaillent sans relâche, puisqu'ils ne cessent point d'attirer les hommes à eux par toutes sortes de moyens, et de les enrichir des dons célestes. On peut cependant rapporter à deux principaux les divers moyens qu'ils emploient : ou ils cherchent à gagner les hommes par les faveurs et les bienfaits, ou, s'ils ne peuvent se les attacher par là, ils essaient de les détourner du vice par la terreur et les

menaces. C'est ainsi que les médecins, qui ne peuvent guérir leurs malades par un traitement doux et bénin, ont recours aux incisions et à l'emploi du feu. Quant à ce dernier moyen, il répugne à la nature de la bonté divine qui se manifeste à l'égard des hommes par les secours et les grâces qu'elle leur accorde. Nous en avons pour témoins ces paroles du prophète Isaïe qui, après avoir annoncé les malheurs réservés aux dix tribus, en punition de leurs péchés, ajoute : « Dieu fera une œuvre bien éloignée de lui, et il agira d'une manière qui est étrangère à sa bonté. » *Ut faciat opus suum, alienum opus ejus; ut operetur opus suum, peregrinum est opus ejus ab eo.* Isa. XXVIII, 21. Quoi de plus opposé et de plus étranger à cette bonté infinie, si généreusement prodigue d'elle-même, que de perdre et détruire ceux qu'elle a créés pour les conserver et les combler de biens, à moins que par leur obstination impie ils ne contrarient les desseins de la divine tendresse? Et lorsque le Seigneur use de cette sévérité, ce n'est pas seulement pour punir les coupables, mais pour que l'exemple de leur châtiment intimide les autres et les contienne dans le devoir. Dieu aime bien mieux user du premier moyen, qui lui est surtout propre, en même temps qu'il est le plus salutaire aux hommes. Lorsqu'ils viennent à reconnaître tant de miséricorde, de bonté et de charité paternelle, ils se sentent touchés; ils aiment de tout leur cœur un Dieu si tendre, et se consacrent tout entiers à son culte et à son service, car les bienfaits ont une telle puissance, qu'ils gagnent et attachent au bienfaiteur non-seulement les hommes au cœur généreux, mais jusqu'aux animaux féroces eux-mêmes.

C'est pourquoi le Seigneur avait établi dans la loi un grand nombre de sacrifices et de cérémonies destinés à renouveler continuellement le souvenir de ses bienfaits, dans la crainte que le temps ne vînt à l'effacer. Ainsi il avait institué la Circoncision, pour que les descendants d'Abraham se souvinssent de l'alliance en vertu de laquelle il les avait choisis parmi toutes les autres nations pour en faire son peuple, de cette alliance où il se proclamait leur père, leur gardien et leur défenseur, et leur assignait pour héritage la terre dans laquelle ils étaient étrangers. « Vous

circoncirez tous les enfants mâles, leur dit-il, en signe de l'alliance que je fais avec vous. » *Gen.* XVII, 12. Plus tard, quand il ordonna qu'on lui offrît tous les premiers-nés, et qu'on immolât l'agneau pascal, que se proposait-il, sinon de rappeler par ces lois à son peuple le jour où il l'avait délivré de la servitude d'Egypte? « Ceci donc, leur dit-il, sera comme un signe en votre main, et comme une chose suspendue devant vos yeux pour exciter votre souvenir. » *Erit igitur quasi signum in manu tua, et quasi appensum quid, ob recordationem, inter oculos tuos.* Exod. XIII, 16. Tel est, en effet, le principal usage que nous devons faire des bienfaits de Dieu. Ce n'est pas seulement pour nous délivrer des périls qui nous menacent, ou pour nous rendre plus puissants et plus riches, qu'ils nous sont accordés, mais pour que nous reconnaissions les soins paternels de la providence de Dieu, pour que nous l'aimions par-dessus toutes choses, et que nous obéissions fidèlement à ses préceptes et à ses lois. Il est des hommes tellement occupés d'eux-mêmes et si oublieux des dons et des libéralités qu'ils ont reçus de Dieu, qu'ils ne pensent qu'à en jouir. Ses bienfaits sont comme un filet dans lequel leur cupidité les retient, et ce qui devrait les remplir de reconnaissance, de gratitude et d'empressement à l'égard de leur bienfaiteur, devient pour eux une occasion de perdre son souvenir. Que penser d'un homme qu'un roi aurait enrichi et comblé de faveurs, afin de l'attacher plus étroitement à son service, si, oubliant ce qu'il doit à son prince, cet homme ne s'occupait qu'à jouir des richesses qu'il tient de lui, et passait toute sa vie dans l'oisiveté et la paresse, sans tenir compte des ordres du roi? Voilà la conduite de ceux qui, comblés de richesses, d'honneurs et de puissance, s'enorgueillissent et s'enivrent en quelque sorte de ces dons de Dieu, au point d'éloigner de leur esprit tout souvenir de leur bienfaiteur. Se peut-il rien de plus indigne? Or, quiconque agit ainsi, non-seulement se ferme l'accès à la bienfaisance et à la libéralité divines, mais, semblable au malheureux qui fait naufrage dans le port, il change ce qui devait servir à son salut en un sujet de condamnation plus terrible.

C'est pour cela que Dieu exige de nous en tant de manières

que nous gardions le souvenir de ses biens, afin que nous ne tombions point dans le crime détestable de l'ingratitude, et que nous ne nous fermions pas tout accès à ses bienfaits et à sa bonté; car, comme le dit saint Bernard, l'ingratitude est un vent qui dessèche tous les canaux de la grâce divine, et qui tarit la source même de la miséricorde.

Les choses étant ainsi, nous sommes donc, mes frères, doublement liés à l'égard de l'auteur de notre salut, puisque, d'une part, il nous comble de tant de bienfaits, et que, de l'autre, il exige si rigoureusement que nous gardions le souvenir de ses dons, et que nous lui payions le tribut de notre reconnaissance. Comme le propre de l'amour est de vouloir combler de ses faveurs l'objet aimé, et que l'ingratitude vient en entraver le cours, nous pouvons juger de l'amour de Dieu pour nous et de son désir de nous faire du bien par le soin avec lequel il écarte tout ce qui pourrait mettre obstacle à sa libéralité. A voir ce soin à nous ouvrir la voie de ses bienfaits, et à la débarrasser de tout ce qui pourrait s'opposer aux desseins de sa charité, il semblerait que lui-même jouit de nos biens et qu'il soit affligé de nos maux. C'est surtout à l'égard des vrais pénitents que le Seigneur éprouve tout particulièrement ces sentiments de tendresse et de bienveillance. On pourrait croire, dit saint Augustin, qu'il tarde plus à Dieu d'accorder au pécheur le pardon, qu'à celui-ci de le recevoir. Il met tant d'empressement à satisfaire à la compassion qui tourmente son cœur, qu'il semble ressentir pour le malheureux pécheur plus de compassion, que celui-ci n'en ressent pour lui-même. L'ineffable bonté de Dieu, telle est donc la cause pour laquelle il a voulu instituer autrefois tant de cérémonies saintes et solennelles destinées à renouveler et à consacrer chaque année le souvenir de ses bienfaits. Après en avoir fait une obligation rigoureuse à son peuple, il ajoute : « Vous observerez ce culte tous les ans au jour qui vous a été ordonné. » *Custodies hujusmodi cultum statuto tempore a diebus in dies.* Exod. XIII, 10. L'Eglise a suivi cet exemple en instituant cette série de fêtes qui doivent chaque année nous remettre sous les yeux les bienfaits les plus signalés de Dieu. Et comme parmi ces bienfaits, le plus

excellent est, sans contredit, celui de notre rédemption et de notre salut, elle en a conservé le souvenir par un plus grand nombre de solennités. Toutes les fêtes qui se rapportent à notre Seigneur et à la très-sainte Vierge, n'ont-elles pas en effet pour objet de nous rappeler le grand bienfait de notre rédemption? Cependant la solennité de ce jour se distingue entre toutes les autres, parce qu'elle a pour objet le mystère qui a commencé l'œuvre de notre salut. Suivons le récit de l'évangéliste saint Luc.

I.

« L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée nommée Nazareth. » Saint Bernard demande ici où est entré l'ange. Je pense, dit-il, que ce fut dans le secret de la pudique retraite de Marie, dans l'endroit où « après avoir fermé la porte sur elle, elle priait son Père dans le secret. » *Matth*. VI, 6. Les anges ont coutume de se tenir debout auprès de ceux qui prient; ils se plaisent à les voir dans l'oraison lever des mains pures vers le ciel, et se réjouissent d'offrir à Dieu comme une victime d'agréable odeur l'holocauste de la sainte dévotion. « L'ange étant donc entré dans le lieu où était la sainte Vierge, lui dit : Je vous salue, ô pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Il est certain que les anges qui ont apparu aux patriarches et aux prophètes, n'ont jamais honoré aucun d'eux d'une aussi magnifique salutation. Elle était réservée à celle qui devait enfanter le Roi des anges et des hommes. Le messager céleste ne proclame pas seulement que Marie est distinguée entre toutes les femmes par un privilége tout particulier, mais qu'elle est remplie de l'abondance de la grâce, comme il convenait à la mère d'un Dieu. « La mesure de la grâce, dit saint Thomas, se tire de la proximité où l'âme se trouve de la source même de la grâce. » Or Jésus-Christ étant la source de la grâce et le soleil de justice (Dieu, en effet, ne donne pas son Esprit au Fils par mesure. *Joan*. III, 34), ne nous étonnons pas que la sainte Vierge ait puisé une plus grande abondance de grâces, puisqu'elle s'est approchée plus que personne de la source d'où la grâce découle. Qui, en effet, est plus près du fils que la mère, et sur qui,

sinon sur elle, le fils répandra-t-il ses faveurs plus volontiers et d'une main plus libérale? Comme le Fils de Dieu n'a aimé aucune créature plus que sa Mère (car la grâce perfectionne la nature, bien loin de la détruire), il n'en a enrichi aucune de dons plus abondants et plus précieux. Aimer, c'est vouloir du bien. Or la bienveillance et la bienfaisance étant une même chose en Dieu, puisque sa puissance répond à sa volonté, et que « sa parole est pleine de puissance, » *Eccle.* VIII, 4, il a dû combler de plus grands bienfaits celle qu'il a le plus aimée. Saint Denis dit que parmi les chœurs bienheureux des esprits célestes, ceux-là sont les plus élevés en dignité, et les plus favorisés des dons divins, qui sont les plus près de Dieu. Or la sainte Vierge étant plus rapprochée que personne du Fils de Dieu, plus cette proximité est grande, plus riche aussi est le trésor de grâces qu'elle a reçu. C'est donc par là qu'il faut mesurer la plénitude de grâce que l'ange attribue à Marie.

Mais comme la grâce est la racine de toutes les vertus, que la charité est en quelque sorte le tronc formé par cette racine, et que les autres vertus sont les rameaux de ce tronc, on peut juger par la racine, et du tronc de l'arbre et des autres rameaux, c'est-à-dire, des autres vertus que cette racine produit. Or, parmi ces vertus, la charité doit être regardée comme la plus parfaite. C'est elle, en effet, qui est la beauté, la *forme* et la vie de toutes les autres vertus qui sans elle ne peuvent nous être d'aucun secours pour le salut. D'où il suit que la sainte Vierge a dû exceller dans cette vertu, d'une manière toute particulière. Aussi pendant toute la durée de sa vie, elle fut si parfaitement unie à Dieu et si recueillie dans le sanctuaire intime de son âme, qu'elle n'aima rien qu'en Dieu et pour Dieu, et qu'aucune image des objets créés ne vint diminuer dans son cœur l'ardeur de cet amour si pur. Elle vivait donc retirée dans le fond de son âme; elle habitait ce temple intérieur où réside l'image de Dieu, et s'y concentrant avec toutes ses forces et toutes ses facultés, elle y adorait Dieu son unique bien, en esprit et en vérité. Sa mémoire était constamment tournée vers cette pure lumière; son intelligence était inondée des clartés les plus vives, qui lui découvraient les

choses célestes et divines, et sa volonté était enflammée des ardeurs du saint et paisible amour qui la ravissait au-dessus de toutes les créatures. Elevée à cette hauteur, et planant au-dessus des images de toutes les choses créées, son âme recueillait dans le silence le murmure de la voix de Dieu, ses paroles et ses célestes inspirations. Elle se reposait en lui, et, dans les étreintes d'un amour ineffable, se plongeait et se perdait dans les profondeurs infinies de la divinité. Elle ne faisait plus qu'un seul et même esprit avec le Dieu auquel elle était unie de cette intime et étroite union qui surpasse tous les dons, toutes les grâces et toutes les lumières.

Après avoir fait mention de la charité de la sainte Vierge, nous devons tirer de l'évangile de ce jour quelques réflexions sur sa profonde humilité, vertu qui est la gardienne et la compagne inséparable de la charité. « Marie ayant entendu l'ange, fut troublée de ses paroles. » Les vierges, qui sont véritablement vierges, dit saint Bernard, s'effraient à l'aspect de tout homme qui se présente ; elles sont toujours craintives, toujours en défiance, et, afin de se tenir en garde contre les dangers réels, elles s'alarment même des choses dont elles n'ont rien à redouter, parce qu'elles savent qu'elles portent un trésor précieux dans des vaisseaux fragiles, et qu'il n'est rien de plus difficile que de vivre parmi les hommes, à la manière des Esprits célestes. C'est pourquoi dès qu'il se produit tout-à-coup quelque chose de nouveau, elles soupçonnent quelque piége caché où tout conspire contre leur vertu. Mais nous devons examiner un peu plus en détail la cause de cette crainte. Le saint Evangéliste, après avoir dit que « Marie fut troublée des paroles de l'ange, » ajoute aussitôt : « Et elle pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation. » Les bergers, à la vue de l'ange qui leur annonçait la naissance du Sauveur, furent saisis d'une grande crainte. *Luc*. II, 9. Zacharie, père de Jean-Baptiste, à l'apparition de l'ange qui se tenait debout à la droite de l'autel des parfums, fut aussi tout troublé, et la frayeur s'empara de lui. *Luc*. I, 11. Lorsque l'ange Gabriel se montra dans une vision au prophète Daniel, celui-ci éprouva une telle crainte, qu'il tomba le visage

contre terre, à demi-mort d'effroi. *Dan.* VIII, 17. Bien qu'à la vue de l'ange tout éclatant de lumière, la sainte Vierge ait ressenti une grande frayeur, il n'est fait mention que du trouble que lui causèrent et la salutation glorieuse de l'ange et les louanges qu'il lui adressa.

Pour expliquer la cause de ce trouble, il faut savoir que l'humilité, ainsi que les autres vertus, a brillé en Marie d'un éclat tout particulier. Les hommes qui veulent bâtir une tour fort élevée, commencent par en jeter les fondements à une grande profondeur, afin que l'édifice ne s'écroule point sur une base trop faible pour le soutenir. Ainsi le Seigneur a-t-il fait à l'égard de la très-sainte Vierge. Ayant résolu de l'élever au-dessus de toutes les créatures par l'abondance des grâces et des prérogatives les plus excellentes, il a jeté en elle les fondements de l'humilité la plus profonde, afin qu'aucun sentiment de vanité ne pénétrât dans son cœur, à la vue des dons admirables qu'elle avait reçus du ciel. C'est parce que cette vertu a manqué au plus beau des anges, qu'il a été précipité du faîte des grandeurs dans le fond de l'abîme. « Son cœur, dit Ezéchiel, s'est élevé dans son éclat, et il a perdu la sagesse dans sa beauté. » *Ezech.* XXVIII, 17. Aussi de peur que la grandeur de ses révélations n'inspirât à Paul quelque sentiment d'orgueil, Dieu a-t-il permis que cet apôtre ressentit l'aiguillon de la chair. II *Cor.* XII, 7. Cet aiguillon devait être l'auxiliaire de son humilité, en lui remettant chaque jour sous les yeux sa faiblesse et la maladie qui afflige la nature corrompue. Sans doute l'humilité de la très-pure et très-sainte Vierge n'avait pas besoin de ces aiguillons de la chair (sa dignité de mère de Dieu devant l'affranchir de tout mouvement de la concupiscence), mais cependant il fallait que l'humilité vînt la soutenir et servir de base solide à ce sublime édifice de toutes les grâces et de toutes les vertus. Comment donc ne se serait-elle pas troublée en entendant l'ange la proclamer reine entre toutes les femmes, cette Vierge qui était si humble, qu'elle eût choisi le dernier rang entre toutes? Pour une âme vraiment humble, et n'ayant que de bas sentiments d'elle-même, il n'est rien de plus étrange ni de plus incroyable que d'entendre faire son éloge et dire autre

chose d'elle que ce qu'elle en pense et se répète à chaque instant. Et non-seulement elle est surprise de ce qu'elle entend, mais elle y voit un danger qui l'épouvante. De même qu'un homme qui possède beaucoup d'or et d'argent, tremble de peur, lorsqu'il voit des voleurs rôder autour des coffres qui renferment ses trésors, ainsi l'homme humble s'alarme, lorsqu'il entend qu'on le loue, parce qu'il regarde les éloges comme des voleurs de l'humilité, riche et incomparable trésor. Saint Bernard vivait encore dans le siècle, lorsqu'un jour une femme impudique vint à lui pendant qu'il dormait, afin de lui ravir l'innocence. Le saint jeune homme se réveillant soudain se mit à crier à haute voix : Au voleur, au voleur. Les serviteurs se lèvent à ce cri, parcourent toute la maison, et ne trouvant point de voleur, disent que c'est à tort que ce cri d'alarme a été jeté. Non, dit le saint; elle est bien un voleur la personne qui a voulu me dérober le trésor irréparable de la chasteté. On peut dire des louanges, qu'elles sont à l'égard de l'humilité ce qu'était cette femme impudique à l'égard de l'innocence de saint Bernard. Ce sont des voleurs rusés et flatteurs. Quoi de plus doux, en effet, quoi de plus agréable que d'entendre son propre éloge? Si nous trouvons tant de plaisir à entendre louer à raison ou à tort les personnes qui nous sont chères, comment n'éprouverons-nous pas un plaisir bien plus grand, lorsqu'il s'agit de nous, puisque nous n'avons rien de plus cher que nous-mêmes. Or quiconque se complaît dans ce sentiment, se trompe et blesse l'humilité en se glorifiant en soi-même au lieu de se glorifier en Dieu à qui appartiennent tous les biens. C'est contre ce larcin que s'élève le Prophète, lorsqu'il s'écrie : « Mon peuple, ceux qui te disent heureux, sont des séducteurs qui te trompent et égarent tes pas. » *Isa.* IX, 16. Oh! combien est délicate, mes frères, la vertu d'humilité que le plus léger souffle de la vanité, qu'il vienne d'ailleurs ou de nous-même, peut détruire! Le pharisien dont parle l'Evangile ne fit pas autre chose que de remercier Dieu de n'être point coupable de certains vices pour lesquels il avait le plus grand éloignement, et de passer en revue les différentes vertus qu'il pratiquait avec la plus grande fidélité, et cependant l'orgueil sut trouver

une place dans cette action de grâce du pharisien. Rien de plus subtil en effet que le souffle de l'orgueil. Quelque soin que vous apportiez à lui fermer toutes les entrées, il suffit de la plus petite fente pour qu'il s'introduise, pénètre dans le cœur, et dépouille l'homme du précieux trésor de l'humilité. Il faut donc avoir cent yeux pour observer cet ennemi si funeste, et chasser comme une peste affreuse et comme une étincelle de l'enfer toute pensée qui nous inspirerait quelque sentiment de vaine gloire ou d'estime de nous-mêmes.

Puisqu'il en est ainsi, ne soyons donc pas surpris que la sainte Vierge, si humble, se trouble et s'alarme en entendant ses louanges. Qu'il serait à souhaiter que tous les rois et tous les grands qui traînent à leur suite de nombreux troupeaux d'adulateurs, apprissent au moins de la très-sainte Vierge, à être toujours tremblants et craintifs en entendant leurs louanges, quand bien même ces éloges sortiraient d'une bouche évangélique; car s'il est une chose constante, c'est que la louange humaine est comme un vin fumeux qui enivre le cœur des princes, les enlève à eux-mêmes et les empêche de se connaître véritablement. Enfin, comme le dit Sénèque, le plus grave des philosophes stoïciens, pendant que tout abonde dans la maison des riches et des heureux, la vérité demeure fort éloignée de leurs oreilles. Voici ses paroles : « Je vais t'indiquer, dit-il à son ami Liberalis, quelque chose dont le besoin se fait sentir aux plus hautes fortunes, et qui manque à ceux qui ont tout. C'est un ami qui dise la vérité, qui arrache au concert unanime des flatteries un homme enivré de mensonges, et conduit à l'ignorance du vrai par l'habitude d'entendre toujours des paroles complaisantes au lieu de paroles honnêtes. Ne vois-tu pas dans quel précipice l'entraîne cette absence de toute franchise, cette amitié dégénérée en servile soumission? Pas un ne cherche à persuader ou à dissuader d'après la conviction de son cœur, mais, dans ce combat d'adulations, le seul soin de tous les amis, leur seule émulation est de chercher à qui caressera le mieux les passions de celui qu'ils courtisent. »

Mais revenons au point d'où nous sommes partis. L'ange ayant

compris le trouble de la sainte Vierge, dissipa toutes ses craintes en lui disant : « Ne craignez rien, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. » C'est avec raison qu'il dit : « Vous avez trouvé. » Trouver c'est, en s'occupant d'autre chose, rencontrer un objet qui s'offre à nous de lui-même, et sans que nous le cherchions, comme il arriva à cet homme de l'Evangile qui trouva dans son champ un trésor qu'il ne cherchait pas. Ainsi en fut-il de la dignité de mère de Dieu pour Marie. Cette dignité est si grande, qu'elle a bien pu à la vérité être trouvée, mais non donnée comme une récompense proportionnée aux mérites. Il n'est point en effet de sainteté si parfaite, ni de mérites si grands, en vertu desquels une créature eût pu mériter *ex condigno* (pour parler le langage des théologiens) une si haute gloire. Mais ce qui surpasse le mérite, la grâce divine le donne ; elle est plus puissante pour nous enrichir, que notre justice ne l'est pour mériter ; car de même que la miséricorde de Dieu l'emporte infiniment sur tous les péchés, ainsi sa libéralité l'emporte sur tous les mérites de l'homme, qui sont du reste si petits. Ce n'est point d'eux d'ailleurs qu'elle dépend, mais de la bonté ineffable et infinie de Dieu. C'est donc avec raison que l'ange dit à Marie : « Vous avez trouvé grâce devant Dieu, » puisque, comme nous venons de l'expliquer, c'est à la seule libéralité divine que la sainte Vierge est redevable d'une dignité si haute, qu'elle surpasse tous les mérites.

L'ange explique immédiatement ce que renferme cette précieuse grâce : « Voici, dit-il, que vous concevrez dans votre sein, et que vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, et sera appelé le Fils du Très-Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il règnera éternellement sur la maison de Jacob. » Ce passage exige que nous expliquions en quoi consiste ce règne de Jésus-Christ. La maison de Jacob et d'Israël, c'est l'Eglise de Jésus-Christ, laquelle se compose des vrais Israélites, c'est-à-dire de ceux qui suivent la foi d'Israël. Si, en effet, un homme est israélite parce qu'il descend d'Israël par la chair et le sang, comment refuserait-on ce nom à celui qui a l'esprit et les sentiments d'Israël?

L'Apôtre parle des premiers lorsqu'il dit : « Considérez les Israélites selon la chair, » I *Cor.* x, 18, et le Sauveur désigne les seconds, lorsqu'il dit en voyant Nathanaël : « Voici un vrai Israélité, sans déguisement et sans artifice. » *Joan.* I, 47. Ce dernier est enfant d'Israël par la foi et l'esprit, comme les autres le sont par la chair et le sang. De même que le nom d'enfants de saint Dominique et de saint François convient aux personnes, quelles qu'elles soient, qui se sont pénétrées de l'esprit et qui imitent les vertus de ces saints, plutôt qu'à celles qui se contentent, après avoir fait profession dans leur Ordre, de porter leur habit, ainsi on doit regarder comme enfants d'Israël ou d'Abraham ceux qui reproduisent la foi et la piété de ces patriarches, plutôt que ceux qui tirent d'eux leur origine selon la chair. Il en est de même du règne de Jésus-Christ dont l'ange fait mention ; c'est un règne éternel et spirituel. Le caractère propre de ce règne est d'enrichir les hommes de biens spirituels et tout divins, de les arracher aux maux véritables, et de les conduire par les lois les plus saintes jusqu'au terme si désiré de la félicité éternelle ; précieux avantages que notre Seigneur Jésus-Christ nous a procurés de la manière la plus abondante. Il nous a délivrés des maux véritables, c'est-à-dire, du péché, de l'enfer et de l'inimitié de Dieu, et pour opérer cette délivrance, il a voulu recevoir sur lui seul tous les traits de la fureur divine lancés contre nous, car c'est lui qui nous dit par la bouche de son Prophète : « Toutes vos vagues et tous vos flots ont passé sur moi. » *Omnes gurgites tui et fluctus tui super me transierunt.* Jon. II, 4. Il règle et gouverne notre vie par les lois les plus justes, et, ce qui est plus admirable, ce n'est pas seulement par les lois écrites (car la lettre tue et l'esprit donne la vie), II *Cor.* III, 6, mais par son Esprit, qu'il nous dirige vers le ciel, et nous montre le chemin de l'éternelle vie, ne se contentant pas de nous instruire des choses nécessaires au salut, mais pressant et excitant notre volonté à les accomplir. Telle est, en effet, la double action propre à l'Esprit de Jésus-Christ. Celui qui apprend à la brebis à éviter parmi les plantes celles qui lui seraient nuisibles, et à choisir celles qui lui sont salutaires, à regarder le loup comme un ennemi et à aimer le chien, qui ce-

pendant ressemble au loup, Celui-là sait par une providence particulière, répandre dans l'âme des justes une inspiration secrète qui produit en eux la haine des vices et l'amour des vertus, en même temps qu'il leur apprend à craindre le démon, à aimer Dieu, à mépriser les choses terrestres et à n'aspirer qu'au ciel. Comment, en effet, peut-il se faire que les justes soient prêts à souffrir mille morts plutôt que de commettre un péché mortel, sinon parce que cet Esprit céleste leur découvrant toute la laideur du péché, leur en inspire une haine si grande, que si vous mettiez sous leurs yeux, d'un côté, les feux de l'enfer, et, de l'autre, une faute mortelle, ils aimeraient mieux se précipiter dans les flammes éternelles que de tomber dans cette faute.

Voilà donc par quels moyens notre Seigneur Jésus-Christ, du haut du ciel, gouverne et conduit éternellement son Eglise. Il a cessé d'être présent d'une manière corporelle et visible pour ses enfants, mais son Esprit n'a jamais cessé de les diriger. C'est la consolation qu'il nous a donnée, lorsqu'en quittant ce monde, il disait : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles, » et dans un autre endroit : « Je ne vous laisserai pas orphelins; je viendrai à vous, » *Non relinquam vos orphanos ; veniam ad vos,* Joan. XIV, 18, c'est-à-dire, je ne vous abandonnerai jamais, mais toujours je vous visiterai, toujours je vous protégerai, toujours je prendrai soin de vos affaires. D'où il suit que chacun de nous peut dire avec le Prophète : « Je suis pauvre et dans l'indigence, mais le Seigneur prend soin de moi. » *Ego autem mendicus sum, et pauper : Dominus sollicitus est mei.* Ps. XXXIX, 18. Ayant la providence de Dieu pour protection et pour défense, qu'y a-t-il qui puisse me nuire ou me manquer, à moins que je ne m'abandonne moi-même? Tel est ce règne dont nous demandons l'avènement, chaque jour, dans l'oraison dominicale. Quand nous récitons cette prière, en effet, nous demandons à Dieu que ni la chair et le sang, ni la tyrannie de la cupidité, ni les affections terrestres, ni notre propre volonté, ni enfin le monde lui-même, c'est-à-dire les lois et les jugements du monde ne nous asservissent à leur empire, mais que l'Esprit de Dieu règne en nous et tienne le gouvernail de notre vie, afin

qu'affranchis de la domination de ces maîtres iniques et cruels, nous n'obéissions qu'à ses lois. « L'avarice se présente, dit saint Bernard, et veut établir en moi son séjour ; la vanité désire dominer dans mon cœur ; l'orgueil y réclame la première place ; la luxure dit : c'est moi qui régnerai ; l'ambition, la médisance, l'envie et la colère se disputent en moi-même à qui m'aura pour esclave. Venez donc, Seigneur Jésus, et dissipez mes ennemis dans votre puissance, parce que c'est vous qui êtes mon Roi et mon Dieu. » Tel est donc le règne de Jésus-Christ, ce règne qui doit durer éternellement, ainsi que l'ont proclamé l'ange Gabriel saluant Marie, Daniel et les autres prophètes, parce qu'il y aura toujours dans l'Eglise des âmes fidèles qui, méprisant toutes les choses du monde, ne reconnaîtront d'autres guides que l'Esprit de Dieu et ses saintes lois.

En entendant les magnifiques promesses qui lui sont faites de la part de Dieu, la sainte Vierge a surtout remarqué ce qu'elles semblaient au premier aspect renfermer de contraire à son vœu de virginité : « Comment, dit-elle, cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme ? » Toute autre vierge, en présence de cet oracle et de ce message divins, ne demanderait rien, n'hésiterait pas, et ne montrerait aucune inquiétude au sujet de sa virginité, lorsque c'est Dieu même qui parle. Elle éprouverait bien plus de joie d'un si grand bonheur, que la perte de sa virginité ne lui causerait de peine. Il n'en est pas ainsi de Marie. Les inquiétudes de cette vierge en qui l'amour de la pureté égale la prudence, sont plus grandes que sa joie, et elle demande : « Comment cela se fera-t-il ? etc. » En parlant ainsi, elle ne cherche pas à se soustraire à l'autorité de la volonté divine, mais elle déclare qu'elle est si fermement résolue à garder son vœu, que toutes ces magnifiques promesses ne sauraient l'en détourner, à moins que Dieu n'en décide autrement. Quelle condamnation de notre inconstance et de notre instabilité, à nous qui, plus légers que le brin de paille, nous laissons agiter de çà et de là par le moindre vent, à nous qui, pour les motifs les plus futiles, manquons aux résolutions que chaque jour nous formons devant Dieu ! Aussi qu'arrive-t-il? c'est que chaque jour nous commençons, chaque

jour nous nous proposons d'être fidèles, sans parvenir jamais à la science de la vérité. Seule, en effet, la persévérance, soutenue par un ardent désir d'avancer, conduit l'homme au faîte de la perfection, et seule aussi elle est couronnée.

Saint Bernard expliquant cette réponse de la sainte Vierge, dit qu'elle ne douta point du fait lui-même, mais qu'elle s'informa seulement de la manière dont il devait s'accomplir. « Elle ne demande point si la chose aura lieu, mais comment elle se fera. Puisque mon Seigneur sait, dit-elle, que sa servante a fait vœu de chasteté, par quelle disposition de circonstances et comment permettra-t-il que cet événement arrive? Si pour enfanter un tel Fils, je dois rompre mon vœu, autant je me réjouis à la pensée d'être la mère de ce Fils, autant je m'afflige à la pensée de manquer à ma résolution. » Je vous avoue, mes frères, que cette explication de saint Bernard m'a souvent jeté dans une grande admiration et m'a mis, pour ainsi dire, sous les yeux l'inestimable pureté de la très-sainte Vierge. Dieu, dans sa richesse infinie, avait-il à offrir à Marie quelque chose de plus grand que la dignité qu'il lui conférait? Peut-il exister, peut-on même imaginer dans une femme un plus sublime honneur que la maternité divine? Une jeune fille donc, mariée à un humble artisan, entend un ange lui dire qu'elle est choisie pour être la Mère du Dieu tout-puissant, la Reine des anges et des hommes, la souveraine du ciel et de la terre, en un mot, pour occuper dans ce vaste univers la première place après le Fils unique de Dieu. Ne semblait-il pas juste que la vue d'une dignité si haute fît oublier entièrement à Marie tout ce que sa virginité pouvait avoir à craindre? Eût-elle dû la perdre, cette perte n'était-elle pas bien compensée par une prérogative si sublime, et d'ailleurs n'était-ce pas du consentement et par l'ordre même de Dieu qu'elle eût cessé d'être vierge? Voilà quels auraient été sans doute notre opinion et nos jugements; mais la Vierge immaculée avait d'autres sentiments, d'autres dispositions et d'autres pensées. Elle était pénétrée d'un si grand amour de la virginité, elle trouvait à cette vertu tant d'attraits et de douceurs, elle en était si vivement et si ardemment éprise, que si, comme je l'ai dit, elle eût

dû la perdre, la dignité de Mère de Dieu, la plus grande après celle de l'humanité sainte de Jésus-Christ, n'aurait pu qu'imparfaitement la consoler de cette perte. J'aime à penser que cette pureté et cette fermeté de résolution furent tellement agréables aux yeux de la Majesté divine, que si la dignité de Mère de Dieu eût pu être obtenue par les mérites qui viennent des vertus, elle l'eût été par le mérite de dispositions aussi saintes. N'est-ce pas ici le lieu de nous élever contre les impudiques, qui ne rougissent pas d'échanger contre les grossières voluptés de la brute le trésor inestimable de la chasteté, et de nous écrier : O trafiquants insensés ! ô détestable commerce ! ô hommes aveugles et en proie au délire ! si vous pesiez la chasteté au poids du sanctuaire, c'est-à-dire, selon le jugement de Dieu et non selon le jugement des hommes, vous l'estimeriez autant que le fit la très-prudente vierge Marie qui, éclairée de la lumière céleste, apprécia si bien la dignité, la candeur, la beauté, la suave odeur et l'angélique pureté de cette vertu, qu'elle ne voulait l'échanger contre aucun des biens de la terre ou du ciel. Et toi, misérable insensé, tu la vends pour le plus vil prix. Ce n'est pas assez dire ; tu te vends toi-même, tu vends ton âme et tu t'engages dans les liens d'une servitude et d'une captivité honteuses qui ne seront peut-être jamais rompus. Ne lisons-nous pas en effet dans les saints Livres : « Le prix de la courtisane est à peine d'un pain seul, mais la femme rend captive l'âme de l'homme, laquelle n'a point de prix, » *Pretium enim scorti vix est unius panis; mulier autem viri pretiosam animam capit,* Prov. VI, 26, et dans l'Ecclésiaste : « J'ai reconnu que la femme est plus amère que la mort, qu'elle est le filet des chasseurs, que son cœur est un rets, et que ses mains sont des chaînes? » *Et inveni amariorem morte mulierem, quæ laqueus venatorum est, et sagena cor ejus, vincula sunt manus illius.* Eccle. VII, 27. D'où l'on peut conclure combien l'âme juste diffère de celle qui est dépourvue de l'Esprit de Dieu. Autrefois la fille de Jephté, condamnée à mourir sans avoir été mariée, pria son père de la laisser aller sur les montagnes pendant deux mois, afin de pleurer sa virginité avec ses compagnes. Elle déplorait son malheureux sort, non parce qu'elle avait perdu sa virginité,

mais parce qu'elle ne pouvait plus espérer de la perdre. La cause de ses regrets montre assez quelle joie elle s'était promise dans les plaisirs charnels du mariage. Telles sont les dispositions et les affections de ceux que guident un esprit et des sentiments tout humains. Quant à ceux qui sont poussés par l'Esprit de Dieu, ou ils gardent une virginité perpétuelle, à l'exemple de Marie, ou s'ils ont eu le malheur de la perdre, ils ne cessent de la regretter.

Quelle fut la réponse de l'ange à la question que lui adressait la sainte Vierge? « L'Esprit-Saint, lui dit-il, surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre; c'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu.» Puis il confirma la vérité de ce prodige par l'exemple d'Elisabeth « qui était appelée stérile, » et tout aussitôt la sainte Vierge donna son consentement avec l'humilité la plus profonde au mystère que l'ange venait de lui annoncer. « Voici, dit-elle, la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole. » Ces seuls mots prononcés par Marie ont commencé heureusement, en ce jour, l'œuvre du salut et de la rédemption des hommes désirée depuis tant de siècles.

Que me reste-t-il à faire, mes frères, sinon de rattacher la fin de ce discours à son commencement, et de vous ramener en terminant au souvenir des bienfaits de Dieu? Donc, chrétiens, rendons d'immortelles actions de grâces pour un si grand bienfait non-seulement à la sainte Vierge, mais encore, mais surtout à notre Sauveur, et chantons avec Zacharie ce cantique si plein de suavité : « Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, parce qu'il a visité et racheté son peuple. » *Benedictus Dominus Deus Israel, quia visitavit et fecit redemptionem plebis suæ.* Luc. I, 68. Si ce saint prêtre montra une reconnaissance si grande pour un bienfait commun à tous les hommes, que n'a point dû faire en ce jour la bienheureuse Vierge qu'embrasait bien plus ardemment le désir du salut du monde, et qui voyait réunis dans ce même mystère d'amour sa plus grande gloire et le salut de tout le genre humain? Quelles louanges elle chanta en l'honneur de Dieu! Quelles actions de grâces elle lui rendit pour un mystère si ineffable! De

quels sentiments de dévotion et de charité elle se sentit embrasée pour Dieu! Quel étonnement profond tint son âme en extase dans l'admiration d'une si grande bonté! Qui pourrait exprimer ou seulement imaginer ses sentiments, la jubilation de son cœur, l'ardeur de sa charité, lorsqu'un peu plus tard elle chanta ce cantique : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur? » Dites-nous, je vous prie, ô bienheureuse Vierge, combien vous exaltiez le Seigneur qui avait opéré en vous de si grandes merveilles, et de quelle joie vous tressailliez en Dieu que vous aimiez d'un indicible amour, non-seulement comme votre Dieu, mais comme votre fils, et le plus cher de tous les fils. Vous n'ignoriez pas votre dignité, car l'ange vous l'avait révélée, et vous-même vous annonciez qu'elle ne serait pas inconnue au monde, en prophétisant que toutes les nations vous proclameraient bienheureuse. Qui pourrait ne pas reconnaître avec admiration la vérité de cet oracle dans lequel l'épouse d'un obscur artisan, demeurant dans un coin de la Judée, s'attribue ce qui jusqu'à ce jour n'a été accordé ni aux rois ni aux reines du monde, ni à aucune créature quelle qu'elle soit? Oui, jusqu'à ce jour, tous proclament Marie bienheureuse, et les fidèles, et les hérétiques, et jusqu'aux mahométans et aux Turcs eux-mêmes; partout on exalte Marie, on chante ses louanges et l'on porte jusqu'aux cieux sa sainteté et sa gloire. Toutes les générations que les langues, les mœurs, les lois, la religion, la foi, des haines capitales divisent entre elles, s'unissent et s'accordent cependant sur ce seul point, tant est grand l'honneur que Jésus-Christ a voulu qu'on rendît à sa Mère! Remercions donc notre Rédempteur, d'abord de ce qu'il nous a donné la vie, puis de ce qu'il nous a rendu cette vie que nous avions perdue par le péché, et enfin de ce qu'il a sacrifié la sienne pour nous rendre la nôtre. J'ai donc été donné et rendu à moi-même, dit saint Bernard; je me dois donc à Dieu tout entier, et deux fois. Mais que puis-je payer en retour de cette vie précieuse de mon Sauveur par laquelle j'ai été rendu à la vie? Que suis-je, moi, auprès de mon Seigneur? Quel crime donc d'enchaîner dans l'esclavage du monde et de la chair, qui sont de tous les maîtres

les plus honteux, et de vouloir soustraire à l'autorité de Dieu une vie que je lui dois à tant de titres? Est-il un larcin plus détestable? « Jésus-Christ est mort, dit l'Apôtre, pour avoir un empire souverain sur les morts et sur les vivants, » *In hoc enim Christus mortuus est, ut et mortuorum et vivorum dominetur,* Rom. xiv, 9, « afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui est mort pour eux. » *Ut et qui vivunt, jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est.* II Cor. v, 15. Le même Apôtre nous montre combien il est dangereux de ne pas vouloir accomplir ce devoir auquel tant de raisons nous obligent, lorsqu'il dit : « Celui qui a violé la loi de Moïse est condamné à mort sans miséricorde, sur la déposition de deux ou trois témoins. Combien donc croyez-vous que celui-là sera jugé digne d'un plus grand supplice, qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, qui aura tenu pour une chose vile et profane le sang de l'alliance par lequel il avait été sanctifié, et qui aura fait outrage à l'Esprit de la grâce? » *Hebr*. x, 29. C'est pour nous faire éviter un si grand malheur, mes frères, qu'on nous rappelle tous les jours les bienfaits de Dieu, afin qu'embrasés d'amour pour notre divin Rédempteur, nous l'ayons constamment devant les yeux, nous gravions son image dans le fond de notre cœur, nous pensions à lui nuit et jour, nous obéissions à ses préceptes, nous le suivions enfin comme le véritable auteur de notre salut et le guide le plus sûr de notre vie, et nous méritions en marchant fidèlement sur ses traces de régner éternellement avec lui dans la gloire du ciel. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LA FÊTE DE L'ANNONCIATION.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Ecce concipies in utero, et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum.

Voici que vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus. *Luc.* I, 31.

Si jamais un jour vraiment favorable et propice a lui pour le monde, c'est bien certainement cet unique jour qui a mis un terme aux maux du genre humain, et qui a été pour lui l'heureux prélude de tous les biens. Aujourd'hui, en effet, le monde a entendu une chose si merveilleuse et si nouvelle, que, sans une révélation de Dieu, ni les hommes ni les anges n'eussent pu l'espérer ni le croire. Ce prodige, c'est que le souverain Seigneur des anges et des hommes, Celui qui d'un signe ébranle les colonnes du ciel, Celui que louent les astres du matin et dont le soleil et la lune admirent la beauté, s'est fait homme et s'est rendu mortel et passible comme nous. Quoi de plus grand que ce miracle? Quoi de plus sublime que ce mystère? Quoi de plus admirable que ce bienfait? De même que, parmi les jours néfastes de ce monde (qui furent si nombreux dans le passé et qui ne le seront pas moins dans l'avenir), il n'en est pas de plus funeste que celui où le rusé serpent trompa la première femme et lui présenta le breuvage mortel; ainsi, parmi les jours favorables, il n'en est pas de plus fortuné que celui où l'ange, venant de la part de Dieu trouver la sainte Vierge, offrit à Marie et à nous tous le fruit de vie. Ce jour donc doit être pour nous à juste titre un jour heureux et solennel entre tous les jours. Mais pourrions-nous ne pas admirer la sagesse des desseins de Dieu dans la manière dont il a ordonné l'œuvre de notre salut. Une femme a été la cause de notre ruine; une femme sera l'instrument de notre réparation,

afin que, comme l'une a présenté au genre humain le poison mortel, en l'offrant à son mari en qui toute la famille des hommes était renfermée, ainsi l'autre donnât la vie au monde en enfantant Jésus-Christ qui est l'auteur et le réparateur de notre vie. La malédiction qu'Eve avait attirée sur nous a donc été retirée en ce jour par l'entremise de Marie. « O homme, s'écrie saint Bernard, tu n'as plus sujet de te plaindre de Dieu ou de lui dire : La femme que vous m'avez donnée pour compagne, m'a présenté du fruit de l'arbre, et j'en ai mangé. Ce sont là des paroles de malice, des excuses aux péchés, plus propres à provoquer la colère que la miséricorde. Mais afin que tu ne puisses pas même te prévaloir de ce prétexte, une femme t'est donnée aujourd'hui pour remplacer la première, une femme humble pour une femme orgueilleuse, une femme qui, au lieu du fruit de mort, t'offre l'aliment de vie. Change donc en actions de grâce les paroles d'excuse coupable, et dis : la femme que vous m'avez donnée, pleine de grâce, m'a présenté du fruit de l'arbre de vie, et j'en ai mangé, et il a été plus doux à ma bouche que le miel, parce qu'en lui vous m'avez donné la vie. » Devant donc parler aujourd'hui de ce bienfait de notre salut, implorons humblement le secours du ciel par l'intercession de la bienheureuse Vierge. *Ave, Maria.*

Puisque nous célébrons en ce jour le commencement de notre rédemption, je crois devoir vous expliquer, mes frères, avec l'aide de Dieu, la lecture de l'évangile qui contient le récit de ce mystère.

« L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée. » Selon l'opinion de saint Bernard et d'un grand nombre de saints Pères, cet ange appartenait, non aux derniers, mais aux premiers rangs de la hiérarchie des Esprits célestes, comme l'indiquent clairement et son nom qui veut dire *force de Dieu,* et la grandeur de sa mission. Une fonction qui avait pour objet le salut et la réparation du monde, ne pouvait être confiée, en effet, qu'à un messager de l'ordre le plus élevé, d'autant que, suivant la tradition des Pères, les anges inférieurs annoncent les choses qui

ont une importance moindre, et les archanges, celles qui en ont une plus grande. Or, aucune nouvelle plus importante, ou plus admirable, ou plus salutaire pour le monde, n'avait été annoncée jusqu'alors. Nous pouvons conclure de là que les anges et les saints prennent d'autant plus soin de ce qui nous concerne, et s'intéressent d'autant plus à nous, qu'ils sont plus près de Dieu. Plus ils sont unis à lui, plus fidèlement aussi ils reproduisent en eux son immense charité, sa bonté et sa miséricorde. Je me persuade donc aisément que la très-sainte Vierge dont la charité a surpassé celle de tous les saints, s'est réjouie, dans ce mystère de l'incarnation divine, bien moins de sa dignité que de notre salut, et a remercié Dieu non pas tant du bienfait à elle accordé que de la commune rédemption du monde. D'où nous pouvons inférer, mes frères, que les hommes qui ne sont pas touchés des maux d'autrui, qui restent insensibles aux misères du prochain, qui ne se mettent point en peine de le secourir selon leurs moyens, et verraient d'un œil indifférent le monde s'écrouler tout entier, pourvu que leurs intérêts n'en souffrissent point, nous pouvons conclure, dis-je, que ces hommes sont bien éloignés de la charité chrétienne, ou plutôt sont bien loin de Dieu, puisque les anges et tous les saints se montrent d'autant plus avides du salut et du commun avantage des hommes, qu'ils sont plus près de Dieu dont la nature est d'être bon, bienfaisant et miséricordieux. Mais revenons à notre récit.

Cet insigne messager est donc envoyé de Dieu « dans une ville de Galilée à une vierge mariée à un homme nommé Joseph. » Quelle nécessité y avait-il que celle qui devait conserver sa virginité intacte, comme il convenait à la Mère de Dieu, fût mariée? On en peut apporter plusieurs raisons, mais la principale est celle que donne saint Ambroise. Il dit qu'en cela Dieu a eu en vue l'honneur et la réputation de sa Mère, et a voulu empêcher que cet enfantement divin ne fût cause qu'on imprimât, quoique à tort, à la vertu de la très-sainte Vierge une flétrissure injurieuse à sa pureté. De même que le fils de Marie n'a altéré en rien par sa naissance l'intégrité virginale de sa Mère, ainsi n'a-t-il pas voulu que cette naissance fît rejaillir sur la gloire de Marie la

moindre tache, ni la plus légère souillure. Il n'était pas venu en effet pour diminuer nos biens, mais pour les accroître et y ajouter de nouvelles richesses. Par ce moyen encore, toute excuse est ôtée aux vierges imprudentes et peu réservées qui auraient pu s'autoriser, dans leur conduite légère et trop libre, de ce que la réputation de la Mère de Dieu elle-même n'avait pas non plus été respectée. La véritable virginité n'est pas moins jalouse de conserver l'intégrité de sa réputation que l'intégrité de sa pudeur : celle-ci, afin de ne pas déplaire au divin amant de la pureté; celle-là, afin de ne point blesser les regards des hommes, et de ne pas être pour les autres, par ses exemples, l'occasion de propos libertins ou d'actions impudiques. Elle a toujours devant les yeux cette parole de l'Apôtre : « Ayez soin de faire le bien, non-seulement devant Dieu, mais aussi devant tous les hommes. » *Providentes bona, non tantum coram Deo, sed etiam coram omnibus hominibus.* Rom. XII, 17. Quoique ce précepte soit universel dans son application, il regarde surtout les femmes et les vierges. La femme pudique, en effet, doit conserver avec le plus grand soin et la chasteté de son corps, et l'honneur de son nom. De là cette sage réponse d'un philosophe à qui l'on demandait quelle était la femme pudique : celle, dit-il, sur le compte de laquelle la renommée n'ose mentir.

Le messager céleste étant donc venu vers Marie, la salua comme devant être la Mère de Dieu, dans les termes les plus honorables, en la proclamant « pleine de grâces et bénie entre toutes les femmes. » Bien loin d'être charmée de ces éloges et de ces titres nouveaux, la sainte Vierge en fut troublée, se demandant ce que signifiaient ces louanges dont son humilité l'empêchait de se reconnaître digne; car l'humilité de Marie n'était pas moindre que sa virginité et ses autres vertus. Aussi les saints Pères n'hésitent point à affirmer que si Marie a conçu par la virginité, elle a plu par l'humilité, et saint Augustin dit que cette humilité de la très-sainte Vierge a été l'échelle par laquelle Dieu est descendu du ciel vers les hommes. L'Esprit-Saint avait particulièrement orné de cette vertu l'âme de Marie, parce que la Vierge des vierges devant être établie dans l'Eglise comme les

modèle de la virginité, il convenait qu'elle se fît surtout remarquer par la vertu qui est la compagne inséparable de la virginité. Sans l'humilité, en effet, la virginité, loin d'être agréable à Dieu, devient l'occasion des plus déplorables chutes; car il y a moins de péril dans une humble faute que dans une chasteté superbe. N'est-ce pas l'orgueil qui a privé de l'entrée du ciel les cinq vierges folles? Elles observaient, dit saint Jean Chrysostome le grand conseil de la virginité, mais elles négligèrent d'observer le petit précepte de l'humilité. L'orgueil tend des piéges à la virginité en la portant à mépriser les autres, et à s'estimer trop elle-même. Que les vierges donc aient constamment présentes à l'esprit ces paroles de l'Apôtre : « Celui qui mange, ne doit pas condamner celui qui ne mange pas. » *Is qui manducat, non manducantem non spernat.* Rom. XIV, 3; c'est-à-dire, celui qui excelle dans quelque vertu en particulier, ne doit pas mépriser pour cela ceux auxquels manque cette vertu, car il peut arriver, et cela n'est pas rare, qu'une personne l'emporte sur les autres par une vertu plus spéciale, et leur soit inférieure en beaucoup d'autres mérites. C'est pourquoi la virginité doit être environnée de l'humilité comme d'un rempart, afin de ne point être renversée par l'orgueil. Les autres vices, en effet, sont détruits par les vertus; seuls l'orgueil et la vaine gloire, si l'on n'y prend garde, s'engraissent et s'accroissent en puisant de nouvelles forces dans les vertus elles-mêmes; car les hommes s'élèvent volontiers au-dessus des autres, lorsqu'ils leur sont supérieurs en vertus. C'est donc parce que la virginité doit être défendue par l'humilité, que l'Esprit-Saint, ce maître infaillible des vertus, a voulu que l'on trouvât un exemple de l'humilité la plus profonde dans celle qui devait être établie dans l'Eglise comme le plus parfait modèle de la virginité. Il ne faut donc pas nous étonner qu'en entendant ses louanges sortir de la bouche même d'un ange, Marie se trouble et s'alarme. C'est qu'il n'est rien qui paraisse plus étrange ou qui inspire plus de crainte à l'âme vraiment humble que d'entendre son propre éloge.

I.

On demandera, peut-être, comment la très-sainte Vierge, pouvait être si humble de cœur, puisqu'elle était exempte de tout péché? L'humilité n'est-elle pas cette vertu qui fait que l'homme se regardant comme un pécheur méprisable, n'ose pas même, à l'exemple du publicain de l'Evangile, lever les yeux vers le ciel? Comment donc, encore une fois, la sainte Vierge, qui n'avait la conscience d'aucune faute, pouvait-elle se considérer comme une pécheresse? La véritable et solide vertu ne doit-elle pas s'appuyer sur la vérité, et non sur l'erreur et le mensonge qui sont un fondement ruineux? Pour résoudre cette objection, il faut savoir que la base solide de l'humilité n'est pas seulement la conscience des péchés que l'on a commis, mais bien plutôt la connaissance certaine de sa pauvreté, connaissance qui fait que l'homme s'avoue à lui-même son indigence et sa nudité ou plutôt son néant, qu'il voit que de lui-même il n'est rien, qu'il ne peut avoir aucun sentiment digne de Dieu, « qu'il ne peut former de lui-même aucune bonne pensée, comme de lui-même, » II *Cor.* III, 5, ni se rien attribuer des biens de la grâce et de la nature, mais qu'il doit tout rapporter à Dieu, d'un cœur soumis, ne revendiquant pour lui-même que son néant, et regardant tout ce qu'il possède comme un don purement gratuit de la libéralité divine. Cette humilité de cœur, les esprits angéliques, qui furent cependant toujours exempts de péché, et les saints qui jouissent dans le ciel de l'éternelle félicité, la possèdent, parce qu'ils connaissent clairement que tout ce qu'ils sont et tout ce qu'ils ont vient de Dieu. Ils le lui attribuent, lui en font hommage, lui en rendent de continuelles actions de grâces, et, s'humiliant devant lui dans un abaissement profond et une éternelle dépendance, ils ne cessent d'avoir les plus humbles sentiments d'eux-mêmes, et de témoigner à Dieu une reconnaissance et un amour sans bornes. C'est ce qui nous est fidèlement représenté dans cette image que saint Jean nous a tracée dans l'Apocalypse où il nous montre les vingt-quatre vieillards se prosternant devant le trône de Dieu et

jetant à ses pieds leurs couronnes d'or, pour reconnaître par là que c'est de lui qu'ils tiennent leurs couronnes et leur gloire, pour s'abaisser devant lui, et le remercier d'un aussi grand bienfait. *Apoc.* IV. Or, ne sont-ce pas là autant d'actes de vraie humilité? Il a pratiqué cette humilité de cœur à un degré bien plus élevé que les anges, Celui qui a dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* Matth. XI, 29. Ce n'était pas seulement par l'obéissance corporelle, mais par une soumission intérieure de la volonté, qu'il était humble, et si humble que, plus il était près du Verbe éternel du Père par son humanité, plus il voyait clairement cette lumière infinie, plus clairement aussi il comprenait qu'il avait reçu gratuitement de Dieu le Père l'abondance universelle des dons et des grâces dont il était comblé. Il voyait si bien sa dépendance à cet égard, qu'il reconnaissait que ce n'était pas d'elle-même, mais du Verbe auquel elle était unie, que son humanité sainte empruntait le principe en vertu duquel elle subsistait, de sorte que, si elle en avait été séparée, elle serait aussitôt retombée dans le néant. Cette très-sainte âme était d'autant plus humble, et s'abaissait d'autant plus profondément en la présence de la Majesté divine, qu'elle connaissait mieux toutes ces choses. C'est là ce qu'a voulu signifier le Prophète, lorsqu'il a dit : « Il sera rempli de l'esprit de crainte du Seigneur. » *Replebit eum Spiritus timoris Domini.* Isa. XI, 3.

Personne, après Jésus-Christ, n'a eu cette connaissance à un aussi haut degré que la sainte Vierge; c'est pour cela qu'elle a surpassé toutes les créatures en humilité, bien qu'elle fût exempte de tout péché. Il lui suffisait, pour conserver cette vertu, de savoir que tout ce qu'elle était, elle le devait à Dieu. De cette connaissance découlaient l'abaissement le plus profond, la dévotion la plus généreuse, l'amour le plus ardent et la reconnaissance la plus vive, comme saint Bernard le prouve par divers passages de la sainte Ecriture, mais plus particulièrement par la visite que Marie rendit à Elisabeth. Voici les paroles de ce saint docteur : « Marie vint à Elisabeth, et celle-ci tout aussitôt connut par une révélation du Saint-Esprit la gloire extraordinaire de la

sainte Vierge. Dans son admiration pour la personne qui la visitait, elle s'écriait : D'où me vient ce bonheur, que la mère de mon Seigneur vienne vers moi ? Elle louait la voix de celle qui la saluait, en ajoutant : Votre voix n'a pas plutôt frappé mon oreille, dès que vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. Elle préconisait la foi de Marie en ces termes : Vous êtes bienheureuse d'avoir cru, parce que ce qui vous a été dit de la part du Seigneur sera accompli. Ces éloges sont magnifiques, mais l'humilité de la très-sainte Vierge, ne voulant rien en retenir pour elle-même, attribue tout à Celui dont on louait en elle les bienfaits. C'est la mère du Seigneur, dit Marie à Elisabeth, que vous glorifiez, mais mon âme glorifie le Seigneur. A ma voix, dites-vous, votre enfant a tressailli de joie dans votre sein, mais mon esprit a tressailli de joie en Dieu mon Sauveur. Vous dites que je suis heureuse d'avoir cru, mais le principe de ma foi et la cause de mon bonheur, c'est un regard de bonté que Dieu a daigné abaisser sur moi, afin que toutes les générations m'appelassent bienheureuse, parce que Dieu a jeté un regard sur son humble et chétive servante. »

Ceci posé, quels sont les rejetons qui doivent sortir de cette racine de l'humilité? Nous allons les indiquer en quelques mots, afin de nous exciter à l'amour de cette vertu. De la connaissance qu'une âme a de sa bassesse et de la grâce divine, naît d'abord le mépris de soi-même. C'est en cela, selon saint Thomas, que consiste l'humilité, qui a son siége dans la volonté comme dans son sujet; aussi saint Bernard définit-il l'humilité : le mépris de soi-même, mépris dont la connaissance de soi est le principe. Le second rejeton de cette racine est la défiance de soi-même, laquelle découle du même principe. Quiconque, en effet, connaît véritablement qu'il n'est rien, quel sujet de confiance en lui-même pourrait-il avoir en dehors de l'assistance divine? Le troisième rejeton, qui est la conséquence du précédent, consiste en ce que l'homme, n'osant se confier en lui-même, cherche en qui il pourra mettre sûrement sa confiance. La foi lui vient aussitôt en aide, et lui indique la miséricorde et la charité de Dieu. Il n'appartient qu'à Dieu, en effet, de s'appuyer sur sa

propre vertu, et il est le seul en qui les hommes puissent se confier en toute sécurité, car tous les secours humains sont inconstants, autant qu'ils sont incertains, fragiles, mal assurés et trompant souvent nos espérances. Le quatrième rejeton est un recours humble et confiant à Dieu par la prière. L'homme qui ne s'attribue rien, et qui a reconnu qu'il ne peut rien par lui-même, implore et sollicite avec humilité le secours de Celui en qui il place sa confiance et l'espérance certaine de son salut. Le cinquième rejeton consiste dans l'action de grâces et la louange. L'homme juste est-il sorti d'une situation malheureuse, ou a-t-il obtenu quelque important succès, il ne s'en attribue rien, convaincu qu'il est de son néant, mais il rapporte tout à Celui « de qui vient toute grâce excellente et tout don parfait. » *Jac.* I, 17. Le sixième rejeton de la racine de l'humilité consiste à se glorifier et à se réjouir, non dans les créatures, mais en Dieu seul, et à répéter avec le prophète Habacuc : « Pour moi, je me réjouirai dans le Seigneur, et je tressaillirai de joie en Jésus mon Dieu. » *Ego autem in Domino gaudebo, et exultabo in Deo Jesu meo*, Habac. III, 18, et avec David : « Le Seigneur est ma force et ma gloire, et il est devenu mon salut. » *Fortitudo mea, et laus mea Dominus, et factus est mihi in salutem.* Ps. CXIV, 14. C'est à cette joie véritable et solide que le même Prophète invite toutes les âmes justes, lorsqu'il dit : « Réjouissez-vous dans le Seigneur, et soyez transportés de joie, vous qui êtes justes, et publiez sa gloire, vous tous qui avez le cœur droit. » *Ps.* XXXI, 11. Comme s'il disait : Que d'autres vantent leurs richesses, leur noblesse, le nombre de leurs clients, leurs forces physiques, la pénétration de leur intelligence et les autres avantages de la nature ou de la fortune; pour vous, que Dieu a enrichis et comblés de bienfaits, vous savez combien tous ces avantages temporels sont vains et fragiles; aussi ce n'est pas en quelqu'une de ces ressources humaines que vous mettez votre appui, mais dans la grâce et la bonté divines. C'est en Dieu seul que vous vous glorifiez, vous estimant heureux d'avoir un tel Père et un tel Maître. Et comme vous lui devez tout, à votre tour, vous vous dévouez tout entiers à son service, puisque lui-même est tout entier à vous. Vous voyez donc, mes

frères, combien sont féconds et salutaires les rejetons que produit la racine de l'humilité. Mais ce n'est pas seulement à cause des avantages que nous venons d'énumérer, que vous devez pratiquer cette vertu, c'est encore parce qu'elle a brillé d'un éclat tout particulier en la personne de Marie, qui vous a été donnée pour modèle et pour avocate auprès de son fils. N'a-t-elle pas, en effet, prouvé d'une manière évidente son humilité par le trouble et la crainte qu'elle manifesta dès qu'elle entendit les titres magnifiques que l'ange lui décernait?

II

L'ange ayant vu ce trouble de la sainte Vierge, lui dit : « Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voici que vous concevrez dans votre sein, et que vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus, » qui signifie Sauveur. Quoi de si désirable pour des malheureux, de si nécessaire pour ceux qui sont perdus, de si utile pour ceux qui sont désespérés, que ce doux nom de Jésus! Elle en avait goûté la suavité, l'Epouse des cantiques, qui disait : « Votre nom est comme une huile qu'on a répandue. » *Oleum effusum nomen tuum.* Cant. I, 2. Saint Bernard en avait fait également l'expérience, lui qui dit en expliquant la douceur de cette huile mystique : « Toute nourriture est sèche qui n'est pas arrosée de cette huile (c'est-à-dire du nom de Jésus); tout aliment est insipide qui n'est pas assaisonné de ce sel. Si vous écrivez, je ne trouve de goût à ce que vous écrivez, qu'autant que j'y lis le nom de Jésus. Si vous discourez ou conférez sur quelque matière, je n'y prends plaisir qu'autant que j'entends résonner le nom de Jésus. Jésus est un miel dans ma bouche, une mélodie dans mon oreille, un chant de joie dans mon cœur. »

Lorsque l'envoyé céleste eut exposé le sujet de son message, la sainte Vierge répondit : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme? » L'ange avait déjà parlé à deux reprises, et Marie n'avait pas encore rompu le silence. Elle demeurait muette, et méditait en elle-même ces divins oracles.

L'amour du silence, en effet, est une vertu que l'on peut appeler la seconde compagne de la virginité et de la pudeur. Aussi saint Ambroise le recommande-t-il aux vierges avec le plus grand soin. « O Vierge, dit-il, garde tes voies, afin de ne point pécher par la langue, car parler, même de choses bonnes, est le plus souvent une faute pour une vierge. » La très-sainte Vierge fut tellement éloignée de cette sorte de faute, que saint Bernard met au nombre de ses principales vertus son amour du silence dont il fait l'éloge en ces termes : « Dans tout le texte des quatre évangiles, si notre mémoire est fidèle, on n'entend parler Marie que quatre fois. Elle parla d'abord à l'ange, mais seulement après que celui-ci lui eut adressé déjà deux fois la parole. Elle parla en second lieu à Elisabeth, lorsque, la saluant, elle fit tressaillir du son de sa voix Jean encore dans le sein de sa mère, et glorifia le Seigneur avec d'autant plus d'ardeur, que sa cousine la glorifiait elle-même. Troisièmement, elle parla à son fils, âgé de douze ans, lorsqu'elle se plaignit de la peine qu'elle et Joseph avaient éprouvée en le cherchant. Elle parla en quatrième lieu à Jésus et aux serviteurs du festin des noces de Cana, donnant dans cette circonstance une preuve touchante de sa douceur naturelle et de sa délicatesse virginale. L'embarras des époux la faisait souffrir, en effet, comme s'il lui eût été personnel, et elle ne put s'empêcher de faire remarquer que le vin manquait. Son fils l'en ayant reprise, comme elle était douce et humble de cœur, elle ne répondit point; mais, sans perdre confiance, elle avertit les serviteurs de faire ce que Jésus leur dirait. Malheur à nous qui exhalons notre âme comme le souffle de nos narines, à nous qui la sortons tout entière au dehors, et qui, selon la comparaison d'un poète comique, semblables à des vaisseaux pleins de fissures, nous répandons de toutes parts. Marie a entendu son fils tant de fois, non-seulement lorsqu'il parlait à la multitude en paraboles, mais lorsqu'il révélait en particulier à ses disciples les mystères du royaume de Dieu; elle l'a vu opérer des miracles, elle l'a vu ensuite attaché à la croix, elle l'a vu expirer, elle l'a vu ressusciter, elle l'a vu aussi monter au ciel, et cependant dans toutes ces circonstances, combien de fois nous dit-on que la voix de

cette vierge si modeste, de cette chaste colombe se soit fait entendre? »

Cet exemple devrait suffire pour nous engager à pratiquer avec le plus grand soin cette vertu du silence, qui est tout à la fois la gardienne de la chasteté et de l'innocence. Mais pour en faire pénétrer l'amour plus avant dans nos cœurs, joignons à l'exemple de la mère l'exemple du fils. Parmi toutes les vertus éclatantes qui brillent dans le mystère adorable de l'incarnation de notre Seigneur, l'abbé Guerric admire tout particulièrement le silence de Jésus-Christ. Voici ce qu'il en dit dans la solennité de ce jour : « De toutes les infirmités et de toutes les épreuves humaines que la divine miséricorde a endurées pour nous, la première dans l'ordre des temps, comme la plus grande au regard de l'humilité, c'est que la majesté de Dieu infinie, immense, ait voulu être conçue dans le sein d'une femme, et soit demeurée enfermée dans ce sein durant l'espace de neuf mois. Où Dieu, en effet, s'est-il ailleurs anéanti de la sorte? Quand a-t-il paru s'oublier si profondément lui-même? Pendant tout ce temps, sa vertu ne produit rien qui le manifeste; sa majesté captive ne se trahit par aucun signe visible. Il n'a point paru aussi faible sur la croix même où son infirmité s'est montrée plus forte que tous les hommes, puisqu'en mourant il glorifie le bon larron, et qu'en expirant il inspire le centurion qui proclame sa divinité. Pendant l'heure douloureuse de sa passion, non-seulement il rend les éléments sensibles à ses souffrances, mais il triomphe des puissances ennemies, et les soumet à d'éternels supplices. Dans le sein de Marie, au contraire, il est comme s'il n'était pas; sa vertu toute-puissante est inactive, comme si elle ne pouvait rien, et le Verbe éternel s'enferme dans le silence. Mais ce silence du Verbe vous parle, mes frères; il crie hautement et vous donne une éloquente leçon. « C'est dans le silence et dans l'espérance que sera votre force, » *In silentio et in spe erit fortitudo vestra*. Isa. xxx, 15, vous dit le prophète Isaïe, qui a défini le silence : « le culte de la justice, » *cultus justitiæ silentium*. Isa. xxxii, 17. De même en effet que l'Enfant divin conçu dans le sein de Marie s'est formé dans un long et continuel silence, jusqu'à ce que le jour de l'en-

fantement fût arrivé, ainsi l'esprit de l'homme se nourrit, se forme et se fortifie par la discipline du silence; ses progrès sont d'autant plus sûrs et plus solides, qu'ils sont plus secrets. Vous savez, mes frères, combien un esprit paisible et calme puise de vigueur et de santé sous le régime du silence, et combien au contraire il s'affaiblit et se paralyse, pour ainsi dire, par la parole, combien il s'énerve et devient languissant. Enfin, si la force ne résidait pas dans le silence, Salomon n'eût pas dit : « Celui qui ne peut retenir son esprit en parlant, est comme une ville tout ouverte qui n'est point environnée de murailles. » *Sicut urbs patens et absque murorum ambitu, ita vir qui non potest in loquendo cohibere spiritum suum.* Prov. xxv, 28. De même donc, pour ne point sortir de cet exemple, qu'une ville dépourvue de portes et de murailles est exposée à toutes les insultes des ennemis, de même l'âme qui ne met point de garde à sa bouche, est exposée aux coups d'un grand nombre de péchés qui la blessent et la déchirent. Combien de péchés de paroles, en effet, ne commettons-nous pas, ou par flatterie, ou par mensonge, ou par injures, ou par médisances et calomnies, ou par plaisanteries inconvenantes, ou par propos déshonnêtes, ou inutiles? De combien de fautes ne souillons-nous pas notre vie? quel temps précieux ne perdons-nous pas? combien de fois ne dissipons-nous pas dans un flux de paroles le peu de dévotion et de ferveur qui se trouve encore au fond de notre âme? Saint Bernard dit avec raison que « la langue est l'instrument le plus propre à vider notre cœur. » De même que nous bouchons avec un grand soin l'orifice des vases dans lesquels nous avons renfermé quelque liqueur odoriférante, afin que le parfum ne s'en évapore point, ainsi l'homme pieux doit fermer soigneusement sa bouche, de peur que la loquacité ne dissipe la ferveur de la charité et de la dévotion. Mais il est temps de revenir à la sainte Vierge, et d'entendre la réponse qu'elle fit à l'ange : « Comment, dit-elle, cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme? » Bien que vivant sous une loi qui n'appréciait aucunement la virginité, et qui condamnait la stérilité, Marie s'élevant au-dessus de la loi et même au-dessus de la nature, avait, par une inspiration divine, fait vœu de virginité.

La vertu de virginité, en effet, est au-dessus de la condition de la nature dont elle méprise les murmures, en s'exerçant sur la terre à la pureté des anges du ciel. De là cette parole de saint Ambroise : La virginité s'élève au-dessus de la condition de l'humaine nature, puisque par elle les hommes deviennent semblables aux anges. La victoire des vierges est cependant supérieure à celle des anges, car les anges n'ont point de corps, tandis que les vierges triomphent dans la chair. Quoi de plus beau, dit saint Jérôme, que la chasteté, qui rend pur celui qui est né d'un sang impur, qui fait d'un ennemi un serviteur familier, et d'un homme un ange? A la vérité, la virginité est stérile, mais l'Esprit-Saint proclame heureuse celle qui étant stérile n'a rien qui la souille, et qui a conservé sa couche pure et sans tache. Elle recevra, dit-il, la récompense, lorsque Dieu regardera les âmes saintes. » *Habebit fructum in respectione animarum sanctarum.* Sap. III, 13 ; car alors on connaîtra ses fruits abondants. Le mariage, dit saint Ambroise, peuple la terre, mais la virginité peuple le paradis. Toutefois personne ne doit se laisser séduire par l'éloge de cette vertu, au point de faire vœu de virginité, sans de mûres réflexions; le même docteur veut que l'homme pèse toutes choses avec le plus grand soin avant de s'engager à garder perpétuellement la virginité. La virginité perpétuelle du corps et de l'âme, en effet, est un don de Dieu et l'un des plus grands. Aussi notre Seigneur dit-il à ce sujet : « Tous ne sont pas capables de cette résolution, mais ceux à qui il a été donné d'en haut. Qui peut comprendre ceci, le comprenne. » *Matth.* XIX, 11, 12. C'est pour cela que la virginité n'est pas commandée, mais seulement conseillée aux hommes. Ceux qui sont engagés dans les liens du mariage, ne doivent pas cependant perdre courage, et croire qu'ils sont tout-à-fait exclus de la gloire qui accompagne la virginité. Les chastes et saints mariages d'Abraham, de David et des autres patriarches ne peuvent-ils pas, en effet, rivaliser avec elle? Il n'est pas moins difficile, selon l'opinion de saint Augustin, d'observer dans le mariage les règles de la chasteté et de la modération, que de renoncer une fois et pour toujours au mariage? Aussi lisons-nous dans la vie des Pères, que saint Macaire, l'un des moines les plus célèbres de ce temps,

entendit un jour une voix qui venait du ciel, et qui lui disait qu'il n'avait pas encore atteint à la perfection de deux femmes demeurant dans une ville voisine. Le saint se rendit aussitôt dans cette ville, et Dieu lui ayant fait connaître la maison que ces personnes habitaient, il y trouva deux femmes qui avaient épousé deux frères. Ce ne fut pas sans de nombreuses instances de la part du saint, que ces deux femmes consentirent à lui exposer le genre de vie qu'elles suivaient. Elles lui dirent donc que depuis onze ans qu'elles étaient dans cette maison, elles y avaient toujours vécu dans la paix la plus profonde, demandant souvent à leurs maris la faveur de vivre dans la chasteté. Mais n'ayant pu l'obtenir, elles avaient offert au Seigneur la pureté de leur cœur, la seule qu'elles pussent lui offrir, et n'avaient cessé de veiller sur elles-mêmes avec le plus grand soin pour se garder de toute parole ou de toute action capable d'offenser Dieu. Saint Macaire les ayant entendues, s'écria : « Ainsi donc, dans quelque état que l'on vive, la pureté du cœur est tellement agréable à Dieu, qu'elle l'emporte parfois sur la sainteté des moines et des vierges. » Efforcez-vous donc, mes frères, d'imiter le zèle de ces saintes femmes par la chasteté, la paix et l'innocence ; et par ce moyen vous pourrez, sinon égaler la pureté des moines et des vierges, du moins leur en disputer la gloire. Mais revenons à notre récit.

III.

La sainte Vierge dit à l'ange : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme? Et l'ange lui répondit : Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. » C'est-à-dire, que ce fruit divin ne doit point être produit selon les lois ordinaires. Sa dignité et sa majesté voulaient, en effet, que, par un double miracle, il fût conçu du Saint-Esprit, et qu'il naquît d'une vierge. Si vous demandez maintenant, ô homme, la raison de ce mystère et la manière dont il pouvait s'accomplir, écoutez la réponse de saint Augustin : « Quand nous pensons, dit ce grand docteur, qu'une Vierge a conçu sans la concupiscence de la chair un corps charnel, que sans le concours de l'homme elle a enfanté un homme, et que

nous voulons examiner comment cet événement a pu s'opérer, nous succombons, vaincus dans nos recherches, car il est écrit : « Qui racontera sa génération. » *Generationem ejus quis enarrabit?* Isa. LIII, 8. Si l'on veut la raison de ce fait, il ne sera pas miraculeux ; si on cherche un exemple, il ne sera pas unique. Accordons que Dieu peut faire quelque chose qui nous force à avouer que toutes nos investigations sont impuissantes, la raison de tels actes étant tout entière dans la puissance de leur auteur. » Telles sont les réflexions de saint Augustin, qui rapproche ensuite du mystère qui nous occupe le miracle de la verge d'Aaron. « Que le Juif incrédule, dit-il, m'explique comment une verge de bois sec s'est couverte de fleurs et de feuilles, et a produit des amandes, et moi je lui dirai à mon tour comment une Vierge a conçu et enfanté. Mais assurément le Juif ne pourra pas m'expliquer la fécondité de cette verge, non plus que moi je ne pourrai lui expliquer celle de la Vierge. » Voici un autre exemple à peu près semblable proposé par saint Maxime dans un de ses sermons. « Pensez-vous, demande ce saint, qu'il n'ait pas pu former un enfant dans le sein d'une Vierge, Celui qui, lorsqu'il créa le premier homme, n'eut besoin ni de l'intervention d'un père, ni du sein d'une mère? Dites-moi donc, vous qui vous établissez l'arbitre et le juge de la conduite de Dieu, dites-moi ce qui vous paraît manifester une puissance plus grande, ou d'avoir rendu mère une Vierge, ou d'avoir formé de la terre un homme parfait? « Le premier homme, comme le dit l'Apôtre, est le terrestre formé de la terre, et le second homme est le céleste, qui est du ciel. » I *Cor.* XV, 47. Si vous prétendez qu'il est contre la nature que, dans le mystère de notre rédemption, une vierge, comme on l'affirme, ait conçu sans qu'un homme l'ait connue, quelle est, je vous prie, cette loi de la nature, en vertu de laquelle la chair de notre premier père a été formée sans le secours de la chair? Quelle raison donc, ou plutôt, quelle aveugle obstination de ne point croire que Dieu puisse former un homme d'une femme, lorsque nous croyons qu'il l'a créé de la poussière? Si vous y voulez apporter une attention sérieuse, vous trouverez que la Trinité a opéré trois sortes de naissances qui sont tout-à-fait en dehors des

lois ordinaires de la conception humaine. La première est celle d'Adam qui fut façonné du limon de la terre; la seconde est celle de la femme qui fut formée de l'homme; la troisième, qui est toute céleste, est celle de Jésus-Christ sorti du sein de la Vierge. Qu'y a-t-il dans ces diverses naissances qui ne soit extraordinaire et prodigieux? Quelle est celle que la raison humaine puisse expliquer et admettre, si elle ne suit les enseignements de la foi? La nécessité de notre salut demandait que le Fils de Dieu daignât, par cette conception miraculeuse, visiter le monde, son ouvrage, afin que cette génération de l'homme céleste réparât enfin les pertes dont l'homme terrestre par sa naissance avait été la cause. » Qu'avons-nous donc à faire, chrétiens, si ce n'est d'adorer humblement ce saint et ineffable mystère (au lieu d'en sonder curieusement les profondeurs), et de nous écrier avec saint Augustin : « Je considère votre conception, ô bienheureuse Vierge, et je suis saisi d'effroi; je contemple votre enfantement, et je tremble; j'adore votre fils, et je revis. »

L'ange ayant expliqué à la sainte Vierge comment s'accomplirait le mystère, celle-ci répondit tout aussitôt avec une entière soumission d'esprit et de cœur : « Je suis la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole, » réponse empreinte d'une humilité profonde, d'une obéissance parfaite et d'une admirable foi. Ce que le Seigneur avait jadis annoncé à Zacharie, à Ezéchias et à Gédéon était loin d'avoir une si haute importance, et cependant ces hommes demandèrent à Dieu quelque miracle pour soutenir leur faible foi. Mais le patriarche Abraham crut fidèlement à la parole de Dieu qui lui promettait un fils malgré son âge avancé, et ne demanda point de prodige. Aussi sa foi lui fut-elle imputée à justice, et saint Paul en fait un magnifique éloge dans ce passage de l'Epitre aux Romains : « Abraham, dit-il, ne s'affaiblit point dans sa foi, et ne considéra point qu'étant âgé de cent ans, son corps était déjà comme mort, et que la vertu de concevoir était éteinte dans celui de Sara. Il n'hésita point, et n'eut pas le moindre défiance de la promesse de Dieu; mais il se fortifia par la foi, rendant gloire à Dieu, pleinement persuadé qu'il est tout puissant pour faire tout ce qu'il a promis. » *Rom.* IV, 19. 20, 21.

Que si la foi d'Abraham lui a mérité de si grandes louanges, combien plus ne doit-on pas exalter la foi de Marie qui a cru à des merveilles plus nombreuses, plus grandes, et au-dessus de toutes les lois de la nature? Abraham a cru à la parole de Dieu, qui lui promettait que son épouse, malgré sa stérilité, deviendrait féconde et lui donnerait un fils; mais Marie a cru à la parole de l'ange, qui lui annonçait qu'elle concevrait par l'opération du Saint-Esprit, et qu'elle enfanterait, tout en demeurant vierge; elle a cru à l'ineffable mystère du Dieu fait homme dans son sein, et elle a dit : « Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole. » C'est pourquoi, dès qu'elle eut fait cette réponse si pleine de foi, elle conçut aussitôt par sa foi, et attira le Verbe de Dieu du sein de son Père dans ses chastes entrailles. A l'instant, ce qu'il y a de plus bas s'unit à ce qu'il y a de plus sublime : l'humanité s'unit à la divinité. Un Dieu étant en même temps un homme parfait, dit saint Jean Damascène, se trouva revêtu, ô prodige d'humilité! d'une faible enveloppe de chair. Dès lors et tout à la fois, une chair fut formée, et cette chair était celle du Verbe de Dieu, et elle fut animée par une âme raisonnable, et en ce moment s'accomplit enfin ce que Jérémie avait prédit longtemps auparavant : « Le Seigneur a créé sur la terre une merveille inouïe : Une femme environnera un homme. » *Creavit Dominus novum super terram : fœmina circumdabit virum.* Jer. XXXI, 22. Notre Seigneur Jésus-Christ exista à l'état d'homme parfait dans le sein virginal de Marie où il demeura caché, et cela s'accomplit sans la participation d'aucun homme.

Toutes ces merveilles, mes très-chers frères, ont été opérées pour nous. Mais quel fruit Dieu a-t-il voulu que nous retirions d'une entreprise aussi grande et d'une œuvre aussi sublime? Le voici. De même qu'il s'est rendu participant de notre humanité, ainsi Dieu a voulu nous rendre participants de sa divinité. Il s'est fait homme, pour faire des hommes des dieux. Il s'est uni la nature humaine d'une manière inséparable, dans le mystère de son incarnation, afin que l'homme fût uni à Dieu par les liens indissolubles de l'amour. Oui, le Verbe s'est fait chair, afin que l'homme charnel uni à Dieu, ne fît plus avec lui qu'un seul esprit.

Il est descendu jusqu'à nos régions terrestres, afin de nous élever jusqu'au ciel, dégagés de nos terrestres cupidités. Et cela est possible, comme il résulte clairement du fait lui-même de l'Incarnation. Car si Dieu en s'unissant à l'humanité, a été fait véritablement homme, qu'y a-t-il d'étonnant que l'homme uni à Dieu, soit en quelque sorte transformé en Dieu à son tour? N'est-il pas bien plus surprenant que Dieu en participant à l'humanité soit devenu homme par la nature, qu'il ne l'est que l'homme en participant à la divinité devienne Dieu par la grâce? Ainsi donc, que l'homme ne désespère pas d'un prodige moindre, lorsqu'il voit s'accomplir une merveille beaucoup plus grande et plus admirable.

Par cette union ineffable que le Verbe de Dieu a contractée avec notre nature, il a donc voulu former cette union spirituelle destinée à serrer dans un même lien de charité ce qui est divin et ce qui est humain. De même, en effet, qu'il arrive d'ordinaire que deux royaumes voisins, séparés par une haine mortelle, se réconcilient en célébrant le mariage de deux personnes royales appartenant à l'un et à l'autre pays, et que cette union corporelle rapproche les esprits divisés, ainsi le mystère des noces de l'Agneau a rétabli dans leur ancienne amitié les royaumes du ciel et de la terre que des haines réciproques divisaient depuis l'origine dn monde. La Divinité descendue du ciel et l'humanité prise de la terre ayant fait entre elles une alliance indissoluble, ont uni ce qui est terrestre et humain à ce qui est divin et céleste. Si donc, ô homme, tu n'osais point aimer un Dieu jadis sévère et irrité, comment n'aimeras-tu pas ce Dieu qui maintenant participant de ta nature, s'est associé pour toi à tes travaux et à tes peines? Si tu le fuyais, en voyant les coups de sa colère et de sa rigueur, comment maintenant la charité et la bonté qu'il te manifeste dans cette œuvre ineffable de son amour, ne te rappelleront-elles pas à lui et ne t'engageront-elles point par leur attrait puissant à l'aimer à ton tour?

Ainsi donc l'union à Dieu par l'amour, voilà, comme nous l'avons dit tout à l'heure, le fruit et la fin de ce mystère ineffable de l'amour. Si tu n'es point touché, ô homme, de ce prodigieux

témoignage de charité, si tu n'es pas encore uni par les liens de l'amour à l'auteur d'un bienfait si salutaire; si d'homme charnel tu n'es pas encore devenu un homme spirituel, c'est-à-dire observateur de la justice; si les biens terrestres te retiennent encore captif dans leurs chaînes, sois persuadé que le Sauveur n'est pas encore venu pour toi, que pour toi il ne s'est pas encore incarné, que ce soleil de justice n'a pas encore lui à tes yeux, et que l'heureuse nouvelle de l'Evangile n'est pas encore parvenue jusqu'à toi. Considère donc que tu es encore dans les ténèbres et dans l'obscurité de la nuit, que tu vis dans l'exil et la captivité tyrannique du démon, que tu es encore garrotté dans les liens honteux du péché, que tu demeures sous le coup de la colère et de l'inimitié de Dieu, et enfin que tu es déshérité de tous les biens que Jésus-Christ a apportés dans le monde, et en proie à tous les maux qui naissent du péché, tant que tu resteras dans ce malheureux état. Or, se peut-il rien de plus misérable, de plus affreux et de plus déplorable qu'une telle condition? Si aujourd'hui ce malheur te trouve insensible, tu le sentiras un jour, alors que ce Rédempteur qui vient à toi maintenant plein de clémence, t'apparaîtra, à la fin du monde, comme un juge sévère, et, te séparant du troupeau béni de ses agneaux, te réunira aux boucs et t'enverra avec eux dans le feu éternel. Tu sentiras alors ce que c'est qu'être maudit de Jésus-Christ, toi qui maintenant sous ses anathèmes, t'y montres tout-à-fait insensible. Je vous conjure donc, mes frères, de vous laisser émouvoir par cette ineffable douceur du Dieu qui vous appelle; que la grandeur de ses bienfaits vous touche; que les témoignages d'une charité si tendre vous excitent. Si vous aviez quelque peine à l'aimer les premiers, du moins qu'il ne vous en coûte pas de le payer de retour, afin qu'unis à lui par ce lien de l'amour, vous méritiez d'être rendus enfin participants de sa gloire et de sa félicité. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON

POUR

LA MÊME FÊTE DE L'ANNONCIATION.

1° EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — 2° EXCELLENCE ET CAUSES DE L'AMOUR DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST POUR LE GENRE HUMAIN.

Spiritus Sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi.

Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. *Luc.* I, 35.

Moïse ayant introduit le peuple d'Israël dans une partie de la terre promise, et sentant sa fin prochaine, adressa à toute l'assemblée des enfants d'Israël un magnifique discours dans lequel il leur rappela d'une manière admirable les bienfaits qu'ils avaient reçus du Seigneur et l'ingratitude et la désobéissance dont ils s'étaient rendus coupables envers lui. Il leur dit entre autres choses : « Vous avez vu tout ce que le Seigneur a fait devant vous en Egypte, et ces miracles et ces prodiges épouvantables ; et le Seigneur ne vous a point donné jusqu'aujourd'hui un cœur qui eût de l'intelligence et des oreilles qui pussent entendre. » *Deut.* XXIX, 2. Faut-il d'autre preuve de l'aveuglement des Israélites, que ce veau d'or fabriqué par le peuple qui lui attribuait sa délivrance (malgré les prodiges que Dieu avait opérés en sa faveur sur la terre et sur la mer), et qui disait : Voilà tes dieux, ô Israël ; ce sont eux qui t'ont tiré de la terre d'Egypte? Il n'est personne d'entre nous, mes frères, qui ne soit surpris d'un aveuglement si profond et d'une ingratitude si criminelle. Mais pourquoi accuser les Israélites, lorsque nous-mêmes nous avons à nous reprocher une ingratitude semblable, et peut-être même plus grande. Un Dieu immortel et tout-puissant qui prend une nature mortelle et se fait véritablement homme, n'est-ce pas un prodige plus extraordinaire qu'un Dieu qui partage les flots de la mer, qui fait pleuvoir la manne du ciel et jaillir l'eau d'un rocher? Voilà ce

que nous entendons dire chaque jour, voilà ce que chaque jour nous disons nous-mêmes, et cependant nul ne songe à admirer une si étonnante merveille, ni à reconnaître, comme il le mérite, un témoignage si grand de la bonté divine. Théodoret racontant la vie d'un saint personnage dont les pensées et les affections étaient toutes dans le ciel, pendant qu'il habitait la terre, dit de lui que son âme avait des ailes à l'aide desquelles elle s'élevait au-dessus de la terre, et, d'un vol rapide, pénétrait jusque dans les cieux. Si quelqu'un de nous, mes frères, pouvait, comme ce saint, monter avec les ailes de l'âme jusque dans le ciel, y contempler des yeux de l'esprit la Majesté souveraine assise au-dessus de tous les chœurs des anges, au-dessus des chérubins et des séraphins, gouvernant l'univers soumis tout entier à son éternel empire, et que descendant ensuite jusqu'à la vile étable et à la misérable crèche de Bethléem, il y contemplât cette essence sublime, revêtue d'une chair mortelle et exposée à toutes les misères de l'enfance, ne resterait-il pas saisi d'étonnement en voyant unies deux natures si différentes, et en reconnaissant dans ce prodige la condescendance de la bonté divine?

Aristote dissertant sur la cause première de toutes les choses (*Metaph.*, lib. XII), dit qu'elle est d'abord un acte pur, et à ce titre il lui attribue la dignité, la sagesse, la puissance, la bonté, en un mot toutes les perfections, de telle sorte qu'on ne peut rien y ajouter, parce que toutes ces qualités sont en elle à un degré si élevé qu'elles ne peuvent recevoir aucun accroissement. Il dit ensuite qu'elle est la vie, et qu'elle trouve la félicité parfaite dans la contemplation de sa beauté et de sa richesse infinies. Son élévation et sa pureté sont si grandes, dit-il, qu'elle n'est occupée d'autre chose que d'elle-même, et que rien ne peut convenir à son intelligence que la contemplation d'elle-même et de son essence, car cette intelligence ne pourrait, sans s'avilir, s'abaisser jusqu'à des pensées qui seraient inférieures à sa nature. Si cet illustre philosophe, qui concevait des idées si hautes de la dignité et de la pureté de la nature divine, avait vu cette sublime nature enfermée dans le sein d'une femme, revêtue d'une chair mortelle, couchée dans une misérable crèche et vagissant à la manière des

autres enfants, et qu'il eût cru fermement à cette vérité, que n'eût-il pas fait, que n'eût-il pas dit, de quelle admiration et de quel étonnement, dites-moi, n'eût-il pas été saisi? Il est plus facile de le comprendre que de l'exprimer.

Nous méritons donc, chrétiens, des reproches plus sévères que les Juifs, nous qui ayant constamment sous les yeux un si grand bienfait, y demeurons insensibles et ne brûlons point d'amour pour l'auteur d'une grâce si salutaire pour nous. Aussi devons-nous demander assidûment à ce Dieu dont la bonté ineffable nous a donné un témoignage si éclatant de sa charité, qu'il daigne mettre en nous des sentiments et des dispositions qui répondent à la grandeur de son amour, de sorte que nous puissions dire avec l'Apôtre : « Pour nous, nous n'avons point reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit de Dieu, afin que nous connaissions les dons que Dieu nous a faits. » *Nos autem non spiritum hujus mundi accepimus, sed Spiritum qui ex Deo est, ut sciamus quæ a Deo donata sunt nobis.* I Cor. II, 12. Quoique tous les autres dons nous viennent de Dieu, ce bienfait est cependant l'origine et le fondement de tous les autres. Il nous importe d'autant plus d'en connaître la dignité et l'étendue, que nous pouvons regarder comme nous étant adressé à nous-même ce que Jésus-Christ disait aux Juifs : « Je vous déclare que vous ne me verrez plus désormais, jusqu'à ce que vous disiez : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » *Dico autem vobis, quia non videbitis me, donec veniat cum dicetis : Benedictus qui venit in nomine Domini.* Luc. XIII, 35. Or, quel est l'homme qui prononce dignement cette parole de bénédiction, si ce n'est celui qui, éclairé de la lumière céleste, reconnaît toute la grandeur d'un aussi admirable bienfait, et y contemple les richesses infinies de la bonté, de la charité et de la miséricorde de Dieu? Cette contemplation touche son cœur et en fait vibrer toutes les fibres dans un sentiment d'amour et de gratitude qui se traduit par ces paroles : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. » Afin donc de considérer avec un cœur reconnaissant le grand ouvrage de la miséricorde divine, implorons humblement l'assistance céleste par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave. Maria.*

Comme nous célébrons en ce jour le grand bienfait de l'Incarnation de notre Seigneur, j'exposerai brièvement, selon l'ordre des circonstances, l'annonce qui fut faite de cet événement à la très-sainte Vierge, afin de pouvoir m'étendre un peu plus longuement sur les paroles de mon texte, lesquelles contiennent la raison et l'origine de ce mystère.

« L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu en une ville de Galilée, etc. » Cet ange, selon les saints Pères, appartenait aux rangs les plus élevés de la hiérarchie des esprits célestes, car il ne convenait pas qu'un si important message fût confié aux anges d'un ordre inférieur, d'autant que cette ambassade était envoyée à la Vierge destinée à être la mère de Dieu et la reine des anges. On sait qu'il existe deux principaux ordres d'anges : l'un composé de ceux qui sont députés vers nous et auquels est commis le soin de notre salut, l'autre plus sublime, composé de ceux qui se tiennent auprès du trône de Dieu. Le prophète Daniel vit, selon qu'il le rapporte lui-même, ces deux sortes d'esprits célestes : et ceux qui servaient Dieu, et ceux qui se tenaient auprès de lui. Quoique les anges de l'ordre supérieur soient rarement députés vers nous, saint Paul assure cependant que tous sont envoyés : « Tous les anges, dit-il, ne sont-ils pas des esprits qui tiennent lieu de serviteurs et de ministres, étant envoyés pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut? » *Hebr.* I, 14. Quant à l'empressement et à la promptitude avec lesquels ils exécutent les ordres de leur prince, nous pouvons en trouver une idée dans la vision mystique du prophète Isaïe, lequel vit le Seigneur assis sur un trône sublime et élevé. Les séraphins étaient autour du trône; ils avaient chacun six ailes, deux dont ils voilaient la face du Seigneur, deux dont ils voilaient ses pieds, et deux autres dont ils volaient. Ils se criaient l'un à l'autre et ils disaient : Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées. *Isa.* VI, 2, 3. Par la face et les pieds du Seigneur, il faut entendre les deux natures de notre divin Sauveur, c'est-à-dire, la nature divine et la nature humaine. Quoique ces deux natures soient biens différentes en dignité, la sublimité de chacune d'elles est si grande, que les séraphins eux-mêmes ne

peuvent la connaître pleinement. C'est ce que la face et les pieds voilés du Seigneur signifient. Le mouvement des deux ailes dont les séraphins se servaient pour voler, marque l'obéissance prompte avec laquelle ces esprits bienheureux accomplissent les ordres de leur souverain Seigneur.

Gabriel, l'un de ces anges d'un ordre supérieur, fut donc envoyé de Dieu vers la sainte Vierge qu'il salua dans les termes les plus honorables, avant de lui exposer le motif de sa mission : « Salut, pleine de grâce, lui dit-il, le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre les femmes. » A ce discours, l'humble Vierge fut troublée, se jugeant indigne de ces titres si magnifiques. Elle pensait en elle-même, tremblante et silencieuse, quelle pouvait être cette salutation, et ne répondit pas un mot aux paroles de l'ange. Les saints Pères font ici l'éloge de ce silence de la sainte Vierge. Le silence est, en effet, une vertu familière aux vierges aussi bien qu'à ceux qui vivent continuellement avec Dieu. Accoutumés à ces divins entretiens, ils dédaignent les conversations humaines, à moins que la charité ou la nécessité ne les y obligent. La raison en est que quiconque vit avec Dieu dans un commerce assidu, éprouve d'autant plus de peine à discourir avec les hommes, qu'il trouve plus de douceur à converser avec Dieu. Moïse dit que depuis qu'il a commencé à s'entretenir avec le Seigneur, il a la langue encore moins libre et plus empêchée. *Ex quo locutus es ad servum tuum, impeditioris et tardioris linguæ sum.* Exod. IV, 10. Que signifient ces paroles, sinon que le Seigneur rend muet et en quelque sorte sans langue ceux avec qui il commence à converser et auxquels il veut parler intérieurement? Il est nécessaire que ces hommes soient tels d'abord, afin que leur vertu s'affermisse et qu'elle plonge ses racines solides et profondes dans la charité, pour ne point s'évanouir tout entière en fumée par la dissipation que la loquacité produit. Voilà ce que le silence de Zacharie, père de Jean-Baptiste, doit leur apprendre. Ce personnage devint muet, pour engendrer saint Jean, c'est-à-dire, la grâce, afin que nous comprenions bien par là que la grâce divine croît et se conserve dans les hommes par l'habitude du silence. Le saint abbé Pambus, célèbre parmi

les anciens anachorètes, fut un observateur si fidèle de cette vertu, que l'évêque Téophile l'ayant un jour visité dans le but de, recueillir de sa bouche quelques instructions sur la vie spirituelle le saint religieux garda son silence accoutumé, et ne dit rien à son visiteur. Et comme les moines lui reprochaient de n'avoir pas dit un seul mot d'édification à l'évêque qui était venu vers lui pour l'entendre, Pambus répondit : Si mon silence ne l'édifie pas; je ne vois pas comment mes paroles pourraient l'édifier. On raconte du même saint, qu'étant sur le point de mourir, il dit qu'il sortait de cette vie avec joie, parce qu'il ne lui était jamais échappé une seule parole dont il eût en ce moment à se repentir. Heureux celui qui peut à ses derniers instants rendre ce témoignage de lui-même ! Mais hélas! autant ce saint personnage se réjouissait, autant aurons-nous à gémir un jour, nous qui, peut-être, ne commettons point de péchés plus fréquents que ceux de la langue. La plupart des autres péchés, tel que le vol, l'homicide, le sacrilége, l'adultère, etc., demandent quelque effort extérieur, et ne se commettent point si aisément; mais il n'en est pas ainsi des péchés de la langue; on y tombe d'autant plus facilement, que la langue est prompte et indiscrète. Et plût à Dieu que les blessures faites avec la langue fussent aussi légères qu'il est facile de les causer! Mais il s'en faut bien qu'il en soit ainsi, car, selon que nous le dit l'Ecclésiastique, « Un coup de verge fait une meurtrissure, mais un coup de langue brise les os, » *Flagelli plaga livorem facit, plaga autem linguæ comminuet ossa,* Eccli. xxviii, 21, et il ajoute : « Beaucoup sont morts par le tranchant de l'épée, mais il en est mort encore davantage par leur propre langue. » *Multi ceciderunt in ore gladii, sed non sic qui interierunt per linguam suam.* Ibid. 22. La vision d'Isaïe que nous rappelions tout à l'heure, peut nous faire comprendre combien le poison de ce péché est répandu. Le Prophète, en effet, entendant les séraphins chanter les louanges du Seigneur, se sentit pressé du désir de prendre part à leur cantique, mais il éprouvait une profonde douleur de se trouver muet et sans langue pour célébrer les louanges divines. « Malheur à moi, s'écrie-t-il, de ce que je me suis tû, » c'est-à-dire de ce que j'ai cessé de

publier vos louanges, Seigneur. Et pourquoi ô saint Prophète, avez-vous interrompu ce pieux office? « Parce que, dit-il, mes lèvres sont impures, et que j'habite au milieu d'un peuple qui a aussi les lèvres souillées. » *Isa.* IV, 5. Ainsi donc de tous ses péchés et de tous ceux du peuple au milieu duquel il habitait, le Prophète dit qu'il n'en est aucun dont il ait autant gardé le souvenir, afin que nous comprenions que ce péché exerce parmi les hommes un empire d'autant plus grand, qu'il est plus facile de le commettre. Quelles précautions ne devons-nous donc pas prendre, mes frères, pour que ce poison qui règne en quelque sorte dans le monde entier, ne nous infecte pas nous-mêmes!

Mais revenons à l'ange. Voyant la sainte Vierge en proie au trouble et à l'inquiétude, il dissipa ses alarmes en lui disant : « Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voici que vous concevrez dans votre sein et que vous enfanterez un fils. » En entendant parler de cette conception et de cet enfantement, la sainte Vierge rompit le silence qu'elle avait gardé jusqu'alors. L'événement qui lui était annoncé lui semblait, au premier aspect, incompatible avec sa virginité; aussi interrogeant le messager céleste, elle lui demande : « Comment cela se fera-il, puisque je ne connais point d'homme? » L'ange lui répondit que l'Esprit-Saint serait l'auteur de cette conception, et il lui fit connaître en même temps la manière dont ce mystère devait s'accomplir. Tout aussitôt, et sans la moindre hésitation : « Voici la servante du Seigneur, dit la sainte Vierge, qu'il me soit fait selon votre parole. » Remarquez ici, je vous en prie, mes frères, la foi, la grandeur d'âme, la prudence et l'obéissance de Marie. Elle ne discute rien, elle ne demande rien, elle ne s'inquiète de rien, dans une circonstance où la prudence humaine aurait eu tant d'explications à demander. Ne devait-il pas venir à la pensée de Marie de dire à l'ange : Vous m'annoncez que je concevrai et que j'enfanterai par la vertu du Saint-Esprit; mais l'époux, à la protection duquel j'ai été confiée, que dira-t-il, que fera-t-il, lorsqu'il verra mon état de grossesse? C'est ainsi que Samuel, ayant reçu de Dieu l'ordre de sacrer David roi, allégua la crainte où il était pour ses jours : « Saül, dit-il, l'apprendra et

il me fera mourir. » I *Reg.* XVI, 1, 2. De même encore, Ananie, envoyé de Dieu pour conférer à saint Paul la grâce du baptême, s'en défendait en disant : « J'ai entendu dire à plusieurs combien cet homme a fait de maux à vos saints dans Jérusalem. » Marie n'aurait-elle pas pu également objecter la crainte de la mort et du déshonneur auxquels elle s'exposait, car sa vie et sa réputation, ces deux biens que les hommes mettent au-dessus de tous les autres, semblaient devoir courir des dangers? L'événement prouva que cette crainte n'était pas chimérique, puisque Joseph était résolu à renvoyer son épouse, si un ange ne l'en eût dissuadé. Quoique Marie eût prévu toutes ces difficultés, elle n'hésita point cependant, elle ne demanda rien de plus, se confiant tout entière à la providence de Celui dont on lui annonçait la volonté. A la vérité, quand l'ange lui avait offert la dignité sublime de mère de Dieu, comme elle pouvait penser que cet honneur était incompatible avec sa virginité, elle était demeurée en suspens, et avait fait cette question : « Comment cela se fera-t-il? etc. » Mais dès qu'elle eut compris que ce prodige s'accomplirait sans que son intégrité virginale en fût offensée, elle n'objecta plus rien. Rassurée sur ce point, elle ne témoigna aucune inquiétude ni pour sa vie, ni pour sa réputation, s'en remettant à cet égard aux soins de la divine Providence, et, sans balancer, elle répondit à l'envoyé céleste : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Voilà, mes frères, ce que je voulais vous dire sur l'évangile de ce jour. Nous allons maintenant examiner plus à fond la pensée renfermée dans les paroles de mon texte.

I.

« L'Esprit-Saint surviendra en vous, etc. » Avant de commencer à vous expliquer ces paroles, je vais vous indiquer en peu de mots ce que je me suis proposé dans cette instruction, et quel avantage vous devez en retirer, afin de vous rendre plus attentifs à mes explications. Et d'abord, il est certain, comme le dit l'Apôtre, que le grand précepte de la charité contient ce qu'il y a d'essentiel dans la loi divine. *Rom.* XIII, 10. Or, parmi les nombreux motifs capables de nous exciter à l'amour de Dieu, il n'en

est point de plus puissant que la considération de sa charité pour nous. Sans doute, les bienfaits innombrables que « il a amassés sur notre tête comme des charbons ardents, » *Rom.* XII, 20, sont bien propres à nous enflammer d'amour pour lui ; mais sa charité, laquelle est antérieure à ses bienfaits dont elle est la cause, nous presse bien davantage. Pourquoi, en effet, faisons-nous du bien à quelqu'un, si ce n'est parce que nous l'aimons? D'où il suit que l'amour est réputé le premier et le plus grand de tous les dons. Ajoutez à cela que, lorsque nous faisons du bien à quelqu'un, nous lui donnons de ce qui nous appartient; mais celui qui aime de tout son cœur, ne se contente pas de donner ses biens; il se donne lui-même à l'objet aimé. Les choses étant ainsi, rien n'est donc plus capable de nous porter à aimer Dieu que la considération de son ineffable charité pour nous. La charité de Dieu, tel est le sujet dont je dois vous entretenir aujourd'hui. J'ai la confiance que ce sujet, auquel je suis amené par les paroles mêmes de mon texte, vous sera très-agréable. Quel bien plus grand peut-il arriver à l'homme que d'être aimé de Dieu? C'est de cet amour, comme de leur source, que découlent tous les autres dons, la prédestination à la vie éternelle, la justification, la sanctification et enfin les joies de l'éternelle félicité.

A cette occasion, nous devons d'abord examiner pourquoi, dans les paroles que nous avons citées, le mystère de l'incarnation de notre Seigneur est attribué au Saint-Esprit, ce que d'ailleurs nous confessons tous les jours en récitant le symbole de notre foi. Les œuvres de la très-sainte Trinité étant *indivises* (car tout est commun entre les personnes, à moins qu'il n'y ait opposition de relation), il s'ensuit que l'Incarnation est l'ouvrage du Père, du Fils et du Saint-Esprit, c'est-à-dire de la Trinité tout entière. Pourquoi donc, puisqu'il en est ainsi, cette œuvre est-elle attribuée à l'Esprit-Saint en particulier? Parce que, répondent d'un commun accord les saints Pères, le Saint-Esprit est, entre les personnes divines, celle à laquelle on attribue la bonté et la charité. Au Père, qui est le principe de la divinité, est attribuée la puissance; au Fils, qui est le Verbe et le terme de la connaissance du Père, la sagesse; et au Saint-Esprit, la bonté et l'amour, puis-

qu'il est lui-même essentiellement l'amour du Père et du Fils. Or, l'Incarnation étant un acte qui procède de la bonté et de la charité infinies de Dieu (Dieu, en effet, n'y a été forcé ni par la nécessité, ni par l'utilité qu'il en espérait, ni par la considération de la sainteté et de la justice de l'homme), on l'attribue spécialement au Saint-Esprit, afin que nous comprenions bien que l'incarnation du Fils de Dieu est l'œuvre, non de notre justice, mais uniquement de l'infinie bonté de Dieu. « Ce ne sont point nos mérites, dit saint Augustin, mais nos péchés qui ont attiré le Fils de Dieu du ciel sur la terre. » De là cette parole de l'Apôtre : « Ce qui fait éclater davantage l'amour de Dieu envers nous, c'est qu'alors même que nous étions encore pécheurs. Jésus-Christ n'a pas laissé de mourir dans le temps pour nous. » *Rom.* v, 8. Toutefois la charité du Père et du Fils pour le genre humain n'a pas été moindre que celle du Saint-Esprit. Le Fils, en effet, dit de son Père : « Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique. » *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* Joan. III, 16. Et l'Apôtre : « Dieu n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous tous. » *Proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum.* Rom. VIII, 32. Ce même Fils, parlant de lui-même, dit : « Comme mon Père m'a aimé, ainsi je vous ai aussi aimés. » *Sicut dilexit me Pater, et ego dilexi vos.* Joan XV, 9. C'est ce que le premier homme a exprimé d'une manière mystique, lorsqu'il a dit à la femme : « Voilà maintenant l'os de mes os, et la chair de ma chair. Pour elle, l'homme quittera son père et sa mère, etc. » *Gen.* II, 24. On peut demander ici pourquoi ces paroles s'appliquent à l'homme plutôt qu'à la femme, à laquelle cependant elles sembleraient devoir mieux convenir. La femme étant un être faible, tendre, délicat et sujet à un grand nombre de misères, n'était-ce pas d'elle plutôt qu'il fallait dire : Pour lui (pour l'homme), elle quittera son père et sa mère et s'attachera à son mari? L'Apôtre nous donne l'explication de ce mystère, en attribuant à notre Seigneur ces paroles par lesquelles Jésus-Christ nous montre son amour pour l'Eglise son épouse, et l'amour de l'Eglise pour lui, Mais comme Jésus-Christ aime l'Eglise beaucoup plus qu'il n'en

peut être aimé (c'est ainsi, par exemple, que les parents aiment leurs enfants bien plus qu'ils ne sont aimés d'eux), nous ne devons pas nous étonner que ces paroles, expression figurée de de la charité de Jésus-Christ, soient appliquées à l'homme plutôt qu'à la femme.

Maintenant que nous avons établi par tous ces témoignages la charité du Père et du Fils envers les hommes, nous en devons chercher la cause, car l'esprit humain n'est satisfait qu'autant qu'il connaît la cause d'où les choses procèdent. On peut donc demander pourquoi cet ami divin si sage, cet appréciateur si éclairé de toutes choses, a un si grand amour pour l'homme qui en paraît cependant bien indigne. La prudence ne veut-elle pas que celui qui aime, mesure son affection pour les choses et les personnes à leur mérite, sans rester en deçà, mais sans aller au delà? Job, à la vue de la charité de Dieu pour les hommes, s'écrie dans son admiration : « Qu'est-ce que l'homme, pour que vous le regardiez comme quelque chose de grand, et comment daignez-vous appliquer votre cœur sur lui? » *Job.* VII, 17. « Seigneur, dit à son tour le Prophète royal, qu'est-ce que l'homme, pour vous être fait connaître à lui, ou qu'est-ce que le fils de l'homme, pour qui vous faites paraître tant d'estime? L'homme est devenu semblable à la vanité, etc. » *Domine, quid est homo quia innotuisti ei, aut filius hominis, quia reputas eum? Homo vanitati similis factus est.* Ps. CXLIII, 3, 4. Le Psalmiste ne se contente pas de dire que l'homme est semblable à la vanité. Dans un autre endroit, il dit que « tout ce qui est dans l'homme, n'est que vanité. » *Universa vanitas, omnis homo vivens.* Ps. XXXVIII, 6. Il va plus loin encore, et déclare l'homme plus vain que la vanité même. Ps. LXI, 10. Ce passage que nous lisons ainsi : « Les enfants des hommes sont vains; les enfants des hommes ont de fausses balances, » *Vani filii hominum, mendaces filii hominum in stateris,* est interprété par d'autres de cette manière : « Certes, les enfants des hommes sont vains; les enfants des hommes sont trompeurs; s'ils se plaçaient dans des balances, ils seraient plus légers que la vanité elle-même. » C'est là une élégante hyperbole qui montre, par son exagération même, la folie et la légèreté des mortels.

Elle revient à ceci : mettez dans l'un des plateaux d'une balance la vanité, et dans l'autre, le genre humain tout entier; la vanité fera pencher la balance de son côté. Puisqu'il en est ainsi, pourquoi donc Dieu, cet ami si prudent et si sage, a-t-il aimé l'homme, au point de se revêtir d'une chair mortelle, et d'être attaché à la croix pour lui si peu digne d'un tel amour?

Il est nécessaire, pour répondre à cette question, de dire auparavant quelque chose de l'amour de Jésus-Christ envers son Père, et des insignes bienfaits que notre Seigneur a reçus, bienfaits qui sont la cause de cet amour. Redoublez donc, en ce moment, d'attention, mes frères, pour entendre exposer la plus grande de toutes les œuvres, de toutes les grâces, de toutes les merveilles que Dieu ait jamais faites et qu'il fera dans l'avenir.

D'abord il est certain que, dès que la très-sainte Vierge eut donné son consentement à la proposition de l'ange, et eut prononcé ces derniers mots : « Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole, » tous les prodiges que nous allons rappeler s'accomplirent dans son sein. En cet instant, le corps de Jésus-Christ, pourvu de tous ses membres et de tous ses organes, fut formé par la vertu du Saint-Esprit. Puis, au même moment, sa très-sainte âme fut créée et unie à ce corps sacré. Ce qui, pour les autres enfants conçus selon les lois ordinaires, n'a lieu que le quarantième jour après leur conception, arriva tout aussitôt, et notre Seigneur Jésus-Christ exista dans la vérité et la perfection de son humanité. Ecoutez maintenant quels dons furent faits à cette humanité sainte.

D'abord elle fut unie au Fils de Dieu dans la même personne, et si étroitement unie, que les deux natures ne formaient qu'une seule personne et qu'un seul être, lequel est divin. De même, en effet, que l'âme communique son être au corps, ainsi le Verbe de Dieu communiqua son être à l'humanité sainte de Jésus-Christ, de telle sorte qu'elle subsistait non par son être propre, mais par l'être divin qui lui était communiqué. Et comme cet être était divin dans l'une et l'autre nature, il s'ensuit que les opérations propres à Dieu pouvaient se dire de la nature humaine, et que celles de la nature humaine pouvaient à leur tour s'attribuer à

Dieu. C'est ce que les théologiens appellent la grâce de l'union hypostatique, laquelle grâce est si sublime, que la puissance divine même n'en saurait accorder de plus grande. Quelle dignité, en effet, peut-il y avoir au-dessus de cette union si intime avec l'Etre divin? Un autre don non moins admirable fait à l'humanité de Jésus-Christ, c'est que l'âme de notre Seigneur voyait à découvert l'essence divine, et se trouvait, du moins quant à sa partie supérieure, tellement heureuse, qu'elle jouissait, dans le sein de la très-sainte Vierge, de la béatitude même dont elle jouit maintenant dans le ciel. En vertu de cette grâce infinie de l'union hypostatique, l'âme de Jésus reçut dans une telle abondance la grâce qui rend l'homme agréable à Dieu, et de laquelle découlent toutes les vertus et tous les dons du Saint-Esprit, que la puissance divine même ne pourrait se montrer plus libérale. L'Esprit-Saint se reposa dans l'âme de Jésus, comme dans sa propre demeure, avec la plénitude de tous ses dons, ce que Isaïe avait prédit en ces termes : « Il sortira un rameau de la tige de Jessé, et une fleur naîtra de sa racine. Et l'Esprit du Seigneur se reposera sur lui, etc. » *Egredietur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet; et requiescet super eum Spiritus Domini,* etc. Isa. XI, 1. Le Prophète appelle le Christ un rameau et une fleur : un rameau (une verge), à cause de son immense force et de sa royale puissance; une fleur, à cause de son éclat, de sa beauté incomparable et de la suave odeur de ses vertus. Lui-même se donne ce nom, dans le livre des Cantiques : « Je suis, dit-il, la fleur des champs et le lis des vallées. » *Ego flos campi et lilium convallium.* Cant. II, 1. L'Esprit-Saint s'est donc reposé paisiblement sur cette agréable fleur, n'y trouvant rien qui pût lui déplaire.

Cette grâce fut si abondante en Jésus-Christ, que non-seulement elle lui suffisait à lui-même, mais qu'elle pourrait suffire au salut de tous les descendants d'Adam, s'ils voulaient profiter de ce bienfait. C'est la grâce que les théologiens appellent grâce du *Chef.* Ils disent qu'elle est infinie, parce qu'en effet quand même le nombre des hommes serait infini (ce qui ne répugne pas à la nature humaine), elle suffirait abondamment à tous. De là cette parole de saint Jean-Baptiste : « Nous avons tous reçu de sa pléni-

tude. » *De plenitudine ejus nos omnes accepimus.* Joan. I, 16. C'est pour cette raison que notre Seigneur Jésus-Christ est appelé le Soleil de justice, *Orietur sol justitiæ,* Malac. IV, 2, parce que, comme le soleil éclaire le monde entier de sa lumière, ainsi Jésus-Christ répand sa justice et sa grâce dans tous les justes, par ses mérites et sa vertu. Cette grâce, en effet, il ne se l'est pas réservée pour lui seul, mais il l'a offerte à tous les hommes, et l'on peut appliquer à ce divin Sauveur bien mieux qu'à Job les paroles de celui-ci : « Je n'ai pas mangé seul mon pain; l'orphelin en a mangé aussi. » *Job.* XXXI, 17. Tous les saints qui ont existé depuis l'origine du monde, ont reçu de ce soleil de justice la grâce et la sainteté, et il en sera de même de tous les saints qui paraîtront jusqu'à la fin des temps. C'est là ce qui nous est figuré par la création de la première femme, qui fut formée d'une des côtes de l'homme. Peut-on croire, en effet, que Dieu n'ait pas eu en cela quelque dessein mystérieux? Pouvait-il nous désigner mieux que par ce symbole la vertu et la force de l'Eglise, épouse de Jésus-Christ? Cette force, d'où lui vient-elle, sinon de notre Seigneur dont le premier homme était la figure? A cette abondance merveilleuse des grâces divines il faut joindre d'autres grâces que l'on appelle en théologie *gratiæ gratis datæ,* telles que le pouvoir de guérir les malades, le don des miracles, des langues, des sciences, de prophétie et autres semblables, qui furent répandues dans cette sainte âme avec la plus magnifique libéralité. Il convenait que ces perles et ces pierres précieuses ornassent cette humanité sacrée que le Fils de Dieu avait daigné unir à sa divinité. Une fois résolu à la prendre pour son épouse, ce Dieu a dû la former telle, qu'aucun déshonneur ne pût en rejaillir sur sa divine personne. Aussi tout ce que les trésors divins renferment de richesses fut-il en ce moment prodigué à cette âme sainte. Disons encore que lorsqu'il l'eut créée et ornée de tant de dons, lorsqu'il l'eut associée en unité de personne à sa divinité, Dieu ordonna à tous les Esprits bienheureux de se prosterner devant elle, et de l'adorer comme l'épouse légitime de leur souverain Seigneur. « Quand Dieu, dit l'Apôtre, introduit de nouveau son premier-né dans le monde, il dit : Que tous les anges

de Dieu l'adorent. » *Cum iterum introducit primogenitum in orbem terræ, dicit : Et adorent eum omnes angeli Dei.* Hebr. I, 6.

Vous venez d'entendre énumérer les dons admirables qui furent conférés en ce jour à l'humanité sacrée de Jésus-Christ, dans le sein bienheureux de la vierge Marie. Considérez maintenant que tous ces dons lui vinrent uniquement de la grâce et de la libéralité infinie de Dieu. Au même moment, et tout à la fois, une chair mortelle fut formée de la manière la plus parfaite; une âme fut créée; elle fut unie au Verbe divin, et, antérieurement à tout mérite, elle fut douée, enrichie et ornée de tous les dons et de toutes les grâces que je viens de signaler. Aussi saint Augustin donne à Jésus-Christ, pour cette raison, un nom très-significatif; il l'appelle l'exemplaire de la grâce divine. De même, en effet, que les maîtres d'école qui enseignent l'art d'écrire, tracent avec toute la dextérité possible les caractères les plus élégants, et les exposent aux regards du public, afin de montrer leur habileté, ainsi la bonté toute-puissante de Dieu a-t-elle fait de l'humanité du Christ un exemplaire accompli de sa libéralité et de sa magnificence; elle y a répandu par un acte de pure générosité, et antérieurement à tout mérite, le trésor de toutes les grâces, pour que les anges et les hommes puissent y reconnaître la munificence du souverain Seigneur de toutes choses, pour qu'ils le louent en vue de la gloire qui lui doit revenir d'une si grande libéralité, et se félicitent de servir un maître si généreux duquel ils attendent les récompenses les plus magnifiques de leurs travaux.

II.

Mais, me dira-t-on, peut-être, à quoi bon ce long exposé, lorsque vous nous avez dit que vous vouliez nous entretenir de la charité de Jésus-Christ envers le genre humain? Je n'ai pas oublié, mes frères, le sujet que j'ai annoncé. Ce sujet, c'est lui-même que j'ai traité jusqu'ici, comme vous l'allez comprendre. Laissez-moi vous demander quels furent les sentiments de la très-sainte âme de Jésus-Christ, lorsqu'au moment de sa création elle se vit, antérieurement à tous ses mérites, unie au Verbe de Dieu, élevée jus-

qu'à la participation de l'Etre divin, comblée de toute l'abondance des grâces divines, et adorée de tous les Esprits célestes? Qui, parmi les anges et les hommes, pourrait exprimer ou comprendre de quelle ardente charité, de quel incendie d'amour elle dut être embrasée pour Celui qui lui communiquait une gloire et une félicité si grandes? L'Apôtre l'a dit avec vérité : « L'amour de Jésus-Christ surpasse toute connaissance. » *Ephes.* III, 19. Plus cette charité fut parfaite en Jésus-Christ, plus vif aussi fut en lui le désir qui naissait de cet amour, et qui le portait à obéir avec empressement et à se rendre agréable en toutes choses à Celui qui l'avait élevé à un si haut degré de gloire. Qui pourrait dire ou imaginer la force de ce désir? Ce n'est pas tout encore. Dès que notre Seigneur eut connu la volonté du Père éternel, dès qu'il eut reçu de lui la mission de relever le monde de ses ruines, d'arracher le genre humain au pouvoir du démon, de satisfaire à toute la dette de la nature humaine, et enfin d'aimer les hommes dont son Père l'établissait le Chef, le Pasteur et le Roi, jusqu'à vouloir pour eux être arrêté, lié de chaînes, frappé au visage, meurtri de soufflets et de coups de verges, et attaché à la croix, avec quelle promptitude et quelle allégresse n'embrassa-t-il point les ordres de son Père; de quelle tendresse n'aima-t-il pas les hommes que ce Père bien-aimé lui avait recommandé de chérir?

Il me semble que le Père céleste en agit à l'égard de Jésus-Christ, comme celui-ci à l'égard de saint Pierre. Notre Seigneur après avoir demandé trois fois à son apôtre : Pierre, m'aimes-tu? ajouta cette parole : Pais mes brebis; comme s'il eût dit : Si tu m'aimes de tout ton cœur, si tu brûles d'amour pour moi, si tu désires ardemment faire ma volonté, sache qu'il n'est rien en quoi tu puisses m'être plus agréable qu'en consacrant tous tes soins, tout ton zèle et toute ta vigilance à paître mes brebis. De même, le Père céleste voyant l'ardente charité de Jésus-Christ, et son vif désir d'accomplir sa volonté, lui déclara qu'il devait se charger d'opérer le salut du monde, remplir les devoirs d'un bon pasteur à l'égard de ses brebis, et les aimer jusqu'à donner volontiers de grand cœur sa vie pour elles. Lorsqu'un boulet est lancé contre une matière dure et impénétrable, il ricoche avec d'autant plus

de violence, que l'impulsion qu'il avait reçue a été plus forte. Ainsi en est-il de la charité de Jésus-Christ. Elle est revenue vers nous avec une ardeur et une force d'autant plus grandes qu'elle se portait avec plus d'impétuosité vers son père. Tout embrasé des feux de cette charité, « il s'est élancé comme un géant pour fournir sa carrière, » *Ps.* XVIII, 6, c'est-à-dire pour supporter avec joie et empressement tous les travaux de notre mortalité, qui lui avaient été imposés par son Père céleste. L'Apôtre, en considérant cet amour de Jésus-Christ, s'écriait : « La charité de Jésus-Christ nous presse, » *Charitas Christi urget nos,* II Cor. V, XIV; elle fait en quelque sorte violence à nos cœurs, elle nous contraint à aimer jusqu'à la mort celui qui nous a tant aimés. C'est l'ardeur de son amour pour nous, qui inspirait à notre divin Sauveur ces paroles toutes brûlantes du feu de la charité : « Je dois être baptisé d'un baptême, et combien je me sens pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse! » *Baptismo autem habeo baptizari : et quomodo coarctor usquedum perficiatur.* Luc. XII, 50. Il était dévoré d'un si grand désir de répandre son sang, ce sang dans lequel il devait être baptisé, que le retard qu'éprouvait son impatience, lui semblait un supplice.

Vous pouvez comprendre, mes frères, d'après tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, quelle a été la source de l'immense amour de Jésus-Christ pour les hommes. Ce n'est point des mérites de ceux-ci que provient cet amour, mais de la charité infinie de Jésus-Christ pour son Père, ainsi que lui-même nous l'atteste, lorsque, sur le point d'endurer les tourments de sa passion, il dit : « Le prince du monde va venir, quoiqu'il n'ait rien en moi qui lui appartienne; mais c'est afin que le monde connaisse que j'aime mon Père, et que je fais ce que mon Père m'a ordonné, » *Joan.* XIV, 30, c'est-à-dire : Le démon, qui est appelé le prince de ce monde, va venir, afin de m'ôter par le ministère de ses satellites ma vie sur laquelle il ne saurait avoir de droit, puisqu'il n'y a rien en moi qu'il puisse revendiquer comme lui appartenant. Pourquoi donc est-ce que je meurs? Parce que j'aime mon Père, et que j'ai reçu de mon Père l'ordre de mourir. C'est donc en vertu de cette parfaite obéissance et de

cette charité ardente envers son Père, que le Fils de Dieu a aimé les hommes, et qu'il les a aimés jusqu'à s'offrir pour leur salut à tous les outrages et à toutes les tortures de sa passion, avec une allégresse et un dévoûement qu'on ne peut dignement exprimer ni concevoir. L'Apôtre nous le fait assez entendre lorsqu'il dit : « Jésus a souffert la croix avec une grande joie, en méprisant la honte et l'ignominie. » *Proprio sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contempta.* Hebr. XII, 2. Cette joie, qui avait sa source dans la charité et l'obéissance parfaites de Jésus-Christ, était si vive, qu'il s'exposa volontiers à tous les tourments et de l'âme et du corps.

Maintenant que nous avons vu l'origine de l'amour de Jésus-Christ pour nous, examinons en peu de mots le principe de la charité du Père céleste à notre égard. De même que la charité de Jésus-Christ envers nous procède de son amour pour son Père, de même la charité du Père à notre égard naît de l'amour immense que le Père a pour son Fils. Les astrologues croient que les diverses positions qu'occupent les astres, les uns par rapport aux autres, exercent différentes influences sur les corps de ce monde inférieur. On peut dire aussi que, tandis que le Père et le Fils se considèrent mutuellement, leur amour pour les hommes s'excite et s'embrase. Le Fils, en effet, nous aime pour obéir à l'ordre de son Père auprès duquel il plaide notre cause, et le Père voyant son Fils souffrant sur la croix pour nous, intercédant en notre faveur, et s'immolant pour notre salut, nous reçoit dans sa grâce et son amitié, et se montre propice à nos crimes. Jésus est cet arc mystique placé dans les nuées du ciel, dont la vue apaise le Père céleste et change ses rigueurs en miséricorde. Vous voyez donc, mes frères, que de ce mutuel regard du Père et du Fils naît leur amour pour nous, et que de là découlent toutes les richesses de la grâce divine et les dons les plus magnifiques.

Que ceux qui, nous entendant exposer les causes de cet amour, nous accuseraient, bien à tort, de nous appuyer sur un cercle vicieux, sachent que la grandeur de cet amour et de ce bienfait doit être rapportée comme à son principe, à l'infinie richesse de la bonté et de la charité divine. C'est de là que nous est venu le

plus parfait et le plus excellent des dons divins, je veux dire ce bienfait du Père céleste qui « a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique. » *Joan.* III, 16. Et avec ce don inestimable, il nous a, selon la parole de l'Apôtre, donné tout le reste. *Rom.* VIII, 32. C'est lui, en effet, qui a allumé dans le cœur de Jésus-Christ, une charité si grande pour nous; c'est lui qui a voulu que nous eussions en son Fils un prêtre, un roi, un avocat, un médiateur, un rédempteur et un propitiateur qui nous rendît propice le Père céleste, et attirât sur nous toutes les richesses de sa grâce et de sa bonté. Au reste, si vous demandez la cause de ce dessein de Dieu, je vous répondrai que ce souverain Seigneur de toutes choses a coutume d'unir et de faire éclater dans toutes ses œuvres la miséricorde et la justice. Cette union de la plus grande miséricorde et de la justice la plus exacte se manifeste tout particulièrement dans l'œuvre sublime de notre rédempteur. Dieu nous a donné un Fils unique : voilà sa souveraine miséricorde; il nous regarde d'un œil propice et nous comble des plus grands bienfaits, à cause des mérites infinis de ce même Fils : voilà sa souveraine justice.

III.

Il nous reste à faire sur l'incarnation de notre Seigneur une importante considération : c'est que le dessein de la divine sagesse brille dans ce mystère d'une manière admirable. Comme l'essence de la religion chrétienne consiste, selon l'Apôtre, dans la charité, l'auteur de notre salut a dû mettre tout en œuvre pour allumer ce feu céleste dans nos cœurs de glace. Or, il n'est rien de plus propre à nous embraser de ce divin amour qu'un mystère qui, comme nous l'avons déjà montré, procède uniquement de l'amour immense et de la bonté de Dieu, unit l'humanité à la divinité, et revêt d'une chair mortelle le souverain Roi des anges, lequel a daigné se rendre semblable à nous en toutes choses, hormis le péché, afin de rapprocher par cette union ceux que séparait la condition si différente de leurs natures. Nous trouvons donc un puissant motif de rendre à Dieu amour pour amour dans ce témoignage éclatant de sa bonté, dans ce bienfait inestimable, et

surtout enfin dans cette union et cette ressemblance entre Dieu et l'homme.

Je vais essayer de montrer par un exemple, qui me paraît d'une grande justesse, combien cette union et cette ressemblance ont de force pour gagner nos cœurs à Dieu. Plutarque rapporte qu'Alexandre-le-Grand, après avoir vaincu Darius et s'être rendu maître du vaste royaume des Perses, voulut se concilier, ainsi qu'aux Macédoniens, l'affection de ses nouveaux sujets. Dans ce dessein donc, il choisit cent jeunes filles des Perses, et célébra, sous une tente parée d'étoffes d'or, leur mariage avec cent de ses soldats, afin que par cette alliance et par les enfants qui en devaient naître, les deux peuples n'en formassent plus, pour ainsi dire, qu'un seul, réuni sous l'autorité d'un même roi. Il fit plus encore. Pour qu'il y eût une plus grande ressemblance entre le chef et les peuples qu'il avait soumis, le vainqueur ayant examiné quel était l'habillement des Perses, se fit faire un vêtement d'apparat composé en partie du costume des Perses et en partie de celui des Macédoniens, persuadé que, sensibles à cet honneur, les Perses s'attacheraient à sa personne et regarderaient les Macédoniens plutôt comme leurs concitoyens que comme leurs maîtres. Les hommes qui cherchent à prendre les bêtes féroces, s'enveloppent de peaux de cerfs, et les oiseleurs qui chassent les oiseaux se couvrent de vêtements garnis de plumes; ainsi ce grand roi usa envers ces peuples indomptables du stratagème employé à l'égard des animaux sauvages, et il vint à bout de les apprivoiser et de les rendre plus souples à son pouvoir, en prenant leurs manières de vivre et de se vêtir. Ce fait inspire à Plutarque une vive indignation contre Xerxès, le roi de ces mêmes Perses, qui, dans le dessein de réunir l'Europe et l'Asie séparées par l'Hellespont, résolut de construire un pont de bateaux qui relierait entre elles ces deux parties du monde. Combien agit plus sagement Alexandre qui unit ces deux nations ennemies, non par des radeaux et des pièces de bois, mais par les liens d'un amour légitime, par de chastes mariages et par les fruits qui devaient en provenir! Que cet exemple, mes frères, nous fasse donc comprendre le dessein de la divine

sagesse, laquelle, en épousant la nature humaine, nous a tous unis et enchaînés à elle par les liens d'un éternel amour. En vertu de ce mystère, le vêtement de notre chair mortelle est devenu commun à Dieu et à nous. Peut-être n'osions-nous pas aimer un Dieu que sa grandeur et son élévation nous faisaient regarder comme étranger à notre nature; mais ce Dieu s'est fait homme, afin que désormais le voyant devenu semblable à nous et revêtu de notre humanité, nous n'ayons point de peine à l'aimer, et à l'aimer comme lui-même nous en a donné l'exemple. Esclave de son amour pour nous, il n'a épargné ni son sang, ni sa vie, ni rien de ce qui lui appartenait, dans le dessein de nous sauver; de même, nous devons répondre si fidèlement à cet amour, que ni l'affliction, ni les déplaisirs, ni la persécution, ni la faim, ni la nudité, ni les périls, ni le glaive, *Rom.* VIII, 35, ni aucune autre chose enfin, quelque pénible, ou quelque agréable et précieuse qu'elle soit, ne puisse nous en séparer. Cette séparation a lieu lorsque nous tombons dans quelque péché mortel. Daigne nous en préserver par sa grâce, ce divin Sauveur, qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans le siècle des siècles! Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

LA FÊTE DE SAINT PHILIPPE ET DE SAINT JACQUES

APÔTRES.

EXPLICATION DE LA PREMIÈRE PARTIE DE L'ÉVANGILE.

In domo Patris mei mansiones multæ sunt. Si quominus, dixissem vobis; quia vado parare vobis locum.

Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père. Si cela n'était, je vous l'aurais dit; car je m'en vais vous préparer le lieu. *Joan.* XIV, 2.

L'évangile de ce jour, mes très-chers frères, est tiré en partie du discours que notre Seigneur, la veille de sa passion, fit à ses disciples pour les consoler. Dans ce discours, il leur donne les

raisons les plus capables d'adoucir la tristesse qu'ils ressentaient à la pensée de se voir séparés de leur divin maître, et il les fortifie et les arme de ses instructions spirituelles pour les combats qui les attendaient. Quelques-unes de ces instructions sont contenues dans l'évangile de ce jour que nous allons expliquer. Mais pour le faire d'une manière pieuse et utile, nous avons besoin de l'assistance du ciel. Implorons-la humblement par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Parmi les vertus chrétiennes, il en est quelques-unes tellement excellentes, que non-seulement elles sont utiles et salutaires par elles-mêmes, mais qu'elles servent encore aux autres vertus comme d'un aiguillon puissant qui les anime à remplir les devoirs et à produire les actes qui leur sont propres. Il faut mettre au premier rang, parmi ces vertus, les trois vertus appelées théologales, c'est-à-dire divines, qui sont : la foi, l'espérance et la charité. Telles sont les vertus que doit pratiquer tout d'abord celui qui aspire à la gloire et au mérite des autres. Mais, laissant en ce moment de côté l'espérance et la charité, considérons l'excellence et l'utilité de la foi. Il est certain que cette vertu est la racine et le fondement de toutes les autres. « Sans la foi, en effet, dit l'Apôtre, il est impossible de plaire à Dieu. » *Sine fide impossibile est placere Deo.* Hebr. XI, 16. Mais si ce nom de racine convient à la foi, il s'ensuit que, comme les arbres s'élèvent d'autant plus haut, et produisent des fruits d'autant plus abondants qu'ils plongent leurs racines plus avant dans la terre, ainsi, plus la foi vive sera fermement établie et enracinée dans notre âme, plus aussi seront abondants les fruits de justice et de toutes sortes de vertus qu'elle produira. Bien que la foi soit un don de Dieu, et qu'elle découle de cette source divine dans l'âme des fidèles, cependant elle est éclairée par un grand nombre de preuves et de témoignages admirables desquels elle reçoit un nouvel accroissement, de sorte que, par ce moyen, le juste, pour emprunter le langage de l'Apôtre, avance chaque jour de la foi qu'il a reçue en une foi plus grande. *Rom.* I, 17. Comme les lumières de la nature et de la grâce viennent du même auteur, elles se com-

plètent l'une par l'autre, bien loin d'être opposées. De même donc que nos corps reçoivent la chaleur intérieure, non-seulement des aliments qu'ils prennent, mais encore des vêtements dont ils se couvrent extérieurement; de même la foi s'affermit et se fortifie non-seulement par la lumière intérieure de l'Esprit de Dieu, mais encore par la lumière extérieure, c'est-à-dire, par le témoignage des miracles et des œuvres divines, moyennant la coopération de ce même Esprit : d'où il suit que, quoique les vérités que la foi nous enseigne soient au-dessus de la raison, ce n'est point aveuglément que nous les croyons, mais d'une manière très-raisonnable, ayant pour motifs extérieurs de notre croyance les preuves et les raisons les plus solides. Ces preuves, qui corroborent notre foi, sont très-nombreuses; je n'en produirai qu'une que je tire de l'évangile de ce jour.

Je dois rappeler d'abord que les paroles contenues dans l'évangile de cette fête ont été adressées par notre Seigneur à ses disciples, dans la nuit même où il devait être livré au pouvoir de ses ennemis, ainsi que nous l'avons dit tout à l'heure. Il n'ignorait pas, ce divin Sauveur, quels étaient en ce moment les desseins de ceux qui avaient juré sa perte, quels piéges, quel déploiement de forces et d'armes ils disposaient, quels supplices ils lui prépaparaient. Il annonça clairement et la trahison de Judas qu'il engagea à précipiter l'exécution de ses projets, et le triple reniement de Pierre avant le chant du coq, et la fuite de ses disciples, et le scandale qu'ils recevraient en cette même nuit, et le supplice de sa mort prochaine, de cette mort ignominieuse qu'il leur avait déjà prédite plus d'une fois. Si notre Seigneur avait été, comme les Juifs le disaient à haute voix, un malfaiteur, un séditieux, un blasphémateur, un simple mortel qui s'arrogeait par un intolérable orgueil la gloire de la divinité, si, dis-je, il eût été ce que les Juifs l'accusaient d'être, qu'eût-il fait, je vous le demande, en ce jour où il savait bien qu'il allait être livré à ses barbares ennemis et condamné au cruel supplice de la croix? Ce qu'il eût fait? Il eût imité les malfaiteurs que la justice poursuit pour les envoyer à la mort. Ces criminels cherchent leur salut dans une fuite précipitée; ils visitent toutes les retraites et par-

courent tous les coins de la ville dans l'espoir d'en trouver quelqu'un qui puisse les dérober aux regards. Les uns se cachent, soit dans les égouts, soit dans les tombeaux parmi les cadavres; les autres se précipitent du haut des toits ou des fenêtres, s'ils ne voient pas d'autre moyen de s'échapper; il en est qui, n'ayant que cette ressource pour se soustraire à la mort qui les menace, abandonnent une épouse et des enfants bien-aimés, et s'enfuient dans les Indes, c'est-à-dire, jusqu'aux extrémités du monde. Enfin il n'est aucun obstacle, aucune souffrance corporelle, aucun dommage dans leurs biens qu'ils n'affrontent, pourvu qu'ils sauvent leur vie. Et que dire du trouble et de la frayeur qui les agitent, de leurs courses vagabondes et précipitées, alors qu'ils s'en vont çà et là, cherchant tout éperdus quelque moyen d'abriter et de sauver leur tête? Voilà ce que font les malfaiteurs. Mais pourquoi parler des malfaiteurs, quand nous voyons les plus saints personnages, poursuivis par les infidèles et les hérétiques, gagner les solitudes les plus sauvages et les plus inaccessibles pour échapper à une mort même glorieuse? C'est ainsi que saint Blaise s'enfuit sur le mont Argée où il fut découvert par les soldats du gouverneur Agricola, qui chassaient sur cette montagne. Parlerons-nous du grand saint Athanase qui, pour échapper au glaive des ariens, parcourut une grande partie du monde, et, ce qu'on peut croire à peine, demeura caché pendant six ans consécutifs dans une citerne desséchée, sans voir le soleil?

Mais tournons les yeux vers notre divin Sauveur. Cette même nuit donc où il savait qu'on allait le venir chercher pour l'envoyer au supplice, il soupa avec ses disciples, célébra religieusement la pâque avec eux, institua le sacrement de son corps et de son sang précieux, et, ce qui surpasse toute admiration, pour donner à ses apôtres un exemple d'humilité qui leur inspirât la plus grande estime de cette vertu, il s'abaissa jusqu'à leur laver les pieds. Il leur adressa ensuite un long discours dans lequel il les exhorta à une mutuelle charité, à la patience dans les travaux, à l'accomplissement de toutes les vertus; puis les voyant tristes et abattus de ce qu'il allait bientôt les quitter, il leur donna les motifs les plus propres à les consoler de cette séparation. Ce n'est

pas tout encore. Il pria son Père, et lui demanda son assistance en leur faveur, afin que leur vie et leur conduite fussent une expression fidèle de ce qu'il leur avait enseigné. Comment donc ce Jésus, qui montrait un calme et une sérénité si admirables en pratiquant ces devoirs de la plus tendre charité, le jour même où ses ennemis fourbissaient leurs armes, aiguisaient leurs épées, allumaient leurs torches et groupaient les hommes qui devaient se saisir de lui, comment, dis-je, pouvait-il être un malfaiteur, un séditieux et un blasphémateur, comme le prétendaient les Juifs? Qu'on le suppose tel qu'on le disait être, il n'eût pas manqué de prendre la fuite, à l'exemple de ceux que menace le danger présent de la mort. Quelle déraison et quelle opiniâtreté ne faudrait-il pas pour ne pas vouloir reconnaître ici l'innocence, la divinité de Jésus-Christ, et l'aveuglement de ses ennemis? Qui pourrait se refuser à cette preuve solide de notre foi? Un autre argument non moins concluant en faveur de l'innocence et de la sincérité de Jésus, c'est le profond silence qu'il garda au milieu des imputations calomnieuses et des infâmes mensonges de ses accusateurs. Quel est l'accusé, en effet, qui, lorsqu'il y va de sa vie, se taise en présence des faux témoins qui l'accusent? Ne remplit-il pas toute l'enceinte de ses cris? Ne proteste-t-il pas de son innocence par des serments cent fois répétés? N'invoque-t-il pas la foi de Dieu et des hommes contre une injustice aussi criante? Si les coupables eux-mêmes agissent ainsi, que ne feront pas les innocents? Cependant au milieu de tant d'accusations mensongères, notre Seigneur garde le silence, « de telle sorte, dit l'Evangile, que le gouverneur, tout étonné, lui dit : Vous ne me parlez point? Ne savez-vous pas que j'ai le pouvoir de vous faire attacher à une croix, et que j'ai le pouvoir de vous délivrer? » *Matth.* XXVII, 14. *Joan.* XIX, 10. Cette seule preuve ne met-elle pas en évidence et la vérité de notre foi et le caractère divin de notre Seigneur? Ils sont aussi nombreux que solides les arguments qui établissent cette vérité de notre foi ; je me suis contenté de vous citer celui que me fournit l'évangile de ce jour, persuadé qu'il peut suffire à lui seul pour enraciner votre foi plus avant dans vos cœurs et lui faire produire des fruits plus abondants de justice

et de vertus. Mais il est temps de commencer l'explication de notre évangile

I.

Notre Seigneur dit donc à ses disciples : « Que votre cœur ne se trouble point. » Trois causes avaient occasionné le trouble qui agitait les disciples de Jésus. La première était la pensée que leur maître bien-aimé, pour lequel ils avaient tout quitté, allait bientôt s'éloigner d'eux. Comment « les amis de l'époux n'auraient-ils point été dans le deuil et le chagrin, lorsque l'époux leur était enlevé? » *Matth.* IX, 15. La seconde venait de ce qu'ils avaient entendu ce divin Maître leur annoncer qu'un d'entre eux le trahirait. Quoiqu'ils ne se sentissent point coupables d'un aussi noir projet, cependant comme ils avaient la conscience de leur faiblesse, chacun d'eux craignait pour soi-même d'être le traître dont parlait le Sauveur. Aussi, lorsque Jésus leur eut assuré que l'un d'eux devait le trahir, « ils éprouvèrent une grande tristesse, et chacun d'eux commença à lui dire : « Serait-ce moi, Seigneur?» *Matth.* XXVI, 22. Le troisième motif de ce trouble était la prédiction du Sauveur qui leur déclarait que Pierre, qu'ils regardaient comme une colonne inébranlable, le renierait trois fois, et qu'eux-mêmes trouveraient cette nuit dans la personne de leur divin Maître un grand sujet de scandale. C'est pour dissiper ce trouble de ses disciples que notre Seigneur leur dit : « Que votre cœur ne se trouble pas. » L'abbé Rupert fait remarquer ici qu'il ne leur dit point : Ne soyez pas troublés, puisqu'il venait de leur annoncer qu'ils seraient scandalisés et qu'ils l'abandonneraient, mais il leur dit : « Que votre cœur ne se trouble pas, » c'est-à-dire, que votre foi ne défaille point. Satan vous a demandés pour vous cribler, comme on crible le froment, et il le fera avec tant de violence, que vous vous disperserez tous et me laisserez seul ; il ne me reste donc qu'une seule chose à vous recommander ; c'est, lorsque vous serez ainsi dispersés corporellement, de demeurer au moins fermement unis à moi par le cœur, dans mes tentations. J'ai demandé pour toi, Pierre, que ta foi ne défaille pas dans ton cœur, quand ta bouche me reniera, afin que, lorsque tu auras

reconnu ta faute, tu affermisses tes frères. Ainsi donc, que votre cœur ne se trouble point, mais, comme vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Quand vous me verrez au milieu des épreuves qui vont fondre sur moi, ne pensez pas que vous vous êtes trompés en croyant en moi jusqu'à cette heure. Croyez en moi, vous dis-je. Et si la violence de la tempête qui menace l'arbre de votre foi, arrache et disperse ses feuilles naissantes, qu'au moins sa racine ne meure pas, afin que, après que l'orage aura passé, que les pluies seront dissipées et auront cessé entièrement, cette racine intérieure de la foi, qui est dans le cœur le principe de la justification, produise la confession par les paroles, qui est nécessaire au salut. *Rom.* x, 10.

Mais examinons les moyens salutaires que notre Seigneur propose à ses disciples pour dissiper leurs craintes. Ils sont tels que, lors même que le ciel tomberait, et que la terre serait toute en feu, rien ne devrait troubler ni alarmer leur confiance. « Vous croyez en Dieu, leur dit le Sauveur, croyez aussi en moi, » c'est-à-dire : De même que vous mettez en Dieu seul votre espérance et votre foi, ainsi confiez-vous en moi, et me regardez comme votre soutien et le protecteur de votre salut, car ma divinité et ma puissance ne sont pas moindres que celles de mon Père. Les témoignages de mon amour pour vous ne sont-ils pas assez nombreux? Quelle épreuve donc, si grande qu'elle soit, pourrait ébranler votre vertu et votre constance, lorsque moi-même je vous protége? N'avez-vous pas lu dans Isaïe : « Il est auprès de moi Celui qui me justifie; qui est celui qui se déclarera contre moi? Allons ensemble devant le juge. Qui est mon adversaire? Qu'il s'approche. Le Seigneur mon Dieu me soutient de son secours. Qui entreprendra de me condamner? » *Juxta est qui justificat me, quis contradicet mihi? Stemus simul; quis est adversarius meus? Accedat ad me. Ecce Dominus Deus auxiliator meus; quis est qui condemnet me?* Isa. L, 8. Ainsi donc, assurés de la protection du Seigneur, vous n'avez rien à redouter de la part des hommes ni même de l'enfer, quand ils s'armeraient contre vous de toute leur force et de toute leur puissance. Telle est, chrétiens, la félicité inestimable des justes dans ce monde; ils trouvent dans

la protection divine une profonde sécurité. Aussi le Prophète les invite-t-il à la joie : « Réjouissez-vous au Seigneur, leur dit-il, et soyez transportés d'allégresse, et publiez sa gloire, vous tous qui avez le cœur droit. » *Lætamini in Domino, et exultate justi, et gloriamini omnes recti corde.* Ps. XXXI, 11. Ce n'est point en eux-mêmes, ni dans l'appui des hommes, mais en Dieu seul que David les engage à se réjouir, parce que ce Dieu est leur soutien, leur défenseur, l'auteur de leur félicité, parce qu'enfin il est pour eux un père bon et fidèle, qui, pour les soins et la vigilance, ne le cède point aux parents les plus tendres à l'égard de leurs enfants. Tel est donc le premier motif de confiance et de consolation que notre Seigneur propose à ses disciples.

En voici un autre : « Il y a, dit-il, plusieurs demeures dans la maison de mon Père. Si cela n'était, je vous l'aurais dit ; car je m'en vais vous préparer une place. » Ainsi notre Seigneur déclare à ses disciples que s'il les quitte, c'est dans l'intérêt de leur salut ; par conséquent ils ne doivent pas se laisser aller au trouble et à l'inquiétude, mais bien plutôt se réjouir. Examinons un peu plus en détail ces paroles dans lesquelles notre Sauveur traite de la récompense de la gloire céleste. La récompense qu'on nomme essentielle, consiste à contempler à découvert et à aimer l'infinie beauté de Dieu, et c'est là ce qui constitue la félicité non-seulement des hommes, mais encore des anges ; car, bien que les hommes, dit saint Thomas, soient de beaucoup inférieurs aux anges par la condition de leur nature, les uns et les autres sont cependant égaux quant à l'essence même de la béatitude. Ce qui fait le bonheur des hommes, n'est pas autre que ce qui fait le bonheur des anges. Bien plus, si l'on considère l'objet de la béatitude, on verra que la félicité de l'homme a la même cause que la félicité de Dieu. La béatitude de Dieu, en effet, consiste dans la contemplation et la jouissance de lui-même. Or, la vue et la jouissance de Dieu, telle est aussi, dans le degré que comporte notre nature, la béatitude de l'homme. C'est là cette joie promise au serviteur fidèle auquel il est dit d'entrer dans la joie de son Seigneur. *Matth.* XXV, 23. Le souverain dispensateur de tout bien confère à ses fidèles serviteurs par la grâce de l'adoption le

bonheur qui lui est essentiel en vertu de sa divinité. Nous serons donc heureux dans la vue et dans la possession de Dieu; en lui nous serons comblés d'une joie infinie; en lui s'arrêtera le mouvement inquiet et incessant de nos désirs, parce que nos cœurs fixés dans cette félicité suprême n'auront plus rien à souhaiter. Le prophète David exprimait ces espérances, lorsqu'il disait à Dieu : « Je serai rassasié lorsque vous m'aurez fait paraître votre gloire, » *Satiabor cum apparuerit gloria tua,* Ps. XVI, 15, ou selon une autre version : La satiété des joies est dans la contemplation de votre visage. C'est là ce que nous figure le denier que le maître de la vigne promet à chaque ouvrier pour sa journée. *Matth.* XX. Le denier (formé de dix as) contenant en lui la totalité des nombres, notre Seigneur veut nous marquer par là que la somme de tous les biens est contenue dans cette récompense de l'éternelle félicité.

S'il en est ainsi, pourquoi le Sauveur dit-il qu'il y a dans la maison de son Père plusieurs demeures, ou, en d'autres termes, différents degrés de félicité et de gloire, puisque l'objet de la béatitude est unique, et qu'il n'est promis qu'un denier à tous les ouvriers? Saint Thomas répond à cette question, en disant que la béatitude céleste est à la fois une et multiple. Elle est une pour tous les élus qui voient face à face le même Dieu, le même Roi du ciel dans sa beauté, quoique lui seul puisse contempler dans toute son étendue la grandeur de cette beauté infinie. Elle est une encore, parce que c'est la même éternité qui mesure pour tous les bienheureux la durée de la gloire céleste. Ils savent qu'ils sont confirmés dans la grâce et l'amitié de Dieu, et que jamais ils ne doivent la perdre. Elle est une enfin, parce que les habitants du ciel sont unis entre eux par les liens d'une charité si étroite, que les joies de chacun en particulier, sont communes à toutes. Si une mère, à cause de sa tendresse, est aussi honorée de la gloire de son fils que ce fils est honoré lui-même, que ne doit point opérer dans l'âme des bienheureux cette ardente charité qui les anime et qui est fort au-dessus de toutes les affections de la nature? D'où il résulte que le nombre des habitants du ciel étant en quelque sorte infini, les joies de chacun d'eux

sont, pour ainsi dire, infinies. Combien puissamment ces sublimes espérances et cette inénarrable félicité ne devraient-elles pas nous exciter à la vertu, nous à qui une gloire si grande est offerte!

D'après les raisons que nous venons d'exposer, la félicité du ciel est donc une et la même pour tous les bienheureux; cependant, comme le Sauveur nous le dit lui-même, cette félicité est multiple et variée, parce que tous ne sont pas favorisés dans la même mesure de la contemplation et de la jouissance de la beauté de Dieu. Ceux qui, dans le cours de cette vie, ont surtout pratiqué la pureté du cœur, et se sont entièrement préservés de la contagion et de l'amour des choses terrestres, verront beaucoup plus clairement la divine beauté. « Heureux, dit le Sauveur, ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* Matth. v, 8. Ceux encore qui auront aimé Dieu d'un amour plus ardent, et auront apporté plus de ferveur et d'empressement à son service, ressentiront beaucoup plus de plaisir et de joie en voyant face à face et à découvert Celui que leur amour ne voyait sur la terre qu'enveloppé de voiles. De même donc que ceux qui puisent à une même fontaine, remportent chacun une mesure d'eau plus ou moins considérable, selon les différentes capacités des vases dans lesquels l'eau est recueillie, de même les saints puisent à la source inépuisable de la beauté infinie une part plus ou moins grande de gloire et de félicité, selon le degré de leurs mérites. C'est là ce que notre divin Maître a voulu faire entendre à ses disciples, lorsqu'il leur a dit qu'il y avait plusieurs demeures dans la maison de son Père, parce qu'en effet les mérites que les hommes acquièrent pendant la vie sont différents, ainsi que les dons et les grâces que Dieu distribue à ses enfants. « Le soleil a son éclat, la lune le sien et les étoiles le leur, et entre les étoiles l'une est plus éclatante que les autres. » *Alia claritas solis, alia claritas lunæ, et alia claritas stellarum. Stella enim a stella differt in claritate.* I Cor. xv, 41; il en est de même des demeures célestes. Elles diffèrent en gloire, mais toutes cependant sont établies dans le firmament de l'immortalité et de l'incorruptibilité.

Notre Seigneur ne voulant pas que ses disciples crussent qu'il leur faudrait attendre longtemps encore cette gloire céleste, ajoute aussitôt, qu'il les quitte pour aller leur préparer une demeure. « Après que je m'en serai allé, leur dit-il, et que je vous aurai préparé la place, je reviendrai et vous retirerai à moi, afin que là où je suis, vous y soyez aussi, » *Joan.* XIV, 3, c'est-à-dire, afin que les aigles se rassemblent là où sera le corps, *Matth.* XXIV, 28, les membres, là où sera la tête; les disciples, là où sera le maître; les amis de l'époux, là où sera l'époux lui-même. Quant à ces paroles : « Je reviendrai et vous retirerai à moi, » il les faut entendre de la mort des apôtres et de celle des justes. La mort des saints est le moment où notre Seigneur les appelle à partager sa félicité; mais ce n'est pas seulement à ce dernier instant que Jésus visite ses serviteurs; pendant leur vie même, il les visite souvent spirituellement, ainsi que l'Epouse des Cantiques nous le fait entendre dans le passage suivant : « Mon bien-aimé est descendu dans son jardin, dans le parterre des plantes aromatiques, pour se nourrir dans ses jardins et pour y cueillir des lis. » *Dilectus meus descendit in hortum suum ad areolam aromatum, ut pascatur in hortis, et lilia colligat.* Cant. VI, 1. Ce jardin, c'est l'Eglise; ce parterre de plantes aromatiques, la société des justes qui, par le parfum de leurs vertus, sont la bonne odeur de Jésus-Christ. Ce céleste époux trouve dans les vertus qui ornent l'âme fidèle un charme et une douceur qui font et sa nourriture et ses délices. Mais parmi les fleurs, celles qu'il cueille de préférence, dit l'Epouse, ce sont les lis, dont la blancheur est le symbole de la pureté et de la virginité, afin que nous connaissions par là l'amour tout particulier que ce Dieu, source de toute pureté, a pour les âmes chastes.

II.

Ici se présente une importante question que nous allons traiter dans le reste de ce discours. Comment faut-il entendre ce que le Sauveur annonce à ses disciples, quand il leur dit qu'il va les quitter pour leur préparer une place parmi les demeures célestes? Ces demeures ne sont-elles point préparées de toute éter-

nité aux élus par le décret de la prédestination divine, et Dieu n'a-t-il pas fixé aussi de toute éternité la mesure de félicité réservée à chacun d'eux? Il est vrai; mais ceux qui doivent être placés dans ces demeures, ne sont pas encore préparés à y entrer; car, ce n'est point à des hommes impurs que le Père éternel a destiné cette gloire, mais aux justes, mais à ses amis, mais à ses enfants bien-aimés qui, en vertu de leur adoption, ont des titres à posséder l'héritage de leur père. Or, tous tant que nous sommes, malheureux enfants d'Adam, nous avons été conçus dans le péché, et, par conséquent, nous sommes impurs, selon cette parole d'Isaïe : « Nous sommes devenus comme un homme impur, et toutes les œuvres de notre justice sont comme le linge souillé par la femme. » *Facti sumus ut immundus omnes nos, et quasi pannus menstruatæ universæ justitiæ nostræ.* Isa. LXIV, 6. Tous nous sommes les ennemis de Dieu, tous nous naissons enfants de colère, tous nous sommes chargés des liens de l'iniquité et nous avons mérité la mort éternelle. Il est donc nécessaire que tous ces obstacles qui nous ferment l'entrée du royaume céleste, soient écartés, afin que nous devenions dignes d'être reçus dans ces heureuses demeures. Voilà ce que notre Seigneur nous promet de faire, lorsqu'il déclare qu'il va nous préparer une place. C'est comme s'il disait : Je vais à la croix et au supplice de ma passion pour votre salut. Par l'effusion et l'offrande de mon sang, je paierai la dette du genre humain tout entier; j'expierai les péchés du monde; je vous réconcilierai avec mon Père; je vous rendrai, d'enfants de colère, les amis et les enfants de Dieu, les héritiers du patrimoine céleste; je vous obtiendrai la grâce et la venue de l'Esprit-Saint, lequel, demeurant en vous, vous fera participer à la pureté et à la sainteté divines, et vous rendra dignes de ces demeures célestes qui vous sont préparées depuis longtemps.

Pourrions-nous ne pas reconnaître, mes frères, l'immense charité de Jésus-Christ, en considérant à quel prix il nous a obtenu l'entrée du royaume céleste? C'est par sa mort qu'il nous a conféré l'immortalité; par ses douleurs qu'il nous a mérité les joies de l'éternelle félicité; par les blessures qu'il a reçues de la main de la

justice divine épuisant contre lui tous ses traits, qu'il nous a réconciliés avec son Père; par les flots de son sang versé pour nous qu'il a effacé la sentence portée contre nos péchés; par le sacrifice de sa vie enfin qu'il a renversé tous les obstacles qui nous fermaient l'entrée des demeures éternelles. Bienfait immense que saint Jean a exprimé dans ces touchantes paroles : « Jésus-Christ nous a aimés et nous a lavés de nos péchés dans son sang. » *Dilexit nos, et lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo.* Apoc. I, 5. Sans doute, ce bienfait de la charité divine est commun à tous les hommes, mais chaque fidèle doit le regarder comme lui étant personnellement appliqué. De même, en effet, que le soleil, qui éclaire le monde entier, ne brille pas moins pour chaque homme en particulier que s'il ne luisait que pour cet homme, ainsi le sacrifice de la passion de notre Seigneur, bien qu'offert pour tous, est aussi profitable à chaque homme pris isolément que s'il eût été offert pour lui seul. Aussi l'Apôtre, s'appliquant personnellement cette grâce de la rédemption, disait-il en parlant du Sauveur : « Il m'a aimé et il s'est livré pour moi, » *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me,* Galat. II, 20, c'est-à-dire : sa charité pour moi a été si grande, que, lorsque j'étais condamné à la mort, il s'est sacrifié généreusement, et, quoiqu'il fût l'innocence même, il a souffert cette mort que méritaient mes péchés. Comment donc n'aimerais-je pas celui qui m'a témoigné tant d'amour?

Que chacun de nous, mes frères, à l'exemple de l'Apôtre, offre donc au divin Rédempteur l'hommage d'un cœur reconnaissant. Levons les yeux, et contemplant avec une pieuse tendresse l'image de notre Seigneur suspendu à la croix, demandons à Jésus : Qui vous a attaché à cette croix, en enfonçant ces énormes clous dans vos pieds et dans vos mains, ô mon divin Maître? Quel crime avez-vous commis? De quel larcin, de quelle injustice vous êtes-vous rendu coupable, pour être crucifié entre deux malfaiteurs, et traité comme un scélérat, vous qui êtes la source de toute pureté, vous qui êtes cet agneau innocent et sans tache, « qui n'avez commis aucun péché, et de la bouche duquel il n'est jamais sorti aucune parole de tromperie? » *I Petr.* II 22.

« Pour nous, nous nous sommes tous égarés comme des brebis; chacun s'est détourné pour suivre sa propre voie, » *Omnes nos quasi oves erravimus, unusquisque in viam suam declinavit,* Isa. LIII, 6, et nul d'entre nous ne peut dire : mon cœur est pur, je suis sans péché. C'est vous seul, Seigneur, qui êtes sans péché; seul, vous êtes « saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, et plus élevé que les cieux. » *Hebr.* VII, 26. A cette question notre Seigneur pourrait répondre : Ce ne sont pas mes péchés, mais les tiens, qui m'ont attaché à cette croix. C'est ton orgueil qui m'a ainsi humilié; c'est ton avarice qui m'a dépouillé de mes vêtements; ce sont tes voluptés charnelles qui m'ont plongé dans ces douleurs; c'est ta désobéissance qui a cloué mes pieds et mes mains au gibet. J'ai vu les hommes chassés du paradis par la désobéissance de leur chef et condamnés à la mort éternelle pour les crimes dont ils se sont rendus coupables. Parmi tous ces hommes, je n'en ai pas rencontré un seul qui fût affranchi de la dette du péché et de la mort, et qui pût satisfaire pour tous, selon les lois de la justice divine. Moi seul je le pouvais, parce que, seul entre les morts, je n'étais point lié par la dette du péché. A la vue de l'état misérable des hommes ainsi placés sous le coup de la justice divine, mon cœur a été touché d'une pitié si grande, que, pour les sauver, je me suis jeté de moi-même dans cet océan de douleurs et de supplices, « afin de payer ce que je n'avais pas pris. » *Ps.* LXVIII, 5. Voilà ce que notre Sauveur pourrait nous répondre du haut de sa croix. Ce langage de son amour ne fondra-t-il pas la glace de nos cœurs? Si une grande bonté, une charité généreuse, un bienfait considérable inspirent de l'amour à des cœurs de bronze, où peut-on trouver, dites-moi, une plus grande marque de bonté, un témoignage plus sensible de la charité la plus ardente, un bienfait plus magnifique de la miséricorde divine, que dans la mort et la passion de Jésus-Christ? Sénèque raconte que, dans la guerre civile, l'esclave d'un noble personnage, n'écoutant que son amour pour son maître proscrit, se couvrit des vêtements de celui-ci, se para de ses anneaux, et vint s'offrir avec intrépidité à la mort pour sauver son maître. Que ne dut point faire ce maître redevable de la vie

au dévouement de son serviteur? Quel touchant souvenir ne dut-il point garder de cet acte d'amour et de fidélité? De quelles marques de bonté ne dut-il pas combler les enfants du défunt, supposé que celui-ci en eût laissé après lui? Si telles devaient être les dispositions de ce maître à l'égard du serviteur dont il avait gagné l'affection par ses bienfaits, quels ne doivent pas être notre conduite, nos sentiments et l'ardeur de notre amour et de notre reconnaissance, lorsque nous voyons le Dieu de toute majesté s'offrant à la mort pour nous sauver? Ce serviteur, après tout, n'était qu'un esclave, mais ce Dieu est le souverain Seigneur de toutes choses; l'un était enchaîné par les bienfaits qu'il avait reçus, tandis que l'autre, bien loin d'être lié par nos mérites, est souvent l'objet de nos outrages; celui-là par sa mort a conservé à son maître une vie limitée dans un court espace de temps, tandis que celui-ci nous a donné une éternelle vie et nous a délivrés d'une mort éternelle. Quelle comparaison entre ces deux bienfaits? Je ne la poursuivrai point; qu'il me suffise de dire que l'un de ces bienfaits l'emporte sur l'autre autant que la majesté divine l'emporte sur la condition d'un esclave. Quel amour ne demande donc pas de nous cet amour d'un Dieu qui nous a prodigué les trésors de sa bonté? Quelle action de grâces ne devons-nous pas à ce bienfait ineffable de la clémence divine? Aurons-nous jamais assez de louanges pour célébrer cette œuvre par excellence de la miséricorde de Dieu, et n'est-il pas juste que nous nous consacrions au service de notre Sauveur avec toute la dévotion et tout l'empressement que mérite une si grande charité? Que ne devons-nous pas à celui qui, pour nous conserver la vie, a donné sa vie mille fois plus précieuse que tous les biens du monde? Quand bien même je me donnerais tout entier à lui, quand je lui sacrifierais ma vie, que suis-je, moi, par rapport à ce Dieu, mon souverain Seigneur? Oh! quel sujet de larmes et de douleur s'ouvrirait devant nous, chrétiens, si nous faisions comparaître ici, comme devant un tribunal, ceux que le souvenir d'un si grand bienfait trouve insensibles, ceux qui, au lieu de rendre amour pour amour à leur Sauveur, ne cessent d'outrager sa majesté par leurs crimes, et anéantissent, autant qu'il est en

eux, l'efficacité du mystère de la Rédemption, en s'en rendant indignes par leurs péchés!

Quelqu'un dira peut-être : J'avoue que je dois beaucoup à l'auteur de mon salut; mais que lui dois-je pour les souffrances et la mort auxquelles il s'est condamné pour moi, puisqu'il était Dieu et par conséquent inaccessible à tout sentiment de douleur? Dans le sacrifice d'Abraham, un bélier fut immolé, mais Isaac échappa à la mort. De même, dans le sacrifice de Jésus-Christ, l'humanité sainte a souffert, mais la divinité est demeurée invulnérable. Cela est vrai; mais que ne devez-vous point, dites moi, au Fils unique de Dieu qui, pour vous conserver la vie, a livré au supplice de la mort cette humanité qui lui était si chère, cette humanité qu'il s'était unie par des liens indissolubles et à laquelle il avait communiqué son être? Je vais vous montrer par quelques exemples combien grand était l'amour de notre Seigneur pour son humanité. Vous en pouvez juger d'abord par l'amour qu'a notre âme pour la vie du corps auquel elle est unie. Cet attachement est si grand, que le démon après qu'il eut dépouillé Job de tous ses biens et qu'il eut fait périr ses enfants, dit au Seigneur : « L'homme donnera toujours peau pour peau, et il abandonnera tout pour sauver son âme (c'est-à-dire sa vie). » *Job.* II, 4. La raison de cet amour, c'est que l'âme donne son être et sa vie au corps; car, comme nous l'avons dit précédemment, ce n'est point de lui-même, mais de l'âme que le corps reçoit la vie. Aussi dès que l'âme vient à quitter le corps, celui-ci n'est plus qu'un cadavre qui ne tarde pas à tomber en pourriture. Cette comparaison peut vous donner une idée de l'amour du Fils de Dieu pour son humanité sainte à laquelle il communiqua d'une manière inexplicable son être divin, sans toutefois être la *forme* de cette humanité, comme l'âme est la *forme* du corps. Quel honneur donc ne nous a-t-il pas fait; quelle tendresse et quelle miséricorde ne nous a-t-il pas témoignées, en plongeant cette humanité, son épouse chérie, dans le torrent de toutes les douleurs et de tous les supplices pour sauver le genre humain?

Voici un second exemple qui rendra la chose encore plus claire.

On raconte qu'un malfaiteur à qui l'on voulait arracher l'aveu de son crime, fut livré à toutes sortes de tortures. Comme ce moyen ne réussissait pas, le juge eut recours à un nouvel expédient. Il fit amener le fils de l'accusé, et ordonna que cet enfant, tout jeune encore, fût cruellement battu de verges sous les yeux de son père. La vue de ce supplice déchira si douloureusement les entrailles du malheureux père, qu'il confessa hautement son crime. Vous pouvez juger par là, mes frères, combien il nous est pénible de voir souffrir ceux que nous aimons, puisque cet homme que n'avaient pu vaincre ses propres douleurs, céda devant les tortures infligées à son enfant bien-aimé. Je vous ai cité ces exemples pour vous faire mieux apprécier tout ce que nous devons à l'auteur de notre salut, lequel, dans son ineffable charité pour nous, a livré son humanité sainte aux tourments, aux moqueries, aux crachats, aux coups de verges, au supplice de la croix, en un mot, à toutes les cruelles tortures que ses barbares ennemis ont imaginées, bien qu'à la vérité aucune de ces douleurs n'ait pu atteindre le Fils de Dieu dans sa nature divine.

Voyons maintenant ce que ce bienfait de notre rédemption exige plus particulièrement de nous. Il demande que nous payions de retour une charité si grande, et que nous rendions amour pour amour au Dieu qui nous a tant aimés. L'amour, en effet, ne peut être pleinement satisfait que par l'amour. Si donc notre Seigneur nous a aimés au point de préférer notre salut à sa propre vie, il s'ensuit que nous devons l'aimer plus que notre vie et tout ce qui nous la rend chère, et que nous devons être prêts à perdre tous ces biens plutôt que la grâce et l'amitié de ce divin Sauveur. C'est ainsi que nous lui prouverons que nous l'aimons par dessus toutes choses. En second lieu, puisqu'il n'a point refusé de subir les plus cruels supplices pour bannir le péché de nos cœurs, nous aussi nous devons ne reculer devant aucune incommodité ni aucun sacrifice, plutôt que de commettre ce péché que le Fils de Dieu a poursuivi de sa haine et de son exécration. Enfin, puisque le véritable amour se prouve surtout par la patience avec laquelle on supporte les fatigues et les peines en considération de l'objet aimé, et c'est ainsi que notre Sauveur nous a manifesté son

ardente charité, que la nôtre envers lui ne se ralentisse point, jusqu'à ce qu'elle se soit signalée par une patience inaltérable au milieu des travaux et des afflictions.

Quelques saints personnages, à la vue de cette tendresse ineffable de notre Seigneur, ont désiré les souffrances et la mort pour la gloire de Jésus-Christ, avec plus d'ardeur que les autres hommes ne souhaitent une longue vie. C'est ainsi que notre bienheureux Père saint Dominique était dévoré, comme d'une soif brûlante, du désir non-seulement de mourir, mais d'être déchiré et mis en lambeaux pour la gloire du Sauveur; c'est ainsi que saint Laurent soupirait après les feux et les grils comme après un délicieux festin. Ils savaient que la seule compensation digne de la mort de Jésus-Christ, était de donner leur sang pour le sang qu'il avait versé. Parlerai-je des apôtres, qui « sortaient du Conseil tout remplis de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes de subir d'humiliants outrages pour le nom de Jésus? » *Ibant gaudentes a conspectu concilii quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* Act. v, 41. Aussi le Seigneur qui connaissait leur désir et la gloire qui couronne le martyre, ne voulut point les priver de cette gloire si désirée. Tous les apôtres, en effet, à l'exception de saint Jean, qui sortit sain et sauf de la chaudière d'huile bouillante où il avait été jeté, trouvèrent dans les croix et les autres genres de supplices comme autant de degrés par lesquels ils montèrent au ciel. C'est par cette voie royale et apostolique que saint Philippe et saint Jacques, couverts du sang glorieux de leur martyre, sont entrés aujourd'hui dans le royaume du ciel, au milieu des applaudissements de la cour céleste. Je vais dire quelques mots de leur sainte vie et de leur mort hér ïque. Philippe, à qui la Scythie était échue dans le partage que les apôtres se firent des provinces, évangélisa cette contrée pendant plus de vingt ans, et convertit au culte du vrai Dieu une multitude innombrable d'idolâtres qu'il instruisit de la religiou de Jésus-Christ. Quelques païens, jaloux des succès de l'apôtre, se saisirent de lui, et le conduisirent devant une statue de Mars, pour l'obliger à rendre les honneurs divins à cette idole. Mais lorsque le saint et ceux qui l'escortaient furent arrivés là,

on raconte qu'un énorme dragon, s'élançant du piédestal de la statue, se jeta sur le fils du prêtre païen qui présentait le feu pour le sacrifice et sur les deux tribuns dont les satellites avaient arrêté Philippe, et les blessa mortellement. En même temps, bon nombre de ceux qui étaient présents furent empoisonnés par la vapeur qui sortait de la gueule du monstre, et tombèrent dangereusement malades. L'apôtre n'entendant que lamentations et gémissements, déclara que, si l'on voulait suivre son conseil, non-seulement ceux qui étaient tombés malades seraient guéris, mais que ceux même qui avaient péri, victimes du monstre, reviendraient à la vie. Il promit en outre de mettre en fuite, au nom de son Dieu, le dragon, qui était la cause de tant de malheurs. Tous alors le supplièrent de leur donner ce conseil qu'ils voulaient mettre aussitôt en pratique. Le saint leur dit qu'il fallait renverser la statue de Mars, et élever sur ses ruines la croix de Jésus-Christ à laquelle ils offriraient leur culte et leurs adorations. Mais les malades s'écrièrent qu'ils n'avaient point assez de forces pour renverser la statue, et leurs larmes montraient bien que, si la chose eût été en leur pouvoir, ils n'auraient pas tardé à l'exécuter. Alors Philippe commanda au dragon, au nom de Jésus-Christ, de se retirer dans quelque endroit où il ne pourrait nuire à personne, et le monstre s'enfuit aussitôt. L'apôtre ressuscita ensuite le fils du prêtre païen ainsi que les deux tribuns dont j'ai parlé, et guérit tous ceux que l'haleine infecte du dragon avait rendus malades. Ce prodige changea tellement tous ceux qui étaient auparavant les ennemis acharnés de Philippe, que, se repentant de leurs crimes, ils voulaient l'adorer comme un Dieu qui leur était apparu sous une forme humaine. L'apôtre demeura encore un an dans ce pays, et employa tout ce temps à enseigner les mystères de notre sainte religion. Grâce à son zèle, un grand nombre d'habitants furent amenés à la connaissance et au culte de Jésus-Christ, et reçurent le baptême. Ayant ensuite établi parmi eux une hiérarchie ecclésiastique pour l'administration des choses saintes, choisi un évêque et bâti plusieurs temples, saint Philippe, averti par un oracle divin, retourna en Asie. Il alla, dit-on, à Hiéropolis, où il

combattit victorieusement la secte des Ebionites, lesquels prétendaient que le Fils de Dieu n'avait point pris véritablement la nature humaine dans le sein de Marie. Ces sectaires furieux le firent mettre en croix et lapider. Telle fut la fin glorieuse de saint Philippe. Quant à saint Jacques, il fut évêque de l'Eglise de Jérusalem qu'il gouverna avec une sagesse admirable. Un jour, c'était à la fête de Pâques, les Juifs le prièrent de parler à la multitude, qui était fort nombreuse à cause de la fête, afin de la décider, par l'autorité de ses paroles et de la considération dont il jouissait, à abandonner le culte de Jésus-Christ qu'un bon nombre, disaient-ils, avait adopté par ignorance. Le saint monta sur le pinacle du temple. Là, en présence d'une foule innombrable de Juifs et de Gentils, les scribes et les pharisiens lui demandèrent à haute voix ce qu'il pensait du Christ. Pourquoi, répondit le saint évêque, m'interrogez-vous sur le Fils de l'homme? Il est assis dans les cieux à la droite de la vertu divine, et lui-même doit venir sur les nuées du ciel. En entendant ces paroles, les scribes et les pharisiens s'écrièrent : Grand Dieu, le juste aussi s'est trompé ; et montant sur le temple, ils en précipitèrent saint Jacques et commencèrent à l'accabler d'une grêle de pierres. Celui-ci tourné vers eux et affaissé sur ses genoux (que l'assiduité à la prière avait durcis comme la peau d'un chameau), priait pour ses persécuteurs, lorsqu'un foulon l'acheva en lui brisant la tête d'un coup de levier. Ainsi moururent ces deux saints apôtres de Jésus-Christ, répandant leur sang pour sa gloire et nous laissant d'éclatants exemples de foi, de charité et d'invincible patience, exemples qui doivent nous servir de degrés pour arriver, moyennant la grâce de Dieu, et sans que nous ayons à verser notre sang, à la gloire céleste que ces apôtres ont payée du sacrifice de leur vie.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LA FÊTE DE SAINT PHILIPPE ET DE SAINT JACQUES,

APÔTRES.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Ego sum via, veritas et vita. Nemo venit ad Patrem, nisi per me.

Je suis la voie, la vérité et la vie. Personne ne vient au Père que par moi. *Joan.* XIV, 6.

Nous unissons dans l'heureuse solennité de ce jour, mes très-chers frères, la double gloire des illustres apôtres saint Philippe et saint Jacques. Il est fait mention du premier dans l'évangile de cette fête et dans plusieurs autres passages des saints évangiles. Quant à saint Jacques, qui fut appelé le frère du Seigneur, saint Luc en parle dans les Actes des apôtres, et saint Paul, dans l'épître aux Galates et dans l'épître aux Corinthiens. « Je n'ai vu, dit-il, aucun des autres apôtres, si ce n'est Jacques frère du Seigneur. » *Gal.* I, 19. Jacques est appelé frère du Seigneur, parce qu'il était son cousin germain, étant fils de Marie fille de Cléophas et sœur de la bienheureuse vierge Marie. L'éminente sainteté de cette femme se fait remarquer surtout en ce qu'elle était avec la très-sainte Vierge au pied de la croix de Jésus, ainsi que nous l'atteste saint Jean dans son évangile : « La mère de Jésus, dit-il, et la sœur de sa mère, Marie fille de Cléophas et Marie-Madeleine, se tenaient auprès de sa croix. » *Stabant juxta crucem Jesu mater ejus, et soror matris ejus Maria Cleophæ et Maria Magdalene.* Joan. XIX, 25. De plus, elle fut mère de quatre fils d'une très-grande sainteté : Jacques (celui dont nous célébrons la fête), Simon, Thaddée nommé aussi Judas, et Joseph. Au nom de cette femme se trouvent joints dans l'évangile, tantôt le nom de Cléophas, tantôt celui de Jacques, tantôt ceux de Jacques et de Joseph, pour désigner qu'elle était la fille de

Cléophas, la mère de Jacques et de Joseph. Elle eut pour époux Alphée auquel elle donna les quatre fils que nous avons nommés. De ces quatre fils, trois, Jacques, Simon et Thaddée furent élévés par notre Seigneur à la dignité d'apôtres. Joseph, le quatrième, prit rang parmi les disciples du Sauveur. L'évangile de cette fête ne fait mention que de Philippe, ainsi que je l'ai dit.

En commençant ce discours, je veux vous rappeler, mes bien chers frères, que l'évangile de ce jour a été écrit par saint Jean à qui on a donné le nom d'aigle et de *disciple que Jésus aimait.* Ce disciple chéri du Sauveur, en écrivant son livre, s'est proposé tout particulièrement d'allumer dans le cœur des hommes le feu du divin amour. Dans ce but, il met sous nos yeux les bienfaits éclatants de la charité divine à l'égard des hommes, comme nous pouvons le voir par l'évangile de ce jour dont toutes les paroles sont autant de traits qui doivent enflammer les cœurs. Saint Jean s'élève, ainsi que l'aigle royal, au-dessus des nuages, et il s'enfonce dans de telles profondeurs qu'il déconcerte les regards de notre intelligence. Nous en avons la preuve dans notre évangile où Jésus parle un langage que ni Thomas ni Philippe ne purent comprendre. De là ce reproche adressé à Philippe et à tous les autres disciples : « Il y a si longtemps que je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas encore? » *Tanto tempore vobiscum sum et non cognovistis me.* Joan. XIV, 1. Par conséquent, mes frères, nous avons besoin dans ce discours de la lumière de la grâce divine, afin de pouvoir suivre cet aigle au vol sublime qui nous enseigne les profonds mystères de Jésus-Christ. Mais pour cela, le secours du ciel nous est nécessaire. Implorons-le donc humblement par l'intercession de la très-sainte vierge. *Ave, Maria.*

Notre Seigneur avait annoncé sa mort à ses disciples, ainsi que les travaux et les persécutions qui les attendaient. Voyant le trouble où cette prédiction les avait jetés, il leur donne divers motifs de consolation. « Que votre cœur, leur dit-il, ne se trouble point. » *Joan.* XIV, 1. Peut-il n'en être pas ainsi, Seigneur, et quel espoir de salut m'offrez-vous, lorsque vous m'abandonnez

et que vous m'annoncez tant de maux suspendus sur ma tête? « Vous croyez en Dieu, dit le Sauveur, croyez aussi en moi. » *Ibid.* Ce que vous vous promettez de la bonté de mon Père, vous pouvez aussi l'attendre de moi. Vous mettez en lui toute votre confiance et tout l'espoir de votre salut; ayez les mêmes sentiments envers moi qui suis semblable à mon Père, ayant la même nature et la même divinité. Assurés donc de ce double secours, pourquoi craindre et vous troubler? Dites plutôt avec le Roi-Prophète : « Le Seigneur est ma lumière et mon salut; qui est-ce que je craindrai? Le Seigneur est le défenseur de ma vie; qui pourra me faire trembler? » *Ps.* xxvi, 1, et avec Isaïe : « Voici mon Dieu, mon Sauveur; j'agirai avec confiance, et je ne craindrai point. » *Ecce Deus salvator meus; fiducialiter agam et non timebo.* Isa. xii, 2. Je veux moi-même vous protéger et vous défendre; « que votre cœur donc ne se trouble point. Ne m'avez-vous pas entendu vous dire : je m'en vais, et je reviens à vous? » N'est-ce pas vous promettre que je ne vous abandonnerai jamais, et que, absent de corps, je serai toujours avec vous par mon Esprit et par ma grâce? Tel est le premier motif de consolation que je vous propose.

En voici un autre. C'est que je ne me sépare de vous que dans l'intérêt de votre salut. « Il y a, en effet, plusieurs demeures dans la maison de mon Père; » je veux dire par là que les divers prix qui doivent récompenser la vertu, la sainteté et les travaux des justes, sont préparés dans le ciel, de toute éternité, pour les élus; mais aucun de ces justes ne doit être introduit dans les célestes demeures, avant que je n'y sois entré le premier, au prix de mon sang. Ainsi l'a prédit le Prophète lorsqu'il a dit : « Les justes sont dans l'attente de la justice que vous me rendrez. » *Me expectant justi, donec retribuas mihi.* Ps. cxli, 8. Ne vous affligez donc pas de cette séparation, puisque je ne vous quitte que pour vous aller préparer une place parmi ces demeures célestes. « Et après que je m'en serai allé, et que je vous aurai préparé le lieu, je reviendrai et vous attirerai à moi, afin que là où je suis, vous y soyez aussi. » *Et si abiero, et præparavero vobis locum, iterum venio et accipiam vos ad me ipsum, ut ubi sum ego, et vos sitis.* Joan. xiv, 3.

Ce ne sera donc qu'un moment de séparation, et nous nous retrouverons bientôt réunis pour toujours dans les liens d'une société que rien ne pourra plus dissoudre. Qu'aucun doute, aucune incertitude n'ébranle jamais cette espérance dans vos cœurs, car « vous savez bien où je vais, et vous en savez la voie. » *Quò ego vado scitis, et viam scitis.* Ibid. 4. C'est déjà un grand pas vers la félicité, que de savoir où elle se trouve, et par quel chemin on y peut parvenir; cette connaissance n'est plus maintenant un secret pour vous. Souvent, en effet, notre Seigneur en avait instruit ses apôtres, lorsqu'il leur annonçait qu'il allait retourner à son Père du sein duquel il était sorti en venant dans ce monde. Il leur avait enseigné aussi que sa mort et l'obéissance aux volontés divines étaient la voie qui conduisait à son Père céleste. Voilà pourquoi il leur dit : « Vous savez bien où je vais, et vous en savez le chemin. »

A ces paroles, Thomas, qui n'avait pas encore reçu l'Esprit de Dieu, et qui n'entendait que fort imparfaitement cette doctrine du Sauveur, s'imaginant que Jésus parlait d'un lieu et d'un chemin tout matériels, lui dit : « Seigneur, nous ne savons pas où vous allez, et comment pouvons-nous en savoir la voie? » *Domine, nescimus quò vadis, et quomodo possumus viam scire?* Ibid. 5. Comme notre Seigneur venait de dire à Pierre : « Tu ne peux maintenant me suivre où je vais; mais tu me suivras après, » *Joan.* XIII, 36, les disciples entendirent les paroles du Sauveur dans un sens matériel. De là la question que Thomas adresse à notre Seigneur en son nom et au nom des autres disciples. Le Sauveur, dans tout cet évangile, me semble agir envers ses apôtres, comme il fit à l'égard de la Samaritaine. Pendant qu'il entretenait cette femme de l'excellence et de la nature de l'eau spirituelle de la grâce, elle, dont l'esprit était tout charnel, pensait que c'était de l'eau matérielle que Jésus parlait. De même, tandis que ce divin Sauveur entrenait ses disciples de son passage à son père, c'est-à-dire de sa mort qui devait nous ouvrir le chemin du ciel, ces hommes encore ignorants, ne comprenant rien à ce langage, s'imaginaient qu'il était question de lieux et de chemins appartenant à ce monde visible. Admirez ici,

mes frères, la condescendance de la sagesse divine, et voyez comme elle daigne s'abaisser jusqu'à notre faiblesse et notre infirmité. Le Sauveur ne dédaigne pas de s'entretenir d'une manière douce et familière avec des hommes grossiers qui pouvaient à peine suivre ses pensées. Quel est, dites-moi, le sage du siècle qui eût voulu agir ainsi?

Notre Seigneur continue cependant l'exposé de sa doctrine, et, rappelant Thomas au sens spirituel que renfermaient ses paroles, il dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie. Personne ne vient au Père que par moi. » *Ego sum via, et veritas, et vita. Nemo venit ad Patrem, nisi per me.* Ibid. 6. Daigne Celui dont la bouche sacrée a proféré ces paroles d'or, nous en ouvrir aujourd'hui le sens, car toute la science de l'évangile me paraît contenue dans ces quelques mots! Thomas avait demandé à notre Seigneur quelle était la voie et quel en était le terme. Celui-ci répond à son disciple en se donnant lui-même comme la voie et le terme où elle aboutit. C'est qu'en effet nous reconnaissons et nous adorons en Jésus-Christ une double nature : la nature humaine et la nature divine. Par la première, il est la voie; par la seconde, il est le terme de la voie. Le terme des désirs de l'homme n'est-il pas de connaître cette vérité première qui renferme en elle-même toute science et toute vérité, et de parvenir à cette vie éternelle, laquelle ne connaît ni les maladies, ni la mort, et contient toutes les joies de la vie? Une fois parvenu à ce but, l'homme n'ira pas au-delà, parce qu'il ne désirera plus rien. Notre Seigneur nous montre donc ces deux objets réunis dans sa personne, lorsqu'il nous dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie. » Comme s'il disait à l'homme, selon la pensée de saint Augustin : Par où veux-tu aller? « Je suis la voie. » Où veux-tu aller? « Je suis la vérité. » Où veux-tu demeurer? « Je suis la vie. » Puisqu'il est la voie, dit saint Hilaire, il ne peut donc pas nous égarer; puisqu'il est la vérité, il ne peut pas nous tromper; puisqu'il est la vie, il ne peut pas nous laisser dans l'erreur de la mort. Ainsi ce divin Sauveur s'est fait tout à tous. Quelques-uns expliquent ce passage de ce e manière : Je suis la voie des commençants, la vérité de ceux qui progressent et la vie des parfaits. Je suis la voie qui conduit :

« Je vous conduirai, dit le Seigneur, par les sentiers de l'équité, » *Prov.* IV, 11; la vérité qui luit : « Le soleil de justice, dit-il, se lèvera pour vous qui avez la crainte de mon nom. » *Malach.* IV. 2; la vie qui nourrit : « Si quelqu'un entre par moi, dit le Sauveur, il sera sauvé; il entrera, il sortira, et il trouvera des pâturages. » *Joan.* X, 9. Je suis la voie de la vie, la vérité de la doctrine, la vie du salut éternel : la voie dans mes exemples, la vérité dans mes promesses, la vie dans la récompense.

Mais c'est assez parler du terme de la voie; occupons-nous maintenant de la voie elle-même. Personne, dit notre Seigneur, ne vient au Père que par moi. » *Nemo venit ad Patrem, nisi per me.* Joan. XIV, 6. Nous avons à examiner ici avec soin pour quelle raison notre Seigneur dit qu'il est la voie qui conduit au Père; car, si nous voulons arriver à la vie, il est nécessaire que nous suivions fidèlement le chemin par lequel on y parvient. On dit, en effet, avec beaucoup de sens, qu'il vaut mieux s'avancer d'un pied boiteux dans la voie que de courir avec vitesse hors du chemin, parce que plus la course est rapide, plus on s'égare et on s'éloigne. C'est pour cela que le Prophète nous recommande de chercher soigneusement la voie droite : « Tenez-vous sur les voies, nous dit-il, et demandez quelle est la bonne voie, et marchez-y. » *State super vias, et videte, et interrogate quæ sit via bona, et ambulate in ea.* Jerem. VI, 16. Nous devons apporter à cette recherche une attention et une sollicitude d'autant plus grandes, que les piéges que nous tend notre antique ennemi sont plus habilement cachés. Le Prophète s'en plaint, lorsqu'il dit : « Les superbes m'ont tendu un piége secret dans cette voie où je marchais. » *Ps.* CXLI, 4. Afin donc de ne pas nous tromper dans une chose de si grande importance, il nous faut savoir que la sagesse divine, ayant résolu de porter secours à l'homme tombé par l'envie du démon, et pouvant employer à cet effet divers moyens, adopta comme étant le plus convenable celui que voici. L'orgueil et la désobéissance d'un homme avaient causé le malheur du monde; elle décréta que le salut serait rendu au monde par la profonde humilité d'un Homme-Dieu dont l'obéissance irait jusqu'à la mort et à la mort de la croix. Cette humilité et cette

obéissance du Fils unique de Dieu furent si agréables au Père éternel, que toute la fureur et l'indignation qu'il avait conçues contre le prévaricateur et ses descendants s'apaisèrent, et que changeant sa colère en douceur, il fit de ses ennemis ses amis, des enfants de colère des enfants d'adoption, et des bannis du paradis terrestre des prétendants au céleste royaume. Et afin que tous reconnussent cet homme nouveau pour l'auteur de leur salut et le réparateur de leur liberté, cette même sagesse divine décréta encore que la foi dans le sang de Jésus-Christ serait pour nous le commencement de ce grand bienfait de notre justification, nous obligeant à confesser que ce n'est point par le mérite de nos œuvres, mais à cause des mérites du sacrifice de l'Homme-Dieu que nous avons été gratuitement justifiés. C'est la doctrine de l'Apôtre : « Tous ont été justifiés gratuitement par sa grâce, dit-il, par la rédemption qu'ils ont en Jésus-Christ, que Dieu a proposé pour être la victime de propitiation par la foi qu'on aurait en son sang. » *Justificati gratis per gratiam ipsius, per redemptionem quæ est in Christo Jesu, quem proposuit Deus propitiationem per fidem in sanguine ipsius.* Rom. III, 24. L'Apôtre met la foi au premier rang, tant pour rendre l'honneur qui est dû au sang de Jésus-Christ, à ce sang qui nous a lavés de nos souillures, que parce que la foi est la racine première et le principe de notre justification. C'est, en effet, de la lumière et de l'enseignement de la foi que viennent, si nous n'y mettons point obstacle par notre faute, toutes les autres grâces qui nous sont nécessaires pour être justifiés. En nous apprenant que le Christ s'est lui-même offert en sacrifice pour expier nos crimes, qu'il nous a purifiés dans son sang, rachetés de l'esclavage du démon et rendus participants de tous ses mérites et de tous ses travaux, la foi excite en nous, à moins que nous ne fassions une résistance opiniâtre et perverse à sa divine lumière, ces pieux mouvements qui sont une condition indispensable de la justification. Quel est, en effet, celui qui, se sachant appuyé sur de tels mérites, désespérerait de son salut? Qui n'aimerait de la charité la plus ardente ce Rédempteur qui s'est fait notre victime de propitiation? Qui ne déplorerait amèrement les outrages dont il s'est rendu tant de fois coupable envers

cette infinie majesté? Qui ne serait résolu à les éviter courageusement et constamment, fût-ce même au péril de sa vie? C'est ainsi que la foi, quand son action n'est pas contrariée, procure à l'homme fidèle la grâce de la justification, et d'enfant de colère le rend l'ami, l'enfant de Dieu et l'héritier de son royaume. Mais afin de prévenir l'illusion de ceux qui n'ayant qu'une foi morte, en attendraient ces avantages, nous devons dire ici que la foi n'opère la justice et le salut, qu'autant qu'elle est aidée des vertus d'espérance, de charité et de pénitence. Car, de même qu'il est des aliments qui, quoique bons en eux-mêmes, ont besoin d'être préparés avec certains condiments pour devenir savoureux et agréables, ainsi la foi, même informe, est mise au nombre des dons de Dieu; mais pour qu'elle nous soit salutaire et qu'elle plaise à Dieu, il faut qu'elle soit perfectionnée, et, si je puis parler ainsi, assaisonnée par les vertus que je viens d'indiquer.

I.

Ceci posé, il vous est maintenant facile, mes frères, de comprendre pourquoi notre Seigneur est appelé la voie. Vous le voyez, en effet; la foi, telle que nous l'avons caractérisée tout à l'heure, est l'avenue qui nous fait parvenir par la justice à la grâce et à la gloire du Père éternel. Jésus-Christ nous l'a déclaré lui-même, lorsque se servant d'une figure analogue il nous dit : « Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé; il entrera, il sortira et il trouvera des pâturages. » *Ego sum ostium. Per me si quis introierit, salvabitur : Et ingredietur et egredietur, et pascua inveniet.* Joan. x, 9. Voilà la principale raison pour laquelle notre Seigneur est appelé la voie; mais il en est encore plusieurs autres que nous allons présenter. Jésus-Christ est appelé la voie qui conduit au Père, parce que c'est lui qui nous a donné la connaissance de son Père, selon ce témoignage sorti de sa bouche : « Père, dit-il, j'ai fait connaître votre nom aux hommes. » *Pater, notum feci eis nomen tuum.* Joan. xvii, 26. Il a manifesté ce nom, lorsque par le bienfait inestimable de son Incarnation et de sa Passion il a révélé aux hommes et leur a fait toucher du doigt, en quelque sorte, les richesses immenses de la bonté,

de la charité, de la miséricorde et de la justice de son Père, auparavant si peu connues du monde. Il est encore appelé la voie, parce qu'il nous a expliqué très-clairement les lois et les préceptes de Dieu son Père, ces préceptes dont l'observation conduit au ciel. Aussi les prophètes l'ont-ils nommé le Docteur qui enseigne la justice : « Vos yeux, dit Isaïe, verront le maître qui vous instruit, et vos oreilles entendront sa parole lorsqu'il criera derrière vous : C'est ici la voie, marchez dans ce chemin sans vous détourner ni à droite ni à gauche. » *Isa.* XXX, 20. Cette voie, Jésus-Christ nous l'a montrée non-seulement par ses paroles, mais surtout par les admirables exemples de vertu qu'il nous a donnés. Il naît dans une étable; on le couche dans une crêche; huit jours plus tard, il subit la circoncision; Hérode lui tend des piéges; enfin, dans le cours de sa passion, il est exposé à tous les traits et à tous les outrages de ses cruels ennemis; et, dans ces différentes circonstances, il propose à notre imitation les exemples magnifiques de l'humilité la plus profonde, de la charité la plus ardente, de la patience la plus héroïque, de l'obéissance la plus entière et de toutes les autres vertus. Ainsi donc ce docteur de la justice qui par ses leçons nous a ouvert le chemin du ciel, se fait en même temps notre guide; divin pasteur, il marche à la tête du troupeau que son Père lui a confié, et trace à ses brebis par ses exemples la route qu'elles doivent suivre. Il est aussi appelé la voie, parce qu'il a institué les sacrements de la nouvelle loi, lesquels sont destinés non-seulement à guérir la nature malade, mais à l'investir d'une force assez grande pour marcher d'un pas infatigable et sûr dans le chemin du ciel, sans que les ruses de l'antique ennemi puissent l'en détourner. Ainsi l'avait annoncé le prophète Isaïe, lorsque, parlant de l'avènement du Sauveur, il disait : « Les voies tortueuses seront redressées; celles qui étaient raboteuses, seront aplanies. » *Erunt prava in directa et aspera in vias planas.* Isa. XL, 4.

Telles sont dont les raisons pour lesquelles Jésus-Christ est appelé le chemin qui conduit au ciel. Il est digne, en effet, de ce nom, ce Dieu jaloux du salut des hommes, puisque par les nombreux moyens que nous avons énumérés il nous tend la main et

nous aide à arriver à l'éternelle félicité qui renferme l'abondance de tous les biens.

Nous trouvons une figure de ce divin Sauveur dans l'échelle merveilleuse que Jacob vit en songe. Après que ce saint patriarche eut reçu la bénédiction de son père, et qu'il fut devenu l'héritier des promesses divines qui lui assuraient que le Christ, en qui devaient être bénies toutes les nations, sortirait de sa race, il eut une vision dans laquelle Dieu voulut lui montrer quel devait être le Sauveur promis au monde. Jacob s'étant endormi vit une échelle dont le pied reposait sur la terre, et dont les degrés s'élevaient jusque dans le ciel où était Dieu. De même, en effet, que Jésus-Christ est la voie royale, la porte par laquelle entrent les brebis, ainsi il est l'échelle au moyen de laquelle nous nous élevons de la terre jusqu'au ciel et jusqu'à Dieu même appuyé sur le haut de cette échelle mystérieuse. *Gen.* XXVIII, 12. Les degrés de cette échelle désignent les divers secours qui nous doivent aider à faire la route, et que nous avons mentionnés plus haut. Mais dans toute échelle, comme dans tout chemin, il y a deux choses : le point de départ et le terme. Le point de départ est en nous, et le terme est en Dieu. Or ce double caractère s'applique parfaitement à Jésus-Christ, car en tant qu'il est vraiment homme, il est le point de départ du chemin, et en tant qu'il est vraiment Dieu et le bien souverain, il est le terme. De là ce mot de saint Augustin : « Allez par l'homme, et vous parviendrez jusqu'à Dieu. » Il n'est donc personne à qui ces noms de voie, de porte et d'échelle puissent mieux convenir qu'à Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble.

II.

Ces trois noms qu'on attribue métaphoriquement à notre Seigneur, servent beaucoup sans doute à nous le faire connaître, mais l'explication de son propre nom, qui va maintenant nous occuper, nous donnera de ce Dieu fait homme une connaissance plus complète. Quant au fruit que produit cette connaissance, notre Seigneur lui-même nous l'indique, lorsque s'adressant à son Père, il dit : « La vie éternelle consiste à vous connaître,

vous qui êtes le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ que vous avez envoyé. » *Hæc est autem vita æterna ut cognoscant te solum verum Deum, et quem misisti Jesum Christum.* Joan. XVII, 3. Quoique l'objet de cette connaissance semble divisé, il est simple cependant, car une fois que l'on connaît le Fils, lequel a la même nature que le Père, on connaît tout aussitôt celui-ci. C'est pourquoi le Sauveur dit à Philippe, en l'évangile de ce jour: « Philippe, celui qui me voit, voit mon Père. » *Joan.* XIV, 9. Il est donc évident que la vie éternelle consiste dans la connaissance parfaite du Fils, puisque cette connaissance renferme celle du Père, pourvu toutefois qu'elle soit telle que l'a définie saint Jean lorsqu'il a dit : « Celui qui n'aime pas, ne connaît point Dieu. » I *Joan.* IV, 8. Afin donc que vous ayez cette connaissance de notre Seigneur Jésus-Christ, je veux par l'explication de son nom vous tracer une image et comme le portrait fidèle de notre Seigneur. Vous pourrez embrasser ainsi dans un seul coup d'œil le mystère de l'Incarnation et l'office de Jésus-Christ dans ce mystère, et apprendre par là comment vous devez considérer votre Rédempteur.

Les noms qu'on impose aux choses, avec sagesse et discernement, contribuent beaucoup à nous en faire connaître la nature. Aussi les noms que le premier homme, avant sa chute, donna à tous les animaux, exprimaient parfaitement la nature de ces différents êtres, suivant ce passage de la Genèse où il est dit : « Le nom qu'Adam donna à chacun des animaux, est son nom véritable. » *Gen.* II, 19. La nature et le caractère de chaque chose sont marqués, disons-nous, par le nom qui lui est donné. Or, c'est par un profond dessein de la sagesse divine que le nom de Jésus a été imposé au Fils de Dieu fait homme. Un ange est descendu du ciel à cet effet. Ce nom de Jésus signifie Sauveur, et ce n'est pas tant à cause de la dignité qu'il renferme qu'à cause de l'office qu'il désigne, qu'il a été décerné à notre Seigneur. Ainsi donne-t-on à un homme le nom de la profession à laquelle il se voue, et l'appelle-t-on peintre, sculpteur, écrivain, etc. De même donc que ces artisans qui vivent de l'exercice de leur profession, s'y appliquent tout entiers et sans

relâche, ainsi notre Seigneur ayant reçu le nom et l'office de Sauveur, a consacré entièrement sa personne et sa vie au salut des hommes, et il n'a jamais cessé un seul instant de les aider par tous les moyens possibles à atteindre ce but. Il l'a fait, comme nous le disions tout à l'heure, par ses mérites, par ses leçons, par les exemples admirables de ses vertus, par ses sacrements, remèdes divins qui renferment notre salut; il l'a fait surtout par les cruelles douleurs qu'il a endurées pour nous dans sa passion, alors que non-seulement il payait nos dettes par ses souffrances, mais encore qu'il amassait des charbons ardents sur nos têtes, *Rom.* XII, 40, pour allumer de plus en plus dans nos cœurs le feu de son amour. Ressuscité d'entre les morts, il n'a pas montré moins de zèle et de sollicitude, et le jour même où il sortit vivant du tombeau, il apparut, selon le récit des Evangiles, d'adord à Marie-Madeleine, puis aux saintes femmes qui embrassèrent ses pieds, ensuite à Simon Pierre qui avait pleuré si amèrement son crime, aux deux disciples allant à Emmaüs, et enfin à tous les apôtres réunis, à l'exception de Thomas. Dans cet empressement de notre Seigneur à courir çà et là pour chercher ses brebis dispersées et les confirmer dans la foi de sa résurrection, qui ne reconnaîtrait le pasteur le plus diligent et le Sauveur le plus généreux?

Son office de Sauveur, Jésus ne l'a point limité à son séjour parmi les hommes, mais depuis qu'il a quitté ce monde, et qu'il est assis à la droite de son Père, il continue ces mêmes fonctions, ainsi qu'il l'avait prédit à ses apôtres. Voici ses propres paroles contenues dans l'évangile de ce jour : « En vérité, en vérité je vous le dis, celui qui croit en moi, fera lui-même les œuvres que je fais, et en fera encore de plus grandes, parce que je m'en vais à mon Père. Et quoi que vous demandiez à mon Père en mon nom, je le ferai, » *Amen, amen dico vobis, qui credit in me, opera quæ ego facio, et ipse faciet, et majora horum faciet, quia ego ad Patrem vado. Et quodcumque petieritis Patrem in nomine meo hoc faciam,* Joan. XIV, 12, c'est-à-dire, je plaiderai votre cause auprès de mon Père, et je vous obtiendrai ce que vous demanderez en mon nom. Notre Seigneur a de plus promis à ses apôtres qu'il

remplirait jusqu'à la fin du monde sa mission de Sauveur, et, sur le point de les quitter, il leur laissa cette espérance pour dernière consolation : « Voici, leur dit-il, que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » *Matth.* XXVIII, 20. Etre avec nous, c'est nous assister en tout temps, nous secourir de toutes manières, prendre à cœur nos intérêts et intercéder pour notre salut auprès du Père céleste. Jésus donc ne cessera ses fonctions, que « lorsqu'il aura remis son royaume à son Dieu et à son Père. » I *Cor.* XV, 24. Quand il aura entièrement achevé cette grande œuvre du salut des hommes dont son Père l'a chargé, Jésus remettra à ce même Père le royaume de tous les élus conquis et agrandi par ses soins. Voilà, mes frères, comment dans sa naissance, dans sa vie, dans sa mort, dans sa résurrection, dans son ascension et à la droite de son Père où il est assis, notre Seigneur Jésus-Christ exerce continuellement son office de Sauveur.

Mais entre la manière dont Jésus s'acquitte de cet office et celle dont les artisans cités plus haut remplissent leurs fonctions, il existe de nombreuses différences. La plus considérable est que ces hommes ne consacrent que leurs peines et leur labeur du jour et de la nuit aux travaux de leur profession, tandis que notre Sauveur a opéré notre salut non-seulement au prix de quelque fatigue et de quelque peine, mais au prix de tout son sang, au prix des tortures les plus affreuses et de la mort la plus cruelle. Ce bienfait est si grand que nous sommes plus redevables à notre Seigneur pour ce que lui a coûté notre salut que pour ce salut lui-même. Procurer le salut, en effet, est l'œuvre de la bonté de Dieu ; mais y a-t-il rien de plus étranger à la condition de la nature divine que de souffrir?

Une autre différence non moins remarquable, c'est que les artisans s'appliquent à leurs travaux dans le but d'acquérir les choses indispensables à la vie, tandis que notre Sauveur n'a retiré de ses peines aucun fruit ni aucun avantage, du moins pour ce qui est de l'accroissement de la grâce et de la béatitude, puisque ni la grâce, ni la béatitude de Jésus-Christ ne pouvaient être augmentées. Quel motif donc, direz-vous, a pu l'engager dans

une œuvre aussi ardue et aussi pénible? A cela je réponds que notre Seigneur a été poussé à cette grande entreprise par deux aiguillons très-puissants, dont l'un agissait sur sa nature humaine, et l'autre sur sa nature divine. Comme homme, le Sauveur a rempli sa mission avec un empressement et un zèle qui avaient pour mesure sa charité, son obéissance envers son Père dont la gloire était son plus ardent désir. Or, ni les hommes, ni les anges eux-mêmes ne sauraient exprimer ni même concevoir quelles étaient en Jésus-Christ l'étendue et la force de ces sentiments. Comme Dieu, sa bonté infinie a été le pressant motif qui l'a déterminé, car lorsqu'il s'agit des œuvres de Dieu, il n'en faut point chercher de raison plus puissante que son immense bonté. C'est par sa bonté, comme Platon lui-même l'a dit, que Dieu a créé le monde, qu'il le nourrit, le règle et le gouverne; c'est par bonté qu'il a fait toutes choses bonnes et même excellentes, selon qu'il est écrit dans la Genèse, *Gen.* I, 31; c'est par bonté qu'il souffre patiemment nos péchés et les outrages faits à sa divinité, et qu'il répand ses bienfaits sur ceux-là mêmes dont la bouche sacrilége et les actions impies l'offensent chaque jour; c'est par bonté enfin qu'il a racheté le monde au prix de ses souffrances, et qu'il prend un soin continuel de ceux qu'il a rachetés. Ne cherchons pas d'autre cause au dévouement avec lequel le Fils de Dieu a rempli son office de Sauveur. De même que la neige produit le froid, le feu la chaleur et le soleil la lumière, ainsi de cette source éternelle de bonté découlent toutes les œuvres et tous les offices propres de la bonté. Et cette bonté n'est pas en Dieu une qualité ni un accident comme dans les êtres créés par lui, mais elle est sa nature et son essence même. De là vient que dans toutes les œuvres extérieures qu'il produit, rien n'est plus naturel à Dieu que de se répandre en toutes choses, de se montrer partout bienfaisant, d'élever les êtres, chacun selon sa capacité, jusqu'à sa ressemblance, et de les faire participer à sa bonté. C'est pour la même raison que Jésus-Christ n'interrompt jamais son office de Sauveur, désireux qu'il est de nous rendre participants de sa bonté infinie. Cette bonté, qui a porté Dieu à nous créer, sans que nous ayons pu le mériter,

l'a de même engagé à nous racheter gratuitement. En vertu de sa bonté il nous avait donné les biens de la nature, et nous avait appelés du néant à l'être; en vertu de cette même bonté, il nous a de plus accordé les biens surnaturels, et nous a fait ressusciter du péché à la vie de la grâce. Un seul mot nous donne la raison de cet immense bienfait; ce mot, c'est la bonté de Dieu.

Ce témoignage de la bonté divine dans l'œuvre de notre rédemption, renferme quatre bienfaits si grands, qu'on ne pourrait rien y ajouter. Demandez-vous ce que notre Sauveur nous a procuré par ses abaissements? Il nous a procuré la vie éternelle, et nous a rendus participants de la béatitude divine, ce qui est pour l'homme le comble de la félicité. Cherchez-vous à quel prix il nous a obtenu ce grand bien? Au prix de son sang et de sa vie, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus précieux et de plus sublime. Voulez-vous savoir la cause de cette libéralité magnifique? Ecoutez l'Apôtre : « Il nous a sauvés, non à cause de nos œuvres de justice, mais à cause de sa miséricorde. » *Non ex operibus justitiæ quæ fecimus nos, sed secundum suam misericordiam, salvos nos fecit.* Tit. III, 5. Hélas! ce ne sont point nos mérites, mais nos péchés qui l'ont attiré du ciel en la terre. Considérez-vous quelle est la dignité de ce bienfaiteur qui meurt pour vous? Ce Sauveur, c'est le Fils unique de Dieu, l'éclat de la lumière éternelle et la splendeur de la gloire de son Père. Que peut-on imaginer de plus grand? Donc, mes frères, si quelqu'un désire conserver présente à sa pensée l'image et la plus parfaite idée de Jésus-Christ, comme nous l'avons dit plus haut, qu'il médite avec affection et piété ces quatre circonstances du grand bienfait dont nous lui sommes redevables, et il apprendra de quel œil il doit regarder son Sauveur, et de quel ardent amour il doit être embrasé pour lui.

Que conclure de ces réflexions? Elles nous font d'abord comprendre combien le Sauveur nous aime et combien vivement il désire notre salut, lui qui, pour nous aider à l'opérer, a employé tant de moyens et s'est condamné à tant de souffrances. A voir tout ce qu'il a fait et ne cesse de faire pour nous procurer ce bonheur, ne semblerait-il pas qu'il ne pouvait être heureux lui-même, s'il ne nous eût associés à sa félicité?

Il suit, en second lieu, de ces considérations, que nous devons honorer, respecter et chérir de toute la tendresse et de toute l'ardeur de notre amour cet auteur de notre salut, ce maître et ce guide de notre vie, ce médecin de nos âmes, cet avocat, notre défenseur auprès du Père céleste, puisque son but, en nous prouvant de tant de manières l'étendue de sa charité envers nous, a été d'exciter plus fortement la nôtre envers lui. Sa charité, en effet, telle est la principale cause de tant de bienfaits, comme nous l'atteste Isaïe, lequel, après avoir énuméré ces magnificences de la libéralité divine, nous en donne la raison en ajoutant : « Le zèle du Seigneur des armées fera ce que je dis. » *Zelus Domini exercituum faciet hoc.* Isa. IX, 7. Ce zèle du Seigneur désigne la grandeur de sa charité, et, si je puis parler ainsi, cette susceptibilité jalouse qui ne souffre point que notre cœur se partage, car Dieu exige tout l'amour de ceux pour lesquels il s'est dépensé tout entier. Aussi n'a-t-il point voulu confier la mission de racheter le genre humain à quelqu'un des anges ou à quelque saint personnage, de peur que notre amour ne se divisât entre Dieu qui nous avait crées et l'ange ou l'homme qui nous aurait rachetés, tandis que cet amour doit être tout entier pour Dieu seul.

Puisqu'il en est ainsi, quels ne sont pas, je vous le demande, l'aveuglement et la démence de ceux qui ne rougissent pas de s'affectionner uniquement aux choses terrestres, si inférieures en dignité à Dieu et aux anges? Peut-il y avoir, en effet, une plus grande folie que de ravaler jusqu'aux objets les plus vains et les plus méprisables un amour que Dieu, le souverain créateur de tout ce qui existe et le plus juste appréciateur des choses, a eu en si grande estime, qu'il n'a point hésité de l'acheter et de le conquérir au prix de sa vie et des plus cruels tourments? Lorsqu'on y réfléchit sérieusement, et que l'on considère ce à quoi les hommes du siècle attachent leurs cœurs, peut-on ne pas les accuser ou d'une insigne folie ou d'une étrange dépravation? Si, en effet, en présence de cette preuve si convaincante de la charité divine, ils ne savent pas apprécier ce que vaut leur amour, c'est la plus grande de toutes les folies; s'ils le savent, et que néan-

moins ils oublient Dieu pour aimer la vanité, c'est la perversit éla plus profonde. Bien loin de comprendre quelque chose à cette doctrine, ces hommes corrompus se plaignent de Dieu; ils lui reprochent de vouloir tout notre amour pour lui seul, tandis que cette exigence même de Dieu est la preuve la plus manifeste de son amour, et devrait par conséquent les engager à l'aimer davantage. Qui ne sait par expérience que plus on aime une personne et plus on sollicite ardemment son amour, plus aussi on supporte avec peine ses refus?

Nous trouvons encore dans les considérations exposées plus haut un motif non moins pressant d'espérance en Jésus-Christ. La puissance du Sauveur égalant son amour, nous ne devons pas espérer peu de sa munificence, car tout est commun entre les amis. Qui donc, lorsqu'il s'adresse à Jésus-Christ dans la prière, ne concevrait une grande confiance de voir ses vœux exaucés, puisqu'il fournit ainsi à notre Seigneur l'occasion de pratiquer l'obéissance envers son Père et d'exercer envers nous son immense bonté? Si les artisans sont contents lorsqu'on leur donne l'occasion d'exercer leur profession, combien plus notre Sauveur ne se réjouit-il pas quand, lui demandant qu'il nous aide à opérer notre salut, nous lui offrons l'occasion d'exercer son office et sa mission?

Il suit enfin de cette doctrine, que l'exemple de Jésus-Christ doit nous apprendre quel zèle et quel empressement l'œuvre de notre salut réclame de nous, puisque pour nous sauver, le Fils de Dieu, dont la félicité après tout ne pouvait être augmentée ni diminuée par notre salut ou notre perte, a entrepris tant de travaux, a supporté tant de peines, a fait tant et de si généreux efforts. N'est-ce pas le comble de l'indignité, que nous soyons moins touchés de notre propre salut qu'il ne l'a été du salut d'autrui, et que nous négligions, lorsqu'il s'agit de nos plus chers intérêts, une œuvre à laquelle il s'est appliqué avec tant d'ardeur, de peines et de fatigues? Mais poursuivons l'explication de notre évangile.

III.

Notre Seigneur dit ensuite : « Si vous m'aviez connu, vous auriez aussi connu mon Père ; et vous le connaîtrez bientôt, et vous l'avez déjà vu. » *Joan.* XIV, 7. Jésus venait de dire qu'il est la voie qui conduit au Père, que personne ne peut aller au Père que par lui, et pour confirmer ce langage, il ajoute : « Si vous m'aviez connu, vous auriez aussi connu mon Père. » Ainsi donc vous comprenez comment je suis la voie qui conduit à la connaissance du Père, puisque dès là que je suis connu, mon Père est connu aussi. Nous trouvons la preuve de cette vérité dans ces deux titres qui expriment si glorieusement la dignité du Sauveur : il est l'image du Dieu invisible, comme dit l'Apôtre, *Coloss.* I, 15, et le Verbe de Dieu. Or, il n'est rien qui nous donne une idée plus exacte d'un objet que l'image de cet objet, comme il n'est rien qui indique mieux la pensée cachée de notre esprit que le verbe, ou la parole. Les choses qui sont dans la parole, dit Aristote, sont les signes des passions qui sont dans l'âme. Le Fils de Dieu étant donc la parfaite image de Dieu le Père (puisqu'ils ont l'un et l'autre la même substance) et le Verbe par lequel le Père éternel s'exprime tout entier, il en résulte cette conséquence renfermée dans ces paroles du Sauveur : « Si vous m'aviez connu, vous auriez aussi connu mon Père. » Mais ayez bon courage, car, ajoute-t-il : « Vous me connaîtrez bientôt, » lorsque le Saint-Esprit aura rempli vos âmes de la céleste Sagesse, et qu'il vous aura donné une pleine connaissance de la Divinité. Ce Père, « Vous l'avez déjà vu » puisqu'en me voyant, vous avez pu le voir en moi.

En entendant ces paroles, Philippe dit à Jésus : « Seigneur, montrez-nous votre Père, et il nous suffit. » Philippe, ignorant et lent à croire, comme Thomas, s'imaginait qu'il s'agissait d'un être corporel qu'on pouvait voir des yeux de la chair. Son langage revient à ceci. Vous, notre Maître, qui êtes le Seigneur Christ Fils du Dieu vivant, nous vous avons vu et nous vous connaissons, nous vous aimons, nous vous confessons et nous déclarons que nos yeux sont heureux d'avoir pu vous voir ; il ne

reste plus maintenant qu'à nous montrer votre Père, car pour ce qui est de vous, nous n'avons plus rien à désirer. Une telle demande nous montre clairement l'ignorance de Philippe, lequel croyait qu'il pouvait voir le Père invisible, comme il voyait le Fils. Mais Jésus, lui reprochant la faiblesse et la lenteur de sa foi, le réprimande en ces termes : « Il y a si longtemps que je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas encore? Philippe, celui qui me voit, voit mon Père. Comment donc dis-tu : montrez-nous votre Père? Ne crois-tu pas que je suis dans mon Père, et que mon Père est en moi? Ce que je vous dis, je ne vous le dis pas de moi-même, mais mon Père qui demeure en moi, fait lui-même les œuvres que je fais. » Par ces paroles notre Seigneur déclare très-ouvertement qu'il a la même substance que son Père, et condamne ainsi l'impiété sacrilége d'Arius.

Il apprend ensuite à ses disciples que la connaissance que l'on peut avoir du Père en cette vie où il se manifeste, non sous une forme visible, mais par ses œuvres, ils devaient l'avoir depuis longtemps, puisqu'ils avaient vu les œuvres du Fils. De là ces paroles : « Ce que je vous dis, je ne vous le dis pas de moi-même, mais mon Père qui demeure en moi, fait lui-même les œuvres que je fais. » Comme s'il disait : Il existe entre mon Père et moi une si étroite union, que mes paroles sont ses paroles, et que les œuvres miraculeuses que j'opère, lui-même les accomplit en moi et par moi. Donc si vous me connaissez déjà depuis longtemps par mes paroles et mes œuvres, vous connaissez aussi mon Père, puisque ces paroles que vous entendez et ces œuvres que vous voyez, ne sont pas moins celles de mon Père que les miennes. Par conséquent « celui qui me voit, voit aussi mon Père. »

Ce passage nous offre un sujet de considérations bien dignes de fixer notre attention. Il suit, en effet, de ces paroles de notre Seigneur, que si le Père céleste revêtant une chair mortelle était venu en ce monde, il se serait comporté, dans tout le cours de sa vie, comme Jésus-Christ lui-même. Comme ce divin Sauveur, il eût choisi pour le lieu de sa naissance une étable et une misérable crèche; comme lui, il eût échappé aux piéges d'Hérode par la fuite en Egypte; comme lui, il fût venu avec les publicains et les

pécheurs recevoir le baptême des mains de Jean-Baptiste. Eût-il été appelé à juger la femme adultère, il eût répondu avec la même douceur et la même bonté. Eût-il été accusé outrageusement d'être un Samaritain et un homme possédé du démon, il eût supporté ces injures avec la même mansuétude. Eût-il vu ses disciples se disputer entre eux pour une question de préséance, il les eût corrigés de ces vains sentiments d'ambition, en leur donnant l'exemple de l'humilité, c'est-à-dire, en s'abaissant jusqu'à se mettre à leurs pieds, pour les laver et les essuyer de ses mains divines. Que dirai-je encore? Pressé par son désir de sauver le monde, il se fût livré avec la même charité et la même humilité à ses ennemis pour être garrotté, couvert de crachats, attaché à la croix, et sur cette croix, il eût prié pour ses bourreaux avec la même générosité. Donc, mes frères, si quelqu'un d'entre nous pensant connaître déjà notre Seigneur Jésus-Christ par ses œuvres, désire, comme Philippe, que le Père lui soit montré, il ne doit point se former du Père une idée différente de celle qu'il a de son Fils unique. Ce que j'ai dit, afin qu'on n'aille point s'imaginer faussement que le Père est plus sévère que le Fils, tandis qu'ils ont l'un et l'autre la même douceur, la même bonté et la même miséricorde. De sorte que, le nom d'agneau que les deux saints Jean donnent à Jésus-Christ, pour figurer sa douceur, son innocence et sa mansuétude, ils l'eussent également donné au Père, si celui-ci avait revêtu une chair mortelle. Cette considération est merveilleusement propre à fortifier et à nourrir notre espérance ainsi qu'à enflammer notre amour envers Dieu le Père, puisque nous observons en lui tout ce qui peut nous exciter à aimer son unique Fils, l'auteur de notre salut. Le Père et le Fils ayant une seule et même nature, il faut reconnaître que leurs œuvres sont les mêmes, et qu'ils ont même charité, même douceur et même miséricorde. Voilà ce que le Sauveur lui-même a voulu nous faire comprendre, lorsqu'il a dit à Philippe : « Philippe, celui qui me voit, voit aussi mon Père. »

A l'appui de cette assertion, notre Seigneur apporte un argument sans réplique, celui de ses œuvres et de ses miracles divins. « Croyez au moins, dit-il, à cause des œuvres que je fais. » Puis-

qu'elles sont l'ouvrage de Dieu seul, vous avez donc pour garant de votre foi Dieu lui-même, qui ayant créé toute la nature par sa vertu toute-puissante, la modifie et la bouleverse à son gré. La puissance de ce Dieu est si grande, que, pour comble de prodige, il confère le même pouvoir à ceux qui croient en lui. « En vérité, en vérité je vous le dis, ajoute le Sauveur, celui qui croit en moi, fera lui-même les œuvres que je fais, et en fera encore de plus grandes. » La vérité de cette parole nous est démontrée par ce que nous lisons de saint Pierre dont l'ombre seule guérissait toutes les maladies, miracle que l'on n'attribue même pas au Sauveur. *Act.* v, 15. Le même apôtre convertit à la foi de Jésus-Christ par un seul discours cinq mille personnes, et leur inspira des sentiments si généreux, qu'elles se dépouillèrent de tous leurs biens, et en apportèrent le prix aux apôtres, tandis que notre Seigneur lui-même n'avait point décidé à ce sacrifice le jeune homme riche dont parle l'Evangile, *Matth.* XIX, 22. On dira, peut-être, que la création est l'œuvre de Dieu seul, et qu'elle ne saurait convenir aux apôtres. Cependant un pouvoir plus grand que celui de créer des mondes leur a été donné, le pouvoir de remettre les péchés et de conférer aux hommes par l'imposition des mains la grâce du Saint-Esprit à laquelle est attachée la justification. C'est là une œuvre plus excellente que la création, et la preuve en est que le ciel et la terre sont au nombre des choses corporelles, tandis que la justification des pécheurs est rangée parmi les œuvres spirituelles auxquelles tout l'ordre des choses corporelles se rapporte.

Ici cependant se présente une difficulté. D'après saint Thomas, le nom de ciel désigne aussi les vertus célestes, c'est-à-dire les anges, lesquels ne sont point unis à des corps. On demande donc si celui qui coopère avec Jésus-Christ à la justification des pécheurs fait quelque chose de plus grand que celui qui crée les anges. Saint Augustin n'a point osé résoudre cette difficulté, mais voici ce qu'il dit : Décide qui pourra, s'il est plus grand de créer les anges qui sont dans la justice, que de justifier les hommes qui sont dans le péché. Du moins si ces deux actions prouvent une égale puissance, la seconde témoigne d'une plus

grande miséricorde. Cet argument peut faire comprendre à ceux qui ont toute raison de croire qu'ils ont été appelés du péché à la justice, combien ils sont redevables à l'auteur de ce grand bienfait de leur salut, puisqu'en les faisant passer du péché à la grâce, il n'a pas fait moins qu'en créant le ciel et la terre.

Mais pourquoi une telle vertu et une telle puissance conférées à l'infirmité humaine? Notre Sauveur en donne la raison. « Parce que, dit-il, je m'en vais à mon Père. Et tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je le ferai. » Ainsi donc voilà la cause de toutes les grâces et de tous les biens qui nous sont accordés. « Jésus-Christ qui est juste, est notre avocat, auprès de son Père, » I *Joan.* II, 1; il plaide sans cesse pour nous en lui montrant les plaies de sa très-sainte humanité, et ses mérites et son intercession sont la source des dons célestes qui découlent si abondamment sur nous. De même que les ordres monastiques sont représentés à la cour de Rome par quelque cardinal chargé de les patronner et de plaider en leur faveur auprès du Souverain-Pontife, ainsi le Père céleste a donné aux hommes son Fils unique pour protecteur, afin qu'il gère continuellement les intérêts de leur salut. D'où il arrive que, lorsque nous prions le Père céleste au nom de Jésus-Christ, ce divin Sauveur appuie notre demande, comme il nous le promet dans ce texte de notre évangile où il dit : « Quoi que vous demandiez à mon Père en mon nom, je le ferai, » c'est-à-dire, je l'obtiendrai pour vous.

C'est en vertu de cette ferme confiance dans le succès de la prière, que les apôtres, bien qu'ils fussent confirmés en grâce et qu'ils eussent reçu la plénitude de l'Esprit-Saint, ne cessèrent jamais de prier, afin d'obtenir un accroissement de grâces toujours plus grand. Aussi voyons-nous que, pour ne pas interrompre le double exercice de la prière et de la prédication, ils se déchargèrent du soin de nourrir les pauvres et les veuves sur des hommes expressément choisis pour cet office. « Il n'est pas juste, disaient-ils, que nous abandonnions l'enseignement de la parole de Dieu, pour nous occuper de servir à table. Choisissez donc, mes frères, sept hommes d'entre vous, d'une probité reconnue, pleins de l'Esprit-Saint et de sagesse à qui nous com-

mettions ce ministère. Pour nous, nous nous appliquerons entièrement à la prière et à la dispensation de la parole. » *Act.* VI, 2.

Saint Jacques, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, était fort assidu à cet exercice, et ce n'est pas là son seul titre à nos éloges, puisqu'il n'est pas moins recommandable par un grand nombre d'autres vertus. Voici ce qu'Hégésippe, écrivain qui était voisin des temps apostoliques, dit de lui : Jacques fut saint dès avant sa naissance; il n'usa jamais de vin ni d'aucune boisson enivrante et ne voulut jamais se nourrir de la chair des animaux. Ni le rasoir ni les ciseaux ne touchèrent jamais sa tête; jamais non plus il ne fit usage d'huile ni de parfums. Lui seul avait le droit d'entrer dans la partie intérieure du temple qu'on appelle le Saint-des-Saints, et il portait, non des vêtements de laine, mais une robe de lin. *Ezech.* XLIV, 17. Il avait coutume de venir seul dans le temple, et là, agenouillé sur la terre, il suppliait Dieu d'être propice à son peuple, et il demeurait si longtemps dans cette posture, que ses genoux s'endurcirent et qu'un calus s'y forma. L'estime qu'inspiraient à tous ses mortifications incroyables et sa grande sainteté lui fit donner le surnom de Juste, et cette estime était si généralement répandue, que Josèphe, bien qu'il eût notre religion en horreur, attribue au meurtre de saint Jacques le siége de Jérusalem et tous les désastres qui accompagnèrent la ruine de cette ville. Il dit que cette opinion était celle des esprits les plus sages et de tous les hommes de bien, tant était grande la réputation de sainteté et d'innocence du saint évêque! Un autre titre magnifique du saint apôtre à notre culte et à nos louanges est celui dont saint Paul fait mention dans sa première épître aux Corinthiens, où il dit que Jésus-Christ après sa résurrection s'est fait voir à saint Jacques. I *Cor.* XV, 7. Voici le fait tel que saint Jérôme déclare l'avoir trouvé dans l'évangile dit évangile des Hébreux, qu'il a traduit de l'hébreu en grec et en latin. Selon cet évangile, saint Jacques avait juré de ne point prendre de nourriture, depuis l'heure où Jésus-Christ avait été mis en croix jusqu'au moment où il verrait le Sauveur ressuscité d'entre les morts. En considération de ce désir de son disciple, Jésus vint à lui, s'assit à sa table, et lui présenta du

pain en lui disant de manger, parce qu'il était ressuscité. Ce saint apôtre, après avoir gouverné pendant trente ans l'église de Jérusalem, mourut glorieusement pour sa foi. Il fut précipité du haut du temple, et pendant qu'il priait encore pour ceux qui le traitaient si cruellement, un foulon lui brisa la tête d'un coup de levier.

Quant à Philippe, il prêcha pendant vingt ans l'Evangile dans la Scythie et opéra un grand nombre de conversions. Etant tombé enfin au pouvoir des Ebionites, ces hérétiques l'attachèrent à une croix et l'accablèrent d'une grêle de pierres.

L'exemple de ces deux saints nous avertit, chrétiens, qu'on ne peut entrer dans le royaume des cieux que par les travaux et les souffrances. C'est par cette voie qu'y sont arrivés les apôtres, les prophètes, les martyrs et le Saint des saints, notre Seigneur Jésus-Christ lui-même, lequel nous a laissé son exemple, afin que nous marchions sur ses traces et que nous le suivions dans cette vie, si nous voulons obtenir l'autre et y jouir éternellement de sa divine présence.

PREMIER SERMON

POUR

LA FÊTE DE L'INVENTION DE LA SAINTE CROIX.

COURTE EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — BIENFAITS DE LA CROIX DÉMONTRÉS PAR LE DÉVELOPPEMENT DES PAROLES DU TEXTE.

Arcum meum ponam in nubibus cœli, et erit signum fœderis inter me et inter terram.

Je mettrai mon arc dans les nuées du ciel, et il sera le signe de l'alliance que j'ai faite avec la terre. *Gen.* IX, 13.

Telles sont les paroles que le Seigneur adressa à Noé après le déluge, paroles dont je me suis proposé, mes frères, de vous expliquer le sens mystérieux dans ce discours, parce qu'elles nous font admirablement connaître le grand bienfait de la croix de notre Seigneur, dont nous célébrons aujourd'hui l'Invention.

Mais auparavant je dois vous donner un court exposé de l'évangile de ce jour. Afin donc de traiter cette matière avec toute la piété et toute la dévotion que demande un sujet aussi important, implorons humblement l'assistance céleste par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

L'évangile que nous lisons aujourd'hui est un espèce de dialogue entre notre Seigneur et l'un des principaux pharisiens. Dans ce dialogue, il s'agit d'une question très-utile et que nous avons le plus grand intérêt à connaître. Cette question est celle-ci : Que devons-nous faire pour obtenir la vie éternelle et le salut? Tout d'abord le pharisien cherche à gagner la bienveillance du Sauveur par ces quelques mots : « Maître, nous savons que vous êtes venu de la part de Dieu pour nous instruire, comme un docteur; car personne ne saurait faire les miracles que vous faites, si Dieu n'est avec lui. » *Joan.* III, 2. Cet homme, l'un des plus considérables d'entre les pharisiens, était cependant exempt des passions de cette secte, c'est-à-dire de l'envie, de l'avarice et de l'ambition. Aussi, notre Seigneur, qui aime les cœurs droits, éclaira-t-il l'esprit de ce pharisien d'une lumière particulière, afin que la vue des miracles éclatants qu'opérait le Sauveur, l'engageât à croire. Quoique les miracles, en effet, confirment pleinement la vérité de la foi, comme la foi est un don de Dieu, il est nécessaire que la vertu de l'Esprit de Dieu vienne s'ajouter aux miracles pour exciter l'homme à croire. De combien de miracles Pharaon ne fut-il pas le témoin? Combien de miracles notre Seigneur n'opéra-t-il point parmi les Juifs? Ils virent la résurrection de Lazare, enterré depuis quatre jours; ils connurent celle de Jésus-Christ lui-même par la déposition des soldats préposés à la garde de son tombeau, et cependant malgré ces prodiges et un grand nombre d'autres accomplis sous leurs yeux, ils demeurèrent obstinément dans leur incrédulité. De là cette parole du Sauveur : « Si je n'avais point fait parmi eux des œuvres qu'aucun autre n'a faites, ils n'auraient point de péché, mais maintenant ils n'ont point d'excuses de leur péché. » *Joan.* XV, 22, 24. Faut-il donc s'étonner, mes frères, qu'un bon

nombre de chrétiens profitent si peu des sermons qu'ils entendent tous les jours, quand les juifs ne se convertirent pas à la vue de tant d'œuvres merveilleuses du Sauveur, mille fois plus puissantes que nos paroles? Fasse le Ciel que ces chrétiens indifférents n'imitent point une telle obstination et un tel aveuglement! Mais revenons à notre objet.

Il est à présumer que ce pharisien, déjà prévenu de la grâce, posa à Jésus la question qu'un jeune homme avait un jour adressée au Sauveur, en ces termes : « Bon Maître, que faut-il que je fasse pour acquérir la vie éternelle? » *Luc.* XVIII, 18. Les paroles de notre Seigneur le font supposer. « En vérité, en vérité je te le dis, répond-il, personne ne peut voir le royaume de Dieu s'il ne naît de nouveau. » *Joan.* III, 3. Comme s'il disait : Tu désires connaître la théologie la plus haute et la plus utile; tu veux savoir ce que tu as à faire pour parvenir au royaume céleste, régner avec Dieu, être admis parmi les chœurs angéliques, t'asseoir à l'éternel banquet, te nourrir du pain des anges et devenir participant de la félicité divine. C'est là, en effet, l'objet le plus digne de tous les désirs; c'est là le plus grand de tous les biens, le terme final de la vie humaine et le but pour lequel les hommes ont été créés de Dieu. Tu m'interroges donc sur la chose la plus utile à connaître et la plus nécessaire. Mais il n'est pas aussi facile d'obtenir ce que tu désires; car le chemin qui conduit de la terre au ciel n'est pas une voie douce et unie. La cité céleste est d'un or pur semblable au verre le plus clair, et il n'y entre rien de souillé. *Apoc.* XXI, 18. Pour mériter un si grand honneur, il faut que l'homme qui désire être un jour semblable en gloire à Dieu, lui devienne semblable en cette vie. Telle est la disposition nécessaire. On n'enchâsse pas les pierres précieuses dans des anneaux de fer ou de cuivre, mais dans des anneaux d'or; ainsi, cette perle incomparable de la gloire céleste veut non des âmes de fer et encore impures, mais, si je puis parler ainsi, des âmes d'or, débarrassées de toute souillure terrestre. La gloire et la félicité des anges demande aussi dans les hommes une pureté angélique. Se peut-il, en effet, un plus étrange renversement que de prétendre associer la vie des ani-

maux et la gloire des anges, vivre dans ce monde comme les brutes et aspirer dans l'autre à la gloire des esprits célestes?

Voilà ce que le Sauveur veut nous faire comprendre, lorsqu'il dit : « En vérité, en vérité je vous l'assure, personne ne peut voir le royaume de Dieu, s'il ne naît de nouveau, » ou, en d'autres termes : Cette gloire du ciel demande une si grande pureté d'âme, et la vie de l'homme juste doit être tellement éloignée de la vie ordinaire des hommes corrompus, que quiconque y aspire doit non-seulement ne pas ressembler aux autres, mais encore être différent de lui-même. Il faut que l'homme livré à l'habitude du péché embrasse un autre genre de vie; que ses dispositions intérieures, ses désirs, ses desseins, ses plaisirs, ses jugements, ses résolutions, la direction de sa vie soient complètement changés; en un mot, il faut qu'il s'opère en lui une telle métamorphose, que ceux qui l'avaient connu puissent dire : cet homme n'est plus du tout le même. Auparavant il était orgueilleux, ambitieux, esclave de la volupté, avare, prodigue, détracteur, médisant, intempérant; maintenant, au contraire, il est humble, doux, patient, pieux, ami des hommes de bien, libéral envers les pauvres, plein d'ardeur pour la vertu, enfin, c'est à ne pas le reconnaître. Tel est donc le grand changement de vie que notre Seigneur signale lorsqu'il dit que l'homme doit naître une seconde fois. C'est qu'en effet la nature humaine a tellement dégénéré de sa pureté originelle par le péché du père commun des hommes, qu'à moins d'être renouvelée par la vertu du divin Esprit, elle est complètement incapable d'atteindre à la gloire du royaume céleste.

Le Sauveur nous le donne à entendre dans les paroles suivantes : « Ce qui est né de la chair, est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit. » *Joan.* III, 6. Notre Seigneur, en distinguant ici la chair de l'esprit, a voulu sous ce nom de chair désigner tout ce qui est vide de l'esprit de Dieu. Voici le sens de ces paroles : Ce qui est seulement de l'homme, ce qui est dépourvu du divin esprit, ce qui est produit par la génération charnelle, ne peut pas s'élever au-dessus de la condition de sa nature. Comment donc la nature humaine, qui en elle-même ne renferme rien que

d'humain, pourrait-elle, sans le secours de l'Esprit d'en haut, s'élever à la vie céleste et à la félicité divine? La chair est nécessairement emprisonnée dans les limites de la chair, et l'humanité dans les limites de l'humanité, sans pouvoir franchir les bornes que lui a prescrites la nature. Mais ce qui a reçu de l'Esprit une nouvelle naissance, ce qui, animé d'une nouvelle vie, contient en soi un principe et un élément divin, ne peut-il pas aspirer à une vie spirituelle et divine?

Mais, dira-t-on, peut-être : N'y a-t-il pas dans l'homme un esprit, lequel étant différent de la nature de la chair, peut s'élever au-dessus de cette nature et conférer à l'homme une vie spirituelle? Il est vrai, cet esprit existe; mais, plongé dans la chair, il est lui-même en quelque sorte devenu chair. « Le corps qui se corrompt, a dit le Sage, appesantit l'âme, et cette demeure terrestre abat l'esprit dans la multiplicité des soins qui l'agitent. » *Sap.* IX, 15. L'Apôtre a parfaitement exprimé l'état dans lequel la chute primitive a laissé notre chair, lorsqu'il dit : « Je sais qu'il n'y a rien de bon en moi, c'est-à-dire dans ma chair. » *Scio enim quia non habitat in me, hoc est, in carne mea, bonum.* Rom. VII, 18. Quelle sera donc la condition de notre esprit, enfoncé dans cette chair et embarrassé dans ses liens? Quel remède à un si grand mal? Nul autre assurément que celui indiqué par le Sauveur dans notre évangile, où il assure qu'il nous faut naître de nouveau, c'est-à-dire qu'il faut que le vieil homme meure, et qu'à sa place ressuscite un homme nouveau, non plus un homme charnel comme le premier, mais un homme spirituel qui soit propre au royaume de Dieu.

Une autre cause de ce changement se tire de l'excellence et de la sublimité de la gloire céleste à laquelle l'homme doit se préparer dans cette vie. C'est une doctrine constante en philosophie, que les choses doivent être du même ordre que la fin à laquelle elles sont destinées. Par conséquent, la fin étant au-dessus de la condition de la nature, les moyens d'y atteindre doivent aussi être surnaturels. Puis donc que nous entendons par le royaume de Dieu la félicité des âmes bienheureuses, félicité qui consiste dans la claire vision de Dieu et qui est inaccessible aux forces de

la nature, il s'ensuit que quiconque désire participer à ce souverain bonheur, doit vivre, non d'une vie humaine, mais d'une vie en quelque sorte divine, et ressembler, par la pureté et la sainteté de sa vie, à Celui auquel il veut être semblable en gloire. « Mes bien-aimés, nous dit l'apôtre saint Jean, nous sommes déjà enfants de Dieu, mais ce que nous serons un jour ne paraît pas encore. Nous savons que lorsque Jésus-Christ se montrera dans sa gloire, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est. » *Charissimi, nunc filii Dei sumus, et nondum apparuit quid erimus. Scimus quoniam, cum apparuerit, similes ei erimus, quoniam videbimus eum secuti est.* I Joan. III, 2.

Tel est donc, chrétiens, le royaume de Dieu; telle est cette félicité suprême à laquelle nous aspirons tous. Mais comment l'homme juste doit-il s'y préparer? Le même apôtre nous l'indique en ajoutant immédiatement : « Quiconque a en soi cette espérance, se sanctifie comme il est saint lui-même, » *Et omnis qui habet hanc spem in eo, sanctificat se, sicut et ille sanctus est,* Ibid., 3, c'est-à-dire, s'efforce d'imiter dans sa vie le Dieu dont il désire partager la gloire. De cette manière, la fin et les moyens seront en parfaite harmonie. Ce grand changement de vie est donc ce que notre Seigneur veut nous faire entendre par la nouvelle naissance qu'il déclare nécessaire pour voir le royaume de Dieu.

Nicodème fut effrayé de la réponse du Sauveur : « Comment, dit-il, un homme qui est déjà vieux peut-il naître? Peut-il entrer une seconde fois dans le sein de sa mère pour naître encore? » Alors Jésus lui exposa de quelle manière ce changement de vie doit s'opérer. Ce n'est point par les forces de la nature, mais par l'eau de la régénération et par le renouvellement de l'Esprit-Saint, *Tit.* III, 5. « En vérité, je te le dis, lui répondit le Sauveur, si un homme ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu, » et en donnant aussitôt la raison, il ajouta : « Ce qui est né de la chair, est chair, et ce qui est né de l'Esprit, est esprit. Comme s'il disait : Tout effet participe à la nature de sa cause; ainsi, un bon arbre donne de bons fruits, et un mauvais arbre, de mauvais fruits; de la main d'un

artiste habile sort un ouvrage parfait, et de la main d'un artiste inhabile un ouvrage rempli d'imperfections; un fils dont le père a de la noblesse, est noble, et le fils d'un roturier est roturier comme son père. De même, ce qui est né de la chair est chair, et ne peut s'élever au-dessus de la nature de la chair ; mais ce qui a puisé dans l'Esprit de Dieu une nouvelle existence, peut mener une vie céleste et spirituelle et se trouve propre au royaume de Dieu. Ne t'étonne donc pas que pour arriver à ce royaume, auquel tu aspires, tu aies besoin d'être animé par cet Esprit céleste et de recevoir de sa vertu une nouvelle naissance.

Comme ce pharisien encore ignorant comprenait peu ce qu'il entendait dire de cette vertu de l'Esprit-Saint et de ce grand changement de vie, notre Seigneur le lui expliqua à l'aide d'une comparaison empruntée à la nature de l'air : « L'esprit, lui dit-il, souffle où il veut, et vous entendez sa voix, etc. » Ce mot esprit, suivant saint Chrysostome et d'autres interprètes grecs, ne désigne pas ici le Saint-Esprit, mais l'air et le vent auquel l'Esprit-Saint est comparé. Le sens des paroles de notre Seigneur est donc celui-ci : Quand le vent souffle avec violence, nous voyons son effet par les arbres qu'il agite avec fracas, bien que nous ne le voyions pas lui même. Ainsi ceux qui, véritablement repentants de leurs péchés sont revenus à Dieu et ont puisé dans l'Esprit céleste une vie nouvelle, se sentent portés avec force à la pratique des vertus les plus extraordinaires, sans qu'ils se rendent bien compte du principe qui les pousse, parce qu'ils ne voient pas en eux-mêmes, c'est-à-dire dans les forces de la nature humaine la raison de ce mouvement. En considérant le changement complet opéré en eux dans un si court espace de temps, ils ne peuvent s'empêcher d'être étonnés et de se dire à eux-mêmes : Je suis pourtant le même homme qu'auparavant; mon corps, mon âme, mon sang, ma chair sont bien les mêmes; d'où vient donc ce changement intérieur, si profond et si soudain, qui fait que ce qui m'avait toujours plu jusqu'à ce jour me déplaît maintenant et m'inspire autant de dégoût qu'un fumier infect, tandis que je recherche et que j'embrasse avec la plus grande avidité les choses qui autrefois excitaient ma répugnance? Combien sont différents des sen-

timents de ma vie précédente ces mouvements nouveaux et inaccoutumés que j'éprouve aujourd'hui!

Mais l'homme chez lequel s'opère ce changement de toutes ses affections, ne peut en trouver la cause en lui-même. Il conjecture que ce mouvement doit être attribué à l'Esprit de Dieu qui habite en son âme, mais il n'ose point l'affirmer, parce que « nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. » *Eccli.* IX, 1. Mais sans nous écarter davantage du récit de notre évangile, étudions avec attention le personnage qui converse avec Jésus.

Nicodème vint trouver Jésus la nuit. Il choisit ce moment parce qu'il était arrêté par le respect humain, et qu'il avait peur de l'opinion; il n'aurait pas voulu qu'on sût qu'il avait eu quelque rapport avec le Sauveur. Cette crainte le retenait dans le temps même où le récit des miracles éclatants de Jésus volait de bouche en bouche, et le faisait appeler par les uns Elie, par les autres Jérémie, et par quelques-uns le Christ ou l'un des anciens prophètes. Le nom de disciple du Christ, n'eût donc pas été alors sans gloire pour Nicodème. Toutefois, hâtons-nous de le dire, cet homme si faible et si craintif à cette époque, montra peu de temps après une fermeté d'âme et une constance incomparables; car après que notre Seigneur eut été condamné à la mort la plus infâme, par les sénateurs juifs, les princes des prêtres, tout le conseil, et par les cris du peuple entier, après qu'il eut été crucifié entre deux larrons, comme le plus coupable d'entre eux, et que, pour comble d'ignominie, on l'eut jugé moins digne de la vie et de la lumière du jour que Barabbas, homicide et perturbateur de la tranquillité publique, alors que Pierre, le chef des apôtres, regardait comme un déshonneur et comme une flétrissure d'avouer qu'il était disciple de Jésus, ce même pharisien qui naguère était venu trouver notre Seigneur pendant la nuit, parut au grand jour, et se déclarant ouvertement l'ami et le disciple de Jésus crucifié, enveloppa son corps sacré de linceuls et d'aromates, le déposa dans un sépulcre, et lui rendit les derniers honneurs avec le plus généreux dévouement.

Qui n'admirerait ici le profond changement opéré dans un même homme? qui ne verrait manifestement qu'il faut en cher-

cher le principe ailleurs que dans les forces humaines? C'est ainsi, comme nous le disions tout à l'heure, que l'homme juste sent en lui le mouvement de l'Esprit divin, sans pouvoir cependant en reconnaître la cause. Par cet exemple notre Seigneur a dissipé l'effroi et la crainte de Nicodème et de tous ceux qui regardent comme une chose très-difficile de renaître et d'être transformé en une créature nouvelle, puisqu'il leur apprend à tous que cette transformation si merveilleuse ne se fait point par la seule vertu de l'homme, mais par le secours et le bienfait de l'Esprit-Saint qui opère toutes choses dans les élus. Aussi l'Apôtre, après avoir dit qu'il a travaillé plus que tous les autres, ajoute aussitôt : « Non pas moi toutefois, mais la grâce de Dieu qui est avec moi. » *Non ego autem, sed gratia Dei mecum.* I Cor. xv, 10.

Quoique le Maître divin eût exposé assez nettement cette doctrine à Nicodème, cet homme accoutumé aux cérémonies extérieures de la loi mosaïque, ne comprenait rien à la grâce ni au mystère de la loi nouvelle. Il demande donc : « Comment cela peut-il se faire? Quoi! lui dit Jésus, tu es maître en Israël, et tu ignores ces choses? En vérité, en vérité je te le dis, nous disons ce que nous savons, et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu, et cependant vous ne recevez pas notre témoignage. Mais si vous ne me croyez pas, lorsque je vous parle des choses de la terre, comment me croirez-vous, quand je vous parlerai des choses du ciel? » Notre Seigneur appelle choses de la terre les préceptes de la vie morale à la connaissance desquels les philosophes sont parvenus par le secours de la raison et par les lumières naturelles. Et cependant, lorsque le Sauveur expliquait au peuple ces préceptes, et que, entre autres crimes il condamnait sévèrement l'avarice, les pharisiens se raillaient de lui. C'est donc avec raison qu'il dit : si vous n'entendez pas les choses de la terre, c'est-à-dire, les préceptes de la vie morale, comment comprendrez-vous les vérités du ciel et les œuvres mystérieuses de l'Esprit de Dieu que nul ne peut parfaitement enseigner, sinon Celui qui a été envoyé du ciel dans ce monde? Car « personne n'est monté au ciel que Celui qui est descendu du ciel, etc. » Et pour compléter cette doctrine de la loi nouvelle, notre Seigneur

termine en indiquant le moyen par lequel l'homme fidèle peut obtenir la grâce du salut. Il propose à cet effet la figure du serpent d'airain, comme nous le dirons en son lieu [1]. De même que les enfants d'Israël qui regardaient le serpent d'airain élevé dans le désert, étaient guéris, ainsi, lorsque nous contemplons avec les yeux de la foi et de la charité le Fils de Dieu attaché à la croix, nous obtenons la guérison de notre âme et la grâce de l'Esprit-Saint à l'aide de laquelle nous pouvons mener sur la terre une vie toute céleste. Mais c'en est assez sur l'évangile de ce jour. Il est temps d'en venir à l'explication des paroles qui m'ont servi de texte.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE

I.

Nous nous sommes proposé, comme nous l'avons dit au commencement, de traiter dans ce discours des bienfaits de la croix de notre Seigneur. Qu'on ne s'imagine pas cependant que nous puissions les énumérer tous; autant vaudrait essayer de compter les astres du firmament. On peut dire néanmoins que tout ce que Dieu a fait depuis l'origine du monde jusqu'à ce jour, et tout ce qu'il fera jusqu'à la fin des temps, doit être attribué à cet arbre de vie. C'est un principe de philosophie, que tous les effets sont imputés non-seulement à la cause principale, mais à l'instrument qu'elle emploie. De là il suit que, bien que le Dieu Très-Bon et Très-Grand soit appelé par les philosophes le premier moteur et modérateur de toutes choses, cependant le premier mobile, c'est-à-dire celui des orbes célestes qui chaque jour entraîne les autres dans son perpétuel mouvement, est désigné comme étant la cause de toutes les choses qui sont produites dans ce monde inférieur, parce qu'il est l'instrument de la cause première. De même, nous disons que Dieu est la cause première de tous les dons et de toutes les grâces, c'est-à-dire, la source, l'origine et comme l'océan d'où ils découlent, car « toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut, et descend du Père des lumières. » *Omne datum opti-*

[1] Voir le IIIe Sermon pour la fête de l'Invention de la Croix.

mum et omne donum perfectum desursum est, descendens a Patre luminum. Jac. I, 17. Mais cette cause principale agit au moyen de deux instruments, dont l'un est l'humanité sainte de Jésus-Christ unie au Verbe de Dieu, et l'autre, l'étendard de la croix sur laquelle notre Seigneur a triomphé et a vaincu la mort par la mort elle-même. De là vient que tout ce que la divinité et l'humanité de Jésus-Christ ont fait par la croix dans l'œuvre de notre salut, nous l'attribuons au bois de cette croix adorable, puisque c'est en mourant sur la croix, que notre Seigneur a fait mourir la mort, nous a rappelés à la vie, nous a affranchis de tous les maux et nous a rendu tous les biens.

Mais parmi les nombreux bienfaits de la croix de Jésus-Christ, il en est un qui en renferme beaucoup d'autres et que je veux vous signaler. Si le monde subsiste encore, si les eaux du ciel ne l'ont pas submergé une seconde fois à cause des péchés innombrables des hommes, nous le devons à la vertu du bois sacré de la croix. C'est ce que le Seigneur a voulu nous figurer d'une manière admirable, après le déluge universel qui engloutit et noya le monde entier. Quand les eaux se furent retirées, et que la terre eut repris son aspect ordinaire, et le ciel, sa sérénité, « Noé dressa un autel au Seigneur, et prenant de tous les animaux et de tous les oiseaux purs, il les lui offrit en holocauste sur cet autel. Le Seigneur les reçut en odeur de suavité, et il dit : Je ne répandrai plus ma malédiction sur la terre, à cause des hommes, et je ne frapperai plus de mort, comme j'ai fait, tout ce qui est vivant et animé. » *Gen.* VIII, 20. Et un peu après, « le Seigneur dit encore à Noé et à ses enfants : Je vais faire alliance avec vous et avec votre race après vous. Voici le signe de l'alliance que j'établis pour jamais entre moi et vous et tous les êtres vivants qui sont avec vous. Je mettrai mon arc dans les nuées, afin qu'il soit le signe de l'alliance que j'ai faite avec la terre. Et lorsque j'aurai couvert le ciel de nuages, mon arc paraîtra dans les nuées, et je me souviendrai de l'alliance que j'ai faite avec vous et avec toute âme qui vit et anime la chair, et il n'y aura plus à l'avenir de déluge qui fasse périr dans ses eaux toute chair qui a vie. Mon arc sera dans les nuées, et en le voyant je me ressouvien-

drai de l'alliance éternelle qui a été faite entre Dieu et toutes les âmes vivantes qui animent toute chair qui est sur la terre. » *Gen.* IX, 9.

Ces paroles, autant que je puis le conjecturer, doivent avoir excité chez la plupart d'entre vous le même étonnement qu'elles m'ont souvent causé à moi-même, pour plusieurs raisons que je vais vous donner. Et d'abord, quelle vertu et quel mérite si grands y avait-il dans cet holocauste d'oiseaux et d'autres animaux, ou dans les dispositions religieuses de celui qui versait un sang étranger, pour que, en faveur de ce sacrifice, Dieu promît d'épargner désormais le monde, c'est-à-dire, tous les hommes de tous les siècles, quels que fussent leurs crimes? Est-ce le sang des animaux qui plaît à la sainteté divine? N'est-ce pas plutôt la justice et la piété, et les plus grandes récompenses de Dieu ne sont-elles pas pour les plus grandes preuves de vertu? S'il promet à Abraham une nombreuse postérité, c'est parce que ce patriarche se montrait disposé, non à répandre le sang des animaux, mais à immoler de sa propre main son fils bien-aimé. Je suis bien plus étonné encore, quand je vois Dieu donner pour signe de son alliance avec les hommes l'arc-en-ciel, c'est-à-dire un phénomène qui trompe les yeux et leur fait illusion. On en peut juger par la comparaison suivante : Qu'on approche de ses yeux un verre rouge, tous les objets paraîtront rouges, quoiqu'ils n'aient pas cette couleur. Il en est de même de l'arc-en-ciel. Aucune des couleurs dont il brille ne lui appartient, puisqu'il n'est rien en réalité. Je ne suis pas moins surpris d'entendre Dieu répéter si fréquemment ce même mot, comme pour l'inculquer plus fortement dans l'esprit des hommes : « Je mettrai, dit-il, mon arc dans les nuées. » *Gen.* IX, 13. — « Mon arc paraîtra dans les nuées. » *Ibid.*, 14. — « Mon arc sera dans les nuées, et je le verrai. » *Ibid.*, 16. — En quoi ce signe était-il nécessaire pour que le Seigneur se ressouvînt de son alliance? Dieu peut-il oublier ses promesses ou toute autre chose? Son éternité n'est-elle pas un seul et même instant? Or, dans un instant, disent les philosophes, il n'y a point de division, rien qui précède ou qui suive. De même, dans l'éternité, toutes choses sont présentes à Dieu en

même temps, et il n'y a pour lui ni passé ni futur. Pourquoi donc ces signes qui doivent rappeler à la Sagesse éternelle sa promesse? Tout cela, mes frères, a quelque chose d'étonnant. Il nous faut éclaircir ce mystère; mais pour y réussir, nous devons commencer par quelques principes empruntés à la philosophie scolastique.

On distingue en philosophie quatre espèce de causes qui sont nécessairement requises pour toute espèce d'œuvres. En première ligne, on met la fin, qu'on appelle la cause des causes, parce qu'elle détermine la cause efficiente à agir; celle-ci dispose la matière et y joint la forme. La philosophie nous apprend encore que tout agent agit pour une fin; par conséquent, plus l'agent est sage, plus excellente aussi est son œuvre. Or, que peut-on imaginer de plus sage que Dieu, lequel est l'auteur et l'artisan de ce monde, c'est-à-dire, de l'ouvrage le plus parfait? Comme Dieu n'a pas créé ce monde de toute éternité, mais dans le temps, et seulement depuis quelques siècles, examinons quelle fin ce sublime artiste s'est proposée dans la création d'un si magnifique ouvrage. Ce serait une folie, en effet, de dire que Dieu a fait cette œuvre merveilleuse, et qu'il l'a conservée si longtemps, sans but et sans raison. Ce but, quel est-il? Quel motif a déterminé Dieu à produire cette œuvre si belle et si variée dans son ensemble? Les passereaux, lorsqu'ils construisent leurs nids et élèvent leurs petits, se proposent une fin. Quelle fin digne de son infinie sagesse, l'Eternel s'est-il donc proposée, dans la création de cet univers?

Cette question a été traitée par Aristote dans sa *Métaphysique,* au livre XII[e] qui a pour objet la théologie naturelle. Après avoir démontré par les plus solides raisons que Dieu est le principe et le modérateur de tout cet univers, et la cause première de toutes les causes, que le ciel et toutes les choses de ce monde tiennent de lui leur nature, ce philosophe disserte sur la fin que Dieu s'est proposée dans ce merveilleux ouvrage. Il demande si l'ordre et la beauté de l'univers sont la fin pour laquelle il a été créé, et répond avec beaucoup de sagesse que la fin dernière du monde n'est point l'ordre et la perfection qui y règnent, mais Celui qui gouverne ce monde. De même, dit-il, que dans un corps de

troupes, ce n'est point l'ordre et la bonne tenue des soldats, mais la gloire et l'autorité du général qui est la fin, ainsi dans la grande armée des êtres qui composent cet univers, la fin dernière n'est pas l'harmonie qu'on y admire, mais la gloire du créateur.

Le philosophe païen exprime la même pensée que Salomon. « Le Seigneur, dit ce sage roi, a tout fait pour lui-même. » *Universa propter semetipsum operatus est Dominus.* Prov. XVI, 4. Mais qu'est-ce à dire, pour lui-même? C'est-à-dire, pour la gloire de son nom, pour que les hommes considérant ce grand et magnifique ouvrage, et s'élevant jusqu'à son auteur, publient sa gloire, admirent sa sagesse, honorent sa puissance, chérissent sa bonté et mettent tout leur bonheur à le contempler et à l'aimer.

Dieu s'étant proposé cette fin, a exécuté son œuvre avec un art exquis, afin que la perfection de cette œuvre manifestât celle de l'ouvrier et engageât les hommes à rendre à l'auteur de tant de merveilles un culte digne de lui. Le prince de la médecine, Gallien, a consigné dans un de ses ouvrages les sentiments de profonde et religieuse admiration que lui inspirait la considération des beautés de l'univers. Voici ses paroles mémorables : « En écrivant ces choses, dit-il, je compose une hymne à la gloire du Créateur, et je pense que la véritable piété envers lui ne consiste pas à immoler en son honneur des hécatombes de taureaux, ou à faire fumer l'encens et mille espèces de parfums; mais je rends hommage à sa divinité, si je reconnais d'abord moi-même et si j'apprends ensuite aux autres quelles sont et sa sagesse, et sa puissance, et sa bonté. Le soin qu'il a pris de donner à chaque être la beauté qui lui est propre et de ne priver aucun d'eux de quelque qualité, me révèle la bonté la plus parfaite. Que sa bonté soit donc célébrée dans nos cantiques. Avoir imaginé tout ce qui pouvait plus particulièrement embellir chaque chose, manifeste la sagesse la plus profonde, et avoir fait tout ce qu'il a voulu, prouve une puissance irrésistible. » *Gal. De usu part.* Dans ce langage d'un païen ne croirait-on pas entendre les paroles du Seigneur lui-même disant par son Prophète : « C'est la miséricorde que je veux et non le sacrifice; et j'aime mieux la connais-

sance de Dieu que les holocaustes? » *Misericordiam volui, et non sacrificium, et scientiam Dei, plusquam holocausta.* Ose. VI, 6. En d'autres termes : La connaissance de la divinité, cette connaissance qui produit le respect et le culte véritable de Dieu, lui est beaucoup plus agréable que tous les holocaustes et les sacrifices d'animaux, ainsi que l'atteste le Seigneur lui-même : « Mangerai-je, dit-il, la chair des taureaux ou boirai-je le sang des boucs? Immolez à Dieu un sacrifice de louanges, et rendez vos vœux au Très-Haut. Le sacrifice des louanges est celui par lequel l'homme m'honorera véritablement. » *Ps.* XLIX, 13, 23.

Telle est donc la fin pour laquelle Dieu a créé avec un art merveilleux cet univers qu'il régit et gouverne avec un ordre non moins admirable. C'est pour cela qu'il envoie du ciel à des époques réglées, les vents, les pluies, la neige, la glace, les ondées du printemps et de l'automne, et la rosée du matin. C'est pour cela qu'il a fait les jours et les nuits, et qu'il a partagé également les diverses saisons de l'année, selon qu'il est nécessaire pour que les semences soient confiées à la terre, pour que les fruits mûrissent et soient recueillis. C'est pour cela qu'il dirige le soleil, la lune et les autres astres dans leur marche constamment régulière au milieu de leurs différentes révolutions dont l'influence est si salutaire et si féconde.

Si donc la Sagesse divine a créé le monde, si elle le conserve et le gouverne pour cette fin, il s'ensuit que c'est en vain qu'ils vivent et qu'ils usent des bienfaits de Dieu, les hommes qui, oublieux de cette fin, ne s'occupent que du soin d'amasser des richesses et se livrent tout entiers aux pensées et aux convoitises terrestres. Pour leur reprocher leur conduite et les en faire rougir, je ne veux d'autre exemple que celui d'un païen. Qu'ils écoutent Sénèque. Ce philosophe, traitant des phénomènes de la nature, s'écrie : « Si l'accès de ces mystères m'était interdit, à quoi m'eût-il servi de naître? Pourquoi alors me féliciterais-je d'être au nombre des vivants? Pour filtrer des breuvages et digérer des aliments? Pour soigner ce débile et misérable corps qui périt, dès que je cesse de le remplir? Pour jouer toute ma vie le rôle de garde-malade, et craindre la mort pour laquelle

nous naissons tous? Otez-moi cette inestimable jouissance; l'existence vaut-elle que je m'épuise pour elle de fatigues et de sueurs? Oh! que l'homme est petit, tant qu'il ne s'élève pas au-dessus des choses de la terre! » Quel est celui qui, en entendant un païen tenir un tel langage, ne rougirait de la conduite de tant de chrétiens, dont les sentiments sont si éloignés de ceux de ce philosophe? Combien en est-il qui réfléchissent à cette fin? Combien qui pensent que c'est pour cette fin qu'ils ont reçu la vie? Combien qui règlent leur vie de telle sorte, qu'il paraisse que c'est pour cela qu'ils ont été mis en ce monde? Elle n'est que trop vraie, hélas! cette parole du Prophète : « L'homme avait été élevé en honneur, et il ne l'a point compris; il a été comparé aux bêtes qui n'ont aucune raison, et il leur est devenu semblable. » *Homo cum in honore esset, non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis.* Ps. XLVIII, 13. C'est-à-dire, que l'homme qui avait été créé de Dieu pour contempler ses œuvres magnifiques, et reconnaître par un juste tribut de louanges les bienfaits de son auteur, l'homme a oublié cette noble fin, et n'ayant de pensées, de soucis, de désirs que pour les choses de la terre, au milieu des bienfaits de Dieu dont il jouit, il n'élève pas plus ses regards vers son bienfaiteur, que les animaux qui se repaissent des aliments que leur fournit la Providence, et ne connaissent pas le Dieu qui les a créés et les nourrit. Mais revenons à notre dessein.

II.

Dieu, qui est le souverain maître de l'univers, ayant donc créé le monde pour la fin que nous venons d'exposer, il s'ensuit que, si les hommes s'écartent de cette fin, négligent de rendre à Dieu le culte qui lui est dû et se servent des créatures, non pour la gloire du Créateur, mais pour satisfaire leur sensualité et leur orgueil, le monde n'a plus de raison de subsister; car une fois que la fin n'existe plus, pourquoi ce qui a été fait en vue de cette fin, continuerait-il d'exister? Il n'est pas moins indigne de Dieu de conserver les hommes, lorsqu'ils se détournent de cette fin,

que de les créer pour qu'ils vivent ainsi, puisque, pour Dieu, conserver est la même chose que créer et faire toujours ce qu'il a fait une fois. Aussi voyons-nous qu'il voulut détruire le monde récemment sorti de ses mains, parce que toute chair avait corrompu sa voie et s'était écartée de sa fin. « Il se repentit, dit la Sainte-Ecriture, d'avoir fait l'homme sur la terre, » *Pœnituit eum quod hominem fecisset in terra,* Gen. VI, 6, voulant nous faire entendre par cette façon de parler qu'il imita la conduite ordinaire des hommes, lorsqu'ils ont inutilement entrepris quelque ouvrage. Ils se repentent alors de ce qu'ils ont fait, et abandonnent l'œuvre commencée, en détruisant ce qu'ils ont exécuté. Voici un fait qui s'est passé il n'y a que quelques jours. Un homme avait établi sur un cours d'eau un moulin dont il tirait de grands profits, lorsque le fleuve vint à changer son lit et à se creuser de nouvelles rives. Le propriétaire essaya de ramener le cours d'eau dans son ancien lit, et pour cela il n'épargna ni peines ni dépenses, mais tout ayant été inutile, il détruisit le moulin de fond en comble, parce que cette construction n'avait plus désormais d'utilité.

Ainsi a fait la sagesse éternelle. Le genre humain s'étant éloigné de sa fin, elle n'avait plus aucune raison de conserver le monde plus longtemps. De là cette terrible sentence : « J'exterminerai de dessus la terre l'homme que j'ai créé; j'exterminerai tout, depuis l'homme jusqu'aux animaux, depuis tout ce qui rampe sur la terre jusqu'aux oiseaux du ciel, car je me repens de les avoir faits. » *Gen.* VI, 7. C'est pourquoi le Seigneur détruisit par les eaux du déluge tant de villes, tant de nations, tant de royaumes et de richesses, et ne voulut sauver que ce que l'arche pouvait contenir. Ainsi, à la prière d'Elie, le ciel demeura fermé durant trois ans et six mois, afin que les hommes, qui avaient oublié Dieu, périssent par la famine. Le Prophète resta inflexible à la vue du grand nombre de victimes: il savait que la vie était inutile à ces hommes qui n'honoraient pas le Seigneur, et que c'était chose indigne que les ondées et les pluies, c'est-à-dire les créatures de Dieu, servissent aux contempteurs de Dieu.

Vous pouvez, mes frères, par cet exemple du déluge, pour n'en point citer d'autres, juger de la malice et de la laideur du péché,

et comprendre de quelle haine profonde Dieu le poursuit, en voyant ce Père des miséricordes infliger aux méchants un supplice si cruel et si épouvantable, et envelopper dans la même vengeance tant d'enfants, tant d'être vivants, tant de richesses, tant de nations et de royaumes. L'apôtre saint Pierre se sert de cet exemple pour nous exhorter à la crainte de la justice divine et à l'horreur du péché : « Dieu, dit-il, n'a point épargné l'ancien monde, mais n'a sauvé que Noé, prédicateur de la justice, en faisant fondre les eaux du déluge sur le monde des méchants. » II *Petr.* II, 5. Puisque les hommes s'étaient détournés par leur impiété et leur crime de la fin pour laquelle Dieu les avait créés, leur conservation n'avait plus aucune raison d'être.

Peut-être pensez-vous, mes frères, que j'ai perdu de vue mon sujet. Il n'en est rien, et j'y arrive enfin à travers tous ces détours. Je demandais donc pourquoi le sacrifice de Noé avait été si agréable à Dieu, qu'en faveur de cet holocauste il avait promis d'épargner désormais le monde, et avait mis son arc dans les nuées du ciel comme gage de sa promesse. Je réponds à cela que ce sacrifice ne pouvait satisfaire à la justice divine, au point d'assurer par son mérite le salut de tous les siècles; de même que l'arc, qui n'est qu'une illusion des yeux, ne pouvait être un signe dont la seule vue dût apaiser la colère de Dieu et attirer sur nous ses faveurs. Mais ce sacrifice de Noé, « dont l'odeur fut agréable à Dieu, » figurait le grand sacrifice par lequel notre divin Sauveur s'offrit en odeur de suavité à son père pour le salut du genre humain. Etendu sur le bûcher de la croix, dévoré par les flammes de sa charité, il exhala la suave odeur de toutes les vertus; et suspendu au gibet, teint du sang et des livides couleurs de ses blessures, il est l'arc élevé dans les nuées du ciel, dont la vue apaisa et apaisera toujours la colère du Père céleste, « car c'est lui qui est la victime de propitiation pour nos péchés, et non-seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux de tout le monde. » *Et ipse est propitiatio pro peccatis nostris, non pro nostris autem tantum, sed etiam pro totius mundi.* I Joan. II, 2.

Le Seigneur a donc voulu donner au monde l'arc-en-ciel comme témoignage de son alliance, afin que cet arc, qui, comme nous

l'avons dit, n'est rien en réalité, élevât nos pensées à quelque chose de plus grand et de plus divin. Dieu, dans les desseins de sa sagesse, en a usé fréquemment ainsi dans la loi ancienne, dont les cérémonies et les pratiques semblent parfois n'avoir aucun rapport au culte divin, afin que ces humbles symboles excitent notre intelligence à chercher quelque chose de plus sublime et de plus excellent. Il n'est donc pas étonnant que nous soyons conduits à trouver et à contempler dans cet arc figuratif l'Auteur de notre salut et de notre rédemption.

D'après cet exposé, nous ne devons pas être surpris, comme il vous est facile de le comprendre, que Dieu ait promis aux hommes que le monde n'avait plus rien à craindre dans l'avenir des eaux du déluge, à cause du sacrifice de la Victime sans tache figurée par celui de Noé. Et pourquoi? Parce que le mérite de la croix et de la passion du Sauveur a rendu Dieu si propice aux hommes, que, non-seulement il leur accorde le pardon de leurs fautes, lorsqu'ils sont vraiment pénitents, mais encore qu'il a résolu de répandre continuellement sur eux sa grâce, et l'Esprit-Saint, et tous ses dons, en vue des mérites de son divin fils. D'où il résulte que la piété et la justice ne cessant pas désormais de fleurir sur la terre, il n'y a plus de raison pour que Dieu détruise le monde, à cause des péchés des hommes. En promettant à Noé et à ses descendants qu'il n'ouvrirait plus les cataractes du ciel pour désoler la terre, il savait, ce Dieu infiniment sage, ce qu'il promettait, et pourquoi il le promettait. Il savait que, par les mérites de son divin fils, la religion devait régner éternellement parmi les hommes, et que, par conséquent, il n'aurait plus à répandre sur le monde les eaux d'un nouveau déluge. Tout le chœur des prophètes n'a qu'une voix pour annoncer cet heureux avenir. Bornons-nous au témoignage d'Isaïe, lequel, après avoir raconté la passion de notre Seigneur, en montre aussitôt le fruit. « S'il livre son âme pour le péché, dit ce prophète, en parlant du Sauveur, il verra sa race durer longtemps, et la volonté de Dieu s'exécutera heureusement par sa conduite. » *Is.* LIII, 10. Ce mot *longtemps* désigne ici une durée perpétuelle, ainsi que le même prophète le confirme dans un autre endroit, où il dit : « Son empire s'étendra de plus en

plus, et la paix qu'il établira n'aura point de fin; il s'assiéra sur le trône de David, et il possédera son royaume pour l'affermir et le fortifier dans l'équité et la justice, depuis ce temps jusqu'à jamais. » *Ibid.* IX, 7.

Ainsi donc, vous le voyez, mes frères, si le monde a une stabilité durable, et si nous subsistons avec lui, c'est au mystère de la croix que nous le devons. Nous n'avons plus besoin d'élever par de pénibles efforts une nouvelle tour de Babel pour nous préserver du retour du déluge, puisque la croix du Sauveur dissipe à cet égard toutes nos craintes. Vous comprenez encore que, par le mérite de cette croix, la justice et la piété ne devant jamais quitter la terre, la justice divine n'a plus désormais de motif de déchaîner les cataractes du ciel sur le monde pour l'engloutir. Non, ce n'est plus l'eau du déluge, mais, selon la prédiction d'Isaïe, c'est la justice qui doit inonder le monde par Jésus-Christ. Vous comprenez également que toutes les grâces et tous les dons du Saint-Esprit nous sont conférés en vue des mérites de Jésus crucifié. C'est lui qui nous a obtenu la première grâce qui nous fait sortir du péché; c'est lui qui nous a délivrés du péché, de la mort et de l'enfer. Ainsi donc, si nous sortons du tombeau de nos péchés, c'est par ses mérites que nous ressuscitons; si nous gardons la justice jusqu'à la fin, c'est par ses mérites que nous la conservons; si nous triomphons des tentations de l'antique ennemi, c'est par ses mérites que nous remportons la victoire; si nous faisons quelque bonne œuvre, c'est par ses mérites que nous l'accomplissons; si nous sommes embrasés d'un pieux désir, c'est par ses mérites que nous en ressentons les ardeurs; si nous ne sommes point ébranlés par les coups de foudres de l'adversité, ni enorgueillis par la prospérité, c'est encore un bienfait dû aux mérites de la croix du Sauveur. C'est la croix qui a rendu les apôtres vainqueurs du monde, qui a fortifié les martyrs dans le combat, qui a instruit les confesseurs des préceptes de la doctrine céleste, qui a éclairé les docteurs, qui a affermi la pureté des vierges, qui a peuplé les déserts d'une foule de solitaires; qui a réparé les ruines du monde, qui a brisé les idoles de la gentilité, qui a renversé les temples et les autels

des démons, et qui a rappelé à la vie la religion et la justice exilées et pour ainsi dire expirantes. Elle est la sagesse des petits, la lumière de ceux qui sont assis dans les ténèbres, la force des combattants, la couronne des vainqueurs, la philosophie des chrétiens et le bouclier impénétrable aux traits enflammés du démon. Mais nous ne finirions point, si nous voulions énumérer tous les bienfants de la croix de Jésus-Christ. Qu'il nous suffise de dire que nous trouvons en elle une sauvegarde contre tous les maux, et la réunion de tous les biens. C'est elle qui a réconcilié Dieu avec les hommes, qui a fait descendre l'Esprit-Saint sur le monde, qui a enchaîné l'homicide insatiable de victimes, qui a ouvert le ciel, qui a comblé les places laissées vides par la défection des anges et qui a réformé selon l'image de Dieu les hommes devenus semblables aux animaux privés de raison. Tels sont donc les nombreux bienfaits dont nous sommes redevables à Jésus crucifié.

Et maintenant, c'est à vous, mes frères, que je m'adresse. Si ces bienfaits magnifiques, notre Seigneur Jésus-Christ nous les avait conférés, sans qu'il lui en coûtât aucune peine, ni aucun effort, que lui rendrions-nous en retour d'une si grande libéralité? Assurément nous ne pourrions trouver dans toutes les ressources humaines rien qui fût digne d'une bonté si généreuse. Mais si nous sommes impuissants à reconnaître cet amour de notre Sauveur, quand bien même nous souffririons mille morts pour notre bienfaiteur, que sera-ce, si nous considérons les travaux et les souffrances par lesquels il nous a mérité la grâce inestimable du salut? A cette pensée, l'Epouse du cantique était transportée d'amour, et elle s'écriait : « Mon bien-aimé est pour moi comme une grappe de raisin de Chypre. » *Botrus Cypri dilectus meus mihi.* Cant. I, 13. Qu'a-t-elle voulu figurer par là, sinon le pressoir de la croix et le vin qui en découle? La grappe, en effet, ne répand sa liqueur que sous le pressoir. Or, à qui ce langage symbolique s'applique-t-il mieux qu'à notre Sauveur, lequel écrasé sous le pressoir de la croix par le poids des douleurs, nous a donné le vin du ciel, « ce vin qui réjouit le cœur de l'homme, » *Ps.* CIII, 15, qui ranime les forces de l'âme, qui

allume le feu de la charité, qui remplit le cœur d'une chaste ivresse et le détache des sens pour l'élever jusqu'à Dieu. Que reste-t-il donc, mes frères, sinon que nous rendions d'immortelles actions de grâces à notre Rédempteur, à ce Dieu qui, par tant de souffrances, nous a préparé ce vin agréable et salutaire qui doit nous animer et nous fortifier jusqu'à ce que nous ayons le bonheur de goûter le vin nouveau qu'il réserve à ses élus dans la patrie.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LA FÊTE DE L'INVENTION DE LA SAINTE CROIX

DEUX FRUITS DE L'ARBRE DE VIE, L'UN DOUX ET L'AUTRE AMER. LE PREMIER NOUS ENGAGE ET NOUS EXCITE A LA PATIENCE DANS LES ÉPREUVES, ET LE SECOND, A LA CHARITÉ, A LA CONFIANCE ET A LA TRANQUILLITÉ DE L'ESPRIT.

Dixi : Ascendam in palmam et apprehendam fructus ejus.
J'ai dit : Je monterai sur le palmier, et je cueillerai ses fruits. *Cant.* VII, 8.

Il est certain, tout d'abord, mes très-chers frères, que le palmier désigne merveilleusement bien le bois sacré de la croix de Jésus-Christ dont nous célébrons aujourd'hui l'Invention. La palme est, en effet, l'insigne du triomphe et de la victoire. Or, c'est avec le bois de la croix que notre Sauveur a terrassé l'ennemi du genre humain ; c'est par sa mort qu'il a détruit celui qui avait l'empire de la mort, *Hebr.* II, 14, qu'il a remporté sur lui le plus éclatant triomphe, qu'il nous a délivrés de la tyrannie du démon, et qu'il nous a comblés des dons divins. L'épouse fidèle, c'est-à-dire l'âme pieuse, s'efforce donc de monter sur cet arbre et d'en cueillir les fruits qui doivent la nourrir et la fortifier. Les fruits de cet arbre sont si nombreux qu'on peut à peine les compter ; il en est deux principaux cependant auxquels tous les autres se rapportent. L'un est amer, et l'autre est si doux, que par sa douceur il tempère et diminue l'amertume du premier.

Car si la croix nous encourage par son exemple à la peine et aux afflictions, comme elle nous révèle en même temps la bonté, la charité et la puissance infinies de notre Sauveur, elle allume en nous l'espérance et la charité, et nous amène à nous reposer et à nous endormir doucement sous l'ombre de cet arbre, et à dire avec l'Epouse : « J'ai pris mon repos sous l'ombre de celui que j'ai tant désiré, et son fruit est doux à ma bouche. » *Sub umbra illius, quem desideraveram sedi; et fructus ejus dulcis gutturi meo.* Cant. II, 3. Je me propose donc de vous entretenir aujourd'hui de ce double fruit de l'arbre de vie, après que nous aurons imploré humblement l'assistance du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Avant d'aborder notre sujet, voyons d'abord, en quelques mots, comment la croix de notre Seigneur a été trouvée en ce jour, et quelles réflexions doit nous suggérer cette découverte. Pour cela établissons ce principe, que, de même qu'il y a dans le ciel plusieurs demeures, il se trouve aussi plusieurs routes qui y conduisent. Les uns s'avancent par la voie de l'obéissance ; ce sont tous ceux qui ont embrassé la vie monastique. Saint Jean Climaque, parlant de cette voie, l'appelle un chemin qu'on fait en dormant. En effet, le religieux vraiment obéissant, qui ne s'écarte en aucun point de ce que lui prescrivent ses supérieurs, n'a point à se préoccuper de ce qu'il doit faire ou de la responsabilité des actions qu'on lui commande. Rejetant ce soin sur ceux qui tiennent à ses yeux la place de Dieu sur la terre, il sait qu'il n'est pas chargé d'examiner, mais d'exécuter les ordres qu'il reçoit. Les autres suivent la voie de la patience, à l'exemple du saint homme Job et de tous les martyrs. Ainsi font ceux qui sont aux prises avec la maladie et l'adversité, ainsi font les épouses qui ont des maris intraitables dont elles supportent cependant les défauts avec résignation et humilité en vue de Dieu à qui elles s'immolent chaque jour par la patience. D'autres encore s'avancent par la voie de la pauvreté dans laquelle ont marché Lazare le mendiant et François d'Assise, l'amant de la pauvreté. Ce sont ceux qui supportent paisiblement et avec douceur l'indigence et

ses privations, remerciant Dieu de leur état, et, avec le saint homme Tobie, adoucissant la rigueur de leur situation par l'espérance des biens célestes. Ceux-ci, à l'exemple de Marthe qui donna l'hospitalité au Sauveur, s'appliquent aux œuvres de miséricorde, car ils savent qu'au dernier jugement la vie éternelle doit être la récompense des miséricordieux. Ceux-là imitent Marie, sa sœur; ils laissent là tous les soins de la vie présente, et, plus grands en quelque sorte que le monde même, ils s'élèvent au-dessus de lui par l'esprit et la pensée, et ne cessent ni le jour ni la nuit de s'occuper des choses de Dieu. Il existe beaucoup d'autres voies qu'il serait trop long d'énumérer; mais quelles qu'elles soient, il n'en est aucune où nous n'ayons à redouter quelque péril, tant que nous vivons dans ce corps mortel, car il est écrit : « Dans cette voie où je marchais, les superbes m'ont dressé des piéges en secret. » *Ps.* CXXXIX, 6. Ces superbes, c'est-à-dire les démons auteurs de la superbe, ont tendu leurs filets avec tant d'art et de malignité, que le Prophète dit encore dans un autre endroit : « Ils ont concerté ensemble les moyens de cacher leurs piéges, et ils ont dit : Qui pourra les découvrir ? *Ps.* LXIII, 6. Oh! combien sont enlacés dans ces filets, qui l'ignorent! Ce n'est point, en effet, sans raison que Salomon a dit : « Il y a une voie qui paraît droite à l'homme, et dont l'issue conduit à la mort. » *Prov.* XVI, 25. Nous devons donc adresser souvent à Dieu cette prière du prophète David : « Purifiez-moi, Seigneur, des fautes cachées en moi. » *Ab occultis meis munda me, Domine*, Ps. XVIII, 13. Cependant, parmi tant de voies, il en est une que l'on peut appeler la voie royale et qui conduit sûrement au ciel : c'est la véritable humilité de l'âme et du corps et l'abaissement de l'esprit. « Les autres vertus, dit saint Bernard, accroissent l'orgueil; seule, l'humilité repousse sa tyrannie superbe. » *Bernard.* Ep. XLII. Or, cette voie de l'humilité, notre Sauveur nous l'a montrée par son exemple, lui qui « s'est rabaissé lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a élevé par-dessus toutes choses, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom. » *Philip.* II, 8. Aussi l'apôtre saint Pierre nous exhorte-t-il vivement à l'amour de cette

vertu. « Humiliez-vous, nous dit-il, sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous exalte au temps de sa visite. » *Humiliamini sub potenti manu Dei, ut vos exaltet in tempore visitationis.* I Petr. v, 6.

Mais à quoi tendent ces réflexions en cette fête? A vous faire comprendre, mes frères, que notre Seigneur a voulu que la gloire de sa croix suivît la même route que celle où lui-même et tous ses élus ont marché. De même que le chef et les membres sont parvenus à l'apogée de la gloire par la voie de l'humilité, ainsi l'étendard de la croix a dû s'élever au comble des honneurs du sein de l'ignominie la plus profonde. Cette ignominie et cette abjection se manifestent : premièrement, en ce que la croix était le dernier de tous les supplices, le châtiment des voleurs et des plus grands scélérats; secondement, en ce qu'elle était un objet d'horreur et d'exécration pour le monde entier; troisièmement, en ce qu'elle avait été enfouie dans l'endroit le plus vil par l'ordre d'Adrien, empereur romain. Voici dans quelles circonstances. Environ cent quarante ans après la naissance du Sauveur, Adrien fit rebâtir Jérusalem. N'ignorant pas que Jésus avait été crucifié sur la montagne du Calvaire, et voulant anéantir tous les monuments de la passion de notre Seigneur, cet empereur impie et idolâtre ordonna qu'on creusât une fosse en cet endroit, et qu'on y jetât la croix du Sauveur avec celle des deux larrons et les clous du crucifiement; cette fosse ayant été ensuite remplie de décombres, il fit élever sur le même emplacement une statue de Vénus, afin que si quelque fidèle venait en ce lieu pour adorer la croix, ce fût à Vénus et non à la croix qu'il parût rendre ses hommages. Il érigea sur le tombeau de Jésus l'image de Jupiter, et, à la place où était l'étable de Bethléem, celle d'Adonis, cet amant de Vénus, dont les femmes juives, dans leur idolâtrie, pleuraient la mort. *Ezech.* VIII, 14. Cet empereur sacrilége croyait avoir anéanti par ce moyen tous les monuments de notre salut. Mais « il n'y a ni sagesse, ni prudence, ni conseil contre le Seigneur. » *Prov.* XXI, 30. En effet, l'an 218 de notre salut, sous le règne du grand Constantin, la gloire de la croix commença à se manifester. Ce prince, encore païen, était sur le point d'en

venir aux mains avec le tyran Maxence, qui commandait une armée beaucoup plus nombreuse que la sienne, lorsqu'au milieu des inquiétudes que lui inspirait l'issue de ce combat, il vit briller dans le ciel, vers midi, l'image de la croix, avec cette inscription : Tu vaincras par ce signe. Comme ce signe et cette inscription l'avaient jeté dans une grande incertitude, la nuit suivante Jésus-Christ lui apparut et lui dit en lui montrant le signe qui avait frappé ses regards, qu'il devait en orner toutes les enseignes militaires, s'il voulait remporter la victoire. Constantin obéit, et, vainqueur de son rival, il comprit qu'il le devait au signe des chrétiens. Il fut donc le premier des empereurs romains qui reconnut la majesté divine du Sauveur, lui rendit hommage et combla son Eglise d'honneurs et de richesses.

Quelque temps après, Hélène, mère de l'empereur, femme d'une éminente piété, ayant eu pendant la nuit une vision, se rendit à Jérusalem dans le dessein de chercher la croix à laquelle avait été attaché le Sauveur du monde. Ecoutons saint Ambroise sur ce sujet : « Hélène vint donc ; elle commença à visiter les lieux saints, et, cédant à une inspiration de l'Esprit de Dieu, se mit à la recherche du bois de la croix. Arrivée au Golgotha : Voici donc, dit-elle, le lieu du combat, mais où est la victoire? Je cherche l'étendard du salut et ne le trouve pas. Eh quoi! moi, je suis sur le trône, et la croix de mon Seigneur est dans la poussière! Je suis dans un palais, et le monument du triomphe de Jésus-Christ est en ruine! La palme de l'éternelle vie demeure dans l'obscurité! Comment puis-je me croire rachetée, si le signe de la rédemption n'apparaît point? Je vois ce que tu as fait, ô démon, pour enfouir le glaive qui t'a frappé à mort. Mais Isaac fit déboucher les puits que les Philistins avaient remplis de terre, et ne permit pas que l'eau vive restât cachée plus longtemps. Que les ruines donc soient enlevées, afin que la vie apparaisse; que le glaive qui a tranché la tête au véritable Goliath se montre au grand jour; que la terre s'ouvre et que le salut resplendisse du plus vif éclat. Tu n'as caché ce bois sacré, ô démon, que pour être vaincu de nouveau. Déjà elle t'avait vaincu celle qui a enfanté le divin triomphateur et mis au monde, tout en restant

vierge, celui qui devait te renverser par sa croix et te dompter par sa mort. Tu seras vaincu aujourd'hui encore, afin qu'une femme déjoue tes piéges. Marie toute sainte a porté Jésus dans ses chastes entrailles, moi je chercherai la croix de mon Sauveur; Marie a manifesté l'incarnation du fils de Dieu, et moi je manifesterai sa résurrection. Elle a été l'instrument dont il s'est servi pour paraître parmi les hommes, moi je relèverai de ses ruines l'étendard divin, pour qu'il soit le remède des péchés des hommes. » Pendant que l'impératrice se livrait à ses pieuses recherches, le Seigneur opéra plusieurs miracles qui amenèrent la découverte du précieux étendard de sa croix. Hélène, au comble de ses vœux, envoya à son fils une partie considérable de la vraie croix avec trois des clous qui avaient percé le Sauveur, et enferma l'autre partie dans une châsse d'argent, pour être conservée dans un temple magnifique qu'elle fit bâtir sur le lieu même. Cette religieuse princesse donna encore de sa piété un témoignage dont le prêtre Rufin nous a conservé le souvenir. Elle invita à un repas toutes les vierges consacrées à Dieu qu'elle trouva dans Jérusalem, et, vêtue comme une servante, elle leur présenta de ses propres mains à manger et à boire, et leur donna à laver. Ainsi la reine du monde, la mère de l'empire se fit la servante des servantes de Jésus-Christ. Telle est donc, mes frères, la gloire rendue d'abord à la croix. Retirée du milieu des débris qui la recouvraient et sur lesquels s'élevait la statue de l'infâme Vénus, elle fut placée dans un lieu saint et vénérable.

Une autre gloire, c'est d'avoir été prêchée dans tout l'univers, et d'être devenue l'objet de la vénération et des hommages du genre humain. Elle qui naguère était un instrument de supplice réservé aux scélérats, elle a passé jusqu'au front des empereurs, et l'opprobre dont elle était couverte aux yeux des hommes a fait place à l'honneur le plus insigne. Bien plus, notre Seigneur l'a voulu glorifier à ce point qu'on rend à la croix les mêmes adorations qu'à lui-même, car tout l'honneur dont elle est l'objet se rapporte à Jésus crucifié entre ses bras. C'est pourquoi le culte que nous rendons à la croix est bien supérieur à celui dont nous honorons la très-pure et très-sainte Vierge. Le culte dû à la sainte

Vierge, en effet, est appelée par les théologiens *hyperdulie*, c'est-à-dire supérieur à celui des saints, qu'on appelle culte de *dulie;* mais pour la croix de notre Seigneur, nous lui rendons par notre adoration le culte de *latrie,* qui ne convient à aucune créature et n'appartient qu'à Dieu seul. C'est l'honneur le plus grand qu'on puisse imaginer. Il en est un autre qui ne le cède en rien au premier, et qui consiste en ce que tous les bienfaits que Jésus étendu sur la croix a procurés au genre humain, tout ce qu'il a fait pour nous sur cet instrument de notre rédemption, nous l'attribuons avec justice à la croix elle-même. C'est la pensée de saint Augustin. « La croix, dit ce grand docteur, nous a délivrés de l'erreur et nous a éclairés, lorsque nous étions assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. Elle nous a réconciliés avec Dieu ; d'étrangers elle nous a fait membres de la famille ; d'éloignés elle nous a rendus proches, et de bannis elle nous a faits citoyens. C'est elle qui calme l'inimitié, qui affermit la paix et qui est le trésor de tous les biens. »

Non content de cette gloire qui doit durer autant que les siècles, notre Seigneur doit à la fin des temps rendre à la croix un suprême honneur. « Alors, suivant sa prédiction, paraîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme, » *Tunc parebit signum Filii hominis in cœlo,* Matth. XXIV, 30, c'est-à-dire le précieux étendard de la croix, brillant d'un plus vif éclat que tous les astres ensemble. Il paraîtra pour la consolation des justes et pour la condamnation et le supplice des méchants, puisque les uns y reconnaîtront le prix de leur salut, et les autres le signe de leur réprobation. La croix étant appelée la clef du ciel, et la clef restant ordinairement sur la porte de l'appartement, il convenait que cette clef du ciel y demeurât fixée et fût continuellement en vue pour la plus grande gloire des bienheureux. Il convenait également, pour la mémoire et l'honneur éternels du triomphe de Jésus-Christ, que le glaive qui a égorgé le prince de ce monde, fût déposé dans ces sublimes lieux. C'est là ce que figurait l'épée de Goliath que l'Ecriture nous dit avoir été placée dans le lieu saint derrière l'éphod. L'éphod était un ornement sacré dont les prêtres se servaient dans le temple, et derrière lequel ils por-

taient suspendu le glaive du géant tué par David. Pourquoi ce glaive était-il ainsi porté par les prêtres? Cette arme abominable d'un païen ne devait-elle pas être éloignée du saint lieu? Il est vrai; mais parce qu'elle avait tranché la tête de l'infidèle qui poursuivait de ses outrages le peuple de Dieu, on la gardait avec raison dans le temple comme un témoignage de ce triomphe. De même, la croix de Jésus-Christ avait été autrefois un objet d'exécration, parce qu'elle était l'instrument du supplice des voleurs et des scélérats; mais notre vaillant capitaine ayant brisé la tête maudite de notre antique ennemi et remporté sur lui une éclatante victoire, elle est placée dans le ciel avec le plus grand honneur, comme un éternel monument de ce glorieux exploit.

I.

Nous avons consacré les courtes réflexions qui précèdent à faire ressortir la gloire de la croix. Il nous faut maintenant expliquer les conséquences que nous devons tirer de ce mystère pour la règle de notre vie; car nous célébrons en vain la gloire de la croix, si nous ne profitons de ses vertus et de ses mérites. Saint Paul, qui fut ravi au troisième ciel, a dit qu'il faisait profession de ne savoir rien autre chose que Jésus crucifié, I *Cor.* II, 2; parole féconde qui ouvre aux âmes fidèles une source abondante de réflexions. Commençons, selon la mesure de notre faible intelligence, à développer cette matière.

Le mystère de la croix nous apprend donc, en premier lieu, que cette croix n'ayant été élevée au-dessus des cieux et honorée de tous, qu'après avoir été d'abord l'objet des mépris et des insultes des hommes, et notre Seigneur n'étant arrivé à la gloire et au triomphe de son nom, qu'après avoir subi les humiliations et les douleurs de la passion et du crucifiement, nous devons tendre à la gloire de l'éternelle félicité par la voie de l'humilité et de la patience. C'est pour nous, chrétiens, et non pour lui, que Jésus-Christ a souffert; ainsi nous devons, non pour lui, mais pour nous, marcher sur ses traces. L'abbé Guerric dit avec raison que « notre Sauveur a voulu mourir pour nous sur la croix, afin que le mystère de la Rédemption devînt l'exemple de la justifi-

ation. » Dans le sacrifice qui consacra l'alliance du Seigneur avec son peuple, Moïse répandit une partie du sang des victimes sur l'autel, et une partie sur le peuple. *Exod.* XXIV. Ce sang était la figure du sang de Jésus-Christ. Aussi était-il appelé le sang de l'alliance, parce qu'en effet ce n'est point le sang des animaux, mais celui de notre Seigneur, qui, répandu pour nos péchés, réconcilie Dieu avec les hommes et les unit par la plus étroite alliance. Ce sang donc répandu en partie sur l'autel et en partie sur le peuple, apaise Dieu et lie les hommes. Il apaise Dieu par le mérite et le sacrifice, et il lie les hommes par le bienfait et l'exemple de Jésus-Christ. De même, en effet, que notre Rédempteur « est entré dans le sanctuaire (c'est-à-dire dans le ciel) par son propre sang, » *Hebr.* IX, 12, ainsi devons-nous y entrer nous-mêmes. Ce sang, c'est par amour pour nous qu'il l'a versé; nous aussi, nous devons, ou répandre le nôtre, quand le service de Jésus-Christ l'exige, ou du moins « crucifier notre chair avec ses passions et ses désirs déréglés. » *Galat.* V, 24. Sang pour sang, voilà la seule compensation digne du sacrifice du Calvaire. Tel est donc, chrétiens, le premier fruit de l'arbre de la croix, le fruit amer que je vous ai annoncé au commencement.

Mais vous vous récriez, et vous dites : Qui pourra cueillir et manger ce fruit qui fait horreur à la nature, laquelle goûte volontiers les choses douces et agréables, mais redoute et fuit tout ce qui est amer? Je le veux, mais les médecins ont l'habitude d'envelopper de miel ou de sucre, ou même de dorer les médicaments qui répugnent à la nature. J'imiterai leur exemple, et j'adoucirai par tous les moyens possibles ce fruit amer de la croix et de la patience.

Et d'abord, les souffrances que nous endurons pour Jésus-Christ tirent de la croix du Sauveur une gloire et une dignité qui doit nous engager à les aimer. Pourquoi, je vous le demande, notre Seigneur a-t-il voulu que la croix, qui auparavant était un supplice ignominieux, reçût tant d'honneurs, sinon parce que c'est sur la croix qu'il a souffert, et qu'il l'a ennoblie par le contact de son corps sacré? Aussi du plus loin qu'il aperçut cet instrument de son supplice, saint André s'écria : « O bienheu-

reuse croix que les membres de mon Sauveur ont ornée et embellie, reçois-moi du milieu des hommes et rends-moi à mon maître, afin que par toi je sois reçu de Celui qui par toi m'a racheté. Autrefois tu étais pour les hommes un sujet de crainte, maintenant tu es l'objet de mes vœux. Avant que tu ne portasses l'auteur de la vie, les hommes redoutaient tes tortures, mais aujourd'hui que tu as été sanctifiée et consacrée par l'attouchement du corps sacré de mon Dieu, bien loin de nous inspirer la moindre horreur, tu es devenue l'objet de nos respects, de notre adoration et de nos embrassements. » Si donc nous entourons la croix d'une vénération si grande, parce que le corps sacré de Jésus l'a touchée, pourquoi n'honorerions-nous pas également les souffrances que le Sauveur a ressenties tout à la fois dans son corps et dans son âme? C'est lui qui s'écrie par la bouche de son Prophète : « Sauvez-moi, ô mon Dieu, parce que les eaux sont entrées dans mon âme. » *Salvum me fac, Deus, quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam.* Ps. LXVIII, 1 Par ces eaux, il entend la violence des douleurs qui fondirent sur lui, et déchirèrent sa sainte âme plus cruellement que son corps. Quel respect ne devons-nous donc point à ce qui a pénétré jusque dans l'âme même de Jésus-Christ! De même qu'il a changé en honneur l'opprobre de la croix par sa passion et sa mort, ainsi a-t-il honoré d'une manière divine ses larmes, ses douleurs, ses privations et toutes ses autres souffrances corporelles. Qui donc désormais peut regarder comme indigne de soi de souffrir ce que le Fils unique de Dieu, la splendeur de la gloire de son Père, a souffert, de boire au calice où il a bu, d'être traité comme il l'a été lui-même, et d'être affligé des mêmes douleurs qu'il a endurées? Si c'est une grande gloire de suivre le Seigneur, quoi de plus honorable que de le suivre en ce qui a fait son plus beau titre de gloire. L'Athénien Phocion, que son amour de la justice avait rendu célèbre, fut poursuivi par la haine et l'envie, et condamné injustement à la mort. Thudippe, un de ceux qui devaient mourir avec lui, se lamentait et déplorait son sort, quand Phocion lui dit pour le consoler : Eh quoi! Thudippe, ce n'est pas assez pour toi de mourir avec Phocion? Si la considération dont jouissait cet

illustre personnage était si grande qu'on regardait comme une gloire de mourir avec lui, que faut-il penser de ceux qui sont les imitateurs du Roi de gloire jusque dans sa mort? Ainsi donc la première et la plus grande consolation que nous trouvons dans nos travaux et nos souffrances, c'est qu'ils nous rendent semblables à Jésus-Christ, et nous revêtent de la robe nuptiale, qui est la patience dans les maux. Notre Seigneur ne peut pas ne pas aimer ceux en qui il voit sa ressemblance, puisque la ressemblance inspire l'amour.

II.

Une autre consolation qui découle de la même source, est celle que l'Apôtre nous indique en nous donnant la croix du Sauveur comme la voie royale qui mène au ciel. « Si nous sommes entés en Jésus-Christ, dit-il, par la ressemblance de sa mort, nous y serons entés aussi par la ressemblance de sa résurrection, » *Rom.* VI, 5, et un peu plus loin : « Si nous sommes morts avec Jésus-Christ, nous croyons que nous vivrons avec lui. » *Ibid.* 8. Aussi quand Jacques et Jean son frère ambitionnaient la gloire de régner avec lui, notre Seigneur les ramena dans la voie qui mène à sa gloire et à son royaume, en leur demandant : Pouvez-vous boire le calice que je dois boire? Il voulait par cette question nous avertir que lui, notre chef et notre guide, étant parvenu à la gloire de son royaume par la voie de l'ignominie et des souffrances, nous, ses membres, nous devons suivre le même chemin, en portant, sinon la croix même de Jésus-Christ, du moins celle que Dieu impose à chacun de nous. De là cette parole du Sauveur dans l'Apocalypse : « Celui qui sera victorieux, je le ferai asseoir avec moi sur mon trône; comme ayant été moi-même victorieux, je me suis assis avec mon Père sur mon trône. » *Apoc.* III, 21. Dans le même livre, saint Jean nous montre tous les élus rassemblés devant le trône de l'agneau, vêtus de robes blanches et portant des palmes dans leurs mains, » *Apoc.* VII, ce qui est la marque du triomphe et de la victoire. Mais on ne peut obtenir ces palmes glorieuses que par les travaux et les combats.

Ce n'est pas sans un dessein particulier de Dieu que le titre de Roi fût attaché à la croix au-dessus de la tête du Sauveur. Cette inscription symbolique doit nous faire comprendre qu'il faut que nous arrivions par la croix au royaume, par la guerre à la paix, par l'ignominie à la gloire, par la patience à la couronne, par les fatigues au repos, par les souffrances aux joies éternelles, et enfin par le mépris de toutes les choses de ce monde « aux richesses incompréhensibles de Jésus-Christ. » *Ephes.* III, 8. Mais à la pensée d'une si magnifique récompense, quel est celui qui n'estimera comme un gain précieux, d'endurer pour Jésus-Christ toutes sortes d'épreuves et de tribulations? Saint Basile fait à ce sujet les réflexions suivantes : « Autrefois on honorait par des larmes et des gémissements la mort des saints, mais, maintenant quand ils meurent, nous nous livrons à la joie ; car depuis le sacrifice de la croix, la nature des choses que l'on regarde habituellement comme tristes, est changée. Nous n'accompagnons plus de nos lamentations le trépas des saints, mais, dans les transports d'une pieuse allégresse, nous menons en quelque sorte des chœurs de danse autour de leurs tombeaux. Pour les justes, en effet, la mort est un sommeil ou plutôt le départ vers une patrie meilleure. Aussi pendant qu'on les immole, les martyrs tressaillent de joie; car le désir d'une meilleure vie éteint en eux l'effet de la douleur et les y rend insensibles. Le martyr ne considère pas le danger, mais la couronne; il n'a point peur des coups, mais il compte les récompenses; il ne voit pas les bourreaux qui le frappent ici-bas, mais il se représente les anges qui, du haut du ciel, applaudissent à son triomphe; il compte pour rien un moment d'épreuve, mais il a les regards attachés sur l'éternelle récompense. » Telle est la voie par laquelle Jésus-Christ, le chef des martyrs est arrivé à la gloire de son nom et de son humanité sainte. « Il boira l'eau du torrent, chantait le Prophète-Roi, et c'est pour cela qu'il lèvera la tête. » *De torrente in via bibet, propterea exaltabit caput.* Ps. CIX, 7. Rien de plus impétueux que le cours d'un torrent. Le Psalmiste emploie donc cette expression pour marquer la violence et la grandeur des tribulations dont Jésus, l'agneau plein de douceur et d'innocence, a été abreuvé jusqu'à son dernier

soupir. S'étant chargé de tous les péchés des hommes et voué aux châtiments qu'ils méritaient, il a dû souffrir des douleurs et des tortures si cruelles que nul ne saurait le dire ni même l'imaginer. Mais le Prophète ajoute que « c'est pour cela qu'il lèvera la tête, » parce qu'il prévoyait que par les tourments et les amertumes de sa passion Jésus-Christ entrerait dans la puissance et la gloire éternelles de son royaume.

Un autre avantage non moins estimable est attaché à l'amour de la croix spirituelle; c'est que quiconque est parvenu à cet amour, acquerra sans peine les autres vertus. Comme la vertu a pour objet les œuvres difficiles, et que la peine et le travail nous empêchent de l'aimer et de la pratiquer, il en résulte que celui qui, par amour pour son Sauveur crucifié, non-seulement n'évite pas le travail et la fatigue, mais les embrasse volontiers, n'a rien qui puisse ralentir son ardeur pour la vertu. Un exemple fera mieux comprendre cette vérité. Selon les philosophes, une transformation s'opère aisément entre deux éléments possédant chacun une qualité par laquelle ils se combattent et une autre par laquelle ils se conviennent, témoin l'air qu'un léger souffle change en flamme, lorsqu'il est tout près du feu. De même, la vertu, en tant qu'elle est conforme à la raison, s'accorde aisément avec l'homme, créature raisonnable; mais en tant qu'elle s'applique aux choses difficiles, elle répugne aux inclinations de la chair corrompue qui a horreur de la peine et ne cherche que le plaisir. Mais dès que l'amour de la croix, triomphant des inclinations de la nature, ne redoute plus les difficultés, mais au contraire les embrasse volontiers pour Dieu, il n'y a plus rien qui détourne l'homme de l'amour et de la pratique de la vertu. Donc celui qui aspire à l'honneur d'être vertueux, doit faire tous ses efforts pour s'attacher à la croix par l'amour et s'unir à elle comme à une épouse bien-aimée. Il parviendra ainsi au faîte de toutes les vertus, lequel but doit être l'objet de tous nos vœux.

On voit par là en quel péril se trouvent les hommes qui, pendant toute leur existence, ne poursuivent que le plaisir, passent leur vie dans l'oisiveté, cherchent de tous côtés ce qui peut flatter

les sens, consument le temps en jeux, en divertissements, en conversations futiles, toujours en quête des nouvelles et des bruits qui courent, évitant comme un écueil toute occupation sérieuse. Comment ces hommes pourraient-ils embrasser la vertu qu'accompagnent toujours le travail et de généreux efforts? Les philosophes l'ont dit avec raison : Dans le royaume du plaisir il n'y a point de place pour la vertu. C'est cette classe d'hommes dont l'Apôtre déplore l'aveuglement, lorsqu'il dit aux Philippiens : « Il y en a plusieurs dont je vous ai souvent parlé, et dont je vous parle encore avec larmes, qui se conduisent en ennemis de la croix de Jésus-Christ, qui auront pour fin la damnation, qui font leur Dieu de leur ventre, qui mettent leur gloire dans leur propre honte, et qui n'ont de pensées et d'affections que pour la terre. » *Philip.* III, 18. Saint Paul n'entend point par ces ennemis de la croix les hommes qui ont en horreur l'image sainte de la croix du Sauveur, mais ceux qui tout en adorant cette image, n'éprouvent que de l'éloignement pour la croix spirituelle, c'est-à-dire, pour la mortification de la chair et de ses convoitises. Il appelle ennemis de la croix de Jésus-Christ ceux qui vénèrent la croix matérielle, mais abhorrent la croix spirituelle, et n'ont pas une haine moins profonde pour celle-ci que les infidèles pour celle-là. Le danger que court le salut de ces hommes est si grand que l'Apôtre n'y peut penser sans répandre des larmes. « C'est en pleurant, dit-il, que je vous en parle. » *Nunc autem et flens dico.*

Voilà, mes frères, les consolations à l'aide desquelles vous pouvez adoucir l'amertume de la croix spirituelle. Si cette croix, en effet, participe à la dignité et à la gloire de la croix même de Jésus-Christ, si elle nous rend semblables à lui, si elle est la marque la plus certaine de la grâce divine, de la charité et de la perfection, si elle nous ouvre un chemin facile à toutes les vertus, si enfin elle élève l'homme au-dessus de la nature, du monde et de tous les maux, et l'approche tout près de Dieu, pourquoi n'embrasserions-nous pas volontiers cette croix pour jouir de tant d'avantages? Pourquoi, comme ce marchand dont parle l'Evangile, après avoir trouvé cette pierre précieuse, ne sacri-

fierions-nous pas tout pour l'acquérir? Pourquoi ne dirions-nous pas avec l'apôtre saint André : O croix salutaire, que j'ai tant aimée, et que j'ai désiré embrasser!

III.

Jusqu'ici, chrétiens, je vous ai présenté le fruit amer de l'arbre de vie, et en même temps tout ce qui pouvait en diminuer l'amertume ; il en est un autre rempli de douceur que je veux maintenant vous offrir, ne doutant pas que vous ne soyez beaucoup plus disposés à cueillir ce fruit agréable.

L'image et la figure de la croix de notre Seigneur nous prêche hautement la patience ; elle produit de même en nous l'espérance et l'amour de Dieu, en nous manifestant la charité du Sauveur, cette charité qui nous promet sa faveur, sa protection, les soins paternels de sa providence à l'ombre de laquelle, comme nous le disions au commencement, nous pouvons goûter les douceurs du sommeil et du repos. La croix de Jésus-Christ, en effet, les clous, les épines, les soufflets, les verges, les meurtrissures, que sont-ils autre chose que des témoignages éclatants de la charité infinie de Jésus-Christ pour les hommes? Elle est vraie cette maxime, que les sacrifices sont l'épreuve de l'amour, et que l'on reconnaît la véritable affection aux peines qu'elle endure pour l'objet aimé. D'où il suit que celui-là témoigne à son ami un attachement d'autant plus vrai, qu'il supporte pour lui des souffrances et des douleurs plus grandes. Or, les tourments que Jésus-Christ a endurés pour notre salut, surpassent toutes les autres peines de cette vie réunies ensemble ; il est donc manifestement certain que son amour pour nous laisse bien loin derrière lui toute autre affection. Sans parler maintenant des douleurs qui ont déchiré son âme, contemplons seulement son corps attaché à la croix. Depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il est couvert de blessures, livide de coups, souillé de sang. Mais quel spectacle pourrait être plus agréable à l'âme qui aime et qui a des yeux pour contempler son Sauveur cloué au gibet! Toutes les blessures de ce corps sacré, que sont-elles, sinon autant de

bouches, autant de voix et de cris qui proclament la charité de Jésus? Que sont-elles, sinon des gages incontestables de son amour, un miroir sans tache dans lequel brille le feu de la charité dont son cœur est embrasé? Que sont-elles encore, sinon ces traits perçants de l'amour desquels il est écrit : « Vos flèches sont très-aiguës; les peuples tomberont sous vous; elles pénétreront jusqu'au cœur des ennemis du Roi, » *Ps.* XLIV, 6, que vous avez changés en amis? Que sont-elles enfin ces blessures, sinon autant d'ouvertures qui nous laissent voir toute la tendresse du cœur de Jésus? Les entrailles de la miséricorde, dit saint Bernard, se montrent à découvert à travers les blessures. Comment, en effet, eussions-nous pu connaître, Seigneur, l'excès de votre miséricorde, l'excès de votre charité, l'excès de votre bonté? Une seule goutte de votre sang pouvait suffire à l'œuvre de notre Rédemption, et satisfaire pour les péchés du monde entier. Mais ce qui suffisait à la justice de votre Père, ne suffisait pas pour nous manifester la grandeur de votre amour et de votre bonté. Vous n'avez voulu tant souffrir qu'afin que nous eussions autant de preuves et de gages de votre charité, que nous comptons de blessures dans votre corps sacré. Vous vous êtes armé de cette tendresse et de cette bonté, comme de deux traits ou de deux flèches pour percer notre cœur, afin que ce cœur, à moins d'être de bronze, ne pût se défendre d'aimer une bonté si touchante ou d'être embrasé par le feu d'une si grande charité. Qui donc se garantira des ardeurs de ce foyer dévorant? Qui ne brûlera de ce feu que Jésus est venu allumer sur la terre? Le Sauveur par ses autres bienfaits a voulu gagner notre amour, mais par celui-là il nous a en quelque sorte fait violence. L'Apôtre nous le fait entendre, lorsqu'il dit : « L'amour de Jésus-Christ nous presse. » *Charitas Christi urget nos.* II Cor. v, 14. L'Epouse du Cantique disait que l'Epoux avait ordonné en elle la charité. *Ordinavit in me charitatem.* Cant. II, 4. Or, l'ordre de la charité veut que le bien souverain, celui qui est au-dessus de tous les autres, soit aimé d'un amour souverain, c'est-à-dire par dessus toutes choses. Une autre leçon, qui convient parfaitement à mon sujet, porte : L'étendard de mon bien-aimé est sa charité envers moi. Ce qui

signifie que, comme les soldats pendant la guerre suivent l'étendard sans en détourner les yeux, ainsi l'Epouse avait pour drapeau l'immense charité de son Epoux. Entraînée vers cet amour, s'y attachant de toutes ses forces, ne pouvant un instant en détourner son cœur et son esprit, éloignant tout autre soin, toute autre pensée, toute autre affection, elle ne parlait, elle ne s'occupait que de la charité de son Epoux. Semblable à l'aimant qui attire le fer par une force mystérieuse, cette grande œuvre de la charité divine attire et entraîne avec une force irrésistible les cœurs purifiés. Ainsi un saint Bonaventure nous atteste qu'après s'être plongé tout entier dans les plaies de Jésus-Christ, il ne pouvait plus sortir de cet asile, ni voir autre chose que le sang de son Sauveur.

Tout ce qui précède, mes frères, doit vous prouver combien est doux le fruit que l'on recueille de l'arbre salutaire de la croix. Quoi de plus doux, en effet, que l'amour? Quoi de plus aimable que la charité? Quoi de plus consolant en cette vie que l'espérance? Or, l'amour et l'espérance, tels sont les principaux fruits de cet arbre sacré. Que n'avons-nous point à espérer du Dieu qui, sur la croix, a montré une si grande puissance, et nous a prouvé tant d'amour et de bonté? S'il n'était que puissant, je pourrais douter de sa bienveillance pour moi. S'il était mon ami, mais un ami faible et impuissant, je n'en pourrais rien attendre. Mais après qu'il m'a donné des témoignages si éclatants et de sa puissance et de son amour, comment ne mettrais-je pas en lui toute mon affection et mon espérance; comment ne jetterais-je pas dans son sein tous mes soucis et toutes mes inquiétudes? Je ne le cherchais pas, et il m'a poursuivi, comment, lorsque je le cherche, me repousserait-il? Les bienfaits dont il m'a comblé lui ont coûté la vie; comment, aujourd'hui qu'il est exempt de toutes souffrances, cesserait-il de prendre soin de moi? Celui qui m'a donné ce qu'il avait de plus précieux, son sang et sa vie, pourrait-il me refuser de moindres dons? Doutez-vous, dit saint Augustin, qu'il vous refuse ses biens, Celui qui n'a pas dédaigné, par amour pour vous, de se charger de vos maux? « Si, comme le dit l'Apôtre, Dieu n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré à

la mort pour nous tous, que ne nous donnera-t-il point après nous l'avoir donné? » *Proprio filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum : quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit?* Rom. VIII, 32. Pourquoi donc, ô mortels misérables, vous égarer à travers les biens de la terre, sans aucun fruit? Pourquoi chercher le repos et la fixité dans des objets fragiles et inconstants? Pourquoi, abandonnant la source du vrai bonheur et du salut, vous obstinez-vous à vouloir étancher votre soif dans les citernes fangeuses de l'Egypte? « Pourquoi, dit le Prophète, employez-vous votre argent à ce qui ne peut vous nourrir, et vos travaux à ce qui ne peut vous rassasier? » *Quare appenditis argentum non in panibus, et laborem vestrum non in saturitate?* Isa. LV, 2.

Heureux celui qui, libre de cette commune erreur et comprenant que rien n'est plus vain que de fonder ses espérances sur les créatures, établit dans la protection de la croix et ses espérances, et ses pensées, et toutes ses inquiétudes! Quiconque en est arrivé là, a trouvé, comme la pieuse Hélène, la croix du Sauveur, et dans cette croix il puisera la consolation de ses peines, le remède de ses infirmités, l'accroissement de son amour, l'asile de son espérance, l'exemple de la vertu et l'adoucissement de tous ses maux. Notre Seigneur a voulu que sa croix fût découverte, afin que ce témoignage de son amour et ce trophée de sa victoire demeurant visible sur la terre, nous rappelât sans cesse la charité de notre Rédempteur, et nous invitât au salut. Que nous reste-t-il donc à faire, chrétiens, sinon de monter avec l'Epoux sur ce palmier pour en cueillir les fruits admirables? Toutefois, ce n'est pas avec le corps, mais avec l'esprit; ce n'est pas à l'aide des pieds, mais des saintes pensées et des pieuses affections que nous y pouvons monter. Ainsi font ceux qui ont l'habitude de se recueillir chaque jour en eux-mêmes, et qui, semblables aux animaux purs, *Levit.* XI, 26, ruminent dans leur cœur le souvenir ineffable de la passion du Sauveur. Ceux-là se nourrissent délicieusement en cette vie des fruits de l'arbre du salut, en attendant qu'ils en recueillent des fruits plus abondants dans l'autre, au milieu de la société des bienheureux. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON

POUR

LA FÊTE DE L'INVENTION DE LA SAINTE CROIX.

EXPLICATION DES PAROLES DU TEXTE. — DE LA FOI VIVE ET DE LA FOI MORTE.

Sicut Moyses exaltavit serpentem in deserto, ita exaltari oportet Filium hominis, ut omnis qui credit in ipsum, non pereat, sed habeat vitam æternam.

Comme Moïse éleva dans le désert le serpent d'airain, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé en haut, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. *Joan*, III, 15.

Quand l'épouse d'un roi est éloignée de son époux bien-aimé, et qu'il ne lui est pas possible de le voir, c'est pour elle une grande consolation de considérer un portrait fidèle de cet époux et de contempler du moins l'image de celui qu'elle ne peut voir en réalité. C'est ainsi que Dieu le Père ayant décrété de toute éternité d'unir son Fils unique à la nature humaine de la manière la plus étroite, pour opérer par cette heureuse union le salut dn monde, a pris soin, jusqu'à ce que ce grand événement s'accomplît, de représenter par divers symboles l'image de ce Fils bien-aimé et le salut qu'il devait procurer à l'Eglise son épouse, afin que celle-ci, consolée et soutenue du moins par ces symboles prophétiques, redoublât d'ardeur et de confiance dans ses espérances de salut.

Aussi l'Apôtre dit-il que « toutes les choses qui arrivaient aux hommes vivant sous la loi ancienne étaient des figures » qui présageaient ce grand mystère. I *Cor.* x, 11. Mais, parmi ces figures, aucune n'est plus instructive que celle du serpent d'airain. Elle nous montre admirablement de quelle manière nous pouvons recueillir le bienfait de la croix de Jésus-Christ. Je me propose de traiter ce grand objet dans le présent discours, mais auparavant implorons humblement le secours divin par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Les derniers mots de l'évangile que j'ai choisis pour texte se rapportent particulièrement à la fête de ce jour. Ils me paraissent si féconds, qu'il n'est pas aisé de renfermer dans les limites d'un seul discours tous les mystères qui s'y trouvent cachés. Pour le faire avec plus de succès, nous devons d'abord résoudre cette question : Comment se fait-il que Jésus-Christ, ayant souffert dans sa passion pour le salut de tous les hommes, il en est si peu qui se sauvent? On ne saurait douter de la certitude de cette maxime sortie de la bouche de la vérité même, savoir : que la voie qui conduit à la vie est étroite et que peu s'y engagent, tandis que le chemin de la perdition est spacieux et suivi par le grand nombre. *Matth.* VII, 13, 14. Mais il est vrai aussi que Jésus-Christ s'est offert en sacrifice, non-seulement pour ceux qui se sauvent, mais pour tous, selon ce témoignage de l'apôtre saint Jean : « C'est Jésus-Christ qui est la victime de propitiation pour nos péchés, et non-seulement pour les nôtres, mais aussi pour ceux de tout le monde. » *Ipse est propitiatio pro peccatis nostris; non pro nostris autem tantum, sed etiam pro totius mundi.* I Joan. II, 2. Saint Paul nous dit de même que « Jésus-Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux. » II *Cor.* V, 15. Il nous dit encore que la grâce de Jésus-Christ a été plus efficace pour notre salut que la faute d'Adam pour notre perte. Voici ses paroles : « Il n'en est pas de la grâce comme du péché. Car où il y a eu abondance de péché, Dieu a répandu une surabondance de grâce. » *Rom.* V, 16, 20. L'obéissance de Jésus-Christ, en effet, a dû être beaucoup plus agréable à Dieu que la désobéissance du premier homme ne lui avait été injurieuse. Si donc cette désobéissance a fait tant de pécheurs, comment le sacrifice de Jésus-Christ ne fait-il pas plus de justes, d'autant qu'en vertu de l'union de l'humanité et de la divinité dans la personne du Sauveur, il eût suffi, pour racheter et sauver ce monde et des milliers de mondes, d'une seule goutte de son sang précieux. Pourquoi donc si peu d'hommes se sauvent-ils?

Ecoutez la réponse pleine de sagesse que saint Augustin fait à cette question : « Le breuvage de notre salut, composé de la

nature divine et de la nature humaine, renferme en lui-même de quoi être profitable à tous les hommes, mais il ne profite cependant qu'à ceux qui le boivent. » Le saint docteur veut nous faire comprendre par là que la Passion de notre Seigneur est à la vérité un remède efficace à tous nos maux. Mais il en est de ce remède comme de tous les médicaments qui, bien que salutaires de leur nature, ne soulagent les malades qu'autant que ceux-ci en usent. Ainsi ce divin breuvage peut guérir les maladies de tous, mais encore faut-il le boire. Le boire, c'est l'aspirer, l'unir à soi et ne faire plus avec lui, pour ainsi dire, qu'une seule et même chose. Le propre de la nourriture et de la boisson n'est-il pas de se changer en la substance même de celui qui boit et mange, et de s'identifier avec lui? Donc, quiconque désire se rendre participant de Jésus-Christ, ne doit faire qu'un avec ce divin Sauveur par la foi et l'amour. Car, de même que la tête n'exerce son action que sur les membres qui lui sont unis, et non sur ceux qui sont mutilés et séparés du corps, ainsi notre Seigneur Jésus-Christ, le chef du genre humain, ne répand ses mérites et sa grâce que sur les membres qui lui sont adhérents par le lien de la charité.

Quelle est, selon vous, la cause pour laquelle le péché du premier homme a passé à toute sa postérité, car tous nous avons péché et nous sommes tombés dans la personne d'Adam? N'est-ce point parce que Adam était le principe et la racine du genre humain tout entier, et que la racine une fois viciée, le vice devait se communiquer à tous les rejetons? Cela est tellement vrai, que si Dieu formait aujourd'hui du limon de la terre, ou de quelque autre matière que ce soit, un homme qui n'eût avec Adam aucun lien de parenté, cet homme ne participerait pas plus à la faute de notre premier père qu'il n'hériterait de son sang. Si donc l'union corporelle qui existe entre les descendants et leur chef fait passer la faute de celui-ci à toute sa postérité, il faut nécessairement qu'une union spirituelle lie les membres de Jésus-Christ à ce chef divin pour qu'ils participent à ses mérites et à sa grâce. Cette union, nous l'avons dit, c'est la foi qui l'opère, non point toute espèce de foi, mais la foi qu'allume et embrase le feu de la

charité. Notre Seigneur nous l'a expliqué d'une manière admirable dans cette figure que renferme notre Evangile : « Comme Moïse éleva dans le désert le serpent d'airain, ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé en haut, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » Oh! qu'il est grand le mystère qui nous est proposé dans ces quelques paroles! On peut remarquer ici que le salut du genre humain consiste dans la vue de Jésus-Christ, soit que son Père celeste le regarde afin d'avoir pitié de nous, soit que nous le considérions nous-mêmes pour obtenir miséricorde.

Mais puisque, dans les paroles de Jésus-Christ, il est fait mention du serpent d'airain, racontons d'abord l'histoire à laquelle ces paroles font allusion. Les Israélites, fatigués de leur long voyage dans le désert, commencèrent à murmurer et à se plaindre de ce que Dieu et Moïse les avaient fait sortir de l'Egypte pour les amener dans ces solitudes. Le Seigneur fut tellement irrité de ce crime, qu'il envoya des serpents dont la morsure brûlait comme le feu contre les murmurateurs qui mordaient et déchiraient la vie du saint personnage chargé de les conduire. De même que les Egyptiens qui avaient fait périr par l'eau les enfants des Hébreux, trouvèrent eux-mêmes la mort dans les eaux, ainsi ces murmurateurs furent attaqués par des serpents, eux dont la malice imitait celle de ces reptiles; car, comme le dit Salomon : « Celui qui médit en secret de son frère, est comme un serpent qui mord sans faire de bruit. » *Si mordeat serpens in silentio, nihil eo minus habet qui occulte detrahit.* Eccle. x, 11. Si le Seigneur, mes frères, punissait aujourd'hui de la même manière les détracteurs, la terre serait toute remplie de serpents qui, de leur morsure venimeuse, feraient périr tous ceux dont la langue distille le poison. Mais revenons à notre histoire. Le danger dont les Israélites se voyaient constamment menacés, les fit rentrer en eux-mêmes, et, touchés de repentir, ils vinrent trouver Moïse pour implorer à la fois leur pardon et leur délivrance. Moïse pria donc pour le peuple, et le Seigneur lui dit : Faites un serpent d'airain, et mettez-le pour servir de signe : celui qui avant été blessé des serpents le regardera, sera guéri.

Moïse fit dont un serpent d'airain, et il le mit pour servir de signe, et ceux qui ayant été blessés le regardaient, étaient guéris. *Num.* XXI. Qui ne serait surpris de cet événement? Est-il un homme, si peu instruit qu'on le suppose, qui ne comprenne que ces paroles du Seigneur renferment quelque mystère caché? Que faites-vous, Seigneur, et quel remède prescrivez-vous aux blessés? N'était-il pas plus simple de chasser ces serpents que vous aviez envoyés vous-même, comme autrefois vous reléguâtes les grenouilles dans les marais, et les sauterelles dans la mer? Si cependant vous vouliez que ces serpents demeurassent dans le camp des Israélites pour intimider les langues médisantes, pourquoi cette sorte de remède, pourquoi ce serpent d'airain placé dans un endroit élevé? D'où venait à ce serpent une si grande vertu? Assurément ce n'était ni de la matière dont il était fait, ni de sa forme, ni de sa figure. Et d'ailleurs comment un regard jeté sur un serpent d'airain pouvait-il guérir les blessés? O sagesse divine, sagesse admirable qui, lorsqu'elle veut cacher ses mystères, le fait de telle sorte qu'elle se manifeste davantage! Comme cette sagesse est infinie, qu'elle ne fait rien au hasard, mais qu'elle agit en toute chose selon des desseins dignes d'elle, elle veut par ce désordre apparent, qui ne peut lui porter aucune atteinte, nous exciter à chercher quelque autre fin plus sublime de son action. Ce but, quel est-il? De nous faire entendre que, comme les serpents véritables désignent les hommes véritablement pécheurs, la figure du serpent représente un pécheur qui ne l'était pas en réalité, mais qui n'avait que l'apparence du péché. Or quel autre a porté en lui l'image du pécheur, quoique exempt de tout péché, sinon notre Seigneur Jésus-Christ attaché à la croix entre deux larrons? « Il a été mis au nombre des scélérats, » dit le prophète Isaïe. Et cependant, comme le dit encore le même prophète : « Il n'a point commis d'iniquité et le mensonge n'a jamais été dans sa bouche. » *Isa.* LIII. Cette victime innocente nous délivre tous du péché; car « tous nous nous étions égarés comme des brebis errantes; chacun s'était détourné de sa voie, et Dieu l'a chargé lui seul de l'iniquité de nous tous. » *Isa.* ibid. 6.

Mais comment ce serpent nous délivre-t-il de la morsure des serpents? « Celui qui ayant été blessé le regardera, dit le Seigneur, sera guéri. » *Num.* XXI, 8. Ce n'est plus là seulement une figure, mais une prédiction manifeste de la vertu de la croix. Quelle autre signification plus juste, en effet, peut-on donner à ces paroles? Maintenant entendons notre Seigneur lui-même nous indiquant clairement ce que c'est que regarder le serpent. Après avoir dit que le Fils de l'homme doit, lui aussi, être élevé, il ajoute : « Afin que tout homme qui croit en lui, ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » Ainsi donc regarder, c'est croire et professer la foi en Jésus-Christ « que Dieu a proposé pour être la victime de propitiation par la foi qu'on aurait en son sang. » *Rom.* III, 25. Comme ce moyen de salut va être accueilli avec joie et empressement par ceux qui n'ont qu'une foi stérile dont ils se prévalent néanmoins avec complaisance! Comme ils vont croire leur salut en parfaite sécurité, eux qui regardent Jésus-Christ avec les yeux de la foi, et le reconnaissent fermement pour leur Sauveur et celui du monde! Mais ne vous faites pas illusion, mes frères. Quand je parle ici de la foi, ce n'est pas d'une foi morte, mais de cette foi vive dont il est écrit : « Mon juste vit de la foi » passage que saint Bernard commente ainsi : « Le juste vit de la foi, mais à la condition que cette foi elle-même soit vivante; car si elle est morte, comment pourra-t-elle donner la vie?

I.

Puisque j'ai à parler de la foi morte et de la foi vivante dont les noms reviennent si souvent dans nos instructions, il ne sera pas hors de propos d'expliquer ici ce qu'elles sont l'une et l'autre.

La foi morte est bien véritablement la foi répandue par l'Esprit-Saint dans les âmes, laquelle foi ne se perd ni par l'hérésie, ni par l'apostasie, ni par les péchés mortels quelque nombreux qu'ils soient. De même que les fondements d'une maison subsistent après que la maison a été renversée et détruite, ainsi, après que le péché a fait perdre la grâce et ruiné l'édifice des vertus surnaturelles, les fondements, c'est-à-dire la foi et l'espérance,

demeurent encore. Cette foi cependant est appelée une foi morte, parce qu'elle n'opère dans l'homme rien qui ait la vie surnaturelle. Elle réside uniquement dans l'intelligence, et ne produit dans la volonté aucun mouvement ni aucune étincelle de dévotion et de charité. On peut la comparer à une lampe que l'on met toute allumée sous un boisseau d'où elle ne répand aucune lumière au dehors. Le péché mortel est à la foi ce que le boisseau est à la lampe; il prive l'âme de la charité qui vivifie et perfectionne la foi. Voilà ce qu'est la foi morte.

On appelle foi vivante, au contraire, celle qui non-seulement éclaire l'intelligence, mais excite dans la volonté des mouvements et des affections en rapport avec les objets de sa croyance, mouvements qui portent l'âme tantôt à l'amour de Dieu, tantôt à une crainte salutaire, toujours à l'observation fidèle des préceptes divins. Le musicien qui s'accompagne de la harpe ou de quelque autre instrument, a soin de donner à sa voix les inflexions convenables pour que l'accord règne entre le chant et l'instrument; de même la foi vivante établit l'harmonie entre les deux principales facultés de notre âme, l'intelligence et la volonté, de telle sorte que la volonté soit mue et affectée conformément aux objets que l'intelligence conçoit par la foi. Donnons-en un exemple. La foi propose à l'intelligence ce dernier article du symbole : Ceux qui auront fait le bien, entreront dans l'éternelle vie, mais ceux qui auront fait le mal, iront au feu éternel. Voici comment la foi vivante développe cette vérité : Ceux qui auront pratiqué les œuvres de la foi avec piété, parviendront à ce bonheur infini où la vie règnera sans la mort, la santé sans la maladie, la joie sans la tristesse, la richesse sans la pauvreté, la félicité sans l'affliction, tous les biens en un mot sans le mélange d'aucun mal, où enfin l'homme, cet être chétif qui maintenant rampe sur la terre, sera élevé jusqu'à la participation de la béatitude et de la gloire divines, et jouira d'une félicité qui surpasse tous les désirs. — Ceux au contraire que les vices et les passions coupables auront souillés, seront exclus de ce bonheur et jetés dans les flammes de l'enfer, selon cette parole de saint Jean : « Qu'on laisse dehors les chiens, les empoisonneurs, les impudiques, les homicides et

les idolâtres, et quiconque aime et fait le mensonge. » *Apoc.* XXII, 15. Tous ces hommes seront privés de la gloire de l'éternelle félicité, et resteront « dehors, » c'est-à-dire, seront précipités dans les ténèbres extérieures.

Lors donc que l'intelligence, éclairée par la foi, propose ces objets à la volonté, et que celle-ci en partie animée du désir d'un si grand bonheur, en partie effrayée par la crainte d'un supplice si épouvantable, fait tous ses efforts pour pratiquer le bien et s'abstenir du mal, c'est la foi vivante qui l'excite et la presse. Telle est la foi dont vit le juste, la foi qui justifie l'homme, la foi que l'Apôtre demande de nous, la foi que les saintes Ecritures nous prêchent, la foi qui nous unit à Jésus-Christ et le fait habiter dans nos cœurs, la foi enfin qui, comme le dit saint Jean, « triomphe du monde, » I *Joan.* V, 4, et non-seulement du monde, mais des forces et de la puissance de l'enfer. Samson fut le plus fort des hommes, pendant tout le temps qu'il conserva l'ornement de sa chevelure, mais lorsqu'il eut perdu ses cheveux par la perfidie d'une femme astucieuse, il perdit en même temps toutes ses forces, et devint aussi faible que les autres hommes. Il en est ainsi de notre foi. Tant qu'elle est animée et, en quelque sorte, ornée de pieux mouvements et de saintes affections, comme d'une chevelure qu'elle alimente, elle nous rend supérieurs à toutes les forces du monde et du démon; mais dès qu'elle en est dépourvue, ainsi qu'il arrive souvent, et par notre faute, elle nous laisse faibles, exposés à tous les traits de l'ennemi, et semblables, pour ce qui est de la manière de vivre, aux hommes qui n'ont pas la foi. Combien de chrétiens, en effet, qui ayant véritablement la foi, ne vivent pas mieux que les païens et les infidèles! Comme eux ils se parjurent, ils médisent, ils dérobent, ils convoitent tout ce qui frappe leurs yeux, ils se laissent aller en un mot à toute espèce de péchés sans aucun remords et sans aucune crainte de Dieu, absolument comme s'ils n'avaient aucune foi. Ces hommes, je le répète, ont la foi, mais leur foi ressemble à Samson dépouillé de ses cheveux; elle est dépourvue de tout mouvement et de tout sentiment de piété. Le Seigneur semble avoir voulu blâmer cette conduite d'une manière figurative,

lorsque, dans l'ancienne loi, il défendait de tondre les premiers-nés des brebis qui devaient lui être consacrés. *Deut.* xv, 19. Ce nom de brebis désigne les fidèles, et le premier-né de chacune de ces brebis est la foi, puisque dans la lignée spirituelle des vertus, c'est la foi qui par sa nature est la première de toutes. Nous ne devons donc point tondre ce premier-né, mais l'offrir à Dieu avec sa toison, c'est-à-dire avec toutes les vertus qui procèdent de la foi et auxquelles la foi elle-même nous excite en nous assurant que des biens éternels sont réservés aux justes, et des supplices éternels aux méchants et aux hommes corrompus. Ceux-là tondent ce premier-né, qui, se contentant d'une foi stérile, retranchent tous les fruits que doit produire la foi, et combattent par leur conduite ce qu'ils confessent par leurs paroles : « Ils font profession de connaître Dieu, mais ils le renoncent par leurs œuvres. » *Confitentur se nosse Deum, factis autem negant.* Tit. I, 16.

Mais ici se présente une grave question. Comment se fait-il que des hommes qui croient fermement les vérités de la foi, se précipitent ainsi dans tous les crimes, sans aucune crainte de la majesté divine? A cela je réponds que ce désordre doit être attribué, en partie, à la malice du cœur humain, et, en partie, à la ruse de l'antique serpent qui s'efforce de faire tourner à la perte des hommes ce que Dieu a institué pour leur salut. Le feu dans lequel un roi impie fit jeter les trois jeunes captifs de Babylone, était un feu véritable, mais le Seigneur comprima son action, ne voulant pas qu'une créature de Dieu nuisît à ceux qui louaient Dieu. Ce que Dieu fit dans cette circonstance en faveur de ses élus, le démon le fait à l'égard des chrétiens qui ne croient qu'en spéculation. Il éteint en eux les bons mouvements de la foi, de telle sorte que leur manière de juger et leur manière de sentir sont toutes différentes; il suspend en eux l'action et la vertu de la foi qu'ils conservent encore, afin qu'ils entendent parler des supplices affreux des méchants sans être effrayés, ou des magnifiques et admirables bienfaits de Dieu sans se sentir pressés de l'aimer. La lumière de la foi produirait, en effet, ce double mouvement de la crainte ou de l'amour dans nos âmes, si elle n'en

était pas empêchée, soit par la ruse du démon, soit par la corruption de notre cœur. Ce n'est donc pas avec une semblable foi qu'on devient participant de Jésus-Christ, mais avec la foi vive et agissante dont je vous ai tout à l'heure tracé le caractère.

II.

Pour rendre cette vérité plus claire, mettons la foi vivante en regard de la croix de Jésus-Christ. La foi donc, montrant du doigt en quelque sorte Jésus attaché au gibet, nous dit comme autrefois Jean-Baptiste à la vue du Sauveur : « Voici l'agneau de Dieu, voici Celui qui ôte les péchés du monde, » *Ecce agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi*, Joan. I, 29; en d'autres termes : O âme fidèle, regarde. Celui que tu vois pendu à cette croix, c'est Celui qui s'est chargé des péchés du monde, Celui qui a satisfait pour toi au Père éternel, Celui « qui a payé ce qu'il n'avait pas pris, » *Ps.* LXVIII, 5, Celui qui a détourné loin de nous la colère divine, Celui qui a effacé la sentence du péché, Celui qui t'a arraché à la tyrannie du démon, Celui qui t'a ouvert les portes du ciel, Celui qui a répandu en toi le Saint-Esprit, Celui qui t'a fait héritier du céleste royaume, Celui qui t'a rendu participant de la nature divine, Celui enfin qui par sa mort t'a procuré la gloire de l'immortalité. La volonté est-elle déterminée par ce langage de la foi à rendre amour pour amour à l'auteur de tant de bienfaits, c'est alors la foi vivante, la foi avec laquelle il nous faut regarder Jésus crucifié, la foi que le Seigneur exige de nous et dont l'aspect du serpent d'airain était la figure prophétique. Donc, mes frères, que tous ceux qui sont blessés par la morsure empoisonnée de l'antique serpent, sachent bien qu'un remède leur est offert dans la croix de Jésus, s'ils contemplent le Sauveur crucifié avec ce regard de la foi que nous signalions tout à l'heure.

Un exemple rendra cette vérité plus sensible : Rebecca avait quitté la Mésopotamie et se rendait avec un serviteur d'Abraham dans la terre de Chanaan pour épouser Isaac, lorsque celui-ci vint à sa rencontre. L'ayant aperçu, Rebecca dit au serviteur : Quelle est cette personne qui vient au devant de nous? C'est Isaac

lui-même, répondit le serviteur; c'est mon maître et votre époux. Alors la jeune fille descendit de chameau, prit aussitôt son voile et se couvrit, afin de paraître devant Isaac avec un extérieur et une mise convenables, et il n'est point douteux que la réponse du serviteur n'ait allumé dans le cœur de Rebecca la flamme d'un chaste amour à laquelle venaient se mêler la pudeur et la modestie. La foi remplit tous les jours à notre égard le rôle du serviteur vis-à-vis de la fille de Bathuel, en montrant en quelque sorte du doigt notre Seigneur Jésus-Christ à la volonté, comme à une autre Rebecca : Ame fidèle, dit-elle, voici ton époux qui a uni la nature humaine à la nature divine dans sa personne par d'indissolubles liens; voici le véritable Isaac qui a été immolé sur l'autel de la croix pour ton salut; voici ton Roi qui te conduit et te gouverne par son Esprit, et te défend des attaques de l'éternel ennemi du genre humain; voici ton Pasteur qui chaque jour répare tes forces en te nourrissant du pain des anges et de l'aliment de sa doctrine; voici ton Médecin qui guérit toutes tes langueurs par les remèdes de ses sacrements et de sa grâce; voici ton Père qui sur la croix t'a donné une nouvelle vie bien préférable à celle que tu as reçue d'Adam au paradis terrestre; voici le protecteur et le défenseur de ta liberté, Celui qui t'a délivré par sa mort du péché et de la tyrannie des sens, source de tous les maux. « Notre vieil homme, dit l'Apôtre, a été crucifié avec Jésus-Christ, afin que le corps du péché soit détruit, et que désormais nous ne soyons plus asservis au péché. » *Vetus homo noster simul crucifixus est, ut destruatur corpus peccati, et ultra non serviamus peccato.* Rom. VI, 6.

Mais tous ces titres et bien d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer, ne nous font connaître que d'une manière bien insuffisante la charité et les bienfaits magnifiques de notre Dieu. Il est mon père, mais il est tellement mon père, que, lorsque j'étais destiné à la mort, il a lui-même subi pour moi le supplice de la mort afin de me conserver la vie. Il est mon libérateur et mon Rédempteur, mais lorsque j'étais dans les fers et condamné à une éternelle captivité, il est descendu dans ma prison, et il a voulu que ses pieds fussent enchaînés, non pas avec des liens, mais avec des

clous de fer qui les ont transpercés, afin de me délivrer et de m'affranchir de la sentence portée contre moi. Enfin, lorsque j'étais déjà dans la gueule du lion rugissant tout prêt à me dévorer, lui-même s'est donné en pâture à ce monstre furieux pour m'arracher à sa dent meurtrière. Est-il un père qui s'exposerait à tant de dangers et de tortures pour sauver la vie d'un fils bien-aimé? De quel œil donc, chrétiens, devons-nous regarder un tel Père?

Puisque la foi nous offre tant de motifs d'aimer notre divin Rédempteur, laissons sa lumière entrer plus avant dans notre âme et pénétrer jusqu'au fond même de notre volonté, afin que celle-ci s'enflamme pour Jésus d'un amour qui réponde aux motifs si nombreux que nous avons de l'aimer; car si chacun des bienfaits du Sauveur réclame une partie de notre amour, que ne devons-nous pas à tous ses bienfaits réunis? La principale raison pour laquelle les lois canoniques défendent le mariage entre les personnes du même sang, c'est que la consanguinité ne peut qu'ajouter à l'ardeur de la concupiscence déjà si grande entre les époux. Ainsi, la flamme de l'amour est d'autant plus vive que nous trouvons réunis dans une même personne plus de motifs de l'aimer. Puis donc que, dans la personne de notre divin Sauveur, tout conspire à solliciter notre amour, il s'ensuit que nous devons l'aimer de toute l'affection de notre cœur, afin d'acquitter au moins une partie de cette dette de justice. Telles sont les dispositions d'amour et de foi nécessaires au salut, ainsi que le Seigneur nous l'a fait voir assez clairement en élevant à nos regards le mystique serpent, c'est-à-dire Jésus-Christ crucifié, dont l'aspect est l'unique remède à tous nos maux.

III.

Voyons maintenant, mes frères, quelles conséquences pratiques nous pouvons tirer de tout ce que nous venons de dire. La première est que nous devons aimer de toute notre âme et de toutes nos forces Celui qui nous a comblés de tant de biens, avoir sans cesse les yeux tournés vers lui, célébrer en tout lieu ses louanges,

sa gloire et sa magnificence, lui rendre d'immortelles actions de grâces pour ce grand bienfait de notre salut, nous attacher à son service par les liens d'une éternelle dépendance, et (ce qui est le point capital), placer en lui toutes nos espérances et toutes nos richesses. Voilà ce que nous enseignent dans une muette prédication et cette croix, et ces clous, et cette couronne d'épines, et tout ce mystère sacré de la Passion de notre Seigneur. Dieu avait autrefois planté dans le paradis terrestre l'arbre de vie; maintenant c'est l'arbre d'espérance qu'il a planté dans le paradis de l'Eglise en y élevant la croix; car, bien que ce bois précieux renferme le germe de toutes les vertus et de toutes les grâces, cependant il produit tout particulièrement dans les âmes fidèles l'espérance et la confiance. La croix fait éclater la puissance de Dieu et son ardente charité pour les hommes. Elle révèle sa puissance, puisque par la faiblesse et l'ignominie de la croix il a triomphé du monde, détruit le vaste empire du démon et attiré tout à soi, comme il l'avait prédit lui-même : « Pour moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tout à moi. » *Ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum.* Joan. XII, 32. Quant à la grandeur de la bonté et de l'amour de Dieu pour nous, elle paraît manifestement dans la croix du Sauveur, car, ainsi qu'il le dit lui-même : « Personne ne peut avoir un plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. » *Joan.* XV, 13. Si donc la croix me prouve d'une manière si évidente la puissance et la charité de Celui que j'y vois attaché, que puis-je craindre, ayant un tel protecteur? Que n'ai-je pas plutôt à espérer et à me promettre d'une telle puissance et d'une telle charité? Peut-il manquer quelque chose, dit saint Fulgence, à Celui en qui la toute-puissance est miséricordieuse, et la miséricorde toute-puissante? Pourquoi donc, dès que je m'abandonne tout entier avec un cœur humble et confiant à sa providence tutélaire, me laisserais-je aller à la défiance, au doute, aux alarmes et aux inquiétudes?

Ainsi donc, mes frères, Celui qui a puisé dans le mystère de la croix cette espérance et cet amour, celui-là, dis-je, a acquis la science profonde de la croix de Jésus-Christ; il a, comme la pieuse

Hélène, trouvé la croix du Sauveur; car c'est en cela, c'est dans cette espérance et cet amour que consiste l'invention spirituelle de la croix de Jésus-Christ, sans laquelle l'invention matérielle du bois précieux de la vraie croix nous serait d'un bien faible secours. La vue de Jésus crucifié nous doit inspirer cette double vertu, selon la remarque d'un saint Père. Ses bras ouverts et étendus sur la croix ne nous indiquent-ils pas toute la grandeur de son immense charité dont il n'a exclu personne, pas même ses bourreaux, pour lesquels il a prié son Père? Ses mains et ses pieds attachés au gibet par des clous ne nous disent-ils pas qu'il attend patiemment notre repentir, et qu'il ne peut s'enfuir pour nous échapper? Son côté sacré déchiré par le fer, que signifie-t-il autre chose, sinon qu'un accès facile nous est ouvert dans son cœur, afin que nous puissions contempler à découvert les entrailles de sa tendresse et y trouver un refuge contre tous les périls de cette vie? Son sang, versé tout entier pour nous, sa mort cruelle, ne nous expriment-ils pas son ardent désir de sacrifier pour nous et sa personne et sa vie? C'est ainsi que la vue de Jésus en croix ranime et enflamme notre espérance en lui.

Toutefois, si cette espérance était incertaine et peu assurée, nous pourrions dans notre faiblesse être en proie au doute et à l'hésitation. Mais le Seigneur a voulu dissiper cette hésitation, en disant par la bouche de son Prophète : « Le Seigneur a juré, et son serment demeurera immuable, que vous êtes le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. » *Ps.* CIX, 4. La promesse de Dieu eût suffi, quand bien même il ne l'eût pas confirmé par un serment; maintenant donc qu'il a scellé sa promesse par cet engagement solennel, quelle espérance, si faible et si chancelante qu'elle soit, pourra languir encore, ayant ce double et ferme soutien?

Mais pourquoi notre Seigneur Jésus-Christ est-il appelé prêtre selon l'ordre de Melchisédech? Parce que Melchisédech était à la fois roi et prêtre, deux qualités qui conviennent surtout à Jésus-Christ qui est notre Prêtre et notre Roi. Mais que suit-il de là? Que nous devons attendre de Jésus-Christ les bienfaits que peuvent conférer les rois et les prêtres. Au roi il appartient de

répandre sur ses sujets l'abondance de ses faveurs; au prêtre, d'offrir à Dieu des prières pour son peuple, d'obtenir le pardon des péchés des hommes et un secours salutaire dans leurs nécessités : deux fonctions éminentes que Jésus-Christ exerce dans son Eglise, en nous comblant des dons les plus excellents, et en plaidant sans cesse en notre faveur auprès de son Père auquel il montre les blessures qu'il a reçues pour nous. Or, la croix nous met sous les yeux ce double office de notre Sauveur. La croix, en effet, est comme le sceptre de l'autorité suprême de Jésus-Christ, l'insigne qui proclame la royale puissance par laquelle il a soumis le monde à son empire; elle est en même temps l'autel sur lequel ce souverain prêtre s'est offert en sacrifice pour nous au Père éternel. D'où vous voyez clairement, mes frères, que notre Seigneur a rempli merveilleusement sur la croix cette double fonction de roi et de prêtre.

Voilà, chrétiens, ce que nous prêche la croix du Sauveur, toute muette qu'elle est. Elle nous manifeste la puissance admirable de Jésus-Christ, son ardente charité pour les hommes, sa royauté, son sacerdoce, autant de motifs qui doivent exciter notre amour, fortifier et confirmer notre espérance, autant de promesses qui nous assurent le salut, de puissants secours et les trésors célestes. Combien grande est donc la folie de ceux qui, abandonnant cette source de tous les biens où ils pourraient trouver une eau salutaire, capable d'étancher leur soif, s'en vont errant à l'aventure, demander aux citernes fangeuses de l'Egypte de quoi se désaltérer! O mortels misérables, où allez-vous dans votre aveuglement et votre délire? Pourquoi aimer de cet amour insensé un monde perfide et trompeur? Pourquoi poursuivre ce monde qui vous fuit? Pourquoi embrasser cet ennemi qui vous frappe? Pourquoi vous fier à ce fourbe qui vous a menti tant de fois et qui se joue de vos espérances? C'est bien à vous que s'appliquent ces paroles de saint Bernard : Le monde crie : je vous abandonnerai; la chair crie : je vous souillerai; le démon crie : je vous tromperai; Jésus nous crie : je vous soulagerai; et cependant nous sommes tellement aveugles et insensés, que nous laissons Jésus-Christ, lequel nous invite par des paroles si tendres, pour suivre le

monde qui nous abandonne, la chair qui nous souille et le démon qui nous trompe. Quel est donc, dites-moi, cet amour effréné du monde que ne peuvent éteindre tant de blessures, de dédains et de refus?

Quelqu'un me dira peut-être : Vous me promettez que je trouverai en Jésus-Christ tous les biens et un remède à tous les maux; mais je vois un grand nombre de ses fidèles adorateurs en proie à toute espèce d'afflictions et accablés par la misère et la pauvreté. — Saint Basile répond à cette objection en affirmant que les choses tristes et pénibles ont changé de nature par la Passion de notre Seigneur. Depuis que le souverain Seigneur de toutes choses, dit ce saint docteur, a épuisé pour notre salut le calice de sa Passion; depuis qu'il a consacré et ennobli dans sa personne les fatigues et les souffrances, et qu'il nous a enseigné qu'elles étaient le chemin du ciel, il a mis dans le cœur des justes de telles dispositions, qu'ils trouvent la joie dans les peines, le soulagement dans les travaux, les richesses dans la pauvreté, et la gloire et l'honneur dans l'ignominie. N'est-ce pas là ce qu'attestent clairement ces paroles de l'Apôtre : « Nous sommes pressés par toutes sortes d'afflictions, mais nous n'en sommes pas accablés; nous nous trouvons dans des difficultés insurmontables, mais nous n'y succombons pas; nous sommes persécutés, mais non pas abandonnés; nous sommes abattus, mais non pas entièrement perdus. » II *Cor.* IV, 8 et 9. D'où vient une force si grande, sinon de la vertu de la croix? Aussi le même Apôtre ne se glorifiait-il qu'en la croix de Jésus-Christ, par laquelle le monde était mort et crucifié pour lui, comme lui-même était mort et crucifié pour le monde. *Mihi absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi : per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* Galat. VI, 14. De même, en effet, que le monde ne peut faire aucun mal à un cadavre, quand bien même il lancerait mille traits contre lui, ainsi rien ne pouvait nuire à l'Apôtre, parce que la vertu de la croix du Sauveur l'avait rendu invulnérable à tous les traits du monde. Cet homme pour qui les coups, les chaînes, les prisons, loin d'être un tourment, devenaient un royal triomphe dans lequel il se glorifiait, cet homme, dis-je, n'était-il pas élevé

bien au-dessus du monde, puisque les traits de celui-ci ne pouvaient le blesser? Et c'est là ce qui fait briller davantage la vertu de la croix ; car il est beaucoup plus grand et plus beau de n'être point vaincu par le malheur que d'en être affranchi. Ce dernier avantage, les rois de la terre peuvent le procurer, mais le premier est une faveur surnaturelle et gratuite de la puissance divine.

IV.

Telle est donc, mes frères, la première conclusion que nous devons tirer du mystère de la croix. Il en est une autre non moins nécessaire au salut, et qui nous est indiquée par ce que nous avons dit tout à l'heure du serpent d'airain dont l'aspect guérissait ceux qui avaient été blessés par la morsure des serpents. Ce fait nous enseigne figurativement que le remède à tous nos maux se trouve dans la contemplation de Jésus crucifié. D'où il résulte que celui qui arrête les regards de son âme sur cet objet, obtiendra du Seigneur non-seulement le pardon de ses fautes, mais encore l'accroissement des dons et des grâces célestes. Ce bois précieux de la croix est, en effet, l'arbre de vie que Dieu a placé dans le milieu du paradis, c'est-à-dire, dans son Eglise : Je dis dans le milieu, et non dans un coin écarté, puisque la vertu de cet arbre s'étend au loin à tous les hommes, de quelque condition qu'ils soient. La divine Sagesse a voulu que, comme l'arbre de la désobéissance avait introduit la mort dans le monde, l'arbre de l'obéissance y rappelât la vie. Ainsi l'Epoux du Cantique le déclare-t-il à l'Epouse, lorsqu'il dit : « Je vous ai ressuscitée sous un arbre ; c'est là que votre mère a été séduite. » *Cant.* VIII, 5. La mère de tous les vivants, Eve, en goûtant au fruit de l'arbre défendu, a perdu avec elle par sa désobéissance toute la masse du genre humain ; mais moi je prends la voie contraire, et, attaché à la croix par obéissance, je vous rends la vie que vous aviez perdue.

De même donc que l'arbre d'Eden est appelé l'arbre de mort, ainsi l'arbre du Calvaire est appelé avec raison l'arbre de vie ; vie céleste qui se répand avec plus d'abondance sur les âmes qui par

leur zèle, leur amour, leur dévotion, leur fidélité au souvenir d'un si grand bienfait, se tiennent plus près de ce bois salutaire et lui demeurent plus étroitement unis. Si la croix de Jésus-Christ est la source de tous les dons, ceux qui s'approchent davantage de cette source, ne doivent-ils point, par conséquent, y boire plus copieusement et y puiser l'abondance de toutes les grâces? Approchons-en donc, chrétiens, non avec les pieds de notre corps, mais par les pieux mouvements de notre âme, en contemplant avec foi, espérance, charité, dévotion, compassion et reconnaissance notre Seigneur Jésus-Christ suspendu à l'arbre de la croix. Ainsi font les âmes qui chaque jour méditent dans ces saintes dispositions la Passion du Sauveur.

N'est-il pas certain d'ailleurs, selon la remarque de saint Bernard, que si l'ingratitude est un vent brûlant qui fait tarir les canaux de la grâce divine, la reconnaissance, au contraire, nous ouvre la source de toutes les grâces? Celui-là, en effet, est digne d'être comblé de bienfaits nouveaux, qui se montre reconnaissant des anciens. Aussi le divin Sauveur est-il si jaloux de notre gratitude envers le bienfait de sa Passion, que pour nous en rappeler le souvenir, il a institué l'Eucharistie qui est le plus grand de tous les sacrements. « Faites ceci, dit-il, en mémoire de moi. » *Luc.* XXII, 19. Nous entrons dans ses vues, lorsque, à certaines heures et à certains moments déterminés, nous nous livrons à une pieuse considération de ce touchant mystère. N'est-il pas juste que celui qui témoigne ainsi sa reconnaissance envers ce sublime bienfait, y participe plus abondamment que les autres?

Enfin, c'est une croyance chère à notre piété que celui qui aura persévéré jusqu'à la fin de la vie dans ces sentiments, recevra de Dieu quelque secours particulier, au moment redoutable de la mort. Notre Seigneur n'a-t-il pas dit qu'on se servira envers nous de la même mesure dont nous nous serons servis envers les autres? *Matth.* VII, 2. Il est donc juste que celui qui, pendant toute sa vie, se sera montré spécialement dévot à notre Seigneur mourant sur la croix, obtienne à son tour de notre Seigneur une assistance toute spéciale à ses derniers instants; qu'alors Jésus le

protége, le console, qu'il ranime et confirme ses espérances de salut, qu'il le défende contre l'éternel ennemi du genre humain, et qu'il le conduise heureusement au royaume céleste que ce divin Sauveur a payé du prix de tout son sang.

AU LECTEUR.

Ami lecteur, les choses que l'on raconte de la vie, des miracles et des vertus de la bienheureuse vierge Catherine de Sienne, sont tellement extraordinaires, qu'elles paraîtront peut-être incroyables aux hommes qui n'ont qu'une faible idée de l'incomparable charité de Dieu envers les siens. Aussi, avant de commencer à en parler, ai-je cru nécessaire de montrer combien elles sont dignes de foi.

Bon nombre d'auteurs ont écrit la vie de notre sainte, mais presque tous ont puisé ce qu'ils en ont dit dans l'histoire du Révérend Père Raymond. Ce religieux, qui était le confesseur de Catherine, n'a rien écrit qu'il n'ait entendu de la bouche même de cette bienheureuse vierge, ou vu de ses propres yeux, ou appris de personnes très-dignes de confiance. C'était d'ailleurs un homme si recommandable par ses talents, sa sainteté et sa rare prudence, qu'il fut élu général de l'ordre des Frères prêcheurs. Cet illustre personnage affirme donc, sous la foi du serment, qu'il n'avancera dans son histoire aucun fait, sans en apporter la preuve et sans expliquer comment il a eu connaissance de ce qu'il raconte.

On a encore sur les vertus de sainte Catherine quelques détails écrits par le Révérend Père Etienne de Sienne, prieur de la Chartreuse de Pavie, lequel, avant d'entrer chez les Chartreux, avait connu particulièrement la sainte dont il était le secrétaire, et l'avait accompagnée dans tous ses voyages. Etienne aussi affirme avec serment qu'il n'écrit rien dont il n'ait été le témoin oculaire.

L'attestation solennelle de deux hommes aussi considérables pourrait suffire, mais nous avons un témoignage d'un plus grand poids dans la bulle du pape Pie II qui en inscrivant le nom de Catherine de Sienne dans le catalogue des saints, a confirmé de

toute l'autorité du siége apostolique la plus grande partie des faits rapportés dans la vie de cette sainte fille. L'empereur Frédéric, la ville de Sienne et le doge de Venise avaient sollicité de ce pape la canonisation de Catherine. « Nous n'avons point accédé tout aussitôt à leur demande, dit le pontife dans la bulle, mais nous conformant aux usages suivis depuis longtemps, nous avons donné de vive voix à nos frères les cardinaux de la sainte Eglise romaine, l'un évêque, l'autre prêtre et le troisième diacre, la mission d'examiner avec soin les documents qui concernent la vie de la bienheureuse Catherine et les miracles qu'elle a opérés, soit pendant sa vie, soit après sa mort, et de nous en donner en consistoire secret, selon l'usage, une fidèle relation. L'information des commissaires dura un an et plus, jusqu'à notre retour de Mantoue à Rome. Ils examinèrent les procès-verbaux qui étaient à Venise ou ailleurs, discutèrent les faits, interrogèrent de nouveau les témoins, pesèrent toutes choses avec la plus grande attention, et nous firent, en séance particulière, un rapport très-exact de leur enquête. Ensuite ils chargèrent un avocat d'exposer dans un consistoire public ce qu'ils nous avaient communiqué; enfin, dans une réunion à laquelle avaient été convoqués les évêques qui se trouvaient alors à Rome, en présence des cardinaux qui nous assistaient, lesdits commissaires, ayant pour interprète notre vénérable frère, Guillaume, évêque d'Ostie, Français d'origine, le premier en titre parmi eux, exposèrent de nouveau les faits dont ils avaient acquis la connaissance et qui leur paraissaient bien et dûment prouvés. Nous avons emprunté à cette relation fort étendue (et que nous n'avons fait qu'abréger), tout ce qui suit. Les faits que nous allons rapporter sont donc vrais, reconnus et parfaitement constatés. Catherine, née à Sienne de parents d'une condition médiocre, se consacra à Dieu avant d'avoir atteint l'âge où on peut le connaître. Elle n'avait que six ans lorsque, poussée par le désir de servir le Seigneur, elle voulut aller vivre dans la solitude. A cet effet, elle sortit de la ville, gagna un endroit solitaire et se cacha dans une caverne. Elle dut bientôt quitter sa retraite pour obéir à une inspiration divine qui la ramena dans la maison paternelle. Ayant appris la

salutation angélique, toutes les fois qu'elle montait l'escalier de sa maison, elle fléchissait le genou à chaque degré pour saluer la bienheureuse Vierge, mère du Sauveur. Quand elle eut atteint sa septième année, elle voua sa virginité à Jésus-Christ qu'elle eut le bonheur de contempler dans une vision admirable où notre Seigneur lui apparut assis dans sa majesté, et lui dévoila les mystères ineffables du royaume céleste. Elle renonça à tous les plaisirs du monde, s'adonna tout entière à l'oraison, infligea à sa chair encore délicate les jeûnes et les disciplines, et vint à bout de persuader à ses compagnes d'imiter son exemple. Lorsque, plus tard, ses parents voulurent la marier, elle se coupa les cheveux, refusa de s'unir à un époux mortel et méprisa les railleries et les réflexions injurieuses du monde. Elle arracha de vive force, plutôt qu'elle n'obtint, l'habit de Saint-Dominique porté par les femmes qu'on nomme sœurs de la pénitence. Dans la maison paternelle elle exerçait les fonctions de servante, ne désirant rien tant que de passer aux yeux des hommes pour une personne vile et méprisable. Son père lui avait permis de secourir les pauvres; elle le faisait avec la plus grande libéralité, en même temps qu'elle donnait aux malades les soins les plus assidus et les plus dévoués. Armée du bouclier de la patience et couverte du casque de la foi, elle triompha des tentations du démon et des continuelles attaques des esprits malins. Elle consola par tous les moyens qui étaient en son pouvoir les prisonniers et les malheureux. Aucune parole ne sortait de sa bouche qui ne fût dictée par la religion et la piété. Tous ses discours avaient pour objet la vie chrétienne, le mépris du monde, l'amour de Dieu et du prochain et la céleste patrie. Nul de ceux qui l'approchaient, ne la quittait sans se sentir meilleur et plus instruit. Sa science était infuse et non acquise par l'étude. Maîtresse avant d'avoir été disciple, elle répondit avec une rare sagesse aux questions les plus difficiles sur la divinité, qui lui furent proposées par des hommes faisant profession d'enseigner les saintes Ecritures et par des évêques occupant les siéges les plus importants. Ses réponses satisfirent si pleinement ses interrogateurs, qu'elle rendit aussi doux que des agneaux ceux qu'elle avait trouvés aussi furieux que les

loups et les lions. Aussi quelques-uns d'entre eux admirant la sagesse divine qui parlait par sa bouche, distribuèrent tous leurs biens aux pauvres, et, prenant la croix de Jésus-Christ, menèrent une vie tout évangélique. Cette sainte vierge pratiqua les austérités les plus rigoureuses. Ce n'était pas assez pour elle d'avoir renoncé entièrement à l'usage du vin et de la viande, et de ne se nourrir que d'aliments grossiers; elle en vint à la fin à se priver de légumes et à ne manger plus d'autre pain que le pain céleste que le fidèle reçoit dans le sacrement de l'autel. Elle jeûna, plus d'une fois, depuis le jour des cendres jusqu'à la Pentecôte, se contentant pour toute nourriture de la sainte Eucharistie. Pendant huit ans environ elle ne vécut que d'un peu de jus d'herbe. Prendre de la nourriture était pour elle un vrai supplice, tandis qu'au contraire elle s'approchait de la sainte communion qu'elle reçut presque tous les jours de sa vie avec autant de joie et d'empressement que si elle eût été invitée aux noces célestes de l'agneau. Elle portait sous ses vêtements un rude cilice, et couchait sur un lit de planches où elle ne prenait qu'un court sommeil. Rarement elle dormait plus de deux heures : tout le reste du temps elle le passait dans les veilles, l'oraison, les exhortations et les œuvres de miséricorde. Elle s'armait pour macérer sa chair de fouets garnis de pointes. Tourmentée de douleurs de tête presque continuelles, elle était souvent en proie aux ardeurs d'une fièvre qui la faisait cruellement souffrir. Le démon lui livra de fréquents assauts, mais elle disait avec l'Apôtre : « Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis forte. » II *Cor*. XII, 10. Cependant, au milieu de tant d'épreuves et de souffrances, elle demeurait ferme et ne discontinuait pas ses exercices de charité, assistant les malheureux, reprenant les pécheurs, les ramenant à la pénitence par la douceur de ses paroles, donnant à tous les plus salutaires avis, disant ce qu'il fallait faire et ce qu'il fallait éviter, et montrant en toutes circonstances un visage toujours serein. Rien n'égalait son zèle à rapprocher ceux qui étaient désunis : elle éteignit souvent des haines invétérées et apaisa des inimitiés mortelles. Les Florentins étaient alors sous le coup d'un interdit ecclésiastique; pour les réconcilier avec l'Eglise,

Catherine n'hésita point à franchir l'Apennin et les Alpes, et à se rendre auprès de Grégoire XI, notre prédécesseur à Avignon. Dans son entrevue avec ce pontife, elle lui fit savoir qu'elle avait eu révélation du projet secret qu'il avait formé d'aller à Rome, projet qui n'était connu que de lui et de Dieu. Elle eut l'esprit de prophétie, fit de nombreuses prédictions, et découvrit les choses les plus cachées. Elle était souvent ravie en esprit et, plus d'une fois dans ces moments de contemplation, on la vit élevée et suspendue en l'air. Alors elle perdait tout sentiment, à ce point qu'on la piquait et la frappait sans qu'elle en éprouvât aucune impression. Ces extases lui arrivaient souvent après qu'elle avait reçu la sainte communion. Le nom de Catherine était en odeur de sainteté et en grande vénération parmi le peuple. De toutes parts on lui amenait des malades ou des personnes tourmentées par le malin esprit, et elle les guérissait. Elle commandait au nom de Jésus-Christ aux maladies et aux infirmités, et forçait les démons à sortir du corps des possédés. Les papes Grégoire XI et Urbain VI l'eurent en si haute estime qu'ils lui confièrent les missions les plus importantes, et lui accordèrent un grand nombre de faveurs spirituelles des plus signalées. Sainte Catherine mourut à Rome, à l'âge de trente-trois ans environ. Diverses personnes qui lui étaient particulièrement affectionnées eurent connaissance, par révélation, de son entrée et de sa réception glorieuse dans le ciel. On doit citer surtout le Père Raymond de Capoue, son confessur, lequel fut plus tard général de l'ordre de Saint-Dominique. Il se trouvait à Gênes, lorsque dans la nuit où mourut Catherine, vers le matin, il vit auprès d'une image de la mère du Sauveur l'âme de la sainte brillant d'un éclat incomparable, et l'entendit lui adresser à lui-même les paroles les plus consolantes. Le corps de sainte Catherine fut conservé pendant quelque temps, puis inhumé à Rome dans l'église de la Minerve, au milieu des témoignages de respect et de dévotion de la multitude. Beaucoup de malades obtinrent leur guérison en touchant ce corps sacré; quelques-uns même, par le simple attouchement des objets qui avaient été à l'usage de la sainte. Depuis qu'elle jouit de la gloire céleste, sainte Catherine a toujours accueilli

favorablement les vœux qui lui étaient adressés, les présentant elle-même à Jésus-Christ, son roi et son époux, en le priant de les exaucer. Combien d'affligés et de malades ont été guéris, qui entendant parler de la gloire de cette grande sainte, ont eu aussitôt recours à son intercession. Aussi sa mémoire est-elle en grande vénération, tant à Venise (où cependant elle n'avait jamais été) qu'en cent autres lieux. Lorsque le vénérable évêque d'Ostie eut exposé devant les cardinaux et les prélats les faits que nous venons de rapporter et beaucoup d'autres encore, et qu'il eut affirmé que tous étaient clairement prouvés, les cardinaux et les prélats furent priés de donner chacun leur avis. Ils furent unanimes dans leurs suffrages, et déclarèrent que la bienheureuse vierge Catherine devait être proclamée digne du ciel; il ne s'en trouva pas un seul qui n'exprimât le désir de la voir canoniser. »

Tout ce qui précéde est tiré de la bulle même du Souverain-Pontife. Ce témoignage du siége apostolique doit suffire pour inspirer la foi la plus entière aux faits que nous allons rapporter dans nos discours. Cependant nous citerons plus tard quelques passages de cette bulle, afin de ne laisser subsister aucun doute ni aucune hésitation dans l'esprit des auditeurs dont la foi est encore timide, et qui sont peu avancés dans les choses spirituelles.

Il m'a semblé, en étudiant avec soin la vie de Catherine de Sienne, que tout ce qu'on a écrit de cette sainte peut se rapporter à deux chefs principaux qui sont, ou ses vertus éclatantes, ou les grâces singulières et les priviléges qu'elle a reçus de son divin Epoux. En développant ces deux ordres de faits, on peut montrer ce qu'elle a été pour son Epoux céleste et ce que cet Epoux a été pour elle, sans séparer toutefois ces deux choses, car tout ce que Catherine a fait ou souffert pour l'amour de son Epoux, doit être rangé parmi les dons de Dieu aussi bien que les faveurs qu'elle en a reçues. Cependant pour rendre nos instructions plus claires et plus méthodiques, nous établirons une distinction entre ces deux objets. Nos deux premiers discours traiteront donc des rares vertus de notre sainte, et les deux derniers des dons singuliers et

admirables qu'elle a reçus de Dieu. Tout ce que nous dirons est emprunté presque mot pour mot à l'histoire de sa vie que nous avons traduite dans un style simple comme l'original, laissant au lecteur à noter et à peser plus attentivement dans ce récit ce qu'il jugera plus utile. Quant à moi, ce qui parmi tant de choses merveilleuses me paraît surtout digne d'être remarqué, c'est l'immense bonté, la charité infinie que Dieu témoigne aux âmes qui se consacrent pleinement et tout entières à son amour et à son service. Cette considération sera bien propre à nous exciter à aimer une bonté et une charité si grandes. Je puis dire, pour ce qui me concerne, que dans tout ce que j'ai lu sur la grandeur de la charité et de la bonté divines, je n'ai rien rencontré, après l'ineffable mystère de l'Incarnation, qui me donnât une plus grande idée de l'amour et de la bonté de Dieu que les actions de notre sainte et les priviléges extraordinaires dont Dieu l'a favorisée.

PREMIER SERMON

POUR

LA FÊTE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

GLORIEUX COMMENCEMENTS DE CETTE SAINTE VIERGE. — SES TRAVAUX ET SES COMBATS POUR JÉSUS-CHRIST.

Simile est regnum cœlorum grano sinapis.
Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé. *Matth.* XIII, 31.

Vous n'ignorez pas, mes très-chers frères, que par le royaume des cieux, il ne faut pas entendre seulement le ciel lui-même, mais tout ce qui se rapporte à ce royaume. Dans le passage que je viens de citer, le royaume des cieux signifie l'Eglise. Notre Seigneur la compare à un grain de sénevé pour deux raisons : la première, parce qu'ayant eu de faibles commencements, elle est parvenue à un degré d'accroissement extraordinaire, comme le grain de sénevé qui, jeté en terre, devient un arbre qui étend au loin ses rameaux; la seconde parce que, semblable encore au grain de sénevé dont la vertu et la force se font principalement sentir lorsqu'il est broyé et pilé, l'Eglise déploie surtout son énergie et sa vigueur, lorsqu'elle est opprimée et comme broyée par les tortures et les supplices auxquels la soumettent les tyrans. Vous en avez une image dans les Israélites persécutés par Pharaon. Plus ils étaient opprimés, plus leur nombre allait s'augmentant. Or, à ce double point de vue, la parabole du grain de sénevé s'applique parfaitement à la sainte dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Née dans une humble et obscure condition, Catherine s'éleva par la grâce de Dieu à la perfection la plus haute, et répandit la douce odeur de la vertu et de la sainteté, tant par son courage dans les assauts qu'elle eut à soutenir contre le démon, que par ses jeûnes, ses veilles, ses oraisons et les dures macérations auxquelles elle condamna sa chair. Ces combats de notre sainte feront l'objet du présent discours : nous traiterons de ses vertus dans le sermon suivant.

Je dois d'abord avertir mes pieux auditeurs que, dans ce sermon, je m'écarterai de la méthode ordinairement suivie par les prédicateurs. C'est moins un discours qu'un récit que je vais faire. Si, en effet, je m'arrêtais longuement sur chacune des vertus de sainte Catherine, comme il est d'usage dans les panégyriques, je serais forcé de passer sous silence un grand nombre de ses mérites et de ses œuvres les plus éclatantes, et mes auditeurs seraient privés par là même de la connaissance d'une foule de détails aussi importants qu'utiles. Je raconterai donc simplement les faits dont se compose la vie de notre sainte : à vous de les apprécier comme il convient, et de vous en faire l'application à vous-mêmes.

Remontons jusqu'à son enfance. A peine âgée de cinq ans, Catherine commença à élever son âme vers les choses de Dieu. Elle répétait fréquemment la salutation angélique, et toutes les fois qu'elle montait ou descendait l'escalier de la maison paternelle, elle fléchissait le genou et saluait la très-sainte Vierge pour laquelle sa dévotion augmentait chaque jour. Que les parents chrétiens apprennent de cet exemple à enseigner la loi divine à leurs enfants dès l'âge le plus tendre, leur faisant en quelque sorte sucer la piété avec le lait maternel. C'est l'avis que saint Jérôme donne à une mère à laquelle il recommande d'apprendre à ses filles encore au berceau à chanter l'alleluia. L'âge le plus tendre, en effet, est toujours assez mûr pour recevoir les leçons de la céleste doctrine.

Lorsqu'elle fut un peu plus avancée en âge, elle conçut un vif désir de garder la virginité, et apprit de Dieu que la bienheureuse mère du Sauveur était la première qui eût fait vœu de virginité perpétuelle. Quoiqu'elle n'eût encore que sept ans, elle délibéra longtemps et avec une maturité au-dessus de son âge sur le parti qu'elle devait prendre, priant Marie, la Reine des vierges et des anges, de lui obtenir la grâce de faire ce qui serait plus agréable à Dieu et plus utile à son salut. Cependant l'ardeur du divin amour et le désir de l'angélique pureté croissaient chaque jour dans son cœur. Aussi comprenant ce qui plairait davantage au Seigneur, elle se retira un jour dans un lieu écarté, se mit à

genoux et adressa cette prière à la mère de Jésus : O très-sainte Vierge, vous qui, la première entre les femmes, avez voué votre virginité au Seigneur qui vous a choisie pour être la mère de son unique Fils, daignez, sans avoir égard à mon indignité, me donner pour Epoux votre Fils après lequel je soupire de toute l'ardeur de mon âme; et moi, je lui promets ainsi qu'à vous de n'avoir jamais d'autre Epoux, et de lui garder une inviolable fidélité. C'est ainsi qu'à l'âge de sept ans Catherine consacra sa virginité à Jésus-Christ, son Epoux immortel.

Comme les vierges dans leur cantique disent au céleste Epoux par leurs œuvres autant que par leur voix : J'ai méprisé le règne du monde et tous les ornements du siècle pour l'amour de Jésus-Christ mon Seigneur, la jeune vierge, d'après le conseil d'un père dominicain, commença par renoncer à ce qui fait le principal ornement des femmes en se coupant les cheveux jusqu'à la racine. A la vue de cette belle chevelure tombée sous le ciseau, Lapa, mère de Catherine, se mit à crier et à s'emporter contre sa fille. Ses cris attirèrent son mari et ses autres filles qui partagèrent tous son indignation. La jeune sainte eut à subir une autre épreuve plus pénible; mais aidée du secours divin elle en triompha; et les obstacles que l'on voulut apporter à son salut et à la résolution qu'elle avait formée, se changèrent pour elle en autant de moyens de salut et d'avancement dans les voies spirituelles. Ses parents la persécutaient ouvertement. C'étaient à chaque instant de nouveaux outrages et de nouvelles menaces : Misérable, lui disaient-ils, crois-tu que, parce que tu as coupé tes cheveux, tu pourras te soustraire à notre volonté? Quand bien même il faudrait te rompre les membres, tu prendras un mari. En même temps ils lui défendirent de se retirer dans sa chambre, et l'occupèrent sans relâche au service de la maison, afin qu'elle n'eût pas le loisir de vaquer à la prière et de s'unir à Jésus-Christ son Epoux. Et pour qu'elle comprît bien tout le mépris qu'on faisait d'elle, on la mit à la cuisine, à la place de la servante, et on la chargea des derniers emplois. Cette douce et modeste fille était forcée de souffrir chaque jour des railleries, des paroles injurieuses et toutes sortes de mépris. En la traitant de cette façon,

ses parents et ses frères voulaient la plier à leur volonté et la forcer à prendre pour époux un jeune homme dont la condition et la famille leur convenaient extrêmement. Cette conduite des parents et des frères de Catherine prouve combien est vraie cette parole du Sauveur : « L'homme a pour ennemis ceux de sa propre maison. » *Inimici hominis, domestici ejus.* Matth. x, 36. Le serpent infernal se sert d'eux ordinairement comme de puissants auxiliaires pour ébranler la constance des justes. C'est à son instigation que la première femme, la mère de tous les vivants, enlaça dans ses filets notre premier père, et que les épouses de Job et de Tobie excitèrent leurs maris à l'impatience et au blasphème. Contre Catherine, ce ne fut pas un seul individu, mais toute une famille que le démon suscita. Que pouvait faire cette sainte fille, au milieu de tant d'occupations dont le propre est de distraire l'esprit et de l'empêcher de chercher en silence l'unique nécessaire? L'arme la plus puissante contre l'ennemi consiste dans l'assiduité à la prière, ainsi que notre Seigneur lui-même nous le déclare lorsqu'il dit : « Veillez et priez, afin que vous n'entriez point en tentations. » *Matth.* xxvi, 41. Mais on ne laissait à Catherine aucun moment ni aucun endroit favorable pour se livrer à ce pieux exercice? Que faire donc? Les ennemis du salut de cette sainte âme ont beau multiplier les obstacles; « il n'y a point de sagesse, il n'y a point de prudence, il n'y a point de conseil contre le Seigneur. » *Prov.* xxi, 30. Le serpent infernal, auteur de ces machinations, espérait par là ébranler le courage de la jeune vierge, mais toutes ses ruses ne firent au contraire que l'affermir. Instruite par l'Esprit de Dieu, elle se bâtit au fond de son cœur une cellule d'où rien ne pouvait la faire sortir, et triompha ainsi de la malice du démon. Elle recommandait souvent au Père Raymond, lorsqu'elle le voyait accablé d'affaires, de se construire, lui aussi, dans son âme une retraite spirituelle, et d'y demeurer. C'est de cette retraite intérieure qu'il est dit que « Jésus habite par la foi dans nos cœurs » *Ephes.* iii, 17, et que « le royaume de Dieu est au dedans de nous. » *Luc.* xvii, 21. Là ne se fait jamais attendre Celui qui dit : « Me voici à la porte, et j'y frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai

chez lui et je souperai avec lui, et lui avec moi. » *Ecce sto ad ostium, et pulso : si quis audierit vocem meam, et aperuerit mihi januam, intrabo ad illum, et cœnabo cum illo, et ipse mecum.* Apoc. III, 20. La douce présence de cet hôte divin suffisait à tous ses désirs, et la rendit victorieuse du démon et de tous ses artifices. Il parlait à son cœur et lui enseignait les moyens de surmonter tous les obstacles extérieurs. La jeune Catherine s'imaginait voir Jésus-Christ dans son père, la très-sainte Vierge dans sa mère, les apôtres et les disciples du Sauveur dans les autres personnes de sa famille. A l'aide de cette pieuse fiction, elle les servait avec un empressement et un air de gaieté qui excitaient l'admiration de tous, de sorte que, lorsqu'elle était dans la cuisine, occupée aux plus humbles fonctions, elle se croyait toujours dans le lieu saint, et quand elle servait à table, elle nourrissait son âme de la pensée de son céleste Epoux à qui elle s'imaginait rendre tous les bons offices que ses parents exigeaient d'elle. Cette victoire que la jeune sainte remporta sur le démon, montre combien est grande la puissance de la grâce divine, puisque celui qui est armé de ce secours, triomphe aisément de toutes les ruses du malin esprit. Elle montre également combien est vraie la parole de l'Apôtre qui déclare que Dieu est fidèle dans ses promesses, et qu'il approvisionnera ses serviteurs des grâces nécessaires pour qu'ils puissent soutenir la tentation. I *Cor.* x, 13. Nous en voyons la preuve dans sainte Catherine, qui recevait de Dieu des secours d'autant plus abondants qu'elle était plus vivement tentée.

Il n'est point douteux que la mortification de la chair ne soit le moyen le plus nécessaire pour conserver la vertu de chasteté, parce que la pureté ne trouve nulle part ailleurs plus de dangers que dans les délices sensuelles. De là cette parole de l'Apôtre : « La veuve qui vit dans les délices, est morte, quoiqu'elle paraisse vivante. » I *Tim.* v, 6. Aussi saint Jean Climaque, ce grand maître de la vie spirituelle, compare-t-il l'homme qui croit pouvoir conserver la chasteté dans un corps saturé de nourriture, à celui qui jette un morceau de pain à un chien pour s'en débarrasser.

On peut à peine croire jusqu'où notre sainte porta la mortification de la chair, bien qu'elle fût en proie à de continuelles maladies. Elle commença d'abord par se refuser peu à peu toute espèce d'aliment cuit, à l'exception du pain. Des herbes crues et un peu de pain composaient toute sa nourriture; mais lorsqu'elle eut atteint l'âge de vingt ans environ, elle n'usa plus que d'herbes crues, sans pain. Enfin, par un miracle de la puissance divine, elle en vint au point que, malgré les maladies dont elle souffrait et les travaux pénibles dont elle était chargée, cette privation d'aliment n'affaiblit point cependant les forces de son corps, de telle sorte que sa vie était un continuel prodige, de l'aveu même des médecins. Nous rapporterons en leur lieu les persécutions et les tourments dont cette abstinence si rigoureuse devint pour elle l'occasion.

Elle s'était fait avec des planches un lit sur lequel elle méditait assise ou s'étendait de toute sa longueur pour prier. Elle prenait son sommeil tout habillée. A l'exemple de saint Dominique, elle se donnait la discipline trois fois le jour avec une chaîne de fer, et chaque fois pendant une heure et demie. Jalouse de rendre sang pour sang à son Rédempteur, elle se frappait avec tant de violence que le sang coulait de ses épaules jusqu'à terre. Sa mère, que toutes ces mortifications irritaient, allait à elle furieuse et l'entraînait vers son propre lit. Catherine se jetait aux genoux de sa mère pour l'adoucir, et s'offrait d'elle-même à la suivre. Elle se couchait donc auprès de sa mère, mais lorsqu'elle s'apercevait que celle-ci était endormie, elle glissait dans le lit deux morceaux de bois afin de ne rien changer à la dureté ordinaire de sa couche.

Catherine brûlait du désir de prendre l'habit de Saint-Dominique. Le Seigneur « lui accorda le désir de son cœur, et ne la frustra point de la demande de ses lèvres. » *Ps.* xx, 3. Elle reçut donc ce saint habit et embrassa la profession des sœurs de la Pénitence. Dès lors elle se disait souvent à elle-même : Te voilà engagée dans la vie religieuse, il te faut donc être fidèle à son esprit et à ses lois, et vivre tout autrement que tu ne l'as fait jusqu'à ce jour. Ton habit noir et blanc te prêche que tu dois

être morte au monde et veiller soigneusement à la pureté de ton âme.

I.

Il est temps d'en venir aux enseignements que Catherine reçut du céleste Epoux. Cette sainte fille recueillait dans le miroir de son âme innocente les rayons de la lumière divine, lesquels s'y reflétaient avec d'autant plus d'éclat que ce miroir était plus pur de toute tache et de toute souillure terrestre. Qui dira le bonheur de l'âme formée à une telle école? Le Roi-Prophète nous le fait entendre, lorsqu'il dit : « Heureux l'homme que vous avez vous-même instruit, Seigneur, et à qui vous avez enseigné votre loi. » *Beatus homo quem tu erudieris, Domine, et de lege tua docueris eum.* Ps. xciii, 12. Catherine mérita donc d'avoir pour maître Jésus-Christ, de qui elle reçut diverses leçons qui devaient la guider dans la voie de la sainteté. Nous en signalerons seulement trois qui sont surtout nécessaires à tout chrétien désireux de son salut.

Le divin architecte qui avait résolu d'élever dans l'âme de la jeune vierge l'édifice des plus hautes vertus, commença par y jeter les fondements profonds de l'humilité, afin que le cœur de Catherine ne se laissât point égarer par la grandeur des miracles et des révélations dont elle était l'objet, et qu'elle ne fît point de chute d'autant plus dangereuse qu'elle était montée plus haut. C'est pourquoi dès les premières visions dont il la favorisa, notre Seigneur Jésus-Christ lui dit : Si tu sais bien, ma fille, ce que je suis et ce que tu es, tu seras heureuse. Je suis celui qui suis, et toi tu es ce qui n'est pas. Appuie-toi sur cette connaissance, et tu échapperas aisément à tous les piéges de l'ennemi.

Connaître Dieu et se connaître soi-même, voilà en effet tout l'abrégé de la philosophie chrétienne, et rien ne saurait manquer à celui qui a cette double connaissance gravée au fond du cœur. L'homme qui se connaît bien, comprendra qu'il n'est rien de lui-même, mais qu'il doit à l'infinie puissance de Dieu le bienfait de l'existence. Tiré du néant, il y retomberait bientôt, si Dieu ne

lui conservait l'être qu'il lui a donné. Il dépend donc doublement de Dieu, puisqu'il est de Dieu, et que c'est par lui qu'il existe. De plus, comme le péché — dont nul ne peut être tout-à-fait exempt que par une grâce particulière de Dieu — est moins encore que le néant, il se considère pour cette raison comme étant moins que rien. Le péché, l'homme le commet de lui-même, mais il ne peut faire aucune action agréable à Dieu, sans que Dieu ne lui vienne en aide, comme il nous le déclare lui-même : « Sans moi, dit-il, vous ne pouvez rien faire. » *Sine me nihil potestis facere.* Joan. xv, 5. Comment donc celui qui est intimement convaincu de cette vérité, pourrait-il ou s'enorgueillir, ou se glorifier de ce qui ne lui appartient pas, ou mettre ses espérances dans l'homme, fragile créature, ou mépriser ses inférieurs, ou porter envie à ses supérieurs? Comment ne se mépriserait-il pas, celui qui sait, à n'en pas douter, qu'il ne peut s'attribuer à lui-même que le néant et, ce qui est moins encore que le néant, le péché?

Toutefois, comme cette connaissance serait capable de porter au désespoir l'homme naturellement faible, si rien ne venait d'ailleurs soutenir son courage, il y faut joindre l'autre partie de la philosophie chrétienne, c'est-à-dire, la connaissance de Dieu, connaissance qui doit inspirer à l'homme une confiance salutaire en Dieu accompagnée d'une chaste crainte et d'un profond respect. Toutes les créatures, en effet, sans en excepter même les esprits bienheureux, dépendent de celui qui les a faites, puisque c'est lui qui leur a donné l'être et qui les conserve. Seul le Créateur de toutes choses ne dépend de personne, parce qu'il n'existe au-dessus de lui personne de qui il ait reçu l'être. Seul donc il est incréé, immuable, incorruptible; seul il possède l'éternité et tous les biens. Mais la créature désire naturellement l'être et le bonheur; ne pouvant se donner à elle-même ni l'un ni l'autre, elle se tourne vers Celui de qui seul elle peut les recevoir, c'est-à-dire, vers son Créateur infiniment bon et libéral, qui veut notre félicité et ne nous a créés que pour nous rendre participants de son bonheur, quoique « il n'ait aucunement besoin de nos biens, » *Ps.* xv, 2; elle s'attache de toute l'affection de son âme, se soumet et se livre tout entière à Celui par qui elle espère arriver à l'éter-

nelle félicité et à la jouissance de tous les biens. Lorsqu'elle considère que c'est ce « Dieu qui a les clefs de la mort et de l'enfer, » *Apoc.* I, 18, et « qui après avoir tué le corps, a le pouvoir de jeter l'âme dans l'enfer, » *Luc.* XII, 5, elle commence à honorer sa majesté souveraine, à redouter ses jugements et sa colère; elle craint d'offenser les regards de ce Dieu puissant, de qui dépendent ses destinées éternelles. Vous voyez par conséquent, mes frères, quels fruits salutaires l'homme retire de cette philosophie qui lui apprend que Dieu est l'être, tandis que lui n'est rien.

Instruite à cette école de l'humilité, Catherine cherchait par tous les moyens possibles à s'abaisser et à se plonger en quelque sorte dans l'abîme de l'humilité. Et parce que, comme le dit saint Bernard, l'humiliation est le chemin de l'humilité, cette vierge prudente ne se contentait pas de l'humilité de l'esprit, mais elle pratiquait avec le même zèle l'humilité extérieure. Elle remplissait les fonctions de servante, balayait la maison, lavait la vaisselle, se chargeait de tout ce qu'il y a dans le service de plus pénible et de plus vil, doublant avec plaisir sa besogne, quand la domestique était malade; alors elle la servait et la remplaçait en même temps auprès de ses parents. Au milieu de ces travaux elle n'interrompait point cependant ses prières, ni ses exercices de pénitence, et ne s'éloignait point des chastes embrassements du céleste Epoux. Elle avait acquis une si grande facilité à s'unir à Jésus-Christ, en tout temps et en tout lieu, que cette disposition lui était devenue en quelque sorte naturelle, et qu'aucune affaire extérieure ne pouvait arracher aux délices de cette union son âme toujours élevée vers les choses du ciel.

Elle reçut du divin Maître une autre instruction non moins précieuse. Un jour, Jésus-Christ lui apparut pendant qu'elle était en oraison, et lui dit : Ma fille, pense à moi, et moi, de mon côté, je penserai toujours à toi. Eclairée par cette leçon salutaire, la sainte fille raisonnait ainsi : Puisque par le baptême nous avons eté consacrés à Dieu, nous devons n'avoir aucune inquiétude pour ce qui nous concerne, mais reporter toute notre sollicitude en Dieu, afin d'être agréables à celui à qui nous avons été con-

sacrés. Aussi, lorsqu'elle voyait ses parents s'alarmer à la pensée de quelque péril, elle leur disait : Pourquoi tant de sollicitude? Abandonnez-vous à la divine providence, qui a toujours les yeux fixés sur vous et qui prend un soin continuel de votre salut. Catherine avait puisé une telle confiance dans ces paroles du Sauveur : « Je penserai toujours à toi, » qu'elle ne se rassasiait jamais de les redire. Cette confiance lui fit obtenir sans peine tout ce qu'elle demandait à Dieu, comme le prouve l'histoire de sa vie où il est raconté que son divin Epoux accorda souvent à ses prières des choses que les hommes regardaient comme impossibles. Elle fut ainsi une preuve vivante de la vérité de cette promesse magnifique du Sauveur : « Tout ce que vous demanderez dans la prière, croyez que vous l'obtiendrez, et il vous sera accordé. » *Omnia quæcumque orantes petitis, credite quia accipietis, et venient vobis.* Marc. XI, 24. Elle recourait à Jésus avec une si tendre familiarité qu'on eût dit qu'elle le portait dans son cœur. Souvent elle lui faisait en quelque sorte violence, et changeait en miséricorde les rigueurs de sa justice.

Les avantages que l'âme fidèle retire de cette confiance en la providence et en la miséricorde divines, sont nombreux, mais il faut mettre au premier rang cette paix et cette tranquillité qu'elle goûte au milieu des orages de la vie, parce qu'elle sait que son Dieu est un Dieu tout puissant, et un Père tendre, tout rempli pour elle de sollicitude. De là ces paroles du Roi-Prophète, si souvent répétées : « Je marchais au large, parce que j'ai cherché vos commandements, » *Ps.* CXVIII, 45; et dans un autre psaume : « Le Seigneur m'a retiré et mis au large, » *Ps.* XVII, 20 ; et encore : « Vous avez établi mes pieds dans un chemin spacieux. » *Ps.* XXX, 9. Par ces termes, le Psalmiste déclare que, grâce à la protection et à la providence de Dieu, il a été exempt de toute angoisse et de toute affliction du cœur.

Le divin Maître donna à notre sainte une troisième leçon. Comme elle ne cessait de demander à son Epoux les forces dont elle avait besoin pour résister aux attaques du démon, qui s'efforçait d'ébranler son courage, Jésus lui apparut et lui dit : « Si tu veux vaincre, prends la croix pour consolation, et que les

choses amères te soient douces. » La sainte fille ne fut pas sourde à cet enseignement, et résolut de chercher sa joie dans les afflictions. Les croix et les souffrances lui donnaient tant de consolation que, sans croix, disait-elle, la vie lui serait insupportable ; mais, par amour pour les afflictions, elle attendait patiemment la béatitude céleste, sachant bien que cette béatitude devait s'accroître de tout ce qu'elle aurait souffert.

Lorsque son divin Epoux l'eut assez fortifiée contre les attaques de l'ennemi, il permit aux démons de la tenter et d'éprouver s'ils ne pourraient rien obtenir d'elle. Redoublez d'attention, mes frères, car vous allez assister à un combat terrible. D'un côté, vous verrez les démons déployer toute leur puissance, toutes leurs machinations et toutes leurs forces contre une jeune fille, et de l'autre, vous verrez cette jeune fille soutenue par la grâce de Jésus-Christ triompher glorieusement de tous ces démons acharnés contre elle.

Ces suppôts de l'enfer commencent par les tentations impures. Ils produisent dans le cœur de cette chaste vierge des pensées honteuses, et troublent son sommeil par des rêves et des imaginations impudiques. Bien plus, ils se présentent à elle, pendant le jour, sous une forme corporelle, et commettent sous ses yeux des abominations que l'on ne pourrait raconter sans horreur. Pendant ces épreuves, Catherine frappe et meurtrit son corps avec une chaîne de fer ; elle fait couler son sang, prolonge ses veilles plus avant dans la nuit, et semble avoir renoncé au sommeil. Cependant ses ennemis ne se relâchent point ; ils lui apparaissent en grand nombre, et, cherchant à la flatter, l'engagent à ne point se faire mourir par un genre de vie aussi austère : Vous êtes jeune, lui disent-ils, faites comme les autres ; prenez un époux ; imitez les exemples de Sara, de Rebecca, de Lia et de Rachel. — Ne nous laissons pas aisément persuader, mes frères, par les hérétiques, lorsqu'ils allèguent les saintes Ecritures pour autoriser leurs doctrines impies. Vous voyez que les démons font de même. Que signifie, disent-ils à notre sainte, cette vie singulière dans laquelle vous ne pourrez pas persévérer? A toutes ces suggestions insidieuses la jeune vierge opposait la prière, et comme le

démon s'obstinait à lui représenter qu'il fallait désespérer de continuer longtemps un tel genre de vie, elle répondit hardiment : Ce n'est point sur mes forces, mais sur celles de Jésus-Christ, que je me fonde. L'esprit de ténèbres ne put lui arracher un mot de plus. Elle recommandait aux personnes qu'elle connaissait de ne point entrer en discussion avec les démons, lorsqu'elles étaient tentées. Comme ils sont rusés, disait-elle, et qu'une longue pratique les a rendus très-habiles dans l'art de tromper, ils se promettent une victoire facile, pourvu qu'ils puissent entrer en conversation avec nous. C'est pourquoi une âme chaste doit se tourner vers Jésus son Epoux, et s'éloigner d'eux avec la même horreur qu'une femme vertueuse repousse l'homme qui voudrait la faire manquer à la foi conjugale.

L'ennemi voyant qu'il ne pouvait réussir par ce moyen, eut recours à un autre. Il présentait à cette jeune fille si pure l'image d'hommes et de femmes qui se livraient à toutes sortes de turpitudes, proféraient des discours infâmes, et l'excitaient effrontément aux mêmes débauches. En vain elle fermait les yeux et les oreilles; elle était forcée de voir et d'entendre toutes ces abominations. Pour comble de misère, son Epoux semblait s'être éloigné; du moins il ne la consolait et ne venait à son secours, ni d'une manière visible, ni d'une manière invisible. Dans cette détresse, Catherine ne cessait d'affliger sa chair, et s'adonnait tout entière aux prières les plus ferventes, apprenant ainsi, par son exemple, aux personnes privées des douceurs sensibles de la grâce, à ne point se relâcher de leurs exercices ordinaires, mais à en augmenter plutôt le nombre et la durée. Eh quoi! se disait à elle-même cette sainte vierge, toi, si méprisable, tu pourrais te croire digne de la moindre consolation? As-tu donc oublié déjà tes péchés? N'est-ce pas assez pour toi d'échapper à la damnation éternelle, quand même il te faudrait vivre dans ces ténèbres et ces ennuis jusqu'à ton dernier soupir? Est-ce pour ses consolations que tu as voulu servir Jésus-Christ? N'est-ce pas plutôt pour le posséder dans l'éternité? Point de relâche donc dans tes pratiques habituelles; il faut, au contraire, y ajouter quelque chose de plus. C'est ainsi que la vierge de Jésus-Christ renversait

ce superbe Goliath en lançant contre lui les traits de la sainte humilité. Pendant la durée de la tentation, elle restait à l'église plus longtemps qu'à l'ordinaire. Ses ennemis l'y poursuivaient encore, à la vérité, mais elle y était moins tourmentée que dans sa cellule où elle ne pouvait entrer sans voir aussitôt une multitude de démons qui souillaient son imagination et ses oreilles par les actions et les propos les plus révoltants. Elle ne cessait alors de crier vers le Seigneur, jusqu'à ce que la tempête s'apaisât.

Il y avait plusieurs années qu'elle était soumise à cette pénible épreuve, lorsqu'un jour, éclairée intérieurement par la lumière divine, elle s'offrit avec joie à notre Seigneur, lui déclarant qu'elle était prête à souffrir ces horribles tentations, pendant tout le temps qu'il le jugerait à propos. Alors un insolent démon lui dit avec effronterie : Nous ne cesserons point de te persécuter, à moins que tu ne consentes à nos désirs. Cette sainte fille répondit aussitôt sans se troubler : Je m'estime heureuse de supporter ces tribulations et d'autres encore pour le nom de mon Sauveur, tant qu'il plaira à sa divine Majesté. A ces paroles, toute la troupe des démons s'évanouit comme une fumée; une grande lumière illumina l'appartement, et Jésus en croix apparaissant à Catherine, au milieu de cette lumière, lui dit : Ma fille, tu vois ce que j'ai souffert pour toi; ne crains donc pas de souffrir à ton tour quelque chose pour moi. Puis s'approchant d'elle sous une autre forme, il la félicitait de la victoire qu'elle avait remportée. Alors elle lui dit : Où étiez-vous, ô mon Seigneur, pendant que mon cœur était en proie à tant d'abominations? — Dans ton cœur, répondit Jésus. — Eh! comment, reprit-elle, pouviez-vous demeurer dans un cœur rempli de tant de pensées impures? — Ces pensées, mon enfant, te causaient-elles de la joie ou de la peine? — Vous le savez, ô bon maître, elles me causaient la plus profonde douleur. — C'est moi, ma fille, qui t'inspirais ce sentiment par ma présence; autrement tu aurais pris plaisir à toutes ces infamies. Tu voulais écarter ces pensées et tu ne pouvais en venir à bout; de là, ta tristesse, mais cette tristesse était mon œuvre, car j'étais dans ton cœur et je le défendais, ne voulant te

laisser opprimer extérieurement par l'ennemi, qu'autant que cela pouvait t'être avantageux; mais puisque, éclairée par un rayon de ma lumière, tu t'es offerte librement à endurer ces tentations, je les ai dissipées. Ce que j'aime à voir, en effet, ce n'est point la souffrance, mais la volonté qui supporte courageusement l'épreuve. Pour toi, ma fille, qui as combattu généreusement, non par tes propres forces, mais aidée de ma vertu, tu obtiendras de moi des grâces plus abondantes, et je me montrerai à toi plus souvent et plus familièrement. Après ces paroles du Sauveur, la vision disparut, laissant une douceur ineffable dans le cœur de Catherine ravie surtout de ce que Jésus l'avait appelée sa fille.

II.

Ces combats éclatants contre le prince des ténèbres furent suivis d'autres luttes non moins difficiles que la sainte eut à soutenir de la part des personnes qui se moquaient d'elle ou qui la diffamaient, soit en particulier, soit en public. Dans ces diverses circonstances, Catherine « ne se laissa point vaincre par le mal, mais elle travailla à vaincre le mal par le bien, *Rom.* XII, 21, nous laissant à tous d'admirables exemples de charité à l'égard des ennemis. Je pourrais multiplier ces exemples, mais je n'en citerai que quelques-uns tirés de la bulle de canonisation de notre sainte. Le frère Gabriel, provincial de l'ordre des Frères mineurs, célèbre docteur en théologie, et avec lui le frère Jean de Sienne, religieux augustin, également professeur de théologie, vinrent, d'un commun accord, trouver Catherine, dans le dessein de la faire tomber en confusion et de se moquer d'elle en lui posant les questions théologiques les plus difficiles. La sainte fille répondit à leurs difficultés d'un ton fort respectueux, et se mit à discourir en leur présence sur le mépris du monde avec tant de force et de charme, que les interrogateurs furent eux-mêmes confondus et se convertirent soudain. Le premier se prosterna tout en larmes aux pieds de la sainte, et dit à haute voix : Si quelqu'un de ceux qui sont ici veut se rendre à ma cellule, en voici la clef; qu'il aille y prendre tout ce qu'il trouvera, et le distribue aux

pauvres. Deux habitants de Sienne partirent aussitôt, et entrèrent dans la cellule de ce frère, laquelle leur parut être plutôt un appartement royal que la chambre d'un religieux. Elle était magnifiquement ornée et pourvue d'un lit garni d'étoffes de soie et de rideaux d'un très-grand prix. Ces objets, et beaucoup d'autres non moins précieux, furent distribués aux frères pauvres du monastère. Quant à ce vénérable maître, il professa une humilité si grande, que, dans le couvent de Florence, il servait les moines au réfectoire avec les plus jeunes frères. L'autre religieux se convertit en même temps, et, après avoir tout quitté, s'attacha à Catherine, la suivit dans tous ses voyages, et mena la vie la plus édifiante. Le frère Lazarin, de Pise, prédicateur d'un grand mérite et très-savant théologien, était tellement contraire à notre sainte, qu'il déclamait contre elle, non-seulement en particulier, mais même dans ses discours publics. Qu'ai-je besoin d'en dire davantage? Changée par les prières et les leçons de cette charitable vierge, il abandonna tout ce qu'il possédait, devint un homme nouveau, gagna un grand nombre d'âmes à Jésus-Christ, et termina saintement sa vie, malgré les railleries de ses frères qui, par dérision, l'appelaient *Catherinet*. Nous trouvons quelque chose d'analogue dans les réflexions des fidèles au sujet de la conversion de l'apôtre saint Paul : « Celui qui autrefois, disaient-ils, nous persécutait, annonce maintenant la foi qu'il s'efforçait alors de détruire. » *Galat.* I, 23. Ainsi voyons-nous s'accomplir dans la personne de Catherine ce que le Prophète avait dit du Sauveur : « Ceux qui vous décriaient adoreront les traces de vos pas. » *Adorabunt vestigia pedum tuorum omnes qui detrahebant tibi.* Isa. LX, 14. Quoi d'étonnant, en effet, que l'Epoux ait daigné dans son amour rendre son épouse participante de sa dignité et de sa gloire?

J'ai maintenant à parler des combats que Catherine eut à soutenir contre Dieu lui-même. Par ses instructions et ses exemples, notre sainte remporta la victoire sur les hommes; par la ferveur de ses prières, elle triompha du Tout-Puissant lui-même; car la prière jointe à la piété a sur Dieu, tout invincible et tout puissant qu'il est, un ascendant irrésistible. Lui qu'aucune arme et qu'au-

cune force ne sauraient vaincre, il cède auxpieuses prières et aux larmes de ses amis.

Lapa, mère de Catherine, était une femme simple, mais ayant peu de goût pour les choses divines, et fort embarrassée d'ailleurs dans les soins de sa maison. Elle tomba gravement malade et mourut sans s'être confessée. Sa sainte fille, levant au ciel ses yeux remplis de larmes, dit au Seigneur qu'elle ne sortirait point de cette chambre funèbre avant qu'il n'eût rendu la vie à sa mère. Les femmes qui se trouvaient là l'ayant entendue, n'osèrent point ensevelir le corps de Lapa : elles voulaient voir auparavant quel serait le résultat des prières de sa fille dont ils connaissaient l'éminente sainteté. Catherine priait avec tant de ferveur et tant de larmes, qu'elle obtint de Dieu que sa mère lui fût rendue. Lapa revint, en effet, à la vie, et demeura encore longtemps en ce monde, après sa résurrection. Quelle vertu dans cette prière, qui du même coup rappela un cadavre à la vie, et arracha à l'enfer une âme impénitente! Quelle charité, quelle bonté de la part du Sauveur, qui ramena parmi les vivants une âme déjà condamnée à d'éternels supplices, et lui laissa de longues années pour faire pénitence! Peut-être, cette faveur extraordinaire nous touche-t-elle assez peu, nous qui sommes encore sur la terre, mais qu'ils sauraient bien apprécier ce bienfait, ceux qu'une sentence irrévocable a condamnés aux mêmes supplices! Que feraient-ils, s'il leur était donné d'avoir un tel intercesseur auprès du Juge suprême!

J'ai parlé de la mère de Catherine; je dois maintenant parler de son père, afin que ces exemples apprennent aux parents combien leur salut est intéressé à ce que leurs enfants soient fidèles à la pratique de la religion. Le moment approchait où, selon les décrets de la providence, le père de notre sainte devait quitter ce monde. Il tomba dangereusement malade, et sa fille adressa à Jésus-Christ les prières les plus ferventes pour son salut. Lorsqu'elle vit que la mort était imminente, elle conjura le Seigneur de recevoir cette âme, qui lui était si chère, sans qu'elle passât par les flammes du purgatoire. La justice divine se montra longtemps inflexible, parce que cet homme avait à se purifier de ces

souillures dont il faut effacer jusqu'à la moindre trace ; mais enfin la sainte fille l'emporta, à la condition toutefois qu'elle subirait elle-même les peines réservées à son père. Celui-ci mourut donc purifié de toutes ses fautes, et pour que Catherine ne pût douter qu'il était entré dans le ciel, à l'instant même où il sortit de ce monde, elle se sentit atteinte dans la région du foie de douleurs violentes qui la firent souffrir sans relâche jusqu'au dernier jour de sa vie. Ces douleurs et tous les autres tourments qu'il plut à la providence de lui envoyer, elle les supporta non-seulement avec patience, mais même avec joie, convaincue que ces épreuves la préparaient à voir et à posséder Dieu plus parfaitement.

Cet exemple doit vous exciter, mes frères, à la patience qui est d'un si grand mérite devant Dieu, et à l'estime de la prière qui est si puissante pour nous obtenir sa miséricorde ; il doit encore, il doit surtout vous inspirer une crainte salutaire de la justice divine. Voyez combien cette justice est rigoureuse : c'est une fille qui répand des larmes et des prières pour un père bien-aimé ; c'est l'épouse même du Sauveur qui implore son divin Epoux, et cependant elle ne peut obtenir que Dieu remette à ce père les peines expiatrices qu'il a méritées, qu'à la condition d'endurer elle-même, non pendant une heure, mais pendant toute sa vie, des souffrances comparables en quelque sorte au feu du purgatoire ; car je suppose, quoique vous n'en ayez pas fait l'expérience, que vous n'ignorez pas combien sont cruelles ces maladies du foie. Que devons-nous donc faire, chrétiens, nous qui ne pouvons espérer une telle avocate, ni une telle caution après notre mort, nous qui cependant augmentons chaque jour la dette immense qu'il nous faudra payer dans les flammes dévorantes du purgatoire ?

Voici maintenant un autre combat dans lequel Catherine eut à lutter en même temps et contre Dieu et contre les hommes. Il y avait à Sienne une sœur de la Pénitence de l'ordre de Saint-Dominique, nommée Palmérine. Cette femme avait conçu de tels sentiments de jalousie et de haine contre notre sainte, qu'elle ne pouvait pas même entendre prononcer son nom. Elle la déchirait en particulier et en public, et ne cessait de lancer contre elle toutes sortes de médisances et de calomnies. Catherine l'ayant

su, s'efforça de l'apaiser par la douceur et l'humilité, mais elle ne put y réussir. Alors elle eut recours à Dieu, et le pria tout particulièrement en faveur de cette malheureuse. Le Seigneur entendit les prières de sa servante, mais auparavant il exerça ses jugements, et frappa Palmérine d'une grave maladie. Celle-ci, loin de devenir meilleure, ne s'en montra que plus furieuse et plus exaspérée contre la sainte. En vain la charitable fille prodigua-t-elle à la malade les soins les plus généreux, redoublant auprès d'elle de douceur et d'humilité, et mêlant aux services qu'elle lui rendait les paroles les plus affables et les plus consolantes; Palmérine, plus dure que la pierre, restait insensible à toutes ces marques de bienveillance et de charité et, un jour, dans un accès de fureur, elle chassa Catherine de sa maison. A la vue de cette haine implacable, le juste Juge accabla Palmérine d'une infirmité si grande, qu'elle perdit soudain toutes ses forces et se vit bientôt aux portes de la mort. Dès que Catherine eut connaissance de l'état où cette femme était réduite, elle se retira dans sa chambre, en ferma la porte, et demanda au Seigneur avec instance de ne point permettre qu'elle fût l'occasion de la perte de cette sœur. Le Seigneur lui fit voir alors le malheur et le danger de cette âme endurcie, et déclara que sa justice demandait vengeance d'une haine si opiniâtre. La sainte se prosterna contre terre et dit à Dieu qu'elle ne se relèverait point qu'il n'ait eu pitié de Palmérine. Il y avait trois jours que la malade était à l'agonie et près de rendre le dernier soupir, et pendant tout ce temps la servante de Dieu persévérait dans la prière. Enfin ses supplications et ses larmes triomphèrent de Dieu; il changea tellement par sa grâce le cœur de Palmérine, qu'elle reconnut sa faute, et s'en repentit. Catherine l'ayant appris par une révélation de Dieu, accourut auprès d'elle. A la vue de cette sainte fille qu'elle ne pouvait pas voir auparavant, Palmérine manifesta de grands sentiments de joie et de respect; puis ayant reçu les sacrements avec une profonde contrition de ses péchés, elle rendit son âme à Dieu. La sainte vit cette âme resplendissante d'une inexprimable beauté, quoiqu'elle ne fût pas encore en possession de la gloire de la vue de Dieu.

Que de salutaires leçons, mes frères, nous pouvons retirer de cette histoire! Nous y remarquons d'abord les effets de l'envie, ce fléau qui déchire, torture et ronge le cœur de l'homme jaloux de l'estime donnée à la vertu d'autrui. De même que les personnes qui ont les yeux malades, sont offusquées et blessées par la lumière du soleil, ainsi les envieux sont tourmentés et offensés par l'éclat de la vertu de leurs frères. D'où il est facile de voir que ce vice n'est pas le caractère propre des hommes, lesquels sont naturellement sensibles aux marques de bienfaisance dont ils sont l'objet; il est le partage des âmes qui, dépouillant toute humanité, prennent les sentiments de celui dont l'infernale envie a fait entrer la mort dans le monde. On peut voir, au contraire, par l'exemple de sainte Catherine, combien est aimable et belle la vertu de charité. Cette fille admirable, accablée d'injures, poursuivie et déchirée par toutes sortes d'outrages, ne s'indigna point, ne se troubla point et ne manifesta aucune irritation contre la langue de vipère qui distillait contre elle son venin. Bien plus, à mesure qu'augmentaient la fureur et la haine de Palmérine, la servante de Dieu déplorait plus vivement l'état de cette malheureuse, multipliait ses bons offices, et offrait à Dieu pour elle de plus ferventes prières, se rappelant ce conseil du Sauveur : « Faites du bien à ceux qui vous haïssent; priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient, » *Matth.* v, 44, et ces paroles de saint Grégoire : La vraie justice a de la compassion; la fausse, de l'indignation. Aussi la pieuse fille pensait-elle, non aux insultes qu'elle recevait, mais au mal que cette misérable femme se faisait à elle-même; non à son déshonneur, mais à la faute de son ennemie; non aux propos outrageants qu'elle endurait, mais aux blessures mortelles de cette âme haineuse, et ces réflexions lui inspiraient bien plutôt la commisération que la colère. Qu'il serait à souhaiter, chrétiens, que Dieu mît en nous de tels sentiments, chaque fois que le prochain nous attaque par la médisance ou l'injure! Nous comprendrions alors que ceux qui nous outragent, se font beaucoup plus de tort qu'ils ne nous en causent, et leurs dispositions exciteraient notre compassion plutôt que notre courroux.

Nous pouvons apprendre encore de cet exemple combien la prière est puissante sur le cœur de Dieu. C'est elle, en effet, qui détourna la juste colère du Tout-Puissant, elle qui lui arracha des mains le glaive déjà levé, elle qui changea sa colère en douceur, elle enfin qui, sauvant de l'enfer cette âme plus noire que les ténèbres de la nuit, l'introduisit parmi les chœurs des anges, et la rendit plus brillante que la lune et le soleil. Il est important de remarquer ici que, lorsque Catherine demanda au Seigneur qu'il fît à son père la remise des peines du purgatoire, sa prière fut exaucée, à la condition qu'elle-même satisferait pour son père en cette vie, tandis que, lorsqu'elle implora la divine miséricorde en faveur d'une misérable, digne des supplices éternels, elle obtint le salut de cette femme, sans que Dieu lui imposât aucune peine. Je crois que la raison de cette différence doit être attribuée à ce que les prières ferventes offertes à Dieu (source inépuisable de miséricorde et de bonté) en faveur des ennemis, lui sont tellement agréables, qu'il veut non-seulement que ces prières augmentent les mérites de celui qui les fait, mais qu'elles procurent même parfois au coupable qui en est l'objet la rémission de ses fautes. De là cette réflexion de saint Grégoire : « Dieu ne prête jamais plus volontiers l'oreille à nos prières, que lorsque nous intercédons pour nos ennemis. »

Efforçons-nous donc, mes frères, d'imiter la patience de notre sainte, son ardente charité, sa compassion généreuse pour ses ennemis, son zèle à prier pour eux et à leur faire du bien, afin de nous montrer ainsi les dignes enfants du Père céleste qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et qui fait tomber la pluie sur les justes et sur les injustes. *Matth.* v, 45. Si par notre conduite nous prouvons que nous sommes véritablement ses enfants, nous serons aussi ses héritiers, héritiers de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ, *Rom.* VIII, 17, auquel appartient la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LA FÊTE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

DIFFÉRENTES VERTUS DE CETTE SAINTE VIERGE ET PARTICULIÈREMENT SES OEUVRES DE MISÉRICORDE.

Simile est regnum cœlorum grano sinapis, quod minimum quidem est omnibus seminibus, et fit arbor.

Le royaume des cieux est semblable à un grain de sénevé qui est la plus petite de toutes les semences, et il devient un arbre. *Matth* XIII, 31.

Notre Seigneur veut nous figurer par ces paroles la fécondité de son Eglise dont les commencements ont été si petits, et qui cependant a crû jusqu'à devenir un grand arbre qui a étendu ses rameaux dans le monde entier. Déjà, en effet, du temps de saint Paul (comme cet apôtre l'atteste lui-même), « l'Evangile de Jésus-Christ avait été prêché à toutes les créatures qui sont sous le ciel. » *Immobiles a spe Evangelii quod prædicatum est in universa creatura quæ sub cœlo est.* Coloss. I, 23. Cette fécondité de l'Eglise nous est encore figurée par la pierre dont il est parlé au livre de Daniel, laquelle pierre, se détachant d'elle-même et sans la main d'aucun homme de la montagne, devint une grande montagne qui remplit toute la terre. *Dan.* II, 34, 35. La parabole du grain de sénevé est appliquée dans l'évangile de ce jour à la bienheureuse vierge dont nous célébrons la fête, parce que, quoique Catherine ne fût qu'une humble et pauvre femme, non-seulement elle fut élevée par le bienfait de la grâce divine au plus haut degré d'honneur et de sainteté, mais elle eut encore une grande part à la fécondité de l'Eglise, en ramenant à une sincère pénitence, comme nous le dirons en son lieu, un grand nombre de pécheurs, tant par ses prières que par les exemples de ses vertus et par ses sages leçons. Ce dernier point surtout est d'autant plus admirable, que le ministère

de l'enseignement de la doctrine ne convient point du tout aux femmes, ainsi que le déclare l'Apôtre : « Je ne permets point aux femmes d'enseigner, dit-il, mais je veux qu'elles gardent le silence dans l'église. » I *Tim.* II. Cependant le souverain Maître de toutes choses, le Dieu tout puissant qui est admirable en ses saints, et qui a choisi ce qui est faible selon le monde pour confondre ce qui est puissant, I *Cor.* I, 27, a voulu se servir pour cette fonction du concours de cette femme, afin de faire éclater d'autant plus sa puissance, qu'il employait un instrument plus faible et plus fragile. Ainsi autrefois il prit des pêcheurs pour en faire des apôtres, des publicains pour en faire des évangélistes, et des bergers pour en faire des rois et des prophètes. Ces merveilles sont dignes de la vertu et de la majesté du Dieu puissant qui aime à choisir les éléments les plus faibles et les plus vils pour opérer les choses les plus grandes et les plus magnifiques. « Nous portons ce trésor dans des vases de terre, dit l'Apôtre, afin que l'on reconnaisse que la grandeur de la puissance qui est en nous, est de Dieu, et non pas de nous. » II *Cor.* IV, 7. Faut-il maintenant nous étonner que Dieu se soit servi de la coopération de notre sainte pour ramener un grand nombre d'âmes dans le chemin de la justice et de la piété, pour opérer tant de miracles et accomplir tant d'œuvres magnifiques? C'est de cette action éclatante de la vertu de Dieu que je me propose de vous entretenir aujourd'hui, après que nous aurons imploré humblement l'assistance du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Aucun de vous, mes frères, n'ignore, sans doute, que toutes les lois divines ont pour fin la vertu de charité, selon que l'Apôtre le déclare dans ces paroles : « La fin des commandements est la charité qui naît d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sincère. » I *Tim.* I, 5. Le même Apôtre nous apprend encore que cette même vertu renferme non-seulement la fin de la loi, mais qu'elle en est comme l'abrégé. « L'amour, dit-il, est l'accomplissement de la loi. « *Rom.* XIII, 10. La charité, en effet, est une seule et même *habitude* de laquelle procèdent deux actions

et comme deux rameaux qui sont l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Celui-ci naît de celui-là. De même qu'une mère qui chérit son fils, étend son affection aux serviteurs, aux terres, à tous les objets qui appartiennent à ce fils, ainsi celui qui aime Dieu de tout son cœur, aime aussi de tout son cœur les enfants, les serviteurs et tous les membres de la famille de Dieu. On peut retourner l'argument et conclure que celui qui aime son prochain pour Dieu, possède l'amour de Dieu à un très-haut degré. La charité, dit saint Grégoire, s'élève jusqu'à Dieu, lorsqu'elle s'incline miséricordieusement vers le prochain, et plus elle s'abaisse avec une condescendante bonté, plus elle remonte avec force jusqu'à sa source sublime. C'est dans ce double amour, dit le Sauveur, que sont renfermés toute la Loi et les Prophètes. *Matth.* XXII, 4.

Ces éloges de la charité ne pourraient-ils pas suffire pour nous exciter à l'aimer et la pratiquer avec ardeur? Voici cependant un autre motif qui ne mérite pas moins d'être pris en considération : c'est que la charité a tant de vertu et de puissance, que par elle nous pouvons aisément supporter toutes les adversités de ce monde, vaincre toutes les difficultés qui se rencontrent dans l'observation de la loi divine, et triompher de tous les artifices du démon et de la chair. Mais nul ne peut avoir une parfaite idée de sa puissance et de son efficacité que celui qui en a fait l'expérience. L'Epouse des Cantiques avait appris à la connaître, elle qui disait : « L'amour est fort comme la mort; le zèle qu'il inspire est inflexible comme l'enfer (ou le tombeau). » *Cant.* VIII, 6. De même, en effet, que nul ne peut triompher de la mort ni du tombeau qu'elle creuse sous ses pas (car rien ne résiste à la mort), ainsi la charité parfaite est invincible. L'Epouse la compare ensuite à un feu très-ardent : « Ses ardeurs, dit-elle, sont comparables au feu et à la flamme. » *Ibid.* Qu'est-ce à dire? Est-ce que l'eau n'éteint pas aisément le feu? Oui, lorsqu'il s'agit du feu ordinaire, mais ce feu de l'amour, semblable à la naphte, bien loin d'être éteint par les eaux de la tribulation débordées sur lui, s'enflamme davantage, ainsi que le dit l'Epouse dans les paroles qu'elle ajoute aussitôt : « Les grandes eaux n'ont pu

éteindre la charité, et les fleuves n'auront point la force de l'étouffer. » *Ibid.* VII. La vérité de cet oracle ne nous est-elle pas démontrée par l'exemple de tant de martyrs, que ne purent ébranler dans leur foi ni les portes de l'enfer, ni les monarques les plus puissants de l'univers, ni les orages et les tempêtes de ce monde, ni les supplices les plus cruels qu'aient pu imaginer la fureur et la malice du démon? L'Apôtre nous montre toute la puissance de la charité, lorsqu'il s'écrie dans un langage magnifique : « Qui donc pourra nous séparer de l'amour de Jésus-Christ? Sera-ce l'affliction, ou les déplaisirs, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou le fer, ou la violence? Mais parmi tous ces maux nous demeurons victorieux; car je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les choses présentes ou futures, ni la violence, ni tout ce qu'il y a de plus haut ou de plus profond, ni toute autre créature ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur, » *Rom.* VIII, 35 *et seq.;* admirables paroles, qui nous apprennent que la charité n'est pas seulement « forte comme la mort, » mais plus forte que la mort elle-même et que toutes les puissances du ciel et de l'enfer.

Cette force prodigieuse de la charité éclate, sans doute, dans l'héroïque constance des martyrs, mais elle se manifeste aussi dans les combats des confesseurs et des vierges, comme il nous sera facile de le prouver par l'exemple de Catherine de Sienne, qui, tout embrasée du feu de la céleste charité, supporta pour l'amour de son Epoux les travaux les plus pénibles. J'en rapporterai quelques-uns dans ce discours.

Comme je me propose de vous entretenir plus particulièrement aujourd'hui des œuvres de charité de cette sainte vierge, je passe sous silence les commencements de sa vie, ces premières années durant lesquelles Catherine, cachée dans la maison de son père, se livrait nuit et jour aux saints exercices de la prière et de la méditation, et infligeait à sa chair innocente toutes sortes de macérations. Lorsqu'elle eut passé quelque temps dans ces pieuses pratiques, et qu'elle fut un peu plus avancée en âge, elle résolut de s'appliquer aux œuvres de charité et de miséricorde, n'igno-

rant pas que le propre d'un bon arbre est de donner son fruit dans son temps. *Ps.* I, 3. N'est-ce pas ce que nous apprenons aussi de la nature, laquelle laisse longtemps sans fruit les arbres nouvellement plantés, afin que, pendant ce temps, ils se fortifient et prennent le développement nécessaire pour produire dans la suite des fruits mûrs et abondants. Ainsi notre sainte, après s'être occupée d'elle-même pendant ses premières années, se mit à porter en temps convenable des fruits de miséricorde et de piété. Il serait long de passer en revue toutes ses œuvres, et de montrer avec quels sentiments de compassion et de charité cette sainte fille, comme une abeille industrieuse, venait au secours des indigents, consolait les affligés, visitait les prisonniers, et servait les personnes atteintes de graves maladies. Comme le temps ne nous permet pas de mentionner tous ces faits, je me contenterai de rapporter deux exemples éclatants de la charité de Catherine par lesquels on pourra juger des autres.

I.

Il y avait à Sienne une femme pauvre et malade, appelée Thécla. La nécessité l'obligea d'entrer dans un misérable hôpital qui pouvait à peine lui fournir ce dont elle avait besoin. Pour comble de détresse, elle fut atteinte d'une lèpre qui lui couvrit tout le corps. Tout le monde l'évitait, dans la crainte de gagner la même maladie, et on parlait de la chasser de la ville, lorsque notre sainte en fut informée. Elle s'empressa d'accourir auprès de la malade, et, non-seulement elle lui procura les choses nécessaires, mais elle ne cessa de la servir jusqu'à sa mort. Chaque jour donc elle venait, le matin et le soir, visiter Thécla, lui préparait tout ce que réclamait sa position, et, considérant en elle la personne de Jésus-Christ, lui rendait toutes sortes de bons offices avec autant de sollicitude que de respect. Tant de bienfaits ne firent qu'exciter l'orgueil et l'ingratitude de Thécla. Cette femme exigeait comme une dette ce que Catherine faisait uniquement pour l'amour de Jésus-Christ; elle joignait à ses exigences les outrages et les insultes, s'emportait contre sa bienfaitrice et se raillait d'elle, si celle-ci n'obéissait pas sur-le-champ à tous ses

caprices, ou si parfois elle tardait un peu à venir. La sainte, loin de s'émouvoir, s'efforçait au contraire d'adoucir la colère de la malade par des paroles caressantes, par des soins plus empressés, la traitant comme sa propre mère, à ce point que cette méchante femme en était étonnée. Cette épreuve dura longtemps, sans que la fidèle épouse de Jésus-Christ se relâchât en quoi que ce fût de sa charité ordinaire. On en était dans l'admiration ; mais Lapa, mère de Catherine, voyait avec un extrême déplaisir la conduite de sa fille : elle craignait qu'elle ne fût elle-même infestée de la lèpre. Catherine apaisait le mécontentement de sa mère, et continuait son ministère de charité. Cependant Dieu permit, pour rendre plus éclatant le triomphe de sa servante sur le démon, que la lèpre attaquât les mains de cette généreuse fille. Elle n'en apporta pas moins d'assiduité à ses bons offices, aimant mieux être couverte de lèpre par tout le corps que d'abandonner l'œuvre de charité qu'elle avait entreprise. Quelque temps après, Thécla mourut assistée de Catherine qui ne cessa de l'encourager et de la soutenir jusqu'à son dernier moment. Elle-même lava ce corps rongé par la maladie, le couvrit et l'ensevelit de ses mains. Mais après lui avoir rendu ces derniers devoirs, il arriva que la lèpre dont Catherine était atteinte se trouva parfaitement guérie, et que ses mains parurent plus nettes qu'auparavant.

Que faut-il admirer davantage, mes frères, dans le fait que je viens de vous raconter? Est-ce la charité empressée et attentive de notre sainte, ou sa patience en face de tant d'insultes et d'outrages, ou sa persévérance infatigable, malgré la contagion du mal horrible de Thécla, malgré l'ingratitude de cette femme, malgré le mécontentement de sa mère? N'est-ce pas plutôt l'ineffable miséricorde de Dieu qui, par un miracle éclatant, délivra Catherine de la lèpre, aussitôt qu'elle se fut acquittée de son charitable office. La conduite de cette sainte fille est admirable, sans doute, et doit nous servir d'exemple, mais avant tout il faut y reconnaître la providence de Dieu, qui se plaît à exercer la vertu de ses serviteurs par différentes épreuves, et qui récompense leur fidélité par les dons et les faveurs les plus signalés.

Voici maintenant un autre exemple de la charité de Catherine dont vous avez peut-être entendu parler, mais qu'on devrait constamment rappeler, non-seulement parce qu'il nous fait connaître toute la sainteté et toute la compassion de cette admirable vierge, mais surtout parce qu'il nous révèle, par opposition, toute l'inhumanité et la dureté de notre cœur. Une sœur de Saint-Dominique, nommée Andrée, avait au sein un cancer qui la dévorait. La puanteur qui s'exhalait de cette plaie était telle qu'on n'en pouvait supporter l'odeur, et qu'aucune femme ne voulait approcher de la malade pour la soigner. Catherine l'apprit, et, comprenant que c'était à elle que cette malheureuse était laissée, elle vint trouver Andrée, et, le sourire sur les lèvres, lui offrit de la servir jusqu'à ce qu'elle fût guérie. La malade accepta cette proposition avec d'autant plus de joie qu'elle se voyait dénuée de toute ressource. Catherine donc lui prodigua ses soins, et, malgré l'odeur infecte que répandaient ses plaies, n'omit rien de tout ce qui pouvait lui être agréable. Elle ne la quittait, pour ainsi dire, point; elle nettoyait son ulcère, l'essuyait, le lavait, l'enveloppait de linges, sans témoigner le moindre dégoût, ni le moindre ennui, montrant toujours une humeur agréable et un visage gai; Andrée ne revenait point de l'étonnement que lui causaient la constance et la charité de cette jeune fille. Mais le serpent infernal, témoin des vertus de notre sainte, en conçut une si grande jalousie, qu'il résolut de mettre tout en œuvre pour entraver son zèle.

Maintenant soyez attentifs, mes frères, vous allez être témoins d'un grand combat entre une jeune fille et l'antique ennemi du genre humain, et dans cette lutte où le démon déploiera tous ses artifices, toutes ses ruses et, pour ainsi dire, toute la puissance des enfers, vous verrez la faible fille triompher de tous les efforts de Satan. Par là vous pourrez juger combien grande est la vertu de la grâce divine et de la charité, lorsqu'elle s'est emparée pleinement de l'âme du juste. Le démon voyant qu'il ne pouvait rien sur la volonté de Catherine, parce qu'elle était solidement établie en Jésus-Christ, eut recours à un autre moyen. Un jour que la sainte fille découvrait la plaie de la malade, il provoqua chez elle

un tel dégoût causé par la puanteur insupportable de l'ulcère, qu'elle fut sur le point de vomir. Alors s'irritant contre elle-même : Eh ! quoi, se dit-elle, oses-tu bien avoir ainsi en horreur ta sœur rachetée du sang de Jésus-Christ, quand toi-même tu peux être atteinte de la même maladie ou d'une autre encore plus affreuse? Vive le Seigneur ! ta répugnance ne restera pas impunie; et en même temps se penchant sur la poitrine de la malade, elle colla sa bouche et ses narines sur l'horrible plaie (pendant qu'Andrée s'écriait : Arrêtez, arrêtez, ma chère fille, ne vous infectez point de cette odeur empestée), et demeura ainsi jusqu'à ce qu'elle sentît qu'elle avait soumis sa chair rebelle, et que ses nausées étaient calmées. Le démon vaincu se retira, mais il n'abandonna pas ses desseins. Ne pouvant triompher de cette vierge intrépide, il se tourna vers la malade et lui inspira d'abord de l'éloignement, puis de la haine contre Catherine dont les services lui devinrent à charge. Il fit naître dans son esprit les plus infâmes soupçons sur la vertu de cette chaste fille, et sur l'usage qu'elle faisait du temps qu'elle ne passait pas auprès d'elle. La sainte n'en fut point troublée, mais continuant de regarder dans cette infirme la personne de son divin Epoux, elle ne cessa pas de la servir avec sa gaieté ordinaire, se moquant du démon dont elle reconnaissait l'ouvrage dans les pensées de cette malheureuse femme. L'ennemi, provoqué par la constance de Catherine, poussa la malade à noircir et à déchirer ouvertement la réputation de sa bienfaitrice. Ces calomnies étant venues aux oreilles des autres sœurs de Saint-Dominique, quelques-unes des plus anciennes vinrent trouver Andrée et lui demandèrent si ce qu'elle disait était vrai. Andrée soutint ses mensonges. Alors ces filles trop crédules reprochèrent à Catherine les crimes dont ils la croyaient coupable. Celle-ci répondit avec douceur : Par la grâce de Jésus-Christ, mesdames et mes sœurs, je suis vierge, je vous l'assure; et se bornant à cette réponse qu'elle répéta plusieurs fois, elle n'articula pas un seul mot contre la malheureuse qui la calomniait. Bien qu'elle ne pût pas être insensible à des accusations aussi honteuses, elle ne montra pas moins de dévouement et d'assiduité qu'auparavant à servir celle qui la récompensait si mal.

Elle raconta ensuite toutes ses peines, en versant des larmes, à Jésus-Christ son Epoux, qui lui apparut tenant dans sa main droite une magnifique couronne d'or et dans sa main gauche une couronne d'épines : Ma fille, lui dit-il, choisis de ces deux couronnes celle que tu préfères. Catherine, qui depuis longtemps n'avait plus d'autre volonté que la volonté de Dieu, répondit : Seigneur, mon seul désir en cette vie est d'être conforme à votre Passion et d'embrasser au lieu de consolations toute espèce de souffrances. Alors le Sauveur saisissant la couronne d'épines la lui plaça sur la tête, et l'y appuyant avec force lui fit sentir si vivement la pointe des épines, qu'après que la vision eut disparu, elle en éprouvait encore de la douleur. Il lui ordonna en même temps de rester au service de la sœur malade, lui promettant qu'il ferait retomber sur la tête du démon les calomnies dont ce malin esprit avait été l'instigateur, et qu'elle remporterait sur lui une entière victoire; promesse qui remplit de joie l'épouse du Sauveur.

Cependant tous ces bruits calomnieux étaient parvenus aux oreilles de Lapa, mère de Catherine. Quoiqu'elle ne doutât aucunement de la vertu de sa fille, elle se fâcha néanmoins contre elle et lui dit : Ne t'ai-je pas cent fois défendu de donner tes soins à cette vieille? Voilà la récompense de tes services. C'était là encore une ruse de Satan, mais cette ruse échoua comme les précédentes. Catherine se jetant aux pieds de sa mère vint à bout de la calmer, puis elle se rendit auprès de la malade et la servit avec tant de joie et d'affection, que celle-ci, vaincue enfin par une charité si héroïque, rentra en elle-même, reconnut l'indignité de sa conduite et en éprouva les plus vifs remords. Pendant ce temps elle eut une vision merveilleuse. Un jour que la sainte entrait dans sa chambre, Andrée aperçut autour de son lit une lumière si agréable et si douce, qu'elle oublia presque entièrement toutes ses souffrances. Comme elle cherchait à découvrir la cause de cette clarté extraordinaire, elle vit la figure de Catherine empreinte d'une majesté angélique et la sainte fille tout environnée de lumière, comme d'un manteau. Cette vue ne fit qu'augmenter la douleur qu'elle ressentait d'avoir souillé de sa

bouche immonde la réputation de cette vierge si pure. Peu de temps après la lumière s'évanouit, et la malade poussant de profonds gémissements demanda pardon à sa bienfaitrice. Celle-ci l'embrassa tendrement, et lui dit les paroles les plus consolantes, rejetant toute la faute sur le démon. Dès lors Andrée ne cessa de faire les plus grands éloges de Catherine; elle n'en parlait plus qu'en répandant des larmes, et, pour rendre un témoignage éclatant à sa sainteté, elle racontait sa vision, et les douceurs ineffables, et les consolations spirituelles qu'elle avait goûtées. La réputation de notre sainte en reçut un nouvel éclat, et le serpent envieux fut trompé dans ses espérances. Il revint cependant à la charge, et tenta une seconde fois d'inspirer à Catherine une insurmontable répugnance pour l'odeur infecte qu'exhalait la malade. Un jour donc qu'elle découvrait l'ulcère pour le nettoyer, elle se sentit prise d'affreuses nausées. S'indignant alors contre elle-même : Vive le Très-Haut, s'écria-t-elle, tu vas faire descendre dans ton estomac ce qui te cause tant d'horreur; puis recueillant dans un vase l'eau dont elle s'était servie pour laver la plaie et qui était chargée des matières les plus dégoûtantes, elle se détourna un peu et la but jusqu'à la dernière goutte. Les nausées qui lui soulevaient le cœur s'apaisèrent alors entièrement, et elle avoua depuis au Père Raymond qu'elle n'avait jamais goûté de nourriture ni de boisson plus délicieuse. Ne sont-ce pas là, chrétiens, aux yeux de tout homme sensé, des signes aussi manifestes qu'admirables de la vertu la plus parfaite et de la plus grande sainteté? La nuit suivante, Jésus apparut à Catherine, et, la faisant approcher de la plaie de son côté, lui permit d'y appliquer sa bouche et d'y puiser d'inexprimables douceurs. Son âme en reçut une si grande abondance de grâces et de consolations, qu'elles rejaillissaient même jusque sur son corps. Dès lors il lui fut impossible d'user d'aliments comme à son ordinaire : preuve certaine de la vérité de cette vision.

II.

Toutes les œuvres de miséricorde que nous venons de rappeler, ne regardent que le corps. Occupons-nous maintenant de celles

qui se rapportent à l'âme, et qui, par conséquent, l'emportent sur les premières autant que l'âme elle-même l'emporte sur le corps. Quoique les femmes soient moins propres à ce genre de ministère, cependant Celui qui, comme nous l'avons dit au commencement, « a choisi ce qui est faible selon le monde, pour confondre ce qui est puissant, » et qui s'est servi du bras de Judith pour trancher la tête d'Holopherne et mettre en fuite les Assyriens, voulut employer cette faible fille au salut des âmes, quoiqu'elle s'en défendît humblement. Comme le propre de la sagesse divine est de choisir des ministres dignes d'accomplir ses œuvres, ou de les rendre tels, voyons comment elle disposa notre sainte à sa mission. Les apôtres destinés à être les hérauts de l'Evangile et de la nouvelle loi, furent remplis de l'Esprit-Saint, et reçurent le don des langues; saint Paul, qui devait exercer un ministère plus laborieux que les autres apôtres, fut ravi en esprit au troisième ciel, afin que la vue de cette récompense réservée à la justice et à la piété lui inspirât plus d'ardeur et de zèle pour engager les hommes à la mériter, et lui fît accepter avec joie les travaux les plus pénibles. Entendons-le nous dire lui-même : « J'endure tout pour l'amour des élus, afin qu'ils acquièrent aussi bien que nous le salut, qui est en Jésus-Christ, avec la gloire du ciel. » *Omnia sustineo propter electos, ut et ipsi salutem consequantur, quæ est in Christo Jesu, cum gloria cœlesti.* II Tim. II, 10.

Catherine, encore enfant, pour ainsi dire, avait fait vœu de virginité. Dès ce moment, elle se sentit dévorée du désir de gagner des âmes à Dieu. Aussi elle aimait tout particulièrement les saints qui s'étaient consacrés à ce ministère, et elle comprit que c'était par une inspiration divine, que notre bienheureux Père saint Dominique, dans son zèle et son ardeur pour le salut des âmes, avait institué l'ordre des Frères prêcheurs. Elle conçut pour cet ordre un si grand respect, que chaque fois qu'elle voyait quelques frères dominicains, elle se prosternait et baisait avec dévotion et humilité les traces de leurs pas. Ces dispositions augmentèrent le désir qu'elle éprouvait d'embrasser cet ordre religieux, afin de pouvoir travailler avec les frères au salut des âmes. Mais comme son sexe ne le lui permettait pas, elle eut la

pensée d'imiter l'exemple de sainte Euphrosine (laquelle se fit passer pour un homme), de s'adjoindre à quelques religieux de Saint-Dominique, et de partir dans des contrées inconnues. Elle eut plus tard une révélation qui ne fit qu'accroître son zèle pour le salut du prochain. Etant un jour en oraison, elle demanda au Seigneur qu'il voulût bien lui faire la grâce de voir la beauté des âmes de toutes les personnes qui vivaient avec elle, ou qui venaient la trouver, afin de travailler avec plus d'ardeur à leur salut. Le Seigneur l'exauça, et, dès ce moment, elle s'appliqua beaucoup plus à considérer l'âme que le corps des personnes avec lesquelles elle avait à faire, au point même que parfois elle ne voyait que leur âme. O mon Père, disait-elle au Père Raymond, si vous aviez vu combien une âme est belle, je suis certaine que vous donneriez cent fois votre vie pour la sauver.

J'ai maintenant à vous parler d'un prodige plus extraordinaire du Dieu qui est admirable et incompréhensible dans ses œuvres. Catherine, à mesure qu'elle avançait en âge, recevait des grâces si abondantes, que l'affluence de ces dons célestes avait embrasé son cœur de tous les feux du divin amour, et que, affaiblie et languissante, elle ne pouvait plus quitter son lit. Dans cet état, elle demandait ardemment à notre Seigneur de l'enlever de ce monde, mais voyant que telle n'était pas la volonté de son céleste Epoux, elle le pria de lui accorder, pendant tout le temps qu'elle devait encore passer sur la terre, la grâce de participer aux souffrances qu'il avait lui-même endurées en cette vie. Sa prière fut entendue, et le Seigneur l'affligea comme il a coutume de le faire, lorsqu'il veut éprouver ses plus chers enfants. Mais plus les souffrances de Catherine augmentaient, plus aussi s'accroissait son amour pour Jésus-Christ, et la force de cet amour acquit une telle violence, que le cœur de notre sainte, ne pouvant plus le contenir, se fendit et que les vaisseaux de cet organe se rompirent, de telle sorte qu'elle mourut d'amour pour son Dieu. On ne s'étonnera point que l'amour divin ait pu produire un tel effet, lorsqu'on voit parfois des personnes expirer, à la nouvelle de quelque événement extraordinaire, triste ou joyeux. Une extrême joie dilate, comme une extrême douleur resserre tellement le cœur,

que l'un ou l'autre mouvement suffit pour déterminer la mort; voilà ce que peut produire une impression purement naturelle. Que ne fera donc point la force de l'amour divin agissant de toute sa puissance dans un cœur? Le fait que nous venons de rapporter eut pour témoins plusieurs personnes qui se trouvaient en ce moment auprès de Catherine, et cette sainte vierge elle-même attesta ensuite que son âme avait réellement quitté son corps, qu'elle avait vu les secrets ineffables de Dieu, la gloire des saints, les supplices de l'enfer et du purgatoire, supplices dont le plus léger est tellement douloureux, que si les hommes le voyaient de leurs yeux, ils aimeraient mieux souffrir mille morts que de l'endurer un seul jour. Notre sainte demeura en cet état pendant quatre heures, après lesquelles Dieu voulut que son âme se réunît à son corps, afin qu'elle pût faire connaître aux hommes ce qu'elle avait vu, et travailler encore au salut de ses frères. Elle revint donc à la vie, mais ce ne fut pas sans une grande tristesse de ce qu'il lui fallait quitter le séjour de la lumière pour rentrer dans les ténèbres de cette vie misérable; aussi elle ne cessa de répandre des larmes pendant trois jours et trois nuits. Et pour qu'on ne nous accuse pas d'avoir raconté un fait controuvé, nous devons dire que la mort de Catherine eut de nombreux témoins de l'un et de l'autre sexe, parmi lesquels figuraient quatre religieux de Saint-Dominique. De ces quatre frères, l'un nommé Jean, voyant que Catherine avait rendu l'âme, se mit, dans sa douleur, à pousser de tels gémissements, qu'une veine se rompit dans sa poitrine, et que l'abondance du sang qu'il rendait fit désespérer de sa vie. Alors le frère Thomas, confesseur de la sainte, lui dit : Je sais que cette bienheureuse vierge a un grand crédit auprès de Dieu; prenez lui les mains, posez ces mains sacrées sur votre blessure, et vous serez certainement guéri. Jean ayant exécuté, en présence de tous ceux qui se trouvaient là, le conseil qui lui était donné, fut guéri aussitôt.

Eclairée par la divine lumière qu'elle avait reçue, Catherine sentit s'augmenter encore la soif du salut des âmes dont elle était dévorée. A l'exemple de saint Paul, elle désirait d'être

anathème pour ses frères, et on l'entendit, pendant qu'elle était dans l'une de ses extases, dire au Seigneur : Mon Dieu, comment puis-je supporter que tant de milliers d'âmes créées à votre image, périssent éternellement et soient exclues du bonheur de vous posséder? Ne vaudrait-il pas mieux, pour votre gloire, que seule je périsse, et que mon corps fermât l'entrée de l'enfer? A cette demande, le Seigneur répondit (ainsi que la sainte le révéla plus tard à son confesseur) qu'il était impossible que la charité pût trouver une place dans l'enfer, parce que cette vertu a tant de force et de puissance, qu'elle éteindrait plutôt les flammes de l'abîme, qu'elle n'en recevrait la moindre atteinte. Du moins, cette prière de la bienheureuse Catherine montre jusqu'à quel point elle était pressée de la soif du salut des âmes, et combien amèrement elle déplorait leur perte. Notre Seigneur lui avait inspiré ces sentiments, afin que son zèle fût d'autant plus vif que ses désirs étaient plus ardents.

Ecoutons maintenant l'historien de sa vie, le Père Raymond, nous dire quels furent les fruits de ce zèle. Voici ses paroles : Qui pourrait compter combien de pécheurs elle a arrachés aux gouffres de l'enfer prêt à les engloutir; combien d'âmes rebelles et opiniâtres elle a amenées à se reconnaître; combien de personnes mondaines elle a dégoûtées du monde; combien en proie à diverses tentations elle a délivrées des piéges de Satan; combien appelées à une grande perfection elle a guidées dans le chemin des vertus? Quand tous les membres de mon corps se changeraient en autant de langues, je ne pourrais suffire à énumérer toutes ses conquêtes. J'ai vu quelquefois plus de mille personnes, qui étaient venues pour la voir et l'entendre, éprouver à son seul aspect une si poignante douleur de leurs péchés, qu'elles allaient en toute hâte se jeter aux pieds des confesseurs (du nombre desquels j'étais), et faisaient l'aveu de leurs fautes avec de grands sentiments de contrition. C'est pourquoi le souverain-pontife, Grégoire XI, me donna, ainsi qu'à deux de mes compagnons, le pouvoir d'absoudre des cas réservés aux évêques ceux qui s'adresseraient à nous. Je ne saurais dire combien de pénitents, qui ne s'étaient jamais confessés, ou n'avaient jamais

reçu le sacrement de pénitence avec les dispositions convenables, vinrent à nous, la conscience chargée d'énormes crimes. Aussi plus d'une fois nous restâmes à jeun, dans l'église, jusqu'à l'heure de la prière du soir, sans pouvoir entendre tous ceux qui voulaient se confesser, tandis que la sainte fille priait sans relâche, et se réjouissait en Dieu des triomphes qu'elle obtenait par ses prières.

Que conclure, mes frères, de tout ce qui précède? Les réflexions qu'un sage et pieux auditeur peut tirer de ce simple récit, sont nombreuses, sans doute, mais la première qui se présente à l'esprit, n'est-ce pas de reconnaître combien ardente est la soif de notre Seigneur pour le salut des âmes qu'il a rachetées au prix de son sang, puisqu'il a employé tant de moyens pour former notre sainte à ce ministère?

Une autre conséquence, c'est que chacun doit apporter le plus grand zèle et le plus grand soin au salut de son âme. Catherine, à la vue de la gloire des justes et des supplices des réprouvés, se sentit animée d'un si grand désir de sauver ses frères, qu'elle souhaita et demanda instamment à Dieu de pouvoir fermer de son corps la porte de l'enfer, afin qu'aucun chrétien n'y descendît plus. Quelle ardeur chacun de nous, mes frères, ne doit-il pas avoir pour son propre salut, en voyant cette sainte fille résolue à endurer, pour le salut des autres, les supplices de l'enfer, en conservant toutefois la charité? Nous pouvons conclure en troisième lieu du zèle de Catherine, que Dieu aime singulièrement ceux qui s'efforcent, autant qu'il leur est possible, de ramener ou d'affermir les autres dans la voie de la vérité, tandis qu'il hait ceux qui mettent des pierres d'achoppement dans le chemin de leurs frères aveugles, c'est-à-dire, ceux qui profitent de la faiblesse du prochain pour le porter au mal par de mauvais exemples, de coupables conseils, d'agréables flatteries, des promesses mensongères et perfides. Ces hommes sont les ministres et les coopérateurs de Satan, les ennemis de Jésus-Christ, les membres de l'Antechrist; ils partageront un jour les châtiments de ceux dont ils imitent les exemples en ce monde.

Enfin, tout ce que nous avons dit des vertus de notre sainte doit

nous faire admirer la puissance de la grâce divine, principe de la sainteté incomparable à laquelle cette bienheureuse vierge s'est élevée, malgré les nombreux obstacles qu'elle rencontra dans la maison paternelle. Si, en effet, Catherine eût vécu, ou dans un monastère de vierges consacrées à Dieu, ou enfermée seule entre les quatre murs d'une cellule, à la manière des recluses, on pourrait moins s'étonner du degré sublime de sainteté auquel elle est parvenue; mais, dans sa propre ville, dans la maison paternelle, parmi les tracas du commerce auquel se livrait son père, dans la société de parents qui s'efforçaient de la faire changer de résolution et l'engageaient à un genre de vie moins sévère, au milieu du bruit occasionné par le service des domestiques et par les conversations de ses sœurs et des voisins auxquels la porte était toujours ouverte, avoir pu ainsi régler sa vie, ainsi macérer sa chair et s'appliquer tout entière, le jour et la nuit, à la contemplation des choses divines, comme si elle eût été séparée de tous les obstacles par un intervalle immense, et qu'elle eût vécu dans un désert, voilà qui surpasse toute admiration et met dans tout son jour la puissance de la grâce divine. Cette conduite de Catherine, mes frères, est pour tous un enseignement : elle condamne la lâcheté des hommes qui ne veulent pas user du don précieux de la grâce offert à tous; elle ne laisse aux méchants aucune excuse auprès du souverain Juge, qui est toujours prêt à répandre, en cette vie, les trésors de cette grâce dans le cœur de tous les fidèles; elle affermit les justes dans la piété, et les aiguillonne dans leur marche, en leur montrant, comme leur étant promis à eux aussi, ce secours puissant avec lequel ils peuvent obéir aux préceptes divins, mépriser la gloire du monde, soumettre la chair à l'esprit, et échapper aux ruses et aux piéges de l'antique serpent. La victoire sur ces monstres doit aplanir à tous ceux qui pratiquent la justice et la piété le chemin qui conduit à l'éternelle félicité des élus.

TROISIÈME SERMON

POUR

LA FÊTE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

PRIVILÉGES ET BIENFAITS ADMIRABLES QUE SAINTE CATHERINE A REÇUS DE NOTRE SEIGNEUR. — LA CONNAISSANCE DES GRACES DONT DIEU L'A COMBLÉE NOUS DÉCOUVRE LES RICHESSES INFINIES DE LA BONTÉ DIVINE.

Quam bonus Israel Deus his qui recto sunt corde!

Que Dieu est bon pour Israël, pour ceux qui ont le cœur droit! *Ps.* LXXII, 1.

Ces paroles du Roi-Prophète vous paraîtront peut-être, mes frères, avoir peu de rapport avec la fête de la bienheureuse vierge Catherine de Sienne; mais lorsque je vous aurai fait connaître les bienfaits et les priviléges particuliers dont notre Seigneur a comblé cette sainte (bienfaits et priviléges qui nous découvrent les immenses richesses de la bonté et de la charité de Dieu, non-seulement à l'égard de Catherine, mais à l'égard de tous ceux qui ont la même droiture et la même pureté de cœur), vous verrez que mon texte s'applique parfaitement à la sainte que nous honorons aujourd'hui. J'ai donc résolu de vous entretenir dans ce discours de l'ineffable bonté que Dieu a témoignée à tous ses élus, et particulièrement à sainte Catherine de Sienne, afin que les fidèles sachent ce qu'ils peuvent se promettre et espérer de cette bonté infinie, si elle trouve dans leur cœur les dispositions de droiture et de pureté qui animaient les saints. Mais pour traiter dignement ce sujet, nous avons besoin de l'assistance divine; implorons-la humblement par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Quoique les motifs qui doivent nous exciter à honorer et à aimer Dieu, soient, pour ainsi dire, innombrables, il n'en est point cependant de plus efficace ni de plus puissant que son immense et infinie bonté. Ceux qui n'en ont point fait l'expé-

rience, sont, sans doute, plus touchés de l'espérance de la récompense céleste ou de la crainte de l'enfer, parce que l'amour d'eux-mêmes les domine encore; mais lorsqu'ils ont fait quelques progrès dans la pratique de cette vertu de charité, et qu'ils en ont goûté la douceur, ils sont beaucoup plus sensibles à la bonté de Dieu qu'à tout autre motif, et peuvent dire avec l'Apôtre : « Si nous avons connu Jésus-Christ selon la chair, maintenant nous ne le connaissons plus de cette sorte. » *Si cognovimus secundum carnem Christum, sed nunc jam non novimus.* II Cor. v, 16. De là cette belle parole de saint Bernard : « Le véritable amour ne puise pas ses forces dans l'espérance, et cependant il ne ressent point les maux que cause la défiance. » Ce qui veut dire, que les âmes avancées dans l'amour de Dieu sont tellement captivées par les charmes de sa bonté infinie, que cette vue seule les anime à remplir tous les devoirs de la religion et de la piété, et que, quand bien même ils n'auraient à espérer aucune récompense, ils ne se relâcheraient en rien de leur fidélité ordinaire. « La charité parfaite, dit saint Jean, bannit la crainte, » *Perfecta charitas foras mittit timorem,* I Joan. iv, 18, cette crainte qui retient les hommes dans le devoir par la frayeur des châtiments; on peut dire, par la même raison, qu'elle exclut la cupidité, parce que ceux qui aiment parfaitement Dieu, ne sont point guidés par la crainte et l'espérance, mais par l'amour de la bonté divine. S'oubliant eux-mêmes, autant qu'il est possible en cette vie, et contemplant uniquement les charmes ineffables de cette infinie bonté, ils détestent souverainement tout ce qui lui déplaît, et embrassent avec la charité la plus ardente tout ce qu'ils savent lui être agréable. Et qu'on ne croie pas qu'ils soient privés de récompense, parce qu'ils n'ont pas les yeux fixés sur elle; loin de là, leur récompense est d'autant plus grande, qu'ils la cherchent moins, parce que le sacrifice qu'ils offrent à Dieu est plus pur et plus saint. « La charité, dit saint Bernard, n'est pas mercenaire, et cependant elle n'est point sans récompense. »

Nous ne devons pas nous étonner de rencontrer de telles dispositions dans les saints, lorsque les philosophes païens eux-mêmes nous en offrent comme une image. Voici ce que nous

lisons dans Cicéron : « Nous devons nous persuader que, quand bien même nous pourrions échapper aux regards des dieux et des hommes, il ne faudrait commettre aucun acte d'avarice, ni d'injustice, ni de libertinage. L'homme de bien cherche ce qui est honnête, et non ce qui reste caché. » *Cicero.* III *de Offic.* Si donc les païens ont tant de haine pour le mal, uniquement à cause de sa laideur, et tant d'amour pour ce qui est honnête, que ne doivent pas faire les hommes qui, éclairés des lumières de l'Esprit-Saint, contemplent les richesses incompréhensibles de la bonté divine, et en goûtent en quelque sorte les prémices?

Quoique toutes les créatures que renferment le ciel, la terre et la mer, proclament par les voix éclatantes de la nature la gloire immense de la bonté divine, cette gloire cependant nous est révélée bien plus hautement encore par les actions des saints, par la pureté de leur vie et par les dons magnifiques qu'ils ont reçus de la munificence divine. Lorsqu'en effet on lit leurs vies, on y rencontre des témoignages si frappants de la bonté de Dieu, on les voit enrichis de tant de faveurs et de grâces, comblés de tant d'honneurs, soit pendant leur vie, soit après leur mort, soit même jusque dans leur postérité, qu'on est forcé de s'écrier avec le Prophète : « Que Dieu est bon pour Israël, pour ceux qui ont le cœur droit ! »

On trouvera peut-être qu'il est trop long de lire ces vies; eh bien ! en voici l'abrégé et le résumé. Qu'on fixe les regards sur la sainte que nous honorons en ce jour, que l'on considère les dons et les bienfaits qu'elle a reçus de son Epoux céleste, les vertus dont il s'est plu à l'orner, et ce seul exemple suffira pour montrer combien est merveilleuse et admirable la bonté de notre Dieu.

Cependant comme les opérations de Dieu dans la personne de sainte Catherine ont quelque chose de nouveau et d'extraordinaire, on doit se rappeler, pour ne pas être ébranlé dans sa foi à de si grands prodiges, que le Seigneur n'a pas toujours dispensé les richesses de sa grâce aux saints, de la même manière. Il convient, en effet, à la sagesse et à la magnificence de Dieu d'user de cette variété de moyens dans la distribution de ses bienfaits

et dans les témoignages de sa charité à l'égard de ses fidèles amis. De même, dit Théodoret, que les princes nouvellement appelés au trône, font frapper la monnaie à leur effigie, d'où il résulte qu'à mesure que les rois se succèdent, leurs images gravées sur les monnaies changent avec les monnaies elles-mêmes, ainsi ce Roi éternel des siècles a voulu que, selon la diversité des temps, il y eût aussi différentes sortes de saints, et, dans ce dessein, il a varié les dons et les grâces qu'il leur a départies, comme nous allons le voir dans les exemples suivants. Quoi de plus nouveau et de plus extraordinaire, je vous le demande, que la familiarité dont le Seigneur usait à l'égard de Moïse, laquelle allait si loin, que ce saint personnage parlait à Dieu, face à face, comme un ami parle à son ami, non pas une ou deux fois, mais aussi souvent qu'il le voulait? N'en faut-il pas dire autant de ces quarante jours qu'il passa sur la montagne, sans prendre de nourriture ni de sommeil, jouissant de la société de Dieu, et trouvant dans les douceurs de cet entretien un délicieux aliment? Quoi de plus nouveau que le ravissement de saint Paul, qui vit Dieu et contempla ses secrets ineffables, dans le moment même où il était en chemin pour aller ravager l'Eglise de Jésus-Christ? Dathan et Abîron sont engloutis vivants et précipités dans les enfers pour s'être révoltés contre Moïse, le serviteur de Dieu, et Paul, lui qui, transporté de fureur, persécutait avec acharnement le Fils de Dieu, Paul ne partage point leur châtiment, mais il est ravi dans le ciel et élevé jusqu'à la gloire de la vision divine. Qui d'entre les mortels eût pu l'espérer ou même le conjecturer? Est-il rien encore de plus nouveau et de plus merveilleux que le pouvoir donné à saint Pierre dont l'ombre seule guérissait les malades? Que dirons-nous de sainte Marie-Madeleine, qui demeura pendant trente-trois ans dans une grotte, à Marseille, sans boire ni manger, visitée sept fois chaque jour par les anges qui l'élevaient dans leurs mains jusqu'au ciel dont elle entendait les concerts? Et pour citer des exemples moins anciens, quoi de plus étonnant que la vie de saint Siméon Stylite, racontée par Théodoret, lequel fut l'ami du saint et témoin oculaire des faits qu'il a consignés dans son Histoire. Siméon donc resta vingt-huit ans

sur une colonne élevée de trente-six coudées au-dessus de la terre, exposé sans vêtement à l'inclémence et à l'intempérie de l'air et du ciel, et, ce qui est encore plus extraordinaire, passant, chaque année, tout le temps du carême, sans prendre aucune espèce d'aliment. On venait de tous côtés pour le voir; les malades recevaient de lui la guérison de l'âme avec la santé du corps, et les infidèles, saisis d'admiration en présence de ce prodige, abandonnaient l'erreur et se convertissaient à la foi de Jésus-Christ. A cet exemple, nous pouvons ajouter celui de saint Alexis, qui demeura, pendant dix-huit ans, dans un coin obscur de la maison de son père, endurant avec patience les injures dont l'accablaient ses serviteurs. Ni les gémissements d'un père, ni les larmes d'une mère, ni l'isolement dans lequel il laissait son épouse, ni l'opulence de la maison paternelle, qu'il avait sous les yeux, ne purent, durant ce long espace de temps, le déterminer à échanger sa pauvreté volontaire et sa vie de mendiant contre la fortune dont il pouvait jouir. Quelle vertu sublime dans ce renoncement à des richesses qui s'offraient d'elles-mêmes à lui! Nous ne devons pas davantage passer sous silence la sagesse merveilleuse dont sainte Catherine, vierge et martyre, fit preuve, lorsqu'à l'âge de dix-huit ans, elle confondit cinquante philosophes célèbres, venus de différentes contrées du monde pour discuter avec elle, et en fit des chrétiens si généreux qu'ils n'hésitèrent pas à mourir pour la foi. Qui ne voit que tous ces exemples, que nous n'avons fait qu'indiquer, présentent, chacun, quelque chose de nouveau, et s'écartent de la marche que suit communément la divine sagesse dans la dispensation de sa grâce? Elle agit ainsi pour faire éclater davantage les ressources de sa bonté, ne se contentant pas des merveilles qu'elle a déjà opérées, mais variant chaque jour la nature de ses dons, pour sa gloire et celle de ses saints.

Les faits que nous venons de rapporter, vous prépareront, je pense, à croire les choses que nous avons à vous dire, tout incroyables qu'elles paraissent au premier aspect. Pour vous y déterminer encore plus efficacement, je ne veux vous citer qu'un seul exemple, à l'aide duquel vous verrez ce que vous devez

penser de l'éminente sainteté de la bienheureuse Catherine de Sienne. Saint Paul, dans sa première épître à Timothée, dit « qu'il a reçu miséricorde, afin qu'il fût le premier en qui Jésus-Christ fît éclater son extrême patience, et qu'il en devînt comme un modèle et un exemple à ceux qui croiront en notre Seigneur pour acquérir la vie éternelle. » I *Tim.* I, 16. Rien, en effet, ne fait mieux éclater l'étendue et la puissance de la miséricorde de Jésus-Christ que la conversion étonnante de saint Paul, puisque ce persécuteur acharné de l'Eglise, cet ennemi déclaré de Jésus-Christ, digne des supplices éternels, fut non-seulement élevé à l'apostolat, mais ravi au troisième ciel dont il contempla les ineffables mystères. Pour moi, mes frères, après l'Incarnation de notre Seigneur et le sacrement de l'Eucharistie, je ne vois point de témoignage plus manifeste de la miséricorde de Dieu que cette conversion. Mais si Dieu a voulu nous offrir, dans l'apôtre saint Paul, un témoignage de sa miséricorde, il a voulu, dans la personne de sainte Catherine de Sienne, nous donner un exemple de son amour et de sa tendresse à l'égard de ses saints. De même que les maîtres d'école, qui veulent apprendre à écrire aux enfants, suspendent dans quelque endroit élevé de la ville les plus beaux modèles d'écriture, afin que ceux qui voudraient profiter de leurs leçons, puissent juger de leur habileté, ainsi le céleste amant des âmes saintes a voulu, par les bienfaits dont il a favorisé sainte Catherine, nous montrer jusqu'où va pour elles son amour, de quels yeux il les regarde, de quels dons il les enrichit, de quels soins et de quelle sollicitude il les environne, de quels honneurs il les comble pendant leur vie et après leur mort, de quelles délices il les inonde dans les jours de leur exil, afin que les justes apprennent de cet exemple ce qu'ils peuvent espérer et se promettre de ce fidèle Epoux.

I.

Ceci posé, commençons maintenant l'éloge de notre sainte, ou plutôt l'exposé des bienfaits admirables qu'elle a reçus de Jésus-Christ. Sachez les apprécier, mes frères, comme ils le méritent,

d'autant que les développements dans lesquels j'entrerai, m'obligeront peut-être à laisser de côté bon nombre de faits importants.

Catherine commença dès son plus jeune âge à pratiquer les jeûnes, les veilles, l'oraison, le silence, la mortification de la chair, et d'autres saints exercices auxquels elle joignit les œuvres de miséricorde. Lorsqu'elle eut ainsi préparé en elle une demeure digne du céleste Epoux, en préservant son cœur de toute affection terrestre, et sa chair virginale de toute souillure, cet amant divin s'empressa d'élire pour sa demeure l'âme de cette chaste fille; il la prit pour son épouse, et se l'attacha par les liens de la plus étroite charité.

De même que les fleurs paraissent avant les fruits, ainsi le désir des dons célestes précède ces dons eux-mêmes. Le Seigneur inspira donc à notre sainte un ardent désir de parvenir à une fidélité parfaite. Elle disait, comme les apôtres, dans sa prière : « Seigneur, augmentez ma foi, » *Luc.* XVII, 5, et affermissez-la si solidement, qu'elle ne puisse être ébranlée ni renversée par les attaques de mes ennemis. A cette demande, fréquemment répétée, le Seigneur répondait souvent : « Je te rendrai mon épouse par une fidélité inviolable, » *Sponsabo te mihi in fide.* Osee II, 19. Enfin la veille du jour où commence le jeûne solennel du carême (époque où les hommes du siècle se livrent aux plaisirs de la bonne chère et à une intempérance effrénée), Catherine s'enferma dans sa chambre, et adressa au Seigneur avec plus de ferveur que jamais la demande dont nous avons parlé. Alors se réalisa pour elle cette parole du Prophète : « Mettez vos délices dans le Seigneur, et il vous accordera ce que votre cœur demande. *Delectare in Domino, et dabit tibi petitiones cordis tui.* Ps. XXXVI, 4. Notre Seigneur Jésus-Christ s'approcha de cette sainte vierge, afin de remplir sa promesse. Mais pour que les noces d'un si grand Roi fussent célébrées avec solennité, et que cette fête eût des témoins digne d'elle, le Sauveur amena avec lui la très-sainte vierge Marie, le disciple saint Jean, l'apôtre saint Paul, et notre bienheureux Père saint Dominique, lesquels étaient suivis du prophète David, tenant en main sa harpe mélo-

dieuse, et réjouissant la nouvelle épouse du Christ par les cantiques les plus doux et les plus harmonieux. Alors la très-sainte Vierge prit la main droite de Catherine, et la présentant à son Fils, lui demanda avec une grâce incomparable qu'il voulût bien recevoir cette sainte fille pour épouse. Jésus prit la main de Catherine, et lui mit au doigt un anneau d'or orné de quatre pierres précieuses et d'un diamant qui jetait le plus vif éclat. En même temps il lui dit avec un ineffable sourire : Moi, ton créateur et ton sauveur, je t'épouse et t'engage à moi par les liens d'une fidélité inviolable, jusqu'à ce que cette union soit consommée dans le ciel, où il te sera donné de contempler face à face ma beauté infinie et d'en jouir éternellement. Puis le céleste Epoux et le chœur glorieux des saints qui l'accompagnait s'éloignèrent, laissant la jeune vierge remplie d'une joie que la langue des hommes ne saurait exprimer.

Après une faveur si extraordinaire accordée à notre sainte, que pourrons-nous dire d'elle maintenant qui paraisse incroyable? N'est-ce pas une loi du mariage que, entre les époux, les richesses, les biens, la dignité, soient communs ainsi que l'amour? Aussi, dès ce moment, notre Seigneur commença-t-il à user envers Catherine d'une familiarité si grande, et à se montrer à elle si fréquemment, que cette familiarité semblera dépasser toute croyance, mais seulement aux yeux de ceux qui n'ont jamais goûté combien Jésus est doux et tendre pour le cœur qui l'aime. Il demeurait donc plus longtemps avec son épouse, amenant quelquefois avec lui sa bienheureuse Mère et d'autres saints; mais le plus ordinairement il venait seul, et conversait avec elle de la manière la plus affectueuse; souvent même ils récitaient ensemble des psaumes, en se promenant dans la cellule de Catherine. Que ceux qui trouveront tout cela incroyable, veuillent bien se rappeler avec quelle familiarité Jésus vécut pendant trente-trois ans au milieu des impies et des pécheurs; qu'ils se rappellent encore les paroles que l'Esprit-Saint, au livre des Proverbes, met dans la bouche du Sauveur : « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes. » *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* Prov. VIII, 31. On ne peut pas nier toutefois que les visites

familières de Jésus à son épouse ne fussent des faveurs toutes particulières.

Une autre grâce non moins admirable, et qui découle de la précédente, fut accordée à Catherine. Un jour, cette sainte fille, en qui le divin amour avait fait de profondes blessures, demanda instamment à notre Seigneur qu'il lui ôtât son cœur et sa volonté propre, afin qu'en toutes circonstances, soit tristes, soit heureuses, elle obéît promptement et sans la moindre hésitation aux désirs de son Epoux. Pendant qu'elle priait ainsi, le Sauveur lui apparut, et, s'approchant d'elle, lui ouvrit le côté gauche et lui ôta le cœur. Elle sentit en effet, en ce moment, que son cœur ne battait plus dans sa poitrine. Elle raconta ce fait à son confesseur, lequel se moqua de ce qu'elle lui disait. Quelques jours après, comme elle se disposait à sortir de l'église des Dominicains de Sienne, notre Seigneur lui apparut encore, entouré d'une grande lumière. Il portait dans sa main un cœur de couleur vermeille et tout radieux qu'il lui mit dans le côté gauche, en lui disant : Ma fille bien-aimée, je te donne mon cœur pour ton cœur; puis il lui ferma le côté. Et pour qu'on ne crût pas que ce n'était là qu'une vaine imagination, une cicatrice resta empreinte dans le côté de Catherine, ainsi que l'ont souvent attesté les amies de la sainte, qui avaient vu cette cicatrice. Dès ce moment, chaque fois que cette bienheureuse vierge recommandait son cœur à son divin Epoux, elle ne disait plus : Mon Seigneur, je vous recommande mon cœur; mais : Je vous recommande votre cœur.

Chacun peut maintenant deviner quelles furent les conséquences de cet échange merveilleux. Le souverain Créateur de toutes choses, en prenant et en retenant ainsi le cœur de son épouse, n'eut d'autre intention que de le remplir de l'amour le plus ardent et de l'abondance de toutes les grâces. Nous en avons un témoignage incontestable dans ces paroles de notre sainte à son confesseur : Il s'est produit dans mon âme un tel renouvellement de pureté et d'humilité, que je me crois revenue à l'âge de quatre ou cinq ans, et mon cœur est tellement embrasé d'amour à l'égard de mes frères, que je m'offrirais non-seulement volon-

tiers, mais même avec joie, à souffrir la mort pour mon prochain, quel qu'il soit. Mais ce n'était qu'à son confesseur qu'elle confiait en secret ces choses; elle les cachait aux autres personnes, autant qu'il lui était possible.

Voici qui est plus admirable encore. Le Père Raymond atteste qu'un jour qu'il venait de donner la communion à Catherine, dans l'église de Sainte-Christine, à Pise, elle resta longtemps en extase, comme cela lui arrivait ordinairement; et comme il attendait avec les autres personnes présentes que la sainte revînt à elle, tout-à-coup elle se redressa, s'appuya sur les genoux, étendit les bras, pendant que son visage était rayonnant de lumière, et demeura longtemps ainsi, raide et immobile, les yeux fermés, comme si elle eût été frappé d'un coup mortel; puis soudain elle tomba contre terre, et bientôt après reprit l'usage ordinaire de ses sens. Elle raconta ensuite au Père Raymond, personnage très-digne de foi, que dans ce ravissement notre Seigneur lui avait imprimé ses cinq plaies sacrées : Mon Père, lui dit-elle, il faut que vous sachiez que, par un effet de la miséricorde infinie de Dieu à mon égard, j'ai reçu dans mon corps les stigmates de mon Sauveur. J'ai vu Jésus-Christ, mon Seigneur, revêtu d'un manteau de lumière, descendre vers son indigne servante. Comme mon âme s'élançait à sa rencontre, mon corps lui-même s'éleva de terre. A l'instant, cinq rayons, qui avaient une couleur de sang, jaillirent des plaies de Jésus. Deux de ces rayons étaient dirigés vers mes mains, deux vers mes pieds, et le cinquième se dirigeait en droite ligne vers mon cœur. Je compris le sens de ce mystère, et je m'écriai intérieurement : Ah! Seigneur, mon Dieu, je vous en prie, que mon corps ne conserve aucun signe extérieur de ce bienfait. A peine avais-je cessé de parler, que les rayons changèrent leur couleur de sang en une éclatante et pure lumière, et c'est sous cette forme que je les reçus dans mon corps. — Eh! quoi, ma fille, lui demanda le Père Raymond, est-ce que vous éprouvez de la douleur aux endroits où ont pénétré, dites-vous, ces rayons de lumière? — Une douleur si grande, mon père, que, sans un miracle tout particulier de Dieu, je ne pourrais pas continuer de vivre. — Lorsque

la sainte eut dit ces mots, on fut obligé de la transporter dans sa maison, et son état devint si grave, qu'elle semblait près de rendre le dernier soupir. Ecoutons le récit du Père Raymond : Mes compagnons et moi, dit-il, nous désespérions de sa vie, et la considérant déjà comme morte, nous versions des larmes amères et nous nous désolions, dans la pensée que nous avions perdu en elle une pieuse mère dont les exemples et les paroles étaient autant de leçons. Elle revint cependant à elle, et comme nous la pressions de demander à son divin Epoux qu'il la laissât encore en cette vie, en considération de ses enfants qui allaient se trouver sans gouvernail sur la mer orageuse du monde, elle nous répondit : Depuis longtemps je n'ai d'autre volonté que la volonté de Dieu; c'est là ma règle de conduite, et rien ne pourra m'en écarter. Priez donc le Seigneur, afin qu'il accomplisse en moi sa volonté; car, pour moi, je suis également prête à mourir et à vivre pour son amour. — Nous mettant alors tous en prière, nous nous efforçâmes d'émouvoir les entrailles du Père des miséricordes, et de lui faire, en quelque sorte, violence. Il fut vaincu par nos instances, et, le samedi suivant, non-seulement il délivra Catherine de ses cruelles douleurs, mais il les changea en une joie inexprimable.

Que personne ne s'offense de ce que nous venons de dire au sujet des stigmates de notre sainte, et ne s'imagine que la gloire d'un saint est diminuée, parce qu'il plaît à Dieu d'accorder à un autre saint les mêmes faveurs. Le privilége de Jean-Baptiste, rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère, est-il moins glorieux pour lui, parce que l'on dit également du prophète Jérémie, qu'il fut sanctifié avant de naître? Ne serait-il pas injuste de fixer des limites à la miséricorde divine, et de prétendre que les dons qu'elle a une fois conférés à quelqu'un des saints ne doivent jamais être accordés à un autre, comme si la main de Dieu, toujours infiniment libérale, malgré l'abondance de ses largesses, pouvait jamais être rétrécie ou épuisée? Le pape Pie II atteste le prodige que nous venons de raconter, dans ces paroles de l'hymne de l'office de ce jour :

Vulnerum formam miserata Christi
Exprimis ipsa.

« Votre compassion pour les souffrances de Jésus-Christ a im» primé dans votre corps les stigmates de ses blessures. »

Mais pourquoi notre Seigneur a-t-il voulu faire participer ses plus fidèles amis aux stigmates de ses plaies et à ses cruelles souffrances, comme à un insigne bienfait? La raison en est, à mon avis, qu'il a voulu montrer par là la grandeur incommensurable de sa charité. Ces vives douleurs que les saints éprouvent dans leurs corps, leur font apprécier davantage et les souffrances extrêmes de Jésus-Christ et son immense amour qui en a été la cause. Plus ils comprennent la force de cet amour, plus aussi leur charité s'enflamme pour Celui qui les a tant aimés. C'est donc un très-grand honneur que Jésus-Christ fait à ses saints, que de vouloir les rendre semblables à lui-même, non-seulement dans les autres choses, mais particulièrement dans celle qui a le plus contribué à sa gloire, je veux dire dans les souffrances de sa Passion. Se peut-il rien de plus glorieux, rien de plus admirable? Voilà ce que devraient considérer ceux qu'affligent les malheurs, les maladies, la pauvreté. S'ils veulent ne point perdre courage au milieu de ces épreuves, qu'ils considèrent donc que ces peines sont autant de bienfaits que Dieu répand sur ses plus chers amis? Ils ne portent pas, il est vrai, les plaies du Sauveur empreintes dans leur chair, mais l'Apôtre n'hésite pas à donner le nom de stigmates à toutes les tribulations que nous endurons volontiers ou même seulement avec patience pour Jésus-Christ. Voici ses paroles : « Au reste, que personne ne me cause de nouvelles peines; car je porte imprimés sur mon corps les stigmates du Seigneur Jésus-Christ. » *De cætero nemo mihi molestus sit : ego enim stigmata Domini Jesu in corpore meo porto.* Galat. VI, 17. Ce que je vais ajouter montrera combien est méritoire cette soumission de la volonté dans les souffrances.

II.

Vous devez vous rappeler, mes frères, que, au début de ce discours, je vous ai dit que Catherine avait reçu un grand nombre

de priviléges tout-à-fait en dehors de l'ordre que Dieu suit habituellement dans la distribution de ses grâces. Voici un privilége plus étonnant encore, et dont j'oserais à peine vous parler, si je ne le trouvais mentionné dans la bulle de canonisation de notre sainte. Il est dit, dans cette bulle, que Catherine passa environ trois mois, c'est-à-dire, depuis le commencement du carême jusqu'à la fête de la Pentecôte, sans prendre d'autre aliment que la sainte Eucharistie; bien plus, elle vécut pendant huit ans de la même manière, si ce n'est que, pour ne point offenser les faibles, elle prenait un peu de jus d'herbes cuites qu'elle rejetait aussitôt avec de très-grandes douleurs, son estomac ne pouvant digérer aucune nourriture terrestre.

Quelle intention l'Epoux céleste avait-il en accordant à son épouse un privilége si extraordinaire? Celui-là seul le sait qui en est l'auteur. Toutefois, nous pouvons donner, d'après nos conjectures, un grand nombre de raisons de ce prodige. Notre Seigneur a voulu, d'abord, que le soin de prendre de la nourriture ne fût pas pour la sainte une occasion d'interrompre ses contemplations. Il a voulu ensuite qu'elle ne se laissât point prendre au plaisir attaché à l'usage des aliments, plaisir qui est un piége même pour les saints. Aussi, comme nous allons le voir, les repas de cette sainte fille étaient-ils pour elle un continuel exercice de patience. Notre Seigneur a voulu enfin par ce miracle montrer aux hommes l'inestimable vertu de l'Eucharistie, et leur apprendre que ce sacrement renferme en lui non-seulement la vie de l'âme, mais aussi la vie du corps. Catherine recevait de cet adorable sacrement une si grande abondance de consolations célestes, qu'elle ne sentait pas le besoin de prendre d'autre aliment. Si quelquefois elle essayait de manger, et se faisait violence, c'étaient alors des souffrances très-vives. Comme son estomac ne digérait pas les aliments qu'elle s'était obstiné à y introduire, elle ne tardait pas à les rejeter au prix des plus cruelles douleurs. Cet état fut pour la sainte l'occasion d'épreuves très-pénibles, de la part même des personnes de sa maison. On crut qu'elle était le jouet de quelque illusion du malin esprit, et le Père Thomas, religieux dominicain, qui était son confesseur, craignant que ce

ne fût là une ruse de l'ange de ténèbres se changeant en ange de lumière, exigea de Catherine qu'elle prît de la nourriture tous les jours. En vain chercha-t-elle à s'en défendre, disant qu'elle se trouvait mieux quand elle ne mangeait pas, qu'elle en avait fait l'expérience, que, lorsqu'elle avait pris de la nourriture, elle se trouvait réduite à une faiblesse et à un accablement extrêmes; son confesseur restait inflexible. Afin donc de se montrer véritablement enfant d'obéissance, Catherine s'efforça de faire ce qu'on lui ordonnait; mais elle tomba dans une si grande défaillance, que sa vie fut en danger. Mon Père, dit-elle alors au Père Thomas qui se trouvait près d'elle, ne m'interdiriez-vous pas le jeûne, si vous remarquiez qu'il ruine ma santéetme tue? — Oui, assurément, ma fille. — Eh bien! puisque vous avez pu vous convaincre par les expériences auxquelles vous m'avez tant de fois soumise, que je ne puis manger sans m'exposer au plus grand péril pour ma vie, pourquoi ne pas m'interdire l'usage des aliments? Le religieux vaincu par ce raisonnement, et voyant d'ailleurs que l'état où se trouvait la sainte, présentait les indices certains d'une mort prochaine, lui répondit : Faites, ma fille, selon que l'esprit de Jésus-Christ vous enseignera, car je vois qu'il opère en vous de grandes merveilles.

Il est impossible d'énumérer toutes les peines que ces dons singuliers de Dieu attirèrent à notre sainte, de la part même de sa famille. Comme ils ne pouvaient comprendre ces prodiges de la grâce, les parents de Catherine, au lieu d'avoir cette sainte fille en estime et en vénération, aimaient mieux la blâmer et la dénigrer. Ils se répandaient contre elle en murmures, en médisances, en réflexions amères et mordantes, et voulaient obliger le Père Thomas à la réprimander. De là une situation fort embarrassante pour l'âme de cette vertueuse fille, qui ne voulait pas désobéir à son confesseur, ni être une pierre d'achoppement pour ses proches. La prière était son refuge et sa seule consolation. Elle versait des larmes en présence du Seigneur, et lui demandait qu'il voulût bien manifester sa divine volonté, et la faire connaître principalement au Père Thomas. Dieu exauça ses prières, et inspira au confesseur de la sainte d'autres sentiments. Lorsque tout le monde

sut que Catherine n'usait d'aucun aliment corporel et se contentait pour toute boisson d'un peu d'eau froide, ce fut un soulèvement général. Religieux et séculiers se prononçaient contre elle, et, poussés par le démon jaloux, n'épargnaient à sa conduite ni le blâme ni les réflexions malignes.

Quand on demandait à notre sainte pourquoi elle ne prenait pas de nourriture et se distinguait ainsi des autres, elle répondait, avec une admirable humilité, que l'impuissance où elle était de manger était une grâce toute particulière de Dieu et le châtiment de ses fautes : Dieu, disait-elle, m'a frappée, à cause de mes péchés, d'une étrange maladie, qui consiste en ce que je ne puis manger, quand bien même j'en aurais le plus grand désir. Priez-le donc, je vous en conjure, afin qu'il me pardonne mes offenses, lesquelles sont la cause de tout ce que je souffre. C'est ainsi que cette sainte fille, bien loin de s'élever et de s'enorgueillir d'un privilége si extraordinaire, y trouvait une occasion de s'humilier plus profondément. Toutefois, pour ôter aux faibles tout prétexte de se scandaliser, elle résolut de se mettre chaque jour à table avec les autres, et d'essayer de prendre quelque nourriture ; mais ses efforts et le peu d'aliment qu'elle parvenait à avaler lui occasionnaient de si cruelles souffrances, que l'homme le plus barbare n'aurait pu, en présence de ce qu'elle éprouvait, lui refuser sa compassion. Ou elle était obligée de vomir ce qu'elle avait pris, ou elle ressentait d'atroces douleurs et, dans ces moments, presque tout son corps s'enflait. Quoiqu'en mangeant elle rejetât toute la partie solide de la nourriture et bût quelques gorgées d'eau pour se rafraîchir le gosier, cependant le peu de jus des aliments qui pénétrait dans son estomac, malgré ces précautions, l'obligeait à provoquer elle-même des vomissements à l'aide de quelque brin de fenouil ou d'une autre herbe qu'elle introduisait dans l'œsophage : ce qui la faisait horriblement souffrir. Elle observa néanmoins ce genre de vie jusqu'à sa mort, par égard pour les personnes que ses jeûnes pouvaient scandaliser. Le Père Raymond, témoin de toutes les souffrances qu'elle s'imposait dans la crainte d'offenser les faibles, l'engageait par un sentiment de pitié à ne pas se traiter si cruellement et à laisser murmurer ceux qui en

avaient l'envie; mais Catherine lui répondait en souriant : Ne vaut-il pas mieux, pour moi, mon Père, expier mes péchés par des peines temporelles que par d'éternels châtiments? Tous ces murmurateurs me rendent un grand service; à cause d'eux, en effet, je satisfais à Dieu par les supplices du temps, tandis que je lui suis redevable de peines éternelles. Dois-je vouloir me soustraire à la justice de Dieu? Non assurément : je regarde donc comme un grand bienfait que cette justice s'exerce pour moi en cette vie. Le Père Raymond ne trouvait rien à répondre à ce langage, et, à moins d'être privé de raison ou de sentiment, il suffit d'entendre de telles paroles pour juger du haut degré de perfection où notre sainte était parvenue. Lorsqu'elle se disposait à se mettre à table, elle disait ordinairement à ses compagnes : Allons infliger à cette misérable pécheresse le juste châtiment de ses fautes. C'est ainsi qu'elle retirait toujours quelque avantage spirituel, soit des tentations du démon, soit des persécutions des hommes. Elle disait encore cette parole mémorable : Si quelqu'un savait bien user de la grâce de Dieu, il ne lui arriverait rien dont il ne pût faire son profit.

Je reviens maintenant à vous, mes frères, et j'unis la fin de mon discours à son commencement. Les priviléges dont Dieu a favorisé sainte Catherine ont dû vous faire comprendre combien grandes sont les richesses de sa bonté, combien admirable et prodigieuse est sa charité à l'égard de ses amis qu'il comble de tant de grâces et d'inestimables bienfaits. Ce seul motif ne doit-il pas nous enflammer pour Dieu d'un amour assez ardent pour nous faire affronter volontiers mille morts, s'il fallait les subir pour sa gloire? Ne doit-il pas encore nous exciter à mettre notre espérance dans la miséricorde et la bonté de Celui dont le secours fait notre force? En lui nous puiserons le courage et en même temps la confiance qui nous soutiendra, non-seulement au milieu des épreuves qui remplissent la vie, mais encore dans le redoutable moment où sera prononcée la sentence qui doit décider de notre éternité. Saint Ambroise, au lit de la mort, était affermi par cette espérance, lorsqu'engagé par quelques-uns de ses prêtres à demander à Dieu de rester encore en ce monde pour travailler au

salut des autres, il répondit : Je n'ai point vécu parmi vous de manière à regretter aujourd'hui d'avoir vécu, et je ne crains point de mourir, parce que nous avons un bon maître. Heureux ce saint évêque qui put prononcer en toute vérité ces paroles! Heureux nous aussi, mes frères, si nous vivons de telle sorte que nous puissions à notre dernière heure tenir le même langage! Cette espérance, enflammée surtout par les feux de la charité, nous conduira au sortir de cette vie, à moins que nous n'ayons auparavant quelque faute à expier dans les flammes du purgatoire, nous conduira, dis-je, heureusement au séjour glorieux de l'éternelle félicité où nous verrons Dieu.

QUATRIÈME SERMON

POUR

LA FÊTE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE.

LES TÉMOIGNAGES DE LA CHARITÉ DIVINE ENVERS LES SAINTS DOIVENT NOUS ENGAGER PUISSAMMENT A L'AMOUR DE DIEU. — MÊME SUJET QUE LE SERMON PRÉCÉDENT. — AUTRES VERTUS, PRIVILÉGES ET MIRACLES DE SAINTE CATHERINE.

Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te!

Combien est grande, Seigneur, l'abondance de la divine douceur que vous avez cachée et réservée pour ceux qui vous craignent! *Ps.* XXX, 20.

Dans les paroles que je viens de citer, mes frères, le mot douceur doit s'entendre de la bonté divine, selon l'interprétation de saint Jérôme, lequel traduisant sur l'hébreu, met le mot bonté partout où la Vulgate emploie le mot douceur. Ainsi il traduit en cette manière le passage que je viens de citer : Combien est grande, Seigneur, la bonté que vous avez cachée et réservée pour ceux qui vous craignent. Ainsi encore au psaume XX, il dit : Seigneur, vous l'avez prévenu des bénédictions de votre bonté, tandis que nous, nous lisons : Vous l'avez prévenu des bénédictions de votre douceur. *Ps.* XX, 4. Il en est de même pour les

autres textes. Dans le verset du psaume que j'ai cité, j'entends donc par ce mot douceur la bonté divine, à laquelle je voudrais rapporter tout ce que je dois dire aujourd'hui de la bienheureuse vierge Catherine. Cette bonté nous est manifestée par les priviléges extraordinaires et par les miracles de notre sainte, faveurs et prodiges qui doivent nous exciter puissamment à l'amour de Dieu, lequel amour est la fin de toute la vie chrétienne.

Quelques-uns prétendent qu'on ne doit pas, aux fêtes des saints, s'étendre sur leurs miracles, mais célébrer leurs vertus et leurs mémorables actions, parce que, disent-ils, l'exposé de ces vertus nous engage à les imiter, et condamne notre paresse et notre lâcheté, à nous qui sommes si éloignés de leur ressembler, tandis que le récit de leurs miracles se rapporte bien plutôt à leur gloire qu'à notre édification. Mais, mes frères, si nous savons raisonner comme il convient des miracles des saints, ces miracles nous exciteront autant que leurs vertus à l'amour de Dieu et à la pratique de la piété. La grandeur de la charité divine à l'égard des saints est assurément une considération bien propre à nous enflammer d'amour pour Dieu; mais combien les miracles que les saints opèrent, nous manifestent plus hautement encore toute la tendresse de sa charité! Les miracles, en effet, ne sont-ils pas des preuves irrécusables de la divinité, des voix éclatantes qui publient les louanges et attestent la gloire dont Dieu veut honorer ses saints, afin que le monde entier rende les plus grands hommages à ceux qui, durant leur vie, n'ont cherché que la gloire de Dieu? En leur accordant le don des miracles, Dieu ne les a-t-il pas associés, pour ainsi dire, à sa divinité? Comme il n'appartient qu'à la toute-puissance divine d'opérer des prodiges (Dieu seul, en effet, peut, à son gré, changer les lois de la nature que lui-même a fixées), il s'ensuit que ceux-là participent en quelque sorte à sa toute-puissance et à sa gloire, qui reçoivent de lui le pouvoir de faire des miracles. Et ce pouvoir, ils l'ont eu non-seulement pendant leur vie, mais Dieu l'a étendu jusqu'à leurs ossements et à leurs cendres et même jusqu'aux petits morceaux des vêtements qui leur avaient appartenu. Qui pourrait ne pas louer et bénir la bonté divine, en voyant, dans des maladies in-

curables, les lois de la nature céder avec respect « au contact des mouchoirs et des linges dont saint Paul se servait? » *Act.* XIX, 12. Chose encore plus admirable : Dieu a communiqué plus d'une fois la même vertu aux objets qui avaient touché aux corps des saints après leur mort. Je n'en citerai d'autre exemple que ce que nous lisons dans la bulle de canonisation de Catherine de Sienne. Une femme attaquée d'une grave maladie, ne pouvant, à cause de la multitude, approcher du corps de cette sainte qu'on allait inhumer, donna un linge aux assistants en les priant de le faire toucher au corps de la défunte. On fit ce qu'elle souhaitait, et quand le linge lui eut été remis, elle l'approcha de sa tête et recouvra sur-le-champ la santé.

Quel témoignage de bonté de la part de Dieu dans ces honneurs qu'il rend à ses saints! Quel amour n'a-t-il point de la vertu, Celui qui la récompense et la distingue ainsi! Quelle charité enfin ce Dieu ne montre-t-il pas, en conférant le souverain empire que sa divinité lui donne sur toutes les lois de la nature non-seulement à la personne des saints, mais même à leurs ossements, à leurs cendres, aux linges dont ils se sont servis et jusqu'aux objets qui ont touché à leurs restes mortels! Jugez, maintenant, mes frères, de l'honneur dont il les comble dans le ciel! Si donc rien n'est plus propre à gagner nos cœurs qu'un grand et touchant exemple de bonté, quelles flammes du divin amour ne doit pas y allumer la considération de l'infinie bonté de Dieu se révélant à nous par des témoignages aussi éclatants! Quoi de plus capable en outre de nous exciter à l'amour de la vertu que la vue des récompenses magnifiques dont le souverain Seigneur du ciel et de la terre se plaît à l'honorer! Comme je rapporterai dans ce discours quelques-uns des miracles de la bienheureuse vierge Catherine, j'ai cru devoir auparavant développer les réflexions qui précèdent, afin que vous sachiez à quel point de vue il faut envisager ces miracles. Ce n'est point comme preuves de la sainteté éminente de Catherine que je les cite, mais comme des témoignages de la bonté et de la charité de Dieu qu'ils doivent nous exciter à aimer davantage. Le Prophète nous invite à célébrer cette charité infinie de Dieu à l'égard des siens, lorsqu'il nous dit : « Louez le

Seigneur dans ses saints. » *Laudate Dominum in sanctis ejus.* Ps. CL, 1. Mais pour nous acquitter pieusement et religieusement de cette tâche, implorons d'abord humblement l'assistance d'en haut par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Les dogmes de notre foi, lesquels découlent de la source inépuisable de la divine sagesse, surpassent tous, à la vérité, la portée de l'intelligence humaine, mais il n'en est pas de plus incompréhensible que l'infinie charité de Dieu à l'égard de ses saints, et sa haine implacable pour l'impie et son impiété. *Odio sunt Deo impius et impietas ejus.* Sap. XIV, 9. Parmi les preuves nombreuses de cette vérité, je n'en peux trouver aucune plus frappante que le mystère de l'Incarnation et de la Passion de notre Seigneur. Si vous demandez, en effet, pourquoi le Dieu dont la majesté infinie habite une lumière inaccessible, I *Tim.* VI, 16, a daigné prendre une chair et s'abaisser jusqu'au supplice infâme de la croix, l'Apôtre vous répond en disant : « Il s'est livré lui-même pour nous, afin de nous racheter de toute iniquité et de nous purifier, pour se faire un peuple particulièrement consacré à son service et fervent dans les bonnes œuvres. » *Dedit semetipsum pro nobis, ut nos redimeret ab omni iniquitate, et mundaret sibi populum acceptabilem, sectatorem bonorum operum.* Tit. II, 14. On ne peut rien concevoir de plus grand que le Fils de Dieu. Et cependant « il s'est livré lui-même, » c'est-à-dire qu'il a offert sa vie à la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse pour bannir le péché du monde et y établir la justice et la piété, montrant par là combien souverainement il hait l'impie et son impiété, et combien tendrement il aime le juste et sa justice. C'est ce que prouvent encore les paroles que le même Apôtre adresse aux époux en les engageant à aimer leurs épouses : « Maris, leur dit-il, aimez vos femmes, comme Jésus-Christ a aimé l'Eglise, et s'est livré lui-même pour elle, afin de la faire paraître devant lui pleine de gloire, n'ayant ni tache ni ride. » *Viri, diligite uxores vestras, sicut et Christus dilexit Ecclesiam, et seipsum tradidit pro ea, ut exhiberet ipse sibi gloriosam Ecclesiam non habentem maculam aut rugam.* Eph. V, 25, 27. Les rides

que l'on remarque dans les vieillards, chez lesquels les chairs se retirent et le sang s'apauvrit, figurent les péchés que nous appelons péchés d'omission ; les taches qui déshonorent la beauté du corps désignent les péchés d'action. L'Apôtre veut donc nous faire entendre que Jésus-Christ a voué une haine si implacable aux péchés mortels, de quelque nature qu'ils soient, et un amour si grand à l'âme dont le péché n'a point altéré la beauté et dont les vertus font la parure, qu'il n'a point hésité à donner sur la croix son sang et sa vie, afin d'orner cette âme de la pourpre de son sang.

Nous lisons dans la Genèse, que le saint patriarche Jacob, ayant contemplé la beauté de Rachel, passa volontiers dans les travaux les plus pénibles sept années qui lui parurent bien courtes, tant était grand son amour pour la femme qui lui était promise. Ainsi notre Sauveur, le divin Jacob, juste appréciateur de la véritable beauté, a conçu pour elle une si grande affection, que non-seulement il a enduré le supplice de sa croix, mais qu'il aurait embrassé volontiers une croix encore plus douloureuse pour embellir nos âmes de cette riche parure de son sang. Je veux rapporter ici à ce sujet ce que notre Seigneur dit un jour à sainte Catherine de Sienne. Cette charitable fille ayant obtenu par ses prières que Dieu accordât à une pauvre femme malade de corps et d'esprit le pardon de ses péchés, la malade mourut, et Catherine vit l'âme de la défunte resplendissante de beauté. En même temps elle entendit de la bouche de notre Seigneur ces paroles : Qui ne supporterait volontiers toutes sortes de peines, pour gagner une créature d'une si grande beauté? Si, moi, je me suis épris d'un si ardent amour pour les âmes, que j'ai voulu me faire homme et verser mon sang, afin de les racheter, combien plus vous, ne devez-vous pas faire d'efforts pour empêcher que de si belles créatures ne périssent?

Notre Seigneur nous a déclaré toute l'étendue de son amour, lorsqu'il a dit à ses disciples : « Comme mon Père m'a aimé, je vous ai aussi aimés. » *Sicut dilexit me Pater, et ego dilexi vos.* Pouvait-il mieux nous faire connaître la grandeur de cet amour qu'en le comparant à l'amour immense du Père éternel pour son

unique Fils? Il existe, sans doute, une grande différence entre ces deux amours, mais le rapprochement qu'établit entre eux notre Seigneur n'est-il pas l'éloge le plus sublime de celui qu'il a pour nous? Telle est la première preuve de la grandeur de la charité divine, tirée du mystère par excellence de l'amour de Dieu pour les hommes.

Nous en trouvons une seconde dans les promesses divines et dans les bienfaits que les saints ont reçus de Dieu. Ces deux témoignages nous sont fournis, les uns, par les saintes Ecritures, les autres, par les histoires des saints. De même, dit saint Grégoire, que l'amour que nous avons pour Dieu ne doit pas être oisif, car, partout où il se trouve, il opère de grandes choses, ainsi, et à plus forte raison, l'amour de Dieu pour nous ne saurait-il être oisif; il se manifeste par les promesses et les bienfaits les plus magnifiques. Quelle n'est pas, en effet, la promesse renfermée dans ces paroles : « L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. » *Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum.* I Cor. II, 9. A la vérité, ces promesses ne semblent se rapporter qu'à la vie future. Il en est d'autres ayant pour objet la vie présente, lesquelles mettent dans tout son jour l'ineffable charité de Dieu envers les saints. Se peut-il rien, par exemple, de comparable à cette promesse : « Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez tout ce que vous voudrez, et il vous sera accordé, » *Joan.* XV, 7; et cette autre encore plus admirable : « En vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi, fera lui-même les œuvres que je fais, et en fera de plus grandes encore, parce que je m'en vais à mon Père. Et quoi que vous demandiez à mon Père en mon nom, je le ferai. » *Joan.* XIV, 12, 13. Que peut désirer de plus le cœur humain naturellement si avide? En combien d'endroits de nos saints Livres le Seigneur ne nous assure-t-il pas de l'efficacité de nos demandes? « Alors, nous dit-il, vous invoquerez le Seigneur et il vous exaucera. Vous crierez vers lui, et il vous dira : Me voici : » *Tunc invocabis, et Dominus exaudiet; clamabis, et dicet : Ecce adsum* ·

Isa. LVIII, 9. Et comme si ce n'était pas encore assez, il veut que nous sachions avec quel empressement et quelle promptitude il est disposé à entendre nos vœux : « On verra, dit-il encore dans le même Prophète, qu'avant qu'ils crient vers moi, je les exaucerai, et lorsqu'ils parleront encore, j'écouterai leurs prières. » *Eritque, antequam clament ad me, exaudiam eos, adhuc ipsis loquentibus ego audiam.* Isa. LXV, 24.

Mais parmi les promesses de Dieu, il faut surtout signaler les soins et la sollicitude toute paternelle de sa providence à l'égard des justes. On peut en juger par les paroles suivantes : « Celui qui vous touche, touche la prunelle de mon œil. » *Qui vos tangit, tangit pupillam oculi mei.* Zach. II, 8. « Il a commandé à ses anges de vous garder dans toutes vos voies. Ils vous porteront dans leurs mains, de peur que vous ne heurtiez votre pied contre la pierre. » *Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis. In manibus portabunt te, ne forte offendas ad lapidem pedem tuum.* Ps. XC, 11, 12. « Lors même que le juste tombera, il ne se brisera point, parce que le Seigneur met sa main sous lui. » *Cum ceciderit, non collidetur, quia Dominus supponit manum suam.* Ps. XXXVI, 24. « Les cheveux même de votre tête, disait le Sauveur à ses disciples, sont tous comptés. » *Capilli capitis vestri omnes numerati sunt.* Luc. XII, 7.

Quant à l'excellence de ces promesses divines, nul ne saurait la dire, sinon ceux qui en ont éprouvé les heureux effets, ou qui du moins en ont vu la réalisation dans les Vies des saints. Ces Vies admirables sont, en quelque sorte, une interprétation et un commentaire des promesses de Dieu ; elles nous en montrent l'accomplissement manifeste, dans les dons que les saints ont reçus de la libéralité divine. Prenons, par exemple, ces paroles ineffables de la sagesse incréée : « Mes délices sont d'habiter avec les enfants des hommes. » *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* Prov. VIII, 31. Qui de nous, mes frères, comprend bien quelles sont ces délices et jusqu'où elles peuvent aller? Mais lisez la Vie de sainte Catherine, et, en voyant Jésus prendre cette sainte fille pour épouse, en présence de la très-sainte Vierge, de saint Jean, de saint Paul et d'autres saints, lui mettre au doigt l'anneau

nuptial, lui ôter le cœur de la poitrine, le garder pendant trois jours, lui témoigner la plus grande familiarité, au point de se promener et de réciter avec elle dans sa cellule les Psaumes de David, en voyant, dis-je, ces marques de tendresse de la part du Sauveur, vous comprendrez, et la nature, et l'étendue de ces délices, et vous ne m'accuserez pas d'avoir parlé inconsidérément, quand j'ai dit que les histoires des saints sont un commentaire vivant des promesses divines. Quoique dans ces histoires, il se rencontre un bon nombre de faits qui paraissent être au-dessus de la foi du commun des hommes, cependant si l'on veut jeter les yeux sur le grand ouvrage de notre rédemption, ce mystère par excellence de l'amour divin dont nous avons parlé plus haut, on verra aisément que les bienfaits que Dieu accorde à ses saints, sont beaucoup moins que ce qu'il a daigné souffrir pour eux. Que ne fera-t-il pas en faveur de ses amis, lui qui, pour leur obtenir la grâce de la sainteté, a voulu être arrêté par ses ennemis, être garrotté, frappé au visage, couvert de crachats, flagellé, revêtu d'une pourpre dérisoire, couronné d'épines, chargé d'une croix sur ses épaules meurtries, et enfin crucifié entre deux malfaiteurs? Comment ses mains seraient-elles maintenant avares, lorsque pour répandre les bienfaits dont elles étaient remplies, il a souffert qu'elles fussent percées de clous? Que peut-il maintenant refuser, lorsqu'il ne perd rien en donnant, lui qui, pour donner, n'a point fait difficulté de perdre sa vie?

Je me suis un peu étendu sur ces pensées, mes frères, afin de vous mettre sous les yeux la gloire des saints, de vous en inspirer l'amour et le désir, et aussi pour vous montrer que ce que nous lisons dans la vie de sainte Catherine n'offre rien d'incroyable, quelque merveilleux qu'il puisse paraître. Les confesseurs de cette sainte fille, bien qu'ils fussent témoins de l'innocence et de la pureté irréprochable de sa vie, ont souvent hésité à croire aux prodiges qui s'accomplissaient en elle ou par elle, et je ne puis mieux faire que de rapporter ce qui arriva à ce sujet au Père Raymond, le directeur de sa conscience. Il raconte lui-même qu'il avait été d'abord fort tenté de ne pas ajouter foi à toutes les choses extraordinaires que lui disait Catherine, et qu'il demeura

longtemps dans l'inquiétude à cet égard, ne sachant point si tout cela était l'œuvre du bon ou du mauvais esprit. Il s'adressa donc à Dieu, qui ne peut ni tromper, ni se tromper lui-même, lui demandant qu'il voulût bien le guider dans son incertitude. Sur ces entrefaites, il lui vint tout-à-coup en pensée que, s'il obtenait de Dieu, par l'entremise de Catherine, une douleur extraordinaire de ses péchés, et telle qu'il n'en avait jamais éprouvée, ce serait un signe manifeste que toutes les actions de notre sainte avaient pour principe le Saint-Esprit, puisque lui seul peut inspirer une semblable contrition. Il alla donc trouver sa fille spirituelle, et la pria instamment de lui obtenir le pardon de ses péchés. Elle lui répondit avec joie qu'elle ferait volontiers cette demande à Dieu. Raymond ajouta alors qu'il ne serait tranquille qu'autant qu'il recevrait, comme signe certain de son pardon et de la rémission de ses fautes, une contrition extraordinaire. Catherine lui promit qu'elle s'efforcerait de lui obtenir ce qu'il désirait. Il se retira et tomba malade le lendemain. Dans le même temps, Catherine fut prise de la fièvre et obligée de garder le lit. Cependant elle dit à la personne qui était près d'elle : Allons voir le Père Raymond, car il est souffrant. Cela n'est pas nécessaire, lui répondit celle-ci, et d'ailleurs vous êtes plus malade que lui. La sainte fille emmena sa compagne avec elle, et se rendit en toute hâte auprès du Père Raymond : Mon Père, lui dit-elle, qu'avez-vous? Le religieux était tellement affaibli qu'à peine il pouvait parler. Il se fit néanmoins violence, et dit à Catherine : Pourquoi êtes-vous venue ici ; vous êtes plus malade que moi. Alors la sainte commença à parler, selon son habitude, de la bonté de Dieu et de notre ingratitude envers lui. Raymond ayant repris un peu de forces, se mit sur son séant, ne se souvenant plus de la demande qu'il avait faite la veille à Catherine, ni de la promesse de celle-ci. Pendant qu'elle continuait de parler, une double considération vint frapper vivement l'esprit de Raymond. Il vit, d'un côté, ses péchés et la mort éternelle qu'il avait certainement méritée, et de l'autre, la bonté divine qui par une générosité toute gratuite l'affranchissait de cette mort, changeait sa mort même en vie et son ignominie en gloire. A cette vue, il ressentit une douleur si profonde, qu'il

se mit à fondre en larmes et à pousser des gémissements avec une telle violence, qu'il y avait lieu de craindre que quelque vaisseau ne se rompît dans sa poitrine. La sainte fille s'étant aperçue du mouvement extraordinaire qui s'opérait en lui, se tut alors, afin qu'il pût donner un libre cours à ses larmes et à ses sanglots. Pendant ce temps, Raymond se rappela et sa demande et la promesse de Catherine, et se tournant vers elle : Est-ce là, lui dit-il, la *bulle* que je vous ai demandée hier (par ce mot *bulle* il voulait indiquer la marque certaine à laquelle il devait reconnaître qu'il était pardonné)? C'est elle-même, répondit la sainte, puis elle lui recommanda de toujours se souvenir de cette grâce de Dieu, et se retira, le laissant tout rempli d'espérance et de joie. J'ai voulu raconter ici ce prodige, mes frères, afin de vous inspirer une entière confiance aux faits merveilleux que j'ai rapportés dans les autres discours ou que je rapporterai dans celui-ci.

I.

Et pour commencer par la familiarité habituelle dans laquelle Catherine vécut avec Dieu, disons que toute sa vie fut une continuelle prière. Elle ne prenait que deux heures de sommeil, la nuit et le jour, et donnait le reste du temps aux entretiens avec Dieu et à l'exercice de l'oraison, dans lequel elle recevait de son Epoux les joies spirituelles les plus abondantes et les plus ineffables délices. Elle en fit plus d'une fois l'aveu secret à son confesseur, en lui disant : Une si grande joie pénètre mon cœur, que je suis étonnée que mon âme puisse demeurer dans mon corps. Je ressens, ajoutait-elle, une ardeur intérieure tellement dévorante, que le feu matériel me semble être de glace. — Enfin la violence de cette ardeur était si grande, qu'elle lui faisait perdre fréquemment l'usage de ses sens. Aussi l'ennemi du genre humain, jaloux de la gloire de notre sainte, en profitait-il pour attenter à sa vie. Un jour elle était assise auprès du foyer, occupée à tourner la broche, lorsqu'elle tomba en extase, et ne put plus faire aucun mouvement. Sa belle-sœur Lysa s'en aperçut et prit sa place. Cette extase dura jusqu'à ce que toute la famille se

fût allée coucher. Lysa qui désirait voir la fin de cette situation extraordinaire, résolut de veiller. Elle revint donc longtemps après avoir quitté Catherine, pour voir si elle avait enfin repris ses sens, et la trouva étendue de toute sa longueur dans le feu. Mon Dieu! s'écria-t-elle, Catherine est toute consumée. Puis se précipitant sur elle et la retirant du foyer, elle trouva que le feu n'avait endommagé ni le corps ni les vêtements de sa sœur, bien que celle-ci fût restée pendant quelques heures étendue au milieu des charbons ardents. Le démon était transporté de fureur en voyant le grand nombre d'âmes que le zèle et les prières de Catherine gagnaient partout à Jésus-Christ, et, dans sa rage, il lui arriva plus d'une fois de la jeter dans le feu, en présence d'un grand nombre de personnes. Ces personnes se mettaient à pousser de grands cris, tandis que Catherine se relevait, sans avoir éprouvé aucun mal et disait à ceux qui l'entouraient : C'est le malin esprit qui a fait cela.

Voici un autre prodige encore plus étonnant. Nous avons dit que la vivacité de l'amour et de la joie que ressentait notre sainte lui faisait perdre tout sentiment; nous devons ajouter que, dans ses ravissements, son corps s'elevait de terre et demeurait suspendu en l'air. Ce fait est appuyé, non sur un témoignage vulgaire, mais sur les paroles mêmes de la bulle de canonisation de Catherine. « La sainte fille, dit la bulle, était souvent ravie en esprit et restait suspendue en l'air dans les divines contemplations dont elle nourrissait son âme. Alors elle était tellement hors d'elle-même qu'on pouvait la piquer et la frapper, sans qu'elle en ressentît rien; ce qui lui arrivait souvent lorsqu'elle recevait la divine Eucharistie. »

L'empressement avide de la sainte à se nourrir de cet aliment céleste, souleva contre elle un grand nombre de jaloux et de médisants qui allaient répétant partout que c'était chose indigne de voir une misérable femme s'approcher si souvent de la sainte Eucharistie. Cependant le Révérend Père Raymond, qui connaissait toute la ferveur de ses sentiments, faisait tout ce qui était en son pouvoir pour lui procurer, autant de fois qu'elle le désirait, la jouissance d'un si grand bien. Quand la sainte était embrasée

de ces ardents désirs, elle disait au Père Raymond : Mon Père, j'ai faim; pour Dieu, donnez-moi la nourriture de mon âme. En considération d'une si grande piété, le pape Grégoire XI lui permit d'avoir auprès d'elle un prêtre pour l'absoudre et lui donner la communion. Il lui permit en outre d'avoir un autel portatif, afin de pouvoir partout entendre la messe et recevoir la sainte Eucharistie. Le Père Raymond raconte qu'un jour qu'il rentrait de voyage, vers l'heure de tierce, la sainte lui dit : Oh! si vous saviez, mon Père, quelle faim j'éprouve maintenant! Le religieux comprit bien ce qu'elle voulait, mais il objecta que l'heure était mal choisie, et qu'il était fatigué de la route qu'il venait de faire. Comme Catherine insistait en répétant qu'elle éprouvait une grande faim, Raymond célébra le saint sacrifice en sa présence, et vers la fin de la messe, au moment où il allait lui donner la communion, il vit le visage de la sainte resplendissant d'un éclat tout céleste, et pendant qu'il disait en lui-même : Venez, Seigneur, venez à votre épouse, l'hostie lui échappant des mains s'approcha d'elle-même de Catherine. Quoi de plus admirable que ce témoignage de la bonté de notre Seigneur! Combien il tardait à ce divin amant de la pureté d'entrer dans le cœur innocent de son épouse, puisque, non content de lui avoir inspiré un si vif désir de le recevoir, il s'élança des mains du prêtre pour s'unir plus tôt à celle qu'il aimait!

Un autre jour que notre sainte était en proie à de violentes douleurs, elle envoya prier le Père Raymond de retarder un peu la célébration du saint sacrifice. Il s'y prêta volontiers et attendit; mais comme les souffrances de Catherine ne s'apaisaient point, elle lui fit dire qu'elle ne pourrait pas faire la communion. Elle vint cependant à l'église, à l'insu de Raymond, qui avait commencé la messe, et se plaça à l'entrée du temple, adressant les plus ferventes prières à notre Seigneur, afin qu'il daignât lui-même satisfaire le désir que lui-même avait allumé dans son cœur. Lorsque le Père Raymond fut arrivé au moment de rompre les saintes espèces, il s'aperçut qu'une parcelle, grande à peu près comme une fève, se détachait de l'hostie et allait tomber sur le corporal, derrière le calice; et malgré toutes ses recherches, il

ne put retrouver ensuite cette parcelle. Il en était dans une extrême inquiétude, lorsqu'il apprit enfin de Catherine qu'elle avait reçu cette parcelle des mains adorables de notre Seigneur. Je ne sais, mes frères, ce que je dois le plus admirer ici, ou de l'infinie bonté du Sauveur, qui daigna se faire lui-même le ministre de son sacrement, et communier ainsi miraculeusement son épouse (quoiqu'il y eût là un prêtre pour administrer la sainte Eucharistie), ou de la grande confiance, pour ne pas dire la hardiesse de cette sainte fille qui osa demander une telle faveur? Quels gages de la tendresse familière du Sauveur ne fallait-il point que cette âme eût déjà reçus pour ne pas craindre de solliciter une faveur si extraordinaire? Toutefois, chrétiens, c'est à la bonté divine qu'il faut rapporter cette confiance elle-même ; c'est cette bonté infinie qui l'inspira à notre sainte. Comment, en effet, une âme pourrait-elle concevoir de pareils sentiments, si Dieu ne la prévenait et ne l'encourageait lui-même à cette sainte audace?

Notre Seigneur, cet amant divin de la pureté du cœur, a voulu nous faire connaître par là combien sont grandes et sa douceur et sa bonté envers les âmes pures et simples. Qui dira toute l'étendue et toute la douceur de cette bonté et de cette charité infinies? Pour moi, mes frères, je reconnais ingénûment mon impuissance et ma faiblesse. Tout ce que la langue ou la plume peut exprimer reste toujours bien au-dessous de ce que l'on conçoit par la pensée. A la vérité, quand nous voyons un homme que la passion de l'amour aveugle au point de lui ravir en quelque sorte l'usage de la raison, nous disons ordinairement que cet homme est sous l'influence de quelque maléfice ou de quelque philtre; mais comme ce serait un crime d'avoir de telles pensées de la bonté divine que nous voyons cependant prodiguer les marques les plus extraordinaires de tendresse aux cœurs purs, que pouvons-nous dire, sinon que Celui qui est infiniment bon, ou plutôt qui est la bonté même, voyant dans les âmes chastes des images de sa bonté et de sa sainteté façonnées et ornées de ses mains, aime ces âmes d'un amour inexprimable, car c'est lui-même qu'il chérit en elles? Le cruel supplice de la croix ne nous manifeste-t-il pas, comme

nous le disions au commencement, la force de l'amour de Jésus-Christ? Faut-il donc nous étonner que ce divin Sauveur se soit offert de ses propres mains à la vierge Catherine son épouse, lui qui pour elle a voulu que ses mains fussent percées de clous? Qui donc, mes frères, en entendant ces merveilles, ne s'écrierait avec le Prophète : « Combien est grande, Seigneur, l'abondance de la divine douceur que vous avez cachée et réservée pour ceux qui vous craignent! » *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ quam abscondisti timentibus te!*

Quant à la lumière, aux joies, aux ardeurs ineffables qui remplissaient l'âme de notre sainte, lorsqu'elle recevait l'Eucharistie, nous pouvons nous en faire une idée par les longues extases dans lesquelles elle entrait après avoir communié, et qui duraient pendant deux et quelquefois même trois heures. Les théologiens appellent extase un état où l'âme est si fortement appliquée aux choses divines et tellement perdue en Dieu, que toutes ses puissances inférieures suspendent et cessent leurs fonctions, au point que le corps, dans cet état, n'a plus la faculté ni de se mouvoir ni de sentir, et que l'application du fer et du feu ne lui fait éprouver aucune impression. Cet état extraordinaire nous montre, d'un côté, combien a de force cet amour qui absorbe ainsi l'âme en Dieu, et de l'autre, combien la beauté, la douceur et la bonté divines renferment d'attraits, puisque l'âme en est tellement ravie, que ses facultés inférieures sont incapables, dans ces moments, de remplir les fonctions qui leur ont été assignées par la nature. Quel n'est pas le bonheur de l'âme qui jouit de Dieu! Quelle n'est pas la grandeur de la beauté et de la bonté divines, laquelle attire l'âme avec une force si puissante, que celle-ci, oubliant sa nature, est, en quelque sorte, transportée en Dieu! Mais comme « l'homme animal n'est point capable des choses qui sont de l'Esprit de Dieu, » *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei,* I Cor. II, 14, il se rencontra des misérables qui, pendant que Catherine était en extase, la maltraitaient de différentes manières. Ainsi, les serviteurs chargés de fermer les portes de l'église que fréquentait la sainte, l'en expulsaient brutalement, et ses compagnes, obligées de l'emporter comme un corps privé de vie, la

déposaient en dehors de l'église, en plein air, attendant qu'elle eût repris l'usage de ses sens. Un scélérat poussa même la méchanceté jusqu'à la fouler aux pieds, pendant qu'elle était dans l'un de ses ravissements. Mais ce crime ne resta pas impuni, et notre Seigneur vengea l'outrage fait à son épouse; quelques jours plus tard, le coupable se pendait, et mettait lui-même fin à sa vie.

II.

La charité qui régnait dans le cœur de Catherine, fut pour elle la source d'une innocence et d'une pureté de vie si grandes, que le Révérend Père Etienne, prieur des Chartreux, lequel fut son secrétaire, affirme avec serment que pendant le long espace de temps qu'il demeura auprès d'elle, il ne lui entendit jamais proférer une parole oiseuse. Comme on ne peut cependant traverser les périls de cette vie, qui est appelée dans les saints Livres une guerre continuelle, *Job.* VII, 1, sans quelque faute légère, nous allons citer un exemple qui montrera jusqu'où allait la douleur de notre sainte, et quels étaient et ses gémissements et sa désolation, lorsque sa conscience lui reprochait le moindre manquement. Un jour (c'était la fête de la Conversion de saint Paul auquel Catherine avait une très-grande dévotion), elle fut ravie en esprit, et demeura pendant trois jours et trois nuits dans cet état, immobile et privée de l'usage de ses sens. Revenue à elle enfin, elle paraissait assoupie, tant son âme s'était détachée avec peine de la vision céleste, pour rentrer dans les conditions ordinaires de cette vie. Deux religieux dominicains vinrent la voir, et lui demandèrent si elle voulait visiter avec eux un saint homme qui vivait dans un ermitage. Catherine répondit, comme si elle dormait, qu'elle le voulait bien. Mais aussitôt qu'elle eut proféré cette parole, elle ressentit une si grande douleur de conscience d'avoir fait une espèce de mensonge joyeux, au lieu de parler avec une entière sincérité, que, pendant trois jours et trois nuits, elle ne cessa de pleurer cette faute minime dans laquelle Dieu avait permis qu'elle tombât, « de peur que la grandeur de ses révélations ne l'élevât à ses propres yeux. » II *Cor.* XII, 7. Elle avait vu, en

effet, pendant cette longue extase de trois jours des choses si sublimes, que la langue humaine ne saurait les exprimer.

Mais pourquoi, demandera-t-on peut-être, cette sainte fille, et tous les saints déploraient-ils avec tant d'amertume les fautes les plus légères, puisque la nature humaine, même dans les âmes les plus saintes, ne saurait être exempte de ces petites taches ? Je réponds à cela que les plus grands saints étaient ordinairement moins occupés du poids des fautes qu'ils avaient pu commettre que de la grandeur des bienfaits de Dieu. Ils se considéraient comme étant obligés de le servir et de l'aimer d'autant plus fidèlement, que les bienfaits innombrables dont il les avait comblés leur paraissaient autant de liens qui devaient les attacher plus étroitement à lui. C'est pourquoi lorsqu'ils avaient offensé les regards de ce père si généreux et si tendre, en choses même très-légères, ils en éprouvaient la plus profonde douleur. Leur amour pour Dieu, et la grandeur de ses bienfaits, étaient le principe de ces regrets si amers. Voilà ce que ne doivent pas perdre de vue ceux que Dieu a prévenus et enrichis d'une plus grande abondance de ses dons. Ne doivent-ils pas avoir de leurs péchés (lorsqu'ils ont eu le malheur d'offenser Dieu), une douleur plus vive que ceux qui n'ont pas reçu les mêmes bienfaits?

Et nous, mes frères, que dirons-nous en présence de ces exemples des saints? Par combien d'iniquités et de crimes, hélas! n'avons-nous pas irrité la majesté de Dieu? Et cependant nos péchés ne nous causent aucune douleur ; ils ne nous font pas verser de larmes, tandis que la moindre perte, lorsqu'il s'agit des biens de ce monde, nous désole et nous accable. D'où vient, dites-moi, tant d'indifférence, d'une part, et, de l'autre, tant de peine? Il n'est pas difficile d'en deviner la raison. C'est que nous perdons toujours avec douleur ce que nous possédons avec amour. La douleur donc que nous fait éprouver la perte des biens temporels, prouve clairement que nous aimons avec plus d'ardeur cette misérable poussière terrestre que le bien souverain et infini. Quoi de plus indigne, de plus injuste et de plus abominable? L'apôtre saint Paul a fulminé contre ces contempteurs de la majesté divine une sentence terrible : « Si quelqu'un, dit-il, n'aime

point notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème. » *Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema.* I Cor. xvi, 22. Notre sainte était embrasée d'amour pour Jésus-Christ : aussi ressentait-elle la plus amère douleur, lorsqu'elle croyait avoir commis la moindre offense envers Celui pour l'amour duquel elle était prête à souffrir mille morts. Cet amour était comme un glaive qui déchirait cruellement son cœur. Elle éprouvait une vive douleur, parce qu'elle aimait ardemment ; pour nous, qui n'aimons pas, nous restons insensibles.

De la charité et de l'intime familiarité avec Dieu découle comme de sa source la communication des secrets divins, ainsi que nous l'apprend notre Seigneur lui-même, lorsqu'il dit à ses disciples : « Je ne vous appellerai plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; mais je vous ai donné le nom d'amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père. » *Joan.* xv, 15. Dans l'amitié véritable, les amis n'ont rien de caché l'un pour l'autre ; ainsi notre Seigneur en usa-t-il à l'égard de son épouse avec laquelle il s'entretenait familièrement, lui révélant ses pensées, ses secrets divins, les événements futurs qui concernaient, soit les individus, soit l'Eglise tout entière. Quoi de plus doux et de plus agréable pour un ami que de vivre avec son ami, de converser avec lui, de lui communiquer ses secrets, de le recevoir en quelqne sorte dans son cœur ? Pour moi, mes frères, je ne sais ce que je dois ici admirer le plus, ou de la condescendance de la majesté infinie qui daigne s'abaisser au point de donner à une humble femme de semblables témoignages de sa charité, ou de la dignité sublime à laquelle est élevée cette femme, qui converse avec le souverain Seigneur de toutes choses, comme avec un époux bien-aimé qui n'a point de secret pour elle. Je pourrais appuyer par de nombreux exemples ce que je viens de dire ; mais pour ne pas être trop long, je me contenterai d'un fait rapporté en ces termes dans la bulle du pape Pie II citée plus haut : Les Florentins étaient sous le coup d'un interdit ecclésiastique. Pour les réconcilier avec l'Eglise, Catherine ne balança point à franchir l'Apennin et les Alpes, et à se rendre auprès du pape Grégoire XI, à Avignon. Dans son entre-

vue avec ce Pontife, elle lui fit savoir qu'elle avait eu révélation du projet qu'il avait formé secrètement de quitter Rome, lequel projet n'était connu que de lui et de Dieu. Elle eut l'esprit de prophétie, fit de nombreuses prédictions et découvrit longtemps avant l'événement les choses les plus cachées. Instruite par le divin Maître, non-seulement elle prophétisa et découvrit les secrets des cœurs, mais elle composa des livres et des lettres remplies d'une doctrine toute céleste, et, ce qui surpasse toute admiration, cette femme qui n'avait aucune instruction, dictait en même temps sans la moindre difficulté à deux, à trois et quelquefois même à quatre secrétaires. « Sa langue était comme la plume de l'écrivain qui écrit très-vite, » *Ps.* XLIV, 2, et l'Esprit du Père céleste habitant dans son chaste cœur, parlait en elle.

Voici un prodige non moins admirable. Catherine désirait pouvoir réciter les psaumes de David, mais elle ne savait pas lire. Elle pria donc l'une de ses compagnes de lui apprendre l'alphabet, et s'appliqua pendant quelques jours à cette étude élémentaire. Mais comme son esprit absorbé dans la contemplation des choses divines, ne prêtait qu'une faible attention à ce que lui disait sa compagne, et qu'elle voyait bien qu'elle ne pouvait faire aucun progrès, elle résolut d'employer un moyen plus abrégé. Pleine de confiance dans la charité de son Epoux, et assurée de sa condescendance bienveillante, elle eut recours à lui et lui demanda la grâce de savoir lire. Notre Seigneur s'empressa d'accorder à son épouse la faveur qu'elle sollicitait. Le Père Raymond ne pouvait revenir de sa surprise en voyant Catherine, qui auparavant ne savait pas même épeler, lire très-couramment. Ces dons si magnifiques de la libéralité divine envers les âmes saintes qui ne désirent que Dieu, ne nous forcent-ils pas de nous écrier avec le Prophète : « Combien est grande, Seigneur, l'abondance de votre douceur ineffable, que vous avez cachée et réservée pour ceux qui vous craignent. » *Ps.* XXX, 20; car nous ne nous sommes point proposé, en racontant ces prodiges, de vous faire admirer la gloire et la dignité des saints, mais plutôt de vous mettre sous les yeux la bonté et la charité que le Seigneur témoigne aux justes, afin de vous exciter à l'amour de cette bonté infinie. Elle

nous est offerte à nous, mes frères, aussi bien qu'aux saints, si nous voulons être fidèles à Dieu, puisque « Dieu ne fait point acception de personnes. » *Rom.* II, 11.

III.

Parmi les priviléges extraordinaires des saints nous avons compté la vertu et l'efficacité de leurs prières. Nous allons dire quelques mots de cette efficacité, mais auparavant nous devons vous avertir que la prière parfaite, celle qui pénètre les cieux, qui retentit aux oreilles de la divine miséricorde, qui ne revient jamais vide, qui, en un mot, triomphe de l'Invincible et enchaîne les mains du Tout-Puissant, n'est pas une prière sèche et stérile, mais une prière que fécondent la foi, l'espérance, la charité et le concours des bonnes œuvres. Voilà la prière qui ne revient pas vide, parce que, soutenue par les bonnes œuvres, elle s'élève jusqu'à la source de la miséricorde : telles furent les prières de notre sainte à qui son Epoux bien-aimé accorda tout ce qu'elle voulut : guérisons des malades, conversions et beaucoup d'autres faveurs. Et chose plus admirable encore, ce n'était pas seulement en priant, mais même en commandant aux maladies, qu'elle les chassait du corps de ceux qui en étaient affectés. En sa qualité d'épouse véritable et légitime du Tout-Puissant, elle participait à cet égard au pouvoir de son Epoux, comme l'attestent les exemples suivants.

Vers l'an 1374, la peste désola Sienne. Un homme recommandable, nommé Matthieu, qui était à la tête de la maison de Sainte-Marie-de-la-Miséricorde, fut atteint du fléau. Déjà le médecin désespérait de la vie du malade, lorsque Catherine, que Matthieu affectionnait beaucoup à cause de sa sainteté, eut connaissance de la situation où il se trouvait. Elle accourt, et avant même d'être auprès du pestiféré, elle se met à crier : « Levez-vous, Matthieu, levez-vous; il n'est plus temps de rester ainsi couché mollement dans votre lit. » A peine avait-elle prononcé ces paroles, qu'en un instant la peste, les pustules et la douleur, tout disparut, de telle sorte que Matthieu se levant de son lit,

joyeux et dispos, se mit à table avec le Père Raymond quelques moments après, et mangea des aliments solides, comme font les hommes qui sont en bonne santé. Un grand nombre de personnes furent témoins de ce miracle.

Pendant que la peste exerçait ses ravages à Sienne, le Père Raymond s'employait avec le plus grand zèle à procurer les secours de son ministère aux malades. Il ne refusait ses soins à aucun de ceux qu'il pouvait assister, affrontant les influences contagieuses du fléau. La sainte l'animait et l'encourageait dans son œuvre. Mais comme il était à peu près seul dans cette grande ville, à peine avait-il le temps de prendre un peu de nourriture ou de sommeil, tant étaient nombreuses les victimes de l'épidémie qui réclamaient son secours. Lui-même enfin fut frappé. Des pustules d'un caractère pestilentiel se déclarèrent; déjà la fièvre et les douleurs de tête, symptômes ordinaires de la maladie, venaient s'y joindre. Raymond, accompagné d'un frère, se rendit comme il put à la maison de Catherine; mais ne l'ayant point rencontrée, il se reposa sur un lit en attendant son retour. La sainte revint, approcha les mains de la tête de Raymond, et se mit à genoux pour prier. Elle ne tarda pas à tomber en extase. Il y avait environ une demi-heure qu'elle était en cet état, lorsque Raymond sentit qu'on lui retirait quelque chose des extrémités du corps avec une sorte de violence; peu à peu, il se trouva mieux, et avant que la sainte eût repris ses sens, il était entièrement guéri. Catherine l'engagea néanmoins à prendre un peu de repos. Il se reposa, puis se leva comme s'il n'avait rien eu, et retourna à ses travaux.

Le frère Barthélemi, compagnon du Père Raymond, attaqué aussi de la peste dont il eut à souffrir davantage et plus longtemps, fut également rendu à la santé par les prières de Catherine.

La sainte avait pour secrétaires deux jeunes gens de Sienne, d'une très-grande piété. L'un, nommé Nérius, embrassa dans la suite la vie solitaire et en quelque sorte anachorétique. L'autre, nommé Etienne, qui, comme il le dit lui-même, ne songeait à rien moins qu'à prendre l'habit monastique, entra chez les Char-

treux (ainsi que Catherine le lui avait recommandé avant de mourir), et acquit dans son ordre une grande célébrité par ses vertus. Pendant que notre sainte était à Gênes, Nérius fut atteint d'une grave maladie. Il ressentait de si cruelles douleurs d'entrailles, qu'il poussait des cris et des gémissements lamentables, et se traînait à terre sur les pieds et sur les mains, allant de lit en lit comme pour trouver quelque adoucissement à ses souffrances. Catherine informée de la position de ce jeune homme, fait venir les médecins. On exécute tout ce qu'ils prescrivent, mais loin de s'améliorer, la situation du malade ne fit que s'aggraver, au point que les médecins perdaient tout espoir de lui sauver la vie. Etienne l'apprend. Il accourt auprès de la sainte, se jette à ses pieds, tout en larmes, et la conjure de ne pas laisser son compagnon mourir misérablement sur une terre étrangère. Mon fils, lui dit Catherine, faut-il ainsi vous désoler, s'il plaît à Dieu d'appeler votre frère à son royaume céleste? Etienne insiste; il lui répond qu'il est persuadé que, si elle le veut, elle peut obtenir la guérison de Nérius. Catherine, touchée de l'extrême affliction de ce jeune homme, lui dit alors : Demain, quand vous me verrez aller à la sainte communion, remettez-moi ceci en mémoire, et j'offrirai à Dieu mes prières pour votre ami. De votre côté, suppliez Dieu qu'il daigne les accueillir. Etienne se retira plein de confiance et, le jour suivant, il renouvela sa demande à la sainte, au moment où elle se rendait à la messe. La pieuse fille reçut la sainte Eucharistie et entra, comme d'ordinaire, en ravissement. Quand elle fut revenue à elle, elle dit à Etienne en souriant : Le Seigneur nous a rendu Nérius. Etienne se rendit en toute hâte auprès de son ami pour lui porter ces paroles consolantes. Peu à peu, en effet, la violence du mal diminua et Nérius se rétablit entièrement. Mais voici que, à son tour, Etienne, à la suite des fatigues et des peines d'esprit et de corps que lui avaient causées la maladie de son compagnon, fut pris d'une fièvre ardente, accompagnée de vomissements et de grandes douleurs de tête. Comme il était aimé de tout le monde, les compagnes de Catherine lui prodiguaient leurs soins. La sainte vint le trouver, et, sensible aux maux qu'il éprouvait, elle lui dit : Je vous ordonne, en vertu

de la sainte obéissance, de ne plus souffrir de cette fièvre. Alors la fièvre quitta le malade, et il se leva entièrement guéri. Tel est le récit du Père Raymond. Le fait est également attesté par Etienne lui-même, dans la lettre qu'il écrivit au Père Thomas, dominicain, lorsqu'il était prieur de la Chartreuse de Pavie. Quel est celui, mes frères, qui, en voyant ces œuvres merveilleuses de Dieu accomplies par notre sainte, ne répéterait dans son admiration les paroles du Roi-Prophète : « Combien est grande, Seigneur, l'abondance de votre douceur ineffable, que vous avez cachée et réservée pour ceux qui vous craignent. » *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te.* Ps. xxx, 20.

J'ai à vous raconter un fait encore plus prodigieux. Deux insignes voleurs, coupables de crimes énormes, avaient été condamnés aux plus cruels supplices. Déjà ils étaient dans le chariot qui les conduisait à la mort, et les bourreaux les déchiraient avec des tenailles rougies au feu. Personne n'avait pu les déterminer à se confesser, et, chose horrible à dire, ils proféraient pendant le trajet les plus affreux blasphèmes. Catherine se trouvait en ce moment chez l'une de ses compagnes, nommée Alexie, dont l'habitation était dans la rue même par où passaient les condamnés. Lorsqu'ils furent arrivés devant sa maison, Alexie en prévint la sainte. Celle-ci se mit aussitôt en prières pour obtenir de la miséricorde du Sauveur le salut de ces malheureux. Ayant aperçu par la fenêtre une nombreuse troupe de démons qui les provoquaient à des mouvements de fureur et de rage, elle demanda à Dieu qu'il lui fût permis d'accompagner les condamnés jusqu'à la porte de la ville. Les démons à sa vue s'écrièrent publiquement : Si tu ne cesses tes prières, nous allons nous emparer de ta personne. Catherine méprisa leurs menaces, et continua d'implorer la clémence divine en faveur des coupables. Lorsque les voleurs furent arrivés à la porte de la ville, notre très-miséricordieux Sauveur leur apparut percé de plaies et couvert de sang, et les invita au repentir en leur promettant le pardon de leurs crimes. Ces hommes jusque-là endurcis, changent de sentiments; ils demandent un prêtre, et se confessent avec toutes les marques

d'une sincère contrition. A leurs blasphèmes ils font succéder les louanges de Dieu, et protestent qu'ils ont mérité de bien plus cruels supplices. Tous les assistants sont étonnés d'un changement aussi soudain; les bourreaux eux-mêmes s'attendrissent, et, témoins de la foi et de la piété de ces nouveaux convertis, suspendent les tortures. Cependant les condamnés vont à la mort, comme à un festin, soutenus par la douce espérance que des supplices d'un moment les feront entrer plus tôt dans les joies de l'éternité. Ce prodige n'est-il pas plus grand que s'ils avaient été rappelés à la vie après avoir souffert la mort?

Qui ne reconnaîtrait dans cet événement, et n'exalterait avec la plus vive admiration la miséricorde infinie, la bonté, la clémence et la charité de notre Dieu à l'égard des siens? Ces hommes souillés de toutes sortes de forfaits et de crimes, livrés par les lois humaines aux plus cruels supplices, ces hommes tellement obstinés dans leur endurcissement qu'au moment même de mourir, ils vomissaient contre Dieu les plus horribles blasphèmes, sans être retenus par la pensée de l'enfer déjà entr'ouvert pour les engloutir, ces hommes, dis-je, sont arrachés des gouffres de l'abîme et de la gueule même du dragon infernal par une prière, une seule et très-courte prière d'une sainte fille; et, par un miracle aussi nouveau que surprenant, le souverain juge, qui avait déjà porté contre eux la sentence de condamnation, n'écoutant plus que sa miséricorde, quitte son visage sévère; il daigne, en faveur de ces misérables, renouveler, pour ainsi dire, le supplice de son crucifiement, se montrer à eux tel qu'il était sur sa croix, et change leurs blasphèmes et leurs propos sacriléges en gémissements et en larmes qui attestent leur sincère repentir! Que dire, mes frères, à la vue de ce prodige? Ne semble-t-il pas que notre Seigneur ait remis entre les mains de notre sainte les clefs du royaume céleste qui n'ont été confiées qu'à Pierre, afin qu'une femme opérât par la prière ce que le prince des apôtres fait en vertu de son autorité et de son pouvoir? Peut-on, encore une fois, ne pas admirer et ne pas adorer cette infinie bonté de Dieu envers les siens, cette charité si condescendante à leurs vœux et à leurs désirs? Il ne se contente pas de les rendre participants de

sa félicité et de sa gloire, mais une seule de leurs prières a tant d'empire sur son cœur, que, en faveur de cette prière, il conduit à la gloire des élus des hommes dont la vie s'est passée dans toutes sortes de crimes, et accorde en un instant à ces pécheurs, jusque-là rebelles, la récompense que les plus grands saints n'ont acquise que par une vie tout entière de travaux et d'efforts. Le cœur humain naturellement si avide dans ses désirs peut-il souhaiter quelque chose de plus? Quelle n'est donc pas l'excellence de la vertu et de la sainteté, que Dieu favorise et comble de bienfaits si magnifiques? Quelle n'est pas la puissance de la prière, qui opère de si grandes merveilles? Cet exemple ne met-il pas dans tout son jour la vérité de la parole du Prophète : « Le Seigneur est proche de tous ceux qui l'invoquent, de tous ceux qui l'invoquent dans la vérité? » *Prope est Dominus omnibus invocantibus eum, invocantibus eum in veritate.* Ps. CXLIV, 18. Proclamer la puissance et l'efficacité de la prière, c'est proclamer la miséricorde et la bonté infinies du Seigneur. Elle est si grande cette charité de Dieu envers ses amis, que leurs prières l'amènent facilement où ils désirent, et changent sa sévérité en grâce et en douceur. Si Dieu, en effet, était inexorable, si on ne pouvait l'apaiser, nous aurions tort de venir ainsi relever à vos yeux le pouvoir et le mérite de la prière, mais il est si bon, ce Dieu, si facile à fléchir, que la prière adressée à ce Père des miséricordes, en vue d'obtenir sa protection et son secours, obtient, comme vous l'avez vu, les effets les plus utiles et les plus salutaires.

S'il en est ainsi, chrétiens, que nous reste-t-il à faire, maintenant que nous pouvons apprécier l'excellence de la vertu, sinon de préférer à toute autre chose cette vertu que Dieu se plaît à glorifier par tant de miracles? Nous connaissons également la bonté infinie que Dieu témoigne à ses fidèles amis; efforçons-nous donc d'être du nombre de ceux qu'il comble de ses dons et de ses faveurs, et surtout embrassons dans une ardente et souveraine charité Celui qui est le souverain bien, Celui que nous devrions aimer d'un amour infini, si notre cœur en était capable. La volonté de l'homme a été ainsi faite par le Créateur, qu'elle ne peut aimer que le bien, ou ce qui présente l'apparence du bien; qu'y

a-t-il par conséquent de plus digne, de plus juste, de plus salutaire, de plus agréable et de plus conforme à la nature que d'aimer de toute notre affection, de toutes nos forces et de toute notre âme le bien suprême et infini pour lequel nous sommes créés, et de consacrer à son service notre vie, nos facultés, nos biens, en un mot, tout ce que nous avons reçu de lui? Heureux ceux qui se seront ainsi donnés tout entiers à Dieu pendant cette vie! Lui-même sera, pendant toute l'éternité, le prix et la récompense de leurs travaux.

PREMIER SERMON

POUR

LA FÊTE DE LA NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Erit magnus coram Domino : vinum et siceram non bibet.

Il sera grand devant le Seigneur ; il ne boira ni vin ni rien qui enivre.

Luc. I, 15.

Aujourd'hui, mes très-chers frères, l'Eglise célèbre par de solennelles louanges, au milieu de l'allégresse et de la joie des fidèles, la naissance du Précurseur de Jésus-Christ, non pas cette glorieuse naissance qui le fit passer à une vie meilleure et entrer dans l'immortalité, mais celle qui le déposa, au sortir du sein maternel, au milieu des misères de la vie présente. Pourquoi donc l'Eglise honore-t-elle par une solennité plus grande le jour où Jean naquit à une vie toute remplie de peines et d'amertumes, que le jour où, trouvant dans une mort glorieuse une nouvelle naissance, il entra en possession d'une vie immortelle et bienheureuse? Certes, elle en agit autrement d'ordinaire ; ce n'est pas le jour où les saints sont arrivés en cette vie, mais celui où ils en sont sortis pour commencer une vie meilleure, qu'elle appelle le jour de leur naissance et qu'elle consacre par une fête. La réponse est facile : dans la fête de Jean-Baptiste, l'Eglise considère

non ce qui fut plus avantageux ou plus glorieux à ce saint, mais ce qui était plus salutaire et plus agréable à l'univers entier. Or, la naissance de Jean annonça au monde la naissance de Jésus-Christ, dont il était le précurseur, et cette annonce fut la plus heureuse que le monde reçût jamais. C'est pourquoi, dit le bienheureux Maxime, aujourd'hui dans tout l'univers l'Eglise de Jésus-Christ célèbre avec joie l'heureuse nativité de Jean-Baptiste, qui, témoin très-fidèle, révéla à l'univers étonné que l'éternel bonheur était venu pour les hommes. Quelle parole, en effet, et plus salutaire et plus agréable, le monde entendit-il jamais que celle que Jean fit entendre à la vue du Sauveur : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde? » *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi.* Joan. I, 29. Avec quelle dévotion ne devons-nous donc pas célébrer la fête de celui qui, dit encore saint Maxime, fut, après la sainte Vierge, le premier à reconnaître et le seul à signaler la venue de l'Agneau céleste? Par cette seule parole, il proclamait que le monde allait recevoir le remède à tous ses maux et le comble de tous les biens. Car c'est le péché qui introduisit dans le monde tous les maux, et en fit disparaître tous les biens de la grâce, selon cette parole d'Isaïe : « Ce sont vos iniquités qui ont fait une séparation entre vous et votre Dieu, et ce sont vos péchés qui lui ont fait cacher son visage pour ne plus vous écouter. » *Iniquitates vestræ diviserunt inter vos et Deum vestrum, et peccata vestra absconderunt faciem ejus à vobis, ne exaudiret.* Isa. LIX, 2. Le péché ferme le royaume du ciel, et ouvre la géhenne au pécheur; le péché irrite contre nous la divinité, blesse notre âme, souille notre vie, nous réduit en servitude, et, de fils et d'héritiers de Dieu, nous rend les fils du démon. Le monde pouvait-il donc entendre une nouvelle plus heureuse que celle qui lui annonçait la venue de l'Agneau sans tache, lequel devait faire disparaître le péché? Et cette nouvelle, ce n'est pas seulement par cette parole que Jean la fit entendre; éclairé d'une lumière intérieure par l'esprit prophétique, il eut le privilége d'annoncer la venue du Sauveur avant même que de naître, avant de savoir les mots nécessaires à l'expression d'une pensée. Encore enfermé dans le secret du sein maternel, et privé

de la parole humaine, il attesta par un tressaillement prophétique qu'il avait devant lui le Sauveur des hommes, préludant ainsi à sa mission de Précurseur, et à la prédication qui devait plus tard réjouir le monde, selon la parole de l'ange à Zacharie : « Et beaucoup se réjouiront de sa naissance. » *Et multi in nativitate ejus gaudebunt.* Luc. I, 14.

Mais quoique tous les hommes, non-seulement les fidèles, mais aussi les infidèles, c'est-à-dire les Turcs et les mahométans, se livrent aujourd'hui à une commune allégresse, tous cependant n'éprouvent pas l'espèce de joie mentionnée par l'ange. Quels sont ceux qui la goûtent? Ceux-là seuls qui regardent le péché comme le souverain mal, qui le haïssent plus que la mort, qui en reconnaissent toute la difformité, et, s'ils y tombent quelquefois, ce qui est de l'homme, en ressentent une peine si vive qu'ils disent avec le Prophète : « Je suis devenu misérable et tout courbé; je marchais tout le jour et accablé de tristesse. » *Miser factus sum et curvatus sum usque in finem : tota die contristatus ingrediebar.* Ps. XXXVII, 7. Ou bien : « Je rugissais, tant étaient vives les angoisses de mon cœur. » *Rugiebam a gemitu cordis mei.* Ibid. 9. Ou bien encore : « Je laverai toutes les nuits mon lit de mes pleurs; j'arroserai de mes larmes le lieu où je suis couché. » *Lavabo per singulas noctes lectum meum; lacrymis meis stratum meum rigabo.* Ps. VI, 7. Ceux donc qui pleurent leurs péchés avec une si grande amertume de cœur, avec une si grande abondance de larmes, qu'ils sont près d'en perdre la vue, avec quelle allégresse, quels transports ne recevront-ils pas de la bouche de Jean cette heureuse annonce : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde! » Ceux-là ne peuvent contenir leur joie en apprenant la venue du Médecin céleste qui guérira leurs blessures mortelles. Mais les hommes qui boivent l'iniquité comme l'eau, qui se réjouissent quand ils font le mal et triomphent dans le crime, qui ne prennent pas garde aux blessures que fait le péché, en quoi, s'ils ne se convertissent pas, la nouvelle proclamée par le Précurseur pourrait-elle les réjouir? Il est donc certain que tous ne goûtent pas la joie dont parle l'ange; aussi ne dit-il pas que tous, mais que beaucoup

auront part à cette sainte joie. Afin que nous soyons, mes frères, du nombre de ceux qui, regardant le péché comme un mal, se réjouissent d'en trouver le remède, implorons humblement le secours du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Parmi tous les titres de gloire du Précurseur, ce n'est pas le moindre qu'il ait eu pour panégyristes les prophètes, les anges, les évangélistes et notre Seigneur lui-même. Les prophètes l'appellent un ange; les anges le proclament grand devant Dieu; notre Seigneur atteste qu'il est le plus grand d'entre les fils de la femme, et les évangélistes, dans les saints Livres, racontent ses œuvres et la sainteté admirable de sa vie. Les historiens de Jésus sont les historiens de Jean-Baptiste, et les actions du Précurseur figurent dans l'Evangile à côté de celle du Messie. Le poumon, disent les médecins, est dans notre corps comme un soufflet vivant, qui tempère et rafraîchit la trop grande chaleur du cœur, lequel, sans ce secours, serait bientôt suffoqué; l'Auteur de la nature a voulu que, pour reconnaître ce service, le cœur, à son tour, nourrisse le poumon, non du sang plus grossier des veines qu'il envoie aux autres membres, mais du sang artériel, formé au centre même du cœur, afin que le premier ministre du roi reçoive un aliment royal. Notre Seigneur semble avoir fait quelque chose de semblable en voulant que les saints évangélistes, à qui il avait confié le soin d'écrire l'histoire de sa vie, fussent aussi les historiens de Jean-Baptiste. Mais examinons ce qu'ils nous apprennent de lui.

I.

« Aux jours d'Hérode, roi de Judée, il y eut un prêtre, nommé Zacharie, de la classe d'Abia, et sa femme, d'entre les filles d'Aaron, s'appelait Elisabeth. Ils étaient tous deux justes devant Dieu, et si fidèles à marcher dans tous les commandements et ordonnances du Seigneur qu'il n'y avait rien à reprendre dans leur vie. » *Fuit in diebus Herodis, regis Judææ, sacerdos quidam nomine Zacharias, de vice Abia, et uxor illius de filiabus Aaron,*

et nomen ejus Elisabeth. Erant autem justi ambo ante Deum, incedentes in omnibus mandatis et justificationibus Domini sine querela. Luc. I, 5, 6. Telle est la première gloire du Précurseur, d'être né de parents justes et saints. « La race des méchants, est-il dit au livre de la Sagesse, IV, 3, ne jettera point de profondes racines, et leur tige ne s'affermira point. » *Spuria vitulamina non dabunt radices altas, nec stabile firmamentum ponunt.* Et ailleurs, III, 16 : « La race de la couche criminelle sera exterminée. » *Ab iniquo thoro semen exterminabitur.* Heureux donc Jean-Baptiste du mérite de ses parents, plus heureux du sien propre! Car, dit le poète, « la naissance, mes ancêtres, et tout ce que je n'ai pas fait moi-même, j'ose à peine le revendiquer comme mien. »

Nam genus et proavos, et quæ non fecimus ipsi,
Vix ea nostra puto.

Mais il ne sera pas inutile de nous arrêter un moment sur ces premières lignes de l'Evangile. Examinons donc en premier lieu ces paroles : « Ils étaient tous deux justes devant Dieu. » Certes, c'est une marque excellente de sainteté, que d'être juste devant Dieu, c'est-à-dire juste aux yeux de Celui dont il est écrit : « Le Seigneur pèse les esprits, » *Spirituum ponderator est Dominus,* Prov. XVI, 2; juste aux yeux de Celui qui désarme les pensées et les intentions du cœur, qui seul pèse dans une balance incorruptible la vraie et la fausse justice. Car « il y a une voie qui paraît droite à l'homme, dont la fin néanmoins conduit à la mort. » *Est via quæ videtur homini recta; et novissima ejus ducunt ad mortem,* Prov. XVI, 25. C'est pourquoi saint Paul disait : « Pour moi, je me mets fort peu en peine d'être jugé par vous, ou par quelque homme que ce soit; je n'ose pas même me juger moi-même. » *Mihi autem pro minimo est ut a vobis judicer, aut ab humano die; sed neque meipsum judico,* I Cor. IV, 3; et un peu plus loin, verset 5 : « C'est pourquoi ne jugez point avant le temps, jusqu'à ce que le Seigneur vienne, qui produira à la lumière ce qui est caché dans les ténèbres, et découvrira les plus secrètes pensées des cœurs; et alors chacun recevra de Dieu la louange qui lui sera due. » *Itaque nolite ante tempus judicare, quoadusque veniat*

Dominus, qui et illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium; et tunc laus erit unicuique a Deo. C'est donc aux yeux de ce juge incorruptible que ces deux époux étaient justes. Ah! ils n'étaient pas justes de cette manière ceux dont notre Seigneur dit : « Vous réussissez à paraître justes devant les hommes; mais Dieu connaît vos cœurs; et ce qui est grand aux yeux des hommes, est en abomination devant Dieu. » *Vos estis qui justificatis vos coram hominibus; Deus autem novit corda vestra : quia quod hominibus altum est, abominatio est ante Deum.* Luc. XVI, 15. Il n'était pas juste de cette manière, quoiqu'il se le parût à lui-même, ce Pharisien qui disait dans sa prière : « Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, qui sont voleurs, injustes et adultères. » *Deus, gratias ago tibi, quia non sum sicut cæteri homines, raptores, adulteri et injusti.* Luc. XVIII, 11. Tous ceux-là n'étaient pas justes devant Dieu, parce que, tout en faisant un certain nombre de bonnes œuvres, ils les faisaient non pour l'amour de Dieu, mais pour l'amour d'eux-mêmes. Car ce que Dieu regarde surtout, ce n'est pas ce que font les hommes, mais l'intention, mais le sentiment qui les fait agir. Aussi reproche-t-il à son peuple, par la bouche de Zacharie, de se livrer à de pieux exercices, moins pour la gloire de Dieu, que pour contenter leurs passions : « Lorsque vous avez jeûné, leur dit-il, et que vous avez pleuré le cinquième et le septième mois, pendant ces soixante-dix années, est-ce pour moi que vous avez jeûné? Et lorsque vous avez mangé et que vous avez bu (dans les repas des sacrifices), n'est-ce pas pour vous-mêmes que vous avez mangé et que vous avez bu? » *Cum jejunaretis et plangeretis in quinto et septimo mense, per hos septuaginta annos, numquid jejunium jejunastis mihi? Et cum comedistis et bibistis, numquid non vobis comedistis et vobismetipsis bibistis?* Zachar. VII, 5, 6. Le Seigneur leur reproche donc de ne pas faire leurs bonnes œuvres avec de bonnes intentions, d'avoir en vue, non la gloire de Dieu, mais leur propre avantage. Or, mes frères, ce défaut n'est-il pas commun parmi nous? L'amour de nous-mêmes n'est-il pas aussi le principal mobile de nos actions? Combien ne gardent la chasteté que pour la vaine gloire,

ou de peur du déshonneur? Combien n'assistent tous les jours au saint sacrifice de la messe que pour se concilier l'estime et la vénération? Combien, à la fête de Pâques, s'approchent des sacrements plutôt par crainte que par piété? Combien de fonctionnaires et de magistrats remplissent les devoirs de leur charge en vue, non de plaire à Dieu, mais d'obtenir de l'avancement.

Les pieux époux dont nous parlons « étaient justes devant Dieu, » et avaient à cœur d'observer le précepte de l'Apôtre : « Faites dans la charité tout ce que vous faites. » *Omnia vestra in charitate fiant.* I Cor. XVI, 14. C'est-à-dire, comme le même Apôtre l'explique ailleurs : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, et quelque chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu. » *Sive manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite.* I Cor. X, 31. De même que dans le temple de Salomon il n'y avait rien qui ne fût revêtu d'or, ainsi, dans le temple spirituel de Dieu, dans l'âme du juste, tout doit resplendir de l'or de la charité; car nos bonnes œuvres ont d'autant plus de mérite, qu'elles sont rapportées à la gloire de Dieu par une intention plus pure et plus sincère.

L'Evangéliste ajoute : « Ils étaient si fidèles à marcher dans tous les commandements et ordonnances du Seigneur, qu'il n'y avait rien à reprendre dans leur vie. » Il y a, je pense, une différence entre ces deux mots : *commandements,* en latin *mandata,* et *ordonnances,* proprement *justifications,* en latin *justificationes.* Sans doute ces deux noms désignent toutes les lois divines, dont les prescriptions sont *commandées* ou plutôt imposées par Dieu pour rendre l'homme *juste* et saint; cependant il me semble que l'Ecriture appelle surtout *justifications* les préceptes dans la pratique desquels on trouve un secours pour l'accomplissement des autres lois. Ainsi le Seigneur nous ordonne de recevoir les sacrements à certaines époques déterminées; les recevoir avec de bonnes dispositions, c'est non-seulement obéir, mais encore se procurer les grâces nécessaires pour recouvrer ou entretenir la justice. L'oraison est souvent recommandée dans les saintes Lettres; si on la fait avec piété et recueillement, elle obtient la grâce de la dévotion, qui excite l'âme à remplir avec zèle tous

les autres devoirs, et ceux de la vertu de religion en particulier. La même chose arrive à ceux qui assistent avec piété et humilité à de pieuses lectures ou à des sermons : ces exercices fortifient l'âme, remplissent l'intelligence d'une lumière céleste, et fait naître dans les cœurs de pieux sentiments. C'est donc avec raison qu'on appelle *justifications* ces sortes de bonnes œuvres, qui nous aident puissamment à conserver la justice et à pratiquer les autres vertus ; et c'est pour vous les recommander que je me suis arrêté à ce détail, afin que votre justice ne courre aucun danger de se perdre. Parmi les oiseaux, surtout ceux que nous nommons perdrix, il en est dont les oiseleurs se servent pour attirer par leur chant les autres oiseaux : aussi sont-ils estimés à double titre, et parce qu'on peut se nourrir de leur chair, et parce qu'ils servent à la chasse. Nous trouvons quelque chose de semblable parmi les vertus : il faut estimer davantage celles qui nous sont utiles pour l'acquisition des autres. Parmi elles vient en premier lieu la charité, « qui est patiente, qui est douce, qui n'est point envieuse, qui n'a point de mauvais soupçons, qui croit tout, espère tout, souffre tout, » *quæ patiens est, benigna est, quæ non æmulatur, non cogitat malum, quæ omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet,* I Cor. XIII, 5, 7, et que nous devons, pour cette raison, préférer à toutes les autres. Les parents de Jean-Baptiste « étaient donc si fidèles à garder les commandements et les ordonnances (*justifications*) du Seigneur, qu'il n'y avait rien à reprendre dans leur vie.

Ces derniers mots : « Il n'y avait rien à reprendre dans leur vie, » ne sont pas non plus sans importance. Ces saints personnages avaient tellement réglé leur vie, qu'ils étaient justes non-seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes, « tâchant de faire le bien avec tant de circonspection, qu'il était approuvé et de Dieu et des hommes, » *Providentes bona non solum coram Deo, sed etiam coram hominibus,* II Cor. VIII, 21 : de telle sorte que jamais ils n'offensèrent personne ni par une parole, ni par une action. C'est ce que saint Paul recommande avec beaucoup de force : « Il vaut mieux, dit-il, ne pas manger de chair, et ne point boire de vin, ni rien faire de ce qui est à votre frère une

occasion de chute. » *Bonum est non manducare carnem, et non bibere vinum, neque in quo frater tuus scandalizatur,* Rom. XIV, 21. Et ailleurs : « Si ce que je mange scandalise mon frère, je ne mangerai plutôt jamais de chair pour ne point scandaliser mon frère. » *Si esca scandalizat fratrem meum, non manducabo carnes in æternum, ne fratrem meum scandalizem.* I Cor. VIII, 13. Que nul ne se contente donc du seul témoignage de sa conscience ; il faut avoir aussi un bon témoignage de ceux qui sont dehors pour ne donner à personne une occasion de chute, afin qu'on ne puisse nous condamner par cette parole du grand Apôtre : « En péchant de la sorte contre vos frères, et en blessant leur conscience qui est faible, vous péchez contre Jésus-Christ. » *Sic autem peccantes in fratres, et percutientes conscientiam infirmam, in Christum peccatis.* I Cor. VIII, 12. Saint Paul pouvait-il mieux nous montrer la grandeur de cette faute, qu'en appelant péché contre Jésus-Christ le scandale donné à un de nos frères? C'est pourquoi, dans le portrait de la femme forte que Salomon nous a tracé à la fin du livre des Proverbes, XXXI, parmi toutes les vertus dont il la pare, il dit : « Elle a cherché la laine et le lin, et elle a travaillé avec des mains sages et ingénieuses. » *Quæsivit lanam et linum, et operata est consilio manuum suarum,* verset 13. Avec le lin on tisse le vêtement de dessous, qui touche le corps ; avec la laine, celui de dessus, qui couvre le corps. Sous cette image, Salomon a voulu nous faire entendre que cette sainte femme prenait un soin diligent de la perfection intérieure, cachée dans l'âme, et de la perfection extérieure, qui paraît aux yeux, se rendant par l'une agréable à Dieu, évitant par l'autre de scandaliser les hommes. C'est encore à ce titre qu'une illustre veuve, Judith, est louée dans la sainte Ecriture ; elle sut si bien, dit l'Esprit-Saint, éviter de donner le moindre scandale, que personne ne put jamais trouver en elle rien de blâmable. Telle était la conduite des saints époux dont nous parlons, qui marchaient dans tous les commandements de Dieu, de telle sorte qu'il n'y avait rien à reprendre dans leur vie. L'Evangéliste ajoute :

« Ils n'avaient point d'enfants parce qu'Elisabeth était stérile, et que tous deux étaient avancés en âge. » *Et non erat illis filius,*

eo quod esset Elisabeth sterilis, et ambo processissent in diebus suis. Luc. I, 7. Pourquoi Dieu, qui, dans ses décrets éternels, avait arrêté que Jean-Baptiste naîtrait de Zacharie et d'Elisabeth, voulut-il en même temps que ses parents fussent stériles? Nous pourrions faire la même question au sujet de beaucoup d'autres personnages; car il en fut de même des plus illustres patriarches : Isaac, fils d'Abraham; Jacob, fils d'Isaac; Joseph, fils de Jacob; sans parler de Samuel, ce fidèle prophète du Seigneur, ni de Samson, ni de la bienheureuse mère de Dieu elle-même. Quelle intention Dieu a-t-il eue dans cette disposition de sa providence? Il s'en est proposé plusieurs, mais une spécialement : c'est, en choisissant certaines personnes pour en faire l'instrument de ses desseins, de leur confier leur mission avec des circonstances telles, qu'elle paraisse à tous les yeux un bienfait divin et non une œuvre de l'homme. D'où il arrive que la dignité ou la grâce qu'il accorde ne devient pas une occasion d'orgueil ou de vaine gloire, mais plutôt un nouveau motif de reconnaissance et d'amour envers Dieu; elle oblige, en quelque sorte, à la reconnaissance celui qui l'a reçue, et acquiert ainsi un double prix. Que telle soit l'intention de Dieu dans la distribution de ses faveurs, le seul exemple de Gédéon nous suffira pour le prouver. Ce général était à la tête de trente-deux mille combattants; le Seigneur lui fait à diverses reprises diminuer ce nombre, jusqu'à ce que, d'une armée si considérable, il ne lui reste plus que trois cents hommes; et c'est avec cette poignée de soldats que Gédéon battit et mit en fuite d'innombrables ennemis. Quelle fut la raison de cette conduite de Dieu? Lui-même l'expose ainsi sans détour à ce chef aussi pieux que vaillant : « Vous avez avec vous un grand peuple; Madian ne sera point livré entre les mains de tant de gens, de peur qu'Israël ne se glorifie contre moi et qu'il ne dise : C'est par mes propres forces que j'ai été délivré. » *Multus tecum est populus, nec tradetur Madian in manus ejus, ne glorietur contra me Israel, et dicat : Meis viribus liberatus sum.* Jud. VII, 2. Voilà pourquoi le Seigneur, voulant que ses bienfaits soient pour le salut, et non pour la ruine, les dispense dans des conditions telles, que les hommes doivent, après les avoir reçus,

rester humbles à leurs propres yeux et reconnaissants envers lui. Oh! si tous ceux qui sont nés riches, nobles et puissants, reconnaissaient de quelle main ils tiennent ces avantages, ils ne se laisseraient point aller à l'orgueil, à l'insolence, au mépris des faibles; ils ne donneraient point au luxe et au faste ce qu'ils devraient donner aux pauvres; ils se montreraient fidèles et reconnaissants envers l'Auteur de ces bienfaits, et en même temps doux et bons envers les autres hommes; ils comprendraient enfin qu'ils ne sont pas les maîtres absolus, mais les dispensateurs de leurs richesses, et qu'ils les ont reçues non-seulement pour eux-mêmes, mais aussi pour les autres. Heureux ceux à qui Dieu a fait cette double faveur! Malheureux ceux qui, manquant de foi et d'intelligence, sont comblés de bienfaits divins qui ne tourneront qu'à leurs pertes! Avançons.

« Or il arriva que Zacharie s'acquittant devant Dieu des fonctions sacerdotales dans le rang de sa classe, il lui échut par le sort d'entrer dans le temple du Seigneur. » *Factum est autem, cum sacerdotio fungeretur Zacharias in ordine vicis suæ, sorte exiit ut incensum poneret super altare.* Luc. I, 8, 9. Il faut savoir ici que dans le tabernacle du Seigneur, en dehors du voile qui cachait le Saint des saints, un autel d'or avait été dressé par l'ordre de Dieu; à droite et à gauche de cet autel se trouvaient le chandelier d'or à sept branches et la table des pains de proposition. Deux fois par jour les prêtres brûlaient sur l'autel l'encens au Seigneur, et une fois chaque année, dans le septième mois, au jour appelé de l'*expiation,* où le peuple d'Israël expiait ses péchés, le grand-prêtre seul, ou celui qui tenait sa place, entrait dans le Saint des saints afin de prier le Seigneur pour les péchés du peuple. Pendant cette dernière cérémonie, il était défendu au peuple de prier dans les parvis du temple; c'est pourquoi l'Evangéliste ajoute un peu plus loin que la multitude était dehors en prières, verset 10. Zacharie donc, qui tenait la place du grand-prêtre, étant entré dans le Saint des saints, l'ange Gabriel « lui apparut, debout à droite de l'autel de l'encens. » *Apparuit illi angelus Domini, stans a dextris altari incensi.* Ibid., 11. On voit par ce passage que l'ange apparut sous la forme d'un homme; car *se*

tenir debout, se tenir à droite, sont des expressions qui conviennent au corps humain. A cette vue, Zacharie fut très-effrayé. C'est ainsi que les bergers, auxquels un ange annonça la naissance du Sauveur, « furent remplis d'une grande crainte, » *Luc.* II, 9; c'est ainsi que Daniel, X, ébloui de l'éclat qui environnait un autre ange, tomba par terre à demi-mort et respirant à peine : tant la dignité de la nature angélique surpasse la condition de l'homme. Cependant l'ange du Seigneur ordonne à Zacharie de se rassurer : « Ne craignez point, lui dit-il, parce que votre prière a été exaucée; Elisabeth, votre femme, vous donnera un fils. » *Ne timeas, Zacharia, quoniam exaudita est oratio tua, et Elisabeth uxor tua pariet tibi filium.* Luc. I, 13. Que nul ne s'imagine que ce fut dans ce lieu que le saint prêtre demanda au ciel une postérité; car, au jour de l'expiation, il remplissait un ministère public et priait pour le peuple. C'est ce qu'attestent la plupart des interprètes de la sainte Ecriture, entre autres Eusèbe d'Emèse : « Faut-il penser que dans le temple le représentant d'un si grand peuple ait prié pour la naissance d'un fils? Faut-il penser qu'un vieillard se soit arrêté aux vœux d'un jeune homme? Faut-il penser qu'oublieux de son ministère et de la charge qu'il avait d'intercéder pour la nation, il n'ait songé qu'à demander à Dieu la faveur inespérée du nom de père, honneur d'un autre âge? Nullement : tandis qu'il prie avec instance pour le salut du peuple, Dieu lui promet un fils qui préparera le peuple à recevoir ce salut. Il songeait si peu à demander la naissance d'un fils, qu'il refusa même de croire à la promesse de l'ange. »

L'ange dit ensuite le nom du fils qui doit naître : « Il s'appellera Jean, » c'est-à-dire *don de Dieu,* ou *grâce.* Pourquoi Dieu va-t-il jusqu'à prendre soin de nommer lui-même ses élus? Afin de montrer par là la grandeur de ses dons et d'en protéger le souvenir contre l'oubli des hommes, le nom même devant inviter à la reconnaissance et les pères et les enfants, les exciter à l'amour envers leur auguste bienfaiteur et ainsi les rendre dignes de faveurs plus grandes encore.

Puis le messager céleste commence l'éloge du fils dont il vient d'annoncer la naissance : « Il sera, dit-il, grand devant le Seigneur;

il ne boira ni vin, ni rien qui enivre. » *Erit magnus coram Domino; vinum et siceram non bibet,* Luc. I, 15. Les uns sont admirés comme grands devant les hommes, d'autres comme grands devant Dieu; mais tandis que la grandeur de ceux-ci est véritable, la grandeur de ceux-là, comparée à l'autre, est bien chétive. Elle consiste, en effet, dans un riche patrimoine, une illustre origine, un nombreux domestique, une table splendide, une couche molle, et autres jouissances semblables; mais la grandeur devant Dieu consiste précisément dans le mépris de toutes ces vanités, et dans la possession de biens célestes. Telle était la grandeur de saint Jean qui, privé des biens de la fortune, avait le désert pour maison, la solitude pour compagnie, un cilice pour vêtement, des sauterelles et du miel sauvage pour nourriture. Là aucun aliment préparé avec délicatesse, aucun serviteur, rien de ce qui fait l'agrément ou les délices de la vie humaine. Les aliments simples et sans préparation que la terre fournit aux troupeaux des champs étaient ceux de Jean-Baptiste; et celui que la sainteté de sa vie rendait semblable aux anges, s'abaissait, en quelque sorte, jusqu'au rang des animaux par sa nourriture simple et grossière; car beaucoup d'auteurs pensent que les sauterelles dont parle l'Evangile étaient simplement les racines de certaines plantes, qui n'ont besoin pour être mangées ni de feu ni d'assaisonnement. Ils sont grands ceux qui mènent une telle vie, non devant les hommes, mais devant Dieu. Voulez-vous savoir quel degré de vertu elle exige, écoutez saint Jérôme parlant de lui-même dans une lettre à Eustochie : « Après avoir vécu pendant plusieurs années loin de ma maison, de ma sœur, de mes parents, et renoncé, ce qui est plus difficile, à un genre de vie somptueux pour le royaume des cieux, je me rendis à Jérusalem. Lorsque j'eus fixé ma demeure dans ces lieux, j'admirai qu'un saint personnage ait pu dire qu'il lui était plus pénible de s'abstenir d'une nourriture délicate, que d'avoir quitté ce qu'il avait de plus cher au monde, sa maison, ses parents, sa sœur et le sol de la patrie. Cependant cela ne doit étonner personne; car autre chose est d'avoir renoncé une fois dans sa vie aux jouissances corporelles, autre chose de porter tous les jours jusqu'à la fin la croix

de l'abstinence, et de n'avoir à offrir qu'une nourriture chétive et amère à une nature avide de mets savoureux et délicats. »

Mais, demandera quelqu'un, pourquoi Jean-Baptiste qui, étant rempli de l'Esprit-Saint et confirmé en grâce, ne pouvait pas pécher mortellement, a-t-il macéré son corps innocent par de si grandes austérités? Cette question pourrait être faite à l'occasion de beaucoup d'autres saints, principalement des anachorètes. En effet, si l'on parcourt avec attention la vie des saints, et surtout celles qu'ont écrites Pallade et Théodoret, on n'y trouvera guère autre chose que d'effrayantes abstinences et une oraison continuelle. Nous en avons donné ailleurs toutes les raisons, mais nous rappellerons ici les deux principales : la première, c'est que ces saints personnages voulaient par ce moyen retrancher comme d'un seul coup toutes les occasions de péché. Au témoignage de l'Apôtre, « l'amour des richesses est la racine de tous les maux. » *Radix omnium malorum est cupiditas.* I Tim. VI, 10. On veut les acquérir, les augmenter, les défendre contre l'injustice; mais comment y réussir sans mécontenter les autres, sans que les autres nous mécontentent, et par conséquent sans tomber dans un grand nombre de fautes? Pour échapper à ces dangers, les saints se contentaient d'un vêtement grossier, d'une nourriture frugale et facile à trouver. En quoi ils me paraissent avoir imité les chiens qui boivent au fleuve du Nil : on raconte que ces animaux ne font qu'effleurer en courant la surface des eaux, de peur d'être dévorés par les crocodiles et autres monstres qui habitent dans ce fleuve. Ainsi les saints ne puisent au fleuve empoisonné de ce monde que ce qui est indispensable à l'entretien de la vie, et se gardent bien de s'arrêter sur ses bords, pour ne pas s'exposer à la morsure des monstres dont il est rempli. Voilà la première raison de leurs austérités.

Afin que vous puissiez comprendre plus facilement la seconde, il faut savoir que Dieu, comme le remarque saint Denis, a voulu que dans l'univers ce qui est le plus élevé dans un genre touche à ce qui l'est moins dans le genre supérieur, de telle sorte que toutes les choses créées se tiennent et s'enchaînent les unes aux autres. Ce dessein éclate dans la nature, où les êtres les plus

parfaits d'un règne inférieur ressemblent de si près aux êtres les moins parfaits d'un règne plus élevé. Or, il en est de même dans l'ordre moral. Les saints s'appliquent, par l'innocence de leur vie, à rendre leur âme aussi semblable que possible aux esprits bienheureux qui habitent le ciel; ils tâchent d'atteindre à leur perfection, d'imiter leur pureté et leur fidélité au service de Dieu. Quel est l'office de ces esprits bienheureux? N'étant point assujettis à un corps, n'ayant à remplir aucune des fonctions qui intéressent le corps, toute leur occupation est d'aimer Dieu et de le contempler sans cesse; « ils ne se reposent ni jour ni nuit, disant: Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées. » *Apoc.* IV, 8. Ne pas se reposer dans cet office, c'est mettre à le remplir tout son repos et tout son bonheur. Telle est la gloire à laquelle aspirent les saints, animés du même esprit; ils s'efforcent d'avoir toujours le regard de l'âme fixé sur Dieu seul, et, autant qu'il se peut, de ne l'en détourner jamais. A leurs yeux, tout le temps qu'ils ne pensent pas à Dieu ou n'exécutent pas ses ordres, est un temps perdu. Mais, comme ils habitent dans un corps et sont soumis à ses nécessités, ils y pourvoient sans se faire son esclave; ils le nourrissent sobrement, non avec délices; ils satisfont non ses désirs, mais ses besoins les plus indispensables. Les corps sphériques, comme l'enseignent les mathématiciens, ne touchent une surface plane que par un seul point : de même les saints ne touchent la terre et les choses terrestres que par un seul point; il leur tarde d'être libres et affranchis de tout soin grossier pour prendre leur essor vers les choses d'en haut. Tel fut ce bienheureux François, le modèle et le docteur de la pauvreté, qui vécut ici-bas dépouillé de tout. Tels furent tous les anciens solitaires; tels furent, au rapport de saint Jérôme, les enfants (disciples) des prophètes, ces religieux de l'Ancien Testament, qui, fuyant les villes et se bâtissant des cellules sur les bords du Jourdain, vivaient de plantes et d'herbes amères. Tel fut enfin Jean-Baptiste, le plus grand des prophètes et le patriarche des anachorètes, qui, supérieur à tous par la dignité, le fut aussi par l'austérité de sa vie. Et cette vertu fut d'autant plus admirable en lui qu'il était plus rempli des dons divins. « Il savait,

dit Eusèbe d'Emèse, que la grâce de Dieu qui choisit ne suffit pas, si l'élu n'y correspond par sa bonne volonté. Sanctifié, mais non pleinement rassuré sur l'amour de Dieu seul, il tâche, à force de jeûnes, d'abstinence et d'œuvres saintes, de se conserver fidèle à la mission divine. » Quel exemple pour nous, mes frères, qui sommes si loin de cet esprit et de cette grâce; qui, ne vivant pas dans la solitude, comme Jean-Baptiste, mais au milieu de tous les dangers, n'avons pourtant de soucis et de préoccupations que pour les biens terrestres et tout ce qui intéresse le corps! Aussi, tandis que la sainte Ecriture dit en parlant des saints : « Leur affliction a été légère, et leur récompense sera grande, » *in paucis vexati, in multis bene disponentur,* Sap. III, 5, ne nous arrivera-t-il pas, au contraire, après avoir goûté des joies bien légères et bien fugitives, de les échanger contre une éternité de supplices? C'est la menace que nous fait entendre le Sauveur : « Malheur à vous, riches, parce que vous avez ici-bas votre consolation! » *Væ vobis divitibus, quia habetis hic consolationem vestram.* Luc. VI, 24. L'apôtre saint Jacques tient le même langage : « Maintenant, ô riches, pleurez, poussez des cris et des hurlements à la vue des misères qui doivent fondre sur vous. La pourriture consume les richesses que vous gardez, les vers mangent les vêtements que vous avez en réserve. La rouille gâte l'or et l'argent que vous cachez, et cette rouille portera témoignage contre vous, et dévorera votre chair comme un feu. C'est là ce trésor de colère que vous amassez pour les derniers jours. Vous avez vécu sur la terre dans les délices et dans le luxe, vous avez nourri vos cœurs dans la mollesse et la volupté [1]. »

Mais, pour nous hâter de finir, lorsque l'ange eut adressé ces éloges et beaucoup d'autres au fils qui devait naître de Zacharie, celui-ci, étonné de si grandes choses, commença à douter de la promesse du ciel; on sait que cette faute fut punie par neuf mois

[1] Agite nunc, divites, plorate ululantes in miseriis vestris, quæ advenient vobis. Divitiæ vestræ putrefactæ sunt, et vestimenta vestra a tineis comesta sunt. Aurum et argentum vestrum æruginavit, et ærugo eorum in testimonium vobis erit, et manducabit carnes vestras sicut ignis. Thesaurisatis vobis iram in novissimis diebus... Epulati estis super terram, et in luxuriis enutristis corda vestra. *Jacob.* V, 1, 2, 3, 5.

d'un silence auquel la naissance de son fils mit un terme. Alors, dit l'Evangile, « sa langue se délia, et il parlait, bénissant Dieu. » *Luc.* I, 64. C'est ce qui inspire à saint Ambroise cette belle réflexion sur la miséricorde divine : « Voyez, dit-il, combien Dieu est bon et facile à pardonner le péché! Non-seulement il rend ce qu'il avait enlevé, mais il accorde ce qu'on désespérait d'obtenir. Que personne donc n'ait de défiance; que personne, au souvenir de ses anciennes fautes, ne désespère de son salut. Le Seigneur saura changer sa sentence, si vous savez amender votre vie. »

Comme le prêtre Zacharie est la figure du sacerdoce d'Aaron et de la loi ancienne, ce n'est pas sans un dessein mystérieux qu'il est muet avant la naissance de Jean-Baptiste, et qu'il parle à la naissance de *Jean,* c'est-à-dire de la *grâce.* Cette image nous fait comprendre qu'avant l'arrivée du Précurseur la loi était muette et sans parole, c'est-à-dire obscure et inaccessible, mais que, lorsque Jean fut venu, elle s'éclaircit à la lumière de l'Evangile. Isaïe atteste aussi l'obscurité de la loi : « Toutes les visions vous seront comme les paroles d'un livre fermé avec des sceaux, qu'on donnera à un homme qui sait lire, en lui disant : Lisez ce livre; et il répondra : Je ne le puis, parce qu'il est fermé. Et on donnera le livre à un homme qui ne sait pas lire, et on lui dira : Lisez, et il répondra : Je ne sais pas lire. » *Erit omnis visio sicut verba libri signati, quem cum dederint scienti litteras, dicent : Lege istum ; et respondebit : Non possum, signatus est enim. Et dabitur liber nescienti litteras, diceturque ei : Lege; respondebit : Nescio litteras.* Isa. XXIX, 11, 12. Voilà pourquoi l'Apôtre dit qu'un voile a été mis sur les cœurs des Juifs, savoir, la loi, qui était muette et sans parole. En effet, qu'y avait-il de plus clair que la passion et la mort de Jésus-Christ dans la Loi et les Prophètes? Et cependant, loin de les y découvrir, les Juifs s'écrient : « Nous avons appris par la loi que le Christ demeure éternellement. » *Nos audivimus ex lege, quia Christus manet in æternum.* Joan. XII, 34. Quelle prédiction plus claire que la vocation des Gentils? Cependant nous voyons dans les Actes que les fidèles nés dans le judaïsme, apprenant que la grâce de l'Esprit-Saint était donnée aux nations, s'en étonnent comme d'une chose

tout-à-fait étrangère à leurs prévisions. C'est que la loi, qui commença à parler par la grâce de Jésus-Christ, était muette alors. La loi et les oracles des prophètes ayant été accomplis dans la personne du Sauveur, leur accomplissement en donna l'intelligence. Que dirai-je des figures et des ombres plus obscures encore de la loi? Elles ne furent éclaircies que quand se leva le Soleil de justice. Lorsque, par le sang et le sacrifice de l'Agneau sans tache, le monde fut délivré de la servitude du diable, et que les péchés des hommes furent expiés, alors les fidèles comprirent clairement quelle était la signification des sacrifices de la loi ancienne et du sang répandu de tant de victimes.

Mais cette loi, autrefois muette, quel est aujourd'hui son langage? Elle proclame ce que chantait Zacharie : « Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité et racheté son peuple! » *Benedictus Dominus Deus Israel, quia visitavit et fecit redemptionem plebi suæ.* Luc. I, 68. Partout elle annonce ce grand bienfait de Jésus-Christ notre Sauveur; partout elle prêche le Christ; partout elle le montre ou le figure dans ses sacrifices et ses cérémonies. La rédemption du genre humain étant le plus grand de tous les bienfaits de Dieu, le Père céleste a voulu qu'elle fût figurée à chaque page des saintes Lettres, afin que le souvenir d'une grâce si précieuse ne s'effaçât jamais de notre mémoire. Lui qui voulut graver dans le cœur des Juifs leur délivrance de la captivité d'Egypte : « Ceci, dit-il, sera comme un signe en votre main, et comme une chose suspendue devant vos yeux pour exciter votre souvenir, » *Erit hoc quasi signum in manu tua, et quasi appensum quid ob recordationem ante oculos tuos,* Exod. XIII, 16; que n'exigera-t-il pas de nous pour nous avoir délivrés de la tyrannie de Satan et d'une éternelle captivité? On ne peut que se l'imaginer, mais non l'exprimer par des paroles.

Cette charité de notre Sauveur, mes frères, cette bonté, cette miséricorde, ce salut qu'il nous a procuré, doivent nous enflammer de zèle pour le servir, chanter ses louanges, désirer ardemment sa gloire, l'aimer de tout notre cœur et de toutes nos forces et exciter tous les hommes à son amour, afin que nous méritions,

par notre reconnaissance, de goûter un jour le fruit de ce bienfait dans la céleste Patrie. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LA FÊTE DE LA NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

1° EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — 2° LES CINQ PRINCIPAUX TITRES DE GLOIRE DE JEAN-BAPTISTE.

Erit magnus coram Domino.
Il sera grand devant le Seigneur. *Luc.* I, 15.

Au témoignage de l'abbé Guerric, il y a cette différence entre la prédication de saint Jean-Baptiste et la nôtre, que notre parole est meilleure que notre vie, tandis que la vie du Précurseur était beaucoup plus parfaite que sa parole. Nous parlons souvent de perfection, étant nous-mêmes très-imparfaits; mais Jean-Baptiste, le plus parfait des hommes, s'accommodant à l'infirmité de ses auditeurs, leur prêchait non la vertu qu'il pratiquait lui-même, mais celle à laquelle ils pouvaient atteindre. Aux soldats qui accouraient en foule pour l'entendre, il disait : « Abstenez-vous de toute violence et de toute fraude, et contentez-vous de votre paie. » *Neminem concutiatis, neque calumniam faciatis, et estote contenti stipendiis vestris.* Luc. III, 14. Il disait à la foule : « Que celui qui a deux tuniques en donne une à celui qui n'en a point, et que celui qui a de quoi manger fasse de même. » *Qui habet duas tunicas, det non habenti, et qui habet escas, similiter faciat.* Luc. III, 11. Ainsi il attachait le salut des hommes aux œuvres de justice et de miséricorde, détournant les uns de l'injustice, recommandant aux autres la pratique de la charité. Saint Paul nous donne un exemple semblable, lorsque, pour la même raison, il se fait, dit-il, faible avec les faibles. *Factus sum infirmis infirmus, ut infirmos lucrifacerem.* I Cor. IX, 22. Et ailleurs : « Soit

que nous soyons emportés comme hors de nous-mêmes, c'est pour Dieu; soit que nous nous tempérions, c'est pour nous. » *Sive mente excedimus, Deo; sive sobrii sumus, vobis.* II Cor. v, 13. C'est-à-dire, si quelquefois, emportés par l'Esprit divin, nous nous élevons au-dessus de la nature, ayant Dieu seul pour témoin, nous le faisons pour sa gloire ; si nous descendons de cette hauteur pour nous accommoder à la mesure de votre faiblesse, nous le faisons dans l'intérêt de votre salut. Telle est, mes frères, la règle que doivent suivre les orateurs chrétiens, règle que nous ne pouvons néanmoins observer aujourd'hui dans tous les points. Comme la dignité de notre ministère et la solennité de ce jour exigent que nous vous parlions des hautes vertus de Jean-Baptiste, il nous arrivera nécessairement de dire des choses qui dépassent de beaucoup la mesure de notre capacité. Nous les dirons, non pour vous apprendre que Jean est un très-grand saint (car que m'importe de le savoir, si moi-même je mène une vie coupable), mais pour vous exciter à l'imitation de ses vertus, autant qu'il convient à chacun. C'est pour cette raison que l'Eglise nous ordonne de célébrer la fête des saints, non-seulement pour que nous connaissions leur haute sainteté, mais pour que nous tâchions d'imiter leurs principales vertus, puisque nous sommes tous les enfants du même Père, les serviteurs du même Maître, qui n'exclut personne du banquet de ses grâces, et qui est prêt à donner à tous si on lui demande avec humilité. Que si personne de nous ne doit jamais arriver à la haute sainteté de Jean-Baptiste, il nous suffira d'en reproduire en nous quelques traits, comme on raconte que certains orateurs n'aspiraient qu'à reproduire dans leurs discours une ombre de l'éloquence de Cicéron. Ceux qui apprennent les enfants à écrire et à former des lettres, leur mettent sous les yeux des modèles de caractères très-bien formés, afin que les jeunes élèves, s'ils ne les imitent pas parfaitement, s'efforcent du moins d'en approcher autant que leur âge le permet. Ainsi nous devons nous mettre sous les yeux des exemples parfaits de vertu, parce que, comme le dit Quintilien, on va plus loin en tendant à ce qu'il y a de plus élevé, que si, se défiant de ses forces, et désespérant d'atteindre la perfection, on s'arrête

à ce qui est inférieur. C'est dans cet esprit et dans ces sentiments que nous allons parler des vertus éminentes du saint Précurseur, après avoir imploré le secours du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Expliquons d'abord en peu de mots le saint évangile; nous pourrons ensuite nous étendre plus longuement sur les vertus de saint Jean-Baptiste. « Le temps d'Elisabeth arriva. » *Elisabeth impletum est tempus pariendi.* Luc. I, 75. Il n'est pas étonnant que ces bienheureux époux, Elisabeth et Zacharie, ayant vécu sur les limites des deux lois, la loi ancienne et la loi nouvelle, reproduisent en eux-mêmes quelque chose de l'une et de l'autre : c'est la nature de toutes les choses intermédiaires. L'aurore, par exemple, placée entre le jour et la nuit, a un moment qui appartient déjà à la lumière du jour, et un moment qui appartient encore aux ténèbres de la nuit. Elisabeth, en tant qu'elle est stérile, désigne la loi ancienne; en tant qu'elle enfante *Jean,* qui veut dire *grâce,* elle représente la grâce féconde de l'Evangile. Car la loi était stérile, ayant la lettre qui tue, non l'Esprit qui vivifie : c'est pourquoi, dit l'Apôtre, elle ne conduisit personne à la perfection; l'Esprit-Saint ne lui avait pas encore donné la vertu de produire des enfants spirituels; « il n'était pas encore donné aux hommes, dit saint Jean, parce que Jésus n'était pas encore glorifié. » *Nondum erat Spiritus datus, quia Jesus nondum erat glorificatus.* Joan. VII, 39. Cependant elle portait dans son sein le Christ, caché en quelque sorte sous les prescriptions, les sacrifices et les figures. Cette loi stérile, le Seigneur Jésus, en venant sur la terre, la rendit féconde. Lui qui, aux noces de Cana, changea l'eau en vin, indiquant par là qu'il changerait la lettre froide de la loi au vin spirituel de la grâce divine, dès qu'il eut par sa venue accordé la fécondité à une femme stérile, transforma la lettre stérile de la loi en la grâce de l'Evangile. Et ce n'est pas sans mystère que cette sainte femme, aux approches de ses couches, se tenant cachée dans sa maison, disait : « Le Seigneur en a agi ainsi à mon égard au jour où il m'a regardée pour me délivrer de mon opprobre parmi les hommes. » *Quia sic fecit mihi*

Dominus in diebus, in quibus respexit auferre opprobrium meum inter homines. Luc. I, 25. Elle se félicitait ainsi que Dieu, par un grand bienfait, l'eût délivrée de l'opprobre de la stérilité, qui était regardée alors comme une ignominie. Ce qui convient admirablement à la loi, dont notre Seigneur enleva l'opprobre par le bienfait de sa venue. Des hommes ignorants ou impies répétaient que beaucoup de rits prescrits par la loi dans les sacrifices et les cérémonies avaient une apparence plutôt de superstition que de religion, et ils donnaient pour exemple le sacrifice pour la purification de la lèpre. Le lépreux devait offrir deux passereaux vivants; on immolait l'un dans un vaisseau de terre, et avec une branche d'hysope, qu'une bande d'écarlate deux fois teinte attachait à du bois de cèdre, on aspergeait le lépreux du sang de ce passereau; puis on mettait l'autre en liberté. Mais si vous considérez dans ce sacrifice la double nature de Jésus-Christ, dont l'une resta étrangère à toute souffrance et à la mort, et l'autre, immolée sur la croix, purifia de son sang précieux la lèpre du monde, l'opprobre de la loi ne vous paraît-il pas renfermer une figure de la rédemption des hommes? Et ce bois de cèdre, lié à l'hysope par une bande d'écarlate teinte deux fois, ne désigne-t-il pas l'union de la divinité avec l'humanité, union formée par le zèle pour la gloire de son Père et pour le salut des hommes? Cette hysope, je veux dire le Fils de Dieu dans une chair humaine, purifie la lèpre du péché. Aussi le Prophète royal demande-t-il qu'on l'asperge avec l'hysope, afin que son âme, noircie par le péché, devienne plus blanche que la neige. Tel est le glorieux mystère caché sous l'humble lettre de la loi; en le révélant, Jésus-Christ a donc fait disparaître l'opprobre de la loi. Mais revenons au récit évangélique.

« Ses voisins et ses parents, ayant appris que le Seigneur avait signalé en elle sa miséricorde, l'en félicitaient. » *Et audierunt vicini et cognati ejus, quia magnificavit Dominus misericordiam suam cum illa, et congratulabantur ei.* Luc. I, 58. Tout le monde attribuait donc à la miséricorde une naissance dont le double obstacle, la vieillesse des époux et leur stérilité, avait été levé par la puissance de Dieu. Le Seigneur voulut que Jean sortit

d'une source naturellement inféconde, afin que les hommes reconnussent dans le Précurseur un don de la grâce divine, et apprissent par cet exemple à espérer en Dieu contre l'espérance même et à lui témoigner leur reconnaissance pour ses bienfaits. Ecoutez sur ce sujet Pierre de Ravenne : « Ici, dit-il, la stérilité est unie à une vieillesse avancée; tout à la fois fait défaut, le corps et la nature. La pensée même d'un rejeton ne pouvait se présenter; les époux étaient arrivés à un âge où un froid mortel glaçait leurs entrailles stériles, afin que le père lui-même reconnût que l'homme était impuissant à donner le jour à un homme. C'est ainsi, mes frères, que Dieu fait entrer la foi dans le cœur des hommes, et fait éclater la puissance de son bras dans une œuvre où il n'y a rien d'humain. » L'Evangéliste continue :

« Le huitième jour, ils vinrent pour circoncire l'enfant, et voulaient le nommer Zacharie, du nom de son père. Non, dit sa mère; mais il sera nommé Jean. Ils lui répondirent : Il n'y a personne dans votre famille qui soit appelé de ce nom. » *Et factum est in die octavo, venerunt circumcidere puerum, et vocabant eum nomine patris sui Zachariam. Et respondens mater ejus, ait : Nequaquam, sed vocabitur Joannes. Et dixerunt ad illam : Quia nemo est in cognatione tua qui vocetur hoc nomine.* Luc. I, 59, 60, 61. Cela est vrai : le nom de *Jean* signifiant *grâce*, quoiqu'un grand nombre fussent ainsi appelés, il y en avait peu à qui il convînt parfaitement, jusqu'à la venue de Celui « de la plénitude duquel nous avons tous reçu grâce pour grâce, » *et de plenitudine ejus nos omnes accepimus, et gratiam pro gratia,* Jean I, 16, c'est-à-dire que nous avons reçu, par la grâce de sa venue sur la terre, une grâce qui nous a rendus agréables à Dieu. Zacharie va décider ce différend; interrogé sur le nom qu'il voulait donner à son fils, il prit des tablettes, et, d'accord avec sa pieuse femme, il écrivit : « Jean est son nom. » *Joannes est nomen ejus.* Luc. I, 63.

« Au même instant sa bouche s'ouvrit, sa langue se délia, et il parlait, bénissant Dieu. » *Apertum est illico os ejus, et lingua ejus, et loquebatur, benedicens Deum.* Luc. I, 64. En quels termes? « Béni soit, dit-il, le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité et racheté son peuple! » *Benedictus Dominus Deus Israel, quia*

visitavit et fecit redemptionem plebis suæ. Luc. I, 68. Ainsi, à la naissance de Jean-Baptiste, le long silence de Zacharie est rompu, que dis-je? sa poitrine est remplie de l'esprit prophétique. Enfermé dans le sein maternel, le Précurseur communique à Elisabeth son allégresse et l'Esprit-Saint; à peine a-t-il vu le jour, qu'il communique aussi l'Esprit-Saint à son père. Sous cette inspiration, Zacharie fait entendre ce beau cantique où il célèbre le bienfait de la rédemption : « Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité et racheté son peuple ! » Admirons comment ce saint prêtre, après avoir reçu de Dieu des faveurs si nouvelles et si extraordinaires, après que le ciel lui a donné un tel fils, frappé de la grâce bien plus excellente encore de la rédemption des hommes, oublie tout le reste, pour ne louer, pour ne chanter, pour ne célébrer que cet unique bienfait et en rendre à Dieu de ferventes actions de grâces. Il vient de recouvrer l'usage de la parole ; l'Esprit-Saint fait briller en lui une lumière prophétique ; le secret de l'Evangile et de l'Incarnation du Fils de Dieu lui est révélé ; il possède ce fils, si longtemps désiré, ce fils déjà illustre, qui est un prophète et plus qu'un prophète ; l'opprobre de la stérilité est effacé de sa maison à la grande joie de tous : et tous ces bienfaits qui pouvaient et devaient le remplir d'allégresse, il les oublie, et ne songe qu'à rendre grâces pour l'ineffable salut qui va être apporté au genre humain.

« Béni soit, dit-il, le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité et racheté son peuple ! » Le Seigneur nous a visités revêtu d'un corps mortel, et dans son ineffable miséricorde est venu chercher les hommes si éloignés de lui ; il nous a visités, comme un médecin son malade, et pour guérir le mal invétéré de notre orgueil, nous a donné comme un salutaire antidote l'exemple de son incomparable humilité. Il a racheté son peuple en offrant à son Père le prix de son sang pour la rançon des hommes, esclaves du péché et de l'antique serpent. De là cette belle exhortation de l'Apôtre : « Vous avez été achetés d'un grand prix : glorifiez donc et portez Dieu dans votre cœur. » *Empti estis pretio magno : glorificate et portate Deum in corpore vestro.* I Cor. VI, 20. Il dit *son peuple,* non qu'il l'ait trouvé *sien* lors de sa venue, mais parce

qu'il l'a fait sien en le visitant et en le rachetant. Voulez-vous savoir ce qu'il l'a trouvé et ce qu'il l'a fait? Zacharie nous l'apprend dans le même cantique : « Le Seigneur, le Soleil levant, est venu nous visiter d'en haut, pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort, et pour diriger nos pieds dans la voie de la paix. » *Visitavit nos Dominus, oriens ex alto, illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent, ad dirigendos pedes nostros in viam pacis.* Luc. I, 78, 79. Il nous a donc trouvés assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, c'est-à-dire plongés dans la longue nuit de l'ignorance et du péché, captifs de l'antique serpent, environnés des ténèbres de l'erreur. Mais le radieux Soleil de justice, dissipant ces épaisses ténèbres, a fait briller à nos âmes la connaissance de la vérité et ouvert devant nous, à la lumière de sa doctrine, une route sûre vers la bienheureuse éternité. En outre, « il nous a suscité un puissant sauveur dans la maison de David, son serviteur, » *erexit cornu salutis nobis in domo David pueri sui,* Luc. I, 69, c'est-à-dire, il a fait sortir de la famille de David l'Auteur du salut des hommes, il a réalisé tous les oracles des prophètes; il a heureusement et miséricordieusement accompli le serment fait à Abraham, notre père, de sauver dans sa postérité toutes les nations de la terre. Cette promesse, Zacharie, comme éclairé du flambeau de l'Evangile, l'explique ainsi : « Afin qu'étant délivrés des mains de nos ennemis, nous le servions sans crainte dans la sainteté et la justice en sa présence, tous les jours de notre vie. » *Ut sine timore, de manu inimicorum liberati, serviamus illi, in sanctitate et justitia coram ipso, omnibus diebus nostris.* C'est comme s'il disait : Désormais nous ne serons plus détournés du service de Dieu par la crainte du diable, du monde ou de la chair, ces redoutables adversaires, puisque Jésus-Christ offre à tous une telle plénitude de grâce, qu'elle suffit à tenir en échec la force et la puissance de nos ennemis.

Si, à la fin de son cantique, Zacharie fait mention de l'enfant qui vient de naître, ce n'est pas comme de son fils qu'il en parle, mais comme du héraut et du prédicateur futur de ce grand mystère. L'éclat de ce bienfait avait si vivement frappé les yeux de

son âme, que toutes les autres faveurs, quelque signalées qu'elles fussent, lui paraissaient obscures et sans importance. Et si l'Evangéliste ne nous avait appris qu'il était devenu muet en punition de son incrédulité, nous pourrions penser que ce furent l'admiration et le ravissement de ce mystère qui lui ôtèrent l'usage de la parole.

Cette action de grâces nous indique ce que ce saint personnage demandait à Dieu dans sa prière lorsque l'ange lui dit : « Ne craignez point, Zacharie, car votre prière a été exaucée. » Evidemment il rend grâces parce que sa prière a été exaucée. Or, comme il rend grâces, non pour la naissance de son fils, mais pour la rédemption du monde, il faut donc que ce soit pour ce dernier objet, non pour le premier, qu'il ait prié le Seigneur. C'est ce qu'enseigne clairement saint Pierre Chrysologue : « Pensez-vous, dit-il, qu'un si illustre pontife ait oublié son peuple au point de ne demander à Dieu que la conception d'une épouse âgée et stérile? que, le représentant de tous, il n'ait pensé qu'à lui seul? que, chargé des intérêts de tous, il n'ait traité que les siens propres? qu'il n'ait fait servir les augustes fonctions de sa charge qu'aux soins étroits de sa famille? qu'un vieillard, enfin, n'ait brûlé l'encens de tout le peuple que pour obtenir de Dieu un rejeton? Loin de nous, mes frères, loin de nous ces soupçons injurieux pour un si saint personnage. L'ange, il est vrai, désigne ainsi l'effet de sa prière : « Votre prière a été exaucée, et Elisabeth, votre femme, vous donnera un fils. » Si l'ange a répondu à la demande de Zacharie, cette demande avait pour objet d'obtenir un enfant; et si la prière du prêtre monta vers le ciel pour tout le peuple, pourquoi l'ange ne répondit-il qu'en parlant de Jean-Baptiste? Mais ne tenons pas davantage vos esprits en suspens. Ce n'est pas pour lui seul, mais pour tous, que le saint pontife a prié dans le temple; c'est à l'attente générale du peuple que l'ange a répondu. C'est ce qui apparaît par la mission de Jean-Baptiste, destiné de Dieu pour être la voix de Jésus-Christ, le héraut qui proclame l'arrivée du Juge, le prédicateur qui appelle les peuples à la pénitence. Oui, ce pontife, oublieux de lui-même, mort à lui-même, étranger à son épouse,

ayant dépassé l'âge de la paternité, a prié pour tous, a été exaucé pour tous; c'est ce que l'ange proclame lorsqu'il ajoute : *Et beaucoup se réjouiront de sa naissance.* Jean-Baptiste n'est pas le Fils unique qui doit être la joie du monde entier. »

Quelle conséquence tirerons-nous de là, mes frères, si ce n'est que, comblés aussi des plus magnifiques bienfaits de la divine miséricorde, nous devons rendre avec Zacharie d'immortelles actions de grâces à l'Auteur de ces dons, en disant : Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité et racheté son peuple!

L'évangile expliqué, passons aux vertus et aux mérites de Jean-Baptiste.

I.

C'est un des titres de gloire du saint Précurseur qu'il ait reçu le nom de *Jean,* qui signifie *grâce* et indique l'abondance de la grâce divine que Dieu devait répandre dans son âme; et c'est de celui-là que nous parlerons d'abord, afin de montrer comment ce nom admirable lui convient. Il y a, disent les théologiens, deux espèces de grâce, l'une qui opère, l'autre qui coopère; en d'autres termes, l'une dont Dieu, dans son immense bonté, nous prévient gratuitement avant tout mérite de notre part : telle est la grâce de ceux qui sont sanctifiés dans le sein de leur mère; l'autre qui nous excite et nous aide, de telle sorte que Dieu opère avec nous, et nous avec lui. Ayant reçu le nom même de la grâce, Jean a reçu en abondance ces deux sortes de grâce : d'une part, de grandes, d'admirables faveurs lui ont été conférées avant qu'il pût les mériter; de l'autre, aidé par la grâce divine, il fit de grandes et d'admirables choses. Nous avons parlé de la première espèce de grâce dans le sermon précédent, où sont décrits les dons magnifiques que Jean-Baptiste reçut de Dieu, et qui firent de lui une image fidèle du Sauveur. Disons maintenant quelques mots de la seconde espèce, c'est-à-dire des vertus éminentes auxquelles s'éleva le bienheureux Précurseur avec le secours de la grâce divine.

Et d'abord se présente à nous sa retraite dans la solitude, retraite d'autant plus admirable que son âge encore tendre sem-

blait le rendre incapable de supporter les fatigues de la vie érémitique; car voici comment s'exprime saint Luc : « Or l'Enfant croissait et se fortifiait en esprit, et il demeurait dans le désert jusqu'au jour où il devait paraître devant Israël. » *Puer autem crescebat, et confortabatur spiritu, et erat in desertis usque in diem ostensionis suæ in Israel.* I, 80. Il était donc à peine sorti de l'enfance lorsqu'il se retira au désert. Or, écoutez saint Jérôme parlant de ce genre de vie dans une lettre au moine Rustique : « Je veux que des monastères sortent des soldats tels que les austérités du désert ne les épouvantent point, qu'ils se soient fait connaître par une longue expérience, qu'ils se croient les derniers, etc. » Si donc la vie érémitique convient, non aux commençants, mais aux religieux longtemps exercés dans les monastères, quelle gloire pour Jean-Baptiste de l'avoir embrassée de si bonne heure et d'y avoir persévéré jusqu'à sa mort. Nous admirons Paul, le premier ermite, et Hilarion, qui se retirèrent au désert, l'un à l'âge de seize ans, l'autre à l'âge de quinze ans seulement : que dirons-nous du Précurseur qui quitta sa famille à un âge bien plus tendre encore? Ajoutez que l'homme venant sur la terre sans armes, nu, manquant de tout, la nature, afin de pourvoir à sa conservation, en a fait un animal politique et social, voulant qu'il trouvât dans ses rapports avec les autres hommes tout ce qui lui manquait comme individu. Aussi toute l'activité, toute l'industrie d'une grande ville est nécessaire, en quelque sorte, à chacun de ses habitants. Mais plus le sexe ou l'âge est faible, plus il a besoin de soutiens et d'appuis. Comment donc ce saint enfant, dans un âge si tendre, a-t-il pu supporter la solitude et son indigence? Mettons ce tableau sous vos yeux. Je suppose qu'un homme, traversant le désert, ait trouvé cet enfant seul au milieu d'une immense solitude, est-ce que dans son étonnement il ne l'aurait pas interrogé ainsi : Pieux enfant, qui t'a amené ici? Que fais-tu, pourquoi es-tu dans ce désert? Les autres enfants de ton âge sont confiés à des précepteurs, ou bien jouent sur la place avec leurs camarades, ou bien apprennent quelque métier chez eux ou à la campagne. Toi donc, saint enfant, qui vis dans cet affreux désert, sans précepteur, sans

maître, sans compagnons, quelle est ton occupation? Comment peux-tu supporter une vie si misérable? Où est ton habitation? Où est ta couche? Où est ton abri contre l'inclémence du ciel? Où te procures-tu la nourriture, le vêtement et tout ce qu'il faut pour vivre? Quel sentiment de religion, quelle intention pieuse t'anime? Pourquoi avoir choisi un genre de vie si pénible? Quels crimes as-tu pu commettre, étant encore dans l'enfance, qu'il faille les expier par une pénitence si cruelle? — Qu'aurait répondu Jean-Baptiste? Que l'Esprit-Saint l'avait poussé au désert, et qu'il avait suivi son mouvement; qu'il ne fallait pas s'étonner de trouver dans la solitude le même enfant qui, encore caché dans le sein de sa mère, avait déjà reconnu, aimé, adoré son Créateur.

Mais nous devons nous demander pourquoi l'Esprit-Saint, qui s'était choisi l'âme de ce bienheureux enfant, même avant sa naissance, pour y habiter comme dans un temple vivant, voulut qu'il passât au désert non-seulement son enfance, mais sa vie entière. Il y a plusieurs raisons de ce dessein de Dieu; mais une des principales sans contredit est celle que rapporte l'hymne de cette fête, savoir, qu'il a quitté le monde à cet âge, de peur que le souffle le plus léger ne souillât son âme. Les saints, en effet, apportent un soin extrême à éviter même les plus petites fautes, soit parce que le Sauveur leur a appris qu'il faudra un jour rendre compte d'une parole oiseuse, soit parce que leur âme très-délicate, troublée par un léger péché, est moins apte et moins disposée à recevoir les lumières divines. L'âme du juste est semblable à un miroir clair et bien poli; un peu de poussière, un souffle le souille et l'obscurcit, au point qu'il ne renvoie plus les images qu'on lui présente, et ne reflète plus l'éclat même du soleil. C'est pourquoi les justes conservent avec soin leur âme pure de toute affection, de tout contact terrestre, afin qu'elle puisse toujours contempler les choses divines. Or, on sait que la solitude contribue merveilleusement à procurer cette pureté et cette innocence parfaite. Presque tous les péchés arrivent à l'âme par la porte de nos sens : les uns par les yeux, d'autres par les oreilles, d'autres par d'autres sens; de là cette plainte du Pro-

phète : « La mort est montée par nos fenêtres, elle est entrée dans nos maisons. » *Ascendit mors per fenestras nostras, ingressa est domos nostras.* Jerem. IX, 21. C'est par les fenêtres de ses yeux que la mort est entrée dans l'âme de David, lorsqu'il regarda et convoita l'épouse d'Urie. L'auteur de l'Ecclésiastique connaissait si bien ce suprême danger des yeux, qu'il n'hésite pas à dire : « Qu'y a-t-il parmi les créatures de plus malin que l'œil? » *Nequius oculo quid creatum est?* Eccli. XXXI, 15. Et nous lisons dans la vie des saints qu'un prêtre pieux, qui était devenu aveugle, vint un jour au tombeau d'un saint, et y pria longtemps, demandant par son intercession de recouvrer l'usage de la vue. Il l'obtint, et put, comme auparavant, célébrer la sainte messe; mais ayant fait ensuite l'expérience des dangers auxquels ses yeux l'exposaient, plus ami du bon état de son âme que de celui de son corps, plus avide de contempler la lumière divine intérieure que les choses du dehors, il retourna auprès du saint, lui demanda comme une grâce de le remettre dans son premier état, et l'obtint. L'homme qui vit dans la solitude échappe au danger de ce sens et à beaucoup d'autres. Là il ne trouve rien qu'il lui soit dangereux de voir, d'entendre, de dire. Et qui pourrait énumérer tous les péchés qui se commettent par la langue, cet organe que l'apôtre saint Jacques appelle un monde d'iniquité? *Universitas iniquitatis?* Jacob. III, 6. Le solitaire est exempt de tous ces maux. On voit par là que la solitude est comme la mère de la pureté et de l'innocence. Aussi le prophète Jérémie recommande-t-il la vie érémitique. « Il est bon à l'homme, dit-il, de porter le joug dès sa jeunesse; il s'assiéra solitaire et il se taira. » *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua; sedebit solitarius et tacebit.* Jerem. Thren. III, 27, 28. Ce conseil, le même Prophète atteste dans un autre endroit que lui-même le mettait en pratique : « Je me suis tenu retiré et solitaire, parce que vous m'avez rempli de la terreur de vos menaces. » *Solus sedebam, quia comminatione replesti me.* Jerem. XV, 17.

Que si les hommes tout remplis de l'Esprit-Saint, et munis des grâces les plus abondantes, avaient recours à la solitude pour bien vivre, qu'avons-nous à espérer nous qui, favorisés de moins

de grâces, passons notre vie environnés de mille piéges et de mille dangers, selon cette parole du Prophète royal : « Il fera pleuvoir des piéges sur les pécheurs, » *pluet super peccatores laqueos,* Ps. x, 7, comme si ces piéges étaient aussi nombreux que les gouttes de la pluie? Si quelqu'un disait qu'il ne soupçonne même pas l'existence de tant de piéges, son ignorance ne ferait que prouver une chose, c'est qu'ils sont si bien cachés qu'il ne les aperçoit pas, quoiqu'il en soit environné. Ce n'est point Vulcain qui les a construits, lui qui, disent les poètes, fit un réseau si subtil que l'œil ne pouvait l'apercevoir; mais ce sont des ouvriers non moins habiles, dont la sainte Ecriture dit : « Ils ont consulté ensemble des moyens de cacher leurs piéges; ils ont dit : Qui pourra les découvrir. » *Narraverunt ut absconderent laqueos; dixerunt : Quis videbit eos?* Ps. LXIII, 6. Celui donc qui veut échapper à ces piéges, s'il ne se retire pas au désert avec Jean-Baptiste, qu'il aime, qu'il cherche la solitude au sein des villes, qu'il fuie la foule, qu'il évite le grand nombre, surtout les réunions des hommes à la langue ou au cœur pervers : car, dit saint Paul, « les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs, » *Corrumpunt mores bonos colloquia prava,* I Cor. XV, 33; qu'il demeure dans sa maison, qu'il vive dans son intérieur, conversant avec lui-même et avec Dieu. La solitude, la retraite au désert, voilà donc la première gloire du Précurseur.

L'autre est l'austérité de la vie et la macération de la chair. « Il était, dit l'Evangéliste, vêtu de poils de chameau, avait une ceinture de cuir autour de ses reins, et se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage. » *Ipse autem Joannes habebat vestimentum de pilis camelorum, et zonam pelliceam circa lumbos suos; esca autem ejus erat locustæ et mel silvestre.* Matth. III, 4. Notre Seigneur lui-même fait l'éloge de ce genre de vie, lorsqu'il dit : « Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? Un homme vêtu avec mollesse? Mais ceux qui portent des vêtements précieux et vivent dans les délices sont dans les maisons des rois. » *Quid existis in desertum videre? hominem mollibus vestimentis indutum? Ecce qui in veste pretiosa sunt et deliciis, in domibus regum sunt.* Luc. VII, 24, 25. Et saint Jean y persévéra jusqu'à la fin de sa vie. Si vous

me demandez comment une chair fragile a pu si longtemps supporter les rigueurs d'une telle pénitence, je vous répondrai que les consolations de l'Esprit-Saint et les ineffables délices de l'oraison ou de la contemplation, inconnues aux hommes, peuvent seules l'expliquer. Voilà pourquoi saint Jérôme, dans une lettre à Eustochie, après avoir parlé à cette sainte femme de son assiduité à l'oraison, de ses combats, de ses horribles luttes avec le démon, ajoute : « Je cherchais des vallées profondes, d'âpres rochers, de hautes montagnes pour m'en faire un lieu de prière. Là, Dieu m'en est témoin, après des torrents de larmes, les yeux toujours attachés au ciel, je m'élevais parmi les anges, et, dans les ravissements d'une vision céleste, je chantais : Nous courrons après vous à l'odeur de vos parfums. » *Post te curremus in odorem unguentorum tuorum.* Cant. I, 3. Quel est l'homme qui ne préférerait la solitude s'il se voyait ainsi associé aux chœurs des anges? Que si de saints personnages goûtaient tant de délices dans le désert, qui pourrait exprimer celles de saint Jean-Baptiste, qui avait reçu de Dieu une grâce plus grande? Car plus la charité abonde, plus sont abondantes les délices spirituelles qui naissent de la présence du bien-aimé, de l'intime union de l'âme avec Dieu, objet de ses affections. De quelle sainte allégresse ne devait donc pas être rempli celui qui fut appelé non-seulement Jean, c'est-à-dire grâce, mais ami de l'époux, qui se réjouissait en entendant la voix de l'épouse : *Amicus autem sponsi, qui stat et audit eum, gaudio gaudet propter vocem sponsi.* Joan. III, 29. Celui qui, encore renfermé dans le sein maternel, tressaillit en présence du Sauveur du monde, quelle joie ne dut-il pas éprouver, lorsque, devenu un homme, il put contempler l'admirable mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu, dont il était le précurseur et le héraut, et tous les autres mystères de la loi nouvelle! Ajoutez ce que dit l'Apôtre, savoir, que les consolations sont distribuées aux hommes pieux dans la mesure des travaux qu'ils entreprennent pour la cause de la religion. Telles sont les délices de l'Epouse, admirées par les anges au livre des Cantiques : « Quelle est celle-ci, s'écrient-ils, qui s'élève du désert, enivrée de délices? » *Quæ est ista quæ ascendit de deserto deliciis affluens?* Cant. VIII, 5.

Il est certain que dans ce passage il faut prendre le mot *désert* dans un sens figuré. Or, il se fait un désert spirituel, lorsque l'âme en est venue à ce point que, morte au monde, elle peut vraiment dire avec le Prophète : « Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et que désiré-je sur la terre, sinon vous? Ma chair et mon cœur sont dans la défaillance, ô Dieu, qui êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité! » *Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram? Defecit caro mea et cor meum, Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum.* Ps. LXXII, 25, 26.

Toutes les fois donc que l'âme fidèle renonce aux désirs et aux voluptés de la terre, et que, vivant avec elle-même et avec Dieu, elle recherche non-seulement la solitude, mais encore la pauvreté et la mortification pour l'amour des biens célestes, elle se crée volontairement un désert, puisqu'elle s'abstient de tout ce qui pourrait séduire et charmer les sens, et la détourner de la contemplation des choses divines. Alors le Seigneur, qui est fidèle et bon, rassasie d'autant plus cette âme de saintes délices, qu'elle a plus généreusement renoncé pour lui aux jouissances du siècle. L'Esprit-Saint, appelé le Paraclet ou le Consolateur, habite en elle et la console d'une manière ineffable. Dieu pourrait-il en agir autrement envers ses fidèles amis, qui, pour l'amour de lui, se sont faits humbles et pénitents? C'est donc justement que les anges s'écrient dans leur admiration : « Quelle est celle-ci qui s'élève du désert, enivrée de délices? » Pauvre au dehors, riche au dedans; triste au dehors, joyeuse au dedans; nue et dépouillée au dehors, ornée au dedans de franges d'or; vile enfin et abjecte au dehors, mais au dedans précieuse aux yeux du Seigneur. Si donc Dieu distribue ses faveurs selon la mesure des travaux et des peines volontairement supportés pour lui, de quelles délices ne devait-il pas enivrer l'âme de son Précurseur et de son ami, qui, pour l'amour de lui, macérait par les austérités et le jeûne son corps très-innocent? Comment d'ailleurs aurait-il pu, sans ces consolations, supporter les rudes combats de la vie érémitique? Comment aurait-il été mort au siècle, s'il n'avait vécu plus heureusement en Dieu?

Pourquoi, demandera quelqu'un, saint Jean-Baptiste imposait-il

à son corps une abstinence si sévère, lui qui avait reçu assez de grâces pour se préserver de tout péché mortel? Car voici comment s'exprime à son sujet Eusèbe d'Emèse : « De même qu'un vase rempli d'huile ne peut souffrir le mélange d'aucune autre liqueur, ainsi aucune souillure du siècle ne pouvait toucher le saint Précurseur, en qui régnait la plénitude de la sainteté. » Muni de pareilles armes pour combattre le péché, pourquoi a-t-il donc voulu embrasser un genre de vie si austère sans se relâcher jamais jusqu'au dernier moment? On pourrait assigner beaucoup de raisons de cette conduite; celle que donne l'abbé Guerric n'est pas la moins forte : « De même, dit-il, que pour vaincre les tentations, il faut châtier le corps, afin que le péché ne règne point en lui; de même il faut, les tentations vaincues, continuer de se mortifier, non-seulement par la crainte d'une rechute, mais encore par le désir de faire des progrès dans la perfection, afin que, par la mortification de la chair, l'esprit acquière des forces, et prenne son essor vers les choses célestes avec d'autant plus de facilité, qu'il est retenu par un lien plus subtil et plus léger. Jean donc qui, sanctifié dès le ventre de sa mère, pouvait dire comme Job : *Dès mon enfance la sainteté a crû avec moi, et elle est sortie avec moi du sein de ma mère* [1], ne connaissait ni les vêtements somptueux ni les mets délicats, sachant parfaitement qu'un genre de vie austère n'est pas moins nécessaire aux saints pour faire des progrès dans la sainteté, qu'aux pécheurs pour devenir des saints. » Et cette austérité rendit Jean-Baptiste si admirable aux hommes qu'on le regardait, non comme le Précurseur du Messie, mais comme le Messie lui-même annoncé autrefois par les prophètes. Voilà pourquoi le monde entier célèbre aujourd'hui sa naissance par une fête si solennelle; tous admirent et vénèrent une vie si mortifiée et si pénitente.

Puisqu'il en est ainsi, nous vous demanderons à notre tour pourquoi, n'ayant pour cette vertu que de l'admiration et des

[1] La Vulgate porte : « Depuis mon enfance la *compassion* s'est accrue avec moi, et avec moi elle est sortie du sein de ma mère. » Il y a dans l'hébreu : « Dès mon enfance, il (l'orphelin) a trouvé en moi un père; dès le ventre de ma mère, j'ai été le guide de la veuve. » *Job.* XXXI, 18.

éloges quand vous la considérez dans le Précurseur, vous fuyez, vous reculez devant elle quand il s'agit de vous. Vous louez l'abstinence de Jean-Baptiste, la pauvreté de sa vie, la grossièreté de son vêtement, et si nous vous exhortons à la pratique de ces vertus, vous en avez horreur comme d'un supplice cruel, comme de la mort même. Quelle contradiction flagrante! Si vous vantez l'or en général, vantez cet or en particulier; de même si vous estimez la vertu d'abstinence, il vous faut l'estimer encore quand il s'agit de vous. Il en est de cette vertu comme de la partie de la justice qu'on appelle vindicative, et qui consiste à punir les coupables : tout le monde la loue et l'honore; elle est, dit-on, l'âme et la vie d'un Etat; et cependant qui est-ce qui veut lui donner entrée dans sa maison? C'est ainsi que, par une contradiction manifeste, ce que nous vantons dans les autres, nous n'en voulons pas pour nous; nous repoussons bien loin l'austérité de Jean-Baptiste que nous célébrons par des hymnes solennelles. N'est-ce pas la triste application de cette parole d'un ancien : « On loue la vertu, et on la laisse se morfondre, » *probitas laudatur, et alget;* ou bien de celle-ci : « Je vois le bien, je l'approuve, et je fais le mal, » *video meliora, proboque, deteriora sequor?*

Que si la vue d'une si étrange contradiction nous laisse insensibles, ne le soyons pas du moins à la grandeur du danger qui nous menace. Car si c'est par la voie de la pénitence que Jean-Baptiste, quoique innocent, est arrivé à la gloire de l'immortalité, qu'avons-nous à espérer nous qui, souillés de tant de crimes, passons notre vie dans le repos et les délices? Ecoutez ce que dit l'abbé Guerric aux pécheurs qui se flattent d'aller au ciel par un autre chemin que celui de Jean-Baptiste : « Rendez grâces à Dieu qui vous a donné la victoire sans combat, le pardon sans la pénitence, la justice sans les œuvres, la sainteté sans travail, les délices du corps en même temps que celles de l'âme. Vous êtes vêtus de pourpre et de fin lin, vous vous asseyez chaque jour à une table richement servie; cependant, gorgés de viandes et de vins, vous serez admis à vous reposer dans le sein d'Abraham avec Lazare le pauvre, ou plutôt dans le sein de Jésus-Christ avec Jean-Baptiste! S'il en est ainsi, plus favorisés que les saints qui

ont acheté le ciel au prix de si grandes souffrances, vous y entrerez sans jamais avoir connu la peine et le travail. S'il en est ainsi, nous devons, au lieu de la louer, nous rire de la vie de Jean-Baptiste et de celle de tous les enfants de Dieu, qui ont marché par la voie étroite. Mais non, certes, il n'en est pas ainsi, la Vérité infaillible le proclame : *Il nous faut,* dit-elle, *passer par beaucoup de tribulations pour entrer dans le royaume de Dieu. Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei.* » Act. xiv, 21. Rejetons donc, mes frères, cette philosophie de la chair et du monde, marchons dans la voie où Jean-Baptiste, où tous les saints, où notre glorieux Chef lui-même, le Fils de Dieu, nous a précédés, afin qu'un jour nous arrivions à partager le bonheur et la gloire de ceux dont nous aurons suivi les traces. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON

POUR

LA FÊTE DE LA NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE,

OU L'ON EXPLIQUE SES TITRES DE GLOIRE.

Erit magnus coram Domino.

Il sera grand devant le Seigneur. *Luc.* I, 15.

Toute la philosophie chrétienne se divise en deux parties principales, dont l'une traite de la fin, et l'autre des moyens d'y arriver. La fin d'abord, c'est la charité, au témoignage de saint Paul : « La fin des commandements, dit-il, est la charité, qui naît d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sincère. » *Finis præcepti charitas de corde puro, et conscientia bona, et fide non ficta.* I Tim. I, 5. En effet, tous les préceptes et tous les conseils renfermés dans la loi tendent à ce but suprême, que nous aimions Dieu plus que toutes choses, et, à cause de lui, les hommes créés à son image. Car, comme l'enseignent les théologiens, l'*habitude* de la charité est une, et elle produit ces deux actes comme on voit

un seul tronc se partager en deux branches. Pour atteindre cette fin plusieurs choses sont nécessaires; mais on peut les ramener à une seule, savoir, triompher de l'amour déréglé de soi-même. Je dis *déréglé,* car lorsque cet amour se tient dans les limites de la loi divine, il n'a rien de blàmable, que dis-je? c'est l'Auteur même de la nature qui l'a mis en nous pour notre utilité et notre conservation. Mais, s'il dépasse les justes bornes, il engendre la plupart des maladies de l'âme. L'amour de soi est tellement opposé à l'amour de Dieu, que s'il vient à dominer dans une âme, il en bannit la charité. Il ne saurait en être autrement, puisque l'amour de Dieu rapporte tout à sa gloire, tandis que l'amour de soi rapporte tout, et Dieu lui-même, aux commodités ou aux plaisirs du corps. C'est pourquoi saint Augustin dit que ces deux célèbres cités, Babylone et Jérusalem, sont bâties sur ce double amour: Babylone, sur l'amour de soi porté jusqu'au mépris de Dieu; Jérusalem, sur l'amour de Dieu porté jusqu'au mépris de soi. Dans l'amour de Dieu il n'y a aucune peine; au contraire, rien de plus doux, rien de plus agréable dans la vie; toute la peine est pour l'acquérir. De même que la santé du corps est très-agréable à l'homme, mais que les remèdes destinés à l'acquérir ou à la recouvrer sont souvent pénibles et amers, de même la charité est un état délicieux, mais où l'on n'arrive pas sans qu'il en coûte. Il faut, comme nous l'avons dit, triompher de l'amour immodéré de notre corps et réfréner par la force de la raison les autres affections dangereuses qui en découlent; pratiquer enfin ce que recommande l'Apôtre: « Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses passions et ses désirs déréglés, » *qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis.* Galat. v, 24. C'est ce que recommande aussi notre Seigneur: « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et me suive, » *qui vult venire post me, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me.* Matth. xvi, 24. Or, qu'y a-t-il de plus difficile que de crucifier sa chair, et se renoncer soi-même, c'est-à-dire ne pas se connaître soi-même, mais se regarder comme un étranger, bien plus, comme un ennemi, et combattre à ce titre tout ce qui est un obstacle à la charité?

Que si vous me demandez par quels moyens nous pourrons arriver à ces deux sommets de la philosophie chrétienne, je vous indiquerai entre autres celui de vous choisir deux patrons qui, par leurs mérites et leurs vertus, vous tendront la main pour vous conduire l'un à l'amour de Dieu, l'autre à tout ce qui peut favoriser cet amour. Le premier est saint Jean l'Evangéliste, qui, parmi les apôtres, a tellement aimé notre Seigneur Jésus-Christ, et a été si tendrement aimé de lui, que l'Evangile pour le nommer se contente de dire : « Le disciple que Jésus aimait. » A qui demanderons-nous plutôt l'amour de Dieu, qu'à celui qui a ainsi aimé Dieu, et en a reçu un si tendre amour ? Ce qui peut favoriser la charité, je veux dire la victoire sur l'amour de nous-mêmes, la mortification des sens, l'amour de la croix, à qui le demanderons-nous plutôt qu'à saint Jean-Baptiste, qui se montra si sévère, si inexorable contre son corps ? Car nous avons coutume de nous adresser de préférence pour obtenir une vertu, aux saints qui l'ont pratiquée avec plus de perfection. C'est ainsi que nous demandons à la très-sainte Vierge l'humilité, la virginité, la charité, et autres vertus semblables. Voilà les deux illustres patrons qui nous aideront à acquérir tout ce qu'embrasse la philosophie chrétienne ; tous deux sont nécessaires, l'amour de Dieu ne pouvant exister sans le renoncement à l'amour de soi-même, et ce renoncement étant impossible sans l'amour de Dieu. L'amour ne saurait naître de la haine, mais bien plutôt il l'enfante. Puisque nous célébrons aujourd'hui la fête de saint Jean-Baptiste, c'est de lui que nous parlerons, à l'exclusion de saint Jean l'Evangéliste. Implorons auparavant le secours du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

« Il sera grand devant le Seigneur. » Ce jour étant consacré aux louanges du bienheureux Jean-Baptiste, nous devons donner quelque développement à cette courte sentence qui nous rappelle sa grandeur, non-seulement pour nous convaincre qu'il fut grand par la sainteté, mais encore pour que nous admirions l'efficacité de la grâce divine qui le rendit tel, et que nous tâchions, autant qu'il est permis à notre faiblesse, de marcher sur ses traces. Que

nous servirait-il de savoir que le Précurseur fut grand devant Dieu, si, devant le même Dieu, nous sommes petits, ou même de nulle valeur?

La première gloire de Jean-Baptiste est d'avoir été grand devant le Seigneur, aux yeux duquel, dit l'Ecclésiastique, il n'y a rien de grand ni de merveilleux, *et nihil est mirabile in conspectu ejus*. Eccli. XXXIX, 25. Plusieurs parmi les Gentils ont reçu le nom de grand, par exemple Alexandre-le-Grand, le grand Pompée; on en a même appelé quelques-uns trois fois grands, entre autres Mercure *trismégiste :* aucun d'eux cependant ne mérita l'éloge qu'un ange, non un homme, donna à Jean-Baptiste, d'avoir été grand devant Dieu. Et quelle gloire que d'être grand aux yeux de celui devant qui « le monde est comme ce petit grain qui fait à peine incliner la balance, et comme une goutte de la rosée du matin qui tombe jusqu'à terre? » *Tanquam momentum stateræ, sic est ante te orbis terrarum, et tanquam gutta roris antelucani, quæ descendit in terram.* Sapient. XI, 23.

Mais, afin de mieux comprendre la grandeur et la cause de la sainteté de Jean-Baptiste, il faut savoir que la Providence divine, quand elle destine un homme à une certaine mission, lui donne en même temps toutes les grâces et toutes les vertus qui lui sont nécessaires pour la bien remplir. C'est ainsi que Dieu combla de ses dons Moïse, le conducteur de son peuple, les Apôtres, choisis pour prêcher l'Evangile, les prophètes, qu'il institua les ministres de sa parole. Examinons donc avec soin pour quelle mission Jean-Baptiste fut choisi de Dieu. L'évangéliste saint Jean va nous répondre clairement : « Il vint en témoignage, dit-il, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui, » *Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine, ut omnes crederent per illum,* Joan. I, 7, c'est-à-dire, il fut choisi de Dieu pour attester la chose la plus nécessaire au salut des hommes, savoir que le Fils de Dieu était descendu du ciel sur la terre revêtu d'un corps humain, que Dieu, dis-je, le Souverain des cieux et des anges, le créateur et le modérateur du soleil, de la lune et de tous les astres, habitait sur la terre parmi les hommes sans cesser de guider la marche des astres dans le ciel,

faisait entendre dans une crèche les vagissements d'un petit enfant sans cesser de tenir la foudre dans sa main puissante, était attaché mourant à l'arbre de la croix sans cesser de faire la joie des esprits célestes qui contemplaient sa face, qu'un homme enfin, qui passait pour le fils d'un pauvre artisan, était le même qui avait créé d'une parole l'univers, et le gouvernait avec une autorité souveraine. Etait-il possible de proposer à l'esprit humain des choses plus difficiles à croire? Tous ces mystères étaient folie pour les Gentils, scandale pour les Juifs, et les hérétiques qui vinrent après essayèrent par tous les moyens de les renverser.

Indiquons en passant quelle fut la cause de cette incrédulité. Le Dieu très-bon et très-grand étant ce qu'il y a de plus élevé et de plus noble, et l'homme étant une créature vile et abjecte, notre esprit est porté naturellement à croire, quand il s'agit de Dieu, ce qu'il y a de plus grand, quand il s'agit de l'homme, ce qu'il y a de plus bas. Changez les rôles et attribuez à Dieu ce qui est bas, à l'homme ce qui est grand et élevé, vous trouverez dans les esprits, sous l'un et l'autre rapport, un obstacle à la foi. Or, ce double obstacle se trouve nécessairement dans le mystère de l'Incarnation. Nous confessons un Dieu, vrai homme, semblable à nous, sujet à la souffrance, enchaîné par des impies, couvert de crachats, souffleté, attaché enfin entre deux larrons à une croix où il meurt pour être ensuite enseveli. Pouvait-on, humainement parlant, attribuer à un Dieu rien de plus bas? D'autre part la foi nous enseigne que ce même homme qui expira sur la croix est le créateur du ciel et de la terre, le principe et la fin de toutes choses, le maître de l'univers qu'il gouverne à son gré, le Dieu des dieux, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs. Qui est-ce qui pourra, si l'Esprit-Saint ne dispose son cœur à la foi, admettre une grandeur semblable dans un homme crucifié entre deux voleurs? La foi en l'incarnation répugne tellement à l'esprit humain, guidé par la raison seule, que saint Bernard n'hésite pas à la mettre au nombre des trois merveilles qui arrivèrent au temps de la naissance du Sauveur, savoir, un Dieu-Homme, une mère Vierge, la foi et le cœur humain. De même

que le fer et l'argile ne sauraient se mêler et se fondre ensemble, de même ces trois merveilles n'auraient pu, sans la puissance de Dieu, se réaliser. La mission de Jean-Baptiste fut donc d'annoncer et de persuader aux hommes cette haute et sublime vérité.

Mais ce qui rend cette mission plus étonnante encore, c'est le moyen par lequel Dieu voulut que Jean-Baptiste fît croire au monde le mystère de l'Incarnation. En effet, pour prouver une chose qui existe dans la nature, la raison suffit; mais s'il s'agit de choses qui sont au-dessus de la nature, il faut des miracles. Et cependant il est écrit que Jean-Baptiste ne fit pendant sa vie aucun miracle. *Joannes quidem signum fecit nullum.* Joan. x, 41. Par quel argument voulez-vous donc, Seigneur, que Jean persuade aux hommes de croire à ce mystère ineffable et si élevé au-dessus de la nature? O merveilleux dessein de la sagesse divine! Ce n'est point par des miracles, mais par des vertus; ce n'est point par des prodiges, mais par une admirable sainteté de vie, qu'il convaincra le monde de cette vérité si difficile à croire. En quoi Dieu pourrait se glorifier ainsi : J'enverrai sur la terre un homme nouveau, d'une sainteté de vie, d'une pureté, d'une innocence si parfaite, dont la vertu jettera un si vif éclat, frappera tellement les yeux de tous, qu'il n'aura qu'à montrer du doigt un autre homme qui passe, et à dire : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde, » *Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi,* Joan. I, 29; en d'autres termes, cet homme est le Fils de Dieu, Dieu comme son Père, le créateur des cieux et des astres, pour que les hommes le croient et soient persuadés qu'il est plus impossible que Jean se trompe, ou trompe les autres, qu'un Dieu se fasse homme. En sorte que, s'il est permis de parler ainsi, le Seigneur éleva Jean-Baptiste à une dignité qui n'appartient qu'à Dieu seul; car Dieu seul, en tant que vérité et vie éternelle et indéfectible, a le droit d'exiger que, dans les choses qui dépassent le sens humain, on le croie sur parole, sans le témoignage des miracles.

Et ne croyez pas que ce dessein de la divine sagesse n'ait pas été atteint. Les hommes se sont fait une telle opinion de la sainteté de Jean-Baptiste, qu'ils l'ont pris, non-seulement pour un

témoin de Jésus-Christ, mais pour Jésus-Christ lui-même. Écoutez saint Luc : « Comme le peuple flottait dans ses pensées, et que tous se demandaient dans leurs cœurs, à l'égard de Jean, s'il était le Christ, etc. » *Existimante autem populo, et cogitantibus omnibus in cordibus suis de Joanne, ne forte ipse esset Christus.* Luc. III, 15. Mais Jean-Baptiste les tira de cette erreur, en disant : « Je ne suis pas celui que vous pensez, » *quem me arbitramini, non sum,* Act. XIII, 25; et ailleurs : « Celui qui vient après moi est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de porter sa chaussure, » *venit fortior me post me, cujus ego non sum dignus calceamenta portare,* Matth. III, 11; et ailleurs encore : « Il faut qu'il croisse, » puisque, étant Dieu, on le regarde seulement comme un homme, « et que je diminue, » puisque, étant homme, je passe pour un Dieu. *Oportet illum crescere, me autem minui.* Joan. III, 30.

Pour en revenir à notre pensée principale, si Dieu, quand il choisit un homme pour remplir quelque grande mission, lui donne en même temps les qualités nécessaires pour la bien remplir, lorsqu'il a choisi Jean-Baptiste pour persuader aux hommes le mystère de l'Incarnation, et cela sans faire aucun miracle, aucun prodige, mais par le seul éclat d'une admirable sainteté, quelle ne fut pas, je vous le demande, cette sainteté qui devait briller et convaincre à l'égal des plus éclatants miracles? Elle fut telle que l'esprit humain ne pourrait pas même la concevoir, telle enfin qu'elle mérita cet éloge tombé de la bouche de l'éternelle Vérité : « Parmi les enfants des femmes, il n'en a point paru de plus grand que Jean-Baptiste. » *Inter natos mulierum non surrexit major Joanne Baptista.* Matth. XI, 11. C'est donc avec raison qu'Eusèbe d'Emèse s'exprime ainsi : « Celui qu'une voix humaine ne saurait dignement louer, rappelons en son honneur l'éloge même du Fils de Dieu. Reconnais l'excellence de la louange à la dignité de celui qui la donne. *Parmi les enfants des hommes*, dit le Sauveur, *il n'en est pas de plus grand que lui;* Jean-Baptiste dépassa donc la mesure de tout mérite humain. Puisqu'il en est ainsi, vois s'il n'est pas le premier dans la récompense, celui qui est le premier dans l'éloge. » Heureux

le fils de Zacharie d'avoir eu un pareil panégyriste, d'avoir mérité de recevoir un si glorieux témoignage de la bouche même de l'éternelle Vérité! Saint Jérôme raconte dans la vie de saint Hilarion, qu'Alexandre étant venu au tombeau d'Achille, envia le sort de ce héros qui avait trouvé dans Homère un chantre immortel; mille fois plus heureux celui qui mérita d'être loué par le Fils de Dieu lui-même! Remarquez en passant avec quelle générosité le Seigneur récompense nos bonnes actions : Jean avait rendu à Jésus-Christ un témoignage fidèle; Jésus-Christ à son tour daigne rendre à son Précurseur le plus glorieux témoignage.

I.

Après avoir parlé en général de l'éminente sainteté de Jean-Baptiste, la raison demande que nous arrivions à ses mérites, ou, si l'on veut, à ses titres de gloire particuliers. Or, c'est sans contredit un des plus glorieux que le Sauveur, qui se présente à nous comme un modèle parfait de sainteté, ait rendu son Précurseur semblable à lui sous beaucoup de rapports.

Et d'abord notre Seigneur eut la gloire d'être annoncé par un grand nombre de prophètes, et cette gloire il ne l'a pas enviée à son Précurseur, dont la venue sur la terre fut aussi prédite longtemps d'avance. Ecoutez Malachie : « Voici que j'envoie mon ange, et il préparera la voie devant ma face, » *Ecce ego mitto angelum meum, et præparabit viam ante faciem meam*, III, 1; et ailleurs : « Voici, dit le Seigneur, que je vous enverrai Elie le prophète. » *Ecce, ait Dominus, ego mittam vobis Eliam prophetam,* IV, 5. On appelle ainsi Jean-Baptiste, qui devait venir « dans l'esprit et la vertu d'Elie. » *In spiritu et virtute Eliæ.* Luc. I, 17. Car le Seigneur regarde plus l'unité de l'esprit que la substance du corps ou la parenté. Le Précurseur fut aussi montré à Isaïe, qui dit de lui : « Une voix a retenti au désert : Préparez le chemin du Seigneur. » *Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini,* XL, 3. Ensuite, de même que l'ange Gabriel annonça à la bienheureuse Vierge la conception, l'excellence, la dignité, la sainteté et le nom de notre Seigneur Jésus-Christ, ainsi le même

ange révéla d'avance à Zacharie la conception de Jean-Baptiste, sa mission de précurseur, sa dignité, sa sainteté et jusqu'au nom qu'il fallait lui donner. Et comme la conception et la naissance de notre Seigneur Jésus-Christ, né d'une mère vierge, est au-dessus des forces et de l'ordre de la nature, ainsi Jean, né d'une mère stérile et chargée d'années, ne fut conçu et mis au monde que par un double miracle. Ce qui fait dire à Eusèbe d'Emèse : « Une femme stérile, dont le sein semblait fermé, devient la mère de Jean-Baptiste; une vierge, contrairement aux lois de la nature, devient la mère de Jésus-Christ. » En outre, la naissance de notre Seigneur fut accompagnée de plusieurs miracles, puisqu'on entendit dans les airs le chant des anges, et que sur la terre les bergers et les mages vinrent adorer le divin Enfant; la gloire du miracle brillera aussi sur le berceau de Jean : sa mère, instruite par le Saint-Esprit, lui donne son nom; la langue de Zacharie se délie, et le saint vieillard, sous l'inspiration divine, célèbre dans un hymne plein de suavité et de magnificence le mystère de la rédemption du genre humain. Enfin, de même que, à la naissance de Jésus-Christ, un ange annonça aux bergers la joie qui en résulterait pour tout le peuple, ainsi l'ange Gabriel prédit la joie dont la naissance de Jean-Baptiste devait être la cause : « Beaucoup, dit-il, se réjouiront à sa naissance, » *et in nativitate ejus multi gaudebunt,* Luc. I, 14, prédiction dont la vérité éclate aujourd'hui dans le monde entier, puisque non-seulement les chrétiens, mais les Turcs eux-mêmes et les autres disciples du Coran célèbrent avec une commune allégresse le jour anniversaire de la naissance du Précurseur.

Que dirai-je de ce tressaillement merveilleux qu'éprouva Jean-Baptiste lorsque, encore renfermé dans le sein de sa mère, il fut lavé de la souillure originelle et rempli de l'Esprit-Saint? Aussi pouvons-nous nous écrier avec le même Eusèbe : « Quel est celui-ci, qui est sanctifié avant que de naître? Heureux, au moment de venir habiter cette terre misérable, d'avoir mérité de recevoir la grâce avant la vie, la bénédiction avant la lumière! » Un grand du monde regarderait comme une distinction flatteuse que le roi, revenant dans ses Etats après un long voyage, commençât par

venir loger dans son château. Eh bien! lorsque le Roi des cieux fut descendu ici-bas parmi les hommes, et eut fixé sa demeure dans le chaste sein de la très-sainte Vierge comme dans un palais royal, ce fut Jean-Baptiste, encore caché dans le sein maternel, qu'il voulut le premier visiter, saluer, purifier, remplir de l'Esprit-Saint, et réjouir par sa présence. Ici, Seigneur Jésus, quoique nous fassions le panégyrique de Jean-Baptiste, ce sont vos louanges que nous chantons, votre immense bonté, votre miséricorde, votre libéralité que nous annonçons. La source de faveurs si extraordinaires, ce ne sont pas les mérites de l'homme, c'est votre bonté sans mesure, vous qui aimez assez les âmes, qui êtes assez libéral envers les hommes pour leur accorder gratuitement ces bienfaits magnifiques. Par où nous voyons ce que nous pouvons espérer aussi de la divine miséricorde

II.

Voilà ce que l'ange Gabriel annonça à Zacharie qui, dans son étonnement, ne pouvait croire à de si grandes choses. Il ajoute encore cette circonstance, que Jean convertirait au Seigneur un grand nombre des enfants d'Israël; ce que le Précurseur accomplit par l'admirable exemple de sa vie et le tonnerre de sa parole. Sorti, par l'ordre de Dieu, du désert inconnu aux hommes, où il avait demeuré depuis son enfance, il frappe tellement les regards et les esprits que des hommes de tout rang, même des soldats, des publicains et des pharisiens, c'est-à-dire les gens les plus décriés et les plus corrompus, viennent à lui, confessant leurs péchés, et lui demandant ce qu'il faut faire pour échapper à la colère qui vient et au feu inextinguible dont il les menace, moins encore par sa parole que par son extérieur pénitent et l'incroyable austérité de sa vie. C'est ainsi qu'il réveilla les hommes endormis dans le péché et les porta à s'occuper de leur salut, comme les paroles mêmes de notre Seigneur semblent l'indiquer : « Depuis les jours de Jean-Baptiste jusqu'à présent, le royaume des cieux souffre violence. » *A diebus autem Joannis Baptistæ usque nunc regnum cœlorum vim patitur.* Matth. XI, 12; et ces autres :

« Chacun fait effort pour y entrer. » *Omnis in illud vim facit.* Luc. xvi, 16; comme s'il disait : Avant que ce prédicateur de la vérité et de la justice ne vînt dans le monde, les hommes, comme plongés dans un lourd sommeil, ne sentaient aucun désir d'entrer dans le royaume du ciel; mais dès que le tonnerre de cette parole eut retenti, les hommes, frappés de la crainte du jugement et de l'enfer, ouvrirent les yeux à la lumière de la vérité qui se levait pour eux, et se portèrent avec ardeur à l'affaire de leur salut, surtout les disciples de Jean-Baptiste.

Ajoutez une autre qualité du véritable prédicateur, qualité que le prophète Michée se glorifiait d'avoir reçue du Seigneur : « Pour moi, dit-il, j'ai été rempli de la force, de la justice et de la vertu de l'Esprit de Dieu, pour annoncer à Jacob son crime, et à Israël son iniquité. » *Verumtamen ego repletus sum fortitudine spiritus Domini, judicio et virtute, ut annuntiem Jacob scelus suum et Israel peccatum suum.* Mich. iii, 8. Jean-Baptiste était animé d'un si grand courage, que non-seulement il appela *race de vipères* les pharisiens, malgré leur réputation de piété, mais reprit le roi Hérode directement et à discours ouvert, sans avoir recours à une parole, comme le prophète Nathan le fit pour David : « Il ne vous est pas permis, lui dit-il, d'avoir la femme de votre frère. » *Non licet tibi habere uxorem fratris tui.* Marc. vi, 18. Il ose regarder en face l'éclat de la pourpre sans épouvante, le sceptre et la dignité royale; car ce n'est point la personne qu'il a en vue, mais la faute qui a fait du roi un tyran digne du supplice. C'est pourquoi le danger qu'il court ne l'empêche pas de lui reprocher avec force le crime d'adultère dont Hérode s'est rendu coupable. Cette constance de Jean-Baptiste mérita d'être louée par notre Seigneur lui-même, lorsqu'il dit aux Juifs dans l'Evangile : « Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? Un roseau agité par le vent? » *Quid existis in desertum videre? arundinem vento agitatam?* Matth. xi, 7. « Non, dit l'abbé Guerric, Jean n'est pas un roseau du désert, mais un cèdre du Paradis, mais une colonne du ciel, la gloire du genre humain, la merveille du monde, supérieur aux hommes par sa vertu et son mérite, inférieur aux anges par sa condition. Il n'est pas un roseau agité par le vent,

mais un palmier plus fort que la tempête, et que l'ouragan ne peut ébranler; ou si l'on veut, un cyprès planté pour toujours sur la montagne de Sion, trop élevé pour avoir à craindre la fureur des vents. Il n'est pas sujet aux tempêtes de l'air, celui qui est supérieur à toutes les passions du monde. Il a fixé ses racines dans le ciel, où ne se fait sentir le souffle d'aucun orage, d'où il contemple serein les vents qui se livrent des combats et les menaces du siècle. Qu'Hérode entre fureur, qu'Hérodiade dresse des embûches, que leur cœur, semblable à un volcan, bouillonne et vomisse une lave enflammée, qu'ils déploient toutes leurs forces, qu'ils mettent en œuvre toutes les inventions de leur malice : rien ne l'effraiera, rien ne le fera reculer, rien ne l'empêchera d'élever la voix contre une union incestueuse. Comment l'adversité feraitelle fléchir celui qui n'a pu accueillir la prospérité? Car Jean-Baptiste sentit le souffle caressant de la faveur populaire, sans être détourné de la voie droite où il marchait. »

III.

Tels sont, mes frères, les titres de gloire de Jean-Baptiste, que le messager céleste, avant sa conception et sa naissance, révéla à son père Zacharie. Ils suffisent, pour ne faire valoir ici que cette considération, à faire éclater l'immense bonté de notre Dieu et sa merveilleuse libéralité envers les hommes. Car qui n'aimerait, qui n'admirerait, qui n'adorerait une si grande charité de Dieu envers les hommes? Mais comme ces faveurs se rapportent surtout à la gloire du Précurseur, quelles actions de grâces, je vous le demande, quel amour ne rendra-t-il pas maintenant dans le ciel à l'Auteur de tant de bienfaits, après avoir été si aimé de lui, si orné de ses dons, prévenu par lui de si abondantes bénédictions?

Mais nous aussi, mes frères, nous devons de la reconnaissance pour ces faveurs célestes. Pourquoi cela? Parce qu'elles servaient à notre salut. Dieu, dans sa bonté et sa sagesse sans mesure, résolut de sauver le monde par le mystère de l'incarnation et de la passion de Jésus-Christ; mais il devait d'abord remplir de son

Esprit les prophètes, pour qu'ils annonçassent le Sauveur futur, préparer de même le Précurseur, afin qu'il le montrât du doigt, et les apôtres, afin qu'ils fissent connaître par la prédication le Messie venu sur la terre. L'admirable courage qui fut donné aux martyrs se rapporte aussi à notre salut. S'ils avaient abandonné la foi en Jésus-Christ, comment cette foi serait-elle arrivée jusqu'à nous pure et entière? Nous sommes donc redevables à Dieu pour toutes ces grâces. De là ces paroles de saint Paul : « Toutes choses sont à vous, soit Paul, soit Apollon, soit Céphas, soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit les choses présentes, soit les futures, tout est pour vous. » *Omnia vestra sunt, sive Paulus, sive Apollo, sive Cephas, sive mundus, sive vita, sive mors, sive præsentia, sive futura, omnia vestra sunt,* I Cor. III, 22 : *à vous,* c'est-à-dire, destiné à votre salut. Nous devons donc rendre des actions de grâces à Celui qui a préparé pour nous tous ces moyens de salut. C'est ainsi que les enfants regardent comme faites à eux-mêmes les largesses que leurs parents font à leurs précepteurs, parce qu'elles ne sont accordées à ceux-ci qu'en considération des enfants.

Mais arrivons à la dernière gloire de Jean-Baptiste, que nous avons réservée pour la fin. « Doué de l'esprit d'Elie, dit l'ange à Zacharie, il ramènera les incrédules à la prudence des justes. » *Et incredulos ad prudentiam justorum* (*convertet*). Luc. I, 17. Le messager céleste ne dit pas *la prudence* simplement, mais *la prudence des justes,* insinuant par là qu'il y a une prudence des justes, et une prudence des pécheurs. Le nom de prudence, dont la notion est très-large, s'applique spécialement à la conduite de l'homme qui juge, non d'après les mœurs et les idées corrompues des hommes, mais d'après la condition et la valeur véritable des choses. Car tous les troubles de la vie humaine ont leur source dans une fausse appréciation des choses et dans l'erreur de nos jugements. De là ces paroles de Sénèque : « En vain nous donnerons des préceptes, si auparavant on n'a pas l'opinion que l'on doit avoir de la pauvreté et des richesses, de la gloire et de l'ignominie, de la patrie et de l'exil. Estimons chaque chose sans tenir compte des idées vulgaires, et cherchons ce qu'elle est, non

le nom qu'on lui donne. » Et ailleurs : « Qu'y a-t-il d'aussi nécessaire que de savoir assigner à chaque chose sa juste valeur? » Le prophète Jérémie tient le même langage : « Si vous savez distinguer ce qui est précieux de ce qui est vil, vous serez alors comme la bouche de Dieu. » *Si separaveris pretiosum a vili, quasi os meum eris.* Jerem. xv, 19. Il y a beaucoup de choses viles, et beaucoup de choses précieuses; mais quoi de plus précieux que la vie future, qui est tout à la fois très-heureuse et éternelle? Et quoi de plus vil que la vie présente, qui est tout ensemble très-misérable et très-courte? Ensuite quoi de plus précieux que notre âme, que Dieu a destinée à la céleste béatitude? Et quoi de plus vil que notre corps, qui est maintenant un amas de corruption, et sera bientôt la pâture des vers? Les auteurs païens eux-mêmes ont parfaitement compris la différence qui existe entre les deux parties dont se compose l'homme. « L'une, dit Salluste, nous est commune avec les dieux, l'autre avec les bêtes. » Il était impossible de trouver des extrêmes plus opposés : quoi de plus grand que Dieu? Quoi de plus vil et de plus abject que la condition des bêtes?

Cela posé, la prudence des justes consiste à faire peu de cas de la vie présente, pour appliquer tous ses soins et toutes ses pensées à mériter la vie future; par conséquent à n'avoir pour le corps qu'un soin raisonnable, mais à cultiver l'âme nuit et jour et à l'orner de dons célestes. La prudence des pécheurs, au contraire, consiste à faire peu de cas de la vie éternelle, pour mettre toute son application à acquérir, à entasser les biens fragiles et périssables de cette vie; à négliger l'âme, la plus noble portion de nous-mêmes, pour se faire l'esclave du corps, le caresser, le flatter, rechercher pour lui tous les plaisirs, toutes les jouissances imaginables, parcourir les terres et les mers afin de les lui procurer, et, ce qui est le comble de la folie, exposer pour lui sa vie à mille dangers, à la mort même. Telle est la prudence des justes, et telle est celle des pécheurs, que dis-je? du monde presque tout entier. En effet, si vous promenez vos regards sur le globe terrestre, combien peu en trouverez-vous qui cultivent leur âme comme elle le mérite, et combien n'en trouverez-vous pas qui se

font un dieu de leur ventre, qui rapportent tout aux plaisirs et aux jouissances du corps? Je ne puis mieux flétrir l'imprudence de ces hommes qu'en empruntant pour la condamner la philosophie d'un païen; voici comment s'exprime Sénèque : « J'avoue que nous aimons naturellement notre corps; ce que je combats, ce n'est pas qu'il faille satisfaire ses besoins, c'est que l'on doive être son esclave. Il sera l'esclave de bien des tyrans, celui qui l'est de son corps, qui a pour lui trop de sollicitude, et qui rapporte tout à lui. Nous devons nous conduire, non comme si nous vivions pour le corps, mais comme ne pouvant vivre sans lui. Celui qui l'aime trop est agité de mille craintes, accablé de mille soucis, exposé à mille bassesses; rien d'honnête et de raisonnable ne le contente. Qu'on ait soin de lui, je le veux, pourvu qu'on soit prêt à le livrer au bûcher si la raison, si l'honneur, si la bonne foi l'exige. Je suis trop grand, et ma fin est trop haute, pour me faire l'esclave de mon corps; je ne prétends voir en lui qu'une chaîne à ma liberté. Je l'oppose à la fortune, pour qu'elle décharge sur lui tous ses coups, sans pouvoir faire arriver une blessure jusqu'à mon âme. Jamais cette chair ne me forcera de craindre, d'avoir recours à une feinte indigne d'un homme de bien, à un mensonge qui lui profite. Lorsque cela me conviendra, je romprai les liens qui m'unissent à lui; et pendant que ces liens existent, nous ne serons pas associés comme un égal à un égal l'âme tiendra les rênes et commandera. Le mépris de son corps est une marque certaine de liberté. » Ainsi parle Sénèque, et ce langage doit nous couvrir de confusion, nous qui, éclairés des lumières de la foi, ne faisons pas ce qu'un païen, privé de ce flambeau, atteste avoir pratiqué.

Mais, pour démontrer cette philosophie, l'exemple le plus éloquent n'est-il pas celui du bienheureux Précurseur? Qui pourrait décrire la beauté des vertus, la richesse des dons célestes dont l'Esprit-Saint prit soin d'orner son âme depuis le jour où il le fit tressaillir dans le sein maternel jusqu'au dernier moment de sa vie? La vie corporelle de Jean-Baptiste, au contraire, il la laisse livrer à vil prix. Le Psalmiste range parmi les supplices les plus rigoureux de la colère du Seigneur, qu'il ait vendu son peuple

sans en recevoir le prix : *Vendidisti populum tuum sine pretio*. Ps. XLIII, 13. Il en fut ainsi pour la tête de Jean-Baptiste. Une jeune fille avait dansé : quelque friandise empruntée à la table du festin eût été pour elle une récompense suffisante ; et à la place de cette friandise, on coupe la tête du Précurseur et on la lui donne. Saint Pierre Chrysologue fait éclater ainsi sa juste indignation pour une pareille indignité : « En ce jour, dit-il, où l'Eglise nous rappelle la vertu de Jean-Baptiste et la cruauté d'Hérode, les entrailles se confondent, les cœurs tremblent, la vue s'obscurcit, l'intelligence s'émousse, les oreilles se ferment. Comment tous les sens de l'homme ne seraient-ils pas bouleversés quand la grandeur du crime triomphe de la grandeur de la vertu? Jean, l'école des vertus, le maître de la vie, l'exemplaire de la sainteté, la règle de la justice, le miroir de la virginité, la marque de la pudeur, le modèle de la chasteté, la voie de la pénitence, le pardon des péchés, la discipline de la foi ; Jean, plus grand que les hommes, égal aux anges, est sacrifié à un incestueux, est livré à une adultère, est donné à une danseuse. Celui qui avait brisé les liens des pécheurs est chargé des liens des pécheurs, de telle sorte que, le pardon étant enchaîné, il n'y ait plus lieu de pardonner. *Il le lia,* dit l'Evangile, *et le mit en prison.* Hérode, tu commets un adultère, et c'est Jean qui est jeté en prison ! Où est l'ordre? où est la pudeur? où est l'opinion des hommes? où est Dieu? où est l'homme? où est la justice? où est la loi? où sont les droits de la nature elle-même? Tout est confondu, ô Hérode, par tes actes, par tes ordres, par ton jugement. » Nous comprenons par là quelle différence il y a entre le soin que le Seigneur prit de l'âme de saint Jean-Baptiste, et celui qu'il prit de son corps. Tandis qu'il orna son âme de toutes les vertus depuis le sein maternel jusqu'à la fin de sa vie, il abandonna son corps, usé déjà par d'incroyables austérités, à une adultère et à une danseuse.

Voilà la prudence véritable, que Jean-Baptiste nous enseigne, non-seulement par ses paroles, mais surtout par son exemple, afin que, reconnaissant ce que nous devons et à la dignité de notre âme, et à la bassesse de notre corps, nous donnions à l'un

et à l'autre le soin qu'il mérite. Quiconque donc aspire à la félicité et à la gloire du Précurseur, qu'il imite les vertus du Précurseur; que, faisant peu de cas de son corps mortel et le tenant sous le joug de l'esprit, il mette toute son application à embellir son âme des dons de la grâce, à l'enrichir des trésors du ciel. Faire cela avec courage et constance, c'est avoir trouvé la prudence des justes, que Jean-Baptiste eut pour mission de ramener sur la terre. Prenons-là pour guide et pour maîtresse, et, marchant dans la voie droite du salut, nous arriverons heureusement à l'héritage des justes, à l'éternelle béatitude, que notre Seigneur Jésus-Christ nous a méritée par son sang. Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

LA FÊTE DES SAINTS APOTRES PIERRE ET PAUL.

1° EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — 2° FOI DE SAINT PIERRE ET CHARITÉ DE SAINT PAUL.

Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.

Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. *Matth.* XVI, 18.

Nous célébrons en ce jour, mes très-chers frères, l'anniversaire de la mort glorieuse des bienheureux apôtres Pierre et Paul, changés tous deux, par un éclatant bienfait de Dieu, l'un d'humble pêcheur en docteur, l'autre de persécuteur en défenseur et héraut de la foi. C'est d'eux principalement que notre Seigneur a voulu se servir pour fonder son Eglise, afin que la faiblesse des instruments fît davantage éclater sa gloire. Ce qui rend si célèbre la victoire de David contre le Philistin, c'est qu'on y voit un enfant, sans autre arme qu'une fronde, terrasser un géant; ce qui relève le courage de Samson, c'est d'avoir, avec une mâchoire d'âne, tué mille ennemis et mis en déroute le camp des Philistins. Ainsi

la toute-puissance de notre Dieu apparaît avec éclat lorsque douze pêcheurs lui suffisent pour détruire la puissance du monde, renverser les autels des idoles, et sur leurs débris fonder son Eglise. Ces deux apôtres, entre tous les autres, ont surtout travaillé à ce grand ouvrage. Ils sont les deux grands luminaires que le Seigneur a placés au firmament de son Eglise pour l'éclairer par la splendeur de la doctrine et de la sainteté. Ils sont les deux trompettes célestes, qui ont fait retentir la parole évangélique dans le monde entier, « l'Evangile, dit l'Apôtre, ayant été prèché par eux à toutes les créatures qui sont sous le ciel. » *Evangelium quod prædicatum est in universa creatura quæ sub cœlo est.* Coloss. I, 23. Ils sont les deux grands fleuves coulant au milieu du paradis, lesquels, arrosant le monde de leurs eaux salutaires, y ont fait croître des fruits de justice et de piété. Ils sont enfin les braves capitaines de Jésus-Christ, qui soumit par eux l'univers à son autorité et à son empire. Et comme le monde était partagé en deux peuples, les Juifs et les Gentils, il choisit, pour conquérir ces derniers, Paul, surnommé pour cette raison l'Apôtre des Gentils, pour conquérir les premiers, Pierre, qui annonça l'Evangile aux Juifs dispersés dans le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie et la Bithynie, et les amena à la foi du Sauveur Jésus. Lors donc que ces deux chefs intrépides, la conquête du monde étant achevée, firent leur entrée triomphale dans la Jérusalem céleste, ayant à la main les insignes de leur martyre, l'un une croix, l'autre une épée, avec quelle allégresse, je vous le demande, ne furent-ils pas reçus parmi la cour céleste ? Que si Rome païenne, aux jours de sa splendeur, déployait tant de pompe et de magnificence lorsqu'un de ses généraux rentrait dans ses murs après avoir conquis une province ou ajouté à l'empire un nouveau royaume, qui pourrait décrire le triomphe préparé dans le ciel à ces deux apôtres, qui avaient arraché tant de provinces et de royaumes à la tyrannie du prince de ce monde, les avait éclairés de la lumière de la vérité et soumis à leur roi légitime, notre Seigneur Jésus-Christ? Et si le ciel est dans la joie, que ne doit pas faire la terre qui, ayant reçu d'eux une semence spirituelle et divine, ne cesse pas de porter des fruits de vie éternelle? Car nous tous qui

sommes chrétiens et croyons en Jésus-Christ, c'est à eux que nous sommes redevables de notre foi; ils en ont les premiers jeté les fondements, et l'édifice, conservé par leurs successeurs, est resté debout jusqu'à nos jours. Or, de même que les hérésiarques souffrent dans l'enfer un supplice particulier chaque fois que la justice divine y précipite un de leurs disciples, de même ces glorieux princes reçoivent dans le ciel un accroissement de joie et de gloire toutes les fois qu'ils y voient arriver quelque fidèle, qu'ils accueillent avec une paternelle affection comme leur fils spirituel. Il convient donc que nous, leurs enfants, nous célébrions leur fête en ce jour avec autant de religion que de piété. Pour le faire dignement, implorons humblement l'assistance divine par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

La foi en Jésus-Christ, médiateur et sauveur, étant le fondement de la religion chrétienne et de toute l'économie de notre salut, c'est elle que le Maître céleste s'est surtout appliqué à enraciner dans l'âme de ses disciples. Il s'est servi pour cela d'un moyen très-efficace. Les ayant appelés auprès de lui, il leur demanda : « Qui dit-on qu'est le Fils de l'homme. » Par cette question adressée à ses disciples, notre Seigneur avertit, non-seulement les pasteurs de l'Eglise, mais encore chacun de nous, d'interroger nos amis les plus fidèles pour savoir ce qu'ils pensent de nous, de nous interroger nous-mêmes, mettant de côté tout amour-propre, non pas à de rares intervalles, mais tous les jours, de plaider notre cause au tribunal de notre propre conscience, et de nous punir au besoin lorsqu'il nous a échappé une faute ou une imperfection. Celui qui soumettra sa conduite à cet examen, sera bientôt délivré de ses défauts. Tous les Pères conseillent cet exercice, mais surtout Eusèbe d'Emèse nous y exhorte en ces termes : « Châtions-nous nous-mêmes chaque jour, rendons-nous un compte exact de notre conduite? Que chaque âme se parle à elle-même dans le secret de son cœur, et se dise : Voyons si j'ai passé ce jour sans péché, sans envie, sans dispute, sans murmure; voyons si j'ai fait aujourd'hui quelque progrès, si j'ai contribué du moins à l'édification des autres : je pense qu'aujour-

d'hui j'ai menti, je me suis parjuré, j'ai succombé à la colère ou à la concupiscence, que je n'ai fait de bien à personne, que je n'ai point gémi dans la crainte de la mort éternelle. Qui me rendra ce jour que j'ai perdu en occupations frivoles, que j'ai consumé en pensées coupables et criminelles ? » Le conseil de ce saint personnage est si salutaire, que quiconque le suivra, n'aura rien à craindre du jugement dernier, c'est-à-dire de ce qu'il y a pour l'homme de plus terrible, puisqu'il décide de notre éternité. C'est l'Apôtre qui l'atteste au chapitre XI[e] de la première Epître aux Corinthiens : « Si nous nous jugions nous-mêmes, dit-il, nous ne serions pas jugés. » *Si nosmetipsos dijudicaremus, non utique judicaremur.* Car celui qui agit ainsi, avant le jugement se prépare la justice, et il pourra dire à son juge : « N'entrez pas en jugement avec votre serviteur, » Seigneur, parce que, averti par la parole de votre Apôtre, je me suis jugé moi-même. Qui de nous, mes frères, dans la crainte du danger qui le menace, s'examine de telle sorte qu'il arrive à ce redoutable tribunal, non plus à juger, mais déjà jugé?

Lorsque le Sauveur leur eut adressé cette question, les disciples rapportèrent les diverses opinions de la multitude. « Les uns disent que c'est Jean-Baptiste, d'autres Elie, d'autres Jérémie ou quelqu'un des prophètes. » *Alii Joannem Baptistam, alii vero Eliam, alii Jeremiam, aut unum ex prophetis.* Matth. XVI, 14, 15. Ces hommes croyaient sans doute, comme les philosophes pythagoriciens, à la transmigration des âmes. « Et vous, leur demanda Jésus, qui dites-vous que je suis? » *Vos autem, quem me esse dicitis?* « Et vous : » ce premier mot est emphatique, comme disent les rhéteurs. C'est comme si notre Seigneur disait : Le peuple qui ne reconnaît pas la vertu de mes œuvres, pense cela; mais vous, qui êtes continuellement avec moi, qui chaque jour entendez ma doctrine, voyez mes miracles et contemplez ma vie, plus étonnante encore que mes miracles, « qui dites-vous que je suis? » Voyez-vous, mes frères, comment il exigeait une connaissance plus parfaite de sa divinité de la part de ceux qu'il avait appelé à un genre de vie plus élevé? » On demande davantage à celui à qui on a plus donné. Ainsi le Seigneur exigeait

plus de ses disciples que du peuple; ainsi encore au jugement dernier il exigera plus de ses prêtres que des simples fidèles. Vous, prêtres, qui êtes fiers de remonter à Pierre, l'auteur et le père de votre ordre; vous qui chaque jour tenez dans vos mains le Fils de Dieu; vous qui, assis chaque jour à la table du Seigneur, mangez l'Agneau sans tache; vous qui êtes les dispensateurs de la grâce et du sang de Jésus-Christ, vous qui avez les clefs du royaume des cieux; vous qui « vous tenez dans la maison du Seigneur, dans les parvis de notre Dieu; » vous qui avez nuit et jour sur vos lèvres les oracles divins, et remplissez sur la terre l'office des anges; vous dont le nom est clercs, c'est-à-dire portion du Seigneur, parce que, comme le dit saint Jérôme, ou bien le Seigneur doit être votre héritage, ou bien vous devez être l'héritage du Seigneur; vous qui, comme les Nazaréens du Nouveau-Testament, vous êtes consacrés au Seigneur, et lui avez offert vos corps par le vœu de chasteté, vos biens par le vœu de pauvreté, votre volonté par le vœu d'obéissance; vous qui êtes la lumière du monde, le sel de la terre et les conducteurs du peuple chrétien; vous enfin que le trésor public nourrit et entretient pour pratiquer la vertu et la piété, combien, dites-moi, l'emportez-vous par la justice et la vertu sur le peuple qui est si inférieur à vous pour la dignité. Pourrait-on vous appliquer la parole du Prophète : « Tel est le peuple, tel est le prêtre? » Ou celle de saint Bernard : « Plût à Dieu que le prêtre fût comme le peuple? » Au jour redoutable du jugement dernier, ne verra-t-on pas de pauvres femmes qui auront été pendant leur vie plus empressées à faire le bien, plus charitables envers les pauvres, plus courageuses pour combattre le démon, plus pieuses enfin dans la prière que des prêtres dont les mains touchent chaque jour le corps sacré du Sauveur? Ces femmes, et beaucoup d'hommes qui auront vécu dans le siècle, s'élèveront au jugement contre un grand nombre de prêtres et de religieux, et, par leurs exemples de dévotion et de vertu, condamneront ceux qui, obligés par état à vivre saintement, ont négligé leurs devoirs. Mais revenons au texte évangélique.

Aussitôt que notre Seigneur eut demandé à ses disciples ce

qu'ils pensaient de lui, Pierre, s'élevant au-dessus des apparences corporelles, et ne s'arrêtant pas à la substance de la chair et du sang, proclama en Jésus-Christ la gloire de la divinité. « Tu es heureux, Simon, fils de Jean, lui dit le Sauveur, car ni la chair ni le sang ne te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi, je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise; et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » *Beatus es, Simon Barjona, quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus qui est in cœlis. Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* Matth. XVI, 16-18. Saint Jean Chrysostome nous enseigne qu'il y a dans ces paroles un grand miracle, qui confirme admirablement la foi catholique. Prédire, en effet, que l'Eglise sera attaquée dans la suite des siècles, et qu'elle demeurera inébranlable malgré tous les coups qu'on lui pourra porter, n'est-ce pas une chose qui dépasse la portée de l'intelligence humaine? Tout homme sensé doit l'avouer. Eh bien, cette prophétie ne s'est-elle pas réalisée? Quelle objection pourrait ici faire valoir un incrédule? Est-ce que les faits ne sont pas parfaitement d'accord avec les paroles? Que de combats livrés contre l'Eglise! Que d'armées organisées pour la renverser! Que de persécutions et de supplices inventés contre elle! Grils, catapultes, chaudières ardentes, bûchers, lacs et précipices, dents des bêtes féroces, exils, proscriptions, tous les genres de tourments ont été employés contre les chrétiens. Et ce ne sont pas seulement les étrangers qui l'ont persécutée; ses propres enfants lui ont fait la guerre. Que dis-je? Selon une autre parole du Sauveur, on a vu le père livrer son fils à la mort, la mère sa fille, et l'ami son ami. Cependant aucun de ces coups ne renversa l'Eglise, ne l'empêcha même de s'accroître. Et remarquez que c'est à sa naissance, et pour ainsi dire dans son berceau, qu'elle a été ainsi combattue. Si les persécutions étaient venues lorsque déjà l'Evangile avait enfoncé dans la terre de profondes racines et couvrait l'univers de ses rameaux, rien d'étonnant que ce grand arbre eût résisté. Mais il n'en est pas ainsi : le grain de sénevé venait d'être jeté en terre; une tige encore frêle en sortait

à peine lorsque se déchaîna l'orage; et l'arbre naissant, loin d'être renversé, continua de grandir et de se fortifier : certes, voilà un des plus étonnants miracles. Et pour que personne ne puisse dire que c'est grâce à la protection des rois que l'Eglise est affermie maintenant, Dieu a permis qu'elle fût attaquée dans son enfance, au moment de sa plus grande faiblesse, afin que tout le monde sache que si elle est maintenant en sûreté, elle le doit, non à l'influence des princes de la terre, mais à la puissance de Dieu. Telle est l'explication que donne saint Jean Chrysostome de la promesse par laquelle notre Seigneur prédit l'accroissement de l'Eglise et sa force inexpugnable.

Mais ne passons pas sous silence cette autre promesse magnifique que Jésus fit à Pierre de lui donner les clefs du royaume des cieux. Cette puissance ne fut pas conférée seulement pour la gloire de Pierre, mais aussi pour notre salut; car ce n'est pas pour lui seul, mais aussi pour nous, qu'il reçut ces clefs. Or, cette grâce se rapporte non à la loi, mais à l'Evangile. Il y a, entre la loi et l'Evangile, une grande différence : la loi demande, l'Evangile donne; la loi épouvante, l'Evangile console; la loi commande l'obéissance, l'Evangile confère la grâce pour obéir; la loi montre la voie du ciel, l'Evangile donne des forces pour y marcher; la loi renferme la lettre qui tue, l'Evangile l'esprit qui vivifie; la loi enfin est appelée par l'Apôtre un ministère de mort, l'Evangile un ministère d'esprit et de vie. L'*Evangile*, en effet, signifie la *bonne* et heureuse *nouvelle* que Dieu nous reçoit par Jésus-Christ dans sa grâce et dans son amitié, qu'il nous donne une part à ses mérites, qu'il nous accorde par lui la grâce de l'Esprit-Saint, le pardon de nos péchés, l'adoption des enfants de Dieu, le droit à l'éternel héritage, et qu'enfin il met dans nos cœurs l'Esprit de son Fils. Tous les jours, dans nos églises, nous rendons hommage à cette dignité de l'Evangile par une cérémonie solennelle. Tandis que nous restons assis pendant la lecture des écrits des prophètes ou des apôtres, nous nous levons et nous découvrons la tête pour entendre l'Evangile, et nos cierges allumés attestent qu'à la lumière de la doctrine évangélique le monde est sorti des plus

épaisses ténèbres. Les paroles par lesquelles notre Seigneur promit à Pierre les clefs du ciel, regardent donc, non la loi, mais la bonne nouvelle de l'Evangile; car ce n'est pas seulement à Pierre, mais à tous ceux qui tiennent sa place dans l'Eglise, qu'est accordé ce merveilleux pouvoir de remettre les péchés, de conférer la grâce de l'Esprit-Saint, de réconcilier les hommes avec Dieu, de rendre pures comme le soleil des âmes couvertes des souillures du péché, de leur ouvrir les portes du ciel fermées pour elles, et d'en faire les compagnes des anges, en les faisant passer de l'état d'éternelle damnation à l'état de salut éternel, puisque le pouvoir des clefs change l'attrition en contrition, et par là même l'état de péché en l'état de grâce.

Quelle est donc la bonté et la miséricorde de notre Dieu, d'avoir confié les clefs du ciel à un homme qui vit sur la terre! Quelle condescendance d'avoir donné à un homme ce qui est la prérogative de la divinité, le pouvoir de remettre les péchés! Ainsi, mon frère, si vos crimes vous ont fermé le ciel, il n'est pas nécessaire ou que vous passiez les mers, ou que vous alliez à l'extrémité du monde, ou que vous fassiez couler le sang des animaux selon l'usage de la loi ancienne; il suffit que touché de repentir vous confessiez vos fautes au ministre de l'Eglise, joignant à la confession le regret du passé et le bon propos pour l'avenir, et, avec le pardon de vos péchés, vous recevrez la grâce et l'amitié de Dieu. Voilà, à proprement parler, voilà l'Evangile, voilà la bonne, l'heureuse nouvelle par excellence, la grâce au-dessus de toutes les grâces, conférée au monde par le mérite du sang de Jésus-Christ, « qui, dit saint Jean, nous a aimés et nous a lavés de nos péchés dans son sang. » *Qui dilexit nos, et lavit nos a peccatis nostris in sanguine suo.* Apoc. I, 5. Mais si cette nouvelle est heureuse et bonne à ceux qui usent souvent de ce bienfait céleste pour sanctifier leurs âmes et se purifier des souillures du péché, elle est, au contraire, funeste par leur faute à ceux qui rejettent les remèdes qui leur sont offerts, ou n'en usent que par contrainte. Dans le jugement qui attend tout homme à l'heure de la mort, ils n'auront aucune excuse de leur négligence et de leur vie criminelle, puisqu'ils n'auront pas voulu recevoir

le bienfait qu'on leur offrait gratuitement et que le Fils unique de Dieu avait acheté au prix de son sang, non pour lui-même, mais pour nous. L'évangile de cette fête expliqué, passons à l'éloge des bienheureux apôtres.

I.

Car aujourd'hui, mes frères, l'Eglise célèbre par une fête solennelle le martyre des saints apôtres Pierre et Paul, ces glorieux princes de la terre, qui s'aimèrent pendant leur vie, et que la mort ne sépara point. Dans l'opinion des hommes, rien de plus affreux que la mort. Mais « faites attention, mes frères, dit saint Bernard, au jugement de l'Eglise, qui juge selon la foi, non selon l'apparence : c'est la mort des apôtres qu'elle célèbre avec plus de solennité. Aujourd'hui Pierre a été attaché à la croix, aujourd'hui Paul a eu la tête tranchée : voilà la cause de cette fête, voilà l'objet de notre joie. » En consacrant à ces souvenirs un jour de fête et de joie, l'Eglise a donc pour guide l'Esprit de l'Epoux, l'Esprit du Seigneur, « devant lequel, comme le chante le Psalmiste, est précieuse la mort des saints. » *Pretiosa est in conspectu Domini mors sanctorum ejus.* Ps. CXV, 15. « Ils ont paru mourir aux yeux des insensés, et cependant ils sont dans la paix. » *Visi sunt oculis insipientium mori, illi autem sunt in pace.* « Leur affliction a été légère, et leur récompense sera grande, parce que Dieu les a éprouvés et les a trouvés dignes de lui. » *In paucis quidem vexati, in multis bene disponentur : quoniam Deus tentavit eos, et invenit illos dignos se.* Sapient. III, 2, 4, 5. Comment ces deux princes de l'Eglise furent persécutés par le monde, et avec quel courage et quelle constance ils souffrirent la persécution, c'est ce que nous devons exposer brièvement.

Et d'abord nous lisons au livre des Actes, chap. XII, que Pierre ayant été arrêté par Hérode, fut jeté en prison et condamné à mort, et qu'il devait subir son supplice devant le peuple quelques jours après Pâques, pour assouvir par son sang la rage de ses ennemis. Là, couché entre deux soldats, lié de deux chaînes, il était enseveli dans un profond sommeil, lorsque l'ange le réveilla. Qui de nous, placé dans une telle extrémité, entouré d'un si

grand nombre de soldats qui gardaient la prison, aurait pu goûter le sommeil?

Mais, sans nous arrêter à ce combat, dont il fut délivré par les prières de l'Eglise, arrivons à son martyre auquel il se soumit volontairement sans être contraint par personne. Cédant aux prières et aux instances des fidèles, il était sorti de la ville de Rome pour échapper au danger qui le menaçait, lorsqu'il rencontra sur le chemin son Maître bien-aimé. « Où allez-vous, Seigneur, lui demanda Pierre? » Le Sauveur lui répondit : « Je vais à Rome pour y être de nouveau crucifié. » Jésus ne voulut pas priver de la gloire du martyre son cher disciple, qui devait lui être semblable, non-seulement par la dignité de ses fonctions, mais encore par la gloire de ses souffrances. Pierre ayant compris que la volonté de son Maître était qu'il scellât par son sang la foi qu'il avait prêchée pendant sa vie, rentra aussitôt dans la ville, et fut condamné au supplice de la croix. Ce supplice, qui avait été celui de son Maître, lui parut si glorieux, que, renonçant volontairement à une partie de cette gloire, et ne se croyant pas digne d'une si parfaite ressemblance avec notre Seigneur, il pria ses bourreaux de l'attacher à la croix la tête en bas. Le bienheureux Maxime relève en ces termes cet acte d'humilité et de constance : « Tel est Pierre, qui, conduit à la croix comme disciple du Crucifié, demande à être attaché la tête en bas, trouvant le moyen, sans refuser la souffrance, d'éviter la gloire d'une ressemblance parfaite avec Jésus-Christ, et de pratiquer au milieu des tourments la vertu fondamentale de la religion chrétienne, l'humilité. Avec quel courage, mes bien-aimés, ne dut-il pas marcher à la croix, celui qui, loin de craindre la mort, sut faire ainsi les apprêts du supplice! » Pierre consomma ainsi son martyre, laissant dans sa mort à toute l'Eglise un exemple admirable d'humilité, d'amour de Dieu et d'intrépidité dans les tourments : puissions-nous l'avoir toujours devant les yeux!

II.

Que dirons-nous de Paul, son compagnon? Par quelles paroles, par quelles louanges célébrerons-nous ses vertus et ses combats?

Nous n'en voulons point d'autres que celles dont le Seigneur se servit lui-même. Comme Ananie lui disait : « Seigneur, j'ai appris d'un grand nombre de personnes combien cet homme a fait de maux à vos saints dans Jérusalem, » *audivi a multis de viro hoc, quanta mala fecerit sanctis tuis in Jerusalem,* le Seigneur lui répondit : « Va, car cet homme m'est un vase d'élection, pour porter mon nom devant les Gentils, les rois et les enfants d'Israël. Et je lui montrerai combien il faut qu'il souffre pour mon nom. » *Vade, quia vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus, et regibus, et filiis Israel. Ego enim ostendam ei, quanta oporteat eum pro nomine meo pati.* Act. IX, 13, 15, 16. Ainsi, ce que Dieu relève dans saint Paul, à l'exclusion de tous les autres mérites, c'est son courage dans les souffrances et les persécutions. Il ne dit pas : Je l'ai ravi jusqu'au troisième ciel, dans le paradis ; je lui ai révélé les mystères du ciel, qu'il n'est pas donné à l'homme d'exprimer ; je l'ai fait apôtre, le docteur et le maître des Gentils. Dieu qui estime avec une souveraine sagesse les vertus et les dons célestes, garde le silence sur toutes ces prérogatives, pour ne parler que du courage de Paul au milieu des souffrances, tant cette vertu est excellente, tant elle a de grandeur et d'éclat.

Il ne sera pas sans utilité de rechercher ici d'où est venue à Paul cette constance dans les travaux et les persécutions. Nous lisons au livre du Deutéronome (XXXII, 4) que « les œuvres de Dieu sont parfaites, » *Dei perfecta sunt opera,* et au livre de la Sagesse (VIII, 1), qu'il « atteint avec force depuis une extrémité jusqu'à l'autre, et dispose tout avec douceur, » *attingit a fine ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter.* Or, Dieu dispose avec douceur quand il prépare les causes les plus propres à opérer les effets qu'il veut produire. Ainsi, par exemple, voulant que les pères et les mères prennent soin de leurs enfants et ne se laissent pas rebuter par les fatigues et les peines qu'ils ont à les élever, il a mis dans le cœur des parents un ardent amour pour leurs enfants, amour qui leur fait supporter pour eux toutes sortes d'incommodités. De même le Seigneur ayant destiné Paul à prêcher son Evangile et à travailler au salut des hommes, il imprima dans

son âme une si grande charité pour eux, il y alluma une soif si ardente de leur salut, qu'aucune fatigue, aucun danger, aucun combat, aucune extrémité ne put jamais l'empêcher de s'écrier du fond de son cœur : « J'endure tout pour l'amour des élus, afin qu'ils acquièrent aussi le salut qui est en Jésus-Christ. » *Omnia sustineo propter electos, ut et ipsi salutem consequantur, quæ est in Christo Jesu.* II Tim. II, 10. Lui-même, écrivant aux chrétiens de Philippes, atteste par serment la grandeur de cette charité : « Dieu m'est témoin avec quelle tendresse je vous aime tous dans les entrailles de Jésus-Christ, » *testis mihi est Deus, quomodo cupiam omnes vos in visceribus Jesu Christi,* Philipp. I, 8, c'est-à-dire, d'un amour que la grâce de Jésus-Christ, non la nature ou le sang, a mis en moi. Il écrit de même aux Corinthiens : « Nos entrailles ne sont point à l'étroit pour vous; mais les vôtres le sont pour nous. » *Non angustiamini in nobis, angustiamur autem in visceribus vestris,* II Cor. VI, 12, c'est-à-dire, moi seul je vous embrasse dans le sein très-vaste de ma charité, et cependant vous ne me rendez pas amour pour amour.

Mais je pense, mes frères, qu'il vous sera agréable que je vous montre par les paroles mêmes de Paul, les effets et les manifestations de cette immense charité. L'amour se manifeste soit par les paroles, soit par les sentiments, soit par les œuvres. Et d'abord, pour ce qui regarde les paroles, ceux qui aiment ardemment, ont toujours sur les lèvres des paroles tendres et affectueuses, car « la bouche parle de l'abondance du cœur. » *Ex abundantia cordis os loquitur.* Matth. XII, 34. Or, voici comment s'exprime saint Paul en parlant aux Philippiens, qu'il disait tout à l'heure aimer dans les entrailles de Jésus-Christ : « C'est pourquoi, mes frères, très-chers et très-désirés, qui êtes ma joie et ma couronne, continuez, mes bien-aimés, et demeurez fermes dans le Seigneur. » *Itaque, fratres mei charissimi et desideratissimi, gaudium meum et corona mea, sic state in Domino, charissimi.* Philipp. IV, 1. Quelle mère, je vous le demande, adresserait à son enfant bien-aimé des paroles plus tendres, des noms plus affectueux? Mais voici un langage plus tendre et plus suave encore : « Nous n'avons usé d'aucune parole de flatterie, vous le savez, écrit-il aux Thessalo-

niciens (I, II, 5-8), et notre ministère n'a point servi de prétexte à notre avarice : Dieu en est témoin ; et nous n'avons pas non plus recherché la gloire de la part des hommes, ni de vous, ni d'aucun autre. Nous pouvions, comme apôtres de Jésus-Christ, vous être à charge ; mais nous nous sommes rendus petits parmi vous, comme une nourrice qui a soin de ses enfants. Ainsi, dans l'affection que nous ressentions pour vous, nous aurions souhaité de vous donner non-seulement la connaissance de l'Evangile de Dieu, mais aussi notre propre vie, tant était grand l'amour que nous vous portions[1]. » Je ne sache pas qu'il soit possible de parler un langage plus affectueux.

Quelles flammes, quelles étincelles ne devaient pas jaillir d'une charité si ardente ! Celui qui aime, dit-il dans l'épître aux Romains « se réjouit avec ceux qui sont dans la joie, pleure avec ceux qui pleurent, » *gaudere cum gaudentibus, flere cum flentibus,* Rom. XII, 15, c'est-à-dire qu'il regarde les joies et les peines des autres comme les siennes propres et qu'il les partage : ce qui est l'opposé de l'envie. Or, Paul se réjouissait du bonheur des autres jusqu'à écrire aux Thessaloniciens : « Nous vivons maintenant si vous demeurez fermes dans le Seigneur. » *Nunc vivimus, si vos statis in Domino,* I, III, 8. Il n'a point d'autre vie que le salut et la fidélité de ceux qu'il a enfantés à Jésus-Christ. D'autre part, comme le malheur du prochain l'émeut et l'attendrit ! Il écrit aux Corinthiens : « Qui est faible parmi vous, sans que je m'affaiblisse avec lui ? Qui est scandalisé, sans que j'en éprouve une cuisante douleur ? » *Quis infirmatur, et ego non infirmor ? Quis scandalizatur, et ego non uror ?* II Cor. XI, 29. Ayant appris que plusieurs fidèles de cette Eglise étaient tombés dans des fautes graves, il pleure ainsi leurs péchés : « Je vous écrivis dans une extrême affliction, dans un serrement de cœur, et avec une grande abondance de larmes, non dans le dessein de vous attrister, mais pour

[1] Neque enim aliquando fuimus in sermone adulationis, sicut scitis, neque in occasione avaritiæ, Deus testis est ; nec quærentes ab hominibus gloriam, neque a vobis, neque ab aliis. Cum possemus vobis oneri esse ut Christi apostoli ; sed facti sumus parvuli in medio vestrum, tanquàm si nutrix foveat filios suos, Ita desiderantes vos, cupide volebamus tradere vobis non solum Evangelium Dei, sed etiam animas nostras : quoniam charissimi nobis facti estis.

vous faire connaître la charité toute particulière que j'ai pour vous. » *Nam ex multa tribulatione et angustia cordis scripsi vobis per multas lacrymas : non ut contristemini, sed ut sciatis, quam charitatem habeam abundantius in vobis.* II Cor. II, 4. Et un peu plus loin : « J'appréhende, dit-il, qu'arrivant vers vous, je ne vous trouve pas tels que je voudrais, et que vous ne me trouviez pas aussi tel que vous voudriez. Je crains de rencontrer parmi vous des dissensions, des jalousies, des animosités, des querelles, des médisances, des faux rapports, de l'orgueil, des troubles ; et qu'ainsi Dieu ne m'humilie chez vous, et que je ne sois obligé d'en pleurer plusieurs, qui, étant déjà tombés en des impuretés, des fornications et des dérèglements, n'en ont pas fait pénitence[1]. » Qui ne reconnaîtrait dans ces paroles le cœur plus que maternel de Paul, pleurant les péchés des autres comme les siens propres, et disant que Dieu l'humilierait de leurs crimes comme si lui-même les avait commis?

Ayant appris que les Galates, induits en erreur par des faux apôtres, avaient altéré la pureté de l'Evangile en y mêlant des doctrines judaïques, avec quelle tendresse il déplore leur aveuglement! Avec quelle force il s'élève contre eux! Quelle angoisse, quel déchirement il éprouve! Comme il a recours à toutes les formes de l'éloquence, tantôt leur parlant avec sévérité comme un juge, tantôt les attirant par de douces paroles comme une mère. Ecoutez les reproches du juge irrité : « O Galates insensés, quel charme funeste vous a séduits et rendus rebelles à la vérité? » *O insensati Galatæ, quis vos fascinavit non obedire veritati?* Gal. III, 1. Ecoutez les accents de l'amour maternel : « Mes petits enfants, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous, je voudrais maintenant être avec vous pour prendre un langage en rapport avec vos sentiments; car je ne sais comment je dois vous parler. » *Filioli mei,*

[1] Timeo enim, ne forte cum venero, non quales volo, inveniam vos, et ego inveniar à vobis qualem non vultis : ne forte contentiones, æmulationes, animositates, dissensiones, detractiones, susurrationes, inflationes, seditiones sint inter vos : ne iterum cum venero, humiliet me Deus apud vos, et lugeam multos ex iis qui ante peccaverunt, et non egerunt pœnitentiam super immunditia, et fornicatione, et impudicitia, quam gesserunt.

quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis; vellem autem esse apud vos, et mutare vocem meam, quoniam confundor in vobis. Gal. IV, 19, 20. Ces paroles montrent bien ses angoisses et les inquiétudes qui l'agitent. Il regardait donc comme peu de chose de les avertir et de les effrayer par une lettre, et il désirait leur parler en face, avoir recours à tous les artifices de l'éloquence, pour les ramener au salut. Ce qui a fait dire à saint Jean Chrysostome que nul n'a ressenti une si vive douleur de ses propres maux que saint Paul en éprouvait pour les maux des autres.

Une autre marque de la véritable charité, c'est de désirer ardemment le salut et le bonheur de ceux que nous aimons. En effet, aimer, c'est vouloir du bien; donc plus on désire avec ardeur du bien à quelqu'un, plus on l'aime avec tendresse. Mais le langage humain est impuissant, et celui d'un ange suffirait à peine pour exprimer de quel désir, de quelle passion saint Paul était consumé pour le salut du prochain. Ecoutons cet apôtre l'attester lui-même sous la solennelle autorité du serment : « Jésus-Christ m'est témoin que je dis la vérité; je ne ments point, ma conscience me rendant ce témoignage par le Saint-Esprit, que je suis d'une tristesse profonde, et que mon cœur est pressé sans cesse d'une vive douleur, jusque-là que j'eusse désiré devenir moi-même anathème devant Jésus-Christ pour mes frères. » *Veritatem dico in Christo Jesu, non mentior, testimonium mihi perhibente conscientia mea in Spiritu Sancto : quoniam tristitia mihi magna est, et continuus dolor cordi meo. Optabam enim ego ipse anathema esse a Christo pro fratribus meis.* Rom. IX, 1-3. Remarquez ici, mes frères, de quelle soif était dévoré cet homme divin pour le salut des Juifs, qui l'avaient cinq fois battu de verges, qui l'avaient chargé de chaînes, qui désiraient sa mort et se seraient réjouis de le livrer aux plus cruels supplices. Et comme ce souhait d'être anathème devant Jésus-Christ, qu'il aimait souverainement, c'est-à-dire d'être exclu non-seulement de sa grâce, mais encore des délices de la gloire céleste, eût paru incroyable aux hommes, il invoque l'autorité du serment, il prend à témoin le Saint-Esprit lui-même, afin d'attester par ces deux témoignages la tristesse de son cœur et le désir qu'il a de

procurer le salut du prochain aux dépens même du sien propre. Quoi de plus admirable qu'une pareille tristesse, qu'un pareil désir, qu'une pareille charité, surtout envers des hommes qui le poursuivaient d'une haine mortelle? Non, dit saint Jean Chrysostome, aucun homme n'a jamais aimé ainsi ses ennemis, aucun homme n'a jamais eu une bonté semblable pour ceux qui lui dressaient des embûches, aucun homme n'a jamais autant souffert pour ses persécuteurs. Il ne regardait pas ce qu'il souffrait, mais le lien du sang qui l'unissait aux Juifs, et plus s'augmentait la fureur de ses ennemis, plus il avait de compassion pour leur folie. Comme on voit un père plein de tendresse au chevet de son fils en délire ; plus son enfant, égaré par la fièvre, vomit contre lui l'injure et l'outrage, plus le malheureux père redouble d'affection et de larmes : ainsi Paul, qui jugeait de la gravité du mal qui affligeait les Juifs par la fureur même dont ils étaient animés contre lui, se dévouait à leur salut avec une tendresse et une charité toujours croissante.

Le Seigneur avait donc mis cette charité au cœur du grand Apôtre, afin que, fortifié par une vertu céleste, il ne redoutât, quand il s'agissait de la gloire de l'Evangile et du salut des hommes, ni la faim ni la soif, ni la chaleur ni le froid, ni l'indigence ni la nudité, ni les périls de la terre ni ceux de la mer, ni, ce qui est plus pénible que tout le reste, les embûches de ses ennemis, ni les persécutions, ni la prison et les chaînes, ni les verges, ni l'exil, ni le glaive, ni le bûcher, en un mot ni la fureur des hommes ni celle des démons. Ce qu'il endura pour annoncer l'Evangile, lui-même, narrateur fidèle de ses travaux, le décrit longuement dans sa première Epître aux Corinthiens : « Jusqu'à cette heure, dit-il, nous souffrons la faim et la soif, la nudité et les mauvais traitements, nous n'avons point de demeure stable, » etc. *Usque in hanc horam et esurimus, et sitimus, et nudi sumus, et colaphis cædimur, et instabiles sumus,* etc. I Cor. IV, 11. Mais il raconte des choses bien plus pénibles et bien plus étonnantes dans la seconde Epître aux Corinthiens. Afin de venger l'honneur de son apostolat contre de faux apôtres qui le méprisaient et prétendaient même l'exclure du nombre des apôtres, il

prouve en ces termes que les fidèles doivent le préférer à eux : « Sont-ils Hébreux? Je le suis aussi. Sont-ils Israélites? Je le suis aussi. Sont-ils ministres de Jésus-Christ? Je le suis, et dussé-je passer pour imprudent, je le suis plus qu'eux. J'ai plus souffert de travaux, plus enduré de prisons, plus reçu de coups; je me suis vu souvent près de la mort. J'ai reçu des Juifs, en cinq différentes fois, quarante coups moins un; j'ai été battu de verges par trois fois, j'ai été lapidé une fois; j'ai passé un jour et une nuit au fond de la mer; j'ai été souvent dans les voyages, dans les périls sur les fleuves, dans les périls des voleurs, dans les périls de la part de ceux de ma nation, dans les périls de la part des païens, dans les périls au milieu des villes, dans les périls au milieu des déserts, dans les périls sur mer, dans les périls de la part des faux frères. J'ai souffert toutes sortes de travaux et de fatigues, des veilles fréquentes, la faim, la soif, beaucoup de jeûnes, le froid et la nudité. Outre ces maux, d'autres viennent encore du dehors, l'accablement quotidien où je suis et la sollicitude de toutes les Eglises[1]. » Ces travaux, ces combats et ces luttes, Paul les soutint pour le salut du genre humain, non-seulement avec constance, mais avec joie, afin d'arracher à la dent du diable les brebis de Jésus-Christ. Pour cette fin, il allait, comme à une fête, au-devant des injures qui l'attendaient dans ses courses apostoliques, préférant la mort à la vie, la pauvreté à la richesse, désirant le travail avec plus d'ardeur que d'autres cherchent le repos, embrassant les choses pénibles plus volontiers que d'autres aiment le plaisir, priant pour ses ennemis avec plus de ferveur que d'autres ne prient pour les leurs. Qui ne serait dans l'admiration, dans

[1] Hebræi sunt, et ego; Israelitæ sunt, et ego; ministri Christi sunt (ut minus sapiens dico) plus ego; in laboribus plurimis, in carceribus abundantius, in plagis supra modum, in mortibus frequenter. A Judæis quinquies quadragenas, una minus, accepi. Ter virgis cæsus sum, semel lapidatus sum, ter naufragium feci, nocte et die in profundo maris fui, in itineribus sæpe, periculis fluminum, periculis latronum, periculis ex genere, periculis ex Gentibus, periculis in civitate, periculis in solitudine, periculis in mari, periculis in falsis fratribus; in labore et ærumna, in vigiliis multis, in fame et siti, in jejuniis multis, in frigore et nuditate : præter illa quæ extrinsecus sunt, instantia mea quotidiana, sollicitudo omnium Ecclesiarum. II *Cor*. XI, 22-28.

l'étonnement devant une force d'âme si invincible? « A quoi, dit saint Jean Chrysostome, pourrait-on comparer le cœur de Paul? Au fer? à l'acier? Est-ce à l'or, est-ce à l'acier qu'il faut comparer son âme? Car elle était plus forte que l'acier et plus précieuse que l'or et les perles. Pour que la comparaison ne fût pas trop inexacte, il faudrait qu'on pût donner à l'or la résistance de l'acier, à l'acier la splendeur de l'or. Mais que parlé-je d'or et d'acier quand il s'agit de Paul? Quand vous mettriez le monde dans l'autre plateau de la balance, Paul seul soulèverait le monde. »

Que faut-il conclure, mes frères, de ce que nous venons de dire? Nous admirerons d'abord la puissance de la grâce divine, qui a donné une si grande force à un homme vivant sur cette terre, et revêtu de la fragilité d'une chair mortelle : car Paul n'a pas habité un autre monde, ni vécu dans un autre corps que le nôtre. Que personne donc n'invoque, pour excuser sa lâcheté, ou l'infirmité de la chair, ou la perversité du monde, puisque la même grâce est donnée à quiconque la cherche et la demande comme il faut. Ensuite nous comprendrons mieux quelle est la dignité de nos âmes pour le salut desquelles Paul, à qui fut montrée la gloire qui les attend dans le paradis, n'a pas hésité à entreprendre tant de travaux, à soutenir tant de combats. Enfin, puisque nous avons vu que le Seigneur, parmi toutes les vertus du grand Apôtre, en loue une seule, sa constance à supporter toutes sortes de fatigues et de peines, c'est à celle-là que nous nous attacherons de préférence, regardant comme peu de chose tout ce qui se fait sans qu'il en coûte un sacrifice pour l'âme ou pour le corps, et recherchant avant tout les bonnes œuvres qui sont accompagnées de quelque peine ou de quelque amertume. Ce sont les hommages les plus parfaits, les plus agréables sacrifices, où nous immolons au Seigneur, non la chair des brebis ou des boucs, mais nous-mêmes, pour recevoir en récompense la gloire de l'éternel héritage

---

DEUXIÈME SERMON

POUR

LA FÊTE DES SAINTS APOTRES PIERRE ET PAUL.

1° COURTE EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — 2° MERVEILLEUX EFFETS DE LA GRACE DIVINE DANS CES DEUX APÔTRES.

Mirabilis Deus in sanctis suis.

Dieu est admirable dans ses saints. *Ps.* LXVII, 36.

Ce jour, mes très-chers frères, consacré à la solennité des saints apôtres Pierre et Paul, nous apporte une double cause d'allégresse; il réclame aussi de nous un redoublement de piété et de dévotion. « Si la fête des saints, dit le pape saint Léon, est pour tous une cause de joie, il convient surtout de se réjouir de l'éminente dignité de ces deux patriarches : la grâce divine les a élevés si haut parmi les membres de l'Eglise, que, dans ce corps mystique dont Jésus-Christ est la tête, ils forment comme les deux yeux. Aucune diversité, aucune différence dans leurs mérites et leurs vertus, auxquels l'éloquence ne saurait atteindre : l'élection divine les a faits égaux, le travail semblables, et leur mort les a associés pour toujours. » Le prophète Zacharie semble avoir vu en esprit cette gloire des deux apôtres, qui lui furent montrés sous la figure de deux oliviers fournissant perpétuellement l'huile à la lampe de l'Eglise. « Et l'ange qui parlait en moi revint et me réveilla, comme un homme qu'on réveille de son sommeil. Et il me dit : Que voyez-vous? Je lui répondis : Je vois un chandelier tout d'or, qui a une lampe au-dessus de sa principale tige, et sept lampes sur ses branches; il y avait aussi deux oliviers qui s'élevaient au-dessus, l'un à la droite de la lampe, et l'autre à la gauche. » *Zachar.* IV, 1-3. Quel est ce flambeau sur le chandelier, ayant sept lampes sur ses branches, sinon l'Eglise qui, éclairée par la lumière de l'Esprit-Saint, envoie ses rayons dans le monde entier? Quel est ce chandelier d'or qui soutient le

flambeau, sinon notre Seigneur Jésus-Christ, sur lequel est fondée l'Eglise? « Car personne, dit l'Apôtre, ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été posé, lequel est Jésus-Christ. » *Fondamentum enim aliud nemo potest ponere, præter id quod positum est, quod est Christus Jesus.* I Cor. III, 11. Les sept lampes qui s'appuient sur le chandelier, sont les sept sacrements et les sept dons de l'Esprit-Saint, qui sont pour les âmes une source de lumière et de vie. Les deux oliviers placés à droite et à gauche du flambeau pour lui fournir l'huile nécessaire, que désignent-ils, sinon les deux princes de l'Eglise, Pierre et Paul, qui, non-seulement pendant qu'ils étaient sur la terre, alimentèrent, par leurs exemples et leur prédication, ce flambeau qui brillait devant les hommes, mais maintenant encore, par leurs écrits et leurs prières, ne cessent de lui fournir une céleste liqueur.

Et ces deux seins de l'Epouse que chante avec admiration l'Epoux du Cantique, qu'est-ce autre chose encore que ces deux princes, qui nourrirent du lait de leur doctrine les enfants de l'Eglise encore au berceau. Est-ce que Paul ne remplit pas cette fonction, lorsqu'il dit : « Comme de petits enfants en Jésus-Christ, je ne vous ai nourris que de lait, non de viandes solides? » *Tanquam parvulis in Christo, potum vobis dedi, non escam.* I Cor. III, 1, 2. Et ailleurs : « Nous nous sommes rendus petits parmi vous, comme une nourrice qui a soin de ses enfants. » *Facti sumus parvuli in medio vestrûm, tanquam si nutrix foveat filios suos.* I Thessal. II, 7. Le grand Apôtre était tellement rempli de ce lait, c'est une remarque de l'abbé Guerric, que, lorsqu'on lui trancha la tête, ce fut du lait, non du sang, qui coula, dit-on, de la blessure. Et Pierre n'invitait-il pas ses enfants à s'approcher de son sein, lorsqu'il les avertissait de désirer, comme des enfants nouvellement nés, le lait spirituel et pur de la vraie doctrine? *Sicut modo geniti infantes, rationabile, sine dolo lac concupiscite.* I Petr. II, 2.

Nous mettons donc aujourd'hui sous vos regards ces deux seins de l'Eglise, ces deux oliviers du Prophète, ces deux yeux du corps mystique de Jésus-Christ. Nos louanges s'adressent moins à eux qu'à notre Seigneur lui-même qui a fait éclater en

eux la puissance de sa grâce. De là ces paroles du bienheureux Maxime : « En célébrant chaque année ces glorieux princes de la foi chrétienne, c'est notre Seigneur lui-même, auteur de cette foi, qui est l'objet de notre culte. *Apôtre* veut dire en latin *envoyé*. Honorer un envoyé, c'est honorer celui qui l'envoie ; les hommages rendus à un serviteur le sont par là même au maître de ce serviteur. Or une grâce d'élection si excellente descendit sur ces deux apôtres, que l'un, de pêcheur, devint un docteur, et l'autre, de persécuteur, un défenseur de la foi. Mais il faut en cela exalter la majesté du Dieu tout-puissant, qui rendit, par une grâce admirable, un ignorant capable d'enseigner, un ennemi du nom chrétien le défenseur de la foi chrétienne. » Ainsi donc nous parlerons des bienheureux apôtres de telle sorte que, reconnaissant en eux les effets de la bonté et de la grâce divine, Dieu soit en même temps l'objet de notre admiration et de notre amour. C'est aussi ce qu'exigent les paroles de mon texte, qui montrent que le Seigneur, admirable en toutes choses, l'est spécialement dans ses saints. Mais afin de pouvoir traiter ce sujet avec la piété convenable, implorons humblement le secours du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Avant d'aborder notre sujet, expliquons en peu de mots l'évangile de cette fête. Comme la foi en Jésus-Christ, ainsi que nous l'avons dit plus haut, est le fondement de notre religion, notre Seigneur, voulant établir solidement cette vertu dans l'âme de ses disciples, s'y prit avec autant de modestie que de prudence. Lui qui connaît le fond des cœurs, il savait parfaitement ce qu'il y avait dans celui de ses disciples ; il voulut donc que Pierre lui rendît témoignage, afin que, lorsqu'il aurait confirmé ce témoignage et l'aurait récompensé en mettant à la tête de son Eglise celui qui l'avait rendu, tous les autres apprissent du chef des apôtres ce qu'ils devaient croire du Messie. Certes, cette manière d'enseigner est bien plus modeste que s'il avait dit lui-même : Je suis le Fils du Dieu vivant. Nous lisons quelque chose de semblable dans l'évangile de saint Jean ; après le lavement des pieds, notre Seigneur dit à ses apôtres : « Vous m'avez appelé Maître

et Seigneur, » *Vos vocatis me Magister et Domine*, Joan. XIII, 13, ce qui est bien plus humble que s'il avait dit : Je suis Maître et Seigneur. Jésus demande donc d'abord à ses disciples ce que la multitude pensait de lui. « Les uns disent, lui répondent-ils, que vous êtes Jean-Baptiste, d'autres Elie, d'autres Jérémie ou quelqu'un des anciens prophètes. » *Matth.* XVI, 14. Et vous, continue le Sauveur, vous qui voyez les œuvres que je fais, quelle est votre opinion sur moi? Pierre, au nom de tous, éclairé par une révélation du Père, et s'élevant au-dessus du corps et de la matière, au-dessus de la chair et du sang, répond : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » *Tu es Christus, filius Dei vivi.* Matth. XVI, 16. Pierre, dit le bienheureux Maxime, ne s'en rapporte point à ses yeux de chair; il confesse que le Christ est le vrai Fils du Dieu vivant; sa langue proclame dans un langage nouveau ce que tous les mortels ignoraient encore. » Jésus lui répondit : « Tu es heureux, Simon, fils de Jean, car ni la chair ni le sang, » c'est-à-dire la sagesse purement humaine, « ne te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » *Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* Ibid. 17, 18. Il donne un nouveau nom à son disciple, qui s'appelait auparavant Simon. Lorsque Dieu eut établi le patriarche des Hébreux pour être le père de beaucoup de nations, il changea son nom en celui d'*Abraham,* qui indiquait cette postérité nombreuse : ainsi, voulant faire du fils de Jean le fondement solide et inébranlable de son Eglise, notre Seigneur l'appela Pierre, afin que son nom exprimât cette idée de stabilité et de permanence, qu'il explique lui-même dans ce qui suit : « Et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » *Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* Ibid. 18. De là ces paroles du pape saint Léon : « *Je te dis,* c'est-à-dire, comme mon Père t'a révélé ma nature divine, ainsi je veux te faire connaître ta dignité. *Tu es Pierre,* c'est-à-dire, quoique je sois moi-même le rocher inébranlable, la pierre angulaire qui relie les deux testaments, cependant toi aussi tu es Pierre, une pierre à laquelle ma puissance donnera de la solidité; je veux te faire partager

par grâce ce qui m'appartient en propre. » Après avoir élevé son disciple à la dignité de suprême pasteur, il ne restait plus qu'à ajouter : « Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié aussi dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié aussi dans les cieux. » *Ibid.* 19. Quelle magnifique prérogative, s'écrie le bienheureux Maxime, quelle magnifique prérogative accordée à Pierre, qui était encore, malgré le mérite d'avoir confessé son Maître, dans un corps mortel sur cette terre misérable, et qui reçoit le pouvoir de fermer et d'ouvrir le royaume du ciel! » Ce pouvoir, accordé spécialement à Pierre comme au chef de l'Eglise, est transmis ensuite aux autres ministres de cette même Eglise, qui ont pour mission d'ouvrir les portes du ciel aux fidèles, en leur remettant leurs péchés : merveilleux effet de la vraie pénitence et d'une confession sincère, qui font passer les pécheurs de l'état de damnation à celui de salut éternel!

L'évangile expliqué, entrons maintenant en matière.

EXPLICATION DU TEXTE

« DIEU EST ADMIRABLE DANS SES SAINTS. »

I.

Parmi les quatre espèces de contemplations décrites par saint Bonaventure, il en est une que ce grand docteur appelle l'admiration de la divine majesté; elle a lieu lorsque l'âme contemple l'immensité de la sagesse et de la toute-puissance divine qui resplendit dans les créatures, et s'arrête comme en suspens et pleine de joie devant ce spectacle. Le Prophète faisait ses délices de cette contemplation, lorsqu'il disait . « Que vos œuvres sont grandes, Seigneur! Vous avez fait toutes choses avec une souveraine sagesse; la terre est toute remplie de vos biens. » *Quam magnificata sunt opera tua, Domine! omnia in sapientia fecisti; impleta est terra possessione tua.* Ps. CIII, 24. Et ailleurs : « Vos ouvrages sont admirables, et mon âme en est pénétrée. » *Mirabilia opera tua, et anima mea cognoscit nimis.* Ps. CXXXVIII, 14.

Que la joie accompagne l'admiration, c'est ce qu'atteste Aristote; et cette joie est comme un avant-goût de l'éternelle félicité. Aussi ces deux sentiments sont-ils unis dans le cœur du Prophète : « Seigneur, dit-il, vous m'avez rempli de joie dans la vue de vos créatures, et je la ferai éclater en louant les ouvrages de vos mains. Que vos ouvrages, Seigneur, sont magnifiques! Que vos pensées sont profondes! L'homme insensé ne les pourra connaître, et le fou n'en aura point l'intelligence. » *Delectasti me, Domine, in factura tua, et in operibus manuum tuarum exultabo. Quam magnificata sunt opera, tua, Domine! Nimis profondæ factæ sunt cogitationes tuæ. Vir insipiens non cognoscet, et stultus non intelliget hæc.* Ps. xci, 5, 6, 7. Ce qui montre que les magnifiques ouvrages de la nature, révélés aux hommes pieux, restent tout-à-fait inconnus pour les autres.

Mais que dirons-nous des œuvres de la grâce, qui sont d'autant plus excellentes, qu'elles sont destinées à une fin plus haute, et qu'elles attestent bien mieux la grandeur de la bonté de Dieu envers ses saints? Considérons-les dans ces deux princes des apôtres. Quoi de plus admirable que ce que saint Luc rapporte de Paul, que les mouchoirs et les linges qui avaient touché son corps, avaient la vertu de guérir toute espèce de maladies? Notre Seigneur aimait son apôtre; il l'honorait à ce point, de donner, non-seulement à sa personne, mais aux linges touchés par lui, le pouvoir de commander à la nature et d'enchaîner ses lois. Combien donc devaient lui être chers le corps lui-même, et surtout l'âme de Paul? Le même Evangéliste raconte de Pierre quelque chose de plus extraordinaire encore : l'ombre seul du prince des apôtres guérissait les malades. Qui aurait pu le croire sans la solennelle attestation de l'écrivain sacré? Quelle est donc vraie cette parole du Psalmiste : « O mon Dieu, je vois que vous avez honoré d'une façon toute singulière vos amis, et leur empire s'est affermi extraordinairement. » *Mihi autem nimis honorificati sunt amici tui, Deus; nimis confortatus est principatus eorum.* Ps. cxxxviii, 17. Et celle du Sauveur lui-même : « En vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi, les œuvres que je fais, il les fera aussi, et de plus grandes encore. » *Amen dico vobis,*

qui credit in me, opera quæ ego facio, et ipse faciet, et majora horum faciet. Joan. XIV, 12. Il est incontestable, dit Théodoret, que notre Seigneur a donné à Pierre plus qu'il n'a pris pour lui-même; car c'est par sa parole, par l'attouchement de sa main ou de son manteau qu'il rendait la santé aux malades, tandis que Pierre opérait le même miracle par son ombre seule : et l'Evangile ne dit pas que notre Seigneur ait jamais rien fait de semblable.

Admirons ici les effets étonnants de la vraie pénitence, qui non-seulement rétablit le pécheur dans son ancienne dignité, mais l'élève quelquefois à une dignité plus haute. Quelle prérogative, en effet, que celle qui est accordée à Pierre d'opérer des miracles par l'ombre seule de son corps! Quelle joie, ô bienheureux Apôtre, quel honneur et quelle gloire vous ont valu vos larmes amères? A peine sorti du tombeau, Jésus, qui ne s'était montré encore à aucun disciple, daigna vous apparaître pour les essuyer et changer votre douleur en allégresse. C'est ce qu'attestent les disciples : « Le Seigneur, disent-ils, est vraiment ressuscité, et est apparu à Simon. » *Surrexit Dominus verè, et apparuit Simoni.* Luc. XXIV, 34. Ce fut aussi alors qu'il vous confia les rênes de son Eglise et les clefs du royaume des cieux qu'il vous avait promises auparavant.

Quel accroissement cette même vertu de pénitence n'imprima-t-elle pas aussi à la confiance de Pierre? Avant sa chute, il n'osait pas demander à notre Seigneur le nom du traître, et il fit signe au disciple bien-aimé d'adresser lui-même la question; mais à peine les larmes de pénitence lui ont-elles obtenu la grâce d'une sainte familiarité avec son Maître, qu'il l'interroge sur ce que deviendra saint Jean. C'est ce dernier qui nous raconte cette scène dans le vingt-unième chapitre de son évangile. Lorsque notre Seigneur eut révélé à Pierre par quel genre de mort il glorifierait Dieu, Pierre l'interroge au sujet de saint Jean qu'il savait être non moins aimé que lui de Jésus : « Seigneur, lui dit-il, et celui-ci? » *Domine, hic autem quid?* C'est-à-dire, si je dois comme vous être attaché et mourir sur une croix, qu'adviendra-t-il à ce disciple qui vous est cher? Ces paroles, selon la remarque de saint

Jean Chrysostome, font voir, entre autres choses, les merveilleux effets de la pénitence, qui non-seulement rend à l'homme la dignité de son premier état, mais souvent l'élève même plus haut, et le rapproche davantage de Dieu. De là ces paroles du Prophète : « Votre esprit vous a portés à vous égarer en vous détournant de Dieu; mais en retournant à lui de nouveau, vous vous porterez avec dix fois plus d'ardeur à le rechercher. » *Sicut fuit sensus vester ut erraretis a Deo, decies tantum iterum convertentes requiretis eum.* Baruch IV, 28. En effet, la douleur du péché commis et la ferme espérance du pardon enflamment la charité envers ce Dieu très-clément, et rendent l'homme plus empressé et plus généreux à remplir les autres devoirs de la piété chrétienne. La question que Pierre adresse au Sauveur en est une preuve évidente. Un général, dit très-bien saint Grégoire, aime plus sur le champ de bataille un soldat qui, après avoir pris la fuite, revient et charge vigoureusement l'ennemi, que celui qui n'a reculé ni témoigné de bravoure. Ce que nous disons, non pour vous porter à pécher par l'espoir du pardon, mais, comme le dit saint Jean Chrysostome, pour montrer l'efficacité de la pénitence qui, si elle est sincère, guérit toutes les maladies de l'âme. Que dis-je? Dieu a donné à la pénitence la vertu, non-seulement de rendre à l'âme malade la santé et les forces qu'elle avait auparavant, mais de les accroître et d'enrichir le pénitent de toutes sortes de vertus et de dons célestes. En quoi se montre merveilleusement, outre l'efficacité de la pénitence, l'immense bonté et miséricorde de notre Dieu qui, la pénitence faite, oublie les injures qu'il a reçues et ne semble pas avoir été offensé. Même charité de sa part, même bienveillance, même libéralité, sinon une libéralité plus grande, si la pénitence est portée plus loin. C'est ce qu'atteste le saint roi David : « Vous avez, dit-il, arraché mon âme à sa perte, et vous avez jeté derrière vous tous mes péchés. » *Tu eripuisti animam meam ut non periret, projecisti post tergum tuum omnia peccata mea.* Le Psalmiste a voulu par cette image peindre l'ineffable miséricorde de Dieu envers les pénitents dont il oublie les fautes passées. L'homme, il est vrai, quand il reçoit en grâce une épouse adultère, a de la peine à con-

server pour elle la même affection et le même amour, lors même qu'elle n'a rien gardé de sa première inconstance; mais la royale, la magnanime clémence de notre Dieu jette si loin derrière lui les fautes des pécheurs vraiment convertis, qu'il n'en garde plus le moindre souvenir. « Notre Médecin est tout-puissant, dit de même saint Augustin, et il a coutume de guérir nos blessures de telle sorte que, la guérison achevée, il n'en reste plus la moindre trace, la moindre cicatrice. » On voit par là combien le Médecin céleste des maladies de l'âme est plus puissant et plus habile que les médecins de nos corps. Ceux-ci peuvent bien guérir nos blessures, mais ils ne sauraient en faire disparaître la marque; mais le céleste Médecin, en guérissant les blessures du péché, ne laisse subsister aucun vestige de l'ancienne difformité.

Nous en avons un illustre exemple dans la personne de David. Ce prince était tombé dans une faute très-grave; mais il la pleura amèrement, et Dieu lui rendit sa faveur première; et les promesses qu'il lui avait faites d'une royauté qui se perpétuerait dans sa race, il les accomplit sans que l'impiété de plusieurs de ses descendants pût y mettre obstacle, comme si David n'eût jamais péché contre lui. Le premier enfant né de son adultère avec Bethsabée fut impitoyablement condamné à mourir, et les prières du coupable ne purent obtenir sa grâce; mais il n'en fut pas de même du second, né après la pénitence du roi; le Seigneur le prit tellement en affection, qu'il envoya le prophète Nathan lui donner un nom bien significatif, *Jedida,* c'est-à-dire *aimable aux yeux de Dieu.* Quel éloge de la sincère pénitence! Avant elle, le Seigneur refusa même d'accorder la vie à l'enfant du crime; après elle, il accorde à un autre fils, sorti de la même source, et la vie, et le trône, et la gloire, et la sagesse, et, ce qui surpasse tout le reste, il veut qu'on l'appelle *agréable au Seigneur.* Quel pécheur, après cela, si loin de Dieu qu'il soit, ne se hâterait d'avoir recours à la pénitence, afin d'avoir part, comme David et comme Pierre, aux prérogatives attachées à cette vertu.

Parlons maintenant de la constance de notre Apôtre au milieu des souffrances et des persécutions. Qui pourrait décrire les afflictions de tout genre, et, si je puis ainsi parler, l'effroyable

tempête contre laquelle les apôtres eurent à lutter? Elle se déchaîna avec une telle violence, que l'univers entier en fut dans l'admiration. Ecoutons saint Paul, parlant au nom de tous les autres : « Il semble, dit-il, que Dieu nous traite, nous autres apôtres, comme les derniers des hommes, comme ceux qui sont condamnés à la mort, nous faisant servir de spectacle au monde, aux anges et aux hommes... Jusqu'à cette heure nous souffrons la faim et la soif, la nudité et les mauvais traitements; nous n'avons point de demeure stable; nous travaillons péniblement de nos propres mains. On nous maudit, et nous bénissons; on nous persécute, et nous le souffrons; on nous dit des injures, et nous répondons par des prières; nous sommes jusqu'à présent regardés comme les ordures de ce monde, comme des balayures qui sont rejetées de tous. » *Puto enim quod Deus nos apostolos novissimos ostendit, tanquam morti destinatos, quia spectaculum facti sumus mundo, et angelis, et hominibus... Usque in hanc horam et esurimus, et sitimus, et nudi sumus, et colaphis cædimur, et instabiles sumus,* etc. I Cor. IV, 9, 11-13.

Tout est admirable dans ces paroles, tout est capable de jeter dans la stupeur, et l'Apôtre lui-même dit clairement que de semblables combats sont un spectacle digne d'intéresser, non-seulement le monde et les hommes, mais les anges eux-mêmes. Remarquez surtout le trait final : « Nous sommes regardés comme les ordures du monde; » donc, à cette époque, les hommes étaient persuadés que la doctrine nouvelle prêchée par les apôtres était un fléau, une peste détestable envoyée sur la terre par les dieux irrités, et qu'il fallait à tout prix, en égorgeant, en massacrant les disciples de Jésus, détourner une si grande calamité et apaiser les dieux. Ainsi se réalisait ce que notre Seigneur avait annoncé à ses disciples avant sa passion : « Vous serez en haine à tous à cause de mon nom, » *Eritis odio omnibus hominibus propter nomen meum;* et ailleurs : « L'heure vient où celui qui vous mettra à mort croira offrir à Dieu un sacrifice agréable, » *Venit hora, ut omnis qui interficit vos, arbitretur se obsequium præstare Deo.* On alla jusqu'à imputer à la religion chrétienne les guerres, les pestes, les famines et tous les fléaux qui désolèrent

alors le monde. Il fallait donc, disait-on de toute part, bannir les chrétiens de l'univers, en extirper la race par les supplices les plus cruels, et par leur sang versé apaiser le courroux des dieux, et obtenir pour le genre humain une ère nouvelle de paix et de tranquillité. On trouvera dans les Pères les preuves de tout ce que j'avance, et particulièrement dans saint Cyprien (*Contra Demetrianum*), et dans saint Augustin (*De civitate Dei*).

A la vue de tant de persécutions, de ce torrent de haine déchaîné contre les apôtres, je ne puis me défendre d'un vif sentiment d'admiration. Comment se fait-il, la nature humaine étant si fragile, que non-seulement les apôtres, dont nous avons principalement à nous occuper en ce jour, mais d'innombrables martyrs de Jésus-Christ, ont souffert avec constance, avec joie même, tous ces affreux supplices? Qui a donné à cette frêle nature une telle force, un tel courage, une telle constance, une telle intrépidité au milieu des tourments? Mais mon étonnement redouble lorsque je reporte mes regards sur la conduite des chrétiens de nos jours. Nous avons la même nature et la même fragilité; nous professons la même foi que nos pères; les mêmes espérances nous soutiennent; nous adorons le même Sauveur crucifié pour notre salut; enfin les mêmes récompenses du ciel ou les mêmes supplices de l'enfer nous attendent, et cependant combien n'en voyons-nous pas qui, ayant tout cela de commun avec eux, ne veulent rien souffrir pour le même Dieu? Demandez-leur, pour l'amour de lui, de pardonner une offense, de renoncer à une passion coupable, à un sentiment de haine, de restituer à son maître légitime un bien qu'ils possèdent injustement, de combattre une inclination mauvaise et de la soumettre à l'empire de la raison, ils refusent, et trouvent mille prétextes pour se dispenser d'obéir aux lois divines. Mais que parlé-je de ces sacrifices plus considérables? Il est un grand nombre d'hommes que vous exhorteriez en vain à jeûner un seul jour, à confesser un peu plus souvent leurs péchés, à rompre avec l'habitude du blasphème : le faible effort qui serait nécessaire pour cela, ils sont assz lâches pour ne pas vouloir le faire. Et maintenant, je vous le demande, n'est-ce pas une chose étonnante que les saints martyrs et les

apôtres aient affronté tous les supplices avec une si grande allégresse de cœur, et que vous refusiez de souffrir l'ombre d'une peine pour l'amour du même Maître, avec le même espoir d'une éternelle récompense, et sans pouvoir alléguer pour excuse une nature ou une religion différente?

I.

L'admiration que leur causaient les phénomènes de la nature inspira, dit-on, aux philosophes le désir d'en rechercher les causes; il est donc juste que nous aussi nous nous demandions quel était le principe des vertus que nous venons d'admirer. Il faut attribuer la principale cause de cette merveilleuse intrépidité à la puissance de la grâce divine, qui, non-seulement rend l'âme de l'homme agréable à Dieu, mais encore invincible et impénétrable aux traits de ses ennemis. La grâce, en effet, selon la définition que nous en donne l'apôtre saint Pierre, est une participation de la nature divine, qui fait que l'homme juste non-seulement se rend par sa conduite semblable à Dieu, mais encore a pour soutien la puissance divine elle-même et une divine armure pour se défendre contre les traits du diable. Ces deux prérogatives que donne la grâce, les esprits célestes les admirent dans l'Epouse du Cantique: « Quelle est celle-ci, s'écrient-ils, qui s'avance comme l'aurore à son lever, belle comme la lune, pure comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille. » *Quæ est ista quæ progreditur sicut aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata?* Cantic. VI, 9. C'est cette vertu toute-puissante de la grâce qui a rendu les apôtres et les martyrs invincibles; c'est elle qui a affermi la foi de Pierre, de telle sorte que le même homme qui avait naguère renié le Sauveur à la voix d'une servante, une fois revêtu de la force d'en haut, se présente hardiment devant le conseil des juifs, composé du grand-prêtre, des princes des prêtres, des pharisiens et des docteurs de la loi, et leur adresse ce discours qui les jette dans l'étonnement: « Princes du peuple, et vous, anciens, écoutez: Puisque aujourd'hui on nous demande compte du bien que nous

avons fait à un homme perclus, et qu'on veut savoir au nom de qui il a été guéri, nous déclarons à vous tous et à tout le peuple d'Israël, que cet homme qui paraît devant vous a été guéri au nom de Jésus de Nazareth, notre Seigneur, que vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité des morts. C'est cette pierre qui a été rejetée par vous qui bâtissiez, et elle est devenue la principale pierre de l'angle ; et il n'y a point de salut par aucun autre : car nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes, par lequel nous devions être sauvés. » *Principes populi et seniores,... notum sit omnibus vobis et omni plebi Israel, quia in nomine Domini nostri Jesu Christi Nazareni, quem vos crucifixistis, quem Deus suscitavit a mortuis, in hoc iste astat coram vobis sanus. Hic est lapis qui reprobatus a vobis ædificantibus, qui factus est in caput anguli, et non est in aliquo alio salus*, etc. Act. IV. 9 et suiv. Quel courage, quelle intrépidité dans ces paroles ! Ce fut l'œuvre de la grâce divine, d'où viennent ces *habitudes* célestes qui ornent, perfectionnent et élèvent les facultés de notre âme ; c'est à cette source que les saints apôtres puisèrent leur constance au milieu des supplices.

Ajoutez une circonstance bien propre à les fortifier et à les affermir : tous deux avaient eu comme un avant-goût de la récompense du ciel. Pierre, témoin du mystère de la transfiguration, contempla la gloire de la très-sainte humanité de Jésus-Christ, dont « le visage resplendit comme le soleil, et les vêtements devinrent blancs comme la neige. » *Resplenduit facies ejus sicut sol, vestimenta autem ejus facta sunt alba sicut nix.* Matth. XVII, 2. Ce spectacle le remplit tellement de joie et d'admiration que, hors de lui et oubliant tout le reste pour jouir de ces délices, il s'écria : « Seigneur, il est bon pour nous d'être ici; si vous voulez, faisons trois tentes, » etc., *Ibid.*, ne sachant ce qu'il disait, car l'abondance de la joie céleste lui ôtait la réflexion. Quant à Paul, ce ne fut pas la gloire de l'humanité de Jésus-Christ, mais, par une faveur plus haute encore, la gloire même de sa divinité, comme l'enseignent un grand nombre de Pères, qu'il lui fut donné de contempler. Lui-même le raconte, comme parlant d'un autre, dans la seconde Epître aux Corinthiens : « Je

connais un homme en Jésus-Christ, qui fut ravi il y a quatorze ans (avec son corps ou sans son corps, je n'en sais rien, Dieu le sait) jusqu'au troisième ciel, et fut ravi dans le paradis, où il entendit des paroles ineffables, qu'il n'est pas permis à un homme de rapporter. » *Scio hominem in Christo Jesu ante annos quatuordecim (sive in corpore, sive extra corpus, nescio, Deus scit) raptum in tertium cœlum; et scio hujusmodi hominem, quoniam raptus est in paradisum, et audivit arcana verba, quæ non licet homini loqui.* II Cor. XII, 2-4. La Sagesse divine voulut que le futur docteur des Eglises apprît parmi les anges ce qu'il devait enseigner parmi les hommes. Cette faveur extraordinaire de Dieu changea le loup en pasteur, le voleur en gardien, l'ennemi en défenseur. Ecoutez le bienheureux Maxime parlant sur ce sujet : « Sans parler, dit-il, de tout ce qui rend Paul un sujet d'admiration pour le monde entier, qui pourrait dire le prix, qui pourrait dire l'honneur de cette grâce unique, qui suffit à sa louange, savoir que, vivant encore sur la terre, le ciel lui ait été ouvert, il ait eu accès au paradis. » Celui donc à qui il fut donné, pendant sa vie mortelle, de monter aux cieux, et de revenir parmi les hommes après avoir contemplé la souveraine béatitude préparée à ceux qui auront mené une vie pieuse, quels ne durent pas être et son zèle à parler et à faire, et son courage à affronter les travaux et les dangers, et son mépris des richesses, afin d'arriver lui-même et de conduire les autres à ces demeures célestes dont la magnificence lui avait été révélée?

Que si beaucoup d'entre nous refusent, pour acquérir la gloire de l'éternelle béatitude, de jeûner un jour ou de mettre un frein à leurs passions, ce n'est pas que cette gloire ne mérite que nous passions dans les flammes, s'il le fallait, pour nous la procurer, mais c'est que nous n'en connaissons ni le prix ni l'excellence : voilà pourquoi nous la jugeons, sinon en paroles, au moins par notre conduite, indigne qu'on souffre pour elle la peine la plus légère. Sans doute, nous avons tous la foi; mais la foi des saints, qui a produit des fruits si abondants, était revêtue et comme embellie, comme parlent les théologiens, d'une double *forme,* l'une extrinsèque, l'autre intrinsèque : la charité l'échauffait, et le don

d'intelligence, un des sept dons du Saint-Esprit, l'éclairait. Ainsi *informée,* la foi, non-seulement croit, mais semble voir et toucher des mains ce qu'elle croit. La foi *informe,* au contraire, est appelée morte par l'apôtre saint Jacques : avec elle, en effet, l'homme croit comme s'il ne croyait pas ; il tombe dans le péché aussi facilement que le ferait un infidèle ; tandis que, quand il s'agit des biens terrestres qu'il voit devant lui, il affronte les difficultés et les dangers, il met en péril et son corps et son âme : ce qui, au rapport de Sénèque, excitait l'étonnement de Platon, ce sage païen ne pouvant comprendre comment les hommes, pour se procurer les satisfactions de la vie, s'exposent à perdre la vie elle-même. Qu'on me permette de recourir à une fable d'Esope pour montrer à qui ressemblent ces hommes qui recherchent avec tant d'ardeur les biens terrestres et négligent ceux du ciel : nous voyons les plus graves auteurs employer quelquefois l'apologue. Un coq, nous dit ce grand fabuliste, cherchait sa nourriture sur un fumier. Ayant trouvé une pierre précieuse, il admira son éclat et dit : O perle brillante que j'aperçois sur ce fumier, si un autre, connaissant ta valeur, t'avait trouvée, il se croirait très-heureux ; mais moi qui ne la connais pas et n'ai pas besoin de toi, à ta place j'aimerais mieux un grain de blé. Cette fable, mes frères, est un tableau fidèle de ce qui se passe parmi les hommes. Si, éclairés par une lumière céleste, nous connaissions, comme les apôtres Pierre et Paul et les autres saints, l'éclat et le prix des biens qui nous sont apportés par l'Evangile de Jésus-Christ, nous nous empresserions de tout vendre pour acheter cette perle précieuse ; pour nous la procurer, aucune fatigue ne nous rebuterait. Mais nous qui, semblables au coq d'Esope, cherchons sur le fumier de cette vie (elle ne mérite pas un autre nom) les siliques des pourceaux pour en rassasier les grossiers appétits de la concupiscence, nous avons plus d'estime pour ce qui peut apaiser un instant la convoitise, que pour les biens éternels qui rassasient l'âme pour toujours.

Cette ignorance, cependant, ne nous excusera pas devant le souverain juge, puisqu'il est écrit : « Si quelqu'un veut ignorer, il sera lui-même ignoré. » *Si quis ignorat, ignorabitur.* I Cor.

xiv, 38. Il est vrai, pendant que nous sommes sur la terre, nous ne sentons pas notre perte; mais viendra le temps où il nous faudra rendre compte de notre vie passée; et alors ce sera une balance juste, non une opinion menteuse, qui pèsera nos œuvres. Aussi longtemps que les poissons se nourrissent de l'appât qui leur est présenté, ils ne sentent point la douleur; mais dès que le pêcheur élève et retire hors de l'eau le fil perfide qui entraîne avec lui sa proie, alors cette nourriture qui leur semblait douce se change en un aiguillon qui leur ôte la vie. Que les hommes charnels et mondains sachent que la même chose leur arrivera infailliblement; viendra aussi pour eux l'heure dernière, où la puissance de Dieu les tirera hors des eaux de cette vie; alors les trompeuses délices qui auront fait leur joie deviendront pour eux un aiguillon de peine et de châtiment. Car c'est la Vérité infaillible qui a dit : « Les lèvres de la prostituée sont comme le rayon d'où coule le miel, et son gosier est plus doux que l'huile; mais la fin en est amère comme l'absinthe et perçante comme un glaive à deux tranchants, » qui blesse à la fois l'âme et le corps. *Favus distillans labia meretricis, et nitidius oleo guttur ejus ; novissima autem illius amara quasi absinthium, et acuta quasi gladius biceps.* Prov. v, 3, 4. Alors élèveront la voix contre nous et la croix de Pierre, et le glaive de Paul, et le sang des martyrs, qui ont jugé le royaume du ciel digne d'être conquis par les croix, par les fouets, par les chevalets, par les ongles de fer, par les chaudières ardentes, par les épées et les bûchers, ce royaume du ciel pour lequel nous, aveugles et insensés, n'avons pas voulu mettre un frein à nos passions, soumettre les révoltes de notre chair, et prendre sur nos épaules le doux joug et le léger fardeau de la loi divine. Alors, avec plus de force encore, criera contre nous le sang de Jésus-Christ, qui a acheté à ce prix, non pour lui, mais pour nous, le céleste royaume, lequel, une fois conquis par le Sauveur, n'exigeait plus de nous, pour nous être donné, qu'un léger effort. Réveillez-vous donc, mes frères; que les tourments des apôtres et des martyrs vous apprennent à connaître l'excellence et la valeur du céleste héritage, et à vous procurer au faible prix de quelques actes d'obéissance, d'humilité, de charité, de

piété et de patience une béatitude que tous les saints ont achetée par l'effusion de leur sang et par les plus cruels supplices.

TROISIÈME SERMON

POUR

LA FÊTE DES SAINTS APOTRES PIERRE ET PAUL,

OU L'ON EXPOSE LES VERTUS ÉCLATANTES DE CES DEUX SAINTS ET LES GRANDES FAVEURS QU'ILS ONT REÇUES DE DIEU [1]

Mirabilis Deus in sanctis suis.

Dieu est admirable dans ses saints. *Ps.* LXVII, 36.

Puisque je dois vous entretenir aujourd'hui, mes très-chers frères, des vertus et de la gloire des bienheureux apôtres, il me semble que je ne puis mieux commencer ce discours qu'en empruntant à saint Bernard son exorde sur le même sujet. Voici comment il s'exprime : « Une solennité glorieuse a lui pour nous, consacrée par la mort illustre de Pierre et de Paul, les chefs des martyrs et les princes des apôtres. Ce sont les deux astres que Dieu a placés au firmament de son Eglise, les deux yeux qu'il a donnés à ce grand corps. Ce sont les deux maîtres et médiateurs auxquels je puis me confier en toute assurance, car ils m'ont fait connaître les voies de la vie, et par eux je pourrai m'élever au suprême Médiateur, qui est venu pacifier par son sang ce qu'il y a dans le ciel et ce qu'il y a sur la terre. Ce grand Médiateur, en effet, est très-saint dans sa double nature ; il n'a pas commis le péché, et la fraude ne s'est pas trouvée dans sa bouche. Comment oserai-je m'élever jusqu'à lui, moi qui suis le plus grand des pécheurs, et dont les iniquités surpassent en nombre les grains de sable de la mer? Dieu m'a donc donné ces deux apôtres, hommes comme moi, pécheurs et de très-grands pécheurs, qui sauraient, instruits par leur propre expérience, avoir pour les

[1] Nous avertissons le lecteur que nous avons fait de nombreux emprunts aux Homélies de saint Jean Chrysostome sur saint Paul. (*Note de l'auteur.*

autres une abondante miséricorde. Coupables de grandes fautes, ils pardonneront facilement aux grands coupables, et mesureront les autres avec la même mesure dont on a usé pour eux. L'apôtre Pierre tomba dans une faute grave, la plus grave peut-être où l'on puisse tomber, et il en a obtenu le pardon avec autant de promptitude que de facilité, et cela, sans perdre la prérogative de sa primauté. Et Paul, qui avait si cruellement déchiré les entrailles de l'Eglise naissante, est amené à la foi à la voix du Fils de Dieu lui-même, et pour tous les maux qu'il avait faits, il fut rempli de tant de biens, qu'il devint un vase d'élection destiné à porter le nom de Jésus-Christ devant les nations, devant les rois et devant les enfants d'Israël. Ce sont nos maîtres ; ils ont appris du Maître commun de tous les voies de la vie, et nous les enseignent jusqu'à ce jour. Que nous ont enseigné et que nous enseignent ces bienheureux apôtres? Ce n'est point l'art de la pêche, ni le métier de faiseur de tentes, ou quelque autre chose semblable; ce n'est point à lire Platon, ni à redire les subtilités d'Aristote, vaine étude où l'on apprend toujours sans arriver jamais à la science de la vérité. Ils nous ont enseigné à vivre. Pensez-vous que ce soit une petite chose que de savoir vivre? C'en est une grande et une très-grande. Celui-là ne vit point, qui est enflé d'orgueil, souillé par la luxure ou d'autres vices; car ce n'est pas vivre que de renverser la vie et d'arriver jusqu'aux portes de la mort. Souffrir et faire le bien, et persévérer ainsi jusqu'à la mort, voilà la bonne et véritable vie. » Ainsi parle saint Bernard, mettant ainsi sous vos yeux en peu de mots la gloire et les exemples des bienheureux apôtres. Afin que nous puissions nous-mêmes célébrer comme il convient leurs mérites et leurs vertus, implorons humblement l'assistance du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria*

Tout le monde sait que la connaissance de Dieu est le commencement du salut et du bonheur de l'homme. Sans cette connaissance, il ne saurait y avoir ni amour, ni crainte de Dieu, ni accomplissement de sa loi, ni aucune étincelle de piété et de religion. C'est pourquoi saint Jérôme refuse même le nom

d'hommes à ceux qui en sont privés; ils les appelle des brutes. Mais, tant que nous sommes dans la prison de ce corps mortel, ce n'est point en lui-même, mais par ses œuvres, que nous pouvons connaître Dieu. Il en est ainsi de notre âme, créée à l'image de Dieu : ses actes et ses fonctions nous révèlent son existence, mais personne jusqu'à présent n'a pu comprendre sa substance et son essence. Or, parmi les œuvres de Dieu, les unes se rapportent à la nature, les autres à la grâce. Par les premières, l'Auteur de la nature conserve et fait vivre les choses qu'il a créées; par les secondes, il réforme les âmes, et les fait participer à sa divine ressemblance. Les œuvres de la grâce ont sur celles de la nature une supériorité proportionnée à l'excellence de leur fin; celles-ci, en effet, conservent les choses dans leur état de nature, tandis que celles-là élèvent les hommes jusqu'au partage de la nature divine, et c'est pourquoi elles font éclater bien davantage la bonté de Dieu, son amour pour les hommes, sa sagesse et sa toute-puissance. Car plus les œuvres de Dieu sont excellentes, plus elles manifestent sa gloire.

D'où il arrive que la beauté du soleil, de la lune, des astres, de la campagne et du monde entier nous fait moins connaître la beauté de Dieu, que ne le font la pureté et la sainteté d'une seule âme. Cette pureté cependant n'est pas aperçue des hommes charnels; elle est invisible à des yeux de chair. « Toute la gloire de la fille du roi est au-dedans, dit le Psalmiste, » *omnis gloria ejus filiæ regis ab intus*, Ps. XLIV, c'est-à-dire cachée dans l'homme intérieur, où elle est ornée de franges d'or et de la variété des vertus. Au témoignage de Platon, l'honnêteté purement naturelle renferme tant de charme et de beauté, que si l'œil humain pouvait la contempler, elle attirerait tous les hommes à son amour : que faut-il penser de l'honnêteté surnaturelle, c'est-à-dire de la sainteté, qui porte l'empreinte de la beauté divine, et qui reflète la splendeur de Dieu même habitant dans une âme, selon la parole du Sauveur : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui, et nous ferons en lui notre demeure. » *Si quis diligit me, sermonem meum servabit, et Pater meus diliget eum, et ad eum veniemus, et mansionem apud*

eum faciemus. Joan. XIV, 23. Il dit au pluriel : *Nous viendrons en lui,* pour marquer que la sainte Trinité tout entière habite dans l'âme du juste. Cette âme, le Père céleste la prend pour sa fille, le Fils pour sa sœur, le Saint-Esprit pour son épouse, et l'auguste Trinité en fait son temple, temple où non-seulement elle habite, mais qu'elle orne et embellit de tous les dons célestes.

Notre Seigneur ayant destiné sainte Catherine de Sienne à travailler au salut des âmes, elle lui demanda avec instance la grâce d'apercevoir désormais la beauté des âmes avec lesquelles elle devait vivre, ou qui la viendraient trouver, afin que la vue de leur beauté fût un continuel aiguillon pour son zèle. Dieu exauça sa prière, et à cette époque, lorsque quelqu'un l'abordait, elle était plus attentive à considérer son âme qu'à regarder son corps, et dans la suite presque personne ne l'approcha qu'elle ne découvrît l'éclat de son âme, et elle disait à Raymond, son confesseur : O mon père, si vous aviez vu la beauté d'une âme, je ne doute pas que pour son salut vous n'affrontiez cent fois la mort.

Cette beauté d'une âme sainte excite l'admiration des esprits bienheureux eux-mêmes au livre du Cantique : « Quelle est celle-ci, s'écrient-ils, qui s'avance comme l'aurore à son lever, belle comme la lune, pure comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille? » *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulcra ut luna, electa ut sol, terribilis ut castrorum acies ordinata?* Cant. VI, 9. Et c'est avec raison qu'ils s'étonnent de trouver une si grande vertu dans la faiblesse, une si grande pureté dans la chair, une si grande innocence dans l'homme qui a été conçu dans le péché, en un mot une si parfaite imitation de la vie angélique dans la nature humaine. De même que nous avons coutume d'admirer l'instinct de certains animaux, soit pour conserver leur vie, soit pour élever leurs petits, parce qu'il ressemble d'une manière frappante à l'intelligence de l'homme, de même les esprits bienheureux sont dans l'admiration et l'étonnement, lorsqu'ils voient une âme revêtue d'une chair fragile et inclinée au mal aspirer à la pureté des anges, et s'efforcer dans la chair de mener une vie qui n'est pas de la chair. Etant de purs esprits, dégagés de tout ce qui est

corps et matière, leur sainteté n'a rien qui doive les étonner; mais lorsque, domptant la chair et les convoitises, nous menons une vie pieuse et sainte, nous leur fournissons un juste sujet d'admiration et un nouveau motif de louer Dieu, l'auteur de toute perfection, qui seul « peut rendre pur ce qui a été conçu d'une semence impure. » *Job*. XIV.

Enfin, pour achever cette considération préliminaire, le meilleur moyen de faire comprendre la beauté de cette âme, c'est de la comparer avec la beauté même de Dieu. Certes, rien dans le monde n'est plus beau, plus grand, plus noble et plus élevé que Dieu; eh bien! après Dieu, rien n'est plus beau, plus noble et plus grand qu'une âme qui l'aime d'un amour souverain, qui l'adore avec un souverain respect, qui le sert avec une profonde humilité et une innocence parfaite; qu'une âme qui lui a consacré ses sentiments et ses affections, et s'est dévouée elle-même tout entière à son service, de telle sorte que, morte au monde et aux désirs de la terre, elle ne vive plus que pour lui, ne combatte plus que pour lui, n'ait plus faim et soif que de lui, mette en lui tout son espoir et toute sa richesse, brûle du désir de le posséder, pense à lui sans cesse, et passe les jours et les nuits dans la contemplation de sa bonté et de sa beauté souveraine; qu'une âme tellement soumise à Dieu, qu'elle ne se permette ni de prendre de la nourriture, ni de se livrer au sommeil, ni d'ouvrir la bouche pour parler, ni d'entreprendre autre chose semblable, qu'après avoir auparavant levé son regard vers Dieu et dit avec l'Apôtre : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » *Domine, quid me vis facere?* Act. IX; qu'une âme enfin attentive à éviter les moindres offenses, et prête, s'il le fallait, à donner sa vie et à verser son sang pour la gloire de Dieu.

Quoiqu'il soit impossible à un œil de chair de contempler cette beauté des âmes, il suffit de lire la Vie des saints pour en découvrir des yeux de l'esprit comme une ombre et un reflet. Parcourez, par exemple, les Epîtres de saint Paul; étudiez les principales actions de sa vie, et vous y apercevrez une image visible de la pureté et de l'innocence de son âme, image qui vous enflammera d'amour pour la sainteté, et vous excitera vivement

à louer Dieu, auteur de tout don céleste. Car, comme nous l'avons dit plus haut, la bonté et la beauté de Dieu brillent avec plus d'éclat dans les œuvres de la grâce que dans cet univers que nos yeux contemplent. De là ces paroles d'Isaïe : Et il y aura dans son sein (dans la nouvelle Sion) des hommes puissants en justice qui seront des plantes du Seigneur pour lui rendre gloire, » *Et vocabuntur in ea fortes justitiæ, plantatio Domini ad glorificandum,* Isa. LXI, 3 : sentence que notre Seigneur explique en disant : « Que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieux. » *Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est.* Matth. v, 16.

Ce ne sera pas seulement dans l'âme de Paul, mais aussi dans celle de Pierre, le prince des apôtres, que nous pourrons contempler, comme dans un miroir très-pur, la magnificence de la bonté et de la grâce divine. Si nous nous étendons davantage sur les louanges du premier, c'est que les saintes Lettres elles-mêmes nous parlent plus longuement de saint Paul que de tous les autres apôtres.

I.

La première chose que nous devons admirer dans saint Pierre est celle pour laquelle il mérita la louange de notre Seigneur lui-même : « Tu es heureux, Simon, fils de Jean, lui dit le Sauveur; car ce n'est ni la chair ni le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les cieux. » *Beatus est, Simon Barjona, quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus qui in cœlis est.* Matth. XVI, 17. Nous voyons par là que le mystère caché de toute éternité dans le sein du Dieu vivant, créateur de toutes choses, l'incarnation du Fils de Dieu, fut révélé à Pierre par le Père céleste; et ainsi il arriva que Pierre crut d'une foi inébranlable que la plénitude de la divinité habitait dans la forme visible de l'humanité de Jésus-Christ, et le confessa en disant : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. » *Tu es Christus Filius Dei vivi.* Et comme, selon la remarque de Cajétan, tout être qui vit en-

gendre un autre être de la même nature que lui, le prince des apôtres attesta d'un seul mot et la génération ineffable du Fils de Dieu, et son égalité avec le Père.

La deuxième excellence de saint Pierre, suite et récompense de sa confession, c'est la promesse de la primauté dans le collége apostolique et des clefs du royaume des cieux; ce qui a fait dire à saint Bernard que la sentence du ciel ne vient qu'après la sentence de Pierre. Peut-on imaginer, pour un simple mortel, une plus haute, une plus admirable prérogative que celle de tenir les clefs du royaume des cieux, de manière à en ouvrir les portes, qui étaient fermées depuis le commencement du monde, non-seulement à lui-même, mais à tous les hommes, et à pouvoir, non-seulement exercer cette puissance, mais encore la communiquer à tous les prêtres? Or, il est à la fois de droit naturel, de droit divin et de droit humain que la primauté dans l'Eglise doive être accordée au plus digne; d'où il faut conclure ou bien que Pierre était, de tous les apôtres, le plus digne de cette dignité, ou au moins que Dieu le rendit tel lorsqu'il la lui conféra. Car il y a cette différence entre les choix que font les hommes et ceux que Dieu fait, que les hommes doivent choisir pour un office celui qui en est le plus digne, parce qu'ils ne peuvent le rendre tel, tandis que Dieu, qui peut en un clin-d'œil tirer le pauvre de la poussière, et des pierres mêmes faire naître des enfants d'Abraham, par là même qu'il destine certains hommes à remplir quelque dignité éminente, les rend très-dignes de l'occuper. De là ce distique de Pic de la Mirandole parlant de Dieu :

Quanquam sat digni, si quos dignatur amare
Qui quos non dignos invenit, ipse facit.

« Ils ne sont pas indignes de son amour, ceux que Dieu daigne aimer; car s'il les trouve tels, il les rend dignes. » — D'où nous concluons que Pierre, ayant été choisi par notre Seigneur, ou bien était digne du premier rang parmi les apôtres, ou bien le devint par une grâce spéciale de Dieu; car l'élection divine suppose ou donne le mérite.

Et ce n'est pas seulement sur le ciel et l'enfer, c'est aussi sur

la vie et la mort, que s'étendait la puissance conférée au prince des apôtres. De même que d'un mot il ouvre ou ferme le ciel, de même, par une parole, il rend la vie aux morts, et donne la mort aux vivants. Ainsi nous le voyons, au livre des Actes, ressusciter, à la prière des veuves, une pieuse chrétienne, nommée Tabithe, et frapper de mort soudaine Ananie et Saphire, qui avaient menti à l'Esprit-Saint.

Certes, une pareille puissance est quelque chose de bien admirable; mais que dirons-nous de celle par laquelle l'ombre seule de son corps faisait disparaître toute espèce de maladies? Quoique nous en ayons parlé dans le discours précédent, nous ne laisserons pas de faire remarquer ici l'immensité de la bonté de Dieu, qui accorde aux justes les prérogatives les plus glorieuses, prérogatives qu'il ne s'est pas données à lui-même, et qui a pour eux une telle estime, qu'il veut que les lois imposées par lui à la nature obéissent, non-seulement à un mot de leur bouche, mais à l'ombre même de leur corps. Y a-t-il, je vous le demande, quelque chose qui appartienne moins à l'homme que l'ombre de son corps? Et cependant voilà ce que Dieu fait pour un simple mortel : non-seulement il l'investit lui-même d'une espèce de toute-puissance, mais il donne le même pouvoir à son ombre! Quel amour ne faut-il pas que Dieu ait eu pour les hommes! Qu'il est donc heureux et fortuné celui qui ordonne sa vie de telle sorte qu'il soit ainsi l'objet de la bienveillance et de l'autorité de Dieu! Qu'il est malheureux, au contraire, et qu'il est à plaindre celui qui, mettant ses affections dans des choses fragiles et fugitives, se rend indigne de cet amour et de cet honneur!

Chose non moins admirable, l'humilité de Pierre égalait sa gloire. C'est une vertu bien rare que l'humilité au sein des honneurs; mais une humilité si profonde unie à tant de gloire n'est-elle pas un véritable prodige? Le plus beau des anges, Lucifer, créé de Dieu, s'enfla de sa propre beauté; le père du genre humain, placé dans le paradis terrestre, et orné de tous les dons de la grâce, tomba de la même manière. Saint Paul, de peur que la grandeur de ses révélations ne l'enorgueillît, reçut l'aiguillon de la chair, qui devait lui faire sentir qu'il était homme. Les triomphateurs

romains, dit saint Jérôme, avaient auprès d'eux un héraut qui ne cessait de répéter à haute voix : « Souviens-toi que tu es mortel ; » l'aiguillon de la chair donné à Paul remplissait en lui cet office; il lui rappelait son infirmité naturelle et éloignait l'orgueil d'une âme favorisée de si hautes révélations. Aucun secours pareil n'est donné à Pierre pour l'aider à être humble, et cependant c'était quelque chose de plus grand de guérir toute espèce de maladies par l'ombre seule de son corps, ce qui n'arriva à aucun saint, que d'avoir de fréquentes révélations, ce qui fut accordé à un grand nombre. Nous concluons de là que, de même que la bienheureuse vierge Marie eut une humilité égale à sa dignité, ainsi l'apôtre Pierre ne fut pas moins illustre par sa vertu d'humilité que par le pouvoir d'opérer des miracles. Le très-sage distributeur des grâces, voulant élever en lui un édifice magnifique de vertus, enfonça bien avant dans la terre de son âme le fondement de l'humilité, sans laquelle, dit saint Grégoire, les meilleures assises ne formeraient qu'un amas de ruines. Combien le prince des apôtres cultiva cette vertu pendant sa vie, et combien il l'aime encore dans le ciel, c'est ce que montrera le mémorable exemple que nous allons raconter.

Un jour[1] que saint Edouard, roi d'Angleterre, allait de son palais au monastère voisin, accompagné d'un grand nombre d'archevêques, d'évêques et de comtes, un pauvre Irlandais, dont les jambes étaient si fort attachées aux cuisses qu'il était obligé de se traîner dans une jatte, et qui, d'ailleurs, était tout infecté de lèpre et couvert de plaies, le pria instamment de le charger sur ses épaules et de le porter en cet état dans l'église, l'assurant que saint Pierre lui avait promis la guérison par ce moyen. Le bon roi fit incontinent ce qu'il désirait, sans avoir égard aux railleries de ses courtisans, qui lui disaient que ce gueux se moquait de lui ; et à peine fut-il arrivé au pied de l'autel de saint Pierre, chargé de cet étrange fardeau, que le pauvre fut entièrement guéri, tant de la lèpre qui lui souillait le corps, que de la contraction des nerfs qui lui ôtait l'usage du marcher. — Par ce

[1] Nous suivons la traduction du Père Giry, qui raconte le même fait dans sa *Vie des saints*.

trait d'humilité si inouï et si extraordinaire dans la personne d'un roi, on voit combien l'apôtre Pierre avait d'amour pour cette vertu.

Si quelqu'un m'objectait ici le reniement de Pierre, je lui répondrais en lui mettant sous les yeux sa pénitence, qui fut telle que nous pouvons affirmer sans crainte de nous tromper, que cette chute fut pour lui l'occasion d'un accroissement de mérite et de gloire. Ai-je besoin de rappeler que le chant du coq, durant sa vie entière, fit couler ses larmes, jusque-là que ses joues en étaient comme desséchées ? Qu'il nous suffise de dire qu'à peine eut-il renié de bouche son divin Maître, il sortit de la cour du grand-prêtre et pleura si amèrement sa faute qu'il se trouva, après l'avoir commise, plus saint qu'auparavant. C'est ce que prouvent les faveurs extraordinaires dont le Sauveur l'honora après sa résurrection. Lorsque l'ange témoin de ce grand prodige ordonne aux saintes femmes d'en porter la nouvelle aux apôtres, il fait une mention spéciale de Pierre : « Allez, leur dit-il, dites à ses disciples et à Pierre qu'il vous précédera en Galilée. » *Ite, dicite discipulis ejus et Petro quia præcedet vos in Galilæam.* Marc. XVI, 7. Bien plus, notre Seigneur lui-même est à peine ressuscité qu'il se fait voir à Pierre, afin de ranimer dans son esprit abattu l'espoir du pardon, et, par l'allégresse de sa résurrection, de changer sa tristesse en joie. Nous lisons en effet dans saint Luc, que les deux disciples qui allèrent à Emmaüs le jour de la résurrection, « étant revenus le soir à Jérusalem, trouvèrent les onze apôtres réunis dans le même lieu, et leur dirent : Le Seigneur est vraiment ressuscité, et il s'est montré à Simon. » *Regressi sunt in Jerusalem, et invenerunt congregatos undecim, et eos qui cum illis erant, dicentes : Quod surrexit Dominus vere, et apparuit Simoni.* Luc. XXIV, 33.

Ce fut aussi à cette époque que notre Seigneur, selon sa promesse, confia à Pierre le gouvernail de l'Eglise et les clefs du ciel, alors qu'il le chargea de paître ses agneaux et ses brebis, et lui prédit clairement qu'il finirait sa vie par un triomphe semblable à celui du Fils de Dieu, en mourant sur la croix. Tout cela nous montre, mes frères, et les merveilleux effets de la pénitence.

et l'immense bonté de Dieu envers les pécheurs qui ont un repentir sincère, puisque Pierre, après une chute si déplorable, reçut du Seigneur une si grande gloire. Fasse notre Seigneur Jésus-Christ que nous tous, qui célébrons aujourd'hui les louanges de Pierre, nous imitions ses larmes et sa pénitence afin d'obtenir comme lui le pardon et la grâce.

II.

Mais arrivons au compagnon de Pierre, à Paul, dont l'éloquence humaine ne saurait célébrer dignement les grandeurs : en sorte que, d'un côté, la parole imparfaite et timide n'ose aborder ce vaste sujet, et que, de l'autre, l'esprit ne peut s'empêcher de se tourner vers lui. Qu'y a-t-il d'étonnant que j'éprouve cet embarras, moi pauvre prédicateur qui ne sais que bégayer, lorsque saint Jean Chrysostome, ce fleuve d'or de l'éloquence, l'éprouvait aussi? Voici comment il commence le panégyrique de saint Paul : « Souvent notre œil, charmé par le pur éclat de l'astre du jour, s'efforce de le contempler en face, et quoiqu'il se sente incapable de fixer une si vive splendeur, le désir qu'il en a lui fait essayer une lutte inégale. J'éprouve quelque chose de semblable : le regard de mon âme est ébloui par les rayons qui sortent de la figure de Paul, et, malgré cela, je me sens attiré à contempler son âme, toute brillante de l'incomparable éclat des vertus, et à lutter contre les splendeurs insupportables de ce magnifique soleil. Car Paul est un soleil pour les hommes, un soleil qui éclaira le monde de la lumière de sa parole, et qui, semblable à l'astre du jour, parcourut toutes les contrées de la terre, aussi librement que si son esprit n'avait pas été assujetti à un corps, et malgré les persécutions que le démon ne cessa de lui susciter. »

Nous pourrions donc nous étendre longuement sur l'éloge de ce saint Apôtre; mais nous consacrerons le reste de ce discours uniquement à montrer les effets de la grâce en lui, effets si merveilleux et si extraordinaires, qu'ils suffiraient et au-delà pour servir de base solide à notre foi. Ses écrits et ses actions prouveront, fût-ce même à un infidèle (pourvu qu'il fût doué de sens et

de raison), qu'il y avait dans l'âme de Paul quelque chose de divin, et par conséquent que la foi qu'il prêcha sous la conduite de l'Esprit-Saint, est véritable. Les magiciens de Pharaon, en voyant les prodiges que Moïse opérait en présence de leur maître, ne purent s'empêcher de s'écrier : Le doigt de Dieu, c'est-à-dire la puissance divine, est là : ainsi quiconque lira avec un peu d'attention la vie et les Epîtres de saint Paul, y reconnaîtra sans peine le doigt de Dieu. Voilà ce que nous voulons montrer brièvement.

Et d'abord examinons sa conversion, que lui-même raconte aux Galates et à son disciple Timothée. Il est indubitable qu'aucun tyran, ni Néron, ni Dioclétien, ne persécuta l'Eglise de Dieu avec plus de rage et de cruauté que saint Paul. Ces princes s'imaginaient que l'immense Empire qu'ils croyaient avoir reçu des dieux était menacé d'une ruine imminente, s'ils ne bannissaient de son territoire une secte qui blasphémait les dieux, fondateurs et conservateurs de l'Empire, et proclamait qu'il fallait voir en eux, non des dieux, mais des démons ou des hommes criminels et impudiques. Mais Paul était un simple particulier; il n'était pas chargé de pourvoir au salut du monde ou de sa patrie; ce n'était donc point en vertu de sa position, ou en vue de quelque intérêt, mais poussé uniquement par sa haine et sa fureur, qu'il persécutait avec tant de cruauté l'Eglise naissante, et demandait aux princes des prêtres les pouvoirs nécessaires pour noyer le nom du Christ dans le sang des disciples et éteindre à jamais sa mémoire. Il part donc pour Damas, plein de fureur et de rage, avide de verser le sang des chrétiens. Et voilà que ce cruel persécuteur est changé soudain en un défenseur infatigable de la foi, et changé de telle sorte que, de même qu'aucun tyran n'avait surpassé sa cruauté pour combattre la foi, de même aucun apôtre ne souffrît davantage pour l'établir par toute la terre, au témoignage de Paul lui-même, qui assure que par la grâce divine il a travaillé plus que tous les autres.

Mais ces travaux, ce zèle pour répandre l'Evangile, cette soif du salut des âmes, quelle éloquence pourrait les décrire? « Il aurait voulu, dit saint Jean Chrysostome, gagner à Dieu tous les

hommes; on eût dit qu'il était le père du monde entier, tant il avait de sollicitude et déployait d'activité pour les faire tous entrer dans le royaume de Dieu : instructions, promesses, prières, supplications, menaces, exorcismes, il mettait tout en œuvre; occupé sans cesse, tour à tour par des lettres et par sa présence, par ses paroles et par ses actions, par ses disciples et par lui-même, à soutenir les chancelants, à confirmer les fervents, à relever les tombés, à guérir les malades, à réveiller les endormis, à faire trembler l'ennemi et par les menaces de sa parole, et par la foudre de son regard : semblable tout à la fois à un brave capitaine et à un médecin charitable, couvrant de son bouclier les combattants et prodiguant ses soins aux blessés; seul, en un mot, il joue tous les rôles et remplit tous les offices. »

Qui donc, dans un changement si soudain et si merveilleux, ne reconnaîtrait le doigt de Dieu et la puissance de la grâce divine? Ceux-là ne s'y trompaient pas, qui s'écriaient à la vue de ce spectacle : « Celui qui autrefois nous persécutait, annonce maintenant la foi qu'il s'efforçait alors de détruire. » *Qui persequebatur nos aliquando, nunc evangelizat fidem, quam aliquando expugnabat.* Galat. I, 23. Et qu'on ne me dise pas que Paul a été attiré dans l'Eglise par l'espoir de quelque avantage terrestre; car cette démarche, loin de lui procurer quelque chose de semblable, l'exposa à mille dangers et à mille morts, comme il le dit lui-même : « Il n'y a point de jour que je ne meure, je vous en assure, mes frères, par la gloire que je reçois de vous en Jésus-Christ notre Seigneur. » *Quotidie morior per vestram gloriam, fratres, quam habeo in Christo Jesu Domino nostro.* I Cor. XV, 31. Qu'un changement si subit et si complet du cœur humain soit l'effet d'une vertu divine, il suffit pour le montrer de rappeler un mot de saint Bernard, disant, dans la vie de saint Malachie, que ce saint fit un plus grand miracle en convertissant à la douceur une femme d'une humeur farouche qu'en en ressuscitant une autre. Quel prodige plus extraordinaire que Paul ait passé en un moment, et par la seule grâce de Dieu, d'une telle fureur contre les chrétiens à une telle foi en Jésus-Christ, à un état si parfait de vertu et de sainteté! La conversion de saint Paul, telle

est donc, mes frères, la première merveille de la grâce divine en lui.

Nous trouvons la deuxième, qui vous paraîtra sans doute plus surprenante encore, dans les nombreux miracles qu'il opéra pour confirmer la vérité de ses enseignements. Ils sont attestés, non-seulement par saint Luc au livre des Actes, mais encore par Paul lui-même écrivant aux Corinthiens et aux Thessaloniciens. Certes, si ces assertions n'eussent pas été sincères, convaincu de mensonge par tant de témoins, il se serait discrédité lui-même et la foi qu'il prêchait. Voici donc ce qu'il dit aux Thessaloniciens : « Nous savons, frères chéris de Dieu, quelle a été votre élection, la prédication que nous avons faite de l'Evangile, n'ayant pas été seulement en paroles, mais accompagnée de miracles, de la vertu du Saint-Esprit, d'une pleine abondance de ses dons. » *Scientes, fratres dilecti a Deo, electionem vestram : quia Evangelium nostrum non fuit ad vos in sermone tantum, sed et in virtute, et in Spiritu Sancto, et in plenitudine multa.* I Thess. I, 4, 5. Et dans la seconde Epître aux Corinthiens : « Je n'ai été en rien inférieur aux plus éminents d'entre les apôtres; encore que je ne sois rien, les marques de mon apostolat ont paru parmi vous dans toute sorte de patience, dans les miracles, dans les prodiges et dans les effets extraordinaires de la puissance divine. » *Signa tamen apostolatus mei facta sunt super vos, in omni patientia, in signis, et prodigiis, et virtutibus.* II Cor. XII, 11, 12. Que de mots pour exprimer le miracle? Puis donc que l'Apôtre invoque un si grand nombre de témoins de ses miracles, et que le miracle est une preuve irrécusable de la vérité catholique, il est clair que les passages que nous venons de citer confirment admirablement notre foi.

Comme saint Paul, au nombre des signes de son apostolat, met la patience, vertu, dit saint Grégoire (premier livre de ses *Dialogues*), plus excellente que les miracles et les prodiges, nous avons là une preuve nouvelle et éclatante en faveur de la vérité catholique. Mais quel langage assez éloquent pourra décrire tous les genres de persécution, verges, chaînes, prisons, outrages, exils, naufrages, faim et soif, que Paul eut à souffrir

de la part des Juifs et des Gentils? Ecoutons saint Jean Chrysostome :

« Le monde était alors à peu près partagé en deux camps, le camp de ceux qu'une espèce de fureur précipitait dans le culte des idoles, et le camp de ceux que le zèle de la loi enflammait de haine contre l'Evangile. Des deux côtés Paul ne trouvait que des adversaires : les Juifs le poursuivant comme un corrupteur des traditions de leurs pères, et les Gentils comme prêchant un Dieu mort, mort sur la croix. Car, si vous voulez avoir une juste idée des travaux et des souffrances des apôtres, gardez-vous de croire que l'univers était alors ce qu'il est aujourd'hui; mais représentez-vous l'état du monde au commencement de la prédication évangélique : la violence d'une mer en fureur fait juger de la force et de l'habileté du pilote. Or, Paul était comme au milieu des flots soulevés par la tempête, tant la nouveauté de l'Evangile excitait mille adversaires : c'étaient les Juifs, que la loi de Moïse semblait pousser à la résistance; c'étaient les Pharisiens, qui ne pouvaient souffrir qu'on proclamât la divinité de celui qu'ils avaient crucifié; c'étaient les prêtres, indignés de voir la croix plus en honneur qu'un sceptre royal. Aux Juifs s'associaient les Gentils, lesquels, accoutumés aux autels des dieux, aux temples et aux cendres des lits sacrés, se voyaient avec dépit enlever ces erreurs. Les magistrats, avec leurs satellites, s'opposaient par les supplices à la prédication de l'Evangile; les rois combattaient pour la même cause, et la croix, en abomination aux multitudes, dédaignée des sages, semblait le signe d'un condamné. Mais pour Paul la paix la plus profonde n'eût pas eu plus de charme que cette guerre du monde entier : souffrir pour l'Evangile, c'est son bonheur. Voilà pourquoi, lorsqu'il parcourait, tout meurtri par la persécution, la Grèce et les contrées barbares, heureux de ses blessures comme d'un triomphe, se réjouissant de ses naufrages comme d'autres le font de la possession d'un trésor, il regardait les sillons que les verges avaient laissés sur sa chair comme de glorieuses couronnes, la tribulation comme une douce jouissance, la paille fétide des cachots comme un paradis de délices. »

Que ce tableau soit fidèle, nous en avons pour garant saint

Paul lui-même. La mort, dont tous les hommes, par un instinct naturel, ont une vive horreur, était l'objet de ses vœux; il la désirait tellement, il y pensait avec tant de joie que, du fond de la prison où il est enchaîné, il écrit aux Philippiens : « Si mon sang est répandu comme une aspersion sur le sacrifice et le culte de votre foi, je m'en réjouis et vous en félicite tous, et vous devez aussi vous en réjouir vous-mêmes et m'en féliciter. » *Si immolor supra sacrificium et obsequium fidei vestræ, gaudeo et congratulor omnibus vobis, idipsum autem et vos gaudete et congratulamini mihi.* Philipp. II, 17, 18. Qui jamais a entendu rien de semblable, un homme qui va être livré à un cruel supplice, et qui exhorte ses amis à se réjouir et à le féliciter? Des amis s'adressent des félicitations quand l'un d'eux a obtenu quelque haute dignité, ou bien recouvré une santé gravement compromise, ou encore remporté sur l'ennemi une victoire éclatante; mais c'est du fond d'une prison où il est chargé de chaînes, c'est en vue de la mort qui le menace, que Paul demande à ses chers fils en Jésus-Christ de prendre part à sa joie et de le féliciter! Parmi les sentiments du cœur humain, il n'en est pas de plus fort que l'amour de soi-même; c'est cet amour qui nous inspire une si vive horreur de la mort, et, pour l'éviter, nous ferait fuir jusqu'au bout du monde : eh bien! notre Apôtre a un plus grand désir de mourir pour Jésus-Christ, que d'autres n'ont le désir de vivre. Qui est-ce qui ne verrait pas qu'il y a dans le cœur de cet homme quelque chose de supérieur à l'humanité? Qui n'apercevrait ici le doigt de la puissance divine? Qui ne reconnaîtrait le triomphe de la grâce divine sur la nature vaincue et domptée? Qui n'admirerait cet homme élevé au-dessus des choses humaines, que dis-je, planant dans les hauteurs des cieux?

Ainsi, quiconque considérera attentivement, non-seulement ce que Paul a souffert, mais avec quelle allégresse il l'a souffert, comprendra que c'est avec raison qu'il a, parmi les signes de son apostolat, nommé en premier lieu la patience. Et nous trouvons dans cette patience une démonstration éclatante de la vérité de notre foi, comme l'enseigne saint Justin, et comme l'attestent cette multitude de païens qui se convertissaient en voyant l'in-

trépidité des martyrs au milieu des supplices. La nature humaine, en effet, recherche avec ardeur tout ce qui flatte, tout ce qui contente le corps, et elle éprouve, au contraire, une souveraine aversion pour tout ce qui lui est pénible ou désagréable. D'où il suit que l'homme qui souffre avec joie les tourments les plus cruels, qui tressaille d'allégresse et triomphe au milieu des supplices, semble avoir en lui quelque chose qui l'élève au-dessus de la nature commune. Cette constance est tout à la fois un effet de la grâce divine, et par conséquent un témoignage solide de la vérité de la foi catholique.

C'est donc avec raison que Paul, parlant de ses miracles, met parmi eux sa patience. Certes, il lui eût été bien impossible, s'il n'avait opéré des prodiges, de convertir à la foi chrétienne tant de peuples, tant de nations élevées dans l'idolâtrie. Et si quelqu'un soutenait qu'il n'a fait aucun miracle, nous lui répondrions que le plus grand de tous les miracles serait que le monde entier ait cru, sur la parole de quelques pauvres pêcheurs ou artisans, qu'un homme mort sur la croix entre deux voleurs est le Créateur du ciel et de la terre, le seul Dieu véritable et le souverain Seigneur de toutes choses. Pour ne parler que de Paul, écoutons saint Jean Chrysostome :

« Comment, se demande-t-il, Paul, un artisan vulgaire, a-t-il pu arriver aux grands résultats que nous connaissons? Un homme sans naissance, qui vendait sur les places publiques des peaux préparées par le travail de ses mains, réussit, en moins de trente années, à faire passer sous le joug de la vérité Romains, Perses, Parthes, Mèdes, Indiens, Scythes, Ethiopiens, Sarmates, Sarrasins, le genre humain presque tout entier! Dites-moi, d'où cet artisan, dans son atelier, maniant les instruments de son travail, apprit-il la sagesse pour l'enseigner aux autres, à des villes, à des provinces, à des nations? Il n'était pas éloquent : *Je suis,* dit-il quelque part, *inhabile dans le parler;* il ne possédait aucune fortune : *Jusqu'à ce jour,* dit-il encore, *nous souffrons la faim, et la soif, et la nudité, et les mauvais traitements.* Et que parlé-je de fortune, puisqu'il manquait souvent du nécessaire, et n'avait pas même de quoi se vêtir? Son métier ne l'avait pas enrichi, puis-

que, au témoignage de saint Luc, il demeurait chez Aquila et Priscille, et y travaillait, leur profession étant, comme la sienne, de faire des tentes. Il n'était pas de noble origine, comme l'indique une semblable profession; enfin la nation d'où il sortait n'avait rien d'illustre. Et voici qu'il s'avance, et à peine s'est-il montré, qu'il trouble, qu'il bouleverse ses ennemis; comme une étincelle qui tombe sur une paille légère, ainsi il consume les ouvrages de Satan. Il brillait du moins par la science; il avait reçu le don de persuader? En aucune manière : *Je ne suis point venu,* dit-il, *avec les discours élevés de l'éloquence et de la sagesse, pour vous annoncer l'Evangile de Jésus-Christ; car je n'ai point fait profession de savoir autre chose parmi vous que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié.* I Cor. II, 1, 2; et plus loin : *Je n'ai point employé, en vous prêchant, les discours persuasifs de la sagesse humaine.* Ibid., 4. C'était la matière et le fond même de ses prédications qui attirait à lui ceux qui l'entendaient. Voici comment il s'exprime à ce sujet dans la même Epître : *Les Juifs demandent des miracles, et les Gentils cherchent la sagesse. Pour nous, nous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est un scandale aux Juifs et une folie aux Gentils.* I Cor. I, 22, 23. Mais il était libre et nul ne l'inquiétait? Au contraire, environné de dangers continuels, il n'eut pas un moment de sécurité et de repos : *Tant que j'ai été parmi vous,* écrit-il aux Corinthiens, *j'y ai toujours été dans un état de faiblesse, de crainte et de tremblement.* I Cor. II, 3. Donc, puisque Paul était un prédicateur sans éloquence, sans fortune, sans naissance; que sa doctrine non-seulement n'empruntait de sa personne aucune recommandation, mais était en elle-même pleine de scandales et pour les Juifs et pour les Gentils; que ses auditeurs étaient des gens pauvres et faibles; que des périls de tout genre menaçaient à chaque instant et l'Apôtre et ses disciples; qu'il présentait enfin à l'adoration des hommes un crucifié : n'est-il pas évident qu'un si grand ouvrage que la conversion du monde n'a pu s'accomplir par une force humaine, mais qu'il a fallu une vertu divine? » — On voit par ce passage de saint Jean Chrysostome que la prédication si fructueuse de saint Paul confirme admirablement la vérité de notre foi.

La vertu divine cachée dans le cœur de Paul se révèle encore à nous d'une autre manière, je veux dire par son admirable doctrine, qui surpasse en son genre toute la puissance de l'éloquence humaine. Soit qu'il traite de l'incarnation du Fils de Dieu et de la rédemption des hommes, soit qu'il expose les règles de la vie chrétienne, il se montre partout supérieur, partout divin. Aucune condition n'est oubliée : riches et pauvres, maîtres et serviteurs, parents et enfants, époux et épouses, veuves et vierges, tous reçoivent de salutaires préceptes pour remplir saintement les devoirs de leur état. Quelle abondance de sentiments! Quelle variété de tours et de figures! Tantôt il épouvante, tantôt il flatte, tantôt il console; il presse ici par ses larmes, là par l'aiguillon du reproche; tour à tour il dilate les cœurs et y verse la joie, ou bien il y répand la tristesse et la crainte. Il se montre pour les hommes tantôt comme un père affectueux, tantôt comme un juge terrible; ici avec la douceur d'un agneau, là avec la magnanimité d'un lion; en un mot, de même que dans sa conduite il se fait tout à tous pour les sauver tous, ainsi, dans ses Epîtres, il accommode sa doctrine à tous les besoins et à toutes les situations, pour guérir toutes les maladies et gagner tous les hommes à Jésus-Christ. Tel est enfin le caractère de sa doctrine que, quiconque jouit d'une raison saine, reconnaîtra que ce n'est pas un homme qui parle ainsi, mais l'Esprit-Saint caché dans son cœur et s'exprimant par sa bouche. Car l'Esprit-Saint a un style, une énergie qui lui est propre, et que l'éloquence humaine ne saurait jamais reproduire.

J'ajouterai encore un autre effet merveilleux de la grâce divine, ou, si l'on veut, une autre marque de la présence de l'Esprit-Saint dans l'âme de Paul : c'est ce qu'il nous dit de lui-même en divers passages de ses Epîtres? Il écrit aux Thessaloniciens : « Vous vous souvenez, mes frères de notre fatigue et de notre peine, et comme nous vous avons prêché l'Evangile en travaillant jour et nuit pour n'être à charge à personne. » *Memores enim estis, fratres, laboris nostri et fatigationis; nocte ac die operantes, ne quem vestrum gravaremus, prædicavimus vobis Evangelium Dei*. I Thess. II, 9. Dans le discours adressé aux an-

ciens de l'Eglise d'Ephèse, il rappelle ainsi la même chose : « Je n'ai désiré recevoir de personne ni argent, ni or, ni vêtements ; et vous savez vous-mêmes que ces mains que vous voyez ont fourni à tout ce qui était nécessaire à moi et à tous ceux qui étaient avec moi. » *Argentum et aurum, aut vestem nullius concupivi, sicut ipsi sictis, quoniam adeo quæ mihi opus erant, et his qui mecum sunt, ministraverunt manus istæ.* » Act. xx, 33, 34. Mais avec quelle vivacité, avec quelle indignation éloquente il revendique, dans la première Epître aux Corinthiens, l'honneur d'un ministère pur de tout soupçon d'avarice! « Ne suis-je pas libre, s'écrie-t-il? Ne suis-je pas apôtre? N'ai-je pas vu Jésus-Christ notre Seigneur? N'êtes-vous pas vous-mêmes mon ouvrage en notre Seigneur. » Et un peu plus loin : « Qui est-ce qui va jamais à la guerre à ses dépens? Qui est-ce qui plante une vigne, et n'en mange point du fruit? Qui est-ce qui mène paître un troupeau, et n'en mange point du lait? Ce que je dis ici n'est-il que selon l'homme? et la loi ne le dit-elle pas elle-même? Car il est écrit dans la loi de Moïse : *Vous ne tiendrez point la bouche liée au bœuf qui foule les grains.* Dieu se met-il en peine de ce qui regarde les bœufs, et n'est-ce pas pour nous-mêmes qu'il a fait cette ordonnance? Oui, sans doute, c'est pour nous que cela a été écrit. En effet, celui qui laboure, doit labourer avec espérance de recueillir, et celui qui bat le grain doit espérer d'y avoir part. Si nous avons semé parmi vous les biens spirituels, est-ce une grande chose que nous recueillions un peu de vos biens temporels? Si d'autres usent de ce pouvoir à votre égard, pourquoi n'en pourrons-nous pas user plutôt qu'eux? Mais nous n'avons pas usé de ce pouvoir, et nous souffrons au contraire toutes sortes d'incommodités, pour n'apporter aucun obstacle à l'Evangile de Jésus-Christ. » Et plus loin encore : « Je ne vous ai point écrit ceci afin qu'on en use ainsi envers moi ; car j'aimerais mieux mourir que de souffrir que quelqu'un me fît perdre cette gloire. » *Non autem scripsi hæc ut ita fiant in me : bonum est enim mihi magis mori, quam ut gloriam meam quis evacuet.* I Cor. ix, 1-15.

Eh bien, mes frères, je vous le demande maintenant, comment

un homme occupé nuit et jour à travailler des mains, gagnant par le labeur d'un métier vulgaire de quoi satisfaire à ses besoins et à ceux de ses compagnons, a-t-il pu, je ne dis pas écrire tant d'Epîtres toutes remplies d'une vertu divine, mais convertir à la foi chrétienne tant de villes, tant de provinces et tant de nations, porter dans son cœur la sollicitude d'un si grand nombre d'Eglises, et, ce qui n'est pas moins admirable, au milieu de tant de travaux et d'occupations qui d'ordinaire partagent et dissipent l'esprit, conserver la ferveur de la charité et la piété la plus tendre. Ah! s'il avait vécu dans la solitude comme les anachorètes, mortifiant sa chair par des jeûnes de deux ou trois jours et passant les jours et les nuits à prier et à louer Dieu, le feu de sa ferveur, alimenté par ces saints exercices, n'aurait rien qui pût nous étonner. Mais qu'un homme en rapport avec des gens de toute espèce, travaillant des mains le jour et la nuit dans son atelier, distrait par la sollicitude de tant d'Eglises, brisé par tant de voyages et de terre et de mer, ait conservé une âme, un cœur d'apôtre et cette ferveur de charité dont n'approcha jamais ni l'illustre ermite du même nom, saint Paul, quoiqu'il eût passé soixante-dix ans dans la solitude, ni aucun anachorète, voilà ce qui excite au plus haut degré mon admiration. Qui ne comprend que le doigt de Dieu est là, qu'il y a là une vertu divine? Oui, Dieu est admirable dans ses saints, *mirabilis Deus in sanctis suis;* admirable est sa grâce, admirable son amour pour les siens, admirable sa puissance qui a mis dans une âme environnée d'un corps mortel et fragile une si grande vertu, qu'un docteur a pu appeler Paul une merveille du monde. Pour moi, ce n'est pas une seule merveille, c'est un grand nombre de merveilles que j'aperçois dans sa vie : merveille, sa conversion; merveille, tous les miracles qu'il a opérés; merveille, sa constance au milieu des fatigues et des persécutions; merveille, sa prédication; merveille, la conversion du monde procurée par lui; merveille, la sublimité de sa doctrine; merveille enfin, et la plus grande de toutes, qu'un homme travaillant la nuit et le jour à un métier vulgaire ait accompli de pareilles œuvres.

Afin de terminer ce discours comme nous l'avons commencé,

on voit, par ce que nous avons dit, quelle est la beauté de l'âme de Paul, qui se dévoua tout entière au service et à l'amour de Dieu. Si quelqu'un pouvait contempler de ses yeux corporels toutes les vertus, tous les dons célestes qui en font l'ornement, il s'écrierait que ni l'éclat du soleil, de la lune et des autres astres, ni la beauté du ciel et de la terre n'ont rien qui puisse entrer en comparaison. Ce que nous avons dit nous fournit encore une preuve nouvelle et une confirmation éclatante de la vérité de notre foi. Sans doute la foi est un don de Dieu; il dépend de la lumière divine qu'elle soit ferme et sincère; elle a reçu néanmoins de grands accroissements des considérations que nous avons exposées, et de beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'indiquer. En effet, que l'on examine attentivement et cette merveilleuse conversion de Paul, qui fit d'un persécuteur cruel un zélé défenseur de la foi, et les miracles et les prodiges au sujet desquels il invoque le témoignage des Corinthiens et des Thessaloniciens, et ce courage intrépide à supporter les travaux et les persécutions, et la conversion des Gentils, fruit de sa prédication, et la sublime doctrine qu'il a déposée dans ses écrits, et l'on ne pourra s'empêcher d'admirer en tout cela la force et la puissance de la grâce divine, ni par conséquent d'y reconnaître une preuve de la vérité de la foi catholique.

Quels fruits pour nos âmes devons-nous en retirer? L'Apôtre nous les indique lui-même dans son Epître aux Romains, chapitre xv, 13 : « Que le Dieu d'espérance, dit-il, vous comble de joie et de paix dans votre foi, afin que votre espérance croisse de plus en plus par la vertu du Saint-Esprit. » *Deus spei repleat vos omni gaudio et pace in credendo, ut abundetis in spe et virtute Spiritus Sancti.* Quoi de plus désirable que les fruits de cette foi vivante et animée par la charité? D'elle naît la joie de l'esprit, d'elle cette paix qui surpasse tout sentiment, d'elle la sécurité et la solidité de notre espérance, d'elle enfin la vertu de l'Esprit-Saint, sources de toutes les vertus et de tous les dons spirituels. Cette foi est encore le bouclier impénétrable contre lequel viendront se briser les traits enflammés de l'ennemi. Car l'homme qui se rappelle souvent et médite les principaux dogmes de notre foi,

le jugement dernier, le bonheur éternel promis aux justes, la peine, éternelle aussi, réservée aux pécheurs, et surtout la Passion du Fils de Dieu mort sur la croix pour expier nos iniquités, cet homme, si son cœur n'est pas plus dur qu'un rocher, aura pour le péché une horreur plus vive que pour la mort elle-même, et l'évitera comme on évite un serpent. C'est pourquoi l'apôtre Pierre nous avertit de nous revêtir de l'armure de la foi pour résister aux assauts du démon.

Attachons-nous, mes frères, à recueillir ce fruit des vertus de saint Paul, afin que, faisant des progrès dans la foi et recevant chaque jour un nouvel accroissement de cette divine lumière, la joie, la paix, une espérance ferme, et la vertu de l'Esprit-Saint abonde en nous, et qu'ornés de ces dons célestes, nous méritions enfin de contempler Dieu non plus par la foi, non plus en figure, mais face à face au sein de la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

LA FÊTE DE LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Exurgens Maria abiit in montana cum festinatione.

Marie se levant, s'en alla en toute hâte vers les montagnes de Judée.

Luc. I, 39.

L'ange Gabriel ayant été envoyé de Dieu vers la très-pure vierge Marie, pour lui annoncer le mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu et le règne de Jésus-Christ, lui exposa en ces termes l'objet de son message : « Voici, dit-il, que vous concevrez dans votre sein, et que vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus, etc. » Marie qui, dès l'âge le plus tendre, avait consacré à Dieu sa virginité, répondit à l'envoyé céleste : « Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme? » Alors l'ange lui apprit que ce prodige admirable s'accomplirait par la

vertu du Saint-Esprit, et il confirma ce qu'il venait de dire par l'exemple d'Elisabeth, cousine de la sainte Vierge. Elisabeth, vieille et stérile, était néanmoins dans le sixième mois de sa grossesse, « parce que, dit l'ange, il n'y a rien d'impossible à Dieu. » Après avoir été instruite de cette nouvelle, « Marie, se levant, s'en alla en toute hâte vers les montagnes de Judée, en une ville de la tribu de Juda; et étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth. » *Luc.* I (citer textuellement ce qui suit et implorer ensuite la grâce divine). *Ave, Maria.*

« Marie, se levant, s'en alla en toute hâte vers les montagnes de Judée. » Commençons, mes frères, par chercher la cause de cet empressement de Marie, et étendons-nous un peu sur ce sujet. Il faut remarquer d'abord que, parmi les nombreux témoignages qui nous manifestent l'infinie bonté du Seigneur, il n'en est pas de plus frappant que l'attention de Dieu à unir ensemble la gloire de son nom et notre propre avantage, à ce point qu'il regarde comme plus glorieux pour lui ce qui est plus salutaire pour nous. C'est pour cette raison que l'Eglise, dans l'hymne célèbre dont les anges ont chanté le commencement, dit à Dieu, entre autres louanges : Nous vous rendons grâces pour votre grande gloire. Quel est ce nouveau genre de reconnaissance? Les hommes ordinairement rendent grâces des bienfaits qu'ils ont reçus, afin de témoigner leur gratitude; quant à la gloire, à l'illustration attachée à un nom, ils la célèbrent, l'exaltent, mais elle n'est pas l'objet de leur reconnaissance. Comment donc la propriété naturelle des termes est-elle ici conservée? Par la raison que la gloire de Dieu ne brille nulle part avec autant d'éclat que dans les bienfaits magnifiques dont il comble le genre humain. Oui, c'est sa gloire, sa très-grande gloire, de rappeler les hommes de la mort à la vie, et de les enrichir de ses dons les plus précieux. Lui-même nous le déclare ouvertement par la bouche de son Prophète : « J'éloignerai, dit-il, ma fureur de vous, à cause de mon nom; et, pour ma gloire, je vous retiendrai comme avec un frein, de peur que vous ne périssiez. » *Isa.* XLVIII, 9. Ainsi, vous l'entendez, c'est pour manifester la gloire de son nom, que Dieu

arrache aux crimes et à la mort un peuple de pécheurs, qui se précipitent dans toutes sortes de vices avec une ardeur effrénée. L'apôtre saint Paul exprime la même vérité dans les paroles suivantes : « Tous ont péché, et ont besoin de la gloire de Dieu, » *Rom.* III, 23, c'est-à-dire, tous ont besoin que Dieu leur découvre la gloire de sa tendresse et de sa miséricorde, en leur remettant gratuitement leurs péchés. « Le Seigneur vous attend, dit encore le prophète Isaïe, afin de vous faire miséricorde, et il signalera sa gloire en vous pardonnant. » *Isa.* XXX, 18. Dans l'admirable et sublime psaume où le roi David chante le règne et l'empire de Jésus-Christ, il ne fait point consister la gloire de cet empire et des conquêtes du Messie dans la force des armes ni dans la puissance qui a été donnée à Jésus-Christ au ciel et sur la terre, mais dans la conversion de tous les peuples renonçant au culte abominable des idoles pour honorer le seul vrai Dieu et embrasser les lois de sa sainte religion. « Les Ethiopiens, dit-il, se prosterneront devant lui, et ses ennemis baiseront la terre. » *Coram illo procident Æthiopes, et inimici ejus terram lingent.* Ps. LXXI, 9. Baiser la terre, signifie la même chose que adorer, témoigner son respect. Les Asiatiques observent cet usage, et, lorsqu'ils se présentent devant leur roi, ils ne manquent pas de baiser la terre en signe de respect. Les Sarrasins pratiquent encore aujourd'hui le même cérémonial. Le Prophète royal a voulu marquer par là qu'un jour viendrait où les idolâtres, qui étaient les ennemis déclarés de Jésus-Christ, qui persécutaient son Eglise, qui travaillaient de tous leurs efforts à renverser son royaume, seraient appelés à être ses serviteurs et ses amis, et, oubliant leurs fureurs impies, se soumettraient pleinement à son empire. C'est ce que Dieu le Père dit à son Fils dans ce passage d'un autre psaume : « Régnez au milieu de vos ennemis, » *Ps.* CIX, 2, en appelant à l'obéissance et au bienfait de votre grâce ces hommes jusque-là vos ennemis et vos persécuteurs.

Etre ennemi de Dieu, de ce maître souverain de toutes choses, sans la volonté duquel nous ne pouvons pas même respirer, quoi de plus malheureux! Voir l'homme, créé à l'image de Dieu, méconnaître sa dignité jusqu'à se prosterner devant des monstres

horribles, devant la pierre, le bois, devant même des ognons, comme faisaient les Egyptiens, se peut-il rien de plus honteux et de plus misérable? Quoi de plus heureux, au contraire, que de connaître le vrai Dieu, que de devenir son ami, bien plus, son enfant et par conséquent l'héritier de son royaume? Or, c'est à nous procurer cette incomparable félicité, que Jésus-Christ a mis la gloire de son nom et de son règne, de sorte que nous avons tous raison de dire avec l'Eglise : Nous vous rendons grâces, à cause de votre grande gloire, parce que votre gloire, c'est notre salut et notre rédemption. Mais qu'est-ce à dire? La grande gloire de Dieu n'est-elle pas d'avoir créé le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment? Mais, dites-moi, pour quel usage, pour qui toutes ces choses ont-elles été faites? A-t-il besoin du soleil, de la lune et des autres astres, Celui qui habite une lumière inaccessible? I *Tim.* VI, 16. A-t-il besoin pour se nourrir des fruits de la terre ou de la chair des animaux, Celui qui est à lui-même un aliment éternel, inépuisable? A qui donc servent les astres du ciel et toutes les créatures qui sont sur la terre, sinon à l'homme? Il y a néanmoins pour la bonté de Dieu une gloire incomparablement plus grande : c'est de s'être revêtu de notre humanité et d'avoir enduré le supplice de la croix. Mais quel est le fruit de cette gloire? N'est-ce pas le salut de l'homme? Nous n'en saurions douter. Le Seigneur lui-même nous l'atteste par son Prophète : J'établirai, dit-il, le salut dans Sion et ma gloire dans Israël. » *Dabo in Sion salutem, et in Israel gloriam meam.* Isa. XLVI, 13. Quelle est, Seigneur, cette gloire que vous avez manifestée dans Israël? N'est-ce pas au milieu d'Israël que vous avez été garrotté, couverts de crachats, moqué, frappé de verges et attaché ignominieusement au gibet entre deux voleurs? Mais je comprends; avoir daigné souffrir de si cruels supplices pour faire passer des ténèbres épaisses du crime et de l'impiété à la lumière éclatante de la vertu et de la piété les hommes que vous aimiez d'un ardent amour, voilà votre gloire, voilà le triomphe de votre miséricorde et de votre bonté, et jamais cette gloire ne s'était révélée par une œuvre aussi admirable. Cette œuvre, en effet, est pour nous une source de salut d'autant plus féconde, que la gloire de la

bonté divine s'y manifeste avec plus d'éclat. Ainsi donc la gloire de Dieu et notre salut sont étroitement unis, selon que le Seigneur nous le déclare lui-même : « J'établirai, dit-il, le salut dans Sion et ma gloire dans Israël. »

Ceci posé, il nous sera maintenant facile de comprendre la cause de l'empressement de la sainte Vierge à se rendre auprès de sa cousine. Puisque Dieu met sa gloire à procurer notre salut, il s'ensuit qu'il a le plus vif désir de notre salut et de sa gloire; par conséquent il ne faut pas nous étonner que Marie, poussée par le divin enfant qu'elle portait dans son sein, se soit mise en chemin avec une si grande hâte, afin que le fils d'Elisabeth fût sanctifié, purifié du péché originel, et rempli du Saint-Esprit. Nous pouvons aisément reconnaître dans cette démarche le zèle de Dieu pour notre salut, son ardente charité et sa bonté infinie envers le genre humain. Chose digne de remarque : le Seigneur ne vient point à l'homme du même pas, lorsqu'il s'agit de le châtier ou de lui faire du bien. Ainsi, quand il vint vers nos premiers parents, pour les punir de leur désobéissance, la sainte Ecriture nous dit qu'il s'approcha d'eux « en se promenant après midi, à l'heure où s'élève un vent frais et doux. » *Gen.* III, 8. Que faut-il entendre par là, sinon que le Seigneur tempère l'ardeur de sa colère par la douceur de sa clémence, et que, lorsqu'il vient pour se venger des coupables, il s'avance, non d'un pas rapide et précipité, mais avec lenteur et comme malgré lui? Comment vient-il, au contraire, quand il est question d'apporter aux hommes le salut? « Il s'élance pour courir comme un géant dans sa carrière. » *Ps.* XVIII, 6. La raison de cette différence est que, là il vient pour juger, ici pour faire miséricorde; là pour frapper, ici pour guérir; là pour chasser l'homme du paradis, ici pour faire de l'homme son paradis de délices. Si donc, d'une part, il montre une sorte de froideur, et de l'autre, une ardeur si vive; si, dans le premier cas, il s'avance d'un pas tardif, et dans l'autre, d'une course impétueuse, c'est pour nous marquer sa lenteur à punir et sa promptitude et son empressement à nous sauver. N'est-ce pas cet empressement de notre Dieu et son zèle pour notre salut, que l'Epouse des Cantiques voyait en esprit, lorsqu'elle disait : « Voici

mon bien-aimé qui vient sautant par-dessus les montagnes, franchissant les collines. Mon bien-aimé est semblable au chevreuil et au faon de la biche? » *Ecce iste venit saliens in montibus, transiliens colles; similis est dilectus meus capreæ, hinnuloque cervorum.* Cant. II, 8. Pourquoi le feu s'élève-t-il dans les airs, et la pierre retombe-t-elle sur la terre? La raison en est dans la légèreté de l'un et la pesanteur de l'autre; car c'est une loi de la nature, que les corps légers tendent à s'élever, tandis que les corps pesant tendent à descendre. Or, il est mille fois plus selon la nature du souverain bien, d'épancher sa bonté, de répandre partout ses bienfaits et de se communiquer lui-même à ses créatures, selon leur nature et leur capacité. On ne peut dire combien cette considération touche les âmes pieuses, quel appui elle donne à leur espérance, quelle admiration et quel amour de la bonté divine elle excite en elles. Ne soyons donc pas surpris de voir Marie, poussée par le divin enfant qu'elle portait dans ses chastes entrailles, se rendre en toute hâte vers sa cousine, pour que Jean-Baptiste fût sanctifié dans le sein de sa mère. Il lui tardait que le fils d'Elisabeth fût délivré du péché originel. Etre affranchi du péché! Pensez-vous, mes frères, que ce soit là une chose de peu d'importance? Parmi les hommes à qui la divine lumière de la foi a montré toute la difformité du péché, il n'en est pas un seul qui n'aimât mieux, s'il avait à choisir, brûler pendant mille ans dans le feu le plus ardent, que de rester seulement une heure dans l'état du péché. Pourquoi les saints martyrs ont-ils enduré avec un courage et une constance inébranlables toutes sortes de cruelles tortures? Pourquoi ont-ils affronté les bûchers et les roues, se sont-ils élancés d'eux-mêmes dans des chaudières bouillantes, ont-ils bravé les ongles de fer et les chevalets, sinon pour éviter, ne fût-ce que pendant le court espace d'une heure, la hideuse souillure du péché? Ils connaissaient bien toute la vertu de la pénitence et l'infinie miséricorde du Seigneur qui, d'un regard plein d'ineffable tendresse, fit entrer dans le cœur de Pierre le pardon avec le repentir; ils savaient bien qu'ils pouvaient, eux aussi, dans une semblable défaillance, espérer en la clémence divine. Et pourtant, ils aimèrent mieux souffrir tous les supplices

que de demeurer un instant sous le joug du péché. Voilà ce qu'ont pensé de la laideur du péché les hommes que la lumière divine éclairait. Mais nous, enveloppés dans la nuit épaisse des ténèbres de l'Egypte, nous ne voyons pas l'horrible difformité du péché; aussi nous regardons comme peu de chose de rester dans le péché pendant des années entières. Un jour viendra pourtant où le châtiment ouvrira les yeux qu'une coupable indifférence tient aujourd'hui fermés; prions Dieu, mes frères, de ne point avoir à reconnaître alors, mais en vain, combien le péché est un monstre exécrable.

On dira peut-être : Puisque le Seigneur met tant d'empressement à venir vers celui qu'il avait choisi pour son précurseur, afin de l'arracher au joug du péché, de le remplir de l'Esprit-Saint et de le préparer ainsi à sa mission, pourquoi a-t-il attendu le sixième mois de la grossesse d'Elisabeth? Que n'a-t-il effacé le péché de Jean-Baptiste aussitôt après la conception de celui-ci? Sa présence corporelle était-elle nécessaire pour cet effet? Ne loue-t-on pas le centenier de sa foi, parce qu'il a cru que notre Seigneur pouvait, sans se déplacer, guérir son serviteur, tandis que l'officier dont le fils était malade à Capharnaüm est blâmé de n'avoir pas eu la même confiance? L'évangéliste saint Jean me paraît avoir donné la raison qui répond à cette objection, lorsqu'il a dit : « Le Saint-Esprit n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'était pas encore glorifié. » *Nondum erat Spiritus datus, quia Jesus nondum erat glorificatus.* Joan. VII, 39. Dieu, dans le dessein de nous montrer clairement que tous les biens nous viennent par les mérites de Jésus-Christ, n'a pas voulu répandre sur les hommes l'abondance des dons de l'Esprit-Saint, avant que Jésus-Christ n'eût consommé sur l'autel de la croix le sacrifice qu'il offrit à son Père éternel pour le genre humain. « C'est en Jésus-Christ, dit l'Apôtre, que nous avons été comblés de toutes sortes de bénédictions spirituelles pour le ciel, » *Ephes.* I, 3; c'est à lui qu'il faut rapporter tout ce que nous avons reçu. De même donc que Dieu le Père n'a pas voulu conférer aux hommes les dons admirables de l'Esprit-Saint, avant la mort de son divin Fils, ainsi a-t-il différé la sanctification de Jean-Baptiste, jusqu'à la venue et

la visite du Sauveur, afin que nous reconnaissions que c'est Jésus qui est l'auteur de ce bienfait et de cette grâce signalée. Cette conduite de Dieu, mes frères, doit nous apprendre et nous convaincre que tous les biens que nous avons reçus de lui, tout ce qui nous excite à la pratique du bien et nous détourne du mal, toutes les grâces qui nous sont données ont leur source dans les plaies et les mérites de Jésus-Christ. Nous devons par conséquent l'aimer, le respecter et l'honorer comme l'auteur et le père de notre salut, et baiser mille fois avec tendresse ces plaies fécondes d'où l'abondance des dons célestes se répand sur nous.

Il faut remarquer ici que l'auteur de la sanctification de Jean-Baptiste était enfermé dans le sein de Marie, et que la très-sainte Vierge fut l'instrument vivant dont Dieu se servit pour opérer cette merveille. Les paroles d'Elisabeth l'expriment clairement : « Votre voix, dit-elle à Marie, n'a pas plus tôt frappé mon oreille, lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. » En même temps que la voix de Marie frappait l'oreille de sa cousine, l'Esprit de Dieu pénétrait l'âme tout entière de l'enfant encore caché dans le sein maternel, et l'enrichissait des dons les plus admirables. Vous le voyez, mes frères, la voix, la salutation de Marie fut l'instrument dont Jésus se servit pour remplir Jean de l'Esprit-Saint. D'où il résulte évidemment qu'une grande partie des bienfaits que la libéralité divine répand sur les fidèles, leur est accordée par l'entremise de la sainte Vierge. Dieu le Père confère tous les biens aux hommes par son Fils ; le Fils nous donne la plupart de ses grâces par sa mère. De même, dit saint Bernard, que le Fils est le médiateur entre nous et son Père, ainsi la mère est la médiatrice entre son Fils et nous, afin que tous ceux qui honorent le Fils, honorent aussi pour cette raison la mère, et s'efforcent de se la rendre propice par leurs pieuses supplications et leurs bonnes œuvres. Voilà ce que je voulais vous dire au sujet de l'empressement de Marie à visiter sa cousine. Poursuivons.

I.

La sainte Vierge étant entrée dans la maison d'Elisabeth, et l'ayant saluée avec douceur et affabilité, « l'enfant tressaillit dans

le sein de sa mère, et Elisabeth fut remplie de l'Esprit-Saint, et elle s'écria en élevant la voix : Vous êtes bénie entre les femmes, etc.» Ces paroles d'Elisabeth prouvent clairement qu'elle connaissait par une révélation divine, l'avènement du Sauveur, l'heureuse nouvelle de l'Evangile, et le mystère de l'Incarnation de notre Seigneur, ce mystère dont Paul disait : « J'ai reçu, moi qui suis le plus petit d'entre tous les saints, cette grâce d'annoncer aux Gentils les richesses incompréhensibles de Jésus-Christ, et d'éclairer tous les hommes, en leur découvrant combien est admirable l'économie du mystère caché dès le commencement des siècles en Dieu, qui a créé toutes choses; afin que les principautés et les puissances, qui sont dans les cieux, connussent par l'Eglise la sagesse de Dieu si merveilleuse dans les différents ordres de sa conduite. » *Eph.* III, 8. Tous ces mystères que Paul avait appris dans le ciel, la bienheureuse Elisabeth en fut pleinement instruite par l'Esprit-Saint. Qui pourrait dire quelles furent alors son admiration, sa joie et l'ardeur de sa prière?

Il est certain que parmi les œuvres de Dieu la connaissance de l'Evangile et le mystère de l'Incarnation de notre Seigneur tiennent le premier rang; mais combien les hommes sont diversement touchés de ces œuvres de la bonté divine! Les méchants, ceux qui n'éprouvent aucun amour pour Dieu, ressemblent aux bois encore verts qui, loin de s'enflammer, éteignent le feu par l'humidité qu'ils dégagent. Les justes, au contraire, ceux qui nourrissent dans leurs cœurs quelque sentiment du divin amour, peuvent être comparés à la poudre et au salpêtre qu'embrase soudain la plus petite étincelle; témoin ce compagnon du bienheureux saint François, qui avait une piété si affectueuse et si tendre, qu'il ne pouvait entendre parler du paradis sans être ravi en Dieu. On raconte aussi qu'un des solitaires de l'Egypte, nommé Sisoim, cherchait toujours l'endroit le plus écarté pour prier, et s'éloignait de la société des autres religieux, parce que, aussitôt qu'il se mettait en prières, ses mains s'élevaient à son insu vers le ciel en même temps que son esprit. Si la contemplation des œuvres divines ravit ainsi les saints, que faut-il penser de la bienheureuse femme à qui furent révélés des prodiges dont

la vue avait été jusque-là cachée à tous les saints? Quels sentiments n'excita point dans son cœur la connaissance de ces ineffables merveilles, alors surtout qu'elle était occupée à considérer en elle-même l'œuvre mystérieuse de Dieu qui l'avait rendue féconde, malgré sa stérilité et son grand âge! Elle n'ignorait pas que le Seigneur était l'auteur de ce miracle et de ce bienfait, elle qui, se dérobant par pudeur aux regards des hommes pendant quelques mois, disait : « C'est là la grâce que le Seigneur m'a faite en ces jours où il m'a regardée pour me tirer de l'opprobre où j'étais devant les hommes. » *Quia sic fecit mihi Dominus in diebus, quibus respexit auferre opprobrium meum inter homines.* Luc. I, 25. Quels ne furent donc pas et sa foi et son étonnement, lorsque le Saint-Esprit lui découvrit l'œuvre magnifique, l'œuvre par excellence de la puissance divine! Il est dit de ceux qui virent ce mendiant, boiteux depuis sa naissance (dont parlent les Actes des apôtres), se redresser et marcher à la voix de Pierre, qu'ils furent remplis d'admiration et tout stupéfaits; comment exprimer ce que ressentit Elisabeth qui d'un seul regard vit des merveilles tellement sublimes que devant elles s'effacent tous les miracles que Dieu a opérés depuis l'origine du monde, comme les ombres de la nuit s'évanouissent à l'approche du soleil. Et parce que, comme dit Aristote, à l'admiration se trouve unie la joie, Elisabeth fut, en ce jour, remplie de joie autant que d'admiration. Quelle joie, en effet, dut lui inspirer, non-seulement la présence de la très-sainte Vierge, mais l'allégresse de son fils tressaillant dans son sein! L'enfant rempli de l'Esprit-Saint en remplit sa mère; il la remplit également de la joie dont lui-même était comblé. Comment n'eût-elle pas été inondée de joie, lorsque, au dehors et au dedans d'elle-même, elle ne trouvait que des motifs de se réjouir? Elle recevait dans sa maison le Roi et la Reine des cieux; elle sentait son enfant, rempli de l'Esprit-Saint, s'agiter dans ses entrailles. Tel est, mes frères, le délicieux festin auquel le Seigneur convie ses amis les plus chers; tel est le nectar exquis dont il les alimente et les réconforte, en attendant qu'il les fasse asseoir au banquet céleste qu'il leur promet, lorsqu'il dit : « Je vous prépare le royaume, comme mon Père me l'a préparé,

afin que vous buviez et mangiez à ma table dans mon royaume. » *Ego dispono vobis, sicut disposuit mihi Pater meus regnum, ut edatis et bibatis super mensam meam in regno meo.* Luc. XXII, 29. Ce sont là, Seigneur Jésus, les prodiges, les bienfaits et les consolations ineffables dont vous favorisez vos amis, c'est-à-dire, ceux qui ont renoncé pour vous à tous les plaisirs du monde ; ce sont là les honneurs dont vous comblez ceux qui pour vous ont méprisé tous les honneurs du siècle ; les richesses que vous prodiguez à ceux qui nus ont suivi leur Rédempteur nu sur sa croix : biens inestimables, que ceux-là seulement goûtent dans toute leur plénitude, qui vous aiment d'un ardent amour. Mais il est temps d'en venir au fils d'Elisabeth, à Jean-Baptiste, dont sa mère disait à Marie : « Dès que votre voix a frappé mon oreille, lorsque vous m'avez saluée, mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. »

Cet enfant était, comme tous les autres enfants, souillé du péché originel, ennemi de Dieu et privé de sa grâce. Par un privilége éclatant de la bonté divine, il fut, antérieurement à tout mérite, purifié de son péché, rempli de l'Esprit-Saint, éclairé de la lumière de la foi, et embrasé d'un si ardent amour pour son Rédempteur, qu'il s'agita dans le sein maternel, comme s'il voulait sortir de cette étroite prison pour aller à la rencontre de son Sauveur. La joie qui le faisait ainsi tressaillir était accompagnée d'une foi et d'une charité si vives, que l'on peut dire qu'il fut en ce moment doué de l'usage de la raison et de l'intelligence. Il reconnut son Sauveur, et lui exprimant, autant qu'il pouvait le faire, son amour et sa gratitude il semblait lui dire par ce tressaillement : Quelle miséricorde et quelle bonté de votre part, Seigneur, de daigner me choisir seul entre tant d'autres enfants enfermés comme moi dans le sein de leur mère, pour me visiter, m'honorer de votre présence, me purifier de la tache commune à tous les hommes, et me remplir de votre Esprit ! Qu'avez-vous pu trouver en moi qui me distinguât des autres enfants? N'étais-je pas comme eux souillé de la faute originelle, comme eux enfant de colère et votre ennemi? Ah ! c'est à votre seule bonté, à votre charité inépuisable que je suis redevable d'une aussi grande faveur.

Que dire ici, mes frères? Comment louer et célébrer dignement cet acte de la libéralité divine? Quand nous voyons notre Sauveur, venant en ce monde pour ouvrir aux hommes les trésors de sa miséricorde, enrichir des dons du Saint-Esprit cet enfant qu'aucun mérite ne distinguait à ses yeux, que ne devons-nous pas espérer et nous promettre de la miséricorde et de l'infinie charité de Jésus-Christ? De même que, lorsqu'il sortit de ce monde, il montra jusqu'où allait la vertu de sa passion, en sauvant le bon larron qu'il introduisit parmi les chœurs des anges; ainsi à son entrée en ce monde, il découvre par cette faveur singulière accordée à son Précurseur les secours qu'il apporte avec lui pour opérer le salut des hommes. Que ne doit pas espérer le juste, lorsqu'un pécheur a obtenu une si grande grâce; quels biens le Sauveur ne répandra-t-il pas sur ceux qui le cherchent avec empressement, lui qui offre de tels bienfaits à celui qui ne les sollicitait pas; quelles faveurs ne conférera-t-il pas à ceux qui s'en rendent dignes, lui si généreux à l'égard d'un enfant que ne recommandait aucun mérite? En le comblant ainsi gratuitement de ses dons, il nous invite donc tous à l'espérance. Pourrait-il, en effet, refuser quelque chose à qui l'aime, l'honore fidèlement et obéit à ses lois, ce Jésus si libéral envers celui qui ne se connaissait pas encore lui-même? Cette espérance est singulièrement affermie par le genre de mort que notre Seigneur a daigné choisir pour nous racheter. Il a voulu que tous ses membres fussent brisés dans son supplice; il a voulu être attaché à un gibet, pour qu'on ne pût douter que dans cet état, garrotté de liens, faible et sans défense, il est tout entier à la discrétion de ceux qui le cherchent, le désirent, et souhaitent l'embrasser et le posséder. Comment pourrait-il leur résister, lorsque les tortures ont brisé son corps et ont épuisé ses forces? Comment pourrait-il échapper à ceux qui accourent vers lui, lorsque ses pieds sont cloués à la croix? Comment pourrait-il écarter ceux qui veulent l'embrasser, lorsque ses mains sont si étroitement liées, qu'il ne peut plus en quelque sorte disposer de lui-même? Il n'est personne, si faible qu'il soit, qui ne puisse retenir entre ses bras ce Jésus réduit pour nous à une telle impuissance. Si

donc, mon frère, tu veux exciter dans ton cœur un vif amour, de fervents désirs, la haine de ta vie passée, il te sera facile de te rendre maître de Celui que la grandeur de son amour pour toi, son ardent désir de ton salut, sa haine de ta vie souillée de péchés ont accablé d'innombrables souffrances. Toutes les vertus que nous pouvons pratiquer sont propres, sans doute, à nous gagner son cœur, mais c'est surtout par les liens de l'amour qu'il se laisse prendre. N'est-ce pas l'amour qui l'a fait venir vers nous? L'amour par conséquent doit aussi nous conduire à lui. Suivant la remarque de l'abbé Guerric, l'Epouse des Cantiques a dit que « l'amour est fort comme la mort, » parce que celui qui aime vraiment, affronte volontiers la mort pour l'objet aimé; mais ici cet amour est plus fort que la mort même, puisque, non-seulement il a poussé l'auteur de la vie à souffrir la mort, mais il l'a tellement soumis et captivé que, quelque irrité que le Seigneur soit contre les hommes, il cède à l'amour, il se laisse prendre par l'amour, il présente à l'amour ses mains enchaînées. Nous en avons un touchant exemple dans cette femme pécheresse au sujet de laquelle notre Seigneur lui-même déclare dans l'Evangile, que « beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. » *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.* Luc. VII, 47.

Il faut remarquer en outre que Jean-Baptiste, dans le sein de sa mère, honora la présence de la divine Majesté, non-seulement par la joie de son cœur, mais aussi par le mouvement de son corps. L'intelligence de cet enfant fut d'abord éclairée des lumières de l'Esprit-Saint dont il était rempli; puis sa volonté fut embrasée des feux du divin amour, et cet amour pénétrant jusqu'aux facultés inférieures de l'âme, excita dans son cœur une joie qui fit tressaillir ses membres à peine formés, de sorte que, avant de naître, il pouvait dire avec le Prophète : « Mon cœur et ma chair ont tressailli d'amour pour le Dieu vivant. *Ps.* LXXXIII, 3. Apprenons de cet exemple, mes frères, à ne pas nous contenter d'honorer Dieu intérieurement, mais à pratiquer, en vue de lui plaire, des actes extérieurs de charité et de complaisance à l'égard du prochain. Il est des hommes qui se portent volontiers aux

exercices spirituels, mais qui ne mettent que fort peu d'empressement à rendre à leurs frères les bons offices que la charité réclame si souvent. Qu'ils méditent, ces hommes, les paroles suivantes de saint Grégoire. L'amour de Dieu n'est jamais oisif; il opère de grandes choses quand il existe; mais s'il refuse d'agir, ce n'est pas l'amour. De même que le feu enfermé dans un épais nuage, s'agite avec impatience jusqu'à ce qu'enfin ayant trouvé une issue par où il puisse s'élever dans les régions supérieures, il s'échappe de sa prison en brillants éclairs et avec un grand bruit; de même, quand le feu de la charité brûle dans un cœur, il ne peut y rester captif; mais il s'échappe et se répand en œuvres de miséricorde, qui manifestent au dehors la flamme intérieure qui les produit. Toute charité qui ne fait pas ainsi, doit nous être suspecte, et ceux qui se flattent d'avoir la charité sans en exercer les œuvres, doivent craindre que le Seigneur ne leur fasse, un jour, entendre cette parole : « Ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le royaume des cieux, mais celui-là seulement y entrera, qui fait la volonté de mon Père. » *Non omnis qui dicit mihi : Domine, Domine, intrabit in regnum cœlorum, sed qui facit voluntatem Patris mei.* Luc. VII, 21. Celui qui aime Dieu, doit aussi aimer son frère; mais, comme le dit saint Jean, il doit l'aimer « non en parole ni de bouche, mais par œuvres et en vérité. I *Joan.* III, 18.

II.

C'est assez parler d'Elisabeth et de l'enfant qu'elle portait dans son sein; revenons maintenant à Marie. O bienheureuse Vierge, que répondiez-vous aux louanges magnifiques dont vous étiez l'objet? En présence de tant de miracles dont vos yeux étaient témoins, que pensiez-vous, que disiez-vous? « O vous, qui habitez dans les jardins (ou plutôt qui êtes le jardin fermé, le paradis de délices dans lequel a été placé, non l'Adam terrestre, mais le céleste Adam), vos amis sont attentifs à écouter; faites-moi entendre votre voix, » *Cant.* VIII, 13, « car votre voix est douce, et votre visage est agréable. » *Ibid.* II, 14. Peut-on imaginer rien de

plus suave, rien de plus magnifique pour célébrer la grandeur du mystère opéré en Marie que les paroles qui s'échappèrent du cœur de cette très-sainte Vierge, inspirée par l'Esprit de Dieu : « Mon âme, dit-elle, glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur; ou dans la langue hébraïque : en Jésus mon Dieu? » Voilà bien le cantique tant de fois et si longtemps demandé aux hommes par les prophètes, le cantique mystérieux que jusqu'alors nul n'avait chanté. « Chantez au Seigneur un cantique nouveau, disait David, chantez au Seigneur dans toute la terre. » xcv, 1. « Chantez au Seigneur, dit-il encore, un cantique nouveau, parce qu'il a fait des prodiges. » xcvii, 1. Que dites-vous, prophète? Quelle sorte de cantique nouveau et jusqu'à ce jour inconnu aux oreilles des mortels, nous demandez-vous? Est-ce que de saintes femmes, d'intrépides héroïnes n'ont pas chanté de nombreux cantiques à la gloire du Seigneur? Il est vrai, mais aucun n'était nouveau de ces chants dans lesquels elles remerciaient Dieu de ses bienfaits. Tels furent les cantiques d'Anne, mère de Samuel, de Marie, sœur de Moïse, de Débora et de Judith après leurs victoires. Un bienfait plus grand était réservé aux hommes, un bienfait qui renfermait le salut, non plus d'un peuple, mais de tous les peuples, de toutes les nations et de toutes les contrées du monde, un bienfait qui par son éclat devait obscurcir tous ceux qui l'avaient précédé, comme le Seigneur le déclare lui-même dans ces paroles du prophète Isaïe : « Ne vous souvenez plus des choses passées; ne considérez plus ce qui s'est fait autrefois; je vais faire des miracles tout nouveaux. » *Ne memineritis priorum, et antiqua ne intueamini. Ecce ego facio nova.* Isa. xliii, 18. Un tel bienfait devait être célébré, non avec des dispositions communes et ordinaires, mais avec un esprit nouveau, avec une allégresse nouvelle, par des louanges et des actions de grâces inusitées jusqu'à ce jour, en un mot par un cantique tout nouveau, afin que l'excellence du cantique répondît à la grandeur du bienfait. Mais il convenait également que la bouche qui devait faire entendre cet hymne fût digne de chanter un si grand mystère; c'est à Marie par conséquent que devait appartenir un tel honneur. Elle éleva donc la voix et dit :

« Mon âme glorifie le Seigneur. » En entendant ce cantique, le ciel tressaille, la terre se réjouit, les enfers tremblent, les anges applaudissent, les démons sont vaincus.

Nous lisons dans les saints Livres que David mettait en fuite par ses chants le démon dont le roi Saül était obsédé. Ce fait présente quelque chose d'étrange et de mystérieux. N'est-il pas étonnant, en effet, qu'un chant apaise et mette en fuite « celui qui méprise le fer comme de la paille, celui pour qui les pierres de la fronde sont comme de la paille sèche, et qui se rit des dards lancés contre lui? » *Job.* XLI, 18. Mais quel chant opérera cette merveille, sinon celui d'un cœur pieux et reconnaissant, célébrant dans ses louanges le bienfait du salut et le triomphe du Rédempteur qui a renversé l'empire du démon et broyé sous l'arbre de la croix la tête de l'antique serpent? Satan avait vaincu l'homme au moyen d'un arbre; c'est par un arbre que l'homme à son tour l'a vaincu. Il ne faut donc pas être surpris qu'en entendant ce cantique, expression d'un cœur pénétré d'une pieuse gratitude, le démon s'enfuie. Voulez-vous, mes frères, repousser les assauts de ce dangereux ennemi? Prenez pour votre lyre l'arbre de la croix, et, sur cet instrument sacré, rendez grâces au Rédempteur du salut qu'il vous a mérité, et dites avec le Prophète : « J'invoquerai le Seigneur en chantant ses louanges, et il me sauvera de mes ennemis. » *Laudans invocabo Dominum, et ab inimicis meis salvus ero,* Ps. XVII, 4; ou plutôt, répétez le cantique de Marie et dites avec elle : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur. »

La sainte Vierge mentionne dans ces paroles l'âme et l'esprit; il est donc utile de chercher quelle différence existe entre l'une et l'autre. Je crois que l'âme et l'esprit désignent ici la même chose; mais comme l'Apôtre, dans la prière qu'il adresse à Dieu pour les fidèles, demande que tout ce qui est en eux, et l'esprit, et l'âme, et le corps se conservent sans tache, I *Thess.* v, 23, il faut bien reconnaître qu'il y a quelque différence entre l'âme et l'esprit. L'âme est la substance qui anime le corps, lui donne la vie, est en lui le principe de ses mouvements et de ses opérations. Cette âme a une faculté particulière en vertu de laquelle elle peut

se distraire du corps et se tourner vers Dieu ; lorsqu'elle exerce cette faculté, elle s'appelle, à proprement parler, esprit. Une comparaison va rendre ceci plus intelligible. Quand on approche le feu d'une matière combustible, il s'attaque à cette matière, s'y applique tout entier, et, lorsqu'il lui a communiqué sa nature, il semble recueillir ses forces, abandonne l'objet qu'il a embrasé et s'élève dans sa sphère, plus pur et plus léger, ainsi que l'indiquent l'éclat, la forme et le mouvement de la flamme. De même l'âme se communique au corps qu'elle vivifie, et semble participer à sa nature matérielle, comme le feu enfermé dans le bois, contracte une certaine pesanteur. Mais quand elle se sépare en quelque sorte de la masse du corps, et que, soulevée par le souffle de l'Esprit de Dieu, elle se dégage des sens, alors, pur et simple esprit, elle s'élève sur les ailes de la charité dans les plus hautes régions. Cet esprit, si nous considérons la nature de l'homme, et si nous consultons les philosophes, est la pénétration de l'intelligence, à l'aide de laquelle l'âme arrive à la connaissance de Dieu. Lui-même nous a donné cette faculté céleste et en quelque sorte divine qui fait de notre âme l'image de Dieu ; mais il ne nous l'a pas donnée pour la rabaisser jusqu'aux choses terrestres et méprisables. Le Créateur s'est proposé une fin beaucoup plus noble ; il a voulu que nous nous servissions de cette faculté précieuse pour nous élever au-dessus du monde, pour pénétrer les secrets des cieux et devenir, en quelque sorte, semblables à ces esprits bienheureux qui sans cesse contemplent la beauté divine, et puisent dans cette contemplation d'inénarrables voluptés. Voilà pour quel usage nous a été donnée cette partie supérieure de l'âme que l'on appelle esprit. Par l'exercice de cette faculté nous devenons des êtres spirituels et divins ; mais si nous suivons les instincts de la partie inférieure, nous nous rendons semblables aux brutes. Sénèque a exprimé cette pensée avec autant de sagesse que d'éloquence : « Si je ne pouvais m'élever, dit-il, à ces hautes conceptions, à quoi m'eût servi de naître ? Pourquoi alors me féliciterais-je d'être du nombre des vivants ? Pour filtrer des breuvages et digérer des aliments ? Pour soigner ce débile et misérable corps qui périt dès que je cesse de le remplir ? Pour jouer

toute ma vie le rôle de garde-malade, et craindre la mort pour laquelle nous naissons tous? Otez-moi cette inestimable jouissance, l'existence vaut-elle que je m'épuise pour elle de fatigues et de sueurs? Oh! que l'homme est petit, tant qu'il ne s'élève pas au-dessus des choses de la terre! La plénitude et le comble du bonheur pour l'homme, c'est de fouler aux pieds tout mauvais désir, de s'élancer dans les cieux, et de pénétrer les replis les plus cachés de la nature. Avec quelle satisfaction, du milieu de ces astres où vole sa pensée, il se rit des mosaïques de nos riches et de notre terre avec tout son or; non pas seulement de celui qu'elle a rejeté de son sein et livré aux empreintes de notre monnaie, mais de celui qu'elle garde en ses flancs pour la cupidité des âges futurs. Dès que l'âme aborde ces régions sublimes, elle s'y nourrit et s'y développe; elle est comme délivrée de ses fers et rendue à son origine. Elle reconnaît sa divinité à l'attrait qui l'emporte vers le ciel; loin qu'il soit pour elle un monde étranger, elle y reconnaît sa patrie. » *Quæst. natur.* lib. I.

Combien donc est déplorable le sort des hommes qui, au lieu d'appliquer à ces nobles fonctions la partie la plus excellente de leur être, en abusent de la manière la plus honteuse pour imaginer toutes sortes de moyens de satisfaire leur cupidité, leur paresse, leurs convoitises sensuelles, et la réduisent à n'être plus que l'humble esclave des désirs effrénés de la chair! Sans doute, l'homme peut, hélas! consacrer toutes les ressources de son intelligence à ces méprisables inventions de l'avarice et de la volupté; mais ce n'est pas pour cela que l'intelligence lui a été donnée. Un cuisinier peut bien nettoyer sa vaisselle avec les linges les plus fins; mais s'ensuit-il que ces tissus précieux aient été destinés à un tel usage? Un exemple fera mieux ressortir encore l'indignité d'une pareille conduite. Supposons un enfant du sang royal, exposé dans les forêts et trouvé par des bergers qui l'emportent dans leurs cabanes et l'élèvent parmi eux. Cet enfant, malgré la noblesse de son origine et de son caractère, ne perdrait pas facilement la rusticité qu'il aurait contractée dans sa première éducation, et ses pensées, comme ses discours, n'auraient d'autre objet que les occupations de la vie champêtre. Mais si un jour

quelqu'un lui révélait qu'il est du sang des rois, qu'il a été enlevé secrètement du palais de son père et abandonné dans les forêts, alors le jeune prince montrerait que ses sentiments sont conformes à sa haute naissance; il commencerait à rougir de la condition commune dans laquelle il a été contraint de vivre si longtemps, et ne penserait plus qu'à reconquérir son ancienne noblesse. Ainsi font, à la vérité, ceux qui, après avoir méconnu pendant de longues années leur dignité d'homme et de chrétien, commencent enfin à rougir de leurs désordres, et, sortant de l'état honteux dans lequel ils sont restés trop longtemps, embrassent un nouveau genre de vie. Mais, hélas! pourquoi faut-il que ces paroles frappent en vain vos oreilles? Qui pourra détacher le cœur de l'homme de son affection aux choses terrestres? « Tous, dit le Prophète, courent où leurs passions les emportent, comme un coursier qui s'élance impétueusement au combat. » *Omnes conversi sunt ad cursum suum, quasi equus impetu vadens ad prælium.* Jer. VIII, 6. Entraînés par le double poids de la nature et du péché, que le prophète Zacharie compare à une masse de plomb, *Zach.* V, 7, ils penchent constamment vers la terre, ne pensent qu'à la terre, n'ont de désirs et d'ambition que pour la terre, enfin, pour employer le langage du Roi-Prophète, « ils ont résolu de tenir leurs yeux baissés vers la terre, » *Ps.* XVI, 11, comme s'ils n'avaient rien à attendre dans le ciel. Mais à son tour le Seigneur les repousse loin de lui, tant qu'ils vivent dans ce malheureux état, et les juge indignes d'être inscrits au nombre de ses serviteurs.

Nous lisons au livre des Juges que le peuple étant venu en un lieu où il y avait de l'eau, le Seigneur commanda à Gédéon de choisir pour combattre les Madianites ceux de ses soldats qui, pour apaiser leur soif, puiseraient de l'eau dans le creux de la main, et de bannir de l'armée ceux qui se mettraient à genoux pour boire plus avidement. *Jud.* VII, 5. Ce n'est pas sans dessein que le Seigneur avait donné cet ordre à son serviteur, et ce fait renferme un sens figuré qu'il est facile d'expliquer. Qui ne voit que ceux qui boivent l'eau dans le creux de la main, désignent les hommes qui usent des biens de ce monde, non pour le plaisir,

mais pour le besoin, et « sont contents pourvu qu'ils aient de quoi s'alimenter et se couvrir, » I *Tim.* VI, 8; tandis que ceux qui s'étendent sur la terre, afin de boire plus commodément, représentent les hommes qui se plongent corps et âme et mettent toutes leurs espérances, toutes leurs pensées et tous leurs soins dans les choses vaines et périssables de ce monde? Ces hommes semblent avoir renoncé au ciel, et ils embrassent la terre avec tant d'ardeur, que s'il leur était accordé d'y rester toujours et d'être privés de la vue de Dieu pour toute l'éternité, ils croiraient avoir obtenu le plus grand de tous les bienfaits. O âmes courbées vers la matière, ô cœurs aveugles et profondément oublieux de leur dignité et de leur noble condition! Loin de nous, mes frères, des sentiments aussi misérables. Proposons-nous d'imiter la sagesse et la tempérance de ceux qui n'ayant usé qu'avec modération, ou s'étant abstenus entièrement des choses d'ici-bas, ont reçu du Seigneur en échange des biens de la terre les biens du ciel, en échange des plaisirs passagers et misérables de cette courte vie un bonheur infini dans sa nature comme dans sa durée. Daigne nous accorder la même récompense le Seigneur Jésus à qui appartient l'honneur et la gloire dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LA FÊTE DE LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Exurgens Maria abiit in montana cum festinatione.

Marie se levant, s'en alla en toute hâte vers les montagnes de Judée. *Luc.* I, 39.

Les hommes, à cause de leur faiblesse, peuvent se laisser détourner de la pratique de la vertu et de la piété par un grand nombre de motifs. Il en est un surtout qui retarde singulièrement leurs progrès dans cette voie : c'est lorsqu'ils s'imaginent que les récompenses promises à la vertu sont réservées pour l'autre vie,

et que le juste ne peut attendre en celle-ci aucun adoucissement à ses peines, aucune consolation dans ses travaux. Sans doute, mes frères, la récompense que nous espérons dans le siècle à venir, est grande, magnifique, et surpasse infiniment tous les plaisirs que l'on peut goûter ici-bas; mais le Seigneur est si miséricordieux et si bon que, même en cette misérable vie, il console et encourage ses fidèles enfants de mille manières, toutes également admirables. S'il n'en était ainsi, serait-elle vraie cette parole de l'Apôtre qui nous dit que « la piété est utile à tout, car elle a les promesses de la vie présente et de la vie future? » I *Tim.* IV, 8; serait-elle vraie cette parole de Jésus-Christ lui-même : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses (qui ont rapport aux nécessités de la vie), vous seront données par surcroît? » *Matth.* III. Que signifierait cette promesse magnifique du prophète David : « Craignez le Seigneur, vous tous qui êtes ses saints, parce que ceux qui le craignent ne tombent point dans l'indigence. Les riches ont été dans le besoin, et ont eu faim : mais pour ceux qui cherchent le Seigneur, ils ne seront privés d'aucun bien? » *Ps.* XXXIII, 10, 11. Est-il rien de plus encourageant que cette parole qui assure au juste que rien ne lui manquera? Toutes les pages, pour ainsi dire, des saints Livres sont remplies de semblables témoignages qui nous mettent sous les yeux les secours, les grâces et les prérogatives dont Dieu ne cesse de favoriser les saints en cette vie. Aussi rien n'est-il plus capable d'exciter dans nos cœurs l'amour de la vertu et de la religion que toutes les promesses et tous les dons admirables que Dieu fait à ses serviteurs encore sur la terre. L'homme qui a reçu du roi des lettres de noblesse, jouit des priviléges des nobles, et celui qui est dans les saints ordres, a part aux prérogatives réservées aux ministres de l'Eglise; de même l'homme qui d'esclave du démon est devenu serviteur de Dieu, participe aux promesses et aux avantages particuliers dont Dieu comble ses amis. Le Prophète demandait à Dieu cette grâce et cette distinction signalées, lorsqu'il lui disait : « Regardez-moi et ayez pitié de moi, selon l'équité dont vous usez envers ceux qui aiment votre nom, » *Aspice in me, et miserere mei secundum judicium diligentium nomen*

tuum, Ps. CXVIII, 132, c'est-à-dire : Je vous demande, Seigneur, pour unique grâce, de vouloir bien en user à mon égard comme vous faites envers ceux qui vous aiment; daignez avoir pour moi les mêmes regards de père, me combler des mêmes bienfaits, m'entourer de la même sollicitude, et je m'estimerai très-heureux. Cette tendre sollicitude du Seigneur à l'égard de ses enfants, la sainte Vierge l'a célébrée d'une manière admirable dans le cantique de cette solennité. Après avoir rappelé les dons éclatants qu'elle a reçus de Dieu, elle ajoute, pour qu'on ne croie pas que, seule, elle est l'objet des libéralités divines : « La miséricorde du Seigneur se répand d'âge en âge sur ceux qui le craignent. » Le prophète David, éclairé par l'Esprit-Saint, a exprimé la même pensée, et presque dans les mêmes termes, lorsqu'il a dit : « La miséricorde du Seigneur est de toute éternité, et s'étendra éternellement sur ceux qui le craignent, » *Misericordia autem Domini ab æterno, et usque in æternum super timentes eum,* Ps. CII, 17; en d'autres termes : La miséricorde divine, qui renferme tous les biens, n'est pas limitée seulement à un siècle, mais elle accompagne en tout temps ceux qui, dans cette vie, n'ont d'autre soin, d'autre désir, d'autre ambition que d'obéir aux préceptes du Seigneur; comme ils se donnent à Dieu tout entiers, Dieu, de son côté, se donne tout entier à eux. Nous avons pour garants de cette vérité les bienfaits que le Seigneur a daigné accorder, en ce jour, non-seulement à Marie, mais à Elisabeth et à l'enfant né de cette sainte femme jusqu'alors stérile. Notre dessein est de vous entretenir de ces divers bienfaits; mais pour le faire convenablement, nous avons besoin de l'assistance du ciel : implorons-la humblement par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

« Marie se levant s'en alla en hâte vers les montagnes de Judée. » On peut donner différentes raisons de ce voyage. La très-sainte Vierge l'entreprit, d'abord, pour voir de ses yeux le prodige nouveau que le Seigneur avait opéré dans la personne d'Elisabeth, pour s'entretenir avec sa cousine, pour reconnaître et adorer la puissance et la grâce divines qui, comme l'ange

l'avait appris à Marie, avaient rendu mère cette femme stérile jusqu'à ce jour. La grande occupation des saints, en effet, est de nourrir leur âme de la contemplation des œuvres de Dieu, et de les méditer le jour et la nuit. « Vos œuvres sont admirables, Seigneur, disait le saint roi David, et mon âme s'appliquera à les connaître, » *Ps.* CXXXVIII, 14, ce qui revient à dire : Toute mon étude, Seigneur, sera de considérer et contempler vos ouvrages; à mesure que mes regards pénètrent ces merveilles, mon admiration s'augmente et mon âme goûte de nouvelles délices. Mais la principale cause du voyage de la sainte Vierge doit être attribuée au mouvement du divin Esprit. Marie, toute remplie de Dieu, n'aurait entrepris ni ce voyage ni quelque autre chose que ce fût, sans une inspiration particulière de l'Esprit-Saint, qui dirigeait tous ses pas et tous ses mouvements. Si un saint Paul n'osait pas se rendre à Rome sans la volonté expresse de Dieu, *Rom.* I, 10, que faut-il penser de celle qui avait été favorisée de grâces d'autant plus excellentes, que le Seigneur l'avait choisie pour l'élever à une plus haute dignité? Elle se mit donc en route, poussée par le Saint-Esprit, qui voulait à son approche sanctifier et remplir de ses dons l'enfant encore enfermé dans le sein d'Elisabeth, selon la promesse que l'ange Gabriel avait faite à Zacharie.

Mais pourquoi l'Evangéliste, après avoir dit que la sainte Vierge s'en alla dans le pays des montagnes de Judée, ajoute-t-il qu'elle partit en toute hâte? Il faudrait être bien peu versé dans la connaissance des saintes Lettres pour oser prétendre que c'est là un détail oiseux. Celui qui n'a rien fait d'inutile dans les œuvres de la création, Celui qui veut que nous nous abstenions de toute parole oiseuse, permettrait-il que les écrivains sacrés, ses interprètes fidèles, employassent quelque expression vaine et superflue? Cet empressement de Marie, conduite par l'Esprit-Saint, nous apprend avec quelle allégresse et quelle promptitude les saints ont coutume d'obéir aux ordres de Dieu. Comme ils n'ont rien de plus à cœur que de lui plaire; comme ils se sont voués et consacrés tout entiers à son service; comme ils savent que c'est à lui seul qu'ils appartiennent; comme ils l'aiment de tout leur

cœur, de toute leur âme, de tout leur esprit; comme enfin ils comprennent parfaitement qu'ils n'ont été créés et qu'ils ne sont laissés en ce monde que pour aimer leur Créateur, l'honorer et lui obéir, il est, pour ainsi dire, impossible qu'ils ne montrent point tout leur empressement pour cet unique objet, et qu'ils ne s'appliquent tout entiers à l'accomplissement de la volonté de Dieu auquel ils disent avec l'Apôtre par leurs actions bien plus que par leurs paroles : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » *Domine quid me vis facere?* Act. IX, 6. Les serviteurs qui veillent à la porte du palais des rois sont tellement attentifs et dociles à la voix de leur auguste maître, qu'aussitôt qu'elle a frappé leur oreille, ils accourent sans le moindre retard, interrompant volontiers l'entretien agréable qu'ils avaient en ce moment avec quelque ami. Tels les fidèles serviteurs du Christ sont toujours prêts à obéir avec empressement, non-seulement à la voix, mais au moindre signe de leur divin Maître. Nous en avons une figure dans ces animaux mystérieux qu'Ezéchiel nous montre allant et revenant avec la plus grande rapidité partout où l'Esprit les poussait : « Ils allaient et revenaient, dit le Prophète, comme l'éclair qui brille. » *Animalia ibant, et revertebantur in similitudinem fulguris coruscantis.* Ezech. I, 14. Peut-on mieux exprimer la promptitude des saints à obéir, non-seulement aux préceptes de Dieu, mais encore, comme nous l'avons dit, à ses moindres signes et à ses moindres inspirations? On peut les comparer encore à ces coursiers qui, dans les manœuvres militaires, exécutent avec une docilité si remarquable tous les mouvements que leur imprime le cavalier. Aussi Jean Cassien dit-il que la première vertu des solitaires de l'Egypte était l'obéissance. Ils la pratiquaient avec une perfection si grande, que, lorsque l'abbé appelait quelqu'un d'eux, celui-ci quittait tout aussitôt l'ouvrage qu'il avait entrepris, et, s'il était occupé à écrire, n'achevait même pas la lettre qu'il avait commencé à former.

Telle et non moins admirable fut l'obéissance d'Abraham qui, dans sa quatre-vingt-dixième année, ayant reçu de Dieu l'ordre de se circoncire, ne différa pas jusqu'au lendemain, mais exécuta le jour même cette opération sur lui et sur Ismaël, son fils, et

sur tous ses serviteurs. *Gen.* XVII, 26. Quand le Seigneur lui commanda d'immoler son fils Isaac, le saint patriarche alla éveiller son enfant pendant cette nuit-là même, et se mit en route avec lui pour se rendre vers la montagne que Dieu devait lui désigner. *Ibid.* XXII, 3. Même empressement lorsque les trois anges qui venaient pour détruire Sodome, se présentèrent à lui sous une forme humaine; il les fit entrer chez lui, et s'empressant de leur préparer un festin, se rendit promptement auprès de Sara à laquelle il commanda de pétrir sur-le-champ trois mesures de farine, et de faire cuire des pains sous la cendre. Puis courant à son troupeau, il y prit le veau le plus tendre et le donna à son serviteur qui se hâta de le faire cuire. *Gen.* XVIII. Voyez, mes frères, quelle célérité, quel empressement à exercer les devoirs de l'hospitalité. Abraham, Sara, le serviteur, tous sont en mouvement et se hâtent d'accomplir l'ordre de Dieu. « Il n'y a point de paresseux dans la maison du sage, dit ici Origène; tous sont prompts à obéir, tous sont alertes et agissants. » — « La grâce de l'Esprit-Saint, dit saint Ambroise, ne connaît ni retards ni difficultés. »

L'Epoux invite aujourd'hui son épouse à cette promptitude; il la presse par toutes sortes de raisons admirables; il l'appelle par les noms les plus tendres : « Levez-vous, lui dit-il; hâtez-vous, mon amie, ma colombe, ma toute belle, et venez; » et tout aussitôt il lui donne les motifs qui la doivent exciter à cet empressement : « Déjà, dit-il, l'hiver est passé; les pluies sont dissipées et ont entièrement cessé, » c'est-à-dire, il est passé l'hiver de la loi, cet hiver durant lequel la charite restait froide dans le cœur des hommes, parce que la grâce leur manquait; mais voici qu'approche le printemps de la grâce évangélique; déjà le soleil de justice est plus près de nous; il répand sur nous une lumière et une chaleur plus vives. L'hiver, à cause de la rigueur du froid et de l'abondance des pluies, n'est pas propice aux voyages; mais le printemps est le moment le plus favorable pour se mettre en chemin; profitez donc, ô ma tendre épouse, de cette heureuse saison pour venir vers moi. Non content de lui avoir adressé cette invitation si pressante, il lui répète dans les mêmes termes

ce qu'il vient de lui dire : « Levez-vous, reprend-il, hâtez-vous, mon amie, ma toute-belle, et venez, vous qui êtes ma colombe. » *Cant.* II, 10, 11, 13.

Maintenant si vous demandez pourquoi le céleste Epoux exige de nous avec tant d'instances cet empressement et cette promptitude que réclament la ferveur de l'esprit et l'ardeur de la charité, saint Bonaventure vous répond qu'il n'est pas de moyen plus court pour arriver au faîte de la perfection que cette ferveur et cette activité de l'esprit ; à ce point, que les hommes qui sont animés de ces dispositions, font plus de progrès en un an dans le chemin de la vertu que n'en sauraient faire en un grand nombre d'années ceux qui ne marchent qu'à pas lents. Selon la maxime célèbre de saint Thomas : « La charité (qui est l'abrégé de la vie chrétienne) ne s'augmente point par des actes faits avec tiédeur et lâcheté, mais par des actes accomplis avec une grande force et une généreuse ardeur. » N'est-ce pas ce qui a lieu par rapport aux habitudes qui s'acquièrent par l'usage et l'exercice? Un homme, par exemple, écrit pendant vingt ans; si, pendant tout ce temps, il néglige son écriture, s'il trace toujours des caractères mal formés, il ne deviendra certainement pas plus habile dans l'art d'écrire, malgré sa longue pratique, et tel il était au commencement, tel il sera encore à la fin. Qu'il s'applique, au contraire, pendant l'espace de deux ans, à copier de bons modèles et à faire chaque jour quelque nouveau progrès, il deviendra infailliblement un élégant écrivain, à moins qu'il ne soit absolument dépourvu de toute capacité. On peut en dire autant de tous les autres exercices. Or, ce qui est vrai des habitudes acquises par l'usage et l'application, l'est également, comme l'affirme saint Thomas, de l'accroissement de l'habitude de la charité; cette habitude toutefois ne s'augmente pas *effectivement,* mais *méritoirement,* pour parler le langage des théologiens. Voilà pourquoi un grand nombre d'hommes, qui depuis longtemps sont sortis de l'état du péché, qui pendant de longues années se sont approchés fréquemment de l'Eucharistie ou ont célébré la messe tous les jours, n'en deviennent pas plus saints. C'est toujours la même langueur spirituelle, toujours la même légèreté, la même incon-

stance, la même sécheresse intérieure, toujours la même immortification dans le boire et le manger, les mêmes conversations frivoles, la même susceptibilité d'humeur, toujours enfin la même lâcheté à combattre la fougue des passions ; pas le moindre progrès dans l'esprit de douceur, d'humilité, de charité, dans la connaissance des choses de Dieu. La raison de cette déplorable stérilité, mes frères, est dans la tiédeur et la négligence avec lesquelles ces personnes traitent habituellement les choses divines et les plus saints mystères. Car Dieu a coutume de se montrer à l'égard des hommes tel que les hommes se montrent à son égard. Le Prophète nous le fait assez entendre, lorsque s'adressant à Dieu, il lui dit : « Vous serez saint avec celui qui est saint, et innocent avec l'homme qui est innocent. Vous serez pur et sincère avec celui qui est pur et sincère, et à l'égard de celui dont la conduite n'est pas droite, vous vous conduirez avec une sorte de dissimulation et de détour. » *Ps.* XVII, 26, 27.

Donc celui qui cherche Dieu avec une grande ferveur, reçoit de lui des secours nombreux et puissants; éclairé des rayons de la lumière divine et tout embrasé des feux du divin amour, il fait chaque jour de rapides progrès dans la vertu. L'Epouse des Cantiques disait : « Nous courrons après vous à l'odeur de vos parfums, » *Post te curremus in odorem unguentorum tuum,* Cant. I, 3, c'est-à-dire : Notre âme, toute embaumée de la suave odeur de vos dons et de vos bienfaits, s'enflammera d'une ardeur si vive, que non-seulement elle s'avancera vers vous, l'auteur de tant de biens, mais qu'elle s'élancera de toute l'impétuosité de ses désirs et de son amour vers le Dieu qui la comble de si précieuses faveurs.

Ceux, au contraire, qui, se laissant aller à la torpeur, à l'ennui et à la paresse, ne cherchent Dieu qu'avec froideur, et sont insensibles à ces aiguillons célestes et puissants qui excitent les âmes fidèles à la pratique des vertus, ceux-là, dis-je, ne sont pas plus touchés lorsqu'ils s'occupent des choses divines que lorsqu'ils négligent cet exercice. Saint Grégoire applique à ces hommes ce passage du livre de Job : « Si Dieu vient à moi, je ne le verrai point, et s'il s'en va, je ne m'en apercevrai point. » *Job.* IX, 11. La visite que Dieu fait aux âmes négligentes et lâches, dit ce

saint docteur, est accompagnée d'une lumière si faible qu'elles ne sont, pour ainsi dire, pas plus émues de sa présence que s'il ne les visitait pas. Qu'il s'approche, qu'il s'éloigne, elles ne s'en aperçoivent pas, et demeurent ainsi semblables à elles-mêmes pendant toute la vie. C'est ce que Salomon a exprimé en ces termes au livre des Proverbes : « La main relâchée produit l'indigence; la main des forts acquiert des richesses, » *Egestatem operata est manus remissa; manus autem fortium divitias parat,* Prov. x, 4, et dans un autre endroit du même livre : « La main des forts dominera; la main relâchée sera tributaire. » *Manus fortium dominabitur; quæ autem remissa est, tributis serviet,* xii. 24. Oui, l'homme négligent et lâche sera tributaire : tributaire de ses différentes passions; tributaire du monde et de sa propre volonté, tandis que l'homme fort est affranchi de cette servitude. On peut établir entre ces deux classes d'hommes la même différence qui existe entre une boule posée sur une surface plane et un vaisseau lourdement chargé. L'une obéit à la plus légère impulsion, à un souffle, tandis que l'autre reste immobile, à moins qu'un vent violent ne vienne l'ébranler et mettre en mouvement. Combien plus promptement la très-sainte Vierge, guidée par l'Esprit-Saint, se rend aujourd'hui vers les montagnes de Judée pour visiter sa cousine, ainsi que Dieu le lui avait ordonné! Quoique la voie du salut soit escarpée (car c'est la montée qui conduit au ciel), la puissance de l'Esprit de Dieu triomphe de tous les obstacles. Mais suivons le récit de notre évangile.

I.

« Marie entra dans la maison de Zacharie et salua Elisabeth. » On pourrait trouver que l'Evangéliste est trop minutieux dans ce recit où il mentionne et l'empressement de Marie et la salutation qu elle fit à Elisabeth (détails que tout autre historien aurait cru devoir omettre), si toutes ces circonstances ne renfermaient d'importants mystères. N'est-ce pas une gloire, en effet, pour Marie, que notre Seigneur Jésus-Christ, caché dans son sein virginal, ait voulu se servir de sa voix comme d'un instrument pour communiquer à Jean la grâce de la sanctification? Aussi dans le

Cantique des cantiques, si Jésus-Christ est appelé la tête du corps mystique de l'Epouse, qui est l'Eglise, Marie est le cou qui adhère à cette tête, le cou, c'est-à-dire, le canal par lequel les dons et les grâces se répandent de la tête dans tous les membres. « Et dès qu'Elisabeth eut entendu la voix de Marie qui la saluait, son enfant tressaillit dans son sein. » Ne soyons pas surpris, mes frères, que le salut ait été donné à la maison de Zacharie, aussitôt que la sainte Vierge y fut entrée. Notre Seigneur n'a-t-il pas dit à ses apôtres : « En quelque maison que vous entriez, dites d'abord : Que la paix soit dans cette maison : et s'il s'y trouve quelque enfant de paix, votre paix reposera sur lui? » *In quamcumque domum intraveritis, primum dicite : Pax huic domui : et si ibi fuerit filius pacis, requiescet super illum pax vestra.* Luc. x, 5, 6. Marie ayant donc souhaité le salut à sa cousine, le salut véritable et certain (qui n'est autre que le Saint-Esprit) descendit dans l'âme d'Elisabeth. Animée par ce divin Esprit, elle s'écria dans les transports de sa dévotion et de sa piété : « Vous êtes bénie parmi les femmes, et béni est le fruit de votre sein. » Oui, vous êtes véritablement bénie, parce que le fruit de vos entrailles est béni. Ce n'est point parce que vous êtes bénie, qu'il est béni lui-même, mais c'est lui qui vous a comblée de toutes sortes de bénédictions spirituelles. *Ephes.* I, 3. Ordinairement, c'est de l'arbre que le fruit tire son excellence, mais ici c'est le fruit qui ennoblit l'arbre et lui donne tout son prix. Le fruit de cet arbre a réparé tous les maux que le fruit de l'arbre défendu a introduits dans le monde, afin que nous reconnaissions l'admirable dessein de la sagesse divine, laquelle a résolu de rendre la vie au monde par le même moyen qui lui avait donné la mort. Une femme, en effet, a présenté le fruit empoisonné à son mari et, dans la personne d'Adam, à tous les hommes ; une femme à son tour a procuré au monde le fruit de vie. Nous devons donc, chrétiens, unir notre voix à celle de la bienheureuse Elisabeth, et, célébrant dans nos louanges l'arbre et son fruit salutaire, répéter sans cesse : « Vous êtes bénie entre les femmes, et béni est le fruit de vos entrailles, » qui nous a apporté un antidote et un remède contre le poison du fruit de l'arbre fatal.

« Et d'où me vient, dit Elisabeth, ce bonheur, que la mère de mon Seigneur vienne vers moi? » Quelle est ma dignité, quels sont mes mérites, pour que la mère de mon Seigneur et du Roi des anges daigne me visiter? Le centurion tenait un langage tout-à-fait semblable, lorsqu'il disait à Jésus : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, etc. » *Matth.* VIII, 8. Les fidèles répètent ces paroles du centurion, lorsqu'ils s'approchent de la sainte Eucharistie; ils devraient répéter aussi les paroles d'Elisabeth, avec la même dévotion et les mêmes sentiments qui animaient cette sainte femme. Le Dieu qui, caché dans le sein de Marie, entra dans la maison d'Elisabeth, est le même Jésus qui, caché dans l'adorable hostie, daigne entrer dans votre corps et dans votre âme et la sanctifier par sa grâce. Pourquoi ne vous écrieriez-vous pas, vous aussi, étonnés et confondus d'un tel honneur : d'où me vient ce bonheur, que mon Seigneur, le maître souverain de toute la nature, daigne entrer dans cette pauvre et misérable maison de mon cœur? Ah! chrétiens, si quelqu'un était véritablement animé de l'Esprit céleste, comme ces paroles s'échapperaient de son cœur, au moment de la sainte communion; comme il partagerait l'étonnement, l'ardeur et les pieuses affections d'Elisabeth! Si un enfant encore enfermé dans le sein maternel ne put sentir la présence du Seigneur, sans tressaillir tout entier; s'il voulut s'élancer à sa rencontre, et bondit d'une joie inexprimable dans l'étroite prison qui le retenait, que ne doivent pas faire des hommes pleinement doués de raison, des hommes que la foi a instruits à reconnaître la majesté de Dieu et son ineffable bonté, lorsqu'ils vont à la rencontre de ce Dieu qui daigne venir à eux? Le Seigneur peut-il nous donner un témoignage plus manifeste de son amour, de sa tendresse et de sa paternelle indulgence? Lui qui est le souverain maître de l'univers, lui qui habite une lumière inaccessible, lui qui est assis sur les chérubins, et qui du regard pénètre jusqu'au fond des abîmes, lui que les astres du matin louent dans les cieux, il veut, non-seulement habiter l'étroite et misérable hôtellerie de cette terre et demeurer dans nos temples, parmi les mortels, mais il daigne encore entrer dans le cœur de l'homme, lui servir d'aliment et ne

faire plus qu'un avec lui! Il a voulu, en effet, se donner aux fidèles sous forme de nourriture, afin que, comme la nourriture et celui qui la prend ne forment plus qu'une seule et même chose, lui-même ne fît plus qu'un avec celui qui le reçoit dans la communion? L'amour étant l'union des âmes, comment celui qui aime peut-il mieux marquer son amour pour l'objet aimé qu'en désirant ne faire plus qu'un avec lui, afin de n'en être jamais séparé? C'est ce que les poètes ont voulu figurer dans la fable suivante. Ils racontent que deux hommes vivaient dans les liens d'une amitié si étroite et si fidèle, que Vulcain, charmé de cette touchante union, leur promit de leur accorder ce qu'ils lui demanderaient. Divin forgeron, lui répondit l'un des deux personnages, le bienfait le plus grand que tu puisses nous octroyer et le plus désirable pour deux personnes qui s'aiment véritablement, c'est de faire que mon ami et moi ne formions qu'un corps et qu'une âme. Si des hommes sages ont cité cet exemple pour exprimer la nature et la force de la véritable affection, que dire de la charité de Dieu envers les hommes? Quelle marque plus éclatante de cette charité, qu'un Dieu se faisant homme parmi les hommes et voulant ne faire plus qu'un avec l'homme dans le sacrement de son amour? Ce que souhaitaient ces amis de la fable, sans pouvoir l'obtenir, Dieu l'accorde à l'homme par sa grâce, lorsqu'il se donne à lui en nourriture. Il ne cède aucunement à la nécessité en agissant ainsi, mais s'il désire s'unir à nous d'une manière aussi étroite, c'est pour notre plus grand avantage. La souveraine perfection de l'homme, en effet, consiste dans cette heureuse union avec Dieu. Elle est comme l'achèvement d'un cercle qui a Dieu pour point de départ et qui se ferme en Dieu. N'est-ce point par amour que Dieu a créé l'homme? C'est donc aussi par l'amour que l'homme doit retourner à Dieu pour rattacher le terme de sa vie à son principe et atteindre ainsi la perfection qui lui est propre.

Après avoir prononcé ces paroles empreintes d'un profond sentiment de respect et d'admiration, Elisabeth exprime la cause de cette admiration. « Votre voix, dit-elle, n'a pas plus tôt frappé mon oreille, lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. » Ainsi se trouve réalisée la pro-

messe de l'ange qui avait annoncé que le fils de Zacharie serait, dès le sein de sa mère, rempli du Saint-Esprit. La joie qui pénétra l'âme de cet enfant, était, en effet, l'œuvre de l'Esprit-Saint.

En vertu de cette intervention divine, Jean-Baptiste fut confirmé si pleinement en grâce, que, pendant sa vie entière, il demeura exempt de toute faute mortelle; faveur extraordinaire accordée également aux apôtres et aux âmes que Dieu daigne confirmer dans sa grâce. Heureux celui à qui ce don précieux est conféré avant la gloire de la résurrection! Heureux celui qui jouit dans cette vie mortelle d'une prérogative que les élus n'obtiennent que lorsqu'ils entrent dans la patrie après le temps du combat! Heureux et mille fois heureux cet enfant qui désormais à l'abri des piéges du démon, rendra intact au Seigneur le dépôt de la grâce qu'il a reçue, et conservera si fidèlement son innocence, qu'il ne pourra perdre l'amitié de Dieu, ni souiller d'aucun péché grave la pureté de son âme! Combien au contraire ne sommes-nous pas malheureux, nous qui naviguons sur une mer agitée par les plus violentes tempêtes, nous dont la vie est un continuel combat, *Job.* VII, 1, nous qui habitons parmi les scorpions, *Ezech.* II, 6, nous qui sommes environnés de piéges, nous qui marchons sur l'aspic et le basilic, *Ps.* XC, 13, nous qui sommes constamment en guerre avec l'antique serpent, assurés du combat, mais peu certains de la victoire! En vain aurions-nous conservé longtemps notre innocence; nous ne devons pas pour cela nous croire hors de danger. David était le plus saint des rois, Salomon était le plus sage des hommes, Nicolas était l'un des premiers diacres de l'Eglise choisis par les apôtres, il avait été rempli de l'Esprit-Saint, et cependant l'innocence de ces hommes fit un triste naufrage. Pierre était l'apôtre de Jésus-Christ; il avait été témoin de ses nombreux miracles; il avait, par une révélation toute particulière, reconnu la divinité du Sauveur cachée sous les voiles de l'humanité; il avait marché sur les eaux, soutenu par la fermeté de sa foi; il croyait pouvoir répondre de ses sentiments et de sa fidélité : « Quand il faudrait mourir avec vous, disait-il à Jésus, je ne vous renierai point; » tout le monde sait de quelle chute déplorable cette protestation fut suivie. Si de

tels hommes sont tombés, qui de nous, chrétiens, peut être assez insensé, assez ignorant de sa propre faiblesse, pour ne pas redouter une semblable chute? Parmi ceux qui sont tombés, quelques-uns se sont relevés, mais combien d'autres sont demeurés jusqu'à la fin dans leur péché. Or, si nous venons à tomber, savons-nous si nous nous relèverons de notre chute; d'autant que cette résurrection spirituelle est bien plus l'œuvre de la vertu de Dieu que des forces de l'homme? Ne peut-il pas nous arriver, à nous, ce qui arriva, selon le récit de Jean Climaque, à un jeune moine tout rempli de zèle et d'ardeur pour la piété? Saint Antoine dit en voyant ce religieux : Ce jeune homme ressemble à un vaisseau chargé de grandes richesses qui sillonne les mers, mais qui n'est pas encore arrivé au port; voulant par là faire pressentir les dangers que courait ce religieux si fervent. Les craintes du saint n'étaient, hélas! que trop fondées. Quelques jours plus tard, le jeune homme tomba, et Antoine à qui Dieu fit connaître cette chute s'écria en gémissant : Une grande colonne de l'Eglise a été aujourd'hui renversée par terre. Cependant le malheureux solitaire tout meurtri de sa chute se répandait en plaintes et en lamentations; il dit à quelques religieux qui se rendaient auprès de saint Antoine : Priez le saint vieillard de demander à Dieu qu'il m'accorde dix jours pour faire pénitence. Mais ce temps ne lui fut pas donné; il mourut le cinquième jour. Si je voulais rappeler ici les chutes les plus étonnantes arrivées de nos jours aux hommes qui semblaient les plus inébranlables, j'augmenterais bien plus encore votre étonnement et la défiance craintive où vous devez être de vous-mêmes. Malheureux sommes-nous donc, mes frères, nous dont le salut est si exposé, pendant tout le temps que nous combattons dans ce corps mortel! Heureux Jean-Baptiste, heureux cet enfant qui, sans aucun mérite de sa part, a été aujourd'hui confirmé et favorisé du don inamissible de l'innocence!

II.

Là ne s'est pas bornée la libéralité divine à l'égard de Jean. Outre ce bienfait, Dieu lui accorda la foi la plus éclairée et l'usage

de la raison. A l'aide de ces lumières, le saint enfant connut le mystère de l'Incarnation du Seigneur, l'heureuse nouvelle de l'Evangile et la présence de son Sauveur. Le Dieu qui jadis donna la parole et une voix humaine à l'ânesse de Balaam pour réprimer la folie de ce prophète, le Dieu qui ouvre la bouche des muets, et qui rend éloquentes les langues des petits enfants, *Sap.* x, 21, peut bien éclairer des lumières de la raison et de la foi l'âme d'un enfant encore dans le sein de sa mère. Quoi de plus admirable que ce don? Les siècles ont-ils jamais été témoins d'un plus grand prodige? Nous admirons ce que saint Luc dit du Sauveur : « L'enfant croissait et se fortifiait étant rempli de sagesse. » *Luc.* II, 40. Un enfant rempli de sagesse! Quel miracle! Oui, mais dans cet enfant toutes les grâces étaient réunies; dans cet enfant habitait corporellement toute la plénitude de la divinité, tandis que l'on ne pourrait pas, sans blasphème, penser et dire la même chose de Jean-Baptiste, lequel cependant, avant de naître, fut rempli de sagesse, puisque l'Esprit-Saint lui fit connaître le mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu et l'avènement du règne de la grâce évangélique. Il parvint au ciel, dit saint Augustin, avant de toucher la terre[1]; il reçut l'esprit de Dieu avant celui de l'homme, les présents divins avant les membres qui composent le corps humain; il commença à vivre pour Dieu avant de vivre pour lui-même; il prit des armes avant de prendre des membres corporels, et, destiné à triompher du monde, il triompha auparavant de la nature. Oh! que vous êtes bien véritablement le précurseur du Seigneur et le héraut du Juge suprême, vous qui, le premier d'entre les mortels, avez annoncé l'arrivée du Sauveur! A la vérité, la sainte Vierge a connu la première cet événement mystérieux, mais elle n'en a point parlé; tandis que Jean l'a connu et l'a annoncé à sa mère. Elisabeth, dit saint Ambroise, a entendu la voix de Marie, mais Jean a le premier éprouvé l'action de la grâce; Elisabeth s'est aperçue de l'arrivée de Marie, mais Jean a senti l'approche du Seigneur : les

[1] Le Père Grenade croit devoir avertir ici le lecteur qu'il faut entendre ces paroles de saint Augustin dans un sens hyperbolique : *Per hyperbolem hæc D. Augustini verba accipienda sunt.*

mères parlent de la grâce, les enfants agissent intérieurement, et, par un double miracle, les mères prophétisent par l'esprit de leurs enfants. Elisabeth a donc appris de Jean ce mystère qui fut ensuite révélé à Zacharie, puis à Joseph, à Siméon, à la prophétesse Anne, aux bergers, aux mages et enfin au monde entier. Mais le premier de tous qui l'annonça fut Jean-Baptiste. Ainsi devait-il commencer dès le sein de sa mère, son office de précurseur. Il n'était pas encore près de naître, mais il était déjà mûr pour sa mission.

Nous sommes étonnés de voir Jonas prier dans le ventre de la baleine; mais combien n'est-il pas plus admirable de voir Jean-Baptiste, encore dans le sein de sa mère, prophétiser, adorer, saluer par ses tressaillements et annoncer au monde l'arrivée du Sauveur? Ne convenait-il pas, en effet, que, lorsque la majesté souveraine et infinie daignait s'abaisser jusqu'à nous, toutes les créatures et toutes les lois de la nature se soumissent à lui et lui offrissent le tribut de leur respect et de leur obéissance? A la naissance de ce Dieu sauveur, les anges descendent sur la terre en chantant : Gloire à Dieu; les mages lui offrent leurs présents; Siméon bénit le Seigneur et prophétise; Anne célèbre ses louanges. Ce sont là, sans doute, d'admirables témoignages et dignes d'un tel mystère; toutefois ces personnages étaient pleinement doués de raison; mais ce qui surpasse toute admiration, c'est qu'un enfant, encore captif dans les entrailles de sa mère, reconnaisse son Sauveur et son Dieu, et s'empresse de lui rendre un religieux hommage. Mais si vous considérez la dignité de Celui qui vient en ce monde, rien ne doit plus vous étonner. Le Verbe de Dieu se fait chair; un Dieu daigne se rendre passible et semblable à nous, habiter sur la terre, vivre avec les hommes, revêtu de la nature humaine! Quel mystère! Quel bienfait! A la vue de cette grâce ineffable, de cette preuve si éclatante de la charité de Dieu envers nous, de cette œuvre incompréhensible de sa miséricorde et de sa bonté, de cette œuvre qui renferme notre salut et notre gloire, quoi d'étonnant en quelque sorte, que les éléments eux-mêmes, que les êtres muets et inanimés publient, honorent et bénissent un tel prodige! Quand les prophètes

considéraient cette merveille de la bonté divine, ils se sentaient transportés d'admiration, et, tout hors d'eux-mêmes, ils invitaient toutes les créatures de l'univers à glorifier Dieu et à le remercier d'un pareil bienfait. Il leur semblait que, jaloux de reconnaître une aussi grande faveur, les fleuves applaudissaient des mains, les montagnes tressaillaient de joie, *Ps.* xcvi, 8, la mer était toute émue, les arbres des forêts frémissaient d'allégresse, *Ps.* xcv, 11, 13, les bêtes sauvages, le dragon et l'autruche rendaient gloire au Seigneur. *Isa.* xliii, 20. Et ce n'était pas sans raison qu'ils pensaient ainsi, puisque le Sauveur lui-même, qui mieux que personne appréciait toute l'excellence de ce bienfait, s'adressant aux Pharisiens (dont la jalousie s'indignait d'entendre les disciples de Jésus s'écrier : Béni soit le Roi qui vient au nom du Seigneur), leur disait : Je vous déclare que si ceux-ci se taisent, les pierres mêmes crieront. *Dico vobis, quia si hi tacuerint, lapides clamabunt.* Luc. xix, 40. Si donc les pierres, c'est-à-dire les cœurs de fer et de pierre devaient être amollis par cette œuvre incomparable de la divine miséricorde, nous ne devons pas être surpris que Jean-Baptiste, le futur précurseur de Jésus, se sentant en présence de son Seigneur, bondisse et tressaille dans le sein d'Elisabeth, et prélude ainsi à la joie du monde entier. Il voulait indiquer par ce miracle que les nations incultes et barbares, qui n'avaient aucune connaissance de la véritable religion, ni aucun sentiment des choses de Dieu, seraient tellement touchées de ce témoignage ineffable de la charité divine, que, changeant en piété leur férocité naturelle, elles se consacreraient tout entières à Jésus-Christ, et courberaient sous son joug leurs têtes jusqu'alors indomptées. Cet enfant encore informe, pour ainsi dire, dans le sein de sa mère, et sensible pourtant à la présence du Sauveur, présageait que ces nations encore barbares reconnaîtraient et adoreraient un jour Jésus-Christ.

Pour nous, chrétiens, nous sommes nés, nous avons été élevés dans la foi de ce mystère, et cependant, lorsqu'on nous met sous les yeux ce grand ouvrage de notre salut, nous restons complètement insensibles. D'où vient une si prodigieuse ingratitude? De l'habitude où nous sommes d'entendre parler chaque jour de ce

bienfait. « Les hommes, dit Sénèque, admirent plus volontiers les choses nouvelles que les grandes choses. » C'est pour cette raison que nous nous intéressons à une éclipse de soleil, parce que ce phénomène est rare, tandis que personne n'admire l'astre splendide dont la beauté faisait dire au philosophe Anaxagore qu'il était né pour voir le soleil. De même donc que personne n'admire la magnificence de cet astre qui éclaire les cieux, la terre, les mers et tout ce que Dieu a créé, parce que nos yeux sont accoutumés à le voir chaque jour, ainsi se trouve-t-il bien peu de chrétiens qui admirent le mystère du Verbe fait chair, parce que rien ne nous est plus souvent rappelé que ce prodige. Une autre cause de cette ingratitude est que l'on ne s'occupe point de cet objet de notre foi, et qu'on n'en médite pas la grandeur et l'excellence. Comment s'étonner que la volonté soit languissante dans ses affections, quand l'entendement ne lui propose point le bienfait qui doit les exciter? Les saints, qui jamais ne détournaient les regards de ce mystère de l'Incarnation de notre Seigneur, en étaient si profondément touchés qu'ils croyaient renaître avec Jésus naissant et mourir avec Jésus mourant, tant étaient vifs leurs sentiments de douleur et d'amour!

Un jour viendra cependant, mes frères, où nous aurons à rendre compte de cet oubli coupable. Lorsque, au dernier jour du monde, notre Seigneur viendra juger les hommes, il leur demandera surtout ce qu'ils auront fait du sang qu'il a répandu pour eux. « Celui qui a tant donné, dit Eusèbe d'Emèse, sait combien il doit demander en retour. » Mais quittons maintenant sainte Elisabeth pour revenir à la très-sainte Vierge.

III

Dites-nous, ô bienheureuse Vierge, dites-nous quelles étaient vos pensées au milieu de tant de merveilles divines, et pendant que vous entendiez célébrer vos louanges? Dites-nous quelle fut votre réponse à Elisabeth, qui vous proclamait bénie entre toutes les femmes? « Mon âme, disait Marie, glorifie le Seigneur. »

Vous me louez, ô sainte femme, vous exaltez ma dignité; mais, moi, j'exalte du fond de mon cœur le Dieu qui est l'auteur de cette dignité si grande. Vous dites qu'à ma voix votre enfant a tressailli de joie dans votre sein; mais mon esprit est ravi d'allégresse en Dieu mon Sauveur. Vous me proclamez bénie entre les femmes; mais vous n'êtes pas la seule à me donner ce titre, car toutes les générations auxquelles parviendront le nom et la connaissance de Jésus-Christ, me diront bienheureuse : oui bienheureuse, mais parce que Celui qui est tout puissant et dont le nom est saint, a daigné regarder d'en haut mon humilité, c'est-à-dire mon indignité et ma bassesse. Il a pu m'honorer de ces titres magnifiques, parce qu'il est tout puissant; et il l'a voulu, parce qu'il est bienfaisant et libéral. Ainsi, Marie rapporte tout à Dieu et ne s'attribue rien à elle-même, nous apprenant par cet exemple à faire remonter à Dieu, comme à sa source, tout ce qu'il y a en nous de bon et d'estimable, et à lui offrir en retour de ses dons un continuel sacrifice d'action de grâces, afin que notre reconnaissance des bienfaits que nous tenons de lui nous en mérite d'autres à l'avenir. Celui-là, en effet, est digne de recevoir de nouveaux bienfaits, qui ne s'enorgueillit point de ceux qu'il a déjà reçus, et ne cesse d'en remercier son bienfaiteur. Or, l'une et l'autre disposition se rapportent à la vertu d'humilité, qui fut très-parfaite en Marie. Aussi me suis-je proposé de dire quelques mots du nom et de l'excellence de cette vertu, à la fin de ce discours.

On peut dire de l'humilité qu'elle est tellement propre à la religion chrétienne, que l'on ne trouve même pas chez les anciens auteurs les plus célèbres de la langue latine un nom qui exprime cette vertu. Le mot *humilité,* chez ces auteurs, ne signifie pas *vertu* mais *bassesse.* Comment, en effet, les païens auraient-ils imaginé le nom d'une chose qu'ils ignoraient complètement? Ceux qui parmi eux passaient pour des hommes amis de la vertu, ne sachant pas quelle est la véritable fin de la vie humaine, à laquelle fin toutes les actions doivent être rapportées (comme la religion chrétienne nous l'apprend), ne se proposaient dans toutes leurs actions et dans tous leurs efforts que la tranquillité que donne la

vertu, ou la satisfaction que procurent l'honneur et une vaine popularité; ce qui est bien éloigné de la vertu dont nous parlons. Pouvaient-ils, ces hommes égoïstes ou superbes, embrasser l'humilité, dont le propre est de mépriser les honneurs, de chercher toujours le dernier rang et de se réjouir des affronts et des ignominies? Mais notre Seigneur Jésus-Christ, en venant dans ce monde, a, le premier de tous, fondé une école d'humilité, et il a eu cette vertu en si grande estime, que, depuis sa crèche où il fut déposé dans la société des animaux jusqu'à sa croix où il fut attaché entre deux voleurs, il n'a cessé de la recommander par ses paroles et ses exemples. Cette vertu, le divin Sauveur l'a pratiquée et portée à un degré qu'aucun homme ne saurait atteindre. Nous disons qu'une personne s'humilie, lorsqu'elle s'abaisse au-dessous de son rang et de sa dignité, comme si un évêque, par exemple, quittait son siége épiscopal pour choisir la dernière place. Mais quand quelqu'un est d'une condition si humble qu'il ne peut, quoi qu'il fasse, descendre plus bas, il lui est impossible de s'humilier. Or, le néant étant la condition originelle du genre humain (puisque nous avons été faits de rien), il s'ensuit que nous ne descendons pas, que nous ne nous abaissons pas en reconnaissant que nous ne sommes rien; nous ne faisons que rester à notre place. Or se tenir à sa place, n'est pas s'humilier. Bien plus, comme nous avons tous péché, quand nous penserions que nous sommes moins que rien, nous ne nous humilierions pas, à proprement parler, puisque le péché nous a rendus inférieurs au néant. Le néant, en effet, n'offense point Dieu, tandis que nous, nous l'avons offensé. Par conséquent, notre place est au-dessous du néant, et nous sommes censés humbles, lorsque nous ne faisons que prendre la place qui nous convient essentiellement. Dieu, dans sa bonté, veut bien cependant rapporter à la vertu d'humilité ce qui n'est que justice de notre part, et nous regarder comme humbles, je ne dirai pas, lorsque nous nous abaissons au-dessous de notre dignité, mais lorsque nous nous mettons à notre place.

Seul, le Fils de Dieu a pratiqué parfaitement la vertu d'humilité, lui « qui ayant la forme et la nature de Dieu, n'a pas cru que

ce fût pour lui une usurpation d'être égal à Dieu, mais s'est anéanti lui-même en prenant la forme et la nature de serviteur, en se rendant semblable aux hommes et étant reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui au dehors. » *Philipp.* II, 6, 7. Parmi les créatures, nulle n'a pratiqué l'humilité (en tant que cette vertu convient à l'homme) à un si éminent degré que Marie. Le Fils de Dieu, qui, le premier, a introduit l'humilité en ce monde, ayant fait, s'il est permis de parler ainsi, l'apprentissage de cette vertu dans le sein de la bienheureuse vierge Marie, il n'est pas étonnant qu'il l'ait profondément inculquée dans le cœur de sa mère. Elle-même nous en fournit la preuve lorsqu'elle dit : « Parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante, voici que toutes les nations me proclameront bienheureuse. » Ce n'est point à ses miracles, mais au bon plaisir de la volonté divine qu'elle rapporte la dignité dont elle est revêtue, et qui doit être célébrée d'âge en âge.

Ainsi donc, mes frères, vous voyez par cet exemple de Marie, que le principal fondement de l'humilité consiste à ne s'attribuer rien autre chose que le péché et le néant, et à reconnaître que tous les avantages que l'on possède dans l'ordre de la grâce ou de la nature doivent être considérés comme autant de dons gratuits de la libéralité divine, et rapportés à cette source inépuisable de tous les biens. La connaissance de cette vérité, profondément gravée dans notre cœur, aura pour effet de détruire la confiance impie que nous avons en nous-mêmes, et de nous bien persuader que le secours et la miséricorde de Dieu sont nos seules ressources, et que de sa bonté toute gratuite dépendent notre vie et notre salut. C'est ce que le Roi-Prophète nous apprend par son exemple, lorsqu'après avoir dit que « son cœur ne s'est point enflé d'orgueil, et que ses yeux ne se sont point élevés, etc., » il se compare aussitôt à « l'enfant que sa mère a sevré. » *Ps.* CXXX, 1, 2. En se servant de cette comparaison, David a voulu nous faire entendre combien il avait d'humbles et bas sentiments de lui-même. De même, en effet, que l'enfant nouvellement sevré s'en rapporte avec une entière et paisible confiance à l'amour de sa mère, incapable qu'il est de prendre soin de lui-même et de se

tenir debout sans un secours étranger, ainsi le Roi-Prophète reconnaissait-il sa dépendance entière de Dieu, comprenant que, sans le secours divin, loin de pouvoir exécuter ou concevoir une bonne pensée, il ne pouvait pas même respirer ni vivre. Imitons cet exemple, mes frères, et, comme David, appliquons-nous tout particulièrement à la pratique de l'humilité. Rien n'est plus propre à nous faire avancer dans cette vertu que d'employer le moyen suivant qui nous est donné par saint Jean Climaque : « Veillons avec un soin constant, dit ce maître de la vie spirituelle, à fermer l'entrée de notre âme à toute pensée, si légère qu'elle soit, qui nous porterait à croire que nous possédons de nous-mêmes le plus petit avantage. » A l'aide de cette précaution, nous parviendrons à la véritable humilité, qui est la gardienne et le fondement de toutes les vertus, et nous marcherons à grands pas dans la voie qui nous conduira sûrement à la gloire de l'éternelle félicité réservée aux âmes véritablement humbles.

TROISIÈME SERMON

POUR

LA FÊTE DE LA VISITATION DE LA SAINTE VIERGE

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Beata quæ credidisti : quoniam perficientur in te ea quæ dicta sunt tibi a Domino.

Bienheureuse êtes-vous d'avoir cru, parce que ce qui vous a été dit de la part du Seigneur s'accomplira en vous. *Luc.* II.

C'est en ce jour, mes bien chers frères, que la sainte Vierge salua sa cousine Elisabeth dont l'ange lui avait révélé la miraculeuse fécondité. L'évangile de cette fête nous dit combien grande fut la vertu de cette salutation, puisque, dès que la voix de Marie retentit aux oreilles d'Elisabeth, celle-ci et l'enfant qui était dans son sein furent aussitôt remplis du Saint-Esprit et des dons célestes. Qui d'entre nous, chrétiens, ne désirerait avoir aussi le

bonheur d'être salué par la très-sainte Vierge? Cette faveur, nous pouvons aisément l'obtenir, et pour cela, nous n'avons qu'à saluer nous-mêmes Marie par notre affectueuse dévotion envers elle. Si un homme honnête et bien élevé se fait un devoir de saluer qui le salue, comment la sainte Vierge, qui est un modèle accompli de toutes les vertus et de toutes les qualités les plus aimables, pourrait-elle manquer à ce devoir? Il dépend donc de nous d'obtenir par ce moyen, non-seulement la salutation de Marie, mais son amitié et sa protection. On lit dans la vie de sainte Catherine de Sienne, qu'elle avait conçu, dès sa plus tendre enfance, un piété si vive envers la Mère de Dieu, que, lorsqu'elle montait l'escalier de la maison paternelle, elle récitait à chaque marche la salutation angélique; ce qui fut pour elle le principe des faveurs extraordinaires qu'elle dut à l'intercession de la très-sainte Vierge. Efforçons-nous donc, nous aussi, mes frères, d'obtenir le secours de Marie, qui nous est surtout nécessaire en ce moment. *Ave, Maria.*

Commençons d'abord par expliquer le récit de notre évangile, qui est tout rempli des mystères et des ineffables délices du divin Esprit; faisons comme les apôtres de notre Seigneur, cueillons les épis que ce champ nous offre, et broyons-les entre nos mains pour arriver jusqu'aux grains qui s'y trouvent contenus.

Après avoir entendu les paroles du messager céleste qui annonçait le double prodige de la fécondité d'une vierge et d'une femme stérile et avancée en âge, « Marie, se levant, s'en alla en toute hâte vers les montagnes de Judée. » Nous avons exposé dans les sermons qui précèdent les motifs de cet empressement; ajoutons ici que Marie a voulu, par cette promptitude à se mettre en voyage, marquer le zèle et le recueillement de l'âme qui a conçu Dieu. De même que la sainte Vierge, après avoir conçu dans ses chastes entrailles le Verbe fait chair, se dirigea en toute hâte vers les montagnes; ainsi l'âme qui est toute remplie de Dieu, l'âme qui, dégagée des ténèbres du péché, a reçu la lumière de la parole divine, ne se livre point au sommeil ni à l'oisiveté, mais elle accomplit avec ardeur toutes sortes de bonnes œuvres; elle

veille sur elle-même avec le plus grand soin, se tient constamment sur ses gardes, et ne néglige aucun des devoirs de la piété. Telles étaient les dispositions du Prophète royal : « Si je permets à mes yeux de dormir, disait-il, et à mes paupières de sommeiller, etc., » *Ps.* CXXXI, IV, en d'autres termes : Je suis dévoré, Seigneur, d'un désir si ardent de vous bâtir un temple, que je ne peux goûter ni le sommeil ni le repos dans ma demeure. Voulez-vous savoir la cause de cette ardeur? C'est que « le Seigneur Dieu est un feu dévorant. » *Deut.* IV, 24. Il ne faut donc pas être surpris qu'il enflamme et rende tout de feu ceux qu'il remplit de sa vertu. Aussi lorsqu'il donna sa loi aux enfants d'Israël, sur le mont Sinaï, leur apparut-il comme un feu ardent; il descendit aussi sur les apôtres en forme de langues de feu, pour montrer quelle force puissante anime ceux qu'embrase le feu divin. De là cette parole du Prophète : « Seigneur, vous rendez vos anges aussi prompts que les vents, et vos ministres aussi ardents que la flamme. » N'était-il pas une ardente flamme, ce Paul qui non-seulement parcourut, mais embrasa le monde? N'était-il pas une ardente flamme, cet Elie dont il est écrit : « Le prophète Elie s'est élevé comme un feu, et ses paroles brûlaient comme un flambeau ardent. » *Eccli.* XLVIII, 1. Le feu ne peut ni rester caché ni se reposer; ainsi en est-il de la flamme divine de la charité : toujours elle cherche à s'échapper au dehors, et se manifeste tantôt par la piété, tantôt par les austérités, les jeûnes et les veilles, tantôt par les œuvres de bienfaisance et de miséricorde. Que chacun de vous, mes frères, juge d'après cela de l'état de son âme. Beaucoup sont en peine de savoir s'ils sont dignes d'amour ou de haine, c'est-à-dire, si Dieu habite dans leur cœur. Personne, à la vérité, ne peut être certain d'une certitude absolue qu'il est dans l'amitié de Dieu; mais on peut avoir à cet égard des probabilités très-graves parmi lesquelles il faut mettre en première ligne la ferveur et l'activité spirituelles. L'homme qui fait l'œuvre du Seigneur et pratique la vertu avec zèle, celui-là, selon toute apparence, porte dans son cœur la flamme du divin amour; mais peut-on croire qu'il soit embrasé de ce feu divin, celui qui dort et languit dans la voie des divins commandements, celui qui

vit dans la tiédeur et la lâcheté, celui à qui la parole de Dieu n'inspire qu'ennui et dégoût, celui qui toujours prompt pour la vanité est lent et paresseux pour la piété et la justice? Ne soyons donc pas étonnés de voir Marie partir en toute hâte vers les montagnes de la Judée. N'était-elle pas entièrement pénétrée des ardeurs de ce feu, cette Vierge que saint Jean vit dans son apocalypse, revêtue du soleil le plus éclatant comme d'un manteau? *Apoc.* XII, 1.

On peut encore attribuer cet empressement de Marie à sa pudeur et à sa modestie virginales qui lui faisaient craindre de paraître en public. La pudeur, en effet, est la gardienne la plus sûre de la pureté et de la virginité, comme l'immodestie mène à sa suite l'impudicité, en même temps qu'elle est l'indice d'une âme peu chaste. Saint Ambroise invite les vierges à imiter cet exemple de la reine des vierges : Marie, dit-il, reste longtemps dans sa maison; elle ne paraît qu'un instant dehors et en toute hâte, et demeure trois mois chez sa cousine. Apprenez d'elle à ne point courir de maison en maison, à ne point vous arrêter dans les rues et sur les places, à ne point engager de conversations en public. Pour avoir négligé ces précautions, Dina, fille de Jacob, entraînée par son curieux désir de voir les filles d'une contrée étrangère, perdit sa virginité et fut pour les Sichimites la cause des plus grands malheurs. *Gen.* XXXIV.

Le Seigneur a clairement indiqué dans sa loi le péril auquel s'exposent les femmes et les filles qui paraissent volontiers hors de leurs maisons. Il dispensait les femmes de venir se présenter dans son sanctuaire (obligation que les hommes étaient tenus d'accomplir trois fois l'année, *Exod.* XXIII); et se montrant plus soucieux en quelque sorte de la pudeur que de la religion (qui n'existe pas sans la pudeur), il ne voulut point que le culte divin pût être pour elles une occasion de danger. Filles et femmes chrétiennes, si vous avez à cœur de conserver le trésor incomparable de la chasteté, imitez Marie; comme elle, demeurez dans vos maisons, ou, si la piété et la nécessité vous obligent d'en sortir, veillez avec le plus grand soin à la garde de vos yeux. Mais ce précepte n'est pas nécessaire seulement aux femmes; il est égale-

ment indispensable à quiconque désire conserver la pureté du cœur et des sens. Combien de fois, hélas! « la mort n'est-elle pas entrée par ces fenêtres des yeux dans la maison de notre âme? » *Jerem.* IX, 21. Ce n'est pas sans raison que l'Ecclésiastique a dit : « Qu'y a-t-il parmi les créatures de plus mauvais que l'œil? » *Nequius oculo quid creatum est?* Eccli. XXXI, 15. A ne consulter que l'anatomie, il n'est rien de plus admirable et de plus beau que cet organe; c'est Dieu cependant qui dit que parmi ses créatures, il n'est rien de plus mauvais que l'œil. Dieu réprouve-t-il donc son ouvrage? Non, sans doute, mais il condamne la conduite des hommes qui en abusent pour l'offenser. S'il dit de l'œil que rien n'est plus mauvais, c'est que, en effet, il n'est point de sens, pour ainsi dire, qui soit la source de plus de péchés. Saint Pierre, parlant des hommes pervers et livrés à leurs passions, dit que « ils ont les yeux remplis d'adultères et d'un péché qui ne cesse jamais. » *Oculos habentes plenos adulterii et incessabilis delicti.* II Petr. II, 14. Aussi vaudrait-il mieux pour un grand nombre d'hommes être privés de l'usage de la vue que pris par les yeux comme dans un filet.

Les yeux sont comparés par Jérémie à des fenêtres par lesquelles entre la mort. C'est, en effet, par là qu'elle est entrée, non-seulement dans nos âmes, mais dans le monde entier. Voici ce que nous lisons dans la Genèse : « La femme considéra que le fruit de l'arbre était bon à manger, qu'il était beau et agréable à la vue. Elle en prit et en mangea. » *Gen.* III, 6. Vous voyez comment la mère de tous les vivants introduisit dans ce monde le péché et la mort, compagne du péché. Ce fut sa complaisance à regarder le fruit défendu qui fut le principe de sa désobéissance et des malheurs de tout le genre humain. Donc, si vous désirez vous préserver du péché, veillez sur vos yeux; tenez fermée cette porte de votre âme et observez fidèlement ce salutaire conseil du Sage : « Ne jetez point les yeux de tous côtés dans les rues de la ville, et ne vous promenez pas de place en place. Détournez vos yeux d'une femme parée, etc., » *Eccli.* IX, 7, 8; ainsi vous conserverez la pureté et l'intégrité de votre âme. Le saint homme Job dans l'énumération qu'il fait des vertus auxquelles il s'exerce,

regarde aussi cette vigilance comme la principale obligation de quiconque veut conserver la pureté du cœur, et il dit en parlant de lui-même : « J'ai fait un pacte avec mes yeux pour ne pas même penser à une vierge. » *Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de virgine.* Job. xxxi, 1. Je me suis souvent demandé pourquoi Job s'était servi de cette manière inusitée de parler, au lieu de dire : J'ai résolu de mettre une garde à mes yeux. Les orateurs emploient les figures autant pour embellir leurs pensées que pour les exprimer ; mais il n'en est pas ainsi des écrivains sacrés, et lorsqu'ils font usage des figures, c'est bien moins pour orner leur style que pour ajouter quelque chose au sens du discours. Voici donc quelle est, à mon avis, la signification de ces paroles de Job : « J'ai fait un pacte avec mes yeux pour ne pas même penser à une vierge. » Il me semble que ce saint personnage a voulu dire par là que, comme deux hommes qui font un pacte, s'engagent à vivre en paix l'un avec l'autre, sans se nuire mutuellement (témoin le pacte d'Abimelech avec Abraham, *Gen.* xxi, 27), de même son âme avait fait un pacte avec ses yeux, afin de n'en être point blessée, comme elle-même ne les avait blessés jamais. Son langage peut se traduire ainsi : Je ne vous ai jamais nui, ô mes yeux ; loin de là, je vous ai donné la vie et la lumière qui vous fait voir toutes choses ; de votre côté, je vous prie, ne me faites point de tort, ne souillez point ma pureté, ne troublez point mon cœur par de honteuses images, et, puisque vous m'avez été donnés par le Dieu éternel et tout puissant pour être les fenêtres de la maison de mon âme, ne livrez jamais passage à la mort. Tel est le traité que je conclus avec vous et qui doit être le gage de notre commune paix. — On peut interpréter encore ce passage de Job d'une autre façon que voici. Dans les traités et conventions, interviennent toujours certaines conditions en vertu desquelles chacune des parties cède quelque chose de son droit, mais obtient en retour quelque avantage qui compense cette perte. Job avait donc fait avec ses yeux un pacte d'après lequel ils renonçaient au plaisir de regarder tout ce qu'ils voulaient, mais avec le bénéfice de ne pas être obligés d'effacer par des larmes amères la tache que ce plaisir coupable

aurait imprimée dans son âme. David ne voulut point maîtriser ses regards, et il dut punir ses yeux par les larmes et le deuil. Lui-même nous l'apprend lorsqu'il dit : « Mes yeux ont répandu des torrents de larmes, » *Ps.* CXVIII, 136; et ailleurs : « Je baignerai mon lit de mes pleurs toutes les nuits, et j'arroserai ma couche de mes larmes. » *Ps.* VI, 7. Pour quelques nuits passées dans des joies fausses et criminelles, David promet d'expier, chaque nuit, c'est-à-dire toute sa vie, par des fontaines de larmes, l'égarement et la licence de ses yeux.

Vous voyez maintenant, mes frères, quel avantage c'est pour les yeux de réprimer leur curiosité naturelle, et de renoncer au plaisir auquel elle les sollicite : ils s'épargnent des larmes et un deuil continuels. Le saint homme Job dit donc qu'il s'est imposé cette réserve afin de conserver, non-seulement son corps, mais aussi son âme dans la pureté et l'intégrité. C'est cette pureté intérieure que saint Pierre (selon l'interprétation de saint Grégoire) recommande dans ce passage de sa première épître : « C'est pourquoi ceignant les reins de votre âme, et vivant dans la tempérance, attendez avec une espérance parfaite la grâce qui vous est offerte. » *Propter quod, succincti lumbos mentis vestræ, sobrii perfecte sperate in eam quæ offertur vobis gratiam.* I Petr. I, 13. Ceindre les reins de l'âme, quelle étrange expression! Si l'Apôtre eût dit les reins du corps, nous comprendrions facilement son langage, mais qu'est-ce que ceindre les reins de notre âme? Saint Grégoire va nous l'expliquer : Ceindre les reins du corps, dit-il, c'est refréner les mouvements déréglés de la chair; mais ceindre les reins de l'âme, c'est la prémunir contre toute pensée de luxure.

Je vous ai dit ces choses, mes frères, parce que, dans cette fête de la très-sainte Vierge, il convenait de parler de la vertu de pudeur et de chasteté à laquelle contribue puissamment la garde des yeux. Observez cette loi de la vigilance, lorsque vos yeux rencontreront quelque objet dangereux que la curiosité naturelle vous excitera à regarder. Il est beaucoup plus difficile, en effet, de conserver son cœur pur après y avoir accueilli l'image de quelque beauté corporelle, que de lui refuser la vue de cet objet.

Si je ne sais pas me défendre de le regarder, comment, lorsque je l'aurai vu et que je serai sous son charme, pourrai-je bannir de mon cœur le sentiment de volupté qui l'aura pénétré? Si je ne puis repousser un ennemi encore faible et qui n'agit qu'au dehors, comment pourrai-je m'en débarrasser quand il se sera fortifié des impressions de volupté qu'il aura excitées dans mon cœur, et qu'il se sera glissé jusqu'au fond de mes entrailles? Mais en vous parlant ainsi, mes frères, en vous exposant les raisons qui nous obligent d'imposer à nos yeux la plus grande retenue, je vous l'avoue, je me sens tout confus : combien d'hommes, en effet, qui n'ont pas la moindre idée de cette réserve! Combien qui, loin de détourner la vue des objets dangereux, cherchent constamment à contempler d'un œil avide ce qu'ils ne peuvent voir qu'au préjudice de leur salut! Ces hommes ne se moqueront-ils point des précautions que je leur suggère et qu'ils sont si éloignés d'observer? Ne dois-je pas rougir de confusion en pensant que je n'obtiendrai pour fruit de mes paroles et de mes efforts que la risée d'un grand nombre? Eh bien! riez de mes avis, mais « malheur à vous, dit le Seigneur, malheur à vous qui riez maintenant, parce que vous vous désolerez et vous pleurerez. » *Luc.* VI, 25. Le Seigneur condamnera un jour la licence effrénée de vos regards par l'exemple des païens eux-mêmes. Plutarque raconte que Alexandre, roi de Macédoine, ne voulut jamais voir l'épouse de Darius, femme d'une rare beauté, dans la crainte que, séduit par ses attraits, il ne fît quelque chose d'indigne de lui, c'est-à-dire de sa royale majesté. Il est dit aussi d'Antiochus, roi d'Asie, que pressé par un de ses amis d'aller voir Panthée, jeune fille dont on vantait les charmes, il refusa, et comme cet ami insistait en disant qu'elle était digne des regards d'un roi, Antiochus répondit : Si je me rends auprès d'elle, lorsque j'en ai le loisir, elle me persuadera peut-être d'abandonner les affaires de mon royaume pour aller la voir, quand les intérêts de l'Etat réclameront ma personne et mon temps. Voilà, chrétiens, jusqu'où des hommes qui n'avaient aucune connaissance des choses divines ont poussé la retenue; voilà comment ils ont su garder la continence des yeux. Ne serait-ce pas chose indigne

que la foi ne fît pas ce qu'a fait le paganisme lui-même? Mais revenons à notre récit.

I.

La sainte Vierge se met donc en route pour aller rendre à la vieille épouse de Zacharie les services que réclamait sa situation. Il faut remarquer ici la puissance de l'humilité, qui fait que l'âme fidèle, la plus comblée des dons divins, ne s'enorgueillit point de ses richesses. Marie savait bien qu'elle était devenue la mère de Dieu, mais comme tout à l'heure elle ne s'appelait qu'une « servante, » elle ne voulut point négliger les devoirs attachés à cette condition et se prépara, non à commander, comme mère du Sauveur, mais à obéir comme une simple servante. Afin de remplir plus heureusement son office, elle portait avec elle son divin Fils dont la présence devait être d'un grand secours pour la délivrance prochaine d'Elisabeth. C'est une religieuse et salutaire coutume, en effet, dans le cas d'un enfantement laborieux et difficile, d'apporter les précieuses reliques des saints auprès de la femme en travail. Dieu manifeste souvent alors combien il est désireux d'honorer la vertu et les mérites de ses serviteurs. Ce n'est pas assez pour lui d'avoir soumis à la volonté et aux ordres de ses saints, pendant qu'ils vivaient, les lois immuables de la nature, il veut étendre ce privilége à leurs ossements, à leurs cendres et même à leurs vêtements. Mais parmi toutes les reliques des saints, en est-il une qui soit plus précieuse et plus insigne que le corps de notre Seigneur auquel nous offrons tous les jours nos adorations? La sainte Vierge s'avance donc portant ce corps sacré dans son sein, c'est-à-dire, dans le sanctuaire le plus pur, paré non avec de l'or, des perles et des pierreries, mais brillant de l'éclat de toutes les vertus et des dons célestes. Ce fut la première procession où fut porté le corps de Jésus-Christ. Elle n'était point accompagnée de personnes se livrant à des jeux et à des danses, mais formée d'un chœur d'anges groupé autour de Marie et chantant les louanges de Dieu. Qui pourrait s'étonner que la délivrance d'Elisabeth ait été heureuse, en voyant la mère de Jean-Baptiste assistée, dans cette circonstance, de la sainte Vierge et de son divin Fils?

« Et il arriva (dit l'Evangéliste) qu'aussitôt qu'Elisabeth eut entendu la voix de Marie qui la saluait, son enfant tressaillit dans son sein, et elle fut remplie du Saint-Esprit ; et élevant la voix, elle s'écria : Vous êtes bénie entre les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. » Cette exclamation si vive et si soudaine qu'Elisabeth toute remplie de l'Esprit-Saint ne put retenir, manifeste bien les sentiments de cette sainte âme. Deux causes produisent ordinairement l'admiration : ce qui est grand et ce qui est extraordinaire. Mais nous admirons plus, dit Sénèque, les choses extraordinaires que celles qui ont un caractère de grandeur. Ainsi, par exemple, le soleil est bien ce qu'il y a de plus beau et de plus admirable dans la nature; cependant il faut qu'il s'éclipse pour qu'on songe à le regarder. Or, quatre opérations de la puissance de Dieu, quatre prodiges aussi nouveaux qu'ils étaient grands furent révélés à Elisabeth, à qui l'Esprit-Saint avait fait connaître l'entrevue de l'ange et de Marie (comme le prouvent les paroles qu'elle adressa à la sainte Vierge : Vous êtes bienheureuse d'avoir cru, parce que ce qui vous a été dit de la part du Seigneur sera accompli). Elle sut d'abord que la vierge Marie avait conçu du Saint-Esprit et sans la participation d'aucun homme, prodige annoncé par le prophète Jérémie, lorsqu'il disait : « Le Seigneur a créé sur la terre un nouveau prodige : une femme environnera un homme. » *Jerem.* XXXI, 22. Elle sut en outre que le Verbe de Dieu, vrai Dieu lui-même, avait pris une chair mortelle, et s'était fait véritablement homme et passible comme nous. Elle sut encore que l'humble femme qu'elle avait devant les yeux, l'épouse d'un pauvre artisan, était la Mère de Dieu, la Maîtresse et la Reine du monde entier. Enfin elle sentit l'enfant qu'elle portait dans son sein tressaillir de joie en reconnaissant la présence de son Seigneur. Quoi de plus grand, quoi de plus extraordinaire que ces prodiges, et en même temps quoi de plus salutaire au genre humain? Le Verbe de Dieu se revêt d'une chair mortelle ; une vierge conçoit et enfante; un enfant est rempli du Saint-Esprit dans le sein de sa mère où il s'agite pour témoigner son respect à son Rédempteur ; le monde a-t-il jamais entendu parler, a-t-il jamais eu la pensée de semblables merveilles? Voilà les

prodiges qui furent révélés en un instant à Elisabeth, car on apprend vite lorsqu'on a l'Esprit-Saint pour maître. Mais qui dira son admiration, sa joie, ses saintes ardeurs, en reconnaissant dans ces mystères l'immense et infinie bonté de Dieu, sa miséricorde et sa charité envers les hommes, source de tant de bienfaits? Si les patriarches et les prophètes étaient transportés d'admiration et de reconnaissance pour la sollicitude et la bonté paternelles du Dieu qui les avait délivrés de la servitude de l'Egypte et conduits dans la terre promise : « Vous avez ouvert un chemin à vos chevaux au milieu de la mer, à travers la fange des grandes eaux (s'écriait Habacuc); j'ai entendu ce que vous m'avez révélé, et mes entrailles ont été émues, mes lèvres ont tremblé et sont demeurées sans voix. » *Hab.* III, 15. 16, quels ont dû être les sentiments de cette sainte femme, qui savait que Dieu venait dans une chair mortelle pour sauver l'homme, pour l'arracher par sa mort au pouvoir du démon et le rendre héritier du royaume céleste? Celui-là seul les connaît qui lui révéla ce grand et consolant mystère. Pour nous, nous ne pouvons en avoir qu'une faible idée. Sans doute, l'admiration et l'amour remplirent tellement le cœur d'Elisabeth et y jetèrent des racines si profondes, que de longtemps elle ne put prendre d'aliment et de sommeil, ni s'occuper, ni s'entretenir, ni se souvenir d'autre chose que du grand ouvrage de la charité divine : elle le méditait, et, dans sa contemplation, elle vivait comme si elle eût été hors du monde, oubliant tout et s'oubliant elle-même. Et nous, chrétiens, nous pour qui ont été opérés ces prodiges qui remplissent d'étonnement les anges eux-mêmes, misérables que nous sommes, nous ne sommes point touchés d'un si grand bienfait, nous n'y pensons même pas, nous n'en remercions pas Dieu et nous ne nous efforçons pas de vivre de manière à en recueillir les fruits! Cependant la justice et l'équité nous font une obligation d'aimer Celui qui nous témoigne tant d'amour, et de respecter et d'honorer Celui qui nous fait un si grand honneur; mais, hélas! qu'il s'en faut qu'il en soit ainsi. Combien parmi vous, combien de ces hommes que Dieu a rachetés et comblés de tant de dons, vivent de telle sorte qu'ils sont cause que le nom du Seigneur est méprisé et blasphémé. Est-ce là le

fruit de tant de bienfaits? Sont-ce là les sentiments d'un cœur généreux envers Dieu? Est-ce là l'honneur qu'il était en droit d'attendre en retour de tant d'admirables témoignages de sa bonté? Et, pour que vous compreniez bien toute ma pensée, n'a-t-on pas vu, de nos jours, les soldats qui ont découvert un monde nouveau et des régions jusqu'alors entièrement inconnues, se conduire d'une manière si cruelle à l'égard des habitants de ces contrées, que les victimes de leur oppression tyrannique appelaient Jésus-Christ un Dieu barbare? Ils croyaient, ces malheureux peuples, que les hommes dont ils étaient si maltraités, et qui se glorifiaient d'être chrétiens, ne montraient tant d'inhumanité que pour accomplir les préceptes de la religion du Christ! O crime abominable! O déshonneur du nom chrétien! O honte! O infamie qu'il faudrait pleurer avec d'intarissables larmes! Qui pourrait voir d'un œil indifférent cette flétrissure imprimée au front de Jésus-Christ, à cause de la conduite barbare d'un certain nombre de chrétiens? Quel cœur ne se soulèverait d'indignation à la pensée que le Fils de Dieu, source inépuisable de toute charité, a pu être regardé comme une divinité sanguinaire et impitoyable, par le fait même de ceux qui ont été comblés des bienfaits de sa miséricorde? Combien d'autres crimes encore au sein du christianisme, combien d'horreurs qui ont fait du nom sacré du Sauveur un objet de mépris et de haine pour les ennemis de notre religion et de notre foi! Mais laissons-là tous ces excès qui n'ont pas été dépassés par les païens eux-mêmes, et revenons au récit de notre évangile.

II.

« Votre voix, dit Elisabeth, n'a pas plutôt frappé mon oreille, lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. » Nous regardons avec étonnement David, la tête ceinte du royal diadème, et revêtu de l'éphod de lin, dansant de toutes ses forces devant l'arche du Seigneur. II *Reg*. N'est-il pas beaucoup plus étonnant de voir un enfant, enfermé dans le sein de sa mère, bondir d'allégresse, non point devant une arche de

bois, mais devant l'arche vivante de Dieu lui-même, et annoncer l'avènement de son Rédempteur, sinon avec la voix (dont il n'avait pas encore l'usage), du moins par l'agitation et les mouvements de son corps? Il n'était pas encore près de naître, mais il était déjà mûr pour son office de Précurseur, et déjà il indique par ses tressaillements Celui qu'un jour il montrera du doigt. Mais devons-nous être surpris que cet enfant, qui sera l'ami de l'Epoux, ait été prévenu par son ami des dons les plus magnifiques? Deux harpes, que l'on a eu soin d'accorder parfaitement ensemble, donnent lieu à un singulier phénomène. Si l'on touche quelque corde de l'une d'elles, la corde correspondante sur l'autre instrument est aussitôt mise en vibration sans le secours des doigts. Les musiciens habiles expliquent ce mystère de la nature par la relation harmonique des deux instruments. Or, peut-on rencontrer une harmonie plus parfaite que celle qui existe entre l'Epoux et l'ami de l'Epoux, entre le Juge et le héraut du Juge, entre le Seigneur et le précurseur du Seigneur, entre le Verbe de Dieu et la voix du Verbe? Ce nom de voix est, en effet, celui de Jean, ainsi qu'il le dit de lui-même, après le prophète Isaïe : « Je suis la voix de celui qui crie dans le désert. » *Ego vox clamantis in deserto*. Isa. XL, 3. En voyant les rapports si intimes qui unissent ces deux personnages, ne soyons donc pas étonnés que lorsque l'enfant, qui est le Verbe incarné, se fait entendre par la bouche de Marie saluant Elisabeth, l'enfant, qui est la voix du Verbe, s'émeuve et tressaille dans le sein maternel.

« Heureuse êtes-vous d'avoir cru, » ajoute Elisabeth. Oui, bienheureuse êtes-vous, ô Marie, qui l'emportez sur tous les saints, non-seulement par vos vertus et votre dignité, mais par la grandeur de votre foi. Combien ont demandé des prodiges pour se décider à croire ce qui leur était dit de la part de Dieu! Zacharie, le père de Jean-Baptiste, veut qu'un signe confirme la promesse de l'ange qui lui annonce la naissance d'un fils, *Luc*. I, 18; Ezéchias n'espérera la guérison qui lui est promise que s'il voit l'ombre rétrograder sur le cadran, IV *Reg*. XX; Gédéon, à qui Dieu assure la victoire sur les Madianites, demande pour gage de la parole du Seigneur que la rosée de la nuit ne tombe que sur la

toison qu'il mettra dans son aire, *Jud.* VI, 37; Abraham, dont saint Paul admire et vante la foi, Abraham lui-même répond à Dieu qui lui promet de donner à sa postérité la terre de Chanaan : Seigneur, mon Dieu, comment puis-je connaître que je dois la posséder? *Gen.* XV, 8. L'ange avait annoncé à Marie des merveilles bien autrement extraordinaires que tous ces prodiges, et cependant elle n'hésite pas, elle ne délibère pas, elle donne une pleine et entière adhésion aux paroles de l'ange; elle a foi à tout ce qui lui est dit de la part du Seigneur, et ne demande aucun signe qui vienne confirmer sa parole. Aussi Elisabeth s'écrie-t-elle dans l'admiration que lui inspire une foi si soumise : « Bienheureuse êtes-vous d'avoir cru! » Saint Ambroise conclut de ces paroles que Marie n'éprouva pas le plus léger doute, puisque l'Esprit-Saint rend ici témoignage à sa foi et aux heureuses conséquences qui s'ensuivirent.

« Heureuse êtes-vous d'avoir cru, parce que les choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur s'accompliront en vous. » Nous pouvons remarquer dans ces paroles d'Elisabeth un nouveau prodige, je veux dire, le don de prophétie. On distingue trois sortes de prophéties : La première embrasse les événements passés depuis longtemps et dont le souvenir est entièrement perdu (ainsi Moïse a raconté l'histoire de la création et des premiers hommes qui n'était connue que de Dieu seul). La seconde a pour objet les choses présentes dont la connaissance est due à une révélation particulière : c'est ainsi que Jean-Baptiste désigna du doigt Jésus-Christ, encore inconnu des hommes, et dit : « Voici l'Agneau de Dieu. » *Joan.* I, 29. La troisième, la seule qui soit communément appelée prophétie, consiste à annoncer longtemps à l'avance les événements futurs. Examinons les paroles d'Elisabeth, et il nous sera facile de voir que cette sainte femme avait reçu de Dieu ce triple don de prophétie. Elle fait voir qu'elle connaît le passé, en disant : « Vous êtes bienheureuse d'avoir cru; » l'avenir, en ajoutant : « Ce qui vous a été dit de la part du Seigneur sera accompli en vous; » le présent, en s'écriant à l'arrivée de Marie : « D'où me vient ce bonheur, que la Mère de mon Seigneur vienne à moi? Mais qui vous a dit, ô heureuse Elisa-

beth, que cette femme est la Mère de Dieu, la Maîtresse et la Reine des anges et des hommes? Où est l'appareil de sa dignité royale, l'éclat de sa puissance? Où est sa cour? Où sont ses richesses, ses soldats, ses serviteurs? Vous avez devant les yeux une pauvre femme, épouse d'un obscur artisan, et cette femme, vous l'appelez la Mère de Dieu, c'est-à-dire la Souveraine de l'univers? — J'ai, nous répond Elisabeth, des témoignages bien plus sûrs que le témoignage de mes yeux, pour reconnaître la dignité de celle qui me visite. L'enfant qui est dans mon sein m'a instruit de ce mystère par ses tressaillements d'allégresse, et l'Esprit-Saint dont il est rempli s'est aussi communiqué à mon âme. Combien ce nouveau genre d'honneur rendu à Jésus-Christ laisse loin derrière lui toutes les grandeurs des rois! Quel est, en effet, le roi de la terre qui ait jamais été salué et adoré par un enfant encore enfermé dans le sein maternel? — Et vous, ô très-sainte Vierge! que disiez-vous, que pensiez-vous, pendant que Elisabeth célébrait vos louanges? N'était-ce pas assez pour votre gloire qu'un messager céleste, que l'archange Gabriel vous eût appelée Mère de Dieu et bénie entre les femmes? Voici maintenant de nouveaux témoignages : c'est Jean-Baptiste, c'est sa mère, qui rendent hommage à votre incomparable dignité; c'est l'Esprit-Saint qui la proclame par les plus étonnants prodiges. Oui, vous êtes bien assurément la femme choisie pour être la mère du Rédempteur; vous êtes bien la Souveraine des anges, la Reine des cieux, la porte brillante de la lumière, la fenêtre du ciel, la demeure du grand Roi; vous êtes élevée à un degré de dignité que nulle créature ne saurait atteindre. Dites-nous donc quelles étaient vos pensées, en vous voyant honorée de titres si magnifiques? Que répondiez-vous aux éloges que vous adressait Elisabeth?

« Mon âme, dit Marie, glorifie le Seigneur. » Il en est des âmes pieuses comme des enfants, qui, en toutes circonstances, soit pénibles, soit agréables, se réfugient entre les bras de leurs mères et se reposent dans son sein. Elles aussi sont des enfants qui regardent Dieu comme une tendre mère; aussi se réfugient-elles en toutes circonstances dans le sein de ce Dieu avec une confiance toute filiale. Aux jours de l'affliction, elles implorent

son secours; et, dans les jours heureux, elles le remercient et publient sa gloire. Ainsi la sainte Vierge se plaît à reconnaître dans les titres glorieux qui lui sont décernés autant de dons et de bienfaits de Dieu. Pour elle, elle ne s'attribue rien, mais rapportant tout à son bienfaiteur, elle entonne en son honneur un cantique de louanges et d'actions et de grâces : « Mon âme, dit-elle, se glorifie — ou pour traduire plus exactement — agrandit le Seigneur. » Mais qu'est-ce qu'agrandir le Seigneur? Peut-on rendre Dieu plus grand qu'il n'est, ou ajouter quelque chose à sa grandeur? Non, sans doute. Agrandir Dieu, c'est reconnaître avec un cœur pénétré d'admiration et de joie l'immensité de sa grandeur par ses œuvres. Ainsi fit la très-sainte Vierge. Mais quelles sont les œuvres de Dieu par lesquelles Marie reconnut sa grandeur infinie? Est-ce l'ouvrage des six jours, c'est-à-dire la création du ciel, de la terre, des mers, du soleil, de la lune et des autres astres du firmament? Sans doute, ces œuvres sont magnifiques; elles proclament si haut la grandeur de la puissance, de la sagesse et de la bonté de Dieu, que saint Antoine, ermite, les appelait des livres qui révélaient manifestement aux hommes l'auguste perfection de l'Etre divin. Toutefois ce ne sont point là les seules œuvres dans lesquelles la sainte Vierge admire la majesté infinie de Dieu. Entendons-la nous dire elle-même pourquoi elle exalte ainsi le Seigneur : « Parce que, dit-elle, il a fait en moi de grandes choses, Celui qui est puissant, et dont le nom est saint. » Les merveilles qu'il a opérées en moi sont mille fois plus grandes que la création de tout cet univers. — L'Incarnation du Fils de Dieu, chrétiens, n'est-elle pas, en effet, un prodige plus extraordinaire que la création de tous les mondes imaginés par Démocrite? — Oui, dans ces merveilles que vous avez daigné accomplir en moi, ô Père souverainement bon et clément, votre puissance, votre amour et votre générosité m'apparaissent d'une manière bien plus éclatante que dans la nature entière. La création renferme de sublimes témoignages de votre grandeur et de votre bonté, je le sais, mais j'en trouve en moi de plus sublimes encore. Voilà, mes frères, les motifs qui engagent Marie à louer et à exalter le Seigneur.

Elle savait que le sacrifice de louanges, en retour des bienfaits reçus, est particulièrement agréable à Dieu; le Seigneur ne dit-il pas lui-même par la bouche de son Prophète : « Le sacrifice des louanges est celui par lequel l'homme m'honorera véritablement. » *Sacrificium laudis honorificabit me.* Ps. XLIX, 23. Non que Dieu puisse recevoir de nos louanges quelque accroissement de gloire et de grandeur, lui qui est au-dessus de toute louange, *major omni laude,* mais il est si bon, qu'il daigne avoir pour agréable, les témoignages de notre religion et de notre piété, et s'en réjouir, comme s'ils ajoutaient, en effet, quelque chose à sa majesté infinie. Le poète Vida a parfaitement exprimé cette pensée dans les vers suivants :

Et quamvis mortale genus nil promere possit
Laude tua dignum, nostras tamen, Optime, laudes
Non renuis, gaudesque hominum pietate benignus.

« Quoique les mortels ne puissent produire rien qui soit digne de votre gloire, cependant, ô Dieu très-bon, vous ne méprisez pas nos louanges, et vous daignez, dans votre bienveillance, accueillir avec joie les hommages de notre piété. »

Si Dieu déclare qu'il est honoré de nos louanges, et s'il les exige si fréquemment, ce n'est pas, encore une fois, qu'il en retire quelque avantage, mais c'est pour avoir occasion de répandre plus abondamment ses grâces sur les hommes pieux et reconnaissants.

« Et mon esprit a tressailli d'allégresse en Dieu, mon Sauveur. » Qui pourrait exprimer, ô Marie, le ravissement de votre cœur, ou plutôt qui pourrait douter que la grandeur de vos joies n'ait égalé la grandeur des dons célestes que vous aviez reçus? Vous n'ignoriez pas la dignité dont vous étiez revêtue, vous qui disiez : « Celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses, et son nom est saint. » Si les apôtres ont pu dire : « Nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit de Dieu, afin que nous connaissions les dons que Dieu nous a faits, » I *Cor.* II, 12, combien, à plus forte raison, pouviez-vous tenir ce langage en toute vérité, vous la Reine des apôtres?

Je voudrais que vous fussiez bien persuadés, mes frères, que

si la connaissance des bienfaits de Dieu, accompagnée de la gratitude et de l'amour que mérite un tel bienfait, doit être rangée parmi les plus grands dons de Dieu, ne pas reconnaître ces bienfaits, ne pas les rapporter à leur auteur, doit être considéré au contraire comme une marque de la colère divine. De cette indifférence impie, procèdent en effet, l'ingratitude, l'abus des dons de Dieu, le faste et la présomption, le mépris des autres, l'orgueil enfin qui est le principe de tous les péchés. *Eccli.* x, 15. Ils vivent dans ce criminel aveuglement, les hommes qui, au lieu de considérer les calamités publiques comme des châtiments du péché, n'y voient que des phénomènes naturels, de même qu'ils regardent les richesses, les honneurs, la noblesse et la puissance, non comme des dons de Dieu, mais comme des présents de la fortune. Aussi les coups dont ce Dieu les frappe, ne les corrigent-ils point, comme les bienfaits de la libéralité divine, dont ils abusent au lieu d'en remercier le Seigneur, ne servent qu'à les rendre plus pervers. Combien est différente la conduite des saints! Ils savent reconnaître dans les biens dont ils jouissent les dons de Dieu et lui en rendent d'immortelles actions de grâces. Si donc la sainte Vierge a reçu à elle seule plus de dons que tous les saints ensemble, et si, comme nous le disions tout à l'heure, la grandeur de ses joies a été proportionnée à la grandeur de ces dons, il s'ensuit que nous ne pouvons pas plus concevoir la grandeur de ses joies que la sublimité des faveurs célestes dont elle a été comblée. Elle va maintenant nous dire la cause de son ravissement.

« Parce que Dieu a regardé l'humilité de sa servante, et voici que désormais toutes les générations m'appelleront bienheureuse. » Remarquez dans ces paroles, chrétiens, la profonde humilité de Marie jointe à la plus grande prudence. Elisabeth avait attribué à la foi de Marie les magnifiques dons que celle-ci avait reçus : « Vous êtes bienheureuse, lui disait-elle, d'avoir cru. » Mais la sainte Vierge ne veut point qu'on les impute ni à sa foi, ni à quelque autre de ses vertus, ni à ses mérites, mais elle rapporte tout à Dieu qui a daigné la regarder avec clémence, quelque indigne qu'elle fût d'une si grande faveur. « *Respexit humi-*

litatem ancillæ suæ. » Il a regardé, dit-elle, l'humilité de sa servante. Le mot humilité ne désigne point ici la vertu à laquelle on donne ce nom, mais il signifie : bassesse, abjection. C'est donc comme si Marie disait : Tous les siècles m'appelleront bienheureuse, uniquement parce que le Dieu tout puissant et infiniment saint a daigné abaisser un regard de miséricorde sur moi, qui ne suis qu'une vile et abjecte créature. Ce langage revient à celui de l'apôtre saint Paul qui disait en parlant de lui-même : « C'est par la grâce de Dieu, que je suis ce que je suis. » *Gratia Dei sum id quod sum.* I Cor. xv, 10. Ainsi la sainte Vierge n'entend point parler ici de sa vertu d'humilité; elle fait mieux : elle en exerce l'un des principaux devoirs, qui est de ne s'attribuer rien à soi-même, mais de rapporter à la plus grande gloire de la bonté divine tous les bienfaits dont on lui est redevable.

Efforçons-nous donc, mes frères, d'imiter les admirables exemples que Marie nous a donnés de cette vertu. Pécheurs, vous avez dans vos fautes de quoi vous humilier, comme Madeleine, car c'est à vous que s'adressent ces paroles du prophète Michée : « Votre humiliation est au milieu de vous. » *Humiliatio tua in medio tui.* Mich. vi, 14. Pour vous qui, par une grâce toute particulière de Dieu, vivez dans la pureté et l'innocence, travaillez à reproduire en vous l'humilité de la très-sainte Vierge, qui publiait que les dons célestes qui lui avaient été faits étaient des dons tout gratuits de la munificence divine. Une fois ce fondement de l'humilité solidement établi dans votre cœur, toutes les autres vertus en naîtront, et plus particulièrement l'obéissance, une obéissance fidèle, prompte, sans murmure, la patience à souffrir courageusement tous les maux, la douceur et la mansuétude qui est la propre fille de l'humilité. Ces vertus seront pour vous comme les degrés de l'échelle mystique de Jacob au sommet de laquelle était appuyé Dieu; elles vous conduiront, avec le secours de la grâce divine, jusqu'à la vision bienheureuse qui fait la joie de l'éternité.

PREMIER SERMON

POUR

LA FÊTE DE SAINTE MARIE-MADELEINE.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Lacrymis cœpit rigare pedes ejus, et capillis capitis sui tergebat, et osculabatur pedes ejus, et unguento ungebat.

Elle commença à arroser de ses larmes les pieds de Jésus, et elle les essuyait avec ses cheveux, et elle les baisait, et les oignait de parfum. *Luc.* VII, 38.

C'est une pensée d'Aristote, que toute espèce d'auditeurs ne sont pas également aptes à recevoir toute espèce d'enseignements, mais que la disposition des esprits doit être en rapport avec la doctrine. D'où il conclut que cette partie de la philosophie qui traite de la nature des vertus, et que l'on appelle éthique, exigeant plus de calme et plus d'application, ne convient pas aux jeunes gens, dont l'âge n'a pas encore apaisé la vivacité et la pétulance. Ayant donc aujourd'hui à parler de la conversion et de la pénitence admirable de Marie-Madeleine, il nous faut des auditeurs qui sachent goûter la véritable pénitence, et qui soient plus disposés à verser des larmes qu'à écouter de belles périodes. C'est dans ces sentiments que saint Grégoire abordait ce sujet, puisqu'il commence ainsi son discours : « Lorsque je réfléchis à la pénitence de Marie, j'ai plus envie de pleurer que de parler. Y a-t-il, en effet, un cœur assez dur que n'amollissent les larmes de cette pécheresse et l'exemple de sa pénitence? » Que si nous n'avions pas apporté dans cette pieuse enceinte les dispositions qui animaient ce docteur en commençant son discours, en vain mettrait-on devant nos yeux la pénitence extraordinaire de cette femme, et la singulière miséricorde de Dieu envers elle : ni ce grand exemple ne ferait naître en nous le repentir; ni cette prodigieuse miséricorde n'ouvrirait nos cœurs à l'espérance du pardon. Comme de pareilles dispositions ne sont pas l'œuvre de la nature, mais un bienfait de la grâce divine. demandons-les hum-

blement au Père des miséricordes par l'intercession de la bienheureuse Vierge. *Ave, Maria.*

L'homme, et c'est là, parmi toutes les misères de la vie humaine, une des plus humiliantes, l'homme peut bien de lui-même tomber dans le péché, mais, une fois tombé, il lui est impossible de se relever de lui-même, s'il n'est aidé par le secours de Dieu. « Nul ne peut venir à moi, dit le Sauveur, si mon Père qui m'a envoyé ne l'attire. » *Nemo potest venire ad me, nisi Pater, qui misit me, traxerit eum.* Joan. VI, 44. Et Jérémie : « Seigneur, je sais que la voie de l'homme ne dépend point de l'homme, et que l'homme ne marche point et ne conduit point ses pas par lui-même. » *Scio, Domine, quia non est hominis via ejus; nec viri est ut ambulet, et dirigat gressus suos.* Jerem. XI, 23. Qui n'a vu de ces serrures faites avec un art si ingénieux qu'il n'est pas besoin de clef pour fermer les portes, mais qu'il en faut une pour les ouvrir? Ainsi l'homme, par lui-même et sans aucun autre aide, peut tomber dans le péché, et par lui-même, sans le secours de Jésus-Christ et des clefs de l'Eglise, il ne saurait s'en relever. Certains oiseaux aux ailes plus longues et au vol rapide viennent-ils, par suite d'un accident, à s'abattre sur la terre, ils ne peuvent plus reprendre leur vol, la longueur même de leurs ailes empêchant leur essor. C'est ce qui arrive aux justes tombés dans le péché : sur les ailes de l'Esprit divin ils s'élevaient jusqu'au ciel; mais après leur chute, si Dieu ne vient à leur secours et si la grâce ne les excite, il leur est impossible de remonter à leur ancienne hauteur.

On le comprendra sans peine si l'on considère, dans la chute de l'homme, deux extrêmes, je veux dire l'endroit d'où il part, et celui où il arrive. Or, nous savons qu'il tombe du ciel dans l'abîme : lui, le frère des saints, qui était de la maison de Dieu, dont le nom était inscrit au livre de vie, est rayé de ce livre, et, tant qu'il demeure dans le péché, appartient au royaume de l'enfer. Qui donc le tirera de cet abîme sans fond et le fera remonter au ciel, si ce n'est celui qui tient les clefs des enfers et des cieux. En outre, si « le péché, quand il est consommé, engendre la

mort, » puisqu'il nous fait perdre Dieu, la véritable vie de notre âme, qui pourra ranimer ce cadavre, si ce n'est celui qui est la vie et la résurrection des morts? Si le juste est appelé une lumière ardente et luisante, ardente par la charité, luisante par la foi, qui pourra rallumer ce flambeau éteint par le péché, si ce n'est l'Esprit-Saint, par qui « la charité est répandue dans nos âmes? » Si enfin toute la beauté intérieure des âmes, beauté qui surpasse l'éclat et la pureté de l'or, est un bienfait de ce même Esprit divin qui se plaît à les orner de ses dons, qui pourra la rendre, lorsqu'on l'a perdue, si ce n'est Celui qui en est la source première?

Voici une raison plus décisive encore. Tout le monde sait que nul ne passe de l'état de péché à celui de justice, s'il n'a de sa faute une souveraine douleur, et ne conçoit le ferme propos de l'éviter à l'avenir. Mais ces deux dispositions en supposent nécessairement une autre, c'est qu'on aime Dieu plus que tout le reste. L'amour de Dieu par-dessus tout, la haine du péché, et le bon propos de tout faire pour l'éviter, sont trois choses inséparables, dont l'une ne peut exister sans les deux autres. Or, dit saint Thomas, personne ne peut, dans l'état de nature déchue, s'élever à un amour de Dieu si parfait sans le secours de Dieu. Le premier obstacle que l'homme rencontre, c'est lui-même, qu'il aime plus que Dieu et que tout le reste. Car, lorsque nous parlons de nature déchue, c'est de l'homme qu'il s'agit, de l'homme que Dieu avait créé droit, c'est-à-dire tel qu'il aimât en premier lieu son Créateur, et soi-même ensuite, mais en qui le péché causa un si grand désordre que lui-même et toutes les créatures qui pouvaient servir à ses jouissances et à ses plaisirs devinrent le premier objet de son amour. L'eau que l'on monte du puits à l'aide d'un instrument, si le seau qui la contient lui offre un passage par quelque fissure, retombe au fond par la seule force de son poids : ainsi l'amour de l'homme qui, avant cette ruine commune du genre humain, s'élevait droit à Dieu par suite de la justice originelle, cette justice étant perdue par le péché, retombe sur lui-même, en sorte qu'il est impossible à l'homme, sans un secours divin, de ne pas s'aimer plus que tout

le reste et plus que Dieu lui-même. On pourra juger de la puissance de cet amour, si l'on se rappelle ce que nous avons lu plus d'une fois dans l'histoire, que des mères, dont l'affection pour leurs enfants est si tendre et si forte, n'ont pas laissé, pressées par la faim, de les égorger pour se repaître de leurs chairs palpitantes, tant l'amour de soi est imprimé au fond de nos âmes. Voilà ce qui explique pourquoi nul ne peut, sans une assistance particulière de la grâce, aimer Dieu plus que soi-même. Or, sans un semblable amour de Dieu, il ne saurait y avoir de contrition de ses fautes, ni de ferme propos, ni, par conséquent, de justification.

Et c'est en cela, comme nous l'avons dit tout à l'heure, que se montre l'insigne misère de l'homme, si capable de pécher, et si incapable de revenir à la piété et à la justice, pouvant par lui-même s'éloigner de Dieu, et ne pouvant seul se convertir à lui, pouvant tomber dans l'abîme du péché, et ne pouvant seul en sortir, de même qu'il peut se donner la mort, sans pouvoir se rendre la vie. Aussi, lorsque chaque jour les prédicateurs de l'Evangile mettent sous les yeux des pécheurs le jugement, la mort avec sa certitude et ses incertitudes, la sévérité de la justice divine, les supplices qui attendent les méchants, les récompenses réservées aux bons, et le Fils de Dieu lui-même attaché à la croix où il expie par sa mort la malice du péché, ces grandes et terribles considérations ne les touchent point : on dirait que rien de tout cela ne les regarde. Les miracles, les souffrances, les bienfaits innombrables de Dieu n'auront pas, sans le secours de la grâce, plus de vertu pour rappeler à la vie une âme morte par le péché. Que de miracles le Sauveur n'opéra-t-il pas devant les Juifs? Et pourtant il n'en retira pas d'autre fruit que le supplice de la croix. De combien de plaies ne frappa-t-il point Pharaon? Et pourtant, même après la mort des premiers-nés des Egyptiens, ce prince osa poursuivre les Israélites couverts de la protection du ciel. Que de bienfaits ne répandit-il pas sur son peuple dans le désert? Qu'arriva-t-il pourtant? « Après tout cela, dit le Psalmiste, ils péchèrent encore, et ils n'ajoutèrent point de foi à ses merveilles. » *In omnibus his peccaverunt adhuc, et non credi-*

derunt in mirabilibus ejus. Ps. LXXVII, 32. C'est après tous ces prodiges qu'ils fabriquèrent un veau d'or et lui rendirent les honneurs divins. Vous voyez donc que sans la grâce intérieure de Dieu les miracles extérieurs sont impuissants à procurer le salut.

A Dieu ne plaise, mes frères, qu'en vous parlant ainsi, nous jetions personne dans le désespoir; mais nous voulons montrer à qui il faut demander la grâce quand elle nous manque, et qui il faut remercier quand nous l'avons reçue. Nous désirons aussi, en vous rappelant ces vérités, vous inspirer une vive horreur pour le péché, puisque, une fois tombés, vous ne pouvez plus vous relever si Dieu ne vous tend la main. Sans doute il est certain, à cause de sa bonté et sa miséricorde infinie, qu'il viendra à notre secours; mais il ne l'est pas que nous répondrons à son appel, puisque nous pouvons y résister, et que jusqu'à présent, hélas! en demeurant dans le péché, nous avons fermé l'oreille aux douces invitations de sa miséricorde.

I.

Quelqu'un me demandera peut-être comment le Seigneur accomplit ce grand ouvrage, par lequel un homme jusque-là esclave du péché, héritier de l'enfer, ennemi de Dieu, voué au démon, devient tout-à-coup l'ami et l'enfant de Dieu, l'héritier du ciel et le sanctuaire de l'Esprit-Saint; comment un vase d'ignominie est changé en un vase d'honneur et de gloire? Certes, voilà une chose bien digne d'être examinée, et qu'il n'est pas cependant facile de comprendre. Toutefois le Fils unique de Dieu, interprète des secrets divins, a soulevé un coin du voile et nous a permis d'entrevoir la vérité. Après avoir dit : « Nul ne peut venir à moi, si mon Père qui m'a envoyé ne l'attire, » il explique aussitôt de quelle manière les hommes sont attirés par le Père : « Il est écrit dans les Prophètes : *Ils seront tous enseignés de Dieu.* Quiconque a entendu le Père et appris de lui, vient à moi. » *Est scriptum in Prophetis : Erunt omnes docibiles Dei. Omnis ergo qui audit a Patre, et didicit, venit ad me.* Joan. VI, 45. Pour l'intelligence de ce passage, il faut savoir que les hommes qui, s'éloignant de Dieu, sont tombés dans le péché, ont perdu en même temps la lumière

de la grâce, qui est indispensable pour voir les choses spirituelles et divines, et sont plongés, quant à leur âme, dans les plus épaisses ténèbres. Dès que Samson fut tombé entre les mains des Philistins, ils lui crevèrent les yeux : ainsi, dès qu'un homme vient au pouvoir de l'antique ennemi, il est privé de la lumière de la grâce divine, et frappé de cécité par rapport aux choses célestes. Quel exemple plus éclatant que celui de David ? Il était resté depuis une année presque entière dans son aveuglement et son péché, lorsque le Prophète fut envoyé de Dieu pour dissiper ces ténèbres. Car il était déjà né l'enfant de son crime, dont Nathan lui prédit la mort. On voit par là quel est l'aveuglement de celui qui commet le péché, puisqu'un si pieux roi resta si longtemps comme enseveli dans un sommeil de mort, sommeil d'où il n'aurait pu sortir s'il n'en avait pas été tiré par l'infinie miséricorde de Dieu. A mes yeux, c'est là une chose bien digne d'admiration. Quoi de plus étonnant, en effet, qu'un homme si saint, qu'un prophète si illustre, à qui le Seigneur « avait manifesté les secrets et les mystères de sa sagesse, » *Ps.* LI, 8, mille fois sauvé de la mort, que dis-je? élevé à la dignité royale par une protection de Dieu toute particulière, ait pu rester une année entière dans l'oubli de ses bienfaits et de ses miséricordes ? Cet exemple fait voir dans quelles ténèbres profondes, dans quelle nuit obscure sont plongés les pécheurs. De là ces paroles du Sauveur : « A ceux qui sont dehors, tout est annonce en paraboles. » *His qui foris sunt, omnia in parabolis fiunt.* Marc. IV, 11. En d'autres termes, pour ceux qui ne sont pas encore admis à la lumière de la grâce divine, tout ce qu'ils entendent des choses célestes, quelque clair qu'il soit, est parabole, c'est-à-dire chose obscure et inconnue. En vain vous leur mettriez devant les yeux les récompenses éternelles, les supplices sans fin, le jugement de Dieu, la crainte de la mort, la croix de Jésus-Christ, le compte redoutable qu'ils auront à rendre, ces grandes vérités ne leur feront pas plus d'impression que d'obscures énigmes.

Comme cet aveuglement de l'âme ferme toute voie de salut, lorsque Dieu, eu égard aux mérites de Jésus-Christ, et cédant à l'entraînement de sa miséricorde, veut ramener un pécheur à

l'état de justice, il commence par dissiper les ténèbres de son âme et à y faire briller la lumière de sa doctrine, afin que cet homme, ainsi éclairé, voie sans peine ce qu'il ne pouvait pas apercevoir auparavant. Ce flambeau de la doctrine céleste répand dans son âme une clarté à laquelle il n'y a rien de comparable. Autant l'enseignement divin l'emporte sur l'enseignement de l'homme, autant cette lumière l'emporte sur toute autre lumière. Ce que l'homme reconnaît d'abord, c'est Dieu, je veux dire la grandeur de sa divine majesté, de sa bonté, de sa miséricorde et de sa justice; il comprend ensuite ce que ses créatures lui doivent à tant de titres, ce qu'elles ont reçu de lui, le service fidèle qu'elles sont tenues de lui rendre; puis quel crime c'est que d'avoir offensé cette majesté, de s'être tant de fois révolté contre elle, d'avoir si souvent, et pour des choses de si peu de valeur, violé ses lois les plus saintes, de lui avoir préféré un plaisir d'un moment, une frivole jouissance; le péché enfin qu'il regardait naguère comme une chose de peu d'importance, il en voit la gravité, soit parce qu'il offense une majesté infinie, soit parce qu'il prive l'homme d'une éternité de bonheur, soit parce qu'il l'engage à des supplices épouvantables et sans fin. Ainsi le pécheur aperçoit l'imminence du danger qu'il court, la honte de sa vie passée, la laideur de son âme, les horribles supplices dus à ses fautes; cette vue le saisit d'horreur et d'effroi, et il ne peut s'étonner assez de l'aveuglement déplorable qui le tenait, au milieu de tant de périls, plongé dans une si profonde léthargie.

Représentez-vous par l'imagination un voyageur égaré pendant une nuit obscure loin de toute habitation. Ne trouvant pas d'autre abri, il entre dans une caverne pour y trouver le sommeil et le repos en attendant le retour de la lumière. Cette caverne est toute remplie de serpents et autres reptiles; mais il ne les a pas aperçus à cause de l'obscurité. Fatigué d'une longue route, il s'endort, s'imaginant être en sûreté. Supposez qu'au milieu de la nuit quelqu'un entre dans cette caverne, tenant à la main un flambeau qui en éclaire toutes les parties, et que le voyageur, s'éveillant tout-à-coup, se voie environné de serpents et de reptiles venimeux. Quelle horreur! quel tremblement de tous ses membres!

quels cris d'épouvante! quelle fuite précipitée! Croyez-vous qu'il n'abandonne pas volontiers son bagage s'il fallait, pour le sauver, perdre un seul moment? Telles sont, mes frères, les impressions de ceux qui, éclairés par une lumière divine, contemplent le véritable aspect du péché. C'est ce que l'Ecclésiastique insinue lorsqu'il dit : « Fuyez le péché comme un serpent. » *Quasi a facie colubri fuge peccata.* Eccli. XXI, 2. De quelle terreur alors le pécheur n'est-il pas saisi à la vue de ces affreux reptiles qui l'environnent! Quelle n'est pas sa douleur et sa honte! Comme il redoute le jugement de Dieu! Si le saint homme Job, quoique sa conscience ne lui reprochât aucune faute grave, ne laissait pas, pour ces fautes légères de tous les jours où il est impossible de ne jamais tomber, d'éprouver une telle frayeur à la pensée du souverain Juge, qu'il s'écriait : « Oh! si vous vouliez du moins me mettre à part dans l'enfer, me cacher jusqu'à ce que passe votre colère! » *Quis mihi tribuat ut in inferno protegas me, et abscondas me donec pertranseat furor tuus!* Job. XIV, 13 : que fera le pécheur, dont les offenses surpassent en nombre les grains de sable de la mer?

On jugera de la violence de sa douleur, si l'on se rappelle ce que nous lisons dans l'histoire de l'Eglise. Il y est raconté que plusieurs, à la vue de leurs iniquités, en ont conçu une si vive contrition que leur cœur s'est brisé et qu'ils sont morts de regret. Un pénitent, qui avait longtemps versé des larmes amères sur les désordres de sa vie antérieure, éprouvait une telle horreur pour le péché, et le souvenir de son ancienne douleur lui était si pénible que, sollicité au mal par les suppôts de Satan, il répondit : « J'ai appris à mes dépens combien est douloureux et cruel l'aiguillon du remords; si donc, par impossible, Dieu me promettait tous les biens du ciel et de la terre à la condition pour moi de commettre un péché mortel, je refuserais à l'instant, de peur de ressentir de nouveau les tortures affreuses qui ont déchiré mon âme. » C'est ainsi qu'ont fait pénitence tous ceux que Dieu, par une grâce insigne, a daigné appeler à lui. Quel exemple encore que celui de David! Le souvenir de sa faute le pénétrait d'une si vive douleur, qu'il disait : « Je laverai toutes les nuits

mon lit de mes pleurs; j'arroserai ma couche de mes larmes. » *Lavabo per singulas noctes lectum meum; lacrymis meis stratum meum rigabo.* Ps. VI, 7. Saint Jérôme traduit de l'hébreu : *Natare faciam per singulas noctes lectum meum,* « je noierai mon lit de mes larmes. » Et un peu plus loin, au lieu de : « La fureur a rempli mon œil de trouble, » *turbatus a furore oculus meus,* ibid., 8, le même Père traduit : « L'amertume a obscurci mon regard, » *caligavit præ amaritudine oculus meus,* indiquant par là qu'à force de pleurer, David avait presque perdu la vue. Au reste, cette pensée est clairement exprimée par le saint roi dans un autre Psaume : « Mon cœur, dit-il, est rempli de trouble; toute ma force m'a quitté, et même la lumière de mes yeux n'est plus avec moi. » *Cor meum conturbatum est, dereliquit me virtus mea; et lumen oculorum meorum, et ipsum non est mecum.* Ps. XXXVII, 11.

Mais qu'avons-nous besoin d'un autre exemple que celui que nous propose saint Luc dans l'évangile de ce jour?

II.

« Un Pharisien ayant prié le Sauveur de manger avec lui, Jésus entra dans sa maison et se mit à table. Et voilà qu'une femme de la ville, une pécheresse, » etc. L'Evangéliste se contente de nommer pécheresse cette femme trop criminelle pour être appelée de son nom propre. Quoi de plus criminel et de plus honteux, en effet, que le métier de courtisanne? Le mot de pécheresse indique encore qu'elle était coupable, non-seulement de ce crime abominable, mais de tous ceux qui l'accompagnent d'ordinaire. Deux causes ont coutume d'éloigner du péché : la crainte de Dieu et la crainte des hommes. Or, Madeleine avait perdu l'une et l'autre en s'adonnant à une profession dont le propre est d'avoir secoué toute honte et toute pudeur. N'ayant donc ni crainte de Dieu, ni honte des hommes, par quel frein eût-elle été retenue? Ajoutez que ces sortes de femmes se gorgent chaque jour de vin et de viande avec leurs amants, et par ces excès qui excitent le corps fournissent un aliment au feu de leurs passions. Ajoutez encore la fréquentation d'hommes perdus avec lesquels elles passent leur vie, se dépravant de plus en plus par leurs entretiens et leurs

exemples. C'est donc avec raison que cette femme est appelée pécheresse par l'Evangéliste, parce qu'elle est non-seulement impudique, mais souillée de tous les vices. Saint Grégoire confirme ce sentiment, puisqu'il voit dans cette femme cette Marie de laquelle, au témoignage de saint Marc, le Sauveur avait chassé sept démons. Ce grand docteur pense que le nom de sept démons indique l'universalité des vices dont l'âme de cette femme était comme assiégée; les évangélistes se sont servis de cette expression énergique et hardie pour mieux montrer l'habileté et la puissance du céleste Médecin.

Cette Madeleine étant donc en ce misérable état, dont elle ne voyait par l'horreur, tranquille au milieu de ses désordres, oublieuse de son Dieu, et plongée dans le sommeil mortel du péché, le souverain Maître et Seigneur de toutes choses, dont l'immense miséricorde atteint tout, et dont la bonté l'emporte sur toute malice, afin de montrer aux siècles futurs l'abondance des richesses de sa grâce, et aux pécheurs les plus décriés et les plus endurcis qu'il leur reste, s'ils veulent en profiter, un espoir de salut, résolut de purifier cette âme, de changer cette étable sordide en un palais, cette boue infecte en un paradis de délices, cette bauge des démons en un temple où lui-même voudrait se reposer, d'accomplir en un mot ce qu'avait annoncé le prophète Isaïe : « Dans les cavernes où les dragons habitaient auparavant, on verra naître la verdure du roseau et du jonc; et il y aura là un sentier et une voie qui sera appelée la voie sainte. » *In cubilibus, in quibus prius dracones habitabant, orietur viror calami et junci; et erit ibi semita et via, et via sancta vocabitur.* Isa. XXXV, 7, 8. « O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! Que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables! » *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei, quam incomprehensibilia sunt judicia ejus et impervestigabiles viæ ejus!* Rom. XI, 33. Combien Jérusalem ne comptait-elle pas alors de femmes qui avaient bien moins péché que Madeleine? Et cependant ce n'est point elles, c'est une femme perdue et criminelle que notre Seigneur choisit pour répandre en elle l'abondance de ses grâces. Ce n'est pas le seul exemple

d'un dessein semblable. « Il y avait, dit le Sauveur, aux jours d'Elie beaucoup de veuves en Israël, lorsque le ciel fut fermé pendant trois ans et six mois, et qu'il y eut une grande famine dans toute la terre; et cependant Elie ne fut envoyé à aucune d'elles, mais à une veuve de Sarepta, dans le pays des Sidoniens. Il y avait de même en Israël beaucoup de lépreux aux jours du prophète Elisée; et cependant aucun d'eux ne fut guéri, si ce n'est Naaman le Syrien, » *Luc.* IV, 25, 27. Tels sont les conseils de Dieu, justes sans doute, mais étonnants et mystérieux, et qui sont pour nous un sujet de crainte, mais aussi de joie, selon cette parole du Psalmiste : « Les filles de Juda ont tressailli d'allégresse à cause de vos jugements, Seigneur. » *Et exultaverunt filiæ Judæ propter judicia tua, Domine.* Ps. XCVI, 8. Pourquoi cette allégresse? Parce que votre bonté et votre miséricorde, Seigneur, étant si large qu'elle s'étend même aux étrangers et aux plus grands pécheurs, vous montrez par là ce que vous serez envers vos fidèles et vos amis, vous qui êtes si bon envers les méchants; quels seront vos bienfaits pour ceux qui vous servent et vous cherchent, puisque vous en accordez de si grands envers ceux qui vous fuient et se révoltent contre vous. En vous voyant répandre sur les pécheurs les richesses de votre miséricorde, les justes peuvent se faire une idée des grâces et de la félicité qui les attendent.

Pour attirer à lui cette pécheresse, et la réveiller de son mortel sommeil, notre Seigneur présenta aux yeux de son âme le flambeau dont nous parlions tout à l'heure. Eclairée par cette lumière, elle vit à l'instant l'énormité des crimes qui la souillaient, elle vit la face hideuse des péchés dont elle était remplie. Ce spectacle l'émeut; elle hésite entre la crainte et l'espérance; car le même esprit qui l'attirait à lui, et enfonçait dans son âme l'aiguillon du remords, fit briller, au milieu de ses terreurs et de ses ténèbres un rayon d'espoir, de peur que l'excès de la tristesse ne l'anéantît. « Ayant appris, dit l'Evangile, que Jésus était à table dans la maison du Pharisien, elle apporta un vase d'albâtre, » que sans doute elle n'avait point acheté pour cet usage. Elle s'avance donc, raffermie par la confiance, auprès du Médecin

des âmes, du Seigneur Jésus. O femme, qui vous a appris que Jésus possède le pouvoir de remettre les péchés? Car ce pouvoir n'appartient qu'à Dieu, puisque c'est Dieu que le péché offense. Ce secret a été révélé à Jean-Baptiste qui, le premier de tous, indiquant du doigt le Messie, dit à ses disciples étonnés : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte le péché du monde. » J'entends Madeleine me répondre : Ce mystère m'a été enseigné par celui dont il est écrit : « Les hommes seront enseignés de Dieu. » C'est lui qui m'a instruite, c'est lui qui m'attire, c'est de lui que j'ai appris que voici l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde. Les derniers mots de l'évangile de ce jour attestent qu'il en est ainsi. Car après que le Sauveur eut dit à cette femme : « Vos péchés vous sont remis, » un des convives ayant fait entendre ce murmure : « Quel est celui-ci, qui remet même les péchés? » Jésus ajouta : « Votre foi vous a sauvée ; » ce qui montre que la pécheresse avait appris ce mystère par une révélation du Père céleste.

Elle s'avance donc, animée par cette foi, vers le Seigneur Jésus. Mais, ô femme, il faut attendre un temps opportun pour que vous trouviez le Médecin céleste seul et sans témoin, si vous ne voulez pas que votre conversion devienne la risée du monde. Or, il n'y en a pas de moins favorable aux larmes de la pénitence et à la confession des péchés, que celui d'un repas où assistent un grand nombre de convives. « Une musique pendant le deuil, dit le Sage, des pleurs dans un festin, sont deux choses à contretemps. » *Eccli.* XXII, 6. Attendez donc un peu que le repas soit achevé et les convives partis; alors pourront couler vos pleurs, et s'exhaler vos soupirs. Je ne puis, reprend-elle, je ne puis soutenir un instant de plus l'horrible aspect de mes iniquités. Naguère, plongée dans les ténèbres, je ne craignais rien, parce que je ne voyais rien ; mais maintenant qu'éclairée par la grâce, j'aperçois l'horreur de mon état, il m'est aussi impossible de prendre du repos, que si je voyais une troupe de dragons et de serpents dressés contre moi, ou que si j'étais au milieu des flammes dévorantes. Cette femme prudente ne craint donc ni la présence de nombreux convives, ni les réflexions du monde, ni le mépris

des Pharisiens. La vue de son intérieur, dit saint Grégoire, lui donnait une telle honte d'elle-même, qu'elle ne voyait plus rien au dehors dont elle eût à rougir. La honte de son péché chassait de son esprit toute autre honte. Que d'hommes, lorsque nous les pressons de revenir à Dieu, renvoient leur conversion, les uns à l'époque du carême, d'autres après l'achèvement d'une entreprise qui, disent-ils, prend en ce moment tous leurs soins, d'autres au temps de leur vieillesse, comme s'ils étaient assurés d'une longue vie. Pourquoi cela? Parce qu'ils n'ont point appris du Père à connaître le péché. Mais ceux à qui ce Maître divin a enseigné la malice et la gravité du péché, ne peuvent pas même un seul instant en supporter le fardeau. Une sainte disait que les anges eux-mêmes ne sauraient en comprendre toute la difformité, et elle ajoutait, entre autres réflexions sur ce sujet : « Si un homme pouvait voir de ses yeux mortels la laideur du péché, et qu'on le mît d'un côté entre le péché, et de l'autre l'Océan changé en un étang de feu, il se jetterait dans ce vaste brasier, et ne voudrait jamais en sortir, s'il lui fallait pour cela se soumettre au péché, tant le joug en est insupportable. »

C'est avec ce sentiment d'horreur pour le péché que Madeleine entre dans la salle du festin, et se tient derrière notre Seigneur, à ses pieds. O pudeur de la sincère pénitence! Vous savez, mes frères, qu'il ne reste plus aux courtisannes le moindre sentiment de pudeur, jusque-là que le Seigneur, pour exprimer l'endurcissement des Juifs, se sert de cette comparaison : « Vous avez pris le front d'une femme débauchée, vous ne savez plus rougir. » *Frons meretricis facta est tibi, nescis erubescere.* Jerem. III, 3. Eh bien, cette femme qui avait dépouillé toute honte, en éprouve en ce moment une si vive, qu'elle n'ose se présenter devant le très-doux Agneau, mais se tient derrière lui. O changement de la droite du Très-Haut! Celle qui n'avait auparavant ni crainte de Dieu, ni respect des hommes, qui promenait partout des regards impudents et provocateurs, n'ose pas lever les yeux sur Jésus, ni lui adresser une parole. Si le Seigneur nous avait donné d'apercevoir la laideur de l'âme souillée par le péché, nous éprouverions nous-mêmes une telle honte que, comme les dam-

nés, nous dirions aux montagnes : Tombez sur nous; et aux collines : Couvrez-nous. Nous en avons un exemple admirable dans Esdras, ce pieux scribe du Seigneur. Les transgressions du peuple (non les siennes propres) lui causèrent tant d'affliction et de honte, qu'il déchira son manteau et sa tunique, s'arracha les cheveux de la tête et les poils de la barbe et s'assit tout le jour, abattu par la tristesse, jusqu'au sacrifice du soir. « Et lorsqu'on offrit le sacrifice du soir, je me levai, dit-il, de l'affliction où j'avais été, et ayant mon manteau et ma tunique déchirés, je me mis à genoux, et j'étendis mes mains vers le Seigneur mon Dieu, disant : Mon Dieu, je suis dans la confusion, et j'ai honte de lever les yeux devant vous, parce que nos iniquités se sont multipliées par-dessus notre tête. » *Deus meus, confundor et erubesco levare faciem meam ad te, quoniam iniquitates nostræ supergressæ sunt caput nostrum.* I Esdr. IX, 3-6. Quelle idée ne devait-il pas avoir de ses péchés propres, celui à qui les péchés des autres inspiraient de pareils sentiments! Telles étaient les dispositions de Madeleine, lorsqu'elle s'approcha par derrière, parce qu'elle n'osait lever les yeux vers Jésus.

Couverte de ce voile de la pudeur, elle vient offrir un sacrifice pour ses péchés. La loi ancienne prescrivait certaines espèces de sacrifices pour obtenir la rémission des péchés; on devait offrir, selon la faute, tantôt un bouc, tantôt une autre victime. Dites-nous, ô Madeleine, quelle victime vous avez préparée pour un si grand nombre d'iniquités? « Le sacrifice digne de Dieu, répond-elle, c'est un esprit brisé de douleur; vous ne mépriserez point, ô mon Dieu, un cœur contrit et humilié. » *Sacrificium Deo spiritus contribulatus; cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.* Ps. L, 19. Je lui offrirai, non des boucs ou des génisses, mais moi-même, c'est-à-dire mon âme, je l'immolerai par le glaive de la plus amère douleur. Elle ouvre donc les fontaines de ses yeux, et il en sort une telle abondance de larmes qu'elles lui suffisent à laver les pieds de Jésus. Quelle est, ô Madeleine, la source de ce fleuve de larmes qui ne cesse de couler? Pierre pleura amèrement lorsqu'il eut renié son Maître, et lava sa faute dans ses larmes; mais ce Seigneur et Maître qu'il renia, il l'avait vu glo-

rieux sur le Thabor; il avait, par une révélation du Père, reconnu sa divinité cachée sous l'infirmité de la chair : il n'est donc pas étonnant qu'il ait versé tant de pleurs pour expier une si grande faute. Mais qu'une femme, une « pécheresse de la ville, » dont le cœur était insensible aux choses de Dieu, se répande ainsi tout entière en larmes, voilà ce qui est digne d'admiration. Le Prophète, au souvenir du miracle par lequel le Seigneur fit jaillir dans le désert l'eau d'un rocher, exalte ainsi la puissance de Dieu : « Il change la pierre en torrents, et le rocher en source d'eau vive. » *Qui convertit petram in stagna aquarum, et rupem in fontes aquarum.* Ps, CXIII. A mes yeux, le Seigneur ne fit pas éclater une moindre puissance lorsqu'il amollit le cœur jusque-là insensible de cette pécheresse, et lui fit verser assez de larmes pour laver les pieds de Jésus.

Non contente de les laver, elle les essuya de ses cheveux. Qui a jamais entendu dire qu'on ait rendu un semblable office à quelque roi ou empereur? Qui donc, ô Madeleine, vous a enseigné cet hommage d'un nouveau genre? Dans quelle cour souveraine avez-vous pu l'apprendre? Assurément ce n'est ni la chair ni le sang qui vous ont instruite, mais le même Esprit-Saint qui vous avait amenée aux pieds du Sauveur.

Et quand elle a essuyé de ses cheveux les pieds de Jésus, elle les baise et les oint de parfums. Mais qui pourrait dire avec quelle ferveur de charité elle imprime ses pieuses lèvres sur ces membres adorables? « Vous savez, mes frères, dit saint Grégoire, que cette femme, naguère si ardente aux œuvres défendues, prodiguait les parfums à son corps criminel. Eh bien, cette honteuse délicatesse, elle en fait à Dieu le sacrifice, et fait servir à la gloire divine ce qui avait été la matière de son péché. » Le Seigneur ordonna autrefois à Gédéon de renverser un autel de Baal, et d'abattre un bois consacré au culte de cette idole, puis d'offrir à Dieu un sacrifice sur un monceau de branches et d'arbres coupés. Pourquoi ce commandement? Apprenez-en la signification et le mystère. Le Seigneur voulait par là consacrer au culte du vrai Dieu un bois qui avait servi à de vaines superstitions, pour apprendre aux vrais pénitents à offrir à Dieu, à consacrer à un

pieux usage les forces et les richesses dont ils n'avaient usé que pour le culte du démon. C'est aussi ce que recommande l'Apôtre : « Comme vous avez, dit-il, fait servir les membres de votre corps à l'impureté et à l'injustice, pour commettre l'iniquité, faites-les servir maintenant à la justice pour votre sanctification. » *Sicut antea exhibuistis membra vestra servire iniquitati ad iniquitatem, ita nunc exhibete ea servire justitiæ in sanctificationem.* Rom. VI, 19. Telle fut en ce jour la conduite de Madeleine : tous les instruments de sa honte et de son péché, elle les fait passer du service du démon au service de Jésus-Christ ; elle en fait, si je puis ainsi parler, un monceau de bois coupé à la forêt de Baal, et sur cet autel elle offre le sacrifice d'un cœur contrit et humilié.

III.

Examinons maintenant au point de vue mystique l'action de Madeleine oignant les pieds du Sauveur. Vous savez que trois fois elle oignit de parfums le corps de Jésus. Car il y a, dit saint Pierre Damien, un parfum qui est bon : c'est celui que cette sainte femme répandit sur les pieds de notre Seigneur ; il y a un parfum meilleur : c'est celui que cette même femme, si toutefois on la peut encore appeler la même, répandit sur sa tête lorsqu'il était à table; il y a enfin un parfum très-bon ; c'est celui qu'elle destinait à oindre tout son corps pour sa sépulture [1].

Le premier parfum, dont Madeleine oignit les pieds de Jésus, est celui de la contrition, qui découle du souvenir des péchés. Ces pieds sont la miséricorde et le jugement, et il ne faut pas oindre l'un sans l'autre, de peur de tomber soit dans une sécurité perfide, soit dans un funeste désespoir. Quel homme, en effet, s'il porte sans cesse son attention sur la miséricorde de Dieu, ne sera pas tenté de s'abandonner au relâchement? A force de repasser dans son esprit que le Souverain de l'univers a pris la forme d'un esclave pour sauver des esclaves,

[1] Toute cette troisième partie est empruntée à peu près littéralement à un sermon de saint Pierre Damien. Le lecteur ne sera donc pas étonné de rencontrer ici, au lieu de l'ampleur magistrale habituelle au Père Grenade, un peu de recherche et de subtilité aussi bien dans les pensées que dans le style.

a passé trente-trois ans sur la terre pour opérer notre salut, a été pris, chargé de chaînes, percé d'une lance, crucifié, a souffert une mort cruelle et ignominieuse pour les enfants des hommes, on se flatte d'un espoir trompeur, on aime à se persuader qu'on est l'objet de cette immense miséricorde; on oublie le jugement; on ne tient pas compte de la justice; on s'imagine que ce qui est digne de châtiment échappera au châtiment. Ainsi s'abuse celui qui baiserait uniquement le pied de la miséricorde et négligerait celui de la justice. D'un autre côté, si vos lèvres sont toujours attachées au pied du jugement, la crainte desséchera votre corps et votre âme; un souffle de terreur bouleversera tout votre être. Il est affreux de tomber entre les mains du Dieu vivant, de méconnaître son Seigneur, de se révolter contre les ordres d'un Souverain qui « a le pouvoir de perdre dans la géhenne et le corps et l'âme. » — « Elle est effroyable, dit saint Paul, l'attente du jugement, et l'ardeur du feu qui doit dévorer les ennemis de Dieu. » *Terribilis exspectatio judicii, et ignis æmulatio, quæ consumptura est adversarios,* Hebr. x, 27 : alors que les vertus des cieux seront ébranlées, et que, au milieu de l'épouvante des consciences coupables, un feu impétueux embrasera l'univers. Quel homme, s'il se nourrit de ses pensées et s'y absorbe tout entier, ne tremblera pas d'effroi, ne tombera pas dans l'abîme du désespoir? Il ne faut donc pas s'arrêter non plus trop longtemps à ce pied, de peur que la sévérité du juge ne fasse oublier la bonté du Rédempteur. Que l'âme pénitente oigne donc tour à tour les deux pieds de Jésus; que tantôt embrassant la miséricorde, tantôt baisant la justice, elle offre l'holocauste d'un cœur contrit et humilié. Voyez comme Madeleine s'attache avec force au pied du jugement, lorsque, courtisanne fameuse par ses débauches, elle brave le respect humain, et sans se soucier des regards des convives tournés sur elle, elle se prosterne aux pieds du Fils de Dieu, remplie de douleurs, bourrelée de remords, transpercée du glaive de la componction! Mais elle imprime aussi ses lèvres sur le pied de la miséricorde, lorsque, pleine d'espoir et de confiance, elle reste aux genoux du Sauveur, jusqu'à ce qu'elle l'entende lui dire : « Vos péchés vous sont remis. »

Le deuxième parfum est celui de la dévotion, qui découle du souvenir des bienfaits de Dieu. Les éléments qui entrent dans sa composition sont d'un très-grand prix, et le premier ne saurait lui être comparé. Ces éléments, apportés du ciel, ne se trouvent point sur la terre des enfants des hommes. Les vertus que l'Esprit-Saint répand en nous, broyées dans le mortier de la pensée avec le pilon d'une méditation assidue, mélangées de l'huile de l'allégresse, font un parfum admirable et pour l'odeur et pour l'efficacité, qui ne peut être répandu que sur la tête de Jésus à table, et offert qu'à la majesté divine. Remarquez cependant la différence des deux parfums et la supériorité du second. L'un est le sacrifice d'un cœur contrit, l'autre est un sacrifice de louange qui honore Dieu. Nous oignons donc les pieds du Rédempteur lorsque nous nous repentons de nos fautes; nous oignons sa tête lorsque nous rendons grâces de ses dons à l'Auteur de tout don. Madeleine n'oignit la tête auguste de Jésus-Christ que lorsqu'elle fut aimée de lui, devenue familière avec lui, délivrée enfin des souillures et des chaînes du péché figurées par les sept démons.

Il y a un troisième parfum, plus puissant que tous les autres pour guérir les maladies et délivrer des dangers; rien ne résiste à son efficacité. C'est de lui que parle l'Evangéliste quand il dit : « Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé achetèrent des aromates, pour venir embaumer Jésus. » *Marc.* XVI, 1. Vous le voyez : une seule femme ne suffit pas, il en faut trois pour acheter un parfum dont la composition est si considérable. Ce n'est plus seulement aux pieds ou à la tête, c'est au corps entier du Sauveur qu'il est destiné; et il faut qu'il soit bien précieux pour oindre le corps du Créateur. Remarquez encore que le Sauveur eut tant de plaisir à recevoir le parfum versé sur ses pieds, qu'il réprima les murmures du Pharisien et lui reprocha d'avoir fait pour lui moins que Madeleine. Il en fut de même du parfum répandu sur sa tête; Jésus répondit à ses disciples mécontents, que cette femme avait fait une action bonne et digne de louange. Quant au troisième parfum, il voulut qu'on l'achetât pour son corps mort, mais il le réservait pour son corps vivant. Car Jésus-Christ a deux corps : l'un qu'il a reçu de la vierge

Marie, l'autre qui est l'Eglise, et ce dernier est bien plus cher que l'autre au Rédempteur. Pour lui, il dévoua le premier à la mort et aux tourments; pour lui, il fut enchaîné avec des criminels, condamné à une mort ignominieuse et attaché à la croix. Pourrons-nous composer un parfum si salutaire? Toutes les misères des malheureux, tant de l'âme que du corps, contemplées avec l'œil de la miséricorde, en sont les éléments. Broyées dans le mortier de la libéralité avec le pilon de la douceur, mélangées de l'huile de la charité, préparées par le feu de la compassion, elles font un parfum admirable aux yeux mêmes des anges. Il y a des hommes de richesses dans la maison du Dieu des vertus : voyons si nous trouverons chez eux de semblables parfums. Saint Paul le premier, comme toujours, s'offre à moi, arrosé tout entier de ce parfum : « Qui est malade, s'écrie-t-il, sans que je souffre avec lui? » Heureuse âme, semblable, quand il s'agit d'elle-même, à un vase percé, et qui porte dans son cœur les misères de tous les autres! Il s'était dévoué tout entier au corps de Jésus-Christ, « se faisant tout à tous, pour gagner tous les hommes. » Et cet homme simple et droit, et craignant Dieu, voyez comme sa conduite est, non selon l'homme, ou plutôt selon l'homme, mieux encore au-dessus de l'homme. « Autrefois, dit-il, je pleurais sur celui qui était affligé, et mon âme avait compassion du pauvre. » *Flebam quondam super eo qui afflictus erat, et compatiebatur anima mea pauperi.* Job. xxx, 25. Et ailleurs : « J'étais le père des pauvres; j'étais l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux. » *Pater eram pauperum; oculus fui cæco, et pes claudo.* Ibid. xxix, 15. Ce même parfum avait coulé aussi sur Moïse, priant le Seigneur pour les crimes de son peuple. Israël a péché, et c'est lui qui s'efforce de réconcilier les coupables avec le Créateur. Mais Dieu fit semblant de ne pas exaucer sa prière. Le Créateur du monde fait des promesses à Moïse; celui qui a fait Moïse demande à Moïse son consentement : « Laissez-moi, dit-il, que ma fureur s'allume contre eux, et que je vous mette à la tête d'un grand peuple. » *Exod.* xxxii, 10. Moïse répondit : « Seigneur, pardonnez-leur cette faute; ou, si vous ne le faites pas, effacez-moi du livre de vie où vous m'avez inscrit. » *Ibid.*, 32. O mer-

veilleuse charité ! Il refuse un trône étranger, il désire que son nom soit effacé du livre de vie, si les coupables ne sont point pardonnés. Tels sont les parfums de compassion et de miséricorde qui découlent des mamelles de l'Epouse, puissant antidote contre les maladies et les vices de l'âme. Heureuse Madeleine d'avoir oint les pieds de Jésus, plus heureuse d'avoir parfumé sa tête, trois fois heureuse d'avoir préparé des aromates pour ensevelir son corps !

A notre tour, mes frères, offrons à notre divin Sauveur l'hommage de ces trois parfums. Et puisque nous avons sous les yeux un modèle admirable de conversion, où se manifeste avec tant d'éclat la divine miséricorde, que cet exemple soit pour nous un aiguillon qui nous excite à la pénitence, cette miséricorde un puissant motif d'espérer le pardon de nos péchés. Puissions-nous ainsi, faisant pénitence de nos fautes et offrant à Dieu le sacrifice d'un cœur contrit et humilié, mériter d'entendre cette douce parole : « Vos péchés vous sont remis, » et d'être réunis un jour dans le ciel à cette bienheureuse pénitente et aux autres saints : par la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, à qui la gloire et l'empire aux siècles des siècles ! Ainsi soit-il.

AU LECTEUR.

Il m'a semblé, ami lecteur, qu'il ne vous déplairait pas de trouver ici une histoire de la bienheureuse Marie-Madeleine, histoire que Silvestre Priérius rapporte dans l'exposition de l'évangile de la férie V après la fête de Pâques. Voici les paroles de cet auteur :

L'an mil quatre cent quatre-vingt-dix-sept, ayant visité par dévotion la grotte où la bienheureuse Marie-Madeleine fit pénitence, et ses saintes reliques, à Saint-Maximin, on me montra à plusieurs reprises son chef sacré et vénérable, qui est très-gros et tout entier dénudé jusqu'à l'os, à l'exception de la partie du front touchée par notre Seigneur. Cet endroit est recouvert d'une peau noirâtre, comme celle des vieux cadavres, et on y distingue les deux petites fossettes, l'une cependant plus visible que l'autre,

formées par le bout des doigts de Jésus ; la chair qui se trouve sous cette peau tire sur le blanc. On me montra aussi dans une fiole de verre les cheveux de la sainte, ceux du moins avec lesquels elle essuya les pieds du Sauveur, et une autre fiole remplie d'une terre d'un rouge foncé, recueillie par Madeleine au pied de la croix le Vendredi-Saint; tout le monde affirmait sans la moindre hésitation que chaque année, le Vendredi-Saint, cette terre se liquéfie et bouillonne comme du sang. — Un peu plus loin, le même Priérius raconte qu'ayant fouillé avec soin les archives du monastère pour y recueillir tout ce qui avait trait à la vie de la sainte, il y trouva ce qui suit :

Un religieux dominicain d'une rare sainteté, nommé Elie, après avoir pendant de longues années vaqué à l'oraison dans la grotte de sainte Madeleine, y étant venu pour y mourir, prononça ces dernières paroles : Mes frères, voici le jour et l'heure de ma mort que j'attends depuis tant d'années. Ecoutez donc ce que je vais vous dire pour la gloire de la bienheureuse Madeleine et pour votre salut. Lorsque le désir d'honorer sainte Madeleine m'eut amené dans cet affreux désert, après y avoir passé un mois, dégoûté de la solitude, je me repentis de mon dessein et je roulai dans mon esprit la pensée de m'en aller. Une nuit que ce réflexions m'agitaient, sainte Madeleine m'apparut, et me dit entre autres choses : « Nous sommes venus plusieurs, tu le sais, de Jérusalem à Marseille, par la volonté et sous la conduite du Seigneur. Lorsque Marseille avec une grande partie du pays eut reçu la foi de Jésus-Christ, il se fit autour de nous un si grand concours que je résolus de fuir la société des hommes. Transportée par la puissance de Dieu, je fus déposée à l'entrée de cette grotte. Ayant promené autour de moi mes regards, j'aperçus tout-à-coup, à la chute du jour, le dragon que ma sœur Marthe tua; c'était un monstre affreux à voir, plus grand que le bubale; j'aperçus aussi une multitude de vipères. Déjà le dragon m'avait pris dans sa gueule pour me dévorer, lorsque du fond du cœur, car je ne pouvais parler, j'adressai à Dieu cette prière : « Jésus, mon doux amour, ne m'avez-vous accordé tant de bienfaits que pour me laisser, seule dans ce désert, servir de nourriture à ce

dragon? » A l'instant un ange me retira de la gueule du monstre et me dit : « Tu es heureuse de garder la foi; » et frappant du pied le dragon : « Sors d'ici, dit-il, et toutes ces vipères avec toi. » Puis, se tournant vers moi, il ajouta : « Dieu que tu aimes tant, ô Madeleine, et qui est le continuel objet de tes pensées, veut que tu arroses ce lieu de tes larmes, afin que tu sois pour les siècles futurs un exemple de pénitence. » Il disparut, et étant restée seule pleine de crainte, j'examinai avec soin ce lieu, et je le trouvai, grâce à un rocher qui en défendait l'abord, tout-à-fait inaccessible aux hommes. Alors, la douceur de l'amour me faisant fondre en larmes, je me prosternai en adoration en disant : « Je vous rends grâces, ô Christ, de ce que vous avez comblé mes désirs ; mais, je vous en supplie, faites, à ma prière, jaillir une source de ce rocher. L'énorme rocher se fendit à l'instant sous mes yeux, et ces eaux que tu vois, ô Elie, s'élancèrent de son sein. A peine fus-je tombée à genoux près de cette fontaine limpide pour remercier mon Sauveur, que j'aperçus plus de mille esprits, debout à droite de la caverne, et chantant en hébreu des paroles qui respiraient le plus tendre amour. A la fin ils me firent entendre qu'il était inutile pour mon âme que je fisse de si longues oraisons ; je compris de suite que ces esprits étaient des démons, et dans mon effroi j'appelai Jésus-Christ à mon secours. Aussitôt saint Michel se présenta devant moi avec une troupe d'anges, en disant : « Me voici, Madeleine, ne crains point. » Puis, attaquant les malins esprits, il les mit tous en fuite ; ils disparurent en criant : « Ne t'imagines pas pour cela être heureuse, ô toi qui te livres à l'oraison dans cette grotte. » L'archange dressant alors une croix à l'entrée du rocher : « Ne crains plus désormais, dit-il, tu as pour gardien le Très-Haut. » Il disparut, et je restai prosternée devant la croix, pénétrée d'une vive terreur. Ne pouvant appliquer mon esprit à l'oraison, je ramassai deux racines que j'aperçus à l'entrée de la grotte ; après les avoir lavées et mangées, je bus de l'eau de la source ; après quoi je ne pris plus aucun aliment humain. J'embrassai ensuite la croix, passant en prières ce jour-là et la nuit suivante. Lorsque le soleil parut, je levai les yeux vers la croix, qui me sembla, comme un pur

cristal, briller d'une vive splendeur. Et je ressentis en moi la flamme d'une ardente charité, tandis qu'autour de moi une troupe d'anges apparut si joyeuse et si pleine d'allégresse, que vous auriez cru que cette grotte était changée en paradis. Transportée tout-à-coup dans l'enfer, je vis la foule des damnés et leurs supplices. Lorsque le purgatoire me fut montré, une si grande douceur de l'Esprit-Saint remplit mon âme, qu'il me semblait être dans la céleste patrie, et que les âmes souffrantes m'adressèrent cette invocation : « O Madeleine, priez pour nous ! » Plaise à Dieu, répondis-je, que par mon intercession vos désirs soient satisfaits!

Je revins ensuite devant la croix, et l'ange me dit : « Tu resteras dans cette grotte autant d'années que Jésus, ton amour et le nôtre, en a passé sur la terre. » Il disparut, et je me tins au pied de la croix en prière, contemplant Jésus-Christ, mon salut. A la fin de ce jour, des troupes d'anges m'apparurent, et m'enlevèrent si haut dans les airs que j'entendais retentir les mélodies divines. A partir de ce moment, la même chose se renouvela sept fois le jour, et je ne fus jamais incommodée des rigueurs soit du froid soit du chaud. A mesure que la vétusté faisait tomber mes vêtements en lambeaux, par la miséricorde divine mes cheveux croissant en proportion les remplacèrent. Sur la croix dont j'ai parlé étaient représentés tous les mystères du Sauveur. On y voyait l'histoire d'Anne et de Joachim, Marie donnant naissance à Jésus, les horreurs du crucifiement, le sang divin coulant des plaies du Crucifié, ses blessures, sa mort, sa résurrection glorieuse, son ascension. Le jour et la nuit je méditais sur ces objets. Un jour, m'étant approchée de la source d'eau pour laver mon visage, je vis devant moi le Sauveur dans la forme de son humanité sainte ; il m'adressa cette parole : « C'est pour toi, ô Marie, que j'ai disposé ce lieu. » En même temps des chœurs de la milice céleste environnaient leur Roi, portant des couronnes de fleur, et tenant à la main des rameaux d'olivier. Et voici que la sainte humanité parut aussi resplendissante qu'elle l'avait été sur le Thabor au jour de la transfiguration ; mes yeux se baissèrent involontairement devant l'éclat d'une si

grande majesté, et malgré le désir que j'éprouvais de contempler le visage de mon bien-aimé, je ne pus jamais en venir à bout. Après s'être longtemps entretenu avec moi, il disparut dans les airs, et il me visita ainsi cent dix fois dans cette grotte jusqu'à la fin de ma vie. Je te conseille donc et te conjure de chanter les louanges de Jésus-Christ sur ce rocher, d'où je te conduirai au port de la vie éternelle. Moi, j'y suis venue seule et dépourvue de tout; mais toi, tu as la société de tes frères, qui te fourniront la nourriture et le vêtement. Songe donc à persévérer. A ces mots, dit Elie, Madeleine disparut à mes yeux, et je n'ai jamais parlé à personne de ce qu'elle me révéla. » Une heure après qu'il eut ainsi parlé, ce bienheureux Père expira, et aussitôt les petites cloches suspendues sur ce rocher firent entendre de joyeux carillons sans que personne les mît en mouvement.

Voilà ce que j'ai fidèlement recueilli des archives de Saint-Maximin. Sans doute, un homme charnel pourra s'étonner que la divine miséricorde ait accordé de telles faveurs à une pécheresse. Mais son étonnement cessera s'il se rappelle qu'à la prédication de Jésus, l'âme de Marie, frappée tout d'un coup du glaive de la divine parole, exprima ses sentiments par ses larmes et ses sanglots; s'il se la représente, brisée par le regret et consumée d'amour, jetant aux pieds du Sauveur ses colliers, ses bracelets, tous ses joyaux, et revêtant des habits de deuil; s'il la considère, prosternée aux pieds de Jésus, les arrosant de ses larmes, les essuyant de ses cheveux, y imprimant de tendres baisers, et demandant à grands cris pardon pour ses crimes; s'il la voit, purifiée de ses souillures, accompagner le Christ dans ses prédications, et fournir à sa subsistance, recevoir dans sa maison le Sauveur pauvre et fatigué de ses longues courses, parfumer ses pieds et sa tête, lui donner à manger, et nourrir la troupe de ses disciples; s'il la suit jusqu'au pied de la croix, où presque seule elle a osé accompagner son Maître; s'il la contemple préparant des parfums pour la sépulture de Jésus, puis, malgré la timidité naturelle à son sexe, sans craindre ni les ténèbres de la nuit, ni les gardes apostés par les Juifs, venant au

sépulcre chercher son bien-aimé, et, ne le trouvant point, faire éclater sa douleur par ses larmes. Quels crimes ne seraient pas effacés par tant de gémissements, par tant de larmes, par tant d'amour? Si l'onde baptismale, par la vertu du sang de Jésus-Christ, purifie les âmes les plus coupables et les rend toutes belles aux yeux du Dieu très-bon et très-grand, que n'a pas dû faire en Madeleine le sang du Sauveur dégouttant de la croix? La seule chose qui doive nous étonner, c'est la lâcheté et la négligence des hommes qui, témoins de la miséricorde divine envers Madeleine, ne se repentent pas à l'instant de leurs fautes, quelque criminelles qu'elles soient, afin que la grâce surabonde là où le péché avait abondé [1].

VERS

COMPOSES PAR FRANÇOIS PÉTRARQUE A LA SAINTE-BAUME, EN PRÉSENCE DE LA GROTTE OÙ MADELEINE FIT PÉNITENCE.

Dulcis amica Dei, lacrymis inflectere nostris,
Atque humiles attende preces, nostræque saluti
Consule : namque potes. Nec enim tibi tangere frustra
Permissum, gemituque pedes perfundere sacros,
Et nitidis siccare comis, ferre oscula plantis,
Inque caput Domini pretiosos spargere odores;
Nec tibi congressus primos a morte resurgens,
Et voces audire suas, et membra videre,
Immortale decus, lumenque habitura par ævum,
Nequidquam dedit ætherii Rex Christus Olympi.
Viderat ille cruci hærentem, nec dira paventem
Judaïcæ tormenta manus, turbæque furentis
Jurgia et insultus, æquantes verbera linguas ;
Sed mœstam, intrepidamque simul, digitisque cruentos
Tractantem clavos, replentem vulnera fletu,
Pectora tundentem violentis candida pugnis,
Vellentem flavos manibns sine more capillos :
Viderat hæc, inquam, dum pectora fida suarum
Diffugerent, pellente metu. Memor ergo revisit
Te primam ante alios, tibi se prius obtulituni.
Te quoque, digressus terris, et ad astra reversus,

[1] Voy. la note A à la fin du volume.

Bis tria lustra, cibi nunquam mortalis egentem,
Rupe sub hac aluit, tam longo in tempore solis
Divinis contentam epulis et rore salubri.
Hæc domus, antra tibi stillantibus humida saxis,
Horrifico tenebrosa situ, tecta aurea regum,
Deliciasque omnes, ac ditia vicerat arva.
Hic inclusa libens, longis vestita capillis,
Veste carens alia, ter demos passa decembres
Diceris; hic non fracta gelu, nec victa pavore.
Namque famem, frigus, durum quoque saxa cubile
Dulcia fecit amor, spesque alto pectore fixa.
Hic hominum non visa oculis, stipata catervis
Angelicis, septemque die subvecta per horas,
Cœlestes audire choros, alterna canentes
Carmina, corporeo de carcere digna fuisti.

Douce amie d'un Dieu, sois touchée de nos larmes, prête l'oreille à nos humbles prières, et procure-nous le salut éternel : car tu le peux. Ce n'est point en vain qu'il t'a été donné de toucher les pieds sacrés de Jésus, de les laver de tes larmes, de les essuyer de tes cheveux, d'y imprimer tes lèvres, et de répandre sur la tête du Sauveur des parfums précieux. Ce n'est point en vain qu'après sa résurrection le Christ, roi du ciel, te fit l'insigne honneur de te rencontrer la première, de te faire entendre sa voix et de te montrer ses membres divins. Ah! c'est qu'il t'avait aperçue au pied de la croix, pleine de courage en face de cet horrible instrument de supplice, bravant les reproches d'une multitude en fureur, et ses railleries plus cruelles que les verges, désolée et intrépide tout ensemble, appliquant tes doigts sur les clous ensanglantés, arrosant de tes larmes ses blessures, te frappant la poitrine et t'arrachant les cheveux : il t'avait aperçue, alors que la crainte avait mis en fuite ses lâches disciples. Voilà pourquoi il te visita la première, il s'offrit d'abord à tes regards. Puis, lorsque quittant la terre, il fut retourné au ciel, durant deux fois trois lustres il te nourrit dans cette grotte, non des aliments grossiers dont se nourrissent les mortels : des mets célestes, la rosée de ses grâces te suffirent. Cette demeure, ce rocher aux parois humides, cet antre

ténébreux, te procura plus de délices que n'eussent fait les palais dorés des rois, les campagnes couvertes de moissons. Là, recluse volontaire, sans autre vêtement que ta longue chevelure, tu passas trois fois dix hivers, invincible au froid comme à la peur. La faim, le froid, la dureté de ta couche s'adoucirent par l'amour et par l'espérance. Là, invisible aux yeux des hommes, mais environnée des chœurs angéliques, et ravie en extase sept fois chaque jour, tu méritas d'entendre d'une oreille mortelle les harmonies célestes et les cantiques de la patrie.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LA MÊME FÊTE DE SAINTE MARIE-MADELEINE.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Lacrymis cœpit rigare pedes ejus, et capillis capitis sui tergebat, et osculabatur pedes ejus, et unguento ungebat.

Elle commença à arroser de ses larmes les pieds de Jésus, et elle les essuyait avec ses cheveux, et elle les baisait et les oignait de parfum. *Luc.* VII, 38.

Parmi toutes les œuvres de la bonté et de la puissance divine, la justification d'un pécheur occupe une place si éminente que, au jugement de saint Augustin, faire sortir un homme de l'état de péché pour l'établir dans l'état de justice est quelque chose de plus grand que de tirer du néant tout l'univers. Le docte saint Thomas le prouve par deux raisons : la première est que, dans la la création du monde, la volonté de Dieu, pour être efficace, ne rencontra pas d'obstacle, tandis que dans la justification du pécheur, le libre arbitre de celui-ci peut résister à l'opération divine. La seconde raison se tire de la nature de ces deux actes, dont l'un, ayant pour objet la créature, ne saurait dépasser l'excellence même des choses créées, tandis que l'autre, la justification de l'homme, ayant pour objet de nous donner ici-bas la grâce, et de nous faire partager dans la vie future la félicité même de Dieu,

a une excellence en quelque sorte infinie comme le bien qu'il procure.

Or, la justification est un mouvement spirituel qui nous fait passer de l'état de péché à celui de justice, comme l'enseigne le concile de Trente; non-seulement elle remet les péchés, mais encore elle renouvelle l'homme intérieur par les habitudes et les dons de l'Esprit-Saint, qui répand dans nos cœurs la charité et les autres vertus, et ainsi nous rend capables soit de remplir nos devoirs de chrétiens, soit de résister aux attaques du démon. Orné et aidé de ces dons célestes, l'homme est changé en une « créature nouvelle, » selon ce qui fut annoncé autrefois à Saül après qu'il eut reçu l'onction royale. I *Reg*. x, 6.

Ce changement, et, si je puis ainsi parler, cette métamorphose, si on la considère avec réflexion, est parmi les œuvres de la puissance divine une des plus étonnantes. Certes il est digne d'admiration qu'un homme qui, semblable à l'enfant prodigue, faisait paître les pourceaux, je veux dire les démons de la débauche et de l'infamie, et n'avait d'autre aliment que la nourriture des pourceaux, savoir ses passions et ses vices, et y prenait son plaisir, s'élève en un instant à la dignité d'enfant de Dieu et prenne place à la table des anges. Il est digne d'admiration qu'un homme qui, oublieux jusqu'alors de la raison et de la loi divine, ne connaissait d'autre guide que l'entraînement aveugle de ses convoitises, prenne pour règle de ses actions la raison et la loi de Dieu, de brute devienne un homme, et arrive par un effet de la grâce à se commander à soi-même, ce qui est plus glorieux que de commander à tout l'univers. C'est le sentiment qu'exprime dans son cantique la sainte mère de Samuel : « Dieu tire de la poussière l'indigent, et le pauvre du fumier, afin qu'il soit assis parmi les princes et qu'il occupe un trône de gloire. » *Suscitans a terra inopem, et de stercore erigens pauperem, ut sedeat cum principibus et solium gloriæ teneat*. I Reg. II, 8. Est-il un trône plus glorieux que de commander à ses passions et à ses convoitises, de soumettre la chair à l'esprit, d'être maître de soi-même, de tenir en bride une nature inclinée au mal et de régler sa vie selon les préceptes de la loi divine? « L'homme patient, dit le Sage, vaut

mieux que le courageux, et celui qui est maître de son âme vaut mieux que celui qui force les villes. » *Melior est patiens viro forti, et qui dominatur animo suo expugnatore urbum.* Prov. XVI, 32. Il est digne d'admiration qu'un homme qui, pour me servir des paroles du Prophète, appelait mal le bien et bien le mal, ténèbres la lumière et lumière les ténèbres, et regardait comme doux ce qui est amer, comme amer ce qui est doux, éclairé par la grâce de Dieu, porte sur tout un jugement exact, et assigne à chaque chose son nom véritable. Avec le jugement, le goût, c'est-à-dire l'attrait de l'âme est aussi changé ; et le jugement et le goût étant parfaitement d'accord, la pauvreté lui paraît douce, la croix aimable, être humilié pour la gloire de Dieu glorieux, les pieuses larmes suaves, le tumulte des villes une prison, la solitude un paradis ; au contraire, l'opulence lui devient un fardeau, les plaisirs une amertume, les honneurs un poids insupportable, tout ce que les autres estiment et recherchent un objet de mépris. Qui ne verrait dans un pareil changement un effet admirable de la puissance divine? C'est ce que comprenait un païen même, Sénèque, qui s'exprime ainsi : « Si vous voyez un homme sans crainte au milieu des dangers, maître de ses penchants, heureux dans l'adversité, calme au milieu de la tempête, planant au-dessus des hommes, s'élevant jusqu'aux dieux, est-ce que vous n'éprouverez pas pour lui un sentiment de vénération? Est-ce que vous ne vous écrierez pas : Voilà un grand et noble spectacle ; cet homme a une autre nature que ce corps misérable où il est enfermé? Une vertu divine est descendue là ; cette âme supérieure, qui sait se contenir, qui ne s'arrête à rien qui soit indigne d'elle, qui se rit des objets de nos craintes ou de nos convoitises, quelque chose de céleste la gouverne. Tant de grandeur ne saurait se soutenir sans le secours de la divinité. » Enfin il est digne d'admiration qu'une terre inculte, déserte et aride, qui ne produisait que des chardons et des épines, changée tout-à-coup en un paradis, se couvre des diverses fleurs des vertus. C'est la merveille que le Seigneur, par la bouche de son Prophète, avait promis d'opérer : « Les déserts, dit-il, deviendront des lacs, une terre aride se couvrira d'eaux abondantes. Je ferai naître dans le désert le cèdre,

le bois de séthim, le myrte et l'olivier, afin que les mortels voient et sachent, comprennent et se rappellent que la main du Seigneur a fait cela. » *Ponam desertum in stagna aquarum, et terram inviam in rivos aquarum. Dabo in solitudinem cedrum... ut videant, et sciant, et recogitent, et intelligant, quia manus Domini fecit hoc.* Isa. XLI, 18, 19. Qu'est-ce que Dieu a voulu exprimer par toutes ces images, sinon le changement admirable que sa grâce opère dans les âmes?

Pour le comprendre plus clairement encore, considérons l'âme de la pécheresse, qui est l'objet de cette fête, tour à tour avant et après sa pénitence. Cette âme, avant sa conversion, était-elle autre chose qu'une terre inculte, déserte et aride, où il n'y avait pas la moindre trace de componction, de pénitence, de pieuses larmes? Etait-elle autre chose qu'un désert stérile, où l'on ne rencontrait que des serpents et des bêtes féroces, que les ronces et les épines des vices? Mais dès que la lumière divine a lui à ses yeux, dès que la grâce du ciel l'a réveillée, avec quelle promptitude cet affreux désert se change en jardin délicieux! Quels torrents salutaires jaillissent de ces yeux impudiques! Quelle moisson de fleurs et de fruits remplacent les épines et les ronces! Quelle pureté, quelle piété, quelle innocence, quelle humilité de cœur, quelle chasteté de corps et d'âme fleurissent où le vice honteux étalait ses turpitudes! Si Dieu avait accordé à un homme un œil assez perçant pour lire au fond des cœurs et contempler la face même de l'âme, et que cet homme eût vu celle de Madeleine tant avant qu'après sa conversion, comme il reconnaîtrait qu'en elle s'est accompli l'oracle que nous venons de rappeler, et cet autre du même Prophète : « Les pins s'élèveront à la place des ronces, le myrte croîtra à la place de l'ortie! » *Pro saliunca ascendet abies, et pro urtica crescet myrtus.* Isa. LV, 13. Et pour nous faire comprendre qu'une telle merveille dépasse les forces de l'homme, et qu'il faut l'attribuer à la puissance et à la miséricorde de Dieu seul, Isaïe ajoute : « Afin qu'ils voient et qu'ils sachent, qu'ils comprennent et se rappellent que la main du Seigneur a fait cela. » En répétant ainsi les mêmes termes, le Prophète avait en vue la gloire de Dieu et notre humilité; il vou-

lait nous apprendre à ne nous attribuer aucune part dans un si grand changement de vie, mais à tout rapporter à la gloire de Dieu, à tout considérer comme l'ouvrage de sa puissance, de sa bonté et de sa miséricorde infinie. N'est-ce pas pour nous donner une leçon semblable que nous voyons souvent le Seigneur, dans la sainte Ecriture, appeler à la participation de ses dons des hommes qui n'ont rien fait pour s'en rendre dignes, qui n'y pensent même pas, bien plus qui résistent au choix divin? « Entre toute chair il choisit Moïse, » *Exod.* III : à quoi était occupé ce dernier quand Dieu l'éleva à un si grand honneur? C'est au moment où il s'enfonçait dans le désert à la recherche de plus gras pâturages pour son troupeau, que Dieu l'appelle à devenir le pasteur de son peuple, et que malgré ses excuses et ses vives résistances il lui impose cette dignité. Pourquoi Dieu agit-il ainsi? Sans aucun doute pour manifester la puissance de sa grâce, afin que nous comprenions par cet exemple que nous devons tout à celui qui appela ce saint personnage alors qu'il y pensait le moins, bien plus, malgré ses résistances.

Cette puissance, cette libéralité de la grâce, tous ne la reconnaissent point; mais ils la reconnaissent ceux qui, éclairés de Dieu, sont les justes appréciateurs de ses œuvres. Tel fut, entre tous, saint Bernard. Ayant, dans la Gaule belgique, revêtu de l'habit de son ordre un homme, nommé Arnoulfe, qui avait renoncé au siècle, il porta de lui ce jugement devant les religieux assemblés : « La conversion de notre frère Arnoulfe n'est ni moins admirable pour nous, ni moins glorieuse pour Dieu, que la résurrection de Lazare mort depuis quatre jours. Plongé dans les délices de la chair comme Lazare dans son tombeau, vivant il était mort, et voici que par la vertu du Tout-Puissant il est sorti du sépulcre de ses vices pour naître à la vie parfaite, exempte de toute grossière volupté. »

Mais l'exemple le plus frappant que nous puissions donner n'est-il pas celui que l'Eglise nous met aujourd'hui sous les yeux dans la conversion de cette pécheresse, autrefois vase d'ignominie, et devenue par la grâce un vase d'honneur et de gloire? Car, selon la parole de l'Ecclésiastique, toute femme prostituée,

comme de l'ordure dans un chemin, est foulée aux pieds de tous les passants. » *Omnis mulier fornicaria quasi stercus in via ab omnibus prætereuntibus conculcatur.* Eccli. IX, 10. Quoi de plus admirable que de voir ce vil fumier, cette boue des chemins transformée en un vase orné de pierres précieuses? Que de changements dans ce changement de vie! La chasteté qui succède à l'infamie, la pudeur à l'impudence, les larmes à la volupté, le mépris du siècle à l'amour du siècle, les délices de l'esprit aux plaisirs des sens, la sainteté enfin à tous les crimes. Le Prophète est dans l'étonnement en se représentant les eaux de la mer Rouge qui reculent à la voix du Seigneur, et celles du Jourdain qui retournent en arrière : « Mer, s'écrie-t-il, pourquoi as-tu pris la fuite? Et toi, Jourdain, pourquoi es-tu remonté vers ta source? » *Quid est tibi mare quod fugisti, et tu, Jordanis, quia conversus es retrorsum?* Ps. CXIII. Et moi, à la vue d'un si prodigieux changement de vie, pourquoi ne m'écrierais-je pas à mon tour : O volupté, qui t'as mise si promptement en fuite? Qu'es-tu devenue, ô impudence? Qu'es-tu devenue, ô honte? Où sont tous ces vices qui avaient fixé leur demeure dans le cœur de cette femme? Qu'est devenue cette longue habitude du crime? Il n'en reste plus aucune trace, aucun vestige. Devant la face du Seigneur les eaux de la mer Rouge s'étaient retirées; ici la puissance de sa grâce a mis en fuite tous les vices. Tant il est vrai l'oracle de nos saints Livres, qu'il est facile à Dieu d'enrichir le pauvre, et de faire sortir des flancs du rocher des enfants d'Abraham. C'est dans cette œuvre que brille avec éclat la puissance de la grâce, qui a pu faire d'une courtisanne, c'est-à-dire d'un vil fumier, une créature plus pure que les astres, plus radieuse que le soleil.

Que si vous demandez comment cette femme a été élevée par le Seigneur à un si haut degré de pureté, je vous répondrai sans hésiter, que l'humilité, la charité, la foi et la pénitence l'y ont conduite. C'est la foi qui l'a amenée aux pieds du Seigneur Jésus, le divin Médecin des âmes; c'est l'humilité qui l'empêcha de se présenter devant lui, et la retint par derrière, prosternée à ses pieds; c'est la pénitence qui tira de ses yeux assez de

larmes pour laver les souillures de son âme; enfin ce fut la charité qui colla ses lèvres sur les pieds de Jésus, les lui fit essuyer de ses cheveux et oindre de parfum. Mais, parmi toutes ces vertus, il faut mettre au premier rang l'humilité.

I.

Le Publicain de l'Evangile, effrayé par la conscience de ses fautes passées, et tout couvert de honte en présence de la Majesté divine qui pénètre les reins et les cœurs, n'osait pas même lever les yeux au ciel ni s'approcher de l'autel du Seigneur; se tenant à distance, il frappait sa poitrine en disant: « Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur. » *Deus, propitius esto mihi peccatori.* Luc. XVIII. Ainsi Madeleine, que le même Esprit éclairait, à la vue des souillures dont son âme était couverte, se regardant comme indigne de paraître devant le Sauveur, n'osa pas se présenter à ses yeux; mais, craintive et confuse, elle s'approcha par derrière et se jeta aux pieds sacrés de Jésus. L'Esprit-Saint lui avait fait comprendre quelle est la puissance de l'humilité et de l'abaissement volontaire pour fléchir la colère divine. Car il est écrit: « La prière d'un homme qui s'humilie percera les nuées. Il ne se consolera point qu'elle n'ait été jusqu'à Dieu, et il ne se retirera point jusqu'à ce que le Très-Haut le regarde. » *Oratio humiliantis se nubes penetrabit; et donec propinquet, non consolabitur; et non discedet, donec Altissimus aspiciat,* Eccli. XXXV, 21. C'est ce que comprit parfaitement le Prophète royal, qui demandait au Seigneur d'être purifié par cette vertu. « Seigneur, disait-il, vous m'aspergerez avec l'hysope, et je serai purifié; vous me laverez, et je serai plus blanc que la neige. » *Asperges me, Domine, hyssopo, et mundabor; lavabis me, et super nivem dealbabor,* Ps. L. L'hysope, dit saint Augustin (lib. II *De Doctr. christ.*) figure ici la vertu d'humilité, car ce n'est point la plante appelée de ce nom, ni aucune autre, qui pourrait laver les souillures de l'âme, dont ce saint roi demandait à être purifié. Le Psalmiste désigne donc, sous le nom d'hysope, l'humilité, vertu du véritable pénitent, qui honore

Dieu par sa soumission après l'avoir méprisé par son péché, et l'apaise par son abaissement après l'avoir irrité par son enflure et son orgueil. L'hysope, en effet, est une plante fort peu élevée, mais salutaire pour guérir le gonflement du poumon, et enfonçant ses racines dans les rochers les plus durs : tous ces caractères conviennent parfaitement à l'humilité. D'abord l'homme humble est petit à ses propres yeux, et il voudrait, dit saint Bernard, paraître, non-seulement petit, mais vil. Ensuite, de même que l'hysope guérit le gonflement et l'enflure du poumon, de même l'humilité, entre autres mérites, a celui de chasser de l'âme l'esprit d'orgueil et de vaine jactance avec tous les désordres qui en sont la suite, et de délivrer ainsi l'homme de la servitude du démon. « Car, dit saint Augustin, lorsque vous voyez un orgueilleux, ne doutez pas qu'il ne soit le fils du diable. » Enfin, comme l'hysope pénètre et brise par ses racines les pierres les plus dures, ainsi l'humilité change en douceur et tourne en miséricorde la colère du Dieu tout puissant. Telle est donc la première vertu qui amena Madeleine aux pieds du Sauveur, et transforma un lion irrité en un très-doux agneau.

Puis elle répandit les larmes d'une véritable pénitence et en arrosa les pieds de Jésus. Que n'est-il permis à nos yeux de chair de pénétrer le cœur de cette pécheresse, et d'y apercevoir cette immense douleur qu'augmentaient encore et la grandeur de son amour, et la difformité de ses fautes ! Un saint pénitent était saisi d'une si vive douleur au souvenir de ses péchés, que, regardant ce tourment comme le plus cruel de tous, il s'adressa au Seigneur et lui dit : « Seigneur, il n'est aucun genre de supplice que je ne puisse endurer aidé de votre grâce ; mais le souvenir de mes fautes cause à mon âme un tel déchirement que je le supporte à peine. » Il n'est donc pas étonnant que tous ceux que Dieu a éclairés de cette lumière et enflammés de son amour conçoivent une haine, une détestation semblable du péché. Or, de cette haine naît la douleur, et cette douleur fait couler les larmes dont Madeleine arrose les pieds de Jésus. L'Esprit-Saint, qui avait allumé dans son cœur le feu de la charité, amollit tout son intérieur et en tira une source abondante de larmes par lesquelles elle lava

les souillures de son âme et changea en un jardin de délices la terre aride et inculte qui ne produisait que des épines et des ronces. Nous lisons à ce sujet dans le livre de Job : « Qui a ouvert des rigoles aux ondées, pour que la plaine déserte et vide soit arrosée, et que le gazon des prairies reverdissent? » *Quis dedit vehementissimo imbri cursum, ut impleret desertam et inviam, et produceret herbas virentes?* Job. XXXVIII. La terre déserte et vide figure les cœurs des pécheurs, éloignés de toute justice. Sur ces cœurs, cependant, Dieu fait tomber la forte ondée de ses larmes et de ses dons, c'est-à-dire, la grâce abondante de l'Esprit-Saint : d'où il arrive que cette terre aride et inculte, qui ne produisait que des épines, se couvre des fruits de la piété et de la justice. Ce changement paraît avec éclat dans cette femme qui, arrosée de l'ondée céleste, après avoir été une lande épineuse et stérile, devient un paradis de délices, et porte de dignes fruits de pénitence.

Dès qu'elle a versé sur les pieds sacrés du Sauveur ces torrents de larmes, elle les essuie d'une manière nouvelle, faisant servir à cet emploi ces beaux cheveux au moyen desquels, naguère encore, elle attirait à elle et enchaînait d'aveugles amants, afin que les instruments du crime deviennent ceux de la piété et du pardon. Cette chevelure a donné la mort à des milliers d'âmes, elle rend aujourd'hui la vie à la sienne; cette chevelure lui a fait commettre d'innombrables péchés, elle lui obtient aujourd'hui miséricorde; cette chevelure était consacrée au monde et au démon, elle est mise aujourd'hui au service de Jésus-Christ; cette chevelure l'avait perdue, aujourd'hui elle la sauve. Qui a jamais vu le même objet servir à la fois à la justice et à l'injustice, à la vie et à la mort? Ce n'est donc point la chose, c'est l'usage qu'on en fait, qui mérite la louange ou le blâme. C'est ainsi que les richesses bien employées procurent le salut, mal employées procurent la ruine de ceux qui les possèdent. Ainsi les cheveux de cette femme, consacrés à l'iniquité, portent un fruit de mort; consacrés à la piété, portent un fruit de vie. Nous voyons ici l'accomplissement de l'oracle du Prophète sur les temps du Messie : « Vous souillerez, c'est-à-dire, vous mettrez au rang des choses

profanes ces lames d'argent de vos idoles, et ces vêtements de vos statues d'or. Sortez d'ici, leur direz-vous. » *Et contaminabis laminas sculptilium argenti tui, et vestimentum conflatilis auri tui : Egredere, dices ei.* Isa. xxx, 22. Quelles sont ces idoles, sinon ce que les hommes préfèrent à tout, et ce dont ils se glorifient? Or, quel n'est pas l'amour des courtisannes pour leurs cheveux! Comme elles sont fières de leur beauté! Ces idoles, Madeleine les a souillées en ce jour, en essuyant avec sa chevelure la poussière des pieds de Jésus; elle a immolé au Seigneur les abominations des Egyptiens en sacrifiant ses cheveux, qui étaient comme un dieu pour elle.

Quand un roi a quitté la vie, c'est un usage à la cour de traîner par terre les étendards en signe de deuil et d'affliction. C'est ce qu'a fait Madeleine, quand le démon, qui était son roi, sortit de son cœur : l'étendard de ce roi infâme, je veux dire sa chevelure, dont elle étalait les charmes pour appeler à elle les satellites du diable, elle l'abaissa et le traîna par terre aux pieds de Jésus-Christ.

Elle va plus loin : elle baise ces pieds adorables et les oint de parfum. D'ordinaire c'est la tête, et non les pieds, souillés par la poussière et la boue, que l'on parfume. Mais cette femme se regarde comme indigne de toucher de ses mains impures ce chef sacré, et considérant en même temps la dignité de ces pieds, ce sont eux, non la tête, qu'elle choisit pour y verser son parfum, pour y imprimer ses lèvres. Enflammée du feu de l'amour divin, avec quelle tendresse, avec quelles délices elle les baise! Elle n'avait pas lu encore ce que dit Isaïe des prédicateurs de la nouvelle alliance : « Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui évangélisent la paix, qui annoncent la bonne nouvelle! » Mais déjà elle pressentait dans son cœur qu'ils étaient beaux ces pieds qui tant de fois s'étaient fatigués à la recherche des pécheurs. Eh quoi, dit-elle, je ne baiserais point ces pieds qui m'ont amené au bercail des justes, moi brebis errante, que les bêtes féroces allaient dévorer? Je ne baiserais point les pieds de celui qui m'a supportée avec tant de patience, attendue avec tant de miséricorde, appelée avec tant de bonté, reçue avec tant d'amour, et délivrée des

étreintes de l'infernal dragon? Ah! c'est trop peu d'arroser ses pieds de mes larmes, de les essuyer de mes cheveux; je voudrais, s'il m'était permis, les laver de mon sang, les essuyer avec les fibres de mon cœur. C'est par ces larmes, non par ses paroles, qu'elle plaida sa cause auprès du juste Juge. Car, dit un saint, si la prière apaise Dieu, les larmes lui font violence; si la prière est un parfum, les larmes sont un aiguillon. Les pleurs de la pénitence ont une voix qui frappe l'oreille du Seigneur; autrement le Prophète n'aurait pas dit: « Que vos oreilles, ô mon Dieu, entendent mes larmes. » *Auribus percipe lacrymas meas.* Ps. XXXVIII. Que n'ont pas obtenu les larmes d'Ezéchias lorsque, se tournant du côté de la paroi de son lit, il pleura amèrement? Telles sont les larmes avec lesquelles Madeleine arrosa les pieds du Sauveur, et lava les souillures de son âme.

Toutefois, mes frères, que nul ne s'imagine que cet insigne bienfait de notre Seigneur Jésus-Christ ait été réservé pour Madeleine seule. Le champ de la divine miséricorde est ouvert à tous ceux qui savent, comme elle, se rendre Dieu favorable. Mais comment, direz-vous, puisque le Sauveur règne aujourd'hui dans le ciel, où les lèvres humaines ne sauraient l'atteindre, comment lui rendre un hommage semblable? Voici la manière. Sans doute il est remonté au ciel; mais il a laissé sur la terre ses pieds, et il les présente à nos pieux offices. Et quels sont les pieds du Seigneur, sinon ceux qui paraissent les plus petits de tous, les pauvres, auxquels lui-même donne ce nom lorsqu'il dit: « Ce que vous avez fait à l'un de ces petits, c'est à moi que vous l'avez fait? » *Quod uni ex his minimis meis fecistis, mihi fecistis.* Lors donc que vous voyez un pauvre et que vous êtes touchés de compassion pour lui, vous lavez de vos larmes les pieds de Jésus. Si vous employez les biens qui surabondent dans votre maison à soulager son indigence, vous avez essuyé avec vos cheveux les pieds de Jésus; car les cheveux, qui ne sont pas nécessaires à la vie, figurent le superflu de nos biens. Enfin vous baisez les pieds de Jésus lorsque, avec une affection toute maternelle, vous prenez soin des pauvres, et les nourrissez comme vos propres enfants; car c'est le propre des pères et des mères de baiser leurs

enfants, surtout dans leurs tendres années; et les pauvres ressemblent à ces enfants, puisqu'ils ne peuvent pourvoir eux-mêmes à leurs besoins et qu'il leur faut une assistance étrangère. Voilà comment nous pourrons imiter les pieux offices rendus au Sauveur par cette pécheresse.

II.

« Ce que voyant le Pharisien qui l'avait invité, il dit en lui-même : Si cet homme était prophète, » etc. Nous trouvons ici l'accomplissement de la parole du Seigneur à Samuel : « L'homme voit ce qui paraît au dehors; mais Dieu regarde le cœur. » *Homo videt ea quæ foris patent, Dominus autem intuetur cor.* I Reg. XVI. A l'exemple du vulgaire, le Pharisien ne considérait que la vie antérieure de la pécheresse, et la condamnait; mais notre Seigneur, dont Isaïe avait dit longtemps d'avance : « Il ne jugera point selon le rapport des yeux, il ne condamnera point selon le rapport des oreilles; mais il jugera les pauvres dans la justice, » *Isa.* XXVIII; notre Seigneur, dis-je, regardait le cœur de Madeleine tout rempli de charité, d'humilité, de douleur, et celle que le monde accusait, lui, le scrutateur des reins et des cœurs, il la louait ouvertement.

Un autre tort du Pharisien, c'était de regarder comme contraire à la justice et à la sainteté le contact d'un pécheur, surtout d'un pécheur pénitent, comme si une âme pure eût pu en être souillée. La vaine et feinte religion de ces hommes en était venue à ces minuties; attentive aux regards des hommes et avide de leurs applaudissements, elle négligeait la piété intérieure et n'avait de souci que pour ce qui éclate au dehors. Ce Pharisien me paraît ressembler beaucoup à celui qui s'enflait d'orgueil en se comparant au Publicain; non moins superbe, ni moins présomptueux, celui de notre évangile s'enorgueillissait aussi par la comparaison qu'il faisait de lui-même avec la pécheresse. Notre Seigneur répond à ses pensées avec une sagesse, une habileté si admirable, qu'il trouve le moyen de lui dire sans l'offenser que la pécheresse, objet de ses mépris, est plus juste que lui : « Simon, j'ai quelque chose à vous dire. Il répondit : Maître, dites.

Un créancier avait deux débiteurs, » etc. Une oreille délicate a besoin de ces détours et de ces paraboles pour entendre la vérité. C'est ainsi que Nathan mit de telle sorte sous les yeux de David son adultère, que le roi parut, non pas recevoir un reproche du prophète, mais s'accuser lui-même de son crime. « Un créancier, dit Jésus, avait deux débiteurs; l'un lui devait cent deniers, et l'autre cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi payer leur dette, il la leur remit à tous deux : lequel l'aimera davantage? Simon répondit : Celui, je pense, auquel il a le plus remis. Jésus lui dit : Vous avez bien jugé. Et se tournant vers la femme, » etc. Remarquez, mes frères, la bonté et la miséricorde du Sauveur. Cette femme, craignant de rencontrer son regard, s'était approchée par derrière; mais celui qui ne se détourne pas des humbles de cœur tourne vers elle son visage. Moïse désirait contempler la face du Seigneur, et il ne le vit que par derrière; cette pécheresse s'approche par derrière, et le Seigneur lui montre son visage. « Se tournant vers elle, Jésus dit à Simon : Voyez-vous cette femme? Je suis entré dans votre maison, et vous ne m'avez pas donné d'eau pour laver mes pieds; elle, au contraire, a arrosé mes pieds de ses larmes et les a essuyés avec ses cheveux. Vous ne m'avez point donné de baiser; mais elle, depuis qu'elle est entrée, n'a point cessé de me baiser les pieds. Vous n'avez point versé de parfum sur ma tête, et elle a répandu ses parfums sur mes pieds. » Cette énumération des pieux offices que Jésus a reçus de Madeleine me remplit de consolation. En entendant un Dieu parler ainsi, je comprends de quel œil cette bonté infinie contemple les bonnes œuvres de ses fidèles serviteurs, puisqu'il se plaît à en relever toutes les circonstances et jusqu'aux moindres détails, montrant par là que rien ne restera sans récompense. De même, au jugement dernier, au lieu de mentionner sous un seul chef toutes les œuvres de miséricorde par lesquelles nous soulageons le prochain, il les détaillera et les récompensera chacune en particulier : « J'ai eu faim, dira-t-il, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire, » etc. Ainsi, mes frères, de même que saint Paul excite les Corinthiens à la pratique des vertus par l'espérance de la résurrection, je vous

exhorte de même à la ferveur par ce motif, que vous aurez dans le ciel un juste appréciateur de vos bonnes œuvres; il ne sera pas besoin qu'un avocat prenne en main votre cause et fasse valoir vos mérites en sa présence : lui-même se plaira à les mettre en lumière, sans oublier le moindre détail, la moindre circonstance favorable.

Quel est donc le but que se propose le Sauveur en énumérant ainsi les pieux offices de Madeleine? Il veut en conclure d'abord que cette pécheresse condamnée par le Pharisien est plus sainte que lui, puisqu'elle a une charité plus grande : la preuve en est que Jésus n'a rien reçu de lui qu'une place à sa table, tandis que cette femme lui a donné toutes les marques du plus ardent amour. Ainsi, de l'excellence des œuvres il conclut celle de la charité, et de l'excellence de la charité celle de la sainteté.

Mais une difficulté sérieuse s'élève à ce sujet. Après avoir proposé la parabole des deux débiteurs dont l'un devait plus et l'autre moins, notre Seigneur ajoute : « C'est pourquoi, je vous le dis, beaucoup de péchés lui ont été remis parce qu'elle a beaucoup aimé; mais celui à qui on remet moins, aime moins. » La conclusion semble renversée. Car si, des deux débiteurs, celui-là aime davantage à qui il a été remis davantage, ne fallait-il pas conclure que cette femme, qui avait reçu le pardon de beaucoup de fautes, aimait beaucoup, de telle sorte que la rémission d'une dette plus grande fût la cause d'un plus grand amour? Notre Seigneur, au contraire, présente cet amour plus grand comme la cause de son pardon : « Beaucoup de péchés, dit-il, lui ont été remis parce qu'elle a beaucoup aimé. » Les théologiens répondent sans peine à cette difficulté, que la charité, comme la grâce divine d'où elle découle, précède et suit tout ensemble la justification de l'homme. Ce qui, avec des causes diverses, est incontestablement possible. Mais cette explication philosophique est trop subtile pour être comprise du peuple; nous allons en essayer une autre à la portée de tous. Il est nécessaire pour cela que nous rappellions ce qui précède la justification de l'homme; cette connaissance est d'ailleurs fort utile, pour ne pas dire nécessaire à ceux qui se sont convertis à Dieu, ou qui désirent se convertir.

Le premier acte de la justification est un mouvement de la foi présentant à l'homme Dieu comme un Juge équitable qui rendra à chacun selon ses œuvres, récompense ou châtiment; ou bien comme un Souverain irrité contre les méchants, mais, grâce aux mérites de Jésus-Christ, favorable et propice aux pécheurs qui se repentent. Cette foi, par l'excitation de l'Esprit-Saint qui prépare l'âme à la grâce, fait naître d'abord la crainte, inspirée par la pensée du jugement et le souvenir du péché commis. A la crainte succède l'espérance, qui a sa source dans la considération de la divine miséricorde et des mérites de Jésus-Christ : l'âme espère, au nom des mérites du Sauveur et de son sang versé, obtenir le pardon de ses fautes et recouvrer la grâce de Dieu qu'elle à perdue. L'espérance est accompagnée d'un commencement de charité pour ce Dieu qui nous a aimés ainsi, malgré nos crimes, et nous a mérité la grâce au prix de tant de souffrances. Cet amour engendre aussitôt la douleur, lorsque le pécheur considère toutes les fautes par lesquelles il a offensé celui qui l'a créé, qui l'a racheté, qui l'a délivré de la tyrannie du démon. Avec la douleur et la détestation du péché, se forme dans l'âme un ferme propos d'éviter à l'avenir un si grand mal, une cause si amère de remords. Enfin, à peine ce propos est-il formé, à peine avons-nous conçu la résolution sincère de servir Dieu désormais de tout notre cœur et de toutes nos forces, que la grâce céleste descend en nous, et nous rend, de coupables que nous étions, justes et amis de Dieu. Telle est la suite des actes qui amènent la justification.

Revenons maintenant à l'espérance, dont nous avons parlé plus haut. Autant qu'il est en elle, elle engendre l'amour de celui par qui nous vient le salut espéré et le pardon de nos fautes, l'amour de Jésus-Christ, l'auteur de notre salut, et l'Agneau qui ôte le péché du monde; et plus l'Esprit divin donne de force à l'espérance, plus elle nous enflamme d'amour pour Jésus-Christ. Or, cette espérance était très-vive dans le cœur de Madeleine, et par conséquent elle fit naître dans son cœur le plus ardent amour pour le Sauveur dont elle attendait un si grand bienfait. Ainsi, d'une part, la charité suivit la rémission des péchés (car elle aima

beaucoup, puisque beaucoup de fautes lui furent pardonnées); et, d'autre part, elle la précéda, parce que Madeleine espérait fermement qu'ils lui seraient remis. En effet, la confiance que l'on a de posséder un bien affecte l'âme presque autant que la possession elle-même, et ne lui inspire guère moins de joie. Madeleine aima donc beaucoup lorsqu'elle eut entendu de la bouche de notre Seigneur cette parole de joie et d'allégresse : « Vos péchés vous sont remis ; » et elle aima beaucoup même avant cette parole, parce qu'elle avait une ferme espérance que ses péchés lui seraient remis. C'est ce que le Sauveur a clairement marqué lorsqu'il dit : « Votre foi vous a sauvée, allez en paix. » Par la foi, elle crut que Jésus lui pardonnerait ses crimes, et parce qu'elle le crut, elle espéra, et parce qu'elle l'espéra, elle aima l'auteur d'un si grand bienfait. Voilà la pensée que notre Seigneur a voulu exprimer à la fin de la parabole des deux débiteurs, le reste étant assez clair pour qu'il le laissât deviner à ses auditeurs.

Un verset d'un Psaume de David confirme cette explication : « J'ai aimé, dit ce saint roi, parce que le Seigneur exaucera la voix de ma prière. » *Dilexi, quoniam exaudiet Dominus vocem orationis meæ.* Ps. CXIV. « J'ai aimé, » dit David ; et pourquoi aimez-vous? Est-ce parce que vous avez reçu de Dieu quelque bienfait? Parce que, répond-il, le Seigneur exaucera la voix de ma prière, c'est-à-dire, parce que j'ai conçu dans mon cœur cette ferme espérance, que chaque fois que j'invoquerai le Seigneur, il exaucera ma prière, et ce sentiment fait naître en moi autant d'amour pour lui que si déjà j'étais en possession de ses bienfaits. Le Psalmiste marque dans un autre endroit la fermeté de son espérance : « Sachez, dit-il, que le Seigneur a glorifié son pieux serviteur. » *Scitote quoniam mirificavit Dominus sanctum suum,* Ps. IV. En quoi l'a-t-il glorifié? De quel bienfait, de quelle faveur l'a-t-il honoré? David ajoute aussitôt : « Le Seigneur m'exaucera lorsque je crierai vers lui. » *Dominus exaudiet me cum clamavero ad eum.* Ibid. Y a-t-il pour moi une gloire plus grande que d'être à ce point l'objet des faveurs et de la miséricorde du souverain Maître de l'univers, que je puis compter

sur son secours, non pas une fois ou deux, mais autant de fois que je l'implorerai? Ce Dieu de bonté, comment ne pas l'aimer, ne pas l'honorer, ne pas célébrer perpétuellement ses louanges? Ce sentiment est exprimé ailleurs plus clairement encore : « Vous m'élèverez au-dessus de mes persécuteurs, vous m'arracherez au pouvoir du méchant : c'est pourquoi je vous glorifierai parmi les nations, Seigneur, et je chanterai des cantiques à la gloire de votre nom. » *Ps.* XVII, 52, 53. Vous voyez comment l'espérance de bienfaits attendus excitent la louange et la charité. Ainsi Madeleine brûla d'amour pour notre Seigneur, non-seulement quand elle sut que ses péchés étaient pardonnés, mais dès qu'elle eut l'espoir qu'ils le seraient. Il n'y a en cela rien d'étonnant; nous voyons tous les jours que l'espérance d'un bien à venir produit actuellement l'amour et la joie.

Ces considérations, mes frères, nous amènent à conclure que tous les pieux fidèles sont tenus à un double titre d'aimer Jésus-Christ : le premier est que des fautes leur ont été pardonnées; le second est que, s'ils retombent dans le péché, le même pardon les attend encore, pourvu qu'ils aient le même repentir. Car celui qui a donné à ses disciples le commandement de pardonner septante fois sept fois, ne saurait manquer de faire lui-même ce qu'il a ordonné aux autres. Ce passage nous révèle une autre raison d'aimer Dieu, c'est qu'il se comporte si libéralement envers ses élus que toute chose tourne à leur avantage, même leurs fautes, dit saint Augustin. Car lorsque, revenus au Seigneur, ils ont abandonné la voie du péché, le souvenir de leurs fautes passées fait naître en eux l'humilité, la reconnaissance, une douleur salutaire, une exacte vigilance sur eux-mêmes : ce qu'il y a de plus funeste et de plus pernicieux devient ainsi une occasion de piété et de vertu. C'est ce qui arriva à Madeleine, pour laquelle ses innombrables crimes furent comme un aiguillon à la charité. Cet aiguillon presse de la même manière tous ceux qui, après de longs égarements, miséricordieusement appelés du Seigneur et retablis dans sa grâce, conservent jusqu'à la fin la foi et la piété. Ajoutons qu'une semblable espérance ne doit encourager personne à demeurer dans le péché, puisque nul n'est certain

que Dieu l'appellera et lui viendra en aide avec cette grâce surabondante, et que, si tous doivent l'espérer, la persévérance dans le péché rend chaque jour ce bienfait plus incertain.

Ce passage a donné lieu à une autre difficulté dont saint Augustin s'occupe longuement. Comme notre Seigneur dit que Madeleine a beaucoup aimé parce que beaucoup de péchés lui ont été pardonnés, et que celui-là aime moins, à qui on a moins remis, ne pourrait-on pas s'autoriser de ces paroles pour pécher davantage, afin que, ayant reçu un pardon plus considérable, on aime aussi davantage. Il est donc à craindre que des hommes adonnés à leurs passions ne répètent la maxime perverse rapportée par saint Paul au chapitre troisième de son Epître aux Romains : « Faisons le mal, afin qu'arrive le bien. » *Faciamus mala, ut veniant bona.* Voici quel serait leur raisonnement : Celui à qui il a été moins remis, aime moins, et celui à qui il a été remis davantage, aime davantage; or, aimer plus vaut mieux qu'aimer moins; il faut donc pécher beaucoup pour devoir beaucoup, et, ayant reçu le pardon de plus de fautes, aimer Dieu davantage. Saint Augustin répond très-bien que celui que la grâce divine a prévenu pour l'empêcher de faire beaucoup de fautes ne doit pas à Dieu moins d'amour que celui à qui beaucoup de fautes ont été pardonnées. « Voici, dit-il, un pécheur humble et suppliant, couvert d'épines comme le hérisson, et timide comme le lièvre : le rocher, c'est-à-dire le Christ, sera son refuge. *Petra refugium erinaciis.* Ps. CIII. Un autre, par la permission de Dieu, n'a pas commis beaucoup de fautes. Que le premier rende grâces à Dieu de son pardon, que le second lui rende grâces de sa miséricorde. Tu n'as pas commis l'adultère dans cette vie pleine de ténèbres? Ecoute ce que te dit le Seigneur ton Dieu : Je te conduisais par la main, je te conservais, pour que tu ne fusse pas adultère. La séduction a fait défaut, et c'est moi qui l'ai écartée. Tu as entendu peut-être la voix du séducteur, trouvé un temps, un lieu favorable? Je t'ai effrayé pour réprimer ton consentement. Reconnais donc la grâce de celui à qui tu dois de n'avoir pas péché. L'autre me doit le pardon, tu me dois l'innocence. Car il n'est pas de péché commis par un

homme où un autre homme ne puisse tomber. » Puis le saint docteur confirme cette doctrine par l'exemple d'Abimélech, roi de Palestine, que Dieu, quoiqu'il fut païen, empêcha de déshonorer la femme d'Abraham. Le prince avait le dessein d'épouser Sara; le Seigneur l'en ayant repris, il répondit que son intention était pure, et qu'il l'avait crue, non la femme, mais la sœur d'Abraham. « Je sais, dit le Seigneur, que ton intention était pure; c'est pourquoi je t'ai empêché de m'offenser. » *Gen.* xxx. Voilà donc un roi idolâtre que Dieu préserve du péché. Dieu n'est donc pas moins miséricordieux quand il nous préserve du mal, que quand il nous pardonne le mal que nous avons fait. Sans doute la sincère pénitence est digne de louange, mais l'innocence l'est plus encore, et il vaut bien mieux n'avoir jamais commis de fautes que d'en avoir reçu le pardon.

Ainsi, mes frères, nous sommes tous redevables à Dieu, soit qu'il nous ait pardonné nos fautes, soit qu'il nous ait préservés d'en commettre. Le mal que nous n'avons pas fait, pensons qu'il nous l'a remis; c'est le conseil que donne saint Augustin dans une lettre adressée à des vierges : afin que tous, aimant Dieu ici-bas plus que tout le reste, nous méritions d'arriver à la plénitude de la charité qui n'existe que dans le ciel. Daigne nous en faire la grâce notre Seigneur Jésus-Christ, à qui l'honneur et l'empire aux siècles des siècles! Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

LA FÊTE DE SAINT JACQUES, APOTRE.

1° EXPLICATION DE L'ÉVANGILE. — 2° DÉVELOPPEMENT DU TEXTE.

Calicem quidem meum bibetis.

A la vérité, vous boirez mon calice. *Matth.* XX, 23.

Nous célébrons aujourd'hui, mes frères, la fête du bienheureux apôtre Jacques, fête solennelle pour nous entre toutes celles des saints apôtres, puisqu'il s'agit du glorieux patron de l'Espagne, notre patrie. Parmi tous les membres du collége apostolique qui eurent l'honneur d'accompagner le Sauveur du monde pendant sa vie mortelle, il fut choisi par la Providence divine pour venir en Espagne et y jeter la semence de la foi; c'est à l'Espagne encore qu'il daigna, après avoir quitté la terre, laisser ses restes vénérables, comme pour couvrir de son auguste présence et défendre contre l'ennemi ceux que sa céleste doctrine avait gagnés à la foi. Oui, il s'est montré notre ami, cet apôtre qui abandonna sa propre patrie, la Judée, pour honorer l'Espagne de sa prédication et de son tombeau. Il ne faut pas douter non plus qu'il possède une grande puissance dans le ciel où il règne aujourd'hui, puisqu'il a mérité sur la terre les faveurs du Fils unique de Dieu. C'est lui, avec Jean, son frère, et Pierre, le prince des apôtres, que notre Seigneur voulut avoir pour témoins de sa glorieuse transfiguration (*Luc.* IX), ainsi que de la résurrection de la fille du chef de synagogue (*Marc.* V). C'est lui encore, avec Pierre et Jean, que Jésus, à l'heure de ses souffrances et de ses humiliations, choisit pour assister à son agonie au jardin des Oliviers. Enfin, ce n'est pas pour lui une faible gloire d'avoir ceint la couronne du martyre le premier d'entre les apôtres, de s'être offert le premier au Seigneur comme un holocauste vivant, et d'avoir répondu par sa mort à la mort que le Sauveur du monde

daigna souffrir pour tous, en donnant vie pour vie, sang pour sang. Ce grand apôtre est maintenant notre patron : prenons garde qu'après l'avoir eu pour défenseur, il ne devienne notre accusateur au jour du jugement, comme Jésus-Christ le dit de Moïse à l'égard des Juifs : « Moïse, en qui vous espérez, sera contre vous. » *Est Moyses qui accusat vos, in quo vos speratis.* Joan. v, 45. Les saints, qui protégent les bons et les justes, sont les adversaires des méchants et des impies.

Au reste, l'évangile de ce jour, qui relate la demande adressée au Sauveur par Jacques et Jean, son frère, n'est pas entièrement à leur gloire. On y trouve une juste matière de louange, mais aussi une matière de blâme; l'une se rapporte à la gloire de Dieu, l'autre à l'infirmité de la nature humaine. Nous parlerons de l'une et de l'autre, après avoir humblement imploré le secours d'en haut par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Vous savez déjà, mes frères, que Pierre et André, son frère, furent les premiers appelés par notre Seigneur à la dignité d'apôtres, et qu'ils étaient, lorsque Jésus les rencontra, occupés à tendre leurs filets sur la mer de Galilée. Lorsqu'il se les fut attachés, le Sauveur, s'avançant un peu plus loin, vit deux frères, Jacques et Jean, avec leur père Zébédée, raccommodant leurs filets, et il les appela. A l'instant, quittant leurs filets et leur père, ils le suivirent. Admirable vocation! Quoi de plus bas que le métier de pêcheurs, et surtout de pêcheurs obligés de raccommoder eux-mêmes leurs filets? Quoi de plus sublime dans l'Eglise que la dignité apostolique? Et cependant ce sont des pêcheurs que le Sauveur daigne appeler aux sublimes fonctions d'apôtres, afin de faire éclater la vérité de cette parole du Sage : « Il est aisé à Dieu d'enrichir tout d'un coup celui qui est pauvre. » *Facile est in oculis Dei subito honestare pauperem.* Eccli. xi, 23. Et de cette autre : « Il tire de la poussière celui qui est dans l'indigence, et le pauvre de son fumier, pour le placer avec les princes, avec les princes de son peuple. » *Suscitans a terra inopem, et de stercore erigens pauperem : ut collocet eum cum principibus, cum principibus populi sui.* Ps. cxii, 7, 8. Ne cherchez pas la raison de

cette vocation ailleurs que dans la volonté libérale de Dieu, comme notre Seigneur le dit lui-même : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais moi qui vous ai choisis. » *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.* Joan. xv, 16 : afin que personne ne trouve en lui-même de quoi se glorifier.

La mère de ces deux disciples, femme de Zébédée et sœur de la très-sainte Vierge, s'appelait Marie Salomé, c'est-à-dire fille de Salomé : c'est elle qui, avec Marie-Madeleine et Marie, mère de Jacques, vint de grand matin au sépulcre avec des aromates pour embaumer le corps du Seigneur (*Marc.* xvi, 1). Cette femme voyant que ses fils avaient été appelés des premiers par Jésus, et lui étaient d'ailleurs unis par les liens du sang, vint demander au Sauveur de les mettre tous deux à la tête de son royaume, dont elle se faisait, comme tous les Juifs, de grossières idées, et de donner à l'un le siége à sa droite, à l'autre le siége à sa gauche. Tel est l'honneur que cette mère, poussée par ses enfants et aveuglée par l'amour maternel, briguait pour deux apôtres occupés naguère encore, avec leur père Zébédée, à reparer des filets en lambeaux.

Afin que nous comprenions la raison et le principe de cette demande, disons quelques mots de l'ambition qui fait tant de ravages parmi les hommes.

I.

C'est un fait incontestable, mes frères, que l'amour de l'honneur et de la gloire tient une des premières places parmi les passions du cœur humain. L'homme dont la civilisation a adouci les mœurs comme celui qui est resté sauvage et cruel, l'homme qui occupe les rangs les plus élevés dans la société, comme l'homme obscur et inconnu, l'homme vertueux enfin comme celui qui est couvert de crimes, tous se sentent épris d'un immense désir de gloire. La meilleure preuve de cette assertion, c'est que, malgré l'attachement naturel que chacun a pour sa vie, on en a vu un grand nombre préférer la mort à la perte de l'honneur, à la honte. Selon l'opinion des théologiens, le vice de la nature déchue ne se manifeste nulle part avec autant de violence que dans les désirs

charnels ; et cependant la plupart des femmes ne triomphent-elles pas de ces désirs par l'amour plus fort encore de l'honneur et de la réputation? Sans doute, on ne voit que trop d'hommes grossiers préférer à l'honneur l'utilité et le plaisir ; mais le sentiment de la gloire a toute sa force dans les âmes nobles et bien cultivées. Rappelez-vous ce que les historiens nous racontent d'Alexandre-le-Grand, de Scipion et de quelques autres personnages célèbres, qui, pour éviter la honte d'une tache imprimée à leur nom, ont repoussé des jouissances coupables. Le grand Pompée, au rapport de Plutarque, abusait dans sa maison de la femme de son affranchi ; et une fois en campagne contre le roi Mithridate, il refusa de toucher une seule femme, quelque fût sa beauté, et renvoya à leurs parents ou à leurs maris toutes les prisonnières que la victoire fit tomber entre ses mains.

Après avoir constaté qu'il existe en nous un profond amour de la gloire et montré jusqu'où il va, il n'est pas inutile de rechercher pourquoi le divin Auteur de la nature a gravé ce sentiment dans nos cœurs. Disons de suite que c'est pour une raison de la plus haute sagesse. Car le désir de l'honneur, et, ce qui en est la suite, la haine de l'infamie, sont un aiguillon puissant, soit pour nous porter à la pratique de la vertu, soit pour nous détourner du vice. Le très-sage Créateur de l'univers a vu que la vertu a souvent pour compagnes le travail et la difficulté, choses que les hommes évitent avec soin, et que le vice a souvent pour compagnon le plaisir, que les hommes recherchent avec ardeur. Afin donc que nous ne fussions pas éloignés de la vertu par la difficulté, ni entraînés vers le mal par le plaisir, il a placé dans la vertu l'honneur et la gloire, dont il avait gravé l'amour au fond de nos cœurs; dans le vice la honte et l'infamie, pour lesquelles il avait mis en nous une vive horreur. Et ainsi se vérifie le mot de Sénèque : « La honte en retient un plus grand nombre que la bonne volonté. » Assurément la seule crainte de Dieu devrait suffire pour nous porter au bien et nous détourner du mal ; mais Dieu, qui a autant d'amour pour la vertu que de haine pour le vice, a mis autour de la première non-seulement un mur, mais un avant-mur, afin que ceux qui se soucieraient peu de la divi-

nité fussent retenus dans le devoir au moins par la crainte de l'infamie. C'est par un dessein semblable, quoique dans un but bien différent, que le Prince de ce monde, voulant entraîner les hommes au culte des idoles, culte qui n'avait par lui-même aucun attrait sensible, y mêla de honteuses voluptés et de grossiers plaisirs, afin que les hommes, attirés par cette amorce, préférassent à la vraie religion des cérémonies impies et licencieuses. Ce qu'a fait l'ennemi du genre humain pour porter les hommes à l'idolâtrie, Dieu l'a fait en sens inverse pour les détourner du péché, en plaçant la gloire dans la vertu, la honte dans le crime. Les médecins aussi imitent en quelque manière cette conduite : rencontrent-ils un malade dégoûté des aliments qui lui seraient utiles, et avide de ceux qui lui sont nuisibles, ils mêlent les premiers aux derniers, afin que le malade, en prenant ce qui peut lui nuire, prenne aussi ce qui pourra le sauver.

Au reste, que l'honneur et la gloire appartiennent à la vertu, c'est ce qu'enseignent toutes les écoles de philosophie, c'est ce qui est conforme au sens naturel. Il est certain, en effet, que l'honneur, la louange, la gloire et le respect sont dus aux choses les plus excellentes. Or, y a-t-il ici-bas quelque chose de plus noble et de plus excellent que la vertu? Que la honte, au contraire, que l'ignominie et le mépris soient dus au vice, c'est aussi ce que proclame le bon sens. Car si la gloire appartient aux choses excellentes, il est évident que l'infamie et la honte reviennent aux choses viles, telles que sont les vices. — D'où l'on voit que c'est avec une souveraine sagesse que Dieu, l'ami des vertus, a gravé dans nos cœurs ces deux sentiments, l'honneur et la honte.

Et nous, quelle est notre conduite? Quel usage faisons-nous de ces bienfaits de Dieu? Nous en usons comme de beaucoup d'autres dons du Créateur, accordés à l'homme pour la vertu et la piété, et que notre perversité fait servir au crime. Dans tout ce qui est gravé et imprimé au fond de notre cœur, nous pouvons apercevoir un bienfait divin; et nous, abusant de ces principes naturels qui ont été mis en nous pour notre salut, nous courons follement à notre perte. La colère, le désir, l'espérance, la crainte,

la douleur, le plaisir, et autres affections du même genre, qui échauffent ou refroidissent le cœur, l'excitent ou l'apaisent, le dilatent ou le resserrent, en un mot le disposent et l'agitent d'une certaine manière, nous ont été données pour que, repoussant ce qui est nuisible et cherchant ce qui est utile, nous conservions l'ordre de la nature; nous, au contraire, nous faisons servir tout cela au crime et au malheur de notre vie. Et plus sont excellents les dons que nous avons reçus, plus il y a de malheur à en abuser. Dieu nous a donné la raison, qui nous distingue des bêtes et nous rapproche de la nature divine; et nous, appliquant cette raison à différents objets, nous enfantons des crimes dont la monstruosité nous met au-dessous des bêtes. Nous avons reçu de Dieu un esprit naturellement religieux, qui nous porte à reconnaître dans ses œuvres cette nature divine supérieure à la nôtre, cette providence qui prend soin du genre humain, et à lui rendre de chastes et pieux hommages; or il est arrivé, par l'aveuglement des hommes, que cet instinct a été la source de l'idolâtrie et de tous les crimes qui l'accompagnent, laquelle, répandue parmi toutes les nations de la terre, les tint pendant des siècles plongées dans les ténèbres et l'ombre de la mort. Enfin, pour ne pas multiplier inutilement les exemples, il n'est rien de ce que la nature a mis en nous qui ne puisse servir ou bien à la conservation du corps, ou bien à la culture de l'âme; et nous, le plus souvent, nous faisons servir ces bienfaits divins à notre perte et à notre ruine.

On voit par là ce qu'il faut penser de l'amour de l'honneur. De même que le sentiment religieux gravé par la nature dans tous les cœurs a conduit quelques hommes corrompus, non au culte du vrai Dieu, mais à l'idolâtrie, ainsi l'amour de l'honneur qui devait trouver son objet dans la pratique de la vertu, l'a cherché dans les biens terrestres, la richesse, la puissance, un nombreux domestique, un immense patrimoine, des meubles rares et élégants. Ceux qui possèdent ces biens, fussent-ils les plus criminels des hommes, on les appelle illustres; ceux que la pauvreté accable, fussent-ils ornés de toutes les vertus, on les appelle malheureux. C'est ainsi, mes frères, qu'on a placé l'honneur dans la

richesse, la honte dans la pauvreté; la perversité du cœur humain et l'abus des dons de Dieu ont été jusque-là.

Aussi est-il arrivé ici ce qui arrive en beaucoup d'autres choses, dont les unes sont vraies et les autres fausses. Il y a un or qui est véritable, et un or qui n'en a que l'apparence; il y a des pierres vraiment précieuses, et d'autres qui en imitent la beauté, sans en avoir la valeur. De même il y a un honneur véritable et un faux honneur : le véritable, c'est celui que donnent la vertu et les belles actions; le faux, c'est celui qu'on attache à des choses vaines et futiles. De là cette parole d'un grand historien : « La gloire que donne la richesse ou la beauté, dit Salluste, est fragile et périssable; mais la vertu brille d'une immortelle splendeur. » Les richesses ne sont-elles pas souvent le partage d'hommes couverts de crimes, lesquels, fussent-ils plus opulents que Crésus, ne méritent pas d'être honorés. Au contraire, ceux qui pratiquent la piété et la vertu, fussent-ils plus pauvres que Lazare le mendiant, sont dignes des plus grands honneurs. Et c'est pourquoi les rois de la terre, et le monde chrétien tout entier, célèbrent et honorent l'apôtre saint Jacques, et entourent de vénération ses restes sacrés, non parce que cet humble disciple et fidèle imitateur de Jésus-Christ pauvre a possédé les biens de la fortune, mais parce qu'il fut riche en sainteté et en vertu. Ce sont là les véritables richesses auxquelles est dû le véritable honneur.

II.

Pour en revenir à notre sujet, nos deux disciples, qui n'avaient encore fait que peu de progrès à l'école du Sauveur, et ne savaient guère mieux que la foule distinguer du faux honneur l'honneur véritable, demandèrent à Jésus d'être assis, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, dans son royaume qu'ils se représentaient comme un royaume terrestre. Notre Seigneur leur répondit : « Vous ne savez ce que vous demandez. » *Nescitis quid petatis.* Et ils l'ignoraient en effet ces hommes qui, n'ayant aucune idée de la gloire solide et véritable, ambitionnaient une dignité et une gloire vulgaire.

Cette réponse du Sauveur, mes frères, pensons que c'est à nous qu'elle est adressée, à nous qui souffrons du même mal, qui sommes le jouet de la même illusion. Négligeant ce qui est la matière de l'honneur véritable, je veux dire la vertu, nous sommes épris du faux honneur, puisque nous poursuivons si avidement les vains leurres de la fortune. Et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que cette erreur est si enracinée en nous, que si Dieu nous donnait le choix entre les biens auxquels est attachée la fausse gloire et ceux qui procurent la gloire véritable, nous prendrions les premiers, c'est-à-dire, les richesses terrestres et périssables, plutôt que la piété et la vertu, qui demeurent pour la vie éternelle. Quoi de plus indigne, quoi de plus révoltant que de voir des hommes doués de raison et avides de gloire, préférer la gloire fausse et mensongère à celle qui est véritablement digne de ce nom? Si quelqu'un venait nous raconter que sous l'Equateur habitent des hommes assez barbares et assez stupides pour préférer à l'or véritable un or faux, aux vraies perles celles qui n'en ont que l'apparence, qui ne se rirait d'une pareille folie? Telle est cependant, malgré nos prétentions à la piété et à la sagesse, telle est notre conduite; nous tombons dans une folie semblable et bien plus dangereuse quand nous donnons au faux honneur la préférence sur le véritable, quand nous mettons plus d'ardeur à poursuivre le mensonge que la réalité, quand enfin nous parcourons la terre et la mer et exposons notre vie pour des biens trompeurs, refusant de faire un pas pour l'amour de la vertu. Malheureux, que faites-vous? Que cherchez-vous? Que désirez-vous si avidement? Je suis enflammé, dites-vous, du désir de l'honneur et de la gloire. Comprenez donc que la véritable gloire est celle qui accompagne la vertu, la sainteté, la piété; c'est celle qui vous fera honorer en cette vie et dans l'autre, devant Dieu et devant les hommes. Un immense patrimoine, un magnifique palais, un grand nombre de serviteurs et de chevaux, de riches vêtements, une table somptueuse et tous ces vains hochets de la fortune qui paraissent et disparaissent à chaque instant, ne sauraient vous rendre véritablement digne d'honneur. Car il peut se faire qu'au sein de ce luxe vous ayez une âme

souillée de tous les crimes; il peut se faire que vous soyez impur, adultère, avare, menteur, impudique, parjure, blasphémateur, fils ingrat et mauvais citoyen. Quelle gloire vous donnerait la richesse si tous ces vices, non-seulement vous dépouillaient de la gloire véritable, mais encore vous couvraient de honte et d'infamie?

« Enfants des hommes, s'écrie le Prophète, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti? Jusques à quand aimerez-vous la vanité et chercherez-vous le mensonge? » *Filii hominum, usquequo gravi corde? Ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium?* Ps. IV, 3. La gloire dont nous parlons est tout à la fois vanité et mensonge : vanité, puisqu'elle ne donne aucun bonheur solide; mensonge, parce que, promettant de donner ce bonheur, elle est la source, au contraire, d'une multitude de soucis et de peines. C'est ce qu'indique clairement l'illustre chef et législateur des Hébreux, Moïse. Quoiqu'il eût, pour remplir sa mission, l'assistance du ciel, et que Dieu lui-même le guidât comme par la main, cependant il sentait si bien le poids de sa charge, qu'il demandait au Seigneur de l'en délivrer par la mort : « Pourquoi, dit-il, avez-vous affligé votre serviteur? Pourquoi ne trouvé-je point grâce devant vous? Et pourquoi m'avez-vous chargé du poids de tout ce peuple? Est-ce moi qui ai conçu toute cette grande multitude, ou qui l'ai engendrée, pour que vous me disiez : Portez-les dans votre sein, comme une nourrice porte son petit enfant, et menez-les en la terre que j'ai promise à leurs pères avec serment? Où trouverai-je de la chair pour en donner à un si grand peuple? Ils pleurent et crient contre moi en disant : Donnez-nous de la viande, afin que nous en mangions. Je ne puis porter seul tout ce peuple, parce que c'est une charge trop pesante pour moi. Que si votre volonté s'oppose en cela à mon désir, je vous conjure de me faire mourir, et que je trouve grâce devant vos yeux, pour n'être point accablé de tant de maux. » *Cur afflixisti servum tuum, et cur imposuisti pondus universi populi hujus super me?... Non possum solus sustinere omnem hunc populum, quia gravius est mihi. Sin aliter tibi videtur, obsecro ut interficias me, et inveniam gratiam in oculis tuis, ne tantis afficiar malis.* Num. XI, 11-15.

C'est donc avec raison que notre Seigneur, voyant que ses disciples plaçaient le bonheur et le repos dans l'autorité du commandement, les reprend par cette parole : « Vous ne savez ce que vous demandez. » Vous ne le savez pas, puisque, avides de jouissances terrestres, vous demandez ce qui serait pour vous la matière de peines et de fatigues sans nombre. Vous ne le savez pas, puisque, toujours sous l'empire de la même illusion, vous recherchez une gloire vaine et trompeuse au lieu de poursuivre la véritable. Enfin, vous ne le savez pas, puisque, selon la croyance commune des Juifs, vous vous représentez mon royaume comme un royaume terrestre, où vous désirez occuper les premières places. Or mon royaume, annoncé d'avance par les oracles de tant de prophètes, n'a aucun rapport avec ces biens frivoles et trompeurs dont vous êtes avides; on n'y trouve que les biens véritables et solides, les biens célestes et éternels. Un tel royaume est seul digne de la gloire et de la dignité du Messie. « Vous ne savez » donc « ce que vous demandez, » lorsque vous vous adressez à l'Auteur des biens véritables pour obtenir des biens frivoles et trompeurs.

Mais une erreur en enfante une autre. Ces deux apôtres se trompaient encore en ce qu'ils intervertissaient l'ordre des temps : tout préoccupés de l'avenir, ils ne songeaient pas au présent, d'où dépend l'avenir. C'est la pensée que saint Léon pape exprime en ces termes : « Comprenons que parmi les épreuves de cette vie il faut demander plutôt la patience que la gloire. » Notre Seigneur, voulant ramener ses disciples à l'observation de cet ordre, leur dit : « Pouvez-vous boire le calice que je dois boire? » *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum?* Comme s'il leur disait : Vous devez vous préoccuper du mérite, non de la récompense; du travail, non du repos; du service, non de la primauté; de l'obéissance, non du commandement; enfin du calice de la passion qui se boit en cette vie, non du calice de la félicité qui est réservé pour la vie future. Vous ne savez donc ce que vous demandez, vous qui, par votre prière, renversez l'ordre des temps. Vous vous trompez complètement en pensant que des motifs humains pourront me décider

à vous accorder ce qui n'est dû qu'à la piété et aux mérites. Ce qui n'est d'aucune valeur aux yeux de mon Père ne saurait me toucher. Ce qui me touche, c'est une fidélité et une constance à toute épreuve, qui ne se laisse ni vaincre par le malheur, ni abattre par la souffrance et le danger, et qui est disposée à boire le calice de la passion la plus amère, plutôt que d'offenser les yeux de la Majesté divine. Voilà le calice dont vous devez vous préoccuper : cela vous regarde. Quant aux siéges et aux dignités de mon royaume, il en faut laisser le soin et la répartition au souverain Juge.

D'ailleurs votre demande est tout-à-fait intempestive. « Un discours à contre-temps, dit le Sage, est comme une musique pendant le deuil. » *Musica in luctu importuna narratio.* Eccli. XXII, 6. Quoi! c'est après que je vous ai exposé mes humiliations et mes souffrances, et annoncé que je serais livré aux Gentils, moqué, flagellé, attaché à la croix, afin de vous exciter par mon exemple aux vertus d'humilité et de patience, c'est alors que, contredisant mon enseignement, vous sollicitez les places les plus honorables de mon royaume! Non, vous ne savez ni ce que vous demandez, ni à qui vous le demandez, ni à quel titre vous le demandez, ni enfin en quel temps vous le demandez.

III.

Voulant donc mettre dans le cœur de ses disciples, à la place de l'amour des biens frivoles, le désir des biens véritables, notre Seigneur leur dit : « Pouvez-vous boire le calice que je dois boire? » Remarquez, mes frères, quelle différence il y a entre la philosophie de la chair et celle de l'esprit. Un jour que les apôtres étaient en route avec le Sauveur et disputaient entre eux au sujet de la primauté, ils lui demandèrent quel était le plus grand dans le royaume des cieux. Le Maître infiniment sage, apercevant le poison de l'ambition caché dans leur cœur, réprime ces désirs d'élévation et de grandeur, et appelle ses disciples à une voie meilleure : « En vérité, je vous le dis, si vous ne vous convertissez et ne devenez comme de petits enfants,

vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. » Comme s'il leur disait : Je vois que vous ambitionnez le premier rang dans le royaume des cieux; mais cette ambition, loin de vous y faire arriver, ne réussira qu'à vous fermer tout-à-fait l'entrée du ciel. C'est par une autre voie que vous y entrerez, en vous abaissant à la petitesse d'un enfant, et disant avec le Prophète : « J'ai choisi d'être plutôt des derniers dans la maison de mon Dieu, que d'habiter sous la tente des pécheurs. » *Elegi objectus esse in domo Dei mei, magis quam habitarem in tabernaculis peccatorum.* Ps. LXXXIII, 11. De même notre Seigneur, dans l'évangile de ce jour, voyant que ces deux disciples désiraient être assis, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, c'est-à-dire, jouir d'une vie tranquille et paisible (car c'est là ce que signifie l'expression *être assis*), les exhorte, non au repos, mais au travail, à la lutte et au combat, par ces paroles : « Pouvez-vous boire le calice que je dois boire ? » Comme s'il leur disait : Vous avez tort, ô mes disciples, de prendre souci d'une chose qui vous est étrangère, et de négliger ce qui vous regarde. C'est à mon Père qu'il appartient de distribuer les siéges que vous désirez; à vous de les mériter par votre courage et votre constance. N'ayez de sollicitude, n'appliquez vos efforts qu'à une seule chose, à boire mon calice, à porter ma croix, à faire une guerre continuelle à vos passions. Le combat conduit à la couronne, le travail au repos, la croix au royaume, le calice des souffrances à ce calice qui arrache au Prophète ce cri d'admiration : « Que mon calice enivrant est magnifique ! » *Calix meus inebrians quam præclarus est!* Ps. XXII, 5. Voilà pourquoi le Sauveur dit : « Pouvez-vous boire le calice que je dois boire? »

Ils lui répondent : « Nous le pouvons. » Vous voyez ici la présomption unie à l'ambition. Tout homme, en effet, qui désire ardemment un honneur ou une dignité, se fait par là même illusion, en se croyant digne de l'occuper. Car souvent l'iniquité se ment à elle-même. *Ps.* XXVI, 12. Mais l'exemple de ces deux disciples nous apprend qu'entre la résolution et l'action il y a un abîme. Lorsque fut arrivée l'heure du calice de la passion, Jacques et Jean, oubliant leurs belles promesses, abandonnèrent leur

Maître et s'enfuirent. Ainsi, mes frères, que personne ne se fie à son bon propos; que personne, en cette vie, qui n'est qu'une suite d'épreuves et de tentations, ne se croie tout-à-fait en sûreté, puisque des apôtres de Jésus-Christ, et le prince même des apôtres, quoiqu'ils eussent vu de leurs yeux des prodiges capables de convaincre les cœurs les plus rebelles, faiblirent à la première apparence de danger, et cherchèrent leur salut dans une fuite honteuse. Veillons donc et prions sans cesse, et disons avec le Prophète : « Mes yeux sont toujours élevés vers le Seigneur, parce que c'est lui qui retirera mes pieds du filet. » *Oculi mei semper ad Dominum, quoniam ipse evellet de laqueo pedes meos.* Ps. xxiv, 15. Le Sauveur lui-même nous y exhorte, lorsqu'il dit : « Veillez et priez, pour que vous n'entriez point en tentation. » *Vigilate et orate, ne intretis in tentationem.* Matth. xxvi, 41.

Lorsque les disciples eurent affirmé qu'ils boiraient le calice du Sauveur, Jésus leur dit : « A la vérité vous boirez mon calice; mais d'être assis à ma droite ou à ma gauche, ce n'est pas à moi de vous le donner; cette faveur appartient à ceux à qui mon Père l'a préparée. » Notre Seigneur, dit saint Augustin, parle ici en la forme de l'esclave. Car lui-même dit ailleurs de la personne du Fils : « Toutes choses m'ont été livrées par mon Père. » *Omnia mihi tradita sunt a Patre meo*, Matth. xi, 27; et dans un autre endroit : « Tout ce qu'a mon Père est à moi. » *Omnia quæcumque habet Pater, mea sunt,* Joan. xvi, 15; et encore : « Tout ce que fait le Père, le Fils le fait pareillement. » *Quæcumque Pater facit, hæc et Filius similiter facit.* Joan. v, 19. Or, la prédestination et la distribution des trônes dans le royaume des cieux n'appartiennent pas moins à la gloire de la divinité du Fils qu'au Père.

L'évangile expliqué, développons brièvement les paroles de notre texte.

IV.

La demande des deux disciples et la réponse du Sauveur nous intéressent, mes frères, autant que les fils de Zébédée. Ils ambitionnaient les deux premières places dans le royaume de Jésus-

Christ (s'imaginant toutefois qu'il s'agissait d'un royaume terrestre), et nous, nous aspirons à la félicité, à la béatitude éternelle. C'est pour cette gloire que Dieu nous a créés, pour elle qu'il nous a donné esprit et vie, pour elle que le ciel, que la terre, que la mer, que toutes les créatures ont été mises à notre service, pour elle enfin, et cette considération surpasse toutes les autres, que le Fils unique de Dieu, le Créateur de l'univers s'est fait homme et a bu le calice de sa passion, afin de nous mériter le calice de l'éternelle félicité.

Puisque vous êtes tous enflammés du désir de boire ce délicieux calice, sachez qu'il vous faut boire auparavant le calice de la passion : l'un doit précéder l'autre. Ce que notre Seigneur dit à ses disciples, regardons-le donc comme dit à nous-mêmes, qui désirons cette félicité à laquelle nous ne pouvons arriver que par le travail et le combat. C'est ce qui ressort avec évidence du témoignage de la sainte Ecriture et des exemples de Jésus-Christ et de tous les saints. Ecoutez le Maître céleste : « Efforcez-vous, dit-il, d'entrer par la porte étroite, » *Contendite intrare per angustam portam,* Luc. XIII, 24 ; « car la porte est large et la voie spacieuse qui conduit à la perdition, et nombreux sont ceux qui entrent par elle. Combien étroite est la porte et resserrée la voie qui conduit à la vie, et qu'il en est peu qui la trouvent ! » *Lata porta et spatiosa via est quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam. Quam angusta porta et arcta via est, quæ ducit ad vitam, et pauci sunt qui inveniunt eam!* Matth. VII, 13, 14. Ceux qui ont reçu la semence de la parole divine et se livrent aux bonnes œuvres, « portent, dit-il ailleurs, des fruits dans la patience. » *Fructus afferunt in patientia.* Luc. VIII, 15. Il y a, en effet, beaucoup de souffrances à supporter, beaucoup de combats à soutenir pour persévérer jusqu'à la fin dans la piété et la vertu. Dans un autre endroit il dit encore : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et me suive. » *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me.* Matth. XVI, 24. Quoi de plus difficile que de porter sa croix et de renoncer à soi-même, c'est-à-dire, ne plus se connaître soi-même, se regarder soi-même,

non plus comme un ami, comme une personne intime, mais comme un étranger, un inconnu, souvent même comme un ennemi. Et ne vous imaginez pas que ces préceptes relatifs à l'abnégation, à la patience et à la croix, ne s'adressent qu'aux personnes engagées dans un genre de vie plus parfait. L'évangéliste saint Marc va dissiper cette illusion, en nous apprenant dans quelles circonstances et devant quels auditeurs Jésus-Christ parlait ainsi : « Et appelant le peuple avec ses disciples, Jésus leur dit : Si quelqu'un veut être mon disciple, » etc. *Marc.* VIII, 34. L'Evangile est tout rempli de maximes semblables qui recommandent la croix, la mortification, la pauvreté, le travail et l'abnégation de soi-même, et condamnent sévèrement le luxe, les voluptés et les délices de la vie présente : jusque-là que l'Epouse du Cantique appelle son Epoux un « faisceau de myrrhe, » parce qu'il ne cesse, dans son enseignement, de parler de travail et de peine, d'amertume et de souffrance.

Ce n'est pas seulement sa doctrine, c'est sa vie tout entière que notre Seigneur, dans cet évangile, sous le nom de calice, montre comme toute remplie de la myrrhe de l'amertume, lorsqu'il dit : « Pouvez-vous boire le calice que je dois boire? » C'est donc tout à la fois et par ses leçons et par ses exemples qu'il nous invite à la pratique de la mortification. Or, si le souverain Seigneur de toutes choses, sans aucun mérite de notre part, mais poussé uniquement par sa miséricorde et son immense charité (car, dit le pape saint Léon, Dieu n'a trouvé que dans sa seule bonté une raison d'avoir pitié de nous), si, dis-je, un Seigneur si grand et si puissant a bu, non pour lui, mais pour moi, le calice de sa passion, comment à mon tour, après un tel exemple, et prévenu par une miséricorde si gratuite, ne ferai-je pas pour mon propre salut ce qu'il n'a pas hésité à faire pour le salut des autres? Car le même docteur enseigne avec raison que la passion du Sauveur est tout ensemble un sacrifice et un exemple : un sacrifice offert à Dieu pour apaiser sa colère, un exemple présenté aux hommes pour les engager à l'imiter. De ces deux choses, les hérétiques ne font attention qu'à la première, et se promettent, sans rien faire eux-mêmes, un salut acheté par des souffrances étrangères ; ils ferment les yeux sur

la seconde, pour ne pas être amenés à l'imitation de Jésus souffrant. Mais nous, enfants de l'Église catholique, nous devons, dans le calice de Jésus-Christ, considérer le sacrifice, qui nous permet d'espérer le salut, et l'exemple, qui nous prêche la charité et la pénitence. Et quoi de plus puissant pour nous exciter à ces vertus que la mort d'un Dieu immortel? Qui d'entre les enfants des hommes ne serait dans l'admiration en entendant dire qu'un Dieu est mort pour les hommes?

Et si quelqu'un s'imaginait avoir moins d'obligation à son Rédempteur parce qu'en Jésus-Christ, ce n'est point la nature divine, mais la nature humaine, qui a bu le calice de la passion, qu'il sache que nous disons dans le sens propre et catholique qu'un Dieu est mort, qu'il a souffert et a été enseveli. La nature divine est unie à la nature humaine par un lien si étroit, et ce lien, je veux dire la personnalité, établit entre les deux une telle unité, qu'on attribue justement à Dieu ce qui est propre à l'homme, à l'humanité ce qui est propre à la divinité. Ainsi, quoique Dieu soit mort selon la nature humaine qu'il s'est unie, nous confessons avec le symbole de saint Athanase, que Dieu a vraiment souffert, qu'il est vraiment mort et descendu dans le tombeau. Je rappelle ces vérités afin que vous compreniez, mes frères, quelles sont vos obligations envers le souverain Seigneur de toutes choses qui, sans aucune nécessité de sa part, mais uniquement pour l'amour de nous, a abaissé sa très-haute et incompréhensible majesté jusqu'au supplice cruel et ignominieux de la croix, voulant par ce sacrifice expier nos fautes, et par cet exemple nous encourager à boire à notre tour le calice de la souffrance.

Que si cet exemple, quelle qu'en soit la force, ne vous suffisait pas, vous avez celui de tous les disciples de notre Seigneur, qui ont glorifié leur Maître par un sacrifice semblable au sien. Vous avez, en ce jour, celui des deux frères Jacques et Jean, qui ont bu ce calice, selon la prédiction du Sauveur : « A la vérité, vous boirez mon calice. » Jacques le but quand, le premier des apôtres, il tendit la gorge au licteur pour confesser la foi. Qui pourrait dire avec quel empressement, avec quelle allégresse ce pieux

disciple s'avança au lieu du supplice? On raconte de la vierge Agathe qu'elle se rendit à la prison joyeuse et la tête haute, comme si elle eût été invitée à un festin. Qu'est-ce que notre piété ne nous permet pas de croire du saint apôtre qui était rempli d'une foi, d'une espérance, d'une charité plus grande, ayant reçu la plénitude de l'Esprit-Saint, ayant été témoin des innombrables miracles de son Maître, en ayant fait beaucoup lui-même par l'invocation du nom de Jésus, sachant enfin de la manière la plus certaine que son âme, après le supplice, serait réunie aux chœurs des anges et mise en possession de l'éternelle béatitude?

Une seule peine affligeait son cœur, savoir l'aveuglement et l'incrédulité de ceux qui demandaient sa mort, et surtout de Josias qui l'avait traîné, une corde au cou, devant Hérode, et en ce moment, que la sentence de mort était rendue, le traînait de la même manière au lieu du supplice. Le saint apôtre ressentait une vive compassion pour le sort de cet homme, le plus cruel de tous ses persécuteurs. Mais le Seigneur, qui vient au secours des siens avec d'autant plus de bonté qu'il les voit dans une détresse plus grande pour la gloire de son nom, voulut ôter à son apôtre cette cause de tristesse en faisant tout-à-coup de son bourreau un compagnon de son martyre, afin que saint Jacques pût offrir sa tête au glaive avec une joie sans mélange, étant assuré du salut du licteur. O bienheureux Josias, à qui Dieu accorda en un moment, et sans aucun mérite antérieur, la gloire du martyre, que tant de saints personnages ont en vain désirée. Notre bienheureux Père, saint Dominique, avait soif de cette couronne; et pourtant, malgré sa haute vertu, cet homme humble de cœur s'en jugeait indigne. Quelle n'était donc pas la grâce de notre apôtre, qui mérita à Josias la gloire d'être changé de persécuteur en fidèle, de bourreau en martyr, et après avoir tranché la tête de l'apôtre, de présenter lui-même la sienne au fer du licteur!

Voici comment la chose se passa. Comme on conduisait saint Jacques au supplice, il guérit un paralytique qui se présenta devant lui et implora son secours (ce fait est rapporté par Clément d'Alexandrie et consigné dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe).

Frappé de ce miracle, et touché en même temps dans son cœur par la miséricordieuse bonté de Dieu, Josias lui ôta du cou la corde avec laquelle il le traînait, et se jetant à ses pieds, il le supplia avec instance de lui pardonner sa mort, et de le purifier par le baptême. L'apôtre lui demanda s'il croyait véritablement que Jésus-Christ était le Fils du Dieu vivant : « Je le crois, dit Josias, c'est là ma foi, et je veux mourir dans cette confession. » Sur cette parole, le grand-prêtre Abiathar le fit saisir lui-même pour recevoir le même châtiment que saint Jacques, à moins qu'il ne consentît à quitter à l'instant l'apôtre et à maudire Jésus-Christ. Josias ayant crié à haute voix : « Que le nom de Jésus soit béni ! » Abiathar ordonna qu'on lui frappât la bouche et qu'on lui tranchât la tête. Lorsqu'ils furent arrivés au lieu du supplice, saint Jacques demanda au licteur un verre d'eau, que celui-ci lui apporta ; et Josias ayant de nouveau confessé sa foi, il le baptisa, lui donna le baiser de paix, et fit le signe de la croix sur son front. Puis l'un et l'autre, à la même heure et dans le même lieu, frappés par le bourreau, donnèrent leur vie pour Jésus-Christ.

Comment, en entendant ce récit, ne pas reconnaître les richesses infinies de la bonté et de la miséricorde du Seigneur, qui accorde en un instant le bienfait du salut à un homme qui méritait le supplice éternel de l'enfer? Un capitaine de cinquante hommes et les cinquante soldats qui l'escortaient, lesquels étaient venus pour prendre le prophète Elie, furent dévorés par le feu du ciel ; un autre qui se présenta ensuite avec la même escorte eut le même sort (IV *Reg.* I) : Josias était-il moins coupable, lui qui, sans aucun ordre, traîna devant Hérode l'apôtre de Jésus-Christ, et ensuite, sur l'ordre du tyran, le traîna au supplice? Et Dieu cependant, loin de sévir contre lui, en fit le compagnon de l'apôtre et l'associe à son martyre. Qui oserait nier qu'il dut cette faveur aux prières et aux mérites de saint Jacques? Avec quelle allégresse notre apôtre ne marcha-t-il pas à la mort pour la foi de Jésus-Christ après l'avoir glorifié par un si grand miracle, après avoir trouvé un tel compagnon de ses souffrances ! Avec quelle assurance, avec quel courage il offrit sa tête au bourreau pour la foi de Jésus-Christ qu'il voyait si glorieusement confessée par un

homme naguère encore infidèle! C'est par ces consolations, et beaucoup d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, que le Seigneur se plaît à adoucir les souffrances de ceux qui sont tourmentés pour sa gloire. Tant elle est vraie cette parole du Psalmiste : « Le Seigneur est proche de ceux dont le cœur est affligé, et il sauvera les humbles d'esprit, » *Juxta est Dominus his qui tribulato sunt corde, et humiles spiritu salvabit,* Ps. XXXIII, 19; et cette autre : « Le salut des justes vient du Seigneur, et c'est lui qui est leur protecteur dans le temps de l'affliction. » *Salus autem justorum a Domino, et protector eorum in tempore tribulationis.* Ps. XXXVI, 39. C'est ainsi que l'apôtre saint Jacques, frappé par le glaive du licteur, but le calice de la passion, selon la prophétie que le Sauveur en avait faite longtemps auparavant : « A la vérité vous boirez mon calice. »

Mais saint Jean, qui ne sortit point de la vie par une mort violente, comment a-t-il bu le calice du Seigneur? On peut boire ce calice de deux manières : l'une, lorsqu'on subit avec résignation la mort infligée par le persécuteur; l'autre, lorsqu'on est prêt à tout souffrir pour Jésus-Christ et que l'on mène une vie digne du martyre. Or, saint Jean a montré qu'il était prêt à boire pour son divin Maître le calice de la mort, quand, avec les autres apôtres, comme nous le voyons au livre des Actes (ch. IV), il souffrit d'un cœur joyeux la prison et les verges; quand, pour la parole de Jésus-Christ et le témoignage rendu à son nom, il fut relégué dans l'île de Patmos; quand, par ordre de l'empereur Domitien, il fut plongé dans un tonneau d'huile bouillante, d'où la bonté de Dieu, toutefois, le fit sortir aussi sain et aussi pur que s'il n'avait pas été revêtu d'un corps mortel. Il a donc, lui aussi, vraiment bu le calice du Seigneur, comme Jacques, son frère, qui mourut par le glaive : celui qui a souffert toutes ces persécutions pour la vérité, a montré avec quel courage il aurait, s'il l'avait fallu, marché à la mort.

Et nous, mes chers frères, qui n'avons à souffrir rien de pareil, ni les chaînes, ni les verges, ni la prison, ni aucun des supplices infligés par les persécuteurs des premiers chrétiens, comment pourrons-nous boire le calice du Sauveur? Nous boirons aussi ce

calice, si nous châtions notre corps et le réduisons en servitude; si nous supplions le Seigneur avec un esprit humble et un cœur contrit; si nous nous efforçons de recevoir sans colère les injures du prochain; si nous aimons ceux qui nous haïssent ou nous font tort, si nous leur faisons du bien, si nous prions pour leur bonheur et leur conservation; si enfin nous portons dans la patience les fruits des bonnes œuvres. Vivons ainsi, offrons nos corps, selon la parole de l'Apôtre (*Rom.* XI), comme une hostie vivante, sainte et agréable à Dieu, et le Seigneur, dans sa miséricorde, nous admettra à partager la gloire de ceux qui ont offert leurs membres à la mort pour Jésus-Christ; de même que leur mort, notre vie sera précieuse devant le Seigneur; et lorsque seront tombés les liens qui retiennent ici-bas l'âme captive, nous mériterons d'entrer dans les parvis de la cité céleste, et, réunis aux chœurs des martyrs, de rendre grâce à notre Rédempteur, qui vit et règne aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LA MÊME FÊTE DE SAINT JACQUES, APOTRE.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram in regno tuo.

Seigneur, ordonnez que mes deux fils, que voici, soient assis l'un à votre droite, l'autre à votre gauche, dans votre royaume. *Matth.* XX, 21.

L'évangile de ce jour, mes frères, nous met sous les yeux, dans les deux apôtres Jacques et Jean, une image de l'infirmité humaine. Nourris à l'école du Sauveur, dont le principal enseignement était l'humilité, et formés à la véritable sagesse par les leçons d'un si illustre Maître, voici que ces hommes, occupés naguère encore à réparer leurs filets de pêcheurs, viennent trouver Jésus, et lui demandent par la bouche de leur mère les deux premiers

siéges, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, c'est-à-dire les deux premières places dans son royaume, se le représentant comme un royaume terrestre. Cette demande doit faire naître dans nos âmes un vif sentiment de crainte. Car si la soif des honneurs et des dignités n'est point éteinte dans ces deux frères qui s'étaient abreuvés tant de fois à la source inépuisable de la vérité et de la sagesse, qu'y a-t-il à espérer pour nous, qui n'avons pas eu le même avantage, et dont tous les désirs et toutes les aspirations sont tournés vers la gloire terrestre? Cette gloire, nous la souhaitons à nous d'abord, puis à nos amis et à nos parents; une mère la demande à Dieu pour le fils qu'elle porte dans ses bras, elle fait des vœux pour l'obtenir, et regarde comme heureux ceux-là seulement qui la possèdent. Rien ne prouve mieux combien ce désir des honneurs et des dignités a des racines profondes dans le cœur de l'homme, que la jalousie des frères de Joseph; le songe qui lui annonçait sa grandeur future souleva en eux une telle indignation qu'ils ne pensèrent plus qu'à le faire mourir (*Gen.* XXXVII). Telle est la violence du poison de l'ambition, que nous ne pouvons souffrir que personne l'emporte sur nous et nous soit préféré, même en songe. Que dirai-je des deux jumeaux Esaü et Jacob, qui agitèrent le sein maternel de leur lutte pour la prééminence? *Gen.* XXV.

Cet amour des honneurs et de la gloire est une des passions du cœur humain les plus universelles et les plus funestes. De combien de soucis, de tourments, de catastrophes n'a-t-elle pas été la cause? Mais elle est surtout cruelle quand, dans le même homme, se réunissent la pauvreté et le désir des honneurs : ce qui arrive souvent grâce aux suggestions du prince de ce monde. Quoi de plus pénible, en effet, que de sentir l'indigence et la pauvreté sous son toit, et d'entretenir la pompe des honneurs terrestres, ce qui exige l'opulence de la richesse? C'est le supplice cruel que le tyran d'Egypte fit souffrir aux enfants d'Israël, lorsqu'il ordonna qu'on exigeât d'eux, sans leur donner de paille, le même nombre de briques qu'auparavant. Les malheureux, accablés sous le joug des exacteurs, s'en plaignent amèrement et disent à Pharaon : « On ne nous fournit plus de paille, et l'on nous demande

la même quantité de briques. Vos serviteurs, ô roi, sont frappés de verges et traités injustement. » *Paleæ non dantur nobis, et eadem laterum mensura imperatur. En servi tui flagellis cædimur, et injuste agitur contra servos tuos.* Exod. v. Telle est, mes frères, la domination du cruel prince de ce monde, le démon; il insinue le poison de l'ambition au cœur d'un grand nombre qui ont à peine de quoi vivre, et ces hommes, réduits à l'indigence et presque à la mendicité, dont l'existence est à peine assurée pour un seul jour, s'efforcent de déployer un vain semblant d'opulence qui ne convient qu'aux riches et aux nobles. Plût à Dieu que reconnaissant la tyrannie de ce prince barbare ils lui disent avec indignation, comme les enfants des Hébreux à Pharaon : Pourquoi donc, ô tyran, sans nous donner de paille, exiges-tu de nous la même quantité de briques? En d'autres termes, pourquoi nous pousses-tu à entourer notre vie d'une pompe et d'un éclat qui ne sont possibles qu'à ceux qui regorgent de biens? Voilà la « fournaise du fer » (*Deut.* IV, 20) où les Israélites gémissaient en Egypte, où les ambitieux gémissent en ce monde.

Mais, pour en revenir à notre sujet, cette passion de la gloire humaine ayant dans nos cœurs de si profondes racines, quelqu'un pourrait nous demander : L'homme est composé de corps et d'esprit; le corps goûte et recherche ce qui le concerne : pourquoi donc l'esprit serait-il de pire condition et ne rechercherait-il pas ce qui convient également à sa nature, c'est-à-dire les biens spirituels? Nous répondons en rappelant ce principe admis par tous les philosophes, qu'une chose prend la nature de celle qui la reçoit ou la renferme. Versez, par exemple, une eau limpide dans un vase plein d'encre, une vin généreux dans un tonneau de vinaigre, vous verrez la clarté de l'eau s'obscurcir et devenir noire, et vous n'aurez plus qu'un vin acide. De même notre âme étant comme plongée dans la chair, prend en quelque sorte une nature charnelle, jusqu'à devenir l'esclave de la chair, si la grâce de Dieu ne l'affranchit de cette servitude. Celui, dit saint Paul, qui s'attache à Dieu, est un même esprit avec lui. » *Qui adhæret Domino, unus spiritus est.* I Cor. VI, 17. Ainsi celui

qui s'attache à cette courtisanne, je veux dire à la chair, devient aussi de la même nature. Combien d'hommes ne voyons-nous pas, dont toutes les pensées, toutes les actions, tous les désirs sont consacrés à poursuivre ce qui regarde les besoins et les jouissances du corps, comme s'il n'y avait pas d'autres biens que ceux-là?

Les philosophes stoïciens distingent trois sortes de biens : ceux de l'âme, tels que la sagesse et la vertu; ceux du corps, tels que la force, la vigueur et la santé; enfin les biens extérieurs, qui regardent le service du corps, tels que les richesses et autres choses de prix; mais, dans l'opinion de ces philosophes, ceux de la première classe seulement, qui cultivent et ornent l'âme humaine, sont des biens; les autres sont indignes de ce nom. Les mondains, au contraire, descendent à ce degré de stupidité que, négligeant la première espèce de biens, qui sont les véritables, ils consument toute leur vie à poursuivre les autres, qui sont des biens mensongers. Quelle fin leur est réservée, quel sort éternel les attend, le prophète Jérémie nous l'apprend dans ce passage : « Seigneur, dit-il, tous ceux qui vous abandonnent seront confondus; ceux qui se retirent de vous seront écrits sur la terre, parce qu'ils ont abandonné le Seigneur, qui est la source des eaux vives. » *Domine, omnes qui te dereliquunt, confundentur; recedentes a te in terra scribentur : quoniam dereliquerunt venam aquarum viventium Dominum.* Jerem. XVII, 13. C'est-à-dire, parce qu'ils ont, au mépris de Dieu, cherché uniquement la terre et les biens terrestres, ils ne trouveront que cela, et n'auront aucune part à l'héritage du ciel. C'est ce que le Prophète exprime par ces mots : « Il seront écrits sur la terre, » parce que leurs noms seront effacés du livre de la vie éternelle. Tels étaient les sentiments des Sadducéens, dont l'esprit épais et grossier, rejetant l'existence des esprits et les anges, ne voulait admettre dans l'univers que des créatures matérielles. D'où la conséquence que les biens terrestres et corporels étaient les seuls désirables. Tels étaient, et tels sont aujourd'hui encore les sentiments des Juifs, qui attendent un Messie riche et glorieux, dont l'empire, plus puissant que celui de Rome, leur offrira l'abondance de toutes

choses. Tels étaient, à cette époque, les sentiments des deux frères Jacques et Jean, apôtres de Jésus-Christ, lorsqu'ils vinrent demander au Sauveur, par la bouche de leur mère, la première place dans son royaume.

I.

Leur mère s'approcha donc du Seigneur Jésus, « l'adorant et lui demandant quelque chose. » Qui pourrait blâmer le début de cette prière? Adorer et prier sont deux actes de la vertu de religion, la plus excellente des vertus morales, et celle qui, après les vertus théologiques, rend à Dieu un culte plus parfait. Cependant, si l'on considère l'esprit et le but de cette prière, on la trouvera entachée de vanité et d'ambition. Car cette femme n'adore Jésus, elle ne se présente à lui en suppliante qu'afin d'obtenir pour ses enfants une dignité terrestre. Cet exemple nous apprend, mes frères, à veiller avec soin, lorsque nous faisons une œuvre de piété, sur l'intention et la fin que nous nous proposons. L'homme étant composé de chair et d'esprit, la chair s'insinue habilement même dans les actions pieuses; elle réclame sa part, comme une sorte de tribut d'utilité ou de plaisir que nous lui payons presque toujours, à moins d'une extrême vigilance. Or il est constant que toutes nos actions seront jugées d'après la fin que nous avons en vue : ce qui fait leur prix, ce n'est pas ce qui paraît au dehors, c'est ce qui est caché au dedans. De là ces paroles de saint Augustin : « Dieu doit être honoré d'un cœur qui n'aime et ne désire que lui pour récompense. Celui qui honore Dieu pour obtenir autre chose que lui, ce n'est pas Dieu qu'il honore, c'est la chose qu'il veut avoir. » Ce qui importe, ce n'est donc pas l'œuvre faite, mais l'intention avec laquelle on agit. Une comparaison vous le fera comprendre. L'homme est composé d'un corps et d'une âme, mais il n'a pas la vie par lui-même; c'est de l'âme qu'il la reçoit : nos œuvres ont aussi, pour parler de la sorte, une âme et un corps. Le corps, c'est l'action extérieure; l'âme, c'est l'intention et la fin que chacun se propose en agissant. Et de même que l'âme communique la vie au corps (qui ne serait, sans elle, qu'un cadavre

fétide), de même nos œuvres extérieures reçoivent leur valeur et leur dignité de l'intention et de la fin qui les produisent.

Ne croyez pas que cette doctrine soit propre au christianisme; la philosophie païenne ne tient pas un autre langage. Au jugement d'Aristote, il faut refuser à Diomède la gloire de la véritable valeur lorsque, voyant tous les Grecs en fuite, il resta seul, aimant mieux s'exposer à soutenir le choc d'Hector que de fuir honteusement avec les autres. Pourquoi cela? N'est-ce pas une action héroïque, quand tous sont frappés de terreur, de résister seul ou avec un petit nombre de braves, et de préférer une belle mort à une vie déshonorée, la gloire à l'existence? Oui, sans doute, répond le philosophe; mais parce que ce beau fait d'armes se rapportait, non à une fin légitime, mais au désir de la popularité (je crains, disait le chef grec, qu'Hector ne se vante un jour d'avoir fait reculer Diomède), il est étranger à la vertu véritable. Aristote range dans la même catégorie les actions d'Hector, qui, de son propre aveu, était excité au combat par la pensée de ce que les Troyens et les Troyennes pourraient penser de lui. Le sage philosophe refuse la palme de la vertu à tous ces hommes parce qu'ils n'avaient pas en vue la seule beauté du bien, qu'il dit être la fin de la vie, et les range dans une classe inférieure, à laquelle appartiennent tous ceux qui remplissent leur devoir soit pour l'amour de la gloire, soit par la crainte des lois. C'est donc de la fin, comme l'enseigne aussi Aristote, que dépend la beauté d'une action, puisque le même acte peut être bon, sans mérite, ou même honteux, selon la fin qu'on se propose. Le nom de braves ne convient donc qu'à ceux qui, ayant une fin vraiment vertueuse, affrontent noblement la mort; le guerrier qui se jette dans les périls parce qu'il songe à ce qu'on dira de lui, est un homme vain et léger; et celui qui n'accomplirait une action d'éclat que poussé par une passion criminelle, serait un misérable. D'où il suit qu'Hector et Diomède ne méritent pas le nom de braves; bien moins encore Achille et Pâris, puisque celui-ci ne combattait que pour défendre une union contractée par la perfidie et le crime, et que celui-là ne massacra un si grand nombre d'hommes que pour assouvir une colère dont il n'était pas le maître.

Puisque le prix de nos actions ne dépend que de l'intention, nous devons examiner le motif qui nous anime lorsque nous faisons le bien, où se porte le regard de l'âme, où se porte son désir, de peur que la vaine gloire n'imprime quelque tache à notre bonne œuvre. C'est à quoi nous exhorte saint Grégoire par l'exemple des vierges folles : « Souvent, mes frères, dit-il, je vous avertis de fuir les œuvres mauvaises, d'éviter les souillures de ce monde. Mais l'évangile de ce jour m'engage à vous dire de prendre garde au bien que vous faites, afin qu'il ne s'y mêle aucune recherche de la faveur ou de la gloire humaine. Car le désir de la louange, tout en laissant à vos actes l'apparence du bien, vous en ravirait la récompense. Voici dix vierges, que le Sauveur lui-même appelle de ce nom, et qui cependant ne sont pas toutes admises dans le séjour de la béatitude, parce que quelques-unes, tout occupées de pensées de gloire et d'honneur, ont négligé de prendre de l'huile dans leurs lampes. »

Quiconque appliquera ces principes à l'examen de ses actions trouvera peut-être en elles plus de motifs pour craindre que pour se rassurer, pour pleurer et demander grâce que pour exiger une récompense. Car l'amour de nous-mêmes est tout à la fois si fort et si subtil, qu'il se glisse jusque dans les œuvres pieuses, et, souvent à notre insu, y cherche quelque satisfaction. Nous en trouvons un exemple bien remarquable dans les Actes des apôtres (chap. XXIV). Saint Paul ayant parlé avec beaucoup d'éloquence devant le gouverneur Félix de la rigueur du jugement dernier, Félix, nous disent les Actes, éprouva une si grande crainte que tout son corps se prit à trembler. Quel résultat attendez-vous de cette vive émotion? Comme il espérait en même temps, continue l'historien sacré, recevoir de l'argent de Paul, il le mandait souvent en sa présence. Qui croirait qu'un pareil sentiment, le désir d'un gain sordide, fût compatible avec cette sainte frayeur des jugements de Dieu? Vous voyez combien l'amour-propre est subtil et comment il ne s'oublie pas au milieu même de nos plus beaux sentiments, au milieu de nos plus belles actions.

C'est aussi ce que montre l'expérience de tous les jours. Beaucoup de seigneurs et de nobles personnages assistent chaque jour

à la messe moins par un véritable sentiment de religion que dans l'intérêt de leur considération et de leur autorité; un grand nombre viennent entendre la parole de Dieu moins pour s'édifier que pour satisfaire leur curiosité; un grand nombre s'approchent souvent de la sainte Eucharistie sans aucune piété, mais par habitude, par nécessité, ou pour ne point paraître moins fervents que d'autres. Quelques-uns font l'aumône soit pour la vaine gloire, soit pour se débarrasser d'un mendiant importun, soit par honte et par pudeur. Il en est d'autres qui non-seulement s'abstiennent du mal, mais font même quelques bonnes œuvres, en partie pour plaire aux grands, en partie pour être promus à des emplois plus élevés soit dans l'Eglise, soit dans l'Etat; en partie pour ne pas déchoir de la bonne réputation dont ils jouissent. Combien, hommes ou femmes, qui gardent la chasteté de leur état, non par une pensée de foi, mais par la crainte de se déshonorer devant les hommes! Combien chaque année s'approchent du sacrement de pénitence, qui n'en feraient rien s'ils ne redoutaient pas les foudres de l'excommunication et l'infamie qui en est la suite! Comment expliquer autrement qu'ils négligent pendant une année entière, et malgré l'invitation de fêtes très-solennelles, un sacrement si utile et si nécessaire? Vous voyez, mes frères, en combien de circonstances l'amour-propre se joint à nos actions et en ternit la beauté, de telle sorte que, aux yeux du souverain Juge qui sonde les reins et les cœurs, elles sont de peu de prix, peut-être sans valeur aucune, quelquefois même une offense.

Que celui donc qui a son salut à cœur prenne garde dans ses œuvres à l'intention, et que, loin de s'enorgueillir, il craigne toujours qu'à son insu quelque pensée terrestre ou humaine ne s'y soit glissée. Qu'il n'oublie jamais que toutes les fois qu'une bonne œuvre amène après elle une louange, un avantage, un plaisir, il est à craindre que le motif n'en soit pas tout-à-fait pur. Car l'amour de nous-mêmes n'est pas tellement endormi qu'il reste insensible en présence de ces sortes de considérations. Comme la vue d'une proie excite le vautour, ainsi la gloire ou l'utilité enflamme l'amour-propre. Voilà pourquoi de saints personnages,

même dans les actions que la piété leur inspirait, n'étaient pas sans crainte et sans inquiétude. Le juste Job, dont nul homme sur la terre n'égalait la vertu, dit de lui-même : « Je craignais pour toutes mes œuvres, sachant bien que tu ne m'absoudrais pas, » *Verebar omnia opera mea, sciens quod non parceres delinquenti,* Job. IX, 28; et ailleurs : « Aurais-je quelque justice, je ne lui répondrais pas; mais plutôt je demanderais grâce à mon juge. » *Et si habuero quippiam justum, non respondebo, sed meum judicem deprecabor.* Il savait, comme il le dit au chapitre suivant, que Dieu voit et juge autrement que les hommes; il savait, l'Esprit-Saint le lui ayant appris, ce que dit l'Apôtre, *Hebr.* IV, que Dieu pénètre les pensées et les intentions du cœur, qu'aucune créature n'est invisible en sa présence, et que souvent ce qui brille devant les hommes est à ses yeux couvert de rouille. C'est pour cela que Job craignait, et qu'il nous exhorte par son exemple à craindre nous-mêmes d'être trompés par une fausse apparence de vertu, comme le fut cette femme qui vint se jeter aux pieds du Sauveur, et lui adressa en son nom et au nom de ses enfants une demande pleine de vanité et d'ignorance : « Commandez que mes deux fils, que voici, soient assis l'un à votre droite, l'autre à votre gauche, dans votre royaume. »

Mais, direz-vous, est-ce que ces deux disciples n'avaient pas reçu la grâce divine? Oui, sans doute; on ne saurait le nier. Comment donc une âme éclairée des lumières de la grâce a-t-elle pu nourrir ces pensées ambitieuses? C'est que la grâce des apôtres, avant la venue de l'Esprit-Saint, n'était pas encore assez abondante pour bannir tout-à-fait de leurs cœurs l'ambition et la vanité. Lorsque les Hébreux eurent fait la conquête de Chanaan, Dieu permit qu'il restât au milieu d'eux un petit nombre d'indigènes : de même, quand les principaux vices sont extirpés d'une âme, il y reste d'ordinaire quelques petits défauts, Dieu le permettant ainsi soit pour la tenir dans l'humilité, soit pour exercer sa vertu, soit enfin pour lui faire pratiquer la vigilance; et ces défauts, si nous n'y prenons garde, s'accroîtront dans la mesure de notre négligence et amèneront notre ruine. La sangsue deviendra une couleuvre, la couleuvre un serpent et le serpent un

dragon, dont le souffle nous donnera la mort : non que des péchés véniels deviennent jamais mortels, mais parce que les premiers, s'ils ne sont pas combattus, donnent souvent entrée aux derniers. N'avez-vous pas lu la fable qui raconte qu'un laboureur ayant trouvé dans son champ un petit serpent, le rapporta chez lui et le nourrit avec soin, et que le serpent, devenu plus fort, dévora ses deux enfants? Cette fable, ou, si l'on veut, cette comparaison, nous avertit d'étouffer soigneusement le moindre germe d'ambition ou d'orgueil, si nous ne voulons pas voir le petit serpent se changer en dragon, je veux dire en monstre d'orgueil, vice qui donne naissance à tous les autres péchés.

Cette précaution, nécessaire à tous, l'est surtout à ceux qui ont renoncé au monde et s'appliquent aux œuvres de piété. Ce qui nous est figuré par l'exemple de Lot : ce saint patriarche avait reçu de Dieu l'ordre de quitter le territoire de Gomorrhe, et de se retirer sur une montagne pour échapper à l'incendie qui allait dévorer cette ville maudite. Arrivé sur la montagne, il fut enivré par ses deux filles et se souilla par un inceste abominable. Cet exemple, dit Origène, est un avertissement pour ceux qu'une grâce particulière de Dieu a fait sortir de l'embrasement du monde et de ses vices, et appelle au sommet de la montagne, c'est-à-dire, à la vie parfaite, véritable Sion, d'où l'on contemple le secret des mystères du ciel : qu'ils aient soin d'éviter deux sœurs, dont l'aînée s'appelle orgueil, et la cadette vaine gloire. On les nomme encore, ajoute ce Père, filles de l'homme, parce que souvent elles prennent occasion de nos bonnes œuvres mêmes pour nous attaquer. Ainsi un homme macère volontairement son corps par le jeûne, le cilice ou la discipline; il ouvre à l'indigent une main libérale; il répand dans la prière de pieuses larmes; son âme est inondée de lumière et de consolations : c'est alors qu'il surprend dans son cœur des mouvements d'orgueil ou de vaine satisfaction. Car, comme le remarque avec raison saint Eucher, à la différence des autres vices, qui se nourrissent et s'alimentent les uns par les autres, l'orgueil et ses deux filles, l'ambition et la vaine gloire, ont quelquefois pour aliment les vertus elles-mêmes. Nous comprenons qu'à la vertu seule sont

dues la louange et la gloire, et nous faisons ainsi naufrage au milieu du port, trouvant dans nos bonnes œuvres une occasion d'orgueil et de vanité. Aussi a-t-on justement appelé le vice de la vaine gloire la teigne de l'âme. On sait que ce petit animal naît du vêtement, et aussitôt né se met à le ronger et à le détruire.

II.

Après avoir exposé la demande ambitieuse de cette femme, examinons maintenant la cause de son erreur; car la réponse faite par notre Seigneur à elle et à ses fils : « Vous ne savez ce que vous demandez, » prouve qu'elle avait tort. La cause de son erreur est facile à découvrir : c'est l'amour excessif de cette mère pour ses enfants. Toute passion ressemble à un nuage qui, placé devant l'œil de la raison, l'environne de ténèbres et d'obscurité. Un nuage, s'il est très-épais, nous empêche d'apercevoir le soleil, la lune, les astres, et tous les autres objets, fussent-ils très-près de nous : ainsi toute passion violente qui domine dans l'âme éteint presque entièrement la lumière de la raison, et ne songe qu'à obtenir ce qu'elle désire avec ardeur. De même encore que ceux qui mettent devant leurs yeux un morceau de verre rouge ou jaune voient les objets revêtus de cette couleur, ainsi l'homme qui est sous l'empire d'une forte passion estime les choses qu'il convoite, non selon leur nature et leur dignité véritable, mais selon son désir. Nous devons donc demander à Dieu de nous délivrer de ce joug tyrannique; car les passions, tant qu'elles sont maitresses, nous dépouillent de notre raison et nous font ressembler aux animaux qui, privés d'intelligence, n'ont pour guides que leurs instincts et leurs appétits. C'est pourquoi, de même que dans les procès la loi suspecte justement et écarte le juge que l'amour ou la haine pourrait rendre partial, ainsi devons-nous être suspects à nos propres yeux, nous qui nous aimons trop nous-mêmes, quand nous sommes dominés par une passion violente.

Vous me direz peut-être : Ces deux facultés de notre âme, l'intelligence et la volonté, sont très-distinctes entre elles :

comment donc peut-il arriver que l'une répande dans l'autre de si épaisses ténèbres? La raison en est que ces deux facultés sont sœurs, nées de la même mère, c'est-à-dire de l'âme, et unies entre elles par un amour excessif. Ou bien encore vous pouvez les comparer à une épouse tendrement aimée, à laquelle un époux complaisant, pour lui épargner le tourment d'un trop long désir, accorde ce qu'elle demande. C'est par ce motif que le premier ancêtre du genre humain mangea du fruit défendu que lui offrit sa chère Eve, non qu'il espérât, par cette nourriture, égaler la science de Dieu, mais parce qu'il ne voulait pas, en refusant, « contrister ses amours, » selon l'expression de saint Augustin. Ainsi encore une mère présente malgré elle à son fils que brûle la fièvre une onde funeste, mais ardemment demandée, pour ne point contrarier ses désirs. C'est de la même manière que l'intelligence, voyant la volonté se porter avec force vers un objet, lui donne souvent son consentement, et, ce qui est plus indigne, invente des raisons pour justifier une convoitise coupable.

Quiconque veut échapper à ce danger, qu'il confie les rênes de sa vie, non à ses passions, mais à la raison et à la sagesse. « Qu'un conseil stable, dit l'Ecclésiastique, règle auparavant tout ce que vous faites. » *Ante omnem actum præcedat consilium stabile.* Chap. XXXVII, 20. Quoi de plus contraire à l'ordre que de négliger le flambeau de la raison, et de se livrer à l'entraînement d'une passion aveugle? Avec un tel guide, il faut s'attendre à une ruine certaine. De même que l'Auteur de la nature a donné des yeux à l'homme pour diriger ses pieds et ses autres membres, de même il lui a donné une intelligence pour gouverner ses affections, qui sont comme les pieds de l'âme. Ne serait-il pas monstrueux que l'œil fût dirigé par le pied? Il ne l'est pas moins que l'intelligence soit soumise aux passions, et les prenne pour guides. Or, le monde est tout rempli de ce désordre. La plupart des hommes, sous l'empire de la passion, au lieu de suivre le jugement de la raison, se laissent aller à d'aveugles entraînements. « Ils ont passé, dit le Prophète, aux affections de leur cœur. » *Transierunt in affectum cordis.* Ps. LXXII, 7. Comme s'il disait : Ils sont descendus à la nature des bêtes, puisque, comme elles, ils se con-

duisent d'après leurs appétits. De même que le vin passe souvent au vinaigre, de même ces hommes, déchus par leur faute de la dignité de leur nature, ont passé à la nature des bêtes.

D'où l'on voit que la principale différence entre les bons et les méchants, entre les sages et les insensés, est celle que Salomon indique dans cet endroit de l'Ecclésiaste : « J'ai reconnu que la sagesse a autant d'avantage sur la folie que la lumière en a sur les ténèbres. Les yeux du sage sont à sa tête; l'insensé marche dans les ténèbres. » *Vidi quod tantum præcederet sapientia stultitiam, quantum differt lux a tenebris. Sapientis oculi in capite ejus; stultus in tenebris ambulat.* Eccles. II, 13, 14. Que veut dire Salomon? Est-ce que tous les hommes, sages ou insensés, n'ont pas les yeux à la tête? Oui, les yeux de la chair, mais non les yeux de l'intelligence; les sages seuls les ont ainsi. Sous ces expressions figurées, Salomon nous fait entendre que, de même que l'Auteur de la nature a placé les yeux à la tête, c'est-à-dire dans la partie du corps la plus élevée, afin que de cette hauteur ils éclairent les autres membres et en dirigent les mouvements, de même le sage a les yeux de son âme à la tête, c'est-à-dire sur une espèce d'éminence, d'où il juge ce qu'il faut faire ou éviter, et règle et contient dans l'ordre les affections, les paroles, les pensées et les actions. L'insensé, au contraire, prenant pour guide, comme nous l'avons dit plus haut, non la loi ou le jugement, mais un appétit aveugle, marche dans les ténèbres, heurte à chaque pas, fait des chutes déplorables et perd tour à tour les vertus, ici la chasteté, plus loin la charité; ici la patience, plus loin l'obéissance. De là cet avertissement du Sage : « Que vos yeux regardent droit devant vous, et que vos paupières précèdent vos pas. » *Oculi tui recta videant, et palpebræ tuæ præcedant gressus tuos.* Prov. IV, 25. Ainsi que le jugement de la raison marche en avant, et que l'affection ou la passion vienne après. Tel est l'ordre qui règne à sa manière dans la souveraine et adorable Trinité elle-même, où, à ne considérer que le rapport d'origine, la connaissance précède l'amour : le Père connaît d'abord son Fils et l'aime d'un amour sans mesure. Imitons ce noble exemple : jugeons d'abord, et aimons ensuite; que notre juge-

ment précède, et que l'amour suive. C'est pour avoir fait autrement que la pieuse femme de Zébédée adressa au Sauveur des vœux imprudents : entraînée par son affection, elle ne comprit pas ce qu'elle demandait.

III.

Voyons maintenant ce que Jésus répondit à cette ambitieuse prière : « Vous ne savez, lui dit-il, ce que vous demandez. » Certes, la réponse aurait pu être plus sévère; mais notre Seigneur, avec sa bonté ordinaire, attribue à l'ignorance ce qui était inspiré par une ambition et une vanité insigne, précédée aussi, il est vrai, d'une profonde ignorance. Car les deux disciples qui briguaient les deux premières places, les honneurs et les dignités du siècle, ne savaient ce qu'ils demandaient, puisqu'ils s'imaginaient trouver la paix, la tranquillité et le bonheur en des choses qui sont remplies, non-seulement de soucis et de fatigues, mais de dangers et de précipices. En effet, dit saint Bernard, « l'ambition est un mal subtil, un poison secret, une peste cachée, un artisan de fraudes, la mère de l'hypocrisie, la nourrice de l'envie, la source des vices, la teigne de la sainteté, aveuglant les cœurs, et changeant le remède en mal. » L'ambition est la fille de l'orgueil, la mère de l'avarice, la marâtre de l'humilité, la mort des vertus, le commencement de beaucoup de maux et de ruines. L'ambition méprise les égaux, dédaigne les inférieurs, porte envie aux supérieurs, ne se soumet à personne, repousse les conseils, ne se fie qu'à elle-même, et entreprend souvent au-delà de ses forces. Saint Jacques et saint Jean ne sont pas seulement ambitieux dans leurs désirs; présomptueux dans leurs pensées, ils sont prêts, disent-ils, à boire le calice du Sauveur; et cependant ils ne tardèrent pas à abandonner lâchement leur Maître. Tels sont les maux qu'entraîne avec elle la peste de l'ambition.

Le danger n'est pas moindre pour l'homme arrivé aux honneurs que pour celui qui les brigue. Semblables à un vin pur et généreux, les hautes dignités ôtent à l'homme sa raison, et lui font croire qu'il possède les qualités que réclame sa position et que la voix des adulateurs admire en lui. Or, comme la connais-

sance de soi-même est le commencement de la sagesse, ainsi l'ignorance de soi est la source de la folie, l'occasion de mille dangers, et souvent une cause de ruine. De là cette parole de Catherine d'Aragon, reine d'Angleterre : « Ce que je préférerais, disait-elle, si le choix m'était laissé, c'est une condition modeste ; à défaut de celle-là, j'aime mieux la mauvaise fortune que la bonne ; car les malheureux que l'infortune afflige trouvent toujours quelque consolation, tandis que ceux à qui sourit le bonheur, perdent souvent la raison et la sagesse. » Concluons de là que si toute fortune extrême offre un danger, ce danger est bien plus grand dans la prospérité que dans l'adversité. C'est ce qu'enseigne également un philosophe célèbre, dont les paroles méritent d'être rapportées : « Il est plus difficile, dit Pétrarque, de se bien conduire dans la bonne fortune que dans la mauvaise, la première offrant d'ordinaire plus de dangers et de piéges que la seconde. Ce qui me fait parler ainsi, ce n'est point l'amour du paradoxe, ni le vain plaisir d'émettre une assertion qui surprenne ; c'est l'expérience même de la vie et la rareté des exemples contraires. Des hommes qui ont souffert sans trouble l'injustice, la pauvreté, l'exil, la prison, les supplices, la mort, et des maladies plus cruelles que la mort, j'en ai rencontré beaucoup ; je n'en ai vu aucun que les richesses, les honneurs ou la puissance n'aient point ébranlé. Ceux que la fortune avait trouvés invincibles à ses coups, ont succombé à ses faveurs ; ses caresses ont brisé ceux qui avaient résisté à ses menaces. Dès que la fortune, en effet, commence à se montrer favorable, l'âme amollie se relâche, s'enfle et oublie sa condition. De là ce proverbe qui a cours parmi nous : *C'est une grande chose que de supporter la prospérité.* De là ce mot de Flaccus : *Apprends à porter la bonne fortune;* c'est donc, dans sa pensée, une chose difficile, puisqu'il faut l'apprendre [1]. »

Mais nul n'a montré mieux que Sénèque combien le malheur est favorable à la vertu, et combien de dangers et de peines sont attachés à la prospérité. « La vertu, dit quelque part cet illustre philosophe, la vertu languit sans adversaire. On voit ce qu'elle

[1] Pétrarque, *De prospera et adversa fortuna.*

est par ce qu'elle peut supporter. » Et plus loin : « Une félicité qui n'a jamais été éprouvée, cède au moindre choc. L'homme accoutumé à lutter contre les obstacles, s'endurcit par la souffrance. » Et ailleurs : « L'adversité est plus dure à qui ne l'a jamais sentie, et le joug semble lourd à qui ne l'a jamais porté. Il affronte tous les chemins l'animal dont la corne s'est durcie aux aspérités ; celui qu'on engraisse sur le gazon des prairies ne tarde pas à succomber. » Enfin il dit dans un autre endroit : « Tout ce qui dépasse la mesure, nuit ; mais rien n'est plus dangereux que l'excès de la prospérité. Le vin de Falerne a terrassé Annibal ; l'homme qui avait résisté aux neiges des Alpes, les délices de la Campanie l'ont énervé. Vainqueur par les armes, il a été vaincu par les vices. » Nous pouvons citer encore l'exemple d'Alexandre-le-Grand : cet homme, qui conquit le monde, se distingua par ses vertus tant qu'il fut au milieu des fatigues et des dangers ; arrivé au comble de la gloire et de la prospérité, il se souilla de crimes si énormes, qu'ils obscurcirent l'éclat de sa vie passée.

Voulez-vous d'autres exemples que ceux des païens? Rappelez-vous l'histoire du saint roi David. Lorsqu'il menait dans le désert une vie errante et pauvre, telle était sa piété qu'il s'écriait : « Dans cette terre déserte où je me trouve, et où il n'y a ni chemin ni eau, je me suis présenté devant vous comme dans votre sanctuaire, » *in terra deserta, et invia, et inaquosa, sic in sancto apparui tibi,* Ps. LXII. 3, c'est-à-dire, je me tiens devant vous, Seigneur, avec autant de dévotion et de piété dans cette vaste et inculte solitude, que si j'étais dans votre sanctuaire, en présence de l'arche d'alliance, qui est appelée votre vertu et votre gloire. Ce même roi, cependant, lorsqu'il fut affermi sur le trône, et qu'il jouit de la paix et du repos, tomba dans les plus grands crimes. Parlerai-je de son fils Salomon, dont, au jugement de saint Jérôme, il faut attribuer la chute à ce qu'il vécut toujours au sein des délices, et ne connut jamais l'adversité? Nous citerons encore un fait, bien petit, il est vrai, en comparaison de ceux dont nous venons de parler, mais qui mérite cependant d'être mentionné ; il est tiré de la vie de saint Antonin, évêque de Florence. Un jour de fête solennelle que ce pieux prélat parcourait, selon sa coutume, la

rue de Saint-Ambroise, il aperçut des anges qui se tenaient sur le toit d'une maison de chétive apparence. Etonné de ce spectacle, il entre dans cette maison et trouve une veuve, avec ses trois filles, toutes nu-pieds, les vêtements en lambeaux et appliquées, pour gagner leur vie, à travailler la laine. Antonin, qui était rempli de charité, ne voulut pas que ces femmes fussent réduites à travailler les jours de fête; il prit des renseignements sur leur compte, et ayant appris qu'elles étaient honnêtes et de mœurs pures, il leur fit donner aussitôt assez d'argent, non-seulement pour les mettre à l'abri de la misère, mais pour leur donner quelque aisance. Plusieurs mois après, le saint, parcourant la même rue, aperçoit assis sur le toit de la maison, non plus des anges, mais un démon. Un soupçon s'empara aussitôt de son esprit, et s'étant informé auprès des voisins si ces femmes n'avaient pas commis quelque faute honteuse, il apprit que, grâce à l'abondance des aumônes qui leur étaient faites, elles n'avaient plus à lutter contre la misère, qu'en conséquence elles avaient abandonné leur travail, ne vivaient plus aussi pieusement, et même se livraient au luxe des vêtements. Il leur reprocha alors l'ingratitude par laquelle elles faisaient servir à la vanité ce qui leur était donné en aumône; puis il leur expliqua pourquoi il avait vu sur leur maison la première fois des anges, et la seconde un démon : c'est, leur dit-il, que les anges aiment la simplicité et le travail, tandis que maintenant elles réjouissaient le démon en s'abandonnant à l'oisiveté et aux délices de la vie. Elles devaient donc rentrer en elles-mêmes, reprendre leur ancien genre de vie et ne plus écouter la voix du tentateur. A partir de ce moment, saint Antonin, sans négliger jamais de soulager les pauvres, prit garde néanmoins à ne pas leur donner de quoi se livrer au luxe et à la bonne chère. Cet exemple vous montre, mes frères, les dangers de la bonne fortune et les avantages de la mauvaise.

Le dirai-je? il n'est pas jusqu'aux dons célestes et spirituels qui enflent quelquefois les hommes pieux eux-mêmes. Saint Grégoire, au troisième livre de ses *Dialogues,* fait mention d'un pieux personnage à qui le Seigneur avait donné le pouvoir d'opérer des miracles, et qui avait, aidé des prières de quelques

religieuses, chassé le démon du corps d'un enfant. Mais ce prodige lui ayant inspiré un peu de vanité, le démon rentra dans le corps de sa victime, et il fallut, pour le chasser de nouveau, recourir aux prières de plusieurs moines. Sulpice Sévère, dans ses dialogues, raconte un trait plus terrible encore. « Un anachorète faisait de grands miracles et chassait les démons du corps des possédés; on venait de loin implorer sa protection. Mais la vanité, suite ordinaire des honneurs, ne tarda pas à se glisser dans le cœur du religieux. Lorsqu'il aperçut les premières atteintes de ce mal, il s'efforça de le combattre, mais sans pouvoir le vaincre tout-à-fait. Partout les démons proclamaient son nom, et la foule malgré lui accourait à ses pieds. Cependant le poison continuait ses ravages, et celui qui d'un mot mettait les démons en fuite, ne réussissait pas à fermer son cœur à la vaine gloire. Il supplia donc le Seigneur de le livrer lui-même à la puissance du diable, et de le rendre semblable à ceux qu'il avait guéri. Qu'ajouterai-je? Cet homme puissant en œuvres, ce thaumaturge célèbre dans tout l'Orient, ce saint aux pieds duquel les peuples venaient en foule, fut saisi lui-même par le démon, et, retenu dans ses liens, il souffrit toutes les tortures des énergumènes. Cet état dura cinq mois, au bout desquels il fut délivré tout à la fois et du démon et de la vanité. » — Si donc les dignités de la terre, et même les faveurs spirituelles entraînent avec elles tant de dangers, n'est-ce pas avec raison que notre Seigneur répondit aux désirs ambitieux des deux frères : « Vous ne savez ce que vous demandez? » Et ils ne le savaient pas en effet, puisque, avides de bonheur et de repos, ils demandaient ce qui devait être pour eux une occasion de périls et de soucis.

IV.

Notre Seigneur ajouta : « Pouvez-vous boire le calice que je dois boire? » Quel est son dessein? Il leur indique la route royale qui conduit, non à des honneurs vains et fugitifs, mais à la gloire véritable; et il n'y en a pas d'autre que celle du travail et de la souffrance. C'est ce que nos saints Livres enseignent et proclament à chaque page. « Si quelqu'un, dit le Sauveur, veut être mon

disciple, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive. » *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me.* Luc. IX, 23. Et ailleurs : « Celui qui ne prend pas sa croix et ne marche pas à ma suite, n'est pas digne de moi. » *Qui non accipit crucem suam et sequitur me, non est me dignus.* Matth. X, 38. Le grand Apôtre ne tient pas un autre langage : « Ceux qui sont à Jésus-Christ, dit-il, ont crucifié leur chair avec ses passions et ses désirs déréglés. » *Qui autem sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis.* Galat. V. 24. Ce n'est donc pas assez de résister aux vices et à leurs suggestions, et de les attacher à la croix; il faut châtier la chair elle-même, source de ces vices et de ces suggestions, à l'exemple de l'Apôtre qui dit aux Corinthiens : « Je châtie mon corps et le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même un réprouvé. » *Castigo corpus meum et in servitutem redigo, ne cum aliis prædicavero, ipse reprobus efficiar.* I Cor. IX.

Les autres apôtres ont suivi la même voie. Et ces deux frères eux-mêmes auxquels le Sauveur offre son calice l'ont bu avec ardeur. L'un fut plongé dans un tonneau d'huile bouillante et condamné à l'exil; l'autre, avant tous les apôtres, répandit son sang pour Jésus-Christ, et en buvant le premier le calice du martyre, obtint une primauté meilleure que celle qu'il avait briguée autrefois.

Quelle conclusion tirerons-nous de là, mes frères? Celle que le grand Apôtre tirait lui-même lorsque, après avoir rappelé les exemples des anciens patriarches, il ajoutait : « Environnés d'une si grande nuée de témoins, courant par la patience dans cette carrière qui nous est ouverte, jetant les yeux sur Jésus, auteur et consommateur de notre foi, qui, dans la vue de la joie qui lui était proposée (à cause de notre salut, fruit de sa mort), a souffert la croix, en méprisant la honte. » *Tantam habentes impositam nubem testium, per patientiam curramus ad propositum nobis certamen, aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum, qui proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contempta.* Hebr. XII, 1, 2. Il ajoute ensuite : « Pensez donc en vous-

mêmes à celui qui a souffert une si grande contradiction de la part des pécheurs qui se sont élevés contre lui, afin que vous ne vous découragiez point, et que vous ne tombiez pas dans l'abattement. Car vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang en combattant contre le péché. » *Recogitate enim eum, qui talem sustinuit a peccatoribus adversum semetipsum contradictionem, ut ne fatigemini, animis vestris deficientes. Nondum enim usque ad sanguinem restitistis, adversus peccatum repugnantes.* Ibid., vers. 3, 4.

Maintenant, mes frères, venons-en à ce qui nous regarde. Si les témoignages si nombreux des saintes Lettres, si tant d'oracles divins, si les exemples de tant de saints prophètes, de tant d'apôtres, de tant de martyrs, de tant de confesseurs, si, ce qui est plus encore. notre Chef et Souverain par la croix, par les clous, par les dérisions, par les verges, par le supplice ignominieux qu'il a enduré nous invite à souffrir, à boire le calice de la passion, à attacher à la croix nos sens et nos convoitises, comment des hommes qui consument leur vie dans l'oisiveté, le jeu et les délices de la chair, espèrent-ils obtenir un jour la récompense de la vie éternelle? Il n'est personne de nous qui ne comprenne que ce qui est réservé aux justes dans le ciel est le bien suprême et infini, et que le plus grand de tous les maux, après le péché mortel, attend les méchants dans l'enfer; il n'est personne non plus qui ne désire jouir de cette souveraine félicité, être préservé de cette éternelle misère. Or vous avez vu que tous les saints ont obtenu la palme du triomphe après avoir été éprouvés par beaucoup de tribulations et de souffrances, et que tous pourraient répéter la parole du Prophète : « Nous avons passé par le feu et par l'eau, et vous nous avez conduits dans un lieu de rafraîchissement. » *Transivimus per ignem et aquam, et deduxisti nos in refrigerium*. Ps. LXV, 12. Cela étant ainsi, je ne puis assez m'étonner de la contradiction et de l'inconséquence de ceux qui brûlent de posséder ce bonheur, et ne se livrent à aucune œuvre de piété, ne prennent aucun soin de combattre leurs passions, ne mettent ni de frein à leur langue, ni de garde à leurs yeux, ni de règle à leurs pensées, ne veulent se donner

aucune peine pour pratiquer la vertu, et dont toute la vie se consume à poursuivre les honneurs, à entasser des trésors, à soigner, à nourrir, à caresser, à flatter la chair de toutes les manières imaginables. Le sort qui les attend, ce n'est pas moi qui le dirai, c'est le souverain Juge lui-même qui le leur annonce par ces paroles terribles du prophète Isaïe : « Alors le Seigneur le Dieu des armées vous invitera à recourir aux larmes et aux soupirs, à raser vos cheveux et à vous revêtir de sacs. Et au lieu de cela, vous ne penserez qu'à vous réjouir et à vous divertir, à tuer des veaux et à égorger des moutons, à manger de la chair et à boire du vin : mangeons et buvons, car nous mourrons demain. C'est pourquoi le Seigneur le Dieu des armées m'a fait entendre cette parole : Je jure que vous porterez cette iniquité jusqu'à la mort, dit le Seigneur le Dieu des armées. » *Et vocabit Dominus Deus exercituum in die illa ad fletum, et ad planctum, et ad calvitium, et ad cingulum sacci : et ecce gaudium, et lætitia occidere vitulos... Et revelata est in auribus meis vox Domini exercituum : Si dimittatur iniquitas hæc vobis, donec moriamini, dicit Dominus exercituum.* Isa. XXII, 13, 14, 15. Quoi de plus formidable, je vous le demande, quoi de plus terrible que ce langage? Si donc nous croyons que c'est Dieu qui a parlé ainsi, comment ne sont-ils pas saisis de crainte ceux qui se sont faits les esclaves de leur corps, qui, adonnés au vin et au jeu, sans cesse occupés de conversations frivoles, honteuses peut-être ou contraires à la charité, consument leur vie entière dans les plaisirs, comme les anciens disciples d'Epicure, sans aucun souci de la vertu et des bonnes œuvres, et se flattent néanmoins d'arriver à la vie éternelle dont tous les saints ont fait la conquête par la croix, par les souffrances et souvent par l'effusion de leur sang? Avez-vous donc trouvé une autre voie qui mène au ciel? Une nouvelle loi, un nouvel évangile qui vous en ouvre l'entrée sans effort et sans violence? Mais l'oracle du Sauveur crie contre vous : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. » *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non præteribunt.* Matth. XXIV, 35. Et cet autre : « Pas un iota, pas un point ne passera de la loi, que tout ne soit accompli. »

Iota unum, aut unus apex non præteribit a lege, donec omnia fiant. Ibid. v, 18.

Réveillez-vous donc, mes frères, vous qui avez votre salut à cœur; sortez de cette léthargie qui vous accable et vous empêche de rien faire pour le ciel; prenez un autre chemin, suivez une autre ligne de conduite; préparez-vous pour boire le calice du Seigneur; ceignez vos reins pour porter sa croix, et attachez-y vos convoitises, vos pensées, vos yeux, vos oreilles, votre langue intempérante, afin qu'ainsi vous méritiez d'arriver par la croix au royaume, par le travail au repos, par le combat à l'éternelle couronne.

PREMIER SERMON

POUR LA FÊTE

DE NOTRE BIENHEUREUX PÈRE SAINT DOMINIQUE.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

Qui autem fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum.

Celui qui fera et enseignera, sera réputé grand dans le royaume des cieux. *Matth.* v, 19.

Nous voyons que la divine providence a établi dans la nature un ordre en vertu duquel certains êtres commandent et impriment le mouvement, tandis que d'autres obéissent et suivent le mouvement qu'ils ont reçu. Il faut ranger dans la première classe les corps supérieurs, tels que le soleil, la lune, les autres astres et plus spécialement ceux que l'on appelle planètes ; à la seconde appartiennent les corps inférieurs qui composent ce monde terrestre. C'est un fait que l'on peut constater tous les jours, particulièrement en ce qui concerne le soleil et la lune qui, à raison de leur lumière, exercent tant d'influence sur les corps inférieurs. Comme c'est le même Dieu qui est l'auteur de la grâce et de la nature, il régit et gouverne son Eglise d'après la même loi selon laquelle il gouverne la nature entière. Il a donc placé

dans le firmament de son Eglise des ministres de ses grâces et de sa parole, comme des astres brillants qui par la lumière de leur vie et de leur doctrine doivent éclairer les autres hommes et embraser leurs âmes de l'amour des choses célestes. Qu'on ne se hâte point de blâmer cette comparaison; elle nous est suggérée par le Seigneur lui-même, qui assimile ses ministres au ciel et aux astres. Voici ce qu'il dit par la bouche du prophète Daniel : « Ceux qui auront été savants brilleront comme les feux du firmament, et ceux qui en auront instruit plusieurs dans la voie de la justice, luiront comme des étoiles dans toute l'éternité, » *Dan.* XII, 3, paroles qui désignent clairement l'office et la dignité des prédicateurs ainsi que la récompense qui les attend après cette vie. Mais comme ils exercent leur office en différentes manières, notre Seigneur leur applique aussi divers noms dans l'évangile de ce jour. Il les appelle « le sel de la terre, la lumière du monde, une ville bâtie sur une montagne, une lampe placée sur un chandelier, » toutes dénominations dont lui-même donne en même temps la raison dans l'évangile que je vais, avec la grâce de Dieu, vous expliquer aujourd'hui. Mais pour m'acquitter de cette tâche religieusement et d'une manière qui vous soit salutaire, j'ai besoin de l'assistance divine : implorons-la humblement par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Le divin Maître voulant former ses disciples à l'apostolat de la prédication, et en faire de dignes ministres de son Evangile, commence par leur exposer les fruits, l'excellence et le danger de leur mission : « Vous êtes, leur dit-il, le sel de la terre. » Cette dénomination s'adresse principalement aux apôtres et aux successeurs des apôtres, c'est-à-dire aux évêques auxquels il appartient de rendre la conduite des hommes meilleure et de les préserver de la corruption du péché en employant le sel de la sagesse et de la doctrine. Il faut remarquer ici que, dans les saints Livres, la parole de Dieu n'est point appelée un miel, un parfum ou quelque autre chose d'analogue; elle est figurée par le sel, parce que cette parole a une certaine âcreté, un certain mordant. C'est pour la même raison que les saintes Ecritures l'appellent encore un feu,

un glaive et un marteau qui brise les pierres. Vous ne devez donc pas vous étonner, mes frères, ni vous fâcher contre nous, si parfois nous invectivons avec véhémence contre la corruption des mœurs, et si nous vous causons quelque douleur pour guérir les plaies de votre âme. Que peut-on attendre autre chose du sel, du feu, du glaive et du marteau? Le sel pique, le feu brûle, le glaive blesse, le marteau brise les pierres, c'est-à-dire les cœurs durs et insensibles. Il en est de même de tout prédicateur qui, comme le dit l'Apôtre, ne fait rien dont il ait à rougir, et qui sait bien dispenser la parole de la vérité. II *Tim.* II, 15. Quant à ceux qui ne cherchent que la popularité et les applaudissements d'une multitude inconsidérée, qu'ils sachent que c'est pour eux qu'il est écrit : « Malheur à ceux qui préparent des coussinets pour les mettre sous tous les coudes, et qui font des oreillers pour en appuyer la tête des personnes de tout âge (afin qu'elles s'endorment plus doucement dans leurs crimes); malheur à ceux qui, lorsque mon peuple bâtissait une muraille, l'ont enduite avec de la boue seule, sans y mêler de la paille (pour dissimuler la laideur et la difformité du péché). » *Ezech.* XIII. Les hommes que le Seigneur a ici en vue sont ces ministres dont la morale facile se prête aux désirs coupables des pécheurs, et adoucit les sévérités de la loi divine par une complaisante interprétation. « Votre vin, leur dit le Seigneur, est mélangé d'eau. » *Isa.* I, 22. La prudence humaine est l'eau dont ils tempèrent la vigueur des préceptes divins qu'ils s'efforcent d'accommoder aux mœurs des hommes charnels. Indignes ministres de la parole, que Dieu désigne à son peuple comme des imposteurs : « Mon peuple, s'écrie-t-il par la bouche du même Prophète, ceux qui te disent bienheureux te séduisent, et ils rompent le chemin par où tu dois marcher. » *Popule meus, qui te beatum dicunt, ipsi te decipiunt, et viam gressuum tuorum dissipant.* Isa. III, 12. Saint Jérôme fait à ce sujet la réflexion suivante : Le véritable ministre de la doctrine est celui qui excite non le rire, mais les larmes; celui qui reprend les pécheurs, et ne dit à aucun qu'il est bienheureux. Voilà quelle est la conduite de ceux qui sont véritablement « le sel de la terre. »

Notre Seigneur ajoute : « Si le sel s'affadit, » c'est-à-dire, s'il

perd sa force et sa vertu, « avec quoi le salera-t-on? » Comment pourra-t-il recouvrer la saveur et les qualités qui lui sont propres? Supposez qu'il n'y ait dans une ville qu'un seul médecin; si ce médecin vient à tomber lui-même malade, qui le soignera et s'occupera de sa guérison? « Qui prendra pitié, dit le Sage, de l'enchanteur, lorsqu'il sera piqué par le serpent? » *Eccli.* XII, 13. De même, si un simple fidèle s'affadit et perd le goût des choses de Dieu, le sel pourra lui rendre sa force première, mais si celui qui doit être le sel de la terre vient à s'affadir, comment retrouvera-t-il sa vertu? De là cette réflexion de saint Jérôme : Si un moine tombe, le prêtre priera pour lui, mais qui priera pour le prêtre, si lui-même vient à tomber?

« Il n'est plus bon à rien qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds par les hommes. » Une fois que le sel a perdu sa vertu, à quoi peut-il être utile? Le jettera-t-on dans le fumier qui sert à féconder et engraisser la terre? Au lieu de la fertiliser, il deviendrait pour elle, au contraire, une cause de stérilité. Il n'est donc plus qu'une chose tout-à-fait inutile que l'on jette dehors et que les passants foulent aux pieds. Comme les lois ecclésiastiques interdisent aux prêtres toutes fonctions, soit militaires, soit civiles, afin qu'ils puissent s'occuper librement des choses de Dieu et travailler au salut des hommes, dès là qu'ils négligent ce ministère qui leur est uniquement dévolu, de quelle utilité peuvent-ils être à la république chrétienne et à ses citoyens? Rien de plus juste donc que cette parole qui leur est appliquée par notre Seigneur : « Si le sel s'affadit, il n'est plus bon à rien qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds par les hommes. » En vivant mal, les ministres de l'Evangile privent Dieu de l'honneur qui lui est dû; à son tour, Dieu cesse de les honorer. N'est-ce pas ce qui a lieu de nos jours où nous voyons s'accomplir ce que le Seigneur a prédit, il y a bien des siècles, par la bouche du prophète Malachie : « Vous vous êtes écartés de la droite voie; vous avez été à plusieurs une occasion de scandale et de trangression de la loi; et vous avez rendu nulle l'alliance que j'avais faite avec Lévi, dit le Seigneur des armées. C'est pourquoi comme vous n'avez point gardé mes voies, et que, lorsqu'il s'agissait de ma loi, vous avez

eu égard à la qualité des personnes, je vous ai rendus vils et méprisables aux yeux de tous les peuples. » *Malach.* II, 8, 9. Ce langage ne diffère pas pour le fond de cette parole de notre Seigneur : « Si le sel s'affadit, il n'est plus bon à rien qu'à être jeté dehors et foulé aux pieds par les passants. »

Non content de les avoir appelés le sel de la terre, le divin Maître appelle encore ses ministres « la lumière du monde. » Quel honneur pour les prédicateurs de l'Evangile que ce nom! C'est celui que la Vérité éternelle se donne à elle-même : « Je suis, dit-elle, la lumière du monde. » *Ego sum lux mundi.* Joan. VIII, 12. Cette lumière incréée se sert de la lumière qu'elle communique à ses apôtres pour éclairer par eux l'intelligence des hommes et enflammer leur cœur du feu du divin amour. De même que la lumière du soleil et des étoiles est l'instrument au moyen duquel ces corps célestes exercent leur influence sur ce monde inférieur, et fécondent et nourrissent tous les êtres qui habitent la terre et les mers, ainsi voyons-nous la divine providence se servir, d'abord, des prophètes, puis des apôtres et de leurs successeurs dans le ministère de sa parole, comme d'instruments vivants appliqués au salut des âmes. Chaque fois donc, mon frère, que la voix du prédicateur excite quelque pieux mouvement dans votre âme, il faut reconnaître que le premier auteur de ce mouvement est Dieu, et remercier ce Dieu qui par l'organe de son ministre vous appelle et vous touche intérieurement. Personne ne rend grâces à l'abeille du miel qu'elle produit, mais bien au Créateur qui a enseigné à l'abeille à composer son miel pour l'usage des hommes.

Notre Seigneur appelle en outre les ministres de l'Evangile « une ville bâtie sur une montagne, » où non-seulement on se réfugie en temps de guerre pour trouver un secours et un abri, mais où l'on vient en foule des lieux voisins chercher les choses nécessaires à l'usage de la vie. Tels doivent être les pasteurs de l'Eglise, à l'exemple de saint Paul, qui se faisait tout à tous. I *Cor.* IX, 22. En eux le malade doit trouver la guérison; celui qui est triste, la joie; celui qui est irrésolu, le conseil dont il a besoin; celui qui est désespéré, la confiance; l'ignorant, la doc-

trine ; le pénitent, le pardon et la consolation ; tous, en un mot, les secours nécessaires au salut.

Notre Seigneur donne encore un autre nom à ses disciples : ils sont, ajoute-t-il, un flambeau placé sur le chandelier. Or, un flambeau est à la fois ardent et luisant. Notre Seigneur venait de dire que les docteurs de l'Eglise sont la lumière du monde ; mais dans la crainte que quelqu'un ne s'imagine avoir satisfait aux devoirs de son ministère, en faisant briller aux yeux des hommes l'éclat de sa doctrine, et en leur apprenant ce qu'il ne sait que d'une manière spéculative, et non pour l'avoir lui-même pratiqué, le divin Maître veut que ses ministres soient un flambeau, et qu'ils imitent son Précurseur dont il dit que « il était un flambeau ardent et luisant, » *Joan.* v, 35, parce qu'il éclairait les hommes par la lumière de sa doctrine, et qu'il les embrasait d'amour pour Dieu par l'exemple de sa charité.

I.

« Ne pensez pas, ajoute le Sauveur, que je sois venu détruire la Loi ou les Prophètes. » En parlant ainsi, notre Seigneur semble répondre à une question tacite de ses disciples. Ils pouvaient lui dire, en effet : Maître, vous nous établissez les prédicateurs de l'Evangile ; or, nous avons appris du prophète Jérémie que, à l'avènement du Messie, le Seigneur fera avec son peuple une alliance nouvelle toute différente de l'ancienne. *Jerem.* XXXI, 31, 32. Devons-nous donc enseigner quelque chose contre la Loi ou les Prophètes? A cette question, notre Seigneur répond : « Ne pensez pas que je sois venu détruire la Loi ou les Prophètes. » Bien loin de détruire les règles morales qu'ils renferment, je veux y ajouter quelque chose de plus parfait. Et tout aussitôt il fait ce qu'il annonce. La loi défend de tuer ; il ajoute qu'il n'est pas même permis de se mettre en colère. La loi veut que l'on aime ses amis; il ordonne que l'on aime ses ennemis, qu'on leur fasse du bien, et ainsi du reste. Quant aux promesses et aux menaces que contiennent la Loi et les Prophètes, il déclare qu'elles recevront leur entière exécution, et que « tout ce qui est dans la

Loi sera accompli parfaitement jusqu'à un seul iota et à un seul point. » L'iota est la plus petite de toutes les lettres de l'alphabet, et le point est moins encore que l'iota. Ce qui veut dire que les divins oracles s'accompliront jusque dans leurs plus petits détails et dans leurs moindres circonstances, quoique tout cela paraisse maintenant bien éloigné de la vue des hommes. Puis donc que la participation à la félicité divine, laquelle participation consiste dans la claire vision de la Beauté infinie, est promise aux justes, nul doute que, voyant se réaliser en eux l'effet de cette promesse, ils ne disent un jour : « Nous avons vu dans la cité du Seigneur des armées, dans la cité de notre Dieu les mêmes choses que nous avons entendues. » *Sicut audivimus, sic vidimus in civitate Domini virtutum, in civitate Dei nostri.* Ps. XLVII, 9. Ces paroles adressées autrefois à saint Thomas d'Aquin par un religieux, qui était mort, le remplirent d'une grande joie. Voici le fait en quelques mots. Un jour que le saint était en prière dans l'église des Dominicains, à Naples, il vit paraître auprès de lui le frère Romain, qui lui avait succédé à Paris dans la chaire de théologie, et dont il ignorait la mort. Je vous félicite, lui dit le saint, d'être venu ici, mais quand êtes-vous arrivé? — Je ne suis plus du nombre des vivants, répondit Romain, mais Dieu m'a permis, à cause de vos mérites, de vous apparaître. Thomas fut un peu effrayé de cette réponse; mais s'étant remis de son trouble : Je vous conjure, au nom du Seigneur, dit-il au frère, de me faire connaître si mes œuvres sont agréables à Dieu. Romain lui répondit : Persévérez dans cet état, et ne doutez point que vos actions ne plaisent à Dieu. Thomas reprit : Mais, vous, mon frère, quel est votre sort? — Je jouis de la vie éternelle, répondit le religieux; toutefois, j'ai dû passer quinze jours dans le purgatoire, en punition de ma négligence au sujet d'un testament dont l'évêque de Paris m'avait chargé. — Vous vous souvenez, reprit Thomas, que nous avons agité souvent la question de savoir si l'esprit conserve, après la mort, les connaissances qu'il a acquises pendant la vie. Cette question, veuillez me la résoudre. — Je vois Dieu, répondit Romain; ne m'interrogez pas sur ce point. — Mais voyez-vous Dieu immédiatement demanda le saint ou quelque

chose s'interpose-t-il entre lui et vous? — Ce que nous avons entendu, répondit le religieux, nous le voyons dans la cité du Seigneur des armées. Puis il disparut, laissant Thomas comblé de joie.

Ce que les saints Livres nous disent des supplices des damnés, n'est pas moins vrai que ce qu'ils disent des récompenses des bienheureux. Ce « feu éternel, » ce « ver qui ne meurt point, » ces « ténèbres extérieures, » ces « pleurs et ces grincements de dents » dont Dieu menace les pécheurs, seront un jour leur partage dans l'enfer. Nous lisons encore dans ces mêmes Livres que, à la fin du monde, il y aura un jugement général où nous rendrons compte même d'une parole oiseuse. Alors les brebis, séparées d'avec les boucs, entendront cette consolante parole de la bouche du Seigneur : Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde; tandis que les boucs entendront cette terrible et épouvantable sentence : Allez maudits au feu éternel qui avait été préparé pour le démon et pour ses anges. Frappés de cette malédiction, comme d'un coup de foudre, ils commenceront à dire aux montagnes : Tombez sur nous, et aux collines : Ecrasez-nous. Les méchants verront très-certainement s'accomplir un jour ces redoutables menaces, car, pas un iota, pas un point des divins oracles ne sera omis. « Puis donc, vous dit l'apôtre saint Pierre, que toutes ces choses (le ciel et la terre) doivent périr, quels devez-vous être, et quelle doit être la sainteté de votre vie, et la piété de vos actions, attendant et comme hâtant par vos désirs l'avènement du jour du Seigneur où l'ardeur du feu dissoudra les cieux et fera fondre tous les éléments? » *Cum igitur hæc omnia dissolvenda sint, quales oportet vos esse in sanctis conversationibus et pietatibus, expectantes et properantes in adventum diei Domini, per quem cœli ardentes solventur, et elementa ignis ardore tabescent?* II Petr. III, 11, 12.

Parmi les supplices des damnés, le plus grand est, sans contredit, d'être déshérités pour toujours de la vue de la Beauté souveraine. Cette peine est doublement infinie, puisqu'elle prive le réprouvé d'un bien infini, et qu'elle doit se prolonger pendant un

espace de temps infini, c'est-à-dire, qui n'aura point de terme. Cette peine n'est pas celle que les pécheurs redoutent davantage, parce qu'ils ne peuvent pas même comprendre quel est le bien dont ils seront privés. Mais ils expérimentent tous les jours les ardeurs dévorantes du feu; comment donc se fait-il qu'ils ne redoutent pas le supplice d'un feu éternel? Non, ils ne le craignent pas, ceux qui se plongent dans l'infamie de tous les vices, ceux que l'orgueil enfle, que l'avarice consume, que la luxure souille, que la colère agite, que l'envie ronge, que les voluptés énervent, et que tous les autres vices tiennent dans l'esclavage, ceux enfin qui vivent comme s'ils n'avaient à attendre aucun châtiment de leurs désordres. Je veux vous donner une idée de ce supplice. Nicéphore, dans son histoire ecclésiastique, rapporte que l'empereur Adrien, transporté de fureur contre saint Eustache, condamna cet inébranlable confesseur de la foi au genre de supplice le plus cruel. Il le fit enfermer, lui, sa femme et ses deux enfants dans un taureau d'airain, sous les flancs duquel il ordonna qu'on allumât du feu. Vous pouvez vous faire une idée, mes frères, de l'horrible situation de ces martyrs, resserrés dans une prison brûlante, si étroite qu'ils ne pouvaient ni remuer, ni se retourner. Quelle douleur pour Nicéphore de voir sa femme et ses enfants, et pour ceux-ci, de voir leur époux et leur père en proie à d'aussi affreuses tortures! Quels gémissements! Quelles lamentations! Quels cris déchirants! On ne peut y penser sans horreur, et, à ce souvenir, le cœur frissonne d'épouvante. Et cependant, comparées au supplice éternel de l'enfer, ces tortures si effroyables ne sont qu'une ombre et qu'une fumée. Car enfin deux pensées bien consolantes soutenaient ces saints dans leur martyre : l'une, que ces tourments ne dureraient que fort peu de temps; l'autre, que cette courte épreuve se changerait en un bonheur éternel. Mais les réprouvés n'ont ni l'une ni l'autre de ces consolations; pour eux, pas d'espoir d'être récompensés de leurs peines, ni de les voir jamais finir; car leur supplice est éternel, et sans aucun profit.

Quel est l'homme qui, lorsqu'il médite ces terribles vérités, ne tremblerait de tout son corps, quand bien même il se croirait

innocent, puisqu'il est exposé à s'écarter à chaque instant de la voie droite! Comment ne passerait-il pas ses jours et ses nuits dans le deuil et la tristesse? Comment tout son sang ne se glacerait-il pas d'effroi dans ses veines? Si les justes ne doivent pas être à l'abri de cette crainte, qui troublait les plus saints personnages, combien doivent trembler ceux qui demeurent dans l'état du péché, c'est-à-dire, dans un état où, s'ils étaient surpris par la mort (ce qui n'arrive que trop souvent), ils seraient, selon les lois de la justice divine, précipités dans l'enfer avec la rapidité de la foudre? Je suis étonné, chrétiens, je suis étonné que pendant que je vous entretiens de ces vérités redoutables, ma vie ne s'échappe pas avec mes paroles. Ah! réveillez-vous, mes frères, réveillez-vous, je vous en prie; secouez ce sommeil mortel qui vous enchaîne, et, pendant qu'il en est temps encore, pendant que vous pouvez faire pénitence, pendant que le souverain Juge vous attend avec patience et vous appelle avec bonté, efforcez-vous de vous affranchir de ces cruels supplices. Ce temps de la vie, pensez-y bien, ce n'est point pour le consumer dans le jeu et la vanité, dans le luxe et la débauche, mais pour faire pénitence qu'il nous a été donné. Mais poursuivons l'explication de notre évangile.

II.

« Celui donc qui violera l'un de ces moindres commandements, etc., » saint Augustin appelle ici « moindres » les commandements suivants : Vous ne tuerez point; vous ne commettrez point d'adultère; vous ne déroberez point; vous ne porterez point de faux témoignage, et autres préceptes semblables, parce que la plupart des hommes qui ne sont même pas chrétiens, ont à cœur d'observer ces commandements. Je n'aurais pas de peine à le prouver par de nombreux exemples; un seul peut suffire. Thémistocle ayant dit un jour aux Athéniens qu'il avait à donner un conseil d'une extrême importance pour la république, mais que ce conseil était de telle nature, qu'il ne pouvait le divulguer, le peuple lui ordonna de confier son secret au seul Aristide. Il fit ce qu'on désirait; mais lorsque Aristide eut reçu cette communica-

tion : Le conseil de Thémistocle, dit-il, est fort utile, mais il n'est rien de plus injuste. Les Athéniens ayant entendu ces paroles d'Aristide prièrent Thémistocle d'ajourner son projet. Ainsi ce peuple, bien qu'il fût étranger à la véritable religion, jugea qu'il fallait repousser ce qui était utile, lorsqu'il s'y mêlait quelque injustice. C'est donc avec raison que l'on appelle « moindres » les préceptes que les lois civiles imposent elles-mêmes, et dont la transgression est punie par elles. Mais il est d'autres commandements plus grands, qui concernent la perfection de la vie chrétienne et qui élèvent l'homme à ce sublime précepte de la charité, le plus grand et le premier de tous les commandements, selon que nous le dit le Sauveur [1]. Vous devez donc, mes frères, vous représenter la route du ciel comme un sentier ouvert dans une montagne escarpée, au pied de laquelle se trouvent ces commandements : Vous ne tuerez point; vous ne commettrez point d'adultère; vous ne déroberez point; vous ne haïrez pas votre prochain; vous ne convoiterez ni son épouse, ni aucune de toutes les choses qui lui appartiennent. Lorsqu'on s'est élevé plus haut, on rencontre en face de soi d'autres préceptes plus grands qui sont, non-seulement de ne pas haïr ses ennemis, mais de leur faire du bien; non-seulement de ne pas désirer la femme d'autrui, mais d'éviter toutes les occasions qui portent à l'amour impur; non-seulement de ne pas convoiter le bien des autres, mais de donner libéralement celui que l'on possède. Le but de la loi divine est de nous inspirer une telle horreur du meurtre, que nous réprimions tout mouvement de haine et de colère; de nous mettre tellement en garde contre la passion de l'impureté, que nous imposions à nos yeux une réserve sévère; de nous faire respecter si scrupuleusement le bien d'autrui, que nous soyons prêts à contribuer de nos ressources à l'utilité du prochain. Ainsi la même loi qui condamne la cruauté, prescrit l'humanité et la clémence; la même loi qui nous défend l'impureté, nous recommande la chasteté et l'innocence des mœurs; la même loi qui nous interdit le vol et le larcin, nous excite à la bienfaisance et à la générosité; la même loi enfin qui nous fait un crime de

[1] *Hoc est maximum et primum mandatum.* Matth. XXII, 38.

rendre un faux témoignage contre le prochain, nous oblige à ménager autant que nous le pouvons, sa réputation et son honneur.

Tels sont les degrés par lesquels on parvient peu à peu jusqu'au sommet de cette montagne où se trouve la parfaite charité, vertu qui nous unit à Dieu par les liens indissolubles de l'amour, et qui renferme en elle la souveraine félicité de l'homme et la perfection de la vie. Toutefois, comme « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés, » I *Tim.* II, 4, sa bonté est si grande, que, bien qu'il montre la voie de la perfection aux plus avancés, il ne rejette pas néanmoins et ne prive pas du céleste héritage ceux qui observent les commandements qui sont appelés « moindres. » Par égard pour l'infirmité humaine, il daigne accorder à un prix si minime une récompense si magnifique. De là cette parole de l'Apôtre : « Je vous parle humainement, à cause de la faiblesse de votre chair. Comme vous avez fait servir les membres de votre corps à l'impureté et à l'injustice pour commettre l'iniquité, faites-les servir maintenant à la justice pour votre sanctification. » *Humanum dico propter infirmitatem carnis vestræ : sicut enim exhibuistis membra vestra servire immunditiæ, et iniquitati ad iniquitatem : ita nunc exhibete membra vestra servire justitiæ in sanctificationem.* Rom. VI, 19. Il est bien évident que l'on doit apporter plus de zèle à la justice et à la sanctification qu'aux œuvres d'iniquité. Cependant l'Apôtre, considérant l'infirmité de notre chair, exige de nous qu'au moins nous accomplissions la justice et que nous consacrions à son service nos sens et nos membres avec autant d'ardeur que nous en avons mis au service du péché. Salomon a dit : « Si vous recherchez la sagesse, comme on fait l'argent, et que vous creusiez bien avant pour la trouver, comme ceux qui fouillent la terre pour découvrir des trésors, alors vous comprendrez la crainte du Seigneur, et vous trouverez la science de Dieu. » *Prov.* II, 4, 5. Qui pourrait douter qu'on ne doive chercher la sagesse avec plus de soin que l'argent, puisqu'elle est mille fois plus excellente que tous les trésors terrestres? Le Seigneur ne demande cependant pas un plus grand effort de notre part, pour nous combler des dons précieux de sa

sagesse. Il agit de même dans la manière dont il récompense ceux qui observent les « moindres » commandements : il leur donne le ciel, et semble accomplir ainsi cette parole du Prophète : « Seigneur, vous les sauverez pour rien. » *Pro nihilo salvos facies illos.* Ps. LV, 8.

Maintenant je viens à vous, mes frères. Si Dieu accorde pour un prix et des travaux si minimes, ce ciel qu'il a payé, non pour lui, mais pour vous, du prix de tout son sang, que lui répondrez-vous au dernier jour, quel prétexte pourrez-vous alléguer, quelle défense présenter, lorsqu'il vous reprochera de n'avoir pas même voulu recevoir l'heritage du royaume céleste qui vous était offert, pour ainsi dire, gratuitement? De quelles cruelles angoisses ne seront pas déchirés alors ceux qui, pour n'avoir pas voulu porter le fardeau si léger qui leur était imposé, se verront bannis du céleste héritage et condamnés à d'éternels supplices? A quels transports de fureur ne se livreront-ils pas contre eux-mêmes, lorsqu'ils se trouveront continuellement en présence de cette double pensée : Malheureux! qu'ai-je perdu? Et pour quel objet? — On vous a souvent parlé, mes frères, en vous énumérant les divers supplices des réprouvés, de ce ver qui ne meurt pas, de ce ver qui ronge et déchire éternellement les entrailles du damné. Ne vous imaginez pas qu'il s'agisse d'un ver corporel et semblable à ceux que nous voyons sur la terre. Ce ver rongeur n'est autre chose que la considération incessante des deux pensées que je viens de vous indiquer. Le réprouvé tient, en quelque sorte, entre ses mains une balance : dans l'un des plateaux est le bien souverain, infini, qu'il a perdu, et dans l'autre, l'intérêt auquel il a sacrifié ce bien. Il pèse ces deux choses, et ne peut revenir de son aveuglement et de sa folie. Tant de fois l'Eglise lui avait fait entendre sa voix, l'avait averti du danger! Mais il a fermé l'oreille à ses avertissements, il a refusé ce salut qui lui était offert, pour ainsi dire, gratuitement, ce salut dont l'espoir est maintenant perdu pour toujours. Voilà le ver qui ronge le cœur du damné, qui le met en fureur, qui allume sa rage et contre lui-même et contre le juste et le souverain juge, et lui fait proférer les blasphèmes les plus horribles.

Et vous, mes frères, qui entendez maintenant ces vérités, qui les croyez fermement, vous qui avez encore le temps de faire pénitence, ce temps que les réprouvés, s'ils le pouvaient, paieraient des supplices de mille enfers, pourquoi négligez-vous cette occasion favorable d'assurer votre salut? Que fait donc votre foi? Comment ne vous stimule-t-elle pas, ne vous presse-t-elle pas de ses aiguillons? Comment les rayons de sa lumière ne vous ramènent-ils pas dans le chemin de la vie? Ah! c'est que cette lumière, vous ne l'avez point placée sur le chandelier, mais sous le boisseau; par conséquent, il n'est-pas étonnant qu'elle ne vous éclaire point. Elle est, je le veux bien, la vraie lumière, mais l'enveloppe qui la recouvre ne permet pas qu'elle opère rien en vous. Ce boisseau, c'est l'amour déréglé des biens de la terre et de vous-mêmes, lequel amour occupe et remplit tellement votre âme, que votre foi étouffée et comme ensevelie sous ce poids, ne donne plus aucun signe de sa présence.

« Celui qui fera et enseignera, ajoute le Sauveur, sera appelé grand dans le royaume des cieux. » Ces paroles conviennent tout particulièrement à notre bienheureux Père saint Dominique, qui a éclairé l'Eglise de Dieu non-seulement par l'enseignement de sa doctrine, mais encore, mais surtout par l'exemple de sa haute sainteté et par les miracles qui l'ont accompagnée. Or, ceux qui font ainsi, sont, d'après le témoignage de notre Seigneur, réputés et appelés grands dans le royaume des cieux, c'est-à-dire, dans l'une et l'autre Eglise : dans celle qui combat encore sur la terre, et dans celle qui, sortie victorieuse de la lutte, triomphe couronnée dans les cieux. Je vais dire maintenant quelques mots de la grandeur du saint que nous honorons aujourd'hui. Cette grandeur dont je veux vous entretenir brièvement, n'est point celle des armes ni de la puissance terrestre qui a fait la gloire d'un Alexandre ou d'un Pompée qu'on a décorés du nom de grands. Elle consiste dans les mérites des vertus les plus admirables. C'est ainsi qu'il est dit de Jean-Baptiste qu'il fut grand devant le Seigneur.

III.

Il est certain, tout d'abord, que la perfection de la vie chrétienne consiste dans la perfection du divin amour. Cet amour a pour adversaire l'amour déréglé de nous-mêmes, qui nous porte à rechercher avidement tout ce qui peut flatter la chair et les sens. Or, ces deux amours sont tellement incompatibles qu'ils ne peuvent subsister ensemble dans un même cœur. Par conséquent le premier soin de ceux qui aspirent à la perfection de l'amour divin, doit être de bannir de leur cœur cet amour déréglé de soi ; bien plus, ils doivent s'efforcer de parvenir à une sainte haine d'eux-mêmes, se souvenant de la parole du Sauveur : « Celui qui aime son âme (c'est-à-dire, la vie de son corps), la perdra, et celui qui hait son âme en ce monde, la conserve pour la vie éternelle. » *Qui amat animam suam, perdet eam, et qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam.* Joan. XII, 25. Notre bienheureux Père saint Dominique annonça dès l'âge le plus tendre cette généreuse disposition. Encore enfant, on le vit, plus d'une fois, quitter son lit, fuir la mollesse de sa couche et étendre sur la terre nue ses membres délicats ; ce qu'il ne cessa d'observer dans un âge plus mûr. Comme cette pratique de mortification était l'œuvre, non de la nature, mais de la grâce, le Seigneur a voulu montrer par-là que les dons qui paraissent dans les saints, lorsqu'ils sont dans la maturité de l'âge, ne sont pas moins gratuits que ceux par lesquels ils se sont signalés dans leur enfance. Dieu emploie, en effet, tous les moyens pour nous forcer à reconnaître que nous devons rapporter à lui seul tous les biens que nous possédons, et ne nous attribuer à nous que le néant dont nous avons été formés et le péché qui est notre ouvrage. A l'aide de cette considération, nous nous affranchissons de l'enflure de l'orgueil, et nous nous établissons solidement dans la vertu d'humilité. Ces premiers essais dans la carrière de la vertu étaient donc les présages des grandes austérités que notre saint devait pratiquer dans la suite. Lorsqu'il fut sorti de l'enfance, il macéra sa chair avec une ardeur infatigable, l'accablant de jeûnes et de veilles, ne portant

que de pauvres vêtements et ne prenant qu'une nourriture grossière. Non content de ces mortifications, il ceignait ses reins d'une chaîne de fer qu'il ne quitta même pas dans la maladie dont il mourut. Les religieux chargés de l'ensevelir trouvèrent cette chaîne sur lui. Le frère Rodolphe la conserva avec le plus grand respect et la donna plus tard au général de l'ordre comme un présent de très-grand prix. Notre saint se frappait trois fois chaque nuit de cette chaîne de fer avec tant de violence que le sang coulait sous ses coups. Ce sang, il l'offrait humblement à Dieu, d'abord en expiation de ses fautes, qui étaient bien légères, puis pour les âmes du purgatoire, et ensuite pour les pécheurs.

Que dirons-nous, mes frères, nous qui, malgré les dettes énormes que nous avons contractées envers la justice divine par nos péchés, bien loin de macérer notre chair, recherchons tout ce qui peut la flatter, lui procurer des jouissances; que dirons-nous en voyant ce saint traiter si rudement son corps, quoiqu'il n'eût aucune faute grave à expier? Oh! que la conduite des saints est différente de la nôtre! Combien leurs pensées diffèrent de nos pensées! Le premier trait de la grandeur de saint Dominique est donc la guerre acharnée et continuelle qu'il fit à sa chair, c'est-à-dire à l'ennemi domestique et familier que tous nous devons combattre. Il savait, ce grand saint, qu'il est écrit : « Celui qui nourrit délicatement son serviteur dès son enfance, le verra ensuite se révolter contre lui. » *Qui delicate a puritia nutrit servum suum, postea sentiet eum contumacem.* Prov. XXIX, 21.

La vertu de mortification doit avoir pour compagne inséparable la prière. Qui peut, en effet, haïr sa chair, à laquelle la nature l'a uni par les liens les plus étroits, si la vertu d'en haut ne vient le soutenir et l'élever au-dessus même de la nature? Or, voilà ce que fait la prière; non-seulement elle mérite, mais elle obtient ce secours, et tandis qu'elle remplit l'âme des douceurs spirituelles, elle la rend forte contre toutes les importunités de la chair. Notre bienheureux Père fut si fidèle à cet exercice, que toute sa vie fut, pour ainsi dire, une continuelle prière. Ni la fatigue, ni les voyages ne purent jamais lui faire interrompre ce saint office. Lorsqu'il était en route, il disait à ses compagnons :

Marchez en avant, occupons-nous de la pensée de notre Sauveur. Sur le point de mourir, il fit à ses religieux trois recommandations que l'on peut regarder comme son testament; la première de ces trois dernières instructions était qu'ils devaient en tout temps s'entretenir de Dieu ou avec Dieu. Il savait que par suite de cette sainte habitude ses frères s'affranchiraient peu à peu de l'infirmité humaine, et, conversant toujours avec Dieu, deviendraient en quelque sorte des hommes divins, selon cette parole de l'Apôtre : « Celui qui demeure attaché au Seigneur, est un même esprit avec lui. » *Qui adhæret Domino, unus spiritus est.* I Cor. VI, 17. Saint Augustin exprime en ces termes l'honneur et la félicité qui résultent de cette union avec Dieu par la prière : Seigneur, dit-il en parlant à Dieu, heureux ceux dont vous êtes l'unique espérance, et qui font de la prière toute leur occupation! Notre saint passait ses nuits presque tout entières dans cet exercice, accomplissant ainsi la parole du Prophète : « Elevez vos mains durant les nuits vers le sanctuaire, et bénissez le Seigneur. » *In noctibus extollite manus vestras in sancta, et benedicite Dominum.* Ps. CXXXIII, 3. Mais pour que la longueur de ses oraisons ne lui causât point de fatigue, et aussi pour ranimer sa ferveur, il prenait, dans la prière, diverses attitudes. Tantôt il se couchait de toute sa longueur sur la terre; tantôt il se tenait debout, les yeux tournés vers le ciel; tantôt il élevait les mains ou les étendait en forme de croix; tantôt enfin il priait à genoux, suivant l'usage ordinaire. Il lui arrivait souvent, pendant son oraison, d'être tellement ravi en Dieu, que son corps, malgré sa pesanteur naturelle, s'élevait de terre avec son esprit et demeurait suspendu en l'air. Ce prodige est d'autant plus admirable, que le saint ne vivait pas comme les anachorètes dans la solitude, mais parmi les hommes, s'étant voué tout entier à la conquête des âmes et aux œuvres de charité et de miséricorde. Cependant, par une grâce particulière de Dieu, il savait unir si bien ces deux offices si différents de l'oraison et de la vie active, que l'un ne nuisait point à l'autre. L'action ne troublait pas plus le repos de la contemplation que le repos de la contemplation n'empêchait l'exercice de l'action. Semblable à ces animaux dont parle Ezéchiel, lesquels allaient et

revenaient comme des éclairs, *Ezech.* I, 14, le serviteur de Dieu se portait avec le plus grand empressement aux œuvres extérieures de charité, et il rentrait aussi promptement dans le secret de la contemplation. On peut lui appliquer ce que l'Eglise dit des hommes apostoliques qu'elle compare à « un bel olivier dans la campagne et à un cyprès qui s'élève en haut. » *Eccli.* XXXIV, 19, et L, 11. Il existe une notable différence entre ces deux arbres dont l'un est petit et fécond, tandis que l'autre est stérile et atteint une grande hauteur; or, la fécondité de l'olivier et la grandeur du cyprès se trouvent réunies dans les saints, qui, tout en s'élevant par la pensée jusqu'aux choses célestes, s'inclinent cependant avec bonté vers le prochain pour soulager ses misères : leurs sublimes contemplations les portent parmi les anges, mais ne les empêchent pas de remplir parmi les hommes les devoirs de la charité et de la miséricorde. Saint Grégoire dit qu'ils sont figurés par ce chef du peuple israélite nommé Aod, lequel se servait indifféremment de l'une et l'autre main. *Jud.* III, 15. Pour cette raison il les appelle ambidextres, ce qui revient à dire qu'ils se livrent avec autant de facilité à l'exercice de la contemplation qu'à celui de la charité. Cette vertu si rare, selon ce saint docteur, notre bienheureux Père, saint Dominique, l'a portée jusqu'à la perfection, comme toute sa vie le prouve.

IV.

Entre toutes les vertus, il en est trois que l'on appelle théologales, et qui tiennent le premier rang. Ces trois vertus, nous allons les étudier dans la personne de notre saint. La première de ces vertus est la foi. Or, quelle n'a pas été la foi de saint Dominique? Elle opérait des miracles et en grand nombre; elle commandait aux démons; elle guérissait toute espèce de maladie, elle fournissait des aliments à ceux qui avaient faim; elle annonçait la parole de Dieu dans toutes sortes de langues; elle rappelait les morts à la vie. Le temps ne me permet pas, mes frères, de vous rapporter tous les effets produits par la foi de notre saint; je citerai seulement quelques exemples que je choisirai parmi ceux qui présentent un caractère tout particulièrement miraculeux.

Saint Dominique avait la direction du monastère des sœurs de Saint-Sixte. Il vint un jour au couvent s'informer des sœurs Théodora et Théodromia. La tourière (c'est ainsi qu'on appelle la religieuse chargée de répondre à ceux qui se présentent) lui dit qu'elles étaient l'une et l'autre atteintes de la fièvre, et que Théodromia gardait le lit. Allez, dit le saint à la sœur tourière, et dites-leur que j'ai ordonné qu'elles n'aient plus de fièvre. Constance (tel était le nom de la tourière) fit ce qu'on lui avait dit, et incontinent les deux malades furent guéries, en présence d'autres sœurs qui ne pouvaient revenir de leur étonnement à la vue de ce prodige. Lorsque Constance fut de retour auprès du saint qui l'attendait, elle lui rendit compte de ce qui s'était passé. Celui-ci rendit grâces à Dieu et se retira. Cet exemple nous montre quelle est la puissance et la force de l'obéissance. Dieu se plaît à récompenser ainsi cette vertu; il veut que ses créatures, même celles qui sont privées de raison et de sentiment, soient soumises au commandement de ses fidèles serviteurs, comme ceux-ci lui obéissent à lui-même. Quel est, en effet, ce pouvoir en vertu duquel un homme mortel commande aux maladies, et les contraint de lui obéir? Parlerai-je des orages et des pluies, qui se montraient également dociles à la voix de notre saint? Il était un jour en route avec un compagnon, lorsqu'ils furent surpris par une pluie torrentielle. Le saint, ayant pitié du frère qui l'accompagnait, traça dans l'air le signe de la croix, et la pluie, respectant les deux voyageurs, leur ouvrit un libre passage, sans mouiller leurs vêtements. Ce que j'admire ici davantage, mes frères, ce n'est pas tant la grandeur et la nouveauté du prodige que la confiance de saint Dominique dans l'infinie bonté du Seigneur, confiance qu'il n'aurait pu concevoir, s'il n'eût déjà connu et expérimenté en mille manières la tendresse toute familière du Seigneur à son égard. Le fait lui-même est une preuve manifeste de cette bonté de Dieu; car ce fut Dieu qui suggéra à notre saint la pensée de faire le signe de la croix, pour se garantir, lui et son compagnon, de la pluie qui tombait. Quel est celui qui, sans une inspiration divine, eût pu avoir une telle confiance?

Si je voulais rappeler tous les miracles qui attestent la foi de

notre saint, le jour finirait avant mon discours. Il en est un pourtant que je ne puis passer sous silence, et qui n'a pour ainsi dire pas son semblable parmi les œuvres miraculeuses des autres saints. Le plus grand de tous les prodiges est de rappeler les morts à la vie; or, saint Dominique, par une seule prière, rendit la vie, non pas à une, mais à quarante personnes. Voici le fait : Le comte très-chrétien, Simon de Montfort, assiégeait Toulouse, quand des pèlerins arrivèrent d'Angleterre dans le dessein d'aller visiter le tombeau de saint Jacques. Ces pèlerins, voulant éviter Toulouse, à cause de l'excommunication portée contre cette ville hérétique, descendirent dans une barque pour traverser le fleuve; mais comme la barque était trop faible pour le nombre des passagers (ils étaient quarante environ), elle coula, et tous les pèlerins furent engloutis et disparurent sous l'eau. Le saint était alors en prière dans une église voisine. Frappé des cris que poussaient les malheureux qui se noyaient et les soldats qui les voyaient périr, il accourt en toute hâte; à la vue d'un si grand danger, son cœur est touché de compassion; il se prosterne sur la rive, étend les bras en forme de croix, et conjure le Seigneur avec larmes de délivrer ses pèlerins de la mort. Puis se levant, il se tourne vers le fleuve, et, plein de confiance en Dieu, il dit à haute voix : Je vous ordonne à tous de gagner le rivage. O prodige que seul pouvait opérer « Celui qui seul fait des choses merveilleuses! » *Ps.* LXXI, 18. A la voix du saint, tous les pèlerins qui jusque-là étaient restés ensevelis dans le fleuve, reparaissent sur les eaux. On accourt de toutes parts; on leur tend des lances, des javelots, et on ramène enfin sains et saufs sur le rivage ces naufragés qui ne cessaient de bénir dans leurs louanges la clémence du Sauveur et les mérites de son secourable serviteur, saint Dominique. Qui ne reconnaîtrait ici la foi de notre saint, car c'est à cette vertu qu'il faut atttribuer le prodige que je viens de signaler? Sans doute, ce miracle est l'œuvre de « Celui qui ranime les morts, et qui appelle ce qui n'est point, comme ce qui est, » *Rom.* IV, 17; mais comme tout est commun entre les vrais amis, ce Dieu, l'ami fidèle des saints, leur confère la puissance qui n'appartient qu'à lui seul.

C'est assez parler de la foi de saint Dominique. La foi est suivie de l'espérance, laquelle est d'autant plus ferme que la foi est plus vive, et la charité plus ardente. Notre saint donna des preuves éclatantes de cette vertu, non-seulement pendant sa vie, mais à l'heure de la mort, moment qui fait trembler les plus saints personnages. On rapporte, en effet, que le grand saint Arsène étant sur le point de mourir fut saisi d'une si grande frayeur que ses disciples, qui avaient été les témoins de sa vie si pure et si sainte, ne purent s'empêcher de lui dire : Eh ! quoi, Père, vous aussi vous tremblez maintenant? — Mes enfants, leur répondit le saint, la crainte que j'éprouve n'est pas nouvelle; car pendant toute ma vie j'ai redouté ce jour. Le bienheureux Agathon, si célèbre parmi les anciens solitaires, tremblait aussi en voyant approcher sa dernière heure, et comme ses disciples s'en étonnaient et lui en demandaient la cause, il leur dit : c'est que, autres sont les jugements de Dieu, autres les jugements des hommes. Mais notre saint ne connut pas ces frayeurs au moment de la mort; il était alors si assuré de son salut, qu'il promettait de s'intéresser à celui des autres. Voyant ses disciples en proie à la tristesse et déplorant l'abandon dans lequel ils allaient se trouver par sa mort : Ne craignez pas, mes petits enfants, leur dit-il, je vous serai beaucoup plus utile là où je vais. Se peut-il rien de plus admirable, de plus ferme qu'une telle espérance? Combien donc fut heureuse cette mort, combien elle fut douce et remplie de consolations ! Nous, enfants de ce grand saint, nous pour qui ses dernières paroles sont un précieux gage de salut, nous lui demandons chaque jour qu'il accomplisse sa promesse, et nous disons : O merveilleuse espérance que vous avez donnée en mourant à ceux qui vous pleuraient ! etc.

Il nous reste à parler de la reine de toutes les vertus, de la charité. Qui pourrait, je ne dis pas exalter comme elle le mérite, mais exposer seulement dans toute sa force et son étendue la charité de notre saint? Nous en avons d'admirables preuves dans sa soif ardente du martyre, dans ses continuelles prédications, sa compassion pour les pauvres, qui l'engageait à se défaire de ses livres et de tout ce qu'il possédait afin de venir en aide à ceux

qui étaient dans le besoin. Quand il eut tout vendu, voyant qu'il ne pouvait plus rien donner aux indigents, il se vendit lui-même. Une pauvre veuve vint un jour lui demander quelque secours afin de racheter son fils qui avait été fait prisonnier par les ennemis. Le saint n'avait ni or, ni argent, mais touché d'un profond sentiment de commisération pour cette malheureuse mère, il voulut se mettre lui-même en vente, dans le dessein de consacrer le prix qu'on lui offrirait de sa liberté au rachat du captif. Il eût exécuté son projet, si Dieu ne l'avait réservé à de plus grandes choses. Peut-on imaginer, chrétiens, une compassion et une charité plus vives? De cette charité découlait comme de sa source la soif des ignominies et des humiliations qui dévorait notre saint. Comme il quittait volontiers la ville de Toulouse pour se rendre fréquemment à Carcassonne, on lui demanda la raison de cette préférence : Je vais plus volontiers à Carcassonne, répondit-il, parce que les affronts et les insultes m'y sont prodigués, tandis qu'à Toulouse chacun veut me faire honneur. De telles dispositions ne venaient pas seulement d'une profonde et sincère humilité, mais d'une ardente charité. Or, la charité parfaite renferme nécessairement la parfaite obéissance. De là cette parole du Sauveur : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, » *Joan.* XIV, 23; et ailleurs : « Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime. » *Ibid.*, 21. Nous pouvons juger de l'éclat avec lequel ces deux vertus ont brillé dans notre bienheureux Père par la révélation suivante que le Seigneur daigna faire à sainte Catherine de Sienne. Cette sainte a raconté à son confesseur qu'étant un jour en extase, elle voyait le Fils de Dieu, son Verbe consubstantiel, sortant de la bouche du Père éternel et se montrant à elle sous la forme humaine qu'il a prise, en se revêtant de notre nature. Elle voyait ensuite saint Dominique, environné d'une éclatante lumière, et sortant, non de la bouche, mais de la poitrine du Père, et en même temps elle entendait le Père qui lui adressait, à elle, ces paroles : Ma chère fille, j'ai produit ces deux fils, dont l'un est mon fils par nature, et l'autre par adoption. De même que mon fils bien-aimé, après avoir pris la nature humaine a été obéissant envers moi jusqu'à la mort, ainsi

mon fils d'adoption a montré l'obéissance la plus parfaite à ma volonté depuis son enfance jusqu'au dernier jour de sa vie, et il a conservé sans la plus légère souillure la pureté d'âme et de corps qu'il a reçue par la grâce du baptême. De même encore que mon fils selon la nature « a parlé publiquement au monde, » *Joan.* XVIII, 20, et a rendu un éclatant témoignage à la vérité qu'il avait mission de prêcher, ainsi mon fils d'adoption a combattu ouvertement dans ses discours les ennemis de la foi catholique. De même encore que le fils que j'ai engendré a envoyé ses disciples prêcher l'Evangile, ainsi le fils que j'ai adopté a destiné aux mêmes fonctions les hommes qui devaient vivre sous sa discipline. De même enfin que mon fils par nature a consacré au salut des âmes sa vie, ses œuvres, tout ce qu'il a enseigné, soit par ses actions, soit par ses paroles, ainsi mon fils par adoption a employé tout son zèle, tous ses soins et toutes ses pensées à délivrer les âmes des filets du démon pour les rendre à leur Créateur. Cette ardeur, cette soif du salut de ses frères l'ont porté à fonder dans l'Eglise un nouvel ordre dans lequel il a semé comme en un champ des germes choisis et féconds destinés à donner du fruit en leur temps. Sainte Catherine a raconté fidèlement toutes ces choses pour la gloire de son bienheureux Père auquel elle avait une très-grande dévotion, et pour la consolation des enfants de saint Dominique.

De tout ce que nous avons dit des vertus de notre saint, et de son zèle pour la prédication, il résulte manifestement qu'il est grand dans le royaume des cieux, puisqu'il a éclairé l'Eglise de la doctrine du salut, et qu'il a confirmé par les plus éclatants exemples ce qu'il a fidèlement enseigné. On ne peut douter qu'il ne mérite le titre de grand, d'après le témoignage même de notre Seigneur, qui déclare que « celui qui aura fait et enseigné, sera appelé grand dans le royaume des cieux. » Il fut grand, en effet, dans les austérités corporelles qu'il pratiqua, grand dans son assiduité à la prière, grand dans sa foi, grand dans son espérance, grand et vraiment admirable dans sa charité, grand par conséquent dans l'exercice de toutes les vertus, puisque toutes ont pour racine la charité, selon que nous l'atteste l'Apôtre, quand il

dit : « La charité est patiente ; elle est douce et bienfaisante. La charité n'est point envieuse, elle ne pense point le mal ; elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité ; elle croit tout, elle espère tout ; elle souffre tout. » I *Cor.* XIII, 4, 5, 6, 7. Donc celui qui est grand dans la charité, est grand aussi dans ces différentes vertus qui en proviennent. O l'admirable grandeur, la seule vraiment désirable et digne de tous nos vœux ! Si les mortels désirent avec tant d'avidité être grands dans ce monde, dont la grandeur plus fragile que le verre, plus inconstante que le vent, plus vile qu'un brin de paille, est limitée dans l'étroit espace du temps, et doit finir par les vers et la poussière du tombeau, combien plus ardemment ne doivent-ils pas soupirer après cette grandeur véritable, solide, stable, qui n'est troublée par aucune disgrâce, qui n'est exposée à aucun accident, qui n'est enfermée dans aucune limite ! Quiconque aspire à cette véritable grandeur, a dans le saint dont nous célébrons aujourd'hui la fête un exemple qu'il peut contempler et imiter. Qu'il châtie son corps, qu'il le réduise en la servitude de l'esprit, I *Cor.* IX, 27 ; qu'il ne cesse de faire retentir aux oreilles de Dieu la voix de sa prière ; qu'il conserve une foi inébranlable ; que, soutenu par l'espérance, il implore avec confiance le secours divin dans toutes ses peines ; qu'enflammé d'amour, il embrasse tous les hommes dans le sein d'une charité, d'une tendresse maternelle ; qu'il ne fasse tort à personne ; qu'il ne déchire la réputation d'aucun de ses frères, qu'il ne haïsse personne ; qu'il ne souhaite de mal à personne ; qu'il fasse du bien à tous, assistant au moins du secours de ses prières et d'une sincère compassion ceux auxquels il ne peut rendre d'autres services. Il méritera ainsi d'être grand dans le royaume des cieux où daigne nous conduire Jésus-Christ notre Seigneur, qui règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

POUR LA FÊTE

DE NOTRE BIENHEUREUX PÈRE SAINT DOMINIQUE.

EXPLICATION DES PAROLES DU TEXTE.

Sic luceat lux vestra coram hominibus, ut videant opera vestra bona, etc.

Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, etc. *Matth.* v, 16.

Nous lisons dans le livre de la Genèse que Jacob, qui gardait les troupeaux de Laban, son beau-père, consentit à continuer cet emploi, à la condition que tous les agneaux tachetés de différentes couleurs qui naîtraient des brebis seraient sa récompense, tandis que ceux qui seraient d'une seule couleur, soit blanche, soit noire, appartiendraient à son beau-père. Il prit donc des branches vertes de peuplier, en ôta une partie de l'écorce et les mit ensuite dans les canaux qu'on remplissait d'eau, afin que lorsque les brebis y viendraient boire, elles vissent ces branches et eussent des agneaux tachetés et de diverses couleurs. *Gen.* xxx. Pourquoi l'Esprit-Saint a-t-il voulu que ce fait et d'autres semblables fussent consignés dans la sainte Ecriture, sinon parce qu'ils renferment quelque important mystère ou quelque utile enseignement pour les fidèles? Voici le sens spirituel de cette histoire : le troupeau représente l'Eglise; les brebis, les fidèles; le pasteur, le prédicateur évangélique, et les agneaux qui naissent des brebis, les fruits des bonnes œuvres. C'est donc au prédicateur à mettre sous les yeux des brebis du Sauveur des branches de couleurs diverses, c'est-à-dire les vertus et les exemples des saints, afin que fixant les yeux de leur âme sur ces vertus, et les admirant avec amour, elles puissent concevoir à leur tour des œuvres semblables et produire, elles aussi, les mêmes fruits de justice et de piété. Voilà la raison de l'institution des fêtes des saints. Notre Seigneur a voulu que ces fêtes fussent célébrées dans son Eglise

et que les actions éclatantes de ses saints fussent proposées aux fidèles, pour que ceux-ci en contemplant d'aussi beaux exemples se reprochassent leur lâcheté et leur paresse, et se sentissent embrasés du désir de les imiter. Sans doute, Jésus-Christ est un modèle accompli de toutes les vertus; mais il a voulu par condescendance pour notre infirmité que l'Eglise nous proposât les exemples des saints comme étant plus rapprochés de notre faiblesse et par conséquent plus faciles à imiter. Si notre Seigneur est véritablement homme, il est aussi véritablement Dieu, et cette considération aurait pu ralentir notre ardeur et servir d'excuse à notre lâcheté. Imiter un Dieu! Nous aurions pu déclarer que cela était au-dessus de nos forces; tandis qu'il n'est rien dans les saints qui puisse fournir le moindre prétexte à notre lâcheté. Ils avaient la même nature que nous; ils ont été comme nous conçus dans le péché, et la grâce qu'ils ont reçue de Dieu n'est refusée à aucun de nous. Ainsi donc tout en eux nous provoque et nous excite à les imiter. Aussi saint Bernard, dans son explication du Cantique des cantiques, dit que les actions des saints et l'exemple de leurs vertus avaient pour lui le plus grand attrait et le touchaient jusqu'aux larmes; et il se plaint de ne pas ressentir toujours d'aussi vives impressions en méditant la vie du Sauveur, tant il est vrai que les hommes saisissent et s'assimilent aisément les choses qui ont avec eux une entière conformité de nature. Après le parfait modèle de toutes les vertus, qui est notre Seigneur Jésus-Christ, les exemples moins relevés des saints nous étaient donc nécessaires. L'exemple d'un seul d'entre eux pouvait à la rigueur nous suffire; mais l'Eglise a voulu nous mettre sous les yeux cette diversité de modèles, parce que, quoique tous les saints aient pratiqué avec éclat toutes les vertus, chacun d'eux cependant a excellé dans quelque vertu particulière. Il existe entre eux une différence semblable à celle qui existe entre les esprits bienheureux. Ces esprits célestes, en effet, ont tous reçu l'abondance de toutes les vertus et de tous les dons; cependant les plus élevés dans la hiérarchie, ceux qui sont plus étroitement unis à Dieu, les séraphins l'emportent sur les autres par la charité, les chérubins par la sagesse, etc. Ainsi parmi les saints,

bien que chacun d'eux ait été orné de toutes les vertus, on loue cependant plus particulièrement l'obéissance d'Abraham, la patience de Job, la chasteté de Joseph, la douceur de Moïse, la piété de David, le zèle d'Elie, la foi de Pierre, la charité de Paul, la pureté de Jean, la pauvreté de François d'Assise, et ainsi des autres. Un pasteur zélé doit donc mettre chaque jour sous les yeux de son troupeau ces divers exemples, afin que les fidèles, comme les brebis de Jacob, les contemplent et produisent des fruits semblables de vertu. Saint Athanase rapporte de saint Antoine que, lorsqu'il visitait les solitaires, il n'avait point d'autre but que de profiter des différents exemples de vertu qu'il admirait en chacun d'eux. Il remarquait l'austérité de celui-ci, la promptitude de celui-là, la douceur de cet autre; tel jeûnait, tel lisait avec application, tel couchait sur la terre nue. Ces exemples animaient le saint, et de retour dans sa cellule, il ne manquait pas de les repasser dans son esprit et de travailler à reproduire en lui tout ce qui l'avait frappé.

Si vous me demandez maintenant dans quelle vertu a excellé particulièrement notre bienheureux Père saint Dominique, j'oserai dire qu'il a excellé, non dans une, mais dans toutes les vertus, à ce point qu'il devient impossible de discerner quelle est celle qui l'a emporté sur les autres. Il serait facile de le constater en passant en revue chacune des vertus de notre saint, sa charité, son humilité, sa pauvreté volontaire, l'ardeur de sa foi, sa patience infatigable dans les travaux, ses abstinences, ses veilles, ses aumônes, son zèle pour la prière et la prédication, ses austérités, son amour de la fraternité, sa soif du martyre et tant d'autres vertus qu'il a toutes pratiquées au plus haut degré. Cependant parmi toutes ces fleurs des vertus qui ornaient l'âme de notre saint, il en est une plus éclatante et dont nous allons ensemble respirer le parfum; je veux dire son ardente charité, et le zèle dévorant que cette charité lui inspira pour le salut de ses frères. Aussi ce n'est pas sans raison que l'Eglise a choisi pour l'évangile de ce jour les paroles du Sauveur qui ont pour objet le zèle et l'ardeur du salut des âmes. Etre «le sel de la terre, la lumière du monde, un flambeau placé sur un chandelier, une

ville bâtie sur une montagne, faire et enseigner, » toutes ces attributions ne conviennent-elles pas en effet à ceux qui sont embrasés du désir de sauver leurs frères? Mais comme il n'est pas possible de développer chacun de ces différents points dans un discours, je n'en traiterai qu'un seul. Dans le sermon précédent j'ai expliqué pourquoi les ministres de Jésus-Christ sont appelés « le sel de la terre ; » dans le présent discours, je vais vous entretenir de la nature et des effets de « la lumière, » car c'est aussi le nom que le Sauveur leur donne, lorsqu'il ajoute « que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, etc. » Cette dénomination, comme la précédente, s'applique parfaitement au saint que nous honorons en ce jour. Nous indiquerons d'abord en combien de manières cette lumière brille aux yeux des hommes; nous verrons en second lieu quelle est parmi ces différentes espèces de lumières celle qui répand un plus vif éclat, et nous montrerons enfin comment notre bienheureux Père a été une véritable lumière de l'Eglise

I.

Il faut savoir avant tout que notre Seigneur Jésus-Christ « la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde, » *Joan.* I, 9, a éclairé les hommes de trois manières particulières par rapport à l'œuvre du salut. Il a créé ce monde dont la beauté, l'ordre la variété, l'utilité révèlent merveilleusement à l'homme la toute-puissance, la sagesse et la providence de Celui qui a réglé toutes choses avec mesure, avec nombre et avec poids, *Sap.* XI, 21, c'est-à-dire avec la plus grande perfection. C'est ce que Salomon exprime si bien dans cette courte mais profonde sentence : « On ne peut ni diminuer ni ajouter rien aux merveilles de Dieu, et elles sont incompréhensibles. » *Non est minuere, neque adjicere, nec est invenire magnalia Dei.* Eccli. XVIII, 5. Chose admirable! Parmi cette variété d'êtres dont se compose la terre et les mers, plantes, animaux, reptiles, poissons, oiseaux, il n'en est pas un seul qui ne soit pourvu dans une sage mesure de tout ce qui est nécessaire à sa conservation. Le spectacle de ces merveilles manifeste si hautement la sagesse et

la puissance divines; il excite si fortement les hommes au culte et au respect de la divinité, que l'Apôtre déclare inexcusables les nations, qui ayant connu le souverain auteur de toutes choses par ce témoignage éclatant des créatures, ne l'ont point glorifié comme Dieu, et ne lui ont point rendu grâces, mais ont transféré au bois et à la pierre la gloire qui n'est due qu'à la divinité. ! *Rom*. 21, 23. Aussi les théologiens prétendent que, dans la loi de nature, la foi implicite à Jésus-Christ était nécessaire, parce que la vue des soins attentifs de la providence à l'égard de chacune de ses créatures pouvait aisément leur faire comprendre que Dieu n'aurait pas moins de sollicitude pour le salut de l'homme, de l'homme pour le service duquel toutes ces œuvres de Dieu avait été faites. C'est dans cette connaissance que consistait la foi implicite au Médiateur et au Sauveur des hommes.

Une lumière plus grande et plus certaine a été donnée aux hommes dans la loi divine. Le prophète David, après avoir montré combien la contemplation des merveilles de la nature est propre à élever l'intelligence de l'homme à la connaissance de Dieu, ajoute : « La loi du Seigneur est pure et convertit les âmes, etc. » *Lex Domini immaculata convertens animas,* etc. Ps. XVIII, 8. Quel langage, en effet, pourrait exprimer la grandeur, la justice et la beauté de la loi divine? Quelle sublime idée de la majesté divine elle inspire! Quelles saintes règles de conduite elle trace! Quelles magnifiques récompenses elle promet à la vertu! De quels châtiments terribles elle menace les méchants, afin de les détourner du crime! Quelle équité dans les différents devoirs qu'elle nous impose à l'égard des autres hommes, suivant la condition de chacun d'eux! Quel parfait accord entre cette loi et les lumières d'une saine raison! Comme elle se montre amie des choses spirituelles, et quelle guerre implacable et continuelle au contraire elle déclare à la chair et à ses convoitises! Elle rejette toutes ses voluptés, la condamne aux veilles, aux jeûnes, à de pieux exercices, et la contraint à obéir à l'esprit, comme une humble esclave. Or n'est-ce pas là dépouiller l'homme de son humanité et l'élever en quelque sorte jusqu'à la nature de Dieu même? Qui ne voit qu'une loi si sainte

et si pure n'a pu avoir pour auteur que Celui qui est l'auteur de toute pureté et de toute sainteté?

Il est cependant une troisième lumière beaucoup plus éclatante, plus belle et plus agréable, qui manifeste aux hommes la vérité divine : c'est la loi, non plus gravée sur des tables de pierre, mais écrite dans les âmes et exprimée par l'innocence et la pureté des mœurs. De même, en effet, que des vêtements précieux, quelque beaux et quelque élégants qu'ils paraissent dans la maison du tailleur, semblent encore plus élégants lorsqu'on les applique à une personne à laquelle ils vont bien (car alors ils atteignent la fin qui leur est propre), ainsi la loi divine, qui semble belle dans les livres où on la lit, paraît plus belle encore dans les hommes, c'est-à-dire, lorsqu'elle est mise en pratique. Le charme de cette beauté fut si grand, qu'aux jours de l'Eglise naissante, alors que la religion et la pureté des mœurs étaient dans toute leur vigueur, un grand nombre de païens, malgré la haine impie et cruelle dont ils poursuivaient les chrétiens, ne pouvaient s'empêcher d'admirer leurs vertus et leur sainteté, et d'avouer qu'une religion dont les disciples menaient une vie en quelque sorte divine, était divine elle-même. N'est-ce pas ainsi qu'il faut entendre ce passage de la première épître de saint Pierre dans laquelle il dit aux fidèles : « Ils (les païens) trouvent maintenant étrange que vous ne couriez plus avec eux, comme vous faisiez, à ces débordements de débauche et d'intempérance? » I *Petr*. IV, *4*.

Saint Athanase dit que ces mêmes idolâtres, ces mêmes hommes, ennemis déclarés du nom chrétien, éprouvaient une admiration si grande pour les vierges consacrées à Dieu, qu'ils étaient forcés d'avouer que ces femmes étaient le temple du Dieu vivant, et que le culte du vrai Dieu ne se trouvait que chez ceux qui pratiquaient une religion si pure. Aussi un bon nombre d'entre eux, éclairés par cette divine lumière, renoncèrent au culte sacrilége des idoles et se firent chrétiens. L'Eglise s'accrut par ces admirables exemples de toutes les vertus, et « le grain de sénevé, qui est la plus petite de toutes les semences, devint un grand arbre. » *Matth*. XV, 32. C'est là ce qui convertit à la foi le

philosophe Justin, comme lui-même le déclare dans l'apologie qu'il adressa à l'empereur Adrien. Le beau spectacle qu'offrait la vie si pure des chrétiens, et surtout la constance inébranlable des martyrs au milieu des divers tourments qu'ils enduraient pour garder leur foi, fit comprendre à cet homme judicieux et sage qu'une telle constance, une telle allégresse au milieu des supplices ne venaient pas de la nature, laquelle a autant d'horreur de la mort et des souffrances qu'elle est avide de jouissances et de voluptés, et qu'il fallait en chercher le principe plus haut, c'est-à-dire en Dieu, l'auteur de toute vertu et de toute constance. Aussi ce philosophe crut-il que la religion des martyrs était la seule véritable; il le crut et le confessa si fermement qu'il souffrit pour elle la mort la plus glorieuse. Ruffin et Théodoret rapportent un exemple également mémorable de cette influence de la religion. Ils disent qu'en Ibérie, contrée alors livrée à toutes les superstitions de l'idolâtrie, vivait une pauvre captive qui habitait une misérable cabane. Elle menait une vie si sainte et si pure que ceux qui en étaient les témoins furent frappés d'admiration, et voulurent savoir quelle religion professait cette femme et quel était le Dieu qui rendait ses adorateurs si vertueux. Ce fut par là que commença dans ce pays la ruine du paganisme et le culte de la vraie religion. On peut citer encore le changement de vie qui se produisit dans saint Augustin, lorsqu'après avoir entendu raconter la vie de saint Antoine, il rougit de lui-même et s'écria : Quoi! des ignorants s'élèvent et s'emparent du ciel! et nous, avec toute notre science, nous sommes assez misérables et assez lâches pour demeurer abîmés dans la chair et le sang! » Vous voyez, mes frères, que la lumière que répand une sainte vie est plus brillante et plus efficace que la lumière de la doctrine. La doctrine, en effet, c'est la loi, mais la loi morte, pour ainsi dire, tandis qu'une vie pure est la loi vivante qui, sans aucun bruit de paroles, excite et touche les cœurs.

Entendez l'Apôtre dire aux Corinthiens : « Avons-nous besoin que d'autres nous donnent des lettres de recommandation envers vous, ou que vous nous en donniez envers les autres? Vous êtes vous-mêmes notre lettre de recommandation, qui est écrite dans

notre cœur, qui est reconnue et lue de tous les hommes; vos actions faisant voir que vous êtes la lettre de Jésus-Christ, dont nous n'avons été que les secrétaires, et qui est écrite non avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant, non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair, qui sont vos cœurs. » II *Cor.* III, 1, 2, 3. Vous pouvez remarquer ici une double loi de Jésus-Christ : l'une écrite avec de l'encre sur les pages d'un livre, l'autre tracée par l'Esprit du Dieu vivant sur les tables du cœur. Il est facile d'apercevoir la différence de ces deux lois en les comparant l'une à l'autre. La loi écrite est enfermée dans un coffre et n'est connue que de son possesseur, tandis que la vie sainte des fidèles, qui frappe les regards de tous comme une brillante lumière, est « cette épître qui est reconnue et lue de tous les hommes. » C'est ce que le même Apôtre nous fait entendre par une autre comparaison : « Nous sommes devant Dieu, dit-il, la bonne odeur de Jésus-Christ; aux uns, nous sommes une odeur de mort, et aux autres, une odeur de vie. » II *Cor.* II, 15, 16. Par cette bonne odeur de Jésus-Christ, saint Paul veut marquer la douceur, la suavité, la beauté qui accompagnent les vertus chrétiennes et les rendent agréables et recommandables à tous. Aussi s'adressant à son disciple Timothée, il lui dit : « Soyez l'exemple des fidèles dans les entretiens, dans la manière d'agir avec le prochain, dans la charité, dans la foi, dans la chasteté. » I *Tim.* IV, 12. Il engage de même Tite à être un modèle de bonnes œuvres en toutes choses, dans la pureté de la doctrine, dans l'intégrité des mœurs, dans la gravité de la conduite, afin, ajoute-t-il, que nos adversaires rougissent, n'ayant aucun mal à dire de nous. *Tit.* II, 7, 8. L'Apôtre poursuit constamment ce but : il veut que tous les fidèles et surtout les ministres de l'Eglise confirment la vérité de la foi plutôt par l'exemple de leur vie, que par l'enseignement de la doctrine.

C'est parce que les premiers fidèles ont suivi ce conseil de saint Paul, que la religion chrétienne s'est accrue d'une manière si admirable; mais aujourd'hui que l'on agit tout différemment, aujourd'hui que les ministres de l'Evangile attachent plus d'importance à l'éclat de la prédication qu'à la sainteté de la vie, bien

loin que nous ayons augmenté l'héritage de l'Eglise, nous n'avons même pas su conserver ce qu'elle avait acquis, puisque, dans notre malheureux siècle, l'hérésie a porté à la foi de si rudes atteintes. Quant aux fidèles, ils vivent de telle sorte que, non-seulement ils ne glorifient point Dieu par leurs œuvres, mais qu'ils sont cause que son nom est blasphémé chez les nations païennes. Eh! quoi, nous chrétiens, nous qui placés dans le firmament de l'Eglise devrions être la lumière du monde, nous sommes réduits à n'être que des charbons, et au lieu d'éclairer les autres, nous répandons autour de nous des ténèbres qui aveuglent les yeux des mortels. Peut-on imaginer rien de plus indigne? Un exemple, hélas! trop fameux appuiera ce que je viens de dire. Lors de la découverte du Nouveau-Monde, laquelle a eu lieu pour ainsi dire de nos jours, nos soldats exercèrent tant de cruautés envers les Indiens que le nom chrétien devint pour ces malheureux un objet d'horreur et d'exécration. Aussi, lorsque des religieux vont annoncer l'Evangile à ces peuples, de peur que le nom chrétien ne leur inspire de la frayeur et de l'éloignement, quelque ami familier a soin de les avertir que ces religieux ne sont pas des chrétiens, mais des Pères qui viennent pour leur témoigner le dévouement le plus tendre et les instruire dans la foi. Se peut-il rien de plus triste et de plus déplorable? Autrefois le patriarche Jacob se plaignait amèrement de ce que ses fils par leur cruauté avaient rendu son nom odieux aux Chananéens; notre Seigneur ne peut-il pas nous reprocher avec raison de l'avoir rendu haïssable aux hommes par notre conduite inhumaine et barbare? Est-ce ainsi que nous glorifions notre Sauveur? Est-ce par de tels excès que nous honorons sa doctrine et que nous accomplissons le précepte qu'il nous a donné, lorsqu'il a dit : « Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux? »

II.

Il faut cependant arrêter le cours de nos plaintes malheureusement trop justes, et examiner en second lieu de quelle manière

cette lumière dont nous parlons brille particulièrement aux yeux des hommes. Nous en avons une figure dans l'éclatante victoire que Gédéon remporta sur les Madianites. Il est raconté au livre des Juges que ce chef des Israélites étant entré dans le camp de l'ennemi, ses soldats, sur l'ordre qu'il leur en avait donné, commencèrent à sonner de la trompette et à briser les pots de terre qu'ils tenaient dans leurs mains. Les lampes que contenaient ces vases répandirent aussitôt une vive lumière, et les Madianites, saisis de frayeur, se mirent à prendre la fuite. Ainsi les saints ont brisé leurs corps par toutes sortes de travaux et de souffrances, mais en même temps la lumière de leur foi et de leur courage a brillé d'un si vif éclat que le monde, auparavant l'ennemi acharné de Jésus-Christ, a déposé sa haine et sa fureur, et a courbé la tête sous le joug.

S'il est vrai que la lumière de la vertu brille d'autant plus, que le corps est broyé davantage par les mortifications, quel éclat n'a pas dû répandre dans l'Eglise la vertu de saint Dominique, lequel a porté de si rudes coups au vaisseau de son corps? Qui pourrait dire, en effet, ses jeûnes, ses veilles, la ferveur et l'assiduité de ses prières, ses torrents de larmes, les embûches, les persécutions, les insultes et les outrages dont il fut l'objet de la part des hérétiques? Qui ne serait dans l'admiration, en voyant cet homme, qui pouvait dire avec autant de vérité que Job : « Mon cœur ne me reproche rien dans toute ma vie, » *Job.* XXVII, 6, s'armer trois fois chaque nuit d'une chaîne de fer, et en frapper avec tant de violence sa chair innocente que son sang ruisselait et coulait jusqu'à terre? Rappellerai-je les voyages qu'il faisait pieds nus, ayant soin toutefois de remettre sa chaussure, lorsqu'il entrait dans quelque ville ou quelque village, parce que son but n'était point de paraître, mais d'être saint? Parlerai-je de la dureté de sa couche, de ces courts instants de sommeil qu'il prenait souvent sur la terre ou sur quelques planches, lorsqu'au milieu des longues veilles qu'il consacrait à la prière, son corps épuisé succombait à la fatigue? Au retour d'un pénible voyage, il tomba malade de la maladie dont il mourut, ce qui ne l'empêcha pas, malgré tout ce qu'on put lui dire, d'assister encore cette nuit

aux matines : on voulut aussi, à cause de l'état de sa santé, lui faire prendre des aliments gras, mais il s'y refusa constamment, tant était grand son amour de la vertu et de la pénitence.

On me demandera peut-être pourquoi saint Dominique et tous les saints ont châtié leur corps avec tant de rigueur? La raison de ces austérités est dans la charité ardente dont les saints brûlaient pour Dieu. L'amour de Dieu, la haine du péché et la mortification de la chair sont, en effet, trois vertus qui tiennent pour ainsi dire nécessairement l'une à l'autre. De l'amour de Dieu naît la haine dn péché. Or, comme notre chair, infectée du péché d'origine, est la source et l'instrument de la plupart des péchés que nous commettons, il s'ensuit que les hommes qui détestent le péché, ont pour la chair, qui en est souvent le principe, une haine presque aussi grande. De même donc que l'amour de Dieu produit la haine du péché, ce même amour produit aussi les austérités et les macérations de la chair. Haïr et fouler aux pieds cette chair à laquelle nous sommes si étroitement unis, n'est-ce pas la plus grande preuve d'amour que nous puissions donner à Dieu, puisque c'est mépriser et sacrifier pour lui ce que naturellement nous aimons davantage? Telle fut la conduite généreuse d'Abraham, le père des croyants, lorsque, pour obéir aux ordres du Seigneur, il se montra prêt à immoler de ses propres mains son fils bien-aimé. Quiconque mortifie son corps, imite cet exemple, et fait à Dieu le sacrifice de son Isaac, c'est-à-dire de ce qu'il a de plus cher.

Il faut signaler une autre cause des austérités pratiquées par les saints, laquelle cause a également sa source dans la charité. Comme cette vertu a divers degrés, le plus élevé consiste à souffrir volontairement pour la gloire de Dieu les tourments les plus cruels : c'est ce degré qu'ont atteint les martyrs. Mais l'homme qui brûle d'amour pour Dieu, n'a pas toujours la faculté d'endurer ces tourments. Pour satisfaire l'ardeur de son désir, que fait-il? Il a recours à ce genre de martyre spirituel, qui consiste dans les mortifications et la pénitence. Ce genre de martyre, dit saint Bernard, est plus léger que les supplices, mais, par sa durée, il devient plus pénible. Notre bienheureux Père était dévoré d'une

soif si ardente du martyre, que, pour la satisfaire, il voulait passer chez les infidèles; mais n'ayant pas eu l'occasion d'exécuter ce dessein, il s'en vengea, pour ainsi dire, sur sa chair, qu'il macéra et soumit à l'esprit par d'incroyables austérités. Cette vie mortifiée est beaucoup plus admirable dans notre saint que dans les anachorètes; ceux-ci, en effet, enfoncés dans leurs solitudes, ne s'occupaient que de Dieu seul, tandis que Dominique, vivant parmi la multitude, se livrait sans relâche au ministère de la prédication, de la confession, faisait pieds nus de longues marches, embrassait toutes sortes de fatigues dans lesquelles il aurait pu trouver quelque raison d'épargner un peu son corps et de le traiter moins durement; mais sa charité pour Dieu triomphait de toutes les suggestions de la nature.

Que dirons-nous, mes frères, en face de pareils exemples, nous qui n'avons pas d'autre soin, pour ainsi dire, que de ménager et de flatter notre chair? C'est là notre constante préoccupation; c'est là l'emploi que nous faisons de notre fortune. Ceux qui ne possèdent point de richesses, ne les convoitent si avidement que pour se procurer les jouissances d'une table bien servie, d'une couche molle et voluptueuse, d'un ameublement somptueux. En traitant ainsi la chair, en la parant et la caressant, nous ne voulons pas voir que nous armons contre nous un cruel ennemi; nous ne nous effrayons pas de la dette de nos péchés; ces péchés, c'est à l'instigation de la chair qu'ils ont été commis, c'est donc par la mortification de la chair qu'il faudrait les expier. Si saint Dominique, qui ne se sentait coupable d'aucune faute mortelle, infligeait à sa chair de si rudes macérations, comment se fait-il que nous, dont les péchés surpassent le nombre des sables de la mer, loin d'imposer à la nôtre la moindre gêne, nous cherchions à lui procurer toutes sortes de plaisirs et de contentements? Si les exemples des saints ne peuvent nous toucher, ne soyons pas indifférents du moins au terrible exemple de ce riche, grand ami de la bonne chère, qui, en punition de la vie toute sensuelle qu'il avait menée sur la terre, fut précipité dans l'enfer. Au milieu des flammes qui le dévoraient, il demanda une goutte d'eau, et elle lui fut refusée : « Mon fils, lui répondit Abraham, souvenez-vous

que vous avez reçu vos biens dans votre vie, et que Lazare n'y a eu que des maux; c'est pourquoi il est maintenant dans la consolation, et vous dans les tourments. » *Luc.* XVI. Qui ne serait pas épouvanté de ce coup de foudre? Mais, hélas! misérables que nous sommes, nous vivons comme si ces foudres de l'Evangile n'étaient que des fables. Un jour viendra cependant où il faudra bien que les méchants reconnaissent, pour leur malheur, la vérité de cette parole du divin Maître contenue dans l'évangile de ce jour : « En vérité, je vous dis que le ciel et la terre ne passeront point, que tout ce qui est dans la loi ne soit accompli parfaitement jusqu'à un seul iota et à un seul point. » En s'exprimant ainsi, notre Seigneur a déclaré formellement que les paroles divines ne sont pas de vaines fictions, mais des oracles certains, plus vrais que la vérité même, et qui réaliseront les promesses et les menaces qu'ils renferment.

Mais pour en revenir à notre plan, quelle lumière de vie notre saint ne répandit-il pas dans le monde, en brisant sous les coups de la mortification et de la pénitence le vaisseau de son corps? Il savait ce grand serviteur de Dieu que ce n'est pas tant le poids des paroles que l'éclat d'une sainte vie qui touche le cœur des hommes. Aussi lisons-nous dans l'histoire de sa vie qu'un grand nombre d'évêques ayant été convoqués à une discussion entre les catholiques et les hérétiques, notre saint dit, à un prélat qui se disposait à s'y rendre avec pompe : Ce n'est pas ainsi, mon seigneur et père, qu'il faut s'avancer contre les enfants de l'orgueil. Les ennemis de la vérité doivent être convaincus par des exemples d'humilité, de patience, de piété et de toutes les autres vertus, et non par le faste de l'orgueil et l'ostentation de la gloire mondaine. Armons-nous donc de ferventes prières, et, portant devant nous les insignes de l'humilité, marchons contre eux, pieds nus. Le prélat se rendit à ce pieux conseil, et tous quittèrent leurs chaussures. En route ils s'égarèrent, et rencontrant un homme qu'ils prirent pour un catholique, ils lui demandèrent leur chemin. Celui-ci leur promit de les conduire directement à leur destination, mais le perfide, qui était un hérétique ,les engagea dans une forêt dont les ronces et les épines déchiraient

et ensanglantaient les pieds et les jambes de nos voyageurs. Notre saint souffrit tout cela avec la plus grande patience, louant Dieu et engageant ses compagnons à le bénir avec lui et à supporter cette épreuve sans se plaindre. Ayez confiance au Seigneur, mes bien chers frères, leur disait-il; le triomphe et la victoire nous viendront du ciel; déjà nos péchés s'expient par le sang. Le fourbe qui les avait conduits en ce lieu, témoin d'une patience si douce et si merveilleuse, fut touché des paroles du saint; il confessa sa faute et abjura l'hérésie.

J'ajouterai un autre exemple qui montrera jusqu'où allait la prudente sollicitude de notre saint pour le salut des âmes. Il avait appris de saint Paul, que celui qui veut reprendre les autres de leurs vices et les former à une sainte vie, doit lui-même être irrépréhensible, I *Tim.* III, 2; conseil que l'Apôtre observa si fidèlement qu'il disait de lui-même en écrivant aux Corinthiens : « J'ai toujours été parmi vous, mes frères, dans un état de crainte et de tremblement, » I *Cor.* II, 3, causé, selon l'interprétation de Théophylacte, par l'appréhension continuelle qu'avait saint Paul d'être lui-même un obstacle aux progrès de l'Evangile. Saint Dominique se réglant sur ce modèle, craignait tellement de ternir par la plus légère faute la sainteté de son ministère, que lorsqu'il était en voyage, et que, épuisé de fatigue et mourant de soif, il rencontrait une fontaine, il s'y désaltérait avant de se mettre à table, de peur que buvant plus qu'à son ordinaire, il ne fût pour les autres une occasion de scandale. Qui de grand cœur ne voudrait embrasser et baiser l'âme si sainte de ce serviteur de Dieu, si attentif à ne pas fournir le moindre sujet d'offense à ceux dont il savait qu'il était le père et le modèle? Quelle ne devait pas être sa vigilance à éviter ce qui était grave, lui qui usait de tant de précautions à l'égard des fautes les plus légères?

Mais ce n'était pas assez pour notre saint de porter dans une main sa lampe allumée, à l'exemple des soldats de Gédéon; de l'autre, tenant la trompette sacrée de la prédication, il la fit retentir avec tant de force qu'il mit en déroute le camp des Madianites, c'est-à-dire les conciliabules des hérétiques et de tous

les autres suppôts du démon, et délivra du joug de l'impiété le peuple chrétien, esclave de la tyrannie de Satan. Il ne se contenta pas d'élever seul la voix ; il s'adjoignit des compagnons qui, embouchant la trompette évangélique avec le même zèle et la même ardeur, répandirent et portèrent au loin le nom et la gloire de Dieu. Mais pour que cette œuvre se perpétuât dans l'Eglise, Dominique obtint par ses ferventes prières de Jésus-Christ et de son vicaire sur la terre la création de l'ordre des Frères prêcheurs, lequel ordre n'avait jusqu'alors été fondé nulle part. « Le désir de son cœur lui fut accordé par Celui qui le lui avait inspiré, » *Ps.* xx, 3, et l'ordre nouveau fut institué et approuvé par le siége apostolique. Ainsi se trouva réalisée dans la personne de notre saint ce que Dieu avait annoncé de son Fils unique longtemps auparavant, lorsqu'il disait : « Mon esprit qui est en vous, et mes paroles que j'ai mises en votre bouche ne sortiront point de votre bouche, ni de la bouche de vos enfants, ni de la bouche des enfauts de vos enfants, depuis le temps présent jusque dans l'éternité. » *Spiritus meus, qui est in te, et verba mea, quæ posui in ore tuo, non recedent de ore tuo, et de ore seminis tui, amodo et usque in sempiternum.* Isa. LIX, 21. Cet esprit de Dieu s'est uni si étroitement à l'ordre de Saint-Dominique qu'il a passé non-seulement à ses fils, mais encore à ses filles. Je n'en veux d'autre exemple que celui de sainte Catherine de Sienne, laquelle puisa si abondamment l'esprit de notre bienheureux Père, que l'histoire ecclésiastique ne nous montre aucune autre femme qui se soit dévouée avec autant de zèle au salut de ses frères. Ce n'est pas seulement, en effet, par des paroles et des lettres, mais par des livres remplis d'une doctrine toute divine, et transmis à la postérité, que cette sainte a prouvé l'ardeur de son zèle.

Fidèle imitatrice de la charité de saint Paul, pour lequel elle avait la plus vive dévotion, elle aussi souhaitait ardemment et demandait à Dieu d'être anathème pour ses frères, et de souffrir les peines de l'enfer, afin de les en préserver. Qui n'admirerait les sentiments héroïques de cette sainte fille ? Qui ne se sentirait ému en présence de cette charité dont le feu la consumait? Qui

du moins ne comprendrait que le salut, que les hommes dans leur aveuglement regardent comme l'affaire la moins importante, est l'affaire capitale, la première, la plus sérieuse de toutes? Qui ne reconnaîtrait la folie et la funeste léthargie du monde, en voyant que ce monde rit et s'amuse, quand les âmes douées du sentiment des choses divines n'ont pas assez de larmes pour déplorer sa coupable indifférence? Sortons, mes frères, sortons de ce fatal sommeil; que la charité des saints dévorés de la soif de notre salut et pleurant amèrement la mort de nos âmes, nous touche et nous réveille, afin que prenant soin de nous-mêmes et noyant les péchés de notre vie dans nos larmes, nous méritions d'arriver par le deuil et une tristesse salutaires aux joies de l'éternelle félicité, moyennant la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ à qui appartient l'honneur et la souveraineté, dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON

POUR LA FÊTE

DE NOTRE BIENHEUREUX PÈRE SAINT DOMINIQUE.

EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

CHARITÉ DE SAINT DOMINIQUE ET DES AUTRES SAINTS PERSONNAGES QUI ONT EXERCÉ L'APOSTOLAT.

Vos estis sal terræ.

Vous êtes le sel de la terre. *Matth.* v, 13.

Nous solennisons aujourd'hui, mes bien chers frères, la fête de notre bienheureux Père saint Dominique auquel nous avons tous de très-grandes obligations : nous, parce que nous sommes ses enfants, ayant été nourris de son lait et formés à son école; vous, parce que vous profitez constamment de notre saint ministère. Nous devons donc, les uns et les autres, célébrer cette fête avec une égale dévotion. — Je voudrais vous entretenir des vertus et des mérites de notre bienheureux Père, mais comme un seul

discours ne peut suffire pour un si vaste sujet, j'ai résolu de ne vous parler que d'une seule de ses vertus, de celle qui est la reine de toutes les autres, je veux dire de sa charité et de son zèle ardent pour le salut de ses frères. Afin de m'acquitter de cette tâche d'une manière qui puisse contribuer à la gloire de Dieu et au salut de vos âmes, implorons humblement l'assistance du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

« Vous êtes le sel de la terre. » Notre Seigneur venait d'exposer l'abrégé de la vie chrétienne, dans lequel il faisait l'éloge de la pauvreté, des larmes, de la persécution, des injures et des humiliations souffertes pour la justice. Mais sachant que la nature a une profonde horreur pour cette doctrine, il déclare aussitôt quels doivent être les hommes qui seront chargés d'inculquer au monde ces vérités austères de la philosophie évangélique, et s'adressant aux apôtres qu'il destinait à cette mission, il leur dit : « Vous êtes le sel de la terre. »

Le propre du sel, comme vous savez, est d'assaisonner les aliments et de préserver les chairs de la corruption et de la putréfaction. Les hommes avaient grand besoin de ce sel, eux qui, dans les saints Livres sont parfois désignés sous le nom de chair. « Le Seigneur s'est ressouvenu qu'ils sont chair, » dit le prophète David. *Ps.* LXXVII, 39. Or, pour que la chair ne se corrompe point, le sel est nécessaire. Mais quoi donc? la chair n'a-t-elle pas dans l'âme raisonnable à laquelle elle est unie si étroitement un principe de vie? Il est vrai, mais cette âme, à cause de son union avec la chair est devenue en quelque sorte chair elle-même. Un vin précieux que l'on mêle avec du vinaigre se tourne lui-même en vinaigre; une essence parfumée que l'on répand sur un bourbier en contracte l'odeur infecte; ainsi en est-il de l'âme : unie à la chair, plongée dans la chair, elle en prend pour ainsi dire la nature, à ce point que si le sel évangélique ne vient pas l'assaisonner, elle ne goûte, elle ne désire, elle n'imagine et ne se propose rien que les choses de la chair, à laquelle elle est honteusement asservie.

Si l'on désire connaître la vertu de ce sel que les apôtres ont

répandu sur la terre, on n'a qu'à considérer la face du monde avant la prédication de l'Evangile. Il n'est même pas besoin de tant de peine; il suffit de lire le premier chapitre de l'Epître de saint Paul aux Romains. L'Apôtre fait un tableau si affreux de l'état du monde à cette époque, il peint avec des couleurs si énergiques les mœurs infâmes des païens, que les oreilles pieuses ne croiraient pas pouvoir entendre sans scandale toutes ces horreurs. Ils devaient nécessairement tomber dans ce cloaque impur, ceux qui avaient transféré au bois, à la pierre, aux serpents et à toutes sortes de reptiles la gloire qui n'est due qu'à Dieu. Saint Jérôme expliquant ce passage d'Isaïe : « Ils se sont attachés à des enfants étrangers, » *Isa.* II, 6, paroles dans lesquelles le Prophète rappelle les vices abominables que les Juifs avaient empruntés aux païens, retrace aussi les désordres contre nature auxquels se livraient les Grecs et les païens [1]. On peut juger par là des autres crimes qui couvraient et souillaient la face du monde. Mais dès que la terre eut été imprégnée du sel évangélique, et que les apôtres par leurs prédications eurent fait connaître le vrai Dieu aux hommes, ceux-ci, qui s'étaient ravalés jusqu'à la condition des bêtes brutes, devinrent, non des hommes, mais des anges. Non-seulement ils commencèrent à prendre en horreur toutes les turpitudes abominables auxquelles ils s'étaient livrés, mais des milliers d'hommes et de femmes renoncèrent même aux plaisirs légitimes du mariage, parce qu'ils croyaient y voir un obstacle aux pures jouissances de la céleste doctrine.

[1] Ces mots *retrace aussi*, etc., jusqu'à la fin de la phrase, résument et remplacent le texte de saint Jérôme devant la traduction duquel nous avons reculé. Notre excuse sera dans la citation même de ce texte : « *In tantum autem Græci et Romani hoc quondam vitio laboraverunt, ut et clarissimi Philosophorum Græciæ haberent publice concubinos, et Adrianus, philosophiæ artibus eruditus, Antinoum consecrarit in Deum, templumque ei, ac victimas et sacerdotes instituerit, et ex eo Ægypti civitas ac religio nomen acceperit. Inter scorta quoque in fornicibus spectaculorum pueri steterunt publicæ libidini expositi, donec sub Constantino imperatore, Christi evangelio coruscante, et infidelitas universarum gentium, et turpitudo deleta est.* » Le P. Grenade ajoute : « *In vetustis historiis legimus apud Gallos hunc execrandum morem fuisse, ut masculi (perinde atque feminæ solent) publice in matrimonium ducerentur, et eorum nuptiæ celebrarentur.* »

Aussi les déserts et les solitudes à peine accessibles aux bêtes sauvages se remplirent-ils d'hommes qui se séparaient de la société de leurs semblables pour observer plus aisément les maximes de l'Evangile et n'avoir plus de commerce qu'avec le ciel. Dans toutes les contrées, même les plus barbares, où pénétrait la lumière de la foi, la férocité naturelle et les habitudes vicieuses des habitants disparaissaient soudain. Ceux qui auparavant outrageaient les autres, supportaient les injures sans se fâcher; ceux qui étaient accoutumés à dérober le bien d'autrui, donnaient généreusement le leur, et au lieu de rendre le mal pour le mal, opposaient les bienfaits à la méchanceté et à la malice de leurs ennemis. Tous ces faits ne prouvent-ils pas jusqu'à l'évidence la vertu du sel évangélique que la doctrine du Sauveur a répandu sur la terre?

S'il en est ainsi, mes frères, comment se fait-il que nous, qui chaque jour répandons dans vos âmes le sel de cette même doctrine, conservée depuis tant de siècles sans la moindre altération, nous produisions à peine quelqu'un de ces merveilleux effets? Qu'on jette les yeux sur le corps entier de l'Eglise, qu'on passe en revue les différents ordres de personnes qui le composent, et l'on trouvera que l'on peut appliquer avec vérité à un très-grand nombre ces paroles du Prophète : « Tous se sont détournés de la droite voie, et sont devenus inutiles. » *Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt.* Ps. XIII, 3. D'où vient donc une si grande corruption des mœurs, lorsque le sel qui doit vous en préserver est jeté à pleines mains? Je ne veux pas, mes frères, être injuste en n'attribuant qu'à vous seuls la cause d'un si grand mal; je veux que la faute soit partagée entre vous et nous.

Nous sommes donc la cause du peu de fruit de notre ministère, nous, parce que nos actions ne répondent pas à nos paroles, parce que nous ne confirmons point nos leçons par la sainteté de notre vie. Les hommes, dit Lactance, aiment mieux les exemples que les paroles; car ils savent qu'il est facile de parler, et difficile de faire. C'est pour cela que notre Seigneur, dans l'évangile de ce jour, déclare que ceux-là seront grands dans le royaume des cieux, qui auront fait et enseigné. L'un et l'autre sont néces-

saires, sans doute, mais les actions touchent plus que les paroles, parce qu'elles enseignent discrètement ce qu'il faut faire, montrent la possibilité d'accomplir les préceptes, et sont autant d'aiguillons qui excitent dans les cœurs une généreuse émulation. — Voilà comment nous sommes cause de ce que le sel de la divine parole est souvent répandu inutilement.

Mais vous, mes frères, ne croyez pas que vous soyez moins coupables que nous, vous qui venez nous entendre sans préparation, sans dévotion, sans aucun désir d'avancer, avec une volonté languissante, et ne suivant que l'entraînement de l'habitude, habitude qui a tellement endurci vos oreilles que la vertu pénétrante de la parole de Dieu vous laisse complètement insensibles. Or, l'Apôtre regarde les âmes atteintes de cette indifférence comme désespérées et perdues pour ainsi dire sans ressource; il dit qu'elles ont une conscience cautérisée. I *Tim.* IV, 2. Vous savez, mes frères, que la partie du corps sur laquelle des caustiques sont appliqués, perd la faculté de sentir; ainsi en est-il des hommes qui ont une conscience cautérisée : ils en viennent au point de perdre tout sentiment des choses spirituelles, et vérifient ainsi la parole de Salomon : « Lorsque l'impie est venu au plus profond des péchés, il méprise tout. » *Impius, cum in profundum venerit peccatorum, contemnit.* Prov. XVIII, 3. Faut-il s'étonner que sur de tels hommes l'action du sel évangélique soit nulle, quand les fléaux et les calamités que Dieu envoie chaque jour ne les corrigent point? Ne m'accusez pas de faire ici de l'imagination; je vais vous montrer clairement tout le danger d'un pareil état.

Personne n'ignore que les enfants d'Israël, après leur sortie de l'Egypte et pendant leur voyage à travers le désert, furent souvent durs et rebelles à la voix de Dieu. Nous en avons une preuve dans ces luttes fréquentes que Moïse eut à soutenir contre le Seigneur, et dans ces plaintes et ces reproches de Dieu lui-même à son peuple : « Pendant quarante ans, j'ai été irrité contre cette race, et j'ai dit : Le cœur de ce peuple est dans l'égarement. » *Ps.* XCIV, 10, et encore : « Je savais que tu es dur, que ton cou est comme une barre de fer, et dès le sein de ta mère, je t'ai appelé le violateur de ma loi. » *Isa.* XLVIII, 4, 8. Rien de plus dur que le

fer, rien par conséquent ne peut mieux marquer l'endurcissement et l'opiniâtre résistance des Israélites. Cependant il est dit de ce peuple si dur et si rebelle : « Lorsqu'il (Dieu) les faisait mourir, ils le recherchaient, et ils retournaient à lui, et ils se hâtaient de venir le trouver. » *Ps.* LXXVII, 34. Nous voyons, en effet, par différents passages du livre des Juges, que lorsque ce peuple était opprimé par les rois ses voisins, les maux auxquels il était en proie devenaient pour lui des leçons salutaires qui le ramenaient à Dieu. Mais nous, chrétiens, nous en sommes venus à un tel degré d'insensibilité, que tant de fléaux déchaînés sur nous, tant de guerres, tant de scènes sanglantes dont nous sommes les témoins, tant d'hérésies dont le poison a infecté pour ainsi dire la plus grande partie du monde chrétien ne nous touchent ni ne nous alarment. Le Seigneur ne pourrait-il pas faire retentir encore de nos jours cette prophétique parole : « On s'est donné beaucoup de peine pour nettoyer la chaudière, mais la rouille s'y est tellement attachée, qu'elle n'en a pu même sortir par le feu? » *Multo labore sudatum est, et non exivit de ea nimia rubigo ejus, neque per ignem.* Ezech. XXIV, 12. C'est toujours la même ambition, le même orgueil, toujours les mêmes ardeurs impudiques, toujours les mêmes haines et les mêmes fureurs, toujours les mêmes médisances empoisonnées, les mêmes imprécations, la même détestable habitude du jurement et du parjure, le même mépris des lois divines, la même insouciance à l'égard des pauvres. Partout on rencontre encore des femmes de mauvaise vie et d'infâmes entremetteurs. Puisque les coups de la colère divine ne nous émeuvent point, puisque nous méprisons et comptons pour rien ces solennels avertissements, n'est-il pas trop évident que « nous sommes en quelque sorte descendus au fond de l'abîme des péchés? » J'ignore, Seigneur, ce que vous nous réservez dans l'avenir, mais je sais que vous avez essayé tous les moyens, et qu'ils ont été inutiles. Peut-être, mes frères, la sévérité de mon langage vous blesse-t-elle; mais le sel de la parole évangélique n'est pas un lénitif appliqué aux ulcères de l'âme, c'est un remède âcre et mordant, à moins qu'il ne se soit affadi.

I.

Après avoir appelé ses apôtres le sel de la terre, notre Seigneur leur donne encore d'autres noms qui expriment la dignité et l'office de ceux qui, dans l'Eglise, sont chargés d'instruire. « Vous êtes, leur dit-il, la lumière du monde. » Rien de plus beau que la lumière, rien de plus efficace que ses influences. Le soleil, la lune et les autres astres sont, par leur lumière, un principe de vie pour les corps inférieurs soumis à leur action. Ainsi en est-il de la lumière de la doctrine évangélique. Elle a dissipé les ténèbres de l'erreur; elle a fait briller aux yeux des hommes la vérité divine, afin qu'ils pussent connaître le chemin qui conduit à l'immortalité. Mais si ce nom de lumière désigne la doctrine de l'Evangile, pourquoi notre Seigneur appelle-t-il un peu plus loin les ministres de cette doctrine « un flambeau placé sur un chandelier, afin qu'il éclaire tous ceux qui sont dans la maison? » Ces deux mots *lumière* et *flambeau* ne marquent-ils pas l'un et l'autre la splendeur de la vérité? Il est vrai, mais notre Seigneur en employant ces deux expressions a voulu désigner plus particulièrement, d'une part, la lumière de la doctrine, et de l'autre, l'éclat que doit répandre la sainteté de la vie, comme il résulte de ce qui suit : « Que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » Ainsi donc le Sauveur fait mention, d'un côté, des paroles, et de l'autre, des bonnes actions et des exemples de vertus. Sans doute les paroles sont nécessaires, mais les bonnes œuvres leur sont de beaucoup préférables, et glorifient bien davantage le Père céleste. Ce n'est pas de cette manière qu'on en juge dans notre siècle où l'on attache beaucoup plus d'importance aux paroles qu'aux œuvres. Ce qu'il faudrait, ce serait de les unir de telle sorte que le témoignage des actions confirmât la parole de la doctrine, afin de porter la persuasion dans l'âme des auditeurs. Telle était la conduite de saint Paul. Entendez-le dire aux Philippiens : « Que tout ce qui est véritable et sincère, tout ce qui est honnête, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, tout ce qui peut vous rendre

aimables, tout ce qui est d'édification et de bonne odeur, tout ce qui est vertueux, et tout ce qui est louable dans le règlement des mœurs soit l'entretien de vos pensées. Pratiquez ce que vous avez appris, ce que vous avez reçu et entendu de moi, et ce que vous avez vu en moi. » *Philipp.* IV, 8, 9. Vous voyez, mes frères, que l'Apôtre unit ces deux points : pratiquez, dit-il, ce que vous avez entendu de moi et ce que vous avez vu en moi. Celui-là, dit Sénèque, a tenu ce qu'il promettait, qui, soit que vous l'entendiez, soit que vous le voyiez, est le même homme, c'est-à-dire un homme chez lequel la vie ne diffère pas de la doctrine, ni la doctrine de la vie.

Nous trouvons une élégante figure de cette union de la parole et des œuvres dans le vêtement du grand-prêtre au bas duquel le Seigneur ordonna qu'on attachât des sonnettes d'un or très-pur, qui devaient être entremêlées avec des grenades. *Exod.* XXXIX. Que désignent les sonnettes, sinon la parole du prédicateur, comme les grenades (dont l'Epouse du Cantique désire aller voir les fleurs avec son époux, *Cant.* VII, 12) marquent la charité et la régularité de la vie? Tout ministre de l'Eglise doit donc réunir ces deux caractères : il doit instruire le peuple par l'enseignement de la doctrine et par l'exemple d'une vie sainte ; autrement, comme dit saint Jérôme, c'est un maître vivant dans les délices, qui disserte sur le jeûne, l'estomac bien rempli.

Il faut ajouter en outre que le ministre de la parole divine doit assurer son œuvre non-seulement par la pureté de ses mœurs, mais par l'assiduité de ses prières. « Que le prédicateur, dit saint Augustin, s'efforce d'être entendu volontiers, avec intelligence et docilité, et qu'il soit bien convaincu qu'il atteindra ce but plutôt par la ferveur de ses prières que par les talents oratoires ; qu'il prie donc pour lui-même et pour ses auditeurs, qu'il soit homme de prières avant d'être docteur, et qu'avant d'ouvrir la bouche pour parler, il élève vers Dieu son âme altérée de la science divine, afin de répandre ensuite dans le cœur de ceux qui l'écoutent ce qu'il aura puisé dans le sein de Dieu. » Ne soyons donc pas surpris que notre bienheureux Père saint Dominique, en prêchant la doctrine du salut, ait excité des sentiments de

pénitence dans un grand nombre de pécheurs, et les ait ramenés dans le chemin de la piété. Ce zélé prédicateur édifiait son œuvre non-seulement par l'innocence de sa vie, mais encore par ses larmes et ses fréquentes prières. Comment la bonté divine, à qui la charité fraternelle est si agréable, aurait-elle pu refuser ce qui lui était demandé en son nom? Mais nous qui sommes si éloignés de ces dispositions, nous qui croyons qu'une œuvre aussi importante que le salut des âmes, s'accomplit plutôt par l'abondance des paroles que par la sainteté et le secours de la prière, quel fruit pouvons-nous retirer de nos efforts?

II.

Voilà ce que nous voulions vous dire sur l'évangile de ce jour. Venons maintenant à notre bienheureux Père, saint Dominique, qui fut véritablement le sel de la terre. Lorsque sa mère était enceinte de lui, elle eut un songe dans lequel il lui sembla qu'elle portait dans ses flancs un petit chien tenant dans sa gueule un flambeau allumé. Entre ces deux métaphores (le chien et le sel) il y a sans doute une grande différence; cependant elles ont ce point commun que le sel et le chien mordent tous deux, et notre saint a parfaitement rempli cet office, lui qui tout enflammé du zèle de la gloire divine, s'attaquait aux vices des hommes avec tant de sévérité. Toutefois comme parmi ses autres mérites, sa charité, son zèle, sa soif ardente du salut de ses frères a brillé d'un éclat tout particulier, nous parlerons spécialement de la charité de saint Dominique et des autres saints personnages qui comme lui ont exercé les fonctions d'apôtres.

Commençons par cette proposition certaine, que tous les êtres sont, non-seulement liés entre eux, mais gouvernés par la force de l'amour. D'abord, Dieu qui est infiniment heureux, entraîné par l'amour de sa propre bonté et de ses élus, a créé ce monde, afin que les hommes se nourrissent des fruits qu'il produit, et que la vue des merveilles de cet univers les élevât à la connaissance et à l'amour de leur auteur. A leur tour, les intelligences motrices des corps célestes, dit Aristote, excitées par leur amour du premier et souverain moteur à lui obéir fidèlement, et à se

rapprocher de lui par la ressemblance, régissent ce monde inférieur par le mouvement qu'elles impriment aux corps célestes. Tous les êtres animés, et surtout les hommes, poussés par l'amour d'eux-mêmes, cherchent avec empressement ce qui est nécessaire aux usages et à la conservation de la vie. De là cette maxime des stoïciens, que chaque homme a été confié par la nature à son amour-propre, comme à un précepteur et à un tuteur. Parlerai-je de la génération et de l'éducation? N'est-ce pas l'amour des enfants qui est le mobile des parents dans toutes les peines qu'ils se donnent à cet égard? Il est donc vrai que l'amour est le lien qui unit et la force qui soutient toutes choses. Par conséquent nous ne devons pas nous étonner que de l'amour découle aussi le zèle du salut des âmes.

C'est lui qui excite dans le cœur des saints ces vifs désirs de contribuer à la gloire de Dieu et de sauver les hommes. Quiconque, en effet, aime Dieu d'un ardent amour, est jaloux de lui rendre hommage et de lui plaire. Or, comme il n'est point de sacrifice plus agréable à Dieu que le soin que l'on prend du salut des âmes, il s'ensuit que celui qui aime vraiment Dieu, s'applique à cette œuvre avec toute la diligence et le zèle dont il est capable. Il se souvient que le Seigneur a dit par son prophète Osée : « C'est la miséricorde que je veux, et non le sacrifice. » *Misericordiam volui, et non sacrificium.* Os. VI, 6. Mais quelle plus grande miséricorde que celle qui délivre l'homme de l'éternelle misère? En outre, l'homme qui aime ardemment son Dieu, chérit également ceux que chérit son bien-aimé. Or, Jésus-Christ a aimé les hommes jusqu'à donner généreusement sa vie pour leur salut; donc celui qui aime son Sauveur d'un ardent amour, est aussi tout brûlant de zèle pour le salut de ses frères.

Maintenant pour en revenir à notre saint, je ne veux d'autre preuve de sa charité que la soif du martyre dont il était dévoré. Il y a dans la charité différents degrés dont le plus élevé consiste dans le désir de sacrifier pour la gloire de Dieu ce que l'homme a de plus cher, c'est-à-dire, sa vie; c'est ce que notre Seigneur lui-même nous déclare, lorsqu'il dit : « Personne ne peut avoir un plus grand amour, que de donner sa vie pour ses amis. »

Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis. Joan. xv, 13. Ce désir de donner son sang pour Jésus-Christ était si ardent chez notre bienheureux Père, que l'on a dit de lui : Le serviteur de Jésus-Christ avait soif du martyre, comme le cerf altéré soupire après les eaux vives. Lorsque les hérétiques le menaçaient de le faire mourir, il leur répondait avec une grande confiance : Je ne suis pas digne du martyre; je n'ai pas encore mérité cet honneur. Aussi lorsqu'il traversait des lieux où on lui avait tendu des piéges, il s'avançait joyeux et en chantant. Les satellites de l'Antechrist en étaient dans l'admiration : N'avez-vous donc aucune frayeur de la mort, lui disaient-ils? Que feriez-vous si nous nous emparions de vous? — Je vous prierais, répondait le saint, de ne point me donner une mort trop prompte, mais de couper un à un tous mes membres; puis vous les mettriez sous mes yeux pour que je jouisse de ce spectacle qui aurait pour moi le plus grand charme; ensuite vous arracheriez ou vous crèveriez mes yeux et vous laisseriez mon corps mutilé et mis en lambeaux rouler dans son sang. — O paroles dignes des plus grandes louanges! O ardeur admirable de la charité d'où s'échappaient de telles flammes! Ce n'était pas assez pour le serviteur de Jésus-Christ d'une seule mort; il voulait souffrir autant de morts qu'il avait de membres; un seul martyre ne lui suffisait pas, il souhaitait que tous les membres de son corps fussent autant de martyrs, et dans l'impossibilité de mourir plus d'une fois, il voulait que sa mort fût différée par la durée des tourments afin qu'elle se multipliât en quelque sorte par cette prolongation de supplices. Mais ne pouvant satisfaire parmi les chrétiens le désir qu'il avait de répandre son sang, le saint résolut de passer chez les infidèles pour y propager la foi, ou pour recevoir la couronne du martyre après laquelle il soupirait si vivement; il laissa même croître sa barbe dans ce dessein, mais le Seigneur, qui l'avait destiné au salut de son Eglise, n'exauça point ses vœux.

Qui pourrait dire combien fut abondante cette source de la charité? La flamme de cette vertu brûlait dans le cœur de saint Dominique avec une telle force, qu'à la vue de tant de crimes qui

inondaient le monde, à la vue de tant d'âmes qui se précipitaient dans l'enfer, notre saint sentait le feu de son zèle le dévorer comme une torche ardente. Sauver ceux qui périssaient, les ramener à Dieu, tel était le but qu'il poursuivait de ses larmes et de ses prières. Le Seigneur accomplit le désir de son serviteur en inspirant ses paroles et en opérant par son entremise les plus éclatants miracles. Comme l'apôtre saint Paul, Dominique souhaitait donner tout ce qu'il avait, et se donner encore lui-même pour le salut des âmes, II *Cor.* xii, 15, à l'exemple du Sauveur qui se livra lui-même pour notre salut.

De cette même source de la charité découlait dans le cœur de notre saint la plus grande commisération pour les personnes affligées et pour celles qui étaient sous le poids de quelque infortune. Il avait reçu de Dieu le don de pleurer pour les pécheurs et de compatir à toutes les misères et à toutes les peines, semblable en cela au saint homme Job qui dit en parlant de lui-même : « Je pleurais sur celui qui était affligé, et mon âme était compatissante envers le pauvre. » *Flebam super eo qui afflictus erat, et compatiebatur anima mea pauperi.* Job. xxx, 25. Cette œuvre de miséricorde, tous peuvent aisément l'accomplir, les pauvres aussi bien que les riches, car si les pauvres sont privés des ressources de la fortune, ils ont du moins un cœur dans lequel ils peuvent puiser le sentiment de la compassion pour les maux de leur prochain.

III.

C'est encore dans la charité que saint Dominique trouvait cette sage distribution du temps au moyen de laquelle il travaillait au salut des autres sans négliger l'affaire de son propre salut. Il se souvenait de ce conseil de l'Apôtre à Timothée : « Veillez sur vous-même et sur l'instruction des autres ; de cette manière, vous vous sauverez vous-même et ceux qui vous écoutent, » I *Tim.* iv, 16, et de ces autres paroles de l'Ecclésiastique : « Assistez votre prochain selon votre pouvoir ; mais prenez garde de ne pas tomber vous-même. » *Recupera proximum secundum virtutem tuam, et attende tibi ne incidas.* Eccli. xxix, 27. L'homme de Dieu s'inspirant de ces conseils, partageait son temps de telle sorte qu'il

consacrait les nuits aux veilles et à la prière, et qu'il employait le jour au salut des âmes. C'est encore à la charité qu'il faut attribuer tous ces voyages qu'il fit pieds nus de l'Espagne dans la Gaule, de la Gaule en Italie et de l'Italie en Espagne. Dans ces voyages, ce n'étaient ni les dignités du siècle, ni la célébrité, ni les trésors terrestres, mais la gloire de Dieu et le salut des âmes que cherchait notre saint.

De ce foyer de la charité jaillissaient ces paroles de feu qui faisaient l'admiration des auditeurs et les portaient à l'amour de Dieu. Un jour qu'on demandait au saint où il avait appris toutes les choses admirables qu'il prêchait : — Dans le petit livre de la charité, répondit-il. Rien, en effet, n'est plus propre que cette vertu à former et à embraser la parole du ministre de l'Evangile. Dans tout autre enseignement la science des choses et des mots joue un grand rôle, mais pour annoncer dignement la parole de Dieu et pour enflammer les cœurs froids et languissants, il faut le feu de la charité. Ajoutez à cela que la charité donne au prédicateur une grande force de persuasion en lui suggérant les raisons les plus capables de toucher et de guérir ceux qu'il désire si ardemment sauver.

Aux paroles notre saint joignait la prière et l'exemple. Chaque nuit il s'armait d'une chaîne de fer et en frappait avec violence son corps épuisé par les jeûnes et les veilles, afin d'expier les péchés des hommes. Ayant su que des femmes chez lesquelles il était logé s'étaient laissées infecter par le poison de l'hérésie, il conçut un si ardent désir de les sauver que, pendant un carême entier, il vécut de pain et d'eau, et coucha sur la dure, et cela malgré les fatigues de ses prédications journalières, fatigues qui ne peuvent se réparer que par un sommeil et une nourriture salutaires. Aussi obtint-il par ces exemples d'une sainteté si parfaite ce que peut-être il n'eût pu gagner par aucun autre moyen de persuasion : ces femmes renoncèrent à l'hérésie et rentrèrent dans le sein de l'Eglise après avoir confessé humblement leur erreur.

Mais voici un autre fait qui surpasse tout éloge. Un noble personnage, sans fortune, allait passer dans les rangs des hérétiques

dont il recevait des secours. Saint Dominique en conçut une si vive douleur que n'ayant point d'autre ressource, à cause de son extrême pauvreté, il voulut se vendre lui-même afin d'employer l'argent qu'il recevrait à soulager la misère de ce personnage et à lui conserver ainsi sa foi. Qui ne baiserait avec respect et amour ce cœur si généreux? Qui ne verrait clairement qu'il était la demeure où habitait avec complaisance Celui qui, pour sauver le monde, consentit à être vendu par un disciple perfide?

Enfin, pour tout dire en un mot, c'est de cette source de la charité qu'est né dans l'Eglise l'ordre célèbre des Frères prêcheurs. Saint Dominique, dévoré d'une soif inextinguible du salut des âmes, ne pouvait se contenter de ses seuls travaux et de ses seuls efforts; il résolut donc de s'associer des compagnons qui, animés de son esprit, s'appliqueraient eux aussi, à l'œuvre si importante de l'apostolat. Le succès ayant couronné son entreprise, notre saint, plein de confiance dans l'assistance divine, conçut un dessein plus vaste : celui de fonder l'ordre des Frères prêcheurs, qui auraient pour mission spéciale de travailler au salut des âmes par l'édification de leurs exemples et par l'enseignement de la doctrine. Contrairement à Saul qui, avant sa conversion, lapida saint Etienne par les mains de tous ceux dont il gardait les vêtements, notre bienheureux Père institua l'ordre des Frères prêcheurs afin de sauver les hommes et de procurer la gloire de Jésus-Christ, non point seul, mais par le ministère d'un grand nombre d'autres, non pendant un siècle seulement, mais de siècle en siècle, par la prédication des nombreux enfants qu'il laissait après lui.

IV.

Tous ces travaux, toutes ces œuvres, tous ces combats de notre saint ont donc eu la charité pour principe. Cette charité animait de la même ardeur et du même zèle pour le salut de leurs frères et pour la gloire de Dieu les plus saints personnages. De là ces paroles du Prophète : « Le zèle de la gloire de votre maison m'a dévoré, » *Zelus domus tuæ comedit me,* Ps. LXVI, 10, et dans un autre psaume : « Mon zèle m'a fait sécher de douleur, parce que

mes ennemis ont oublié vos paroles. » *Tabescere me fecit zelus meus, quia obliti sunt verba tua inimici mei.* Ps. CXVIII, 139. « J'ai vu les prévaricateurs, dit-il encore, et je séchais de douleur, parce qu'ils n'ont point gardé vos paroles. » *Vidi prævaricantes et tabescebam, quia eloquia tua non custodierunt.* Ibid. 158. Par ces expressions, le saint Roi-Prophète indique assez que son cœur était en proie à de si cruels déchirements, que son corps s'était desséché, et que son visage était devenu pâle et livide. L'apôtre saint Paul éprouvait les mêmes sentiments, et d'une manière encore plus vive, comme l'attestent ces paroles : « Quelqu'un est-il faible, sans que je m'affaiblisse avec lui? Quelqu'un est-il scandalisé, sans que je brûle? » *Quis infirmatur, et ego non infirmor? Quis scandalizatur, et ego non uror?* II Cor. XI, 29. Le zèle d'Élie pour la gloire de Dieu n'est pas moins admirable. Ce prophète, irrité contre les prévarications d'Israël, alla trouver le roi Achab, le principal auteur de l'idolâtrie du peuple, et lui dit : Vive le Seigneur, le Dieu d'Israël devant lequel je suis présentement; pendant ces années, il ne tombera ni rosée ni pluie, que selon la parole qui sortira de ma bouche. Ce qui revient à cette prière : Seigneur, mon Dieu, vous qui, n'ayant besoin d'aucune chose, avez créé cet univers pour vous-même, c'est-à-dire pour la gloire de votre nom (car vous êtes l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin de toutes choses), vous avez cependant voulu dans votre sagesse que le ciel, la terre, les mers et tous les êtres qu'ils renferment servissent aux usages de l'homme, et que celui-ci, établi par vous le maître de toutes ces choses, ne servît et n'adorât que vous seul, rapportât à vous seul tous les biens dont il jouit, vous remerciât des bienfaits qu'il a reçus et vous demeurât uni par les liens indissolubles de l'amour. Ce n'est qu'à cette condition, qu'il peut légitimement user de ce monde et de tout ce qu'il renferme. Mais hélas! égarés et poussés par l'esprit de ténèbres, les hommes en sont venus à un tel degré d'aveuglement et de folie, que la fin pour laquelle ils ont été créés est la chose à laquelle ils pensent le moins. Pour comble d'impiété, ils ont transféré au bois et à la pierre les hommages et la gloire qui n'appartiennent qu'à vous seul et qu'ils vous devaient à tant de

titres. Puisqu'il en est ainsi, puisque ces hommes ne servent plus le commun maître de tout ce qui existe, pourquoi resteraient-ils encore sur la terre; à quoi sont-ils encore utiles; pourquoi les autres créatures les serviraient-elles plus longtemps? Faites donc, Seigneur, que le ciel n'envoie plus désormais de pluie sur la terre. Commandez aux nuées, aux vents, aux ondées, aux mers et aux fontaines; que les cieux ne répandent plus de rosée, que la terre ne produise plus de fruits, et qu'ainsi les prévaricateurs périssent victimes des horreurs de la famine, et reçoivent le châtiment que leurs crimes ont mérité.

Cette prière fut suivie d'une stérilité qui dura, non pas une année, mais trois ans et six mois. Pendant ce temps, l'homme de Dieu fut témoin du plus affreux spectacle. Ici c'étaient des enfants qui d'une voix lamentable demandaient du pain, là d'autres enfants qui tombaient et mouraient d'inanition; d'un côté des hommes exaspérés par la faim qui se portaient à toutes sortes de violences contre ceux qu'ils supposaient posséder quelque aliment; de l'autre des espèces de spectres d'une maigreur et d'une pâleur effrayantes; partout le deuil, les larmes et la mort. Le prophète demeura inflexible en présence de tant de maux, et ne demanda pas même à Dieu une goutte de pluie pour ces hommes qu'il jugeait indignes de vivre. Il ne se décida à implorer la miséricorde du Seigneur que lorsqu'il eut fait périr les prêtres de Baal. Après avoir opéré un miracle éclatant qui ramena le peuple au culte du vrai Dieu, Elie égorgea en un jour sur une pierre les quatre cents prêtres de Baal et fit jeter leurs corps dans le torrent de Cison. Lorsqu'il eut vengé par ce sang impie l'outrage fait au Seigneur, il demanda et obtint que la pluie tombât enfin sur la terre. III *Reg.* XVII, XVIII.

Que dirai-je du zèle et de la sainte indignation de Moïse, qui était cependant le plus doux des hommes? Il descendait du mont Sinaï lorsqu'il vit le peuple qui dansait devant le veau d'or et lui rendait des hommages sacriléges. A ce spectacle, le serviteur de Dieu fut saisi d'une douleur et d'une colère si vives qu'il brisa contre les rochers les tables de pierre sur lesquelles Dieu lui-même avait écrit sa loi; puis étant entré dans le camp, il ordonna aux

enfants de Lévi, qui s'étaient rassemblés autour de lui, de prendre l'épée, de se jeter au milieu du camp et d'immoler leurs frères, leurs amis, leurs enfants, leurs parents, sans distinction d'âge ni de sexe. Les lévites ayant exécuté ces ordres avec empressement, Moïse leur dit : Vous avez chacun consacré vos mains au Seigneur en tuant votre fils et votre frère. — Mais ce saint personnage, qui avait châtié si rigoureusement l'infidélité des Israélites, n'en était pas moins rempli de la plus tendre charité pour ce peuple. Sa compassion était si grande que dans le but d'apaiser la colère de Dieu, il jeûna encore quarante jours, et étant retourné vers le Seigneur, il lui dit : Ou pardonnez-leur cette faute, ou effacez-moi de votre livre que vous avez écrit. *Exod.* XXXII. Voyez, mes frères, d'un côté, quelle douceur, de l'autre, quelle sévérité : d'un côté, quelle indignation, de l'autre, quelle compassion : d'un côté, quelle fureur, de l'autre, quel amour ! Moïse semble dire au Seigneur : Je suis si étroitement uni à ce peuple dont vous m'avez confié la garde et la conduite, que je ne puis en aucune manière me séparer de lui ; quel que soit son sort, je veux le partager ; car s'il vient à périr, la vie ne peut plus m'être agréable. Qui n'admirerait une charité si ardente et si vraie ? Qui ne l'exalterait jusques aux cieux dans ses louanges ? Mais combien plus admirable et plus étonnant encore ce désir de l'Apôtre qui souhaitait être anathème pour ses frères ! *Rom.* IX, 3. D'où vous venaient, ô Paul, cet amour si grand du salut de vos frères, cette brûlante charité, cette douleur si vive que vous éprouviez à la vue de ceux qui se rendaient indignes de l'héritage céleste ? Voici la réponse que pourrait nous faire l'Apôtre : C'est parce que je sais non-seulement par la foi, mais par le témoignage de mes yeux, de quels biens ces malheureux se privent et dans quel abîme de maux ils se jettent. Lorsque j'ai été ravi en esprit dans le ciel, et que j'ai contemplé la beauté infinie dans toute sa splendeur, j'ai vu quelle félicité est réservée aux justes, et quel malheur attend les méchants qui doivent perdre un si grand bien. Cette pensée déchire si cruellement mon cœur tout brûlant de l'amour de mes frères, que je serais heureux de m'exposer à la privation de cette félicité suprême, pour qu'ils en jouissent.

Maintenant je viens à vous, chrétiens, et j'appelle vos plus sérieuses réflexions sur ce point. Si le bien qui est promis aux justes dans le ciel et dont les méchants sont exclus, est si grand, que pour procurer ce bonheur à ses frères, saint Paul souhaitait être anathème et séparé de Jésus-Christ, quels ne sont pas et la folie et l'aveuglement des hommes qui ne veulent pas porter sur leurs épaules le moindre fardeau de la loi divine, lorsque cependant il y va pour eux de leur propre salut? Qui ne serait dans la stupéfaction, en présence d'une telle indifférence? Qui n'en aurait le cœur déchiré? Qui ne ferait retentir le ciel de ses cris et de ses plaintes? Qui ne verrait là jusqu'où peuvent aller la puissance du démon et le délire et l'insensibilité des hommes? Que fait donc l'intelligence, que fait la réflexion, que fait l'enseignement de la foi dans le cœur de ces chrétiens? Comment la voix de la religion ne s'y élève-t-elle pas contre ces hommes qui retiennent la vérité de Dieu dans l'injustice? *Rom.* I, 18.

Que me reste-t-il à faire, sinon de vous prier et de vous conjurer de vous rendre à tant de raisons et d'exemples? Comprenez donc enfin avec quel soin et quel zèle vous devez travailler à votre salut, lorsque les plus saints personnages ont tant fait et tant souffert pour le salut des autres. Il faut qu'il ait un cœur de bronze celui qu'aucun de ces motifs ne peut toucher et ramener aux devoirs de la piété. Daigne nous préserver d'un tel endurcissement notre Seigneur Jésus-Christ qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

QUATRIÈME SERMON

POUR LA FÊTE

DE NOTRE BIENHEUREUX PÈRE SAINT DOMINIQUE.

1° COURTE EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.
2° MIRACLES ÉCLATANTS DE NOTRE BIENHEUREUX PÈRE, OPÉRÉS PAR SA FOI ET SA CHARITÉ INCOMPARABLE.

Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum.

Celui qui aura fait et aura enseigné, sera appelé grand dans le royaume des cieux. *Matth.* V, 19.

« Chaque chose a son contraire, dit l'Ecclésiastique (ch. XLII, 25); l'une est opposée à l'autre, et rien ne manque aux œuvres de Dieu. » *Omnia duplicia, unum contra unum, et non fecit quidquam deesse.* Ces paroles, mes très-chers frères, nous montrent la sagesse de la providence divine, qui ne fait jamais défaut dans les choses nécessaires, et qui, à côté des choses nuisibles, en a mis d'utiles, pour neutraliser le pernicieux effet des premières. Il y a des loups ennemis des troupeaux, mais il y a aussi des chiens qui défendent les troupeaux contre leur fureur. Il y a des vipères dont le venin donne la mort à l'homme, mais la thériaque nous offre un remède efficace contre leur morsure. Des herbes funestes sont pour nous une cause de maladies, mais il y en a de bienfaisantes qui nous rendent la santé. Dans les Indes orientales, et principalement dans l'île de Ceylan, on trouve le serpent appelé *capillaire,* dont la morsure empoisonnée amène la mort en peu d'instants; mais la divine providence, pour écarter un pareil danger, a voulu que ces régions produisent en abondance une espèce d'arbre dont l'odeur ou le goût délivre de tout mal. Le géographe Pomponius raconte qu'il existe dans les îles Fortunées deux fontaines d'une vertu merveilleuse : l'une cause un rire invincible à celui qui s'abreuve de ses eaux; qu'il aille boire à l'autre, il est guéri à l'instant. Mais, dira quelqu'un, est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux encore que Dieu, au lieu d'opposer aux

créatures malfaisantes des créatures utiles, n'en eût pas fait du tout de nuisibles? Non; car dans cette hypothèse, on aurait été moins frappé de la sagesse admirable de la providence, qui se manifeste précisément dans cette opposition aussi variée qu'ingénieuse de remèdes aux maux. Rien ne fait mieux voir le soin paternel qu'elle prend de nous.

Quel est ici mon dessein, mes frères? C'est de vous montrer que la sagesse de la providence divine n'est pas moins admirable dans les œuvres de la grâce. La nature humaine, en effet, ayant été blessée de beaucoup de manières par le péché originel, a besoin aussi de beaucoup de remèdes. Parmi toutes les blessures qu'elle a reçues, on en distingue quatre principales, savoir, l'aveuglement dans l'intelligence, la langueur dans la volonté, la faiblesse dans le libre arbitre, et dans l'appétit sensitif une irritabilité dangereuse. Le remède principal (après les sacrements) que le médecin céleste a opposé à ces quatre maladies, c'est la parole de Dieu, dont l'efficacité a reçu cet éclatant témoignage au livre de la Sagesse : « Ce n'est point une herbe, ou quelque chose appliqué sur leur mal, qui les a guéris; mais c'est votre parole, ô Seigneur, qui guérit toutes choses. » *Non herba aut malagma sanavit eos, sed sermo tuus, Domine, qui sanat omnia.* Sapient. XVI, 12. Ce remède suffit à guérir les quatre blessures faites à votre âme; voilà pourquoi les ministres de cette divine parole sont désignés sous quatre noms différents dans l'évangile de ce jour. Ils sont appelés d'abord le sel de la terre, parce que la parole de Dieu, comme un sel âcre et mordant, préserve de la corruption nos sens et notre cœur. Puis notre Seigneur les nomme la lumière du monde, et comme un soleil spirituel qui, par la splendeur de la divine parole, chasse de nos âmes les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur. Il les compare ensuite à une ville bâtie sur la montagne, parce que, par la vertu de la céleste doctrine, ils affermissent les cœurs chancelants des hommes faibles, dans leur lutte contre l'ennemi du genre humain, selon ce qui est écrit au livre des Psaumes : « Vos discours ont affermi mes pas chancelants, et fortifié mes genoux débiles. » Enfin il les appelle une lampe ardente, parce

qu'ils embrassent du feu de l'amour divin les cœurs glacés des hommes. Vous voyez donc, mes frères, qu'elle est vraie cette parole de l'Ecclésiastique : « Chaque chose a son contraire, l'une est opposée à l'autre, et rien ne manque aux œuvres de Dieu. »

Au reste, la dignité de ceux qui remplissent dans l'Eglise le ministère de la parole, nous est marquée à la fin du même évangile : « Celui qui aura fait et enseigné, dit le Sauveur, sera grand dans le royaume des cieux. » Ces paroles font éclater la souveraine bonté de notre Dieu et sa charité immense envers le genre humain. En effet, en proposant cette insigne récompense à ceux qui contribuent au salut de leurs frères, qu'ils seront admis parmi les grands et les princes dans son royaume, ce qui est la plus haute dignité et la plus belle gloire, ne montre-t-il pas combien il a notre salut à cœur? Un roi qui promet une somme d'argent très-considérable à celui qui livrera quelque meurtrier, montre par cela même combien il aime la justice; ainsi, lorsque le Seigneur propose une récompense si magnifique à ceux qui travaillent au salut des autres, il fait voir combien il a soif du salut des âmes.

En voulez-vous une autre preuve? Sur le point de frapper Sodome d'un effroyable supplice, Dieu se dit à lui-même : « Pourrais-je cacher à Abraham ce que je dois faire, puisqu'il doit être le chef d'un peuple très-grand et très-puissant? » *Nunc celare potero Abraham quæ gesturus sum, cum futurus sit in gentem magnam?* Gen. XVIII, 17, 18. C'est le propre des personnes qui s'aiment de se communiquer leurs secrets mutuels, selon la parole même du Sauveur : « Je ne vous appellerai plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître. Mais je vous ai appelés mes amis, parce que tout ce que j'ai entendu du Père, je vous l'ai fait connaître. « *Jam non dicam vos servos, quia servus nescit quid faciat dominus ejus. Vos autem dixi amicos, quia omnia quæcumque audivi a Patre meo, nota feci vobis*. Joan. XV, 15. Ce saint patriarche eut donc l'insigne honneur d'être appelé et d'être en effet l'ami de Dieu : c'est pourquoi le Seigneur insinue qu'il serait contraire aux lois et aux droits les plus sacrés de l'amitié de lui cacher ses secrets. Mais quelle

fut pour Abraham l'origine d'un tel honneur et d'une telle gloire? Le voici : « Car je sais, dit le Seigneur, qu'il ordonnera à ses enfants et à toute sa maison après lui, de garder la voie du Seigneur, et d'agir selon l'équité et la justice. » *Scio enim quod præcepturus sit filiis suis, et domui suæ post se, ut custodiant viam Domini, et faciant judicium et justitiam.* Gen. XVIII, 19. Telle est la raison que Dieu donne de cette amitié, raison qui s'applique non-seulement aux évêques et aux docteurs de l'Eglise, mais encore aux bons pères de famille, afin que vous appreniez par là, vous qui avez des enfants et des serviteurs, combien il vous est facile de mériter l'amitié du Seigneur. Rappelons encore cette considération que fait valoir l'apôtre saint Jacques, lorsqu'il dit : « Celui qui convertira un pécheur et le retirera de son égarement, sauvera une âme de la mort, et couvrira la multitude de ses péchés. » *Qui converti fecerit peccatorem ab errore viæ suæ, salvabit animam ejus a morte, et operiet multitudinem peccatorum.* Jacob. V, 20. Pourquoi cet apôtre promet-il à celui qui aura instruit son frère une récompense qui ne semble appartenir qu'à la vraie pénitence? Parce que, de même que celui-là participe à la faute du prochain, qui l'y a porté par ses mauvais conseils, de même celui qui tire son frère du péché, reçoit en retour du souverain Juge une grâce de pardon pour ses péchés propres.

En présence de cette récompense magnifique qui nous est proposée, qu'avons-nous à faire, chrétiens, sinon de tout mettre en œuvre, paroles, exemples, pieuses exhortations, prières ferventes, pour ramener nos frères à de meilleurs sentiments? En travaillant au salut du prochain, nous opérons aussi le nôtre, selon cette maxime du livre des Proverbes : « L'âme qui fait du bien, sera engraissée, et celui qui enivre, sera lui-même enivré. » *Anima quæ benedicit, impinguabitur; et qui inebriat, ipse quoque inebriabitur.* Prov. XI, 25. A ce titre, nous pouvons deviner quel trésor de grâces et de vertus a dû s'amasser notre bienheureux Père Dominique. Car si l'homme qui a fait et a enseigné est grand dans le royaume des cieux, c'est-à-dire dans l'Eglise, soit celle qui combat maintenant sur la terre, soit celle qui triomphe dans le ciel après avoir remporté la victoire, qui dira

la grandeur de celui qui a gagné à Jésus-Christ tant de milliers d'âmes par ses exemples et ses prédications, et par les exemples et les prédications des membres de son ordre?

I.

Cette grandeur extraordinaire de notre bienheureux Père nous est manifestée non-seulement par la sainteté de sa vie, mais encore par ses miracles, témoignages magnifiques de la sainteté de celui qui les opérait. Je me propose de vous entretenir de ces prodiges, mes frères, mais c'est bien moins votre admiration pour ces merveilles que le désir d'imiter les vertus de notre saint que je m'efforcerai d'exciter dans vos cœurs. A quoi nous servirait, en effet, d'admirer les actions illustres et les hautes vertus des saints, si notre vie était en opposition avec la leur?

Etablissons d'abord cette vérité, que les causes pour lesquelles nous devons aimer et honorer l'auteur de notre salut et de notre vie sont en si grand nombre, que quand bien même toutes les célestes intelligences se changeraient en langues, elles ne pourraient pas, je ne dis point les expliquer, mais même les énumérer. Cependant comme les hommes n'ont pas tous le même caractère, les mêmes dispositions, les mêmes affections, ils sont plus ou moins touchés de ces causes différentes. Les uns sont plus particulièrement sensibles à l'espérance et à l'amour des biens célestes; c'est ainsi que le saint roi David disait : « J'ai porté mon cœur à accomplir éternellement vos ordonnances pleines de justice à cause de la récompense, » ou selon la version de saint Jérôme, « à cause de la récompense éternelle. » *Ps.* CXVIII, 112. Les autres sont excités au bien par la crainte de l'enfer. Cette crainte agissait fortement sur l'esprit de saint Jérôme, comme il l'avoue lui-même dans une de ses lettres à Eustochie. Après avoir énuméré les fatigues et les austérités qu'il s'imposait dans son désert, où il ne mangeait que des herbes crues et ne buvait que de l'eau, il dit enfin : « Moi qui par crainte de l'enfer m'étais condamné à une telle prison, où je n'avais pour compagnie que les scorpions et les bêtes sauvages, etc. » Ceux-ci sont épouvantés par la pensée

des jugements de Dieu. Le son de la trompette qui réveillera les morts et les appellera au jugement, et cette foudroyante sentence du souverain Juge : Allez, maudits, au feu éternel, les glacent d'effroi et leur inspirent l'horreur et l'éloignement du péché. Ceux-là sont moins touchés de l'espérance des biens célestes et de la crainte du jugement que des bienfaits de Dieu et particulièrement de la passion de notre Seigneur et de leur rédemption. En considérant ces mystères, ils comprennent qu'ils se doivent tout entiers à Celui qui, avant même qu'ils fussent nés, « les a rachetés non par des choses corruptibles comme l'or et l'argent, mais par son sang précieux. » I *Petr.* I, 18, 19. C'est le souvenir de ce grand bienfait que l'Apôtre mettait sous les yeux des fidèles pour les engager à soutenir les travaux et les combats de la piété. « Pensez en vous-mêmes, leur disait-il, à celui qui a souffert une si grande contradiction de la part des pécheurs qui se sont élevés contre lui, afin que vous ne vous découragiez point, et que vous ne tombiez point dans l'abattement. » *Recogitate eum qui talem sustinuit a peccatoribus adversum semetipsum contradictionem, ut ne fatigemini, animis vestris deficientes.* Hebr. XII, 3.

On ne peut douter que tous ces motifs réunis ne soient de pressants aiguillons pour nous exciter à la piété, puisque chacun d'eux pris en particulier est capable de produire cet effet. Parmi ces différents motifs, il en est un cependant plus puissant que les autres : c'est l'amitié et la charité de Dieu envers les justes, charité qui découle de la source inépuisable de la bonté divine. L'amour est de tous les bienfaits le premier, le plus grand, celui qui est le principe de tous les autres. Quiconque, en effet, aime vraiment, commence par se donner lui-même, puis, par une conséquence naturelle, il donne généreusement ce qu'il possède. L'évangéliste saint Jean le comprenait bien lui qui passant sous silence ses titres magnifiques d'apôtre, de prophète, d'évangéliste, de vierge, de fils adoptif de la Vierge-Mère, s'appelle « le disciple que Jésus aimait, » *Joan.* XXI, 20, parce qu'il savait que cette seule dignité renferme toutes les autres.

Mais qui dira jusqu'où va l'amour de Dieu pour ses fidèles serviteurs? Quel amour peut lui être comparé? Elle est grande,

sans doute, l'affection d'un époux envers une épouse tendrement aimée; non moins grande est l'affection des parents à l'égard de leurs enfants (on en peut juger par celle de David pour Absalon, II *Reg.*, 18); mais ces amours et tous les autres, si passionnés qu'on les suppose, sont de glace, comparés à l'amour de Dieu pour ses amis.

La grandeur infinie de la bonté divine peut d'ailleurs nous donner une idée de cet amour. Le propre de la bonté, c'est d'aimer ceux qui sont bons, et plus cette bonté est grande, plus aussi son amour est fort et généreux. D'après cela, quel ne doit pas être pour les justes l'amour de Celui dont la bonté est ineffable, incompréhensible, infinie? Nous pouvons nous en former quelque idée par les dons et les bienfaits magnifiques dont le Seigneur honore ses amis, puisque ces bienfaits sont comme des étincelles qui jaillissent de cette fournaise d'amour. Quoique tous les saints qui ont existé depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours nous offrent dans leurs personnes autant d'exemples vivants de la générosité du divin amour, je ne produirai cependant devant vous que notre bienheureux Père saint Dominique, dont les miracles manifestent ouvertement la tendresse incomparable de Dieu envers les siens. Quelles faveurs la divine charité a prodiguées à notre saint, ou plutôt de quelles faveurs ne l'a-t-elle point comblé? Il parlait en maître aux démons, qui lui obéissaient; il guérissait toutes sortes de maladies, il commandait aux pluies et aux tempêtes, il annonçait la parole de Dieu dans des langues qui lui étaient étrangères, il avait l'esprit de prophétie, prédisait l'avenir, et, par la puissance de sa vertu et de ses prières, il toucha et amollit le cœur d'un grand nombre d'hommes jusqu'alors endurcis dans le péché. Mais comme toutes ces merveilles présentées ainsi d'une manière générale pourraient laisser vos cœurs indifférents, venons au détail, prenons en particulier quelques-unes des œuvres miraculeuses de notre saint; elles nous montreront clairement comment Dieu honore ses amis, et combien est vraie cette parole du Seigneur lui-même : « Quiconque m'aura glorifié, je le glorifierai à mon tour. » *Quicumque glorificaverit me, glorificabo eum.* I Reg. II, 30. O vous qui recherchez

si avidement les honneurs du siècle, plaise au ciel que vous ambitionniez avec ardeur cette sublime gloire!

II.

Je laisse de côté les miracles ordinaires, tels que la guérison des maladies, pour en venir immédiatement à des faits plus importants, je veux dire aux résurrections que notre saint a opérées. Je disposerai l'ordre de ces faits, de telle sorte que chaque prodige soit suivi d'un autre encore plus étonnant.

Les frères étaient occupés à travailler au monastère de Saint-Sixte, lorsque l'architecte qu'ils avaient chargé des travaux fut écrasé par un pan de muraille et mourut sous les décombres. A ce triste spectacle, les religieux accourent, saisis de douleur. Dominique, déplorant cette mort inopinée, et touché jusqu'au fond du cœur de l'affliction de ses enfants, se fit apporter le cadavre, et, après avoir adressé à Dieu de ferventes prières, rappela le mort à la vie, ce qui fut pour tous les frères un grand sujet de joie et de consolation. Quelle foi, quelle confiance en la bonté divine, que celle qui put si facilement rendre la vie à un homme broyé sous un amas de pierres!

Voici un autre miracle semblable et non moins surprenant. Il y avait à Rome une dame veuve dont la vénération pour notre saint était très-grande. Cette femme avait un fils encore en bas-âge, et qui était fort malade. Ayant su que le saint devait prêcher dans une église, elle laissa son enfant chez elle et vint au sermon. Le sermon fini, elle retourna dans sa maison où elle trouva son enfant privé de vie. Elle comprima son extrême douleur, et, confiante dans la vertu de Dieu et les mérites de son ministre, elle prit avec elle ses servantes et porta le cadavre de son fils au couvent de Saint-Sixte, où le bienheureux demeurait avec ses frères. Elle trouva l'homme de Dieu debout à la porte du Chapitre, comme s'il attendait quelqu'un. Dès qu'elle le vit, elle mit son enfant à ses pieds, et se jetant tout en larmes aux genoux du saint, elle le supplia de lui rendre son fils. Le serviteur de Dieu, plein de compassion pour la douleur de cette pauvre femme, se retira un peu, et s'étant prosterné, offrit à Dieu quelques courtes

prières. Puis se levant, il s'approcha de l'enfant, fit sur lui le signe de la croix, et, le prenant par la main, le rendit plein de vie à sa mère à laquelle il recommanda de garder le silence sur ce qui s'était passé. Mais celle-ci, ne pouvant contenir sa joie, divulgua le bienfait extraordinaire que Dieu lui avait accordé, et bientôt la nouvelle en vint aux oreilles du Pape. Il voulait qu'on proclamât ce miracle dans un discours public pour glorifier le Seigneur qui accomplissait de si grandes merveilles pendant les jours de son pontificat. Mais l'humble serviteur de Dieu s'y opposa, déclarant que si cette publication avait lieu, il passerait la mer et ne reviendrait plus dans ces contrées. Le Souverain-Pontife céda aux désirs du saint, et le miracle ne fut point proclamé. Mais plus l'homme de Dieu cherchait à s'abaisser, plus le Seigneur s'obstinait à l'élever.

Cet exemple qui fait briller à vos yeux, mes frères, la foi admirable de saint Dominique, vous montre en même temps le danger de la vaine gloire, puisque ce saint homme, solidement établi sur la pierre ferme de l'Evangile, était résolu à passer la mer et à fuir aux extrémités du monde, en cas où l'œuvre miraculeuse qui devait lui procurer tant de gloire, serait rendue publique. O combien les sentiments des hommes charnels et des hommes spirituels sont différents! Nous, mes frères, nous poursuivons la vaine gloire sur la terre, sur la mer, à travers le fer et le feu, et cet homme de Dieu voulait franchir les terres et les mers pour échapper à la gloire solide et véritable, comme à un fléau. Mais, ainsi que nous l'avons dit, le Seigneur honorait d'autant plus son serviteur que celui-ci cherchait davantage à se soustraire à toute espèce d'honneur. Il fournit au saint l'occasion d'opérer un autre miracle qui ne put rester caché. Voici dans quelles circonstances.

Saint Dominique était occupé à traiter des affaires qui concernaient les religieuses de Rome avec trois illustres cardinaux et l'abbesse du couvent de Saint-Sixte en présence de toutes les religieuses, lorsque tout-à-coup un homme entra dans le lieu de la réunion, en poussant des cris lamentables et en s'arrachant les cheveux. Tout le monde s'effraye; on s'approche de cet homme;

on lui demande ce qu'il a : Hélas! répond-il, le neveu du cardinal Etienne vient de se tuer en tombant de cheval. A cette nouvelle aussi funeste qu'inattendue, le cardinal Etienne pencha la tête sur la poitrine du saint et s'évanouit. Pendant qu'on l'emportait et que saint Dominique l'aspergeait d'eau bénite au nom de Jésus-Christ, le frère Tancrède s'approcha de l'homme de Dieu et lui dit : Père, où est donc votre piété, où est maintenant votre foi? Pourquoi ne priez-vous pas Dieu de rappeler ce jeune homme à la vie? Le saint ordonna au frère Tancrède et à ceux qui étaient avec lui de tout préparer pour la célébration du saint sacrifice, puis il se rendit, accompagné des cardinaux et de leur suite, de l'abbesse et de toutes les religieuses, au lieu où il devait immoler la victime du salut. Lorsqu'il eut commencé la messe, qu'il célébrait toujours avec la plus grande dévotion, une pluie de larmes coula de ses yeux, et quand vint le moment où il éleva entre ses mains le corps sacré du Sauveur, lui-même fut élevé de terre d'une coudée, en présence de tous les assistants saisis d'étonnement. Son corps soulevé par la ferveur de l'esprit et la vertu de la grâce avait oublié sa pesanteur naturelle. La messe achevée, le saint se rendit auprès du mort afin d'implorer la miséricorde du Seigneur. Les cardinaux et leurs serviteurs, l'abbesse et ses religieuses le suivaient dans un sentiment de tristesse et de confiance, ne sachant pas ce que le Seigneur allait faire pour la gloire de son nom. Arrivé auprès du corps du défunt le saint lui toucha la tête et les membres brisés qu'il replaça chacun dans leur situation naturelle, puis il se mit en prières. Après avoir fait trois fois la même chose, il se tint debout à la tête du défunt sur lequel il fit le signe de la croix, et s'élevant en l'air par la puissance divine à la hauteur de plus d'une coudée, il cria à haute voix : Néapoléon (c'était le nom du jeune homme), au nom de Jésus-Christ, je te l'ordonne, lève-toi. Aussitôt, à la vue d'une multitude innombrable de spectateurs accourus de tous côtés pour être témoins de ce grand spectacle, le jeune homme se leva sain et sauf et dit à l'homme de Dieu : Mon Père, faites-moi donner de la nourriture. Le saint lui fit servir à manger et à boire, et le rendit plein de vigueur et de joie et ne portant aucune trace de

ses blessures au vénérable cardinal Etienne, son oncle. Il était resté sans vie depuis le matin jusqu'à la neuvième heure.

Que de choses à admirer, mes frères, dans cette œuvre de Dieu! Et d'abord, pour qu'on n'élève pas le moindre doute sur le fait que nous venons de raconter, nous rappellerons qu'il s'est accompli, non dans un endroit écarté ni entre les murs d'une maison privée, mais en plein jour et au milieu de l'affluence du peuple romain, car le bruit de l'accident et de la mort de ce jeune homme, appartenant à une famille noble, s'était répandu dans toute la ville. Sa résurrection eut pour témoins trois cardinaux suivis de leurs nombreux serviteurs et une grande multitude de religieuses qui accompagnaient leur abbesse. Qui eût été assez impudent pour oser inventer un miracle qui n'eût pas manqué d'être démenti par tant de personnes d'ailleurs si dignes de foi? Ainsi quelque merveilleux et quelque étonnant que soit le fait, aucun homme raisonnable ne saurait le révoquer en doute.

Ce prodige, avons-nous dit, renferme beaucoup de circonstances très-dignes d'admiration; mais ce qui me paraît le plus admirable, c'est qu'au milieu d'un si grand concours de spectateurs, notre saint ait pu se dégager des sens et être tellement ravi en Dieu que son corps ait été soulevé de terre avec son esprit et soit resté suspendu en l'air. Ce ravissement serait déjà fort extraordinaire, si l'homme de Dieu eût vécu au désert et dans quelque endroit retiré où rien n'eût troublé le recueillement de sa prière; mais que la chose lui soit arrivée au milieu d'une grande multitude de peuple, voilà qui me confond d'étonnement. Saint Antoine se plaignait au soleil de ce que ses premiers rayons en éclairant les objets corporels venaient distraire ses méditations, et cependant Antoine vivait dans la solitude. Saint Sylvain occupé à fouir son petit jardin se couvrait les yeux afin qu'ils demeurassent fixés sur la terre, et ne fussent point pour lui une occasion de se détourner de la pensée de Dieu; mais que le bienheureux Dominique, entouré d'une foule innombrable qui attendait l'issue de l'événement, ait pu recueillir au-dedans de lui-même toutes les puissances de son âme, au point d'être sou-

levé de terre, c'est là ce que je trouve aussi admirable que d'avoir ressuscité un mort.

Il est évident que le saint avait eu connaissance par une révélation divine de cette résurrection qu'il devait opérer en présence d'un nombre considérable de spectateurs, et par laquelle le Tout-Puissant voulait affermir la foi de plusieurs, glorifier le nouvel ordre fondé par son serviteur et honorer ce serviteur lui-même par le miracle le plus éclatant. Cette faveur extraordinaire de la divine bonté alluma dans le cœur du saint un si ardent amour pour Dieu, que son corps, malgré le poids de sa nature terrestre, suivit l'esprit qui s'élançait vers le céleste Epoux, afin de jouir de ses embrassements. Comment n'eût-il pas été tout brûlant d'amour, cet homme qui se voyait en quelque sorte rendu semblable au Fils de Dieu faisant sortir Lazare du tombeau? Si notre Seigneur après avoir ressuscité Lazare, rendit grâces au Père céleste pour ce miracle qui devait manifester sa gloire, et dit à haute voix : « Père, je vous rends grâces, de ce que vous m'avez exaucé, » *Joan.* XI, 41, quelles ferventes actions de grâces saint Dominique ne dut-il pas rendre à ce même Père céleste en se voyant revêtu pour ainsi dire du même pouvoir que le Fils de Dieu, « l'héritier de toutes choses? » *Hebr.* I, 2.

Remarquons ici, mes frères, la sagesse de la divine providence qui, comme le dit l'Esprit-Saint, atteint avec force depuis une extrémité jusqu'à l'autre, et dispose tout avec douceur. *Attingit a fine usque ad finem fortiter et disponit omnia suaviter.* Sap. VIII, 1. Le Seigneur, qui désire le salut des âmes, ayant résolu d'établir dans son Eglise un nouvel ordre dont les membres se voueraient spécialement à cette mission, voulut honorer du don des miracles l'auteur et le père de cet ordre nouveau, afin que la gloire du fondateur rejaillît sur l'ordre lui-même et contribuât à l'affermir. C'est ainsi qu'autrefois le Seigneur voulut qu'à la voix de Josué le Jourdain remontât vers sa source et ouvrît un passage aux enfants d'Israël, afin que la vue de ce prodige affermît la confiance et la docilité du peuple envers son chef : Je commencerai aujourd'hui, dit le Seigneur à Josué, à te relever devant tout Israël, pour qu'il sache que je suis avec toi comme j'ai été

avec Moïse. *Jos.* III. C'est parce que Dieu est avec les saints, et qu'il se plaît à les glorifier, que leurs entreprises ont de si heureux résultats.

Voyons maintenant comment notre saint se disposa à opérer le grand miracle que nous venons de raconter. Jadis le prophète Elisée commanda qu'on lui amenât un joueur de harpe, afin que s'élevant vers Dieu aux sons harmonieux de cet instrument, son âme entendît les divins oracles; mais notre bienheureux Père saint Dominique, lui, s'approcha de la source de la grâce, c'est-à-dire de l'adorable Eucharistie, et pendant qu'il célébrait le saint sacrifice, il versait des torrents de larmes dont son ardente charité était la source, apprenant ainsi à tous ceux qui sont aux prises avec l'adversité à recourir au sacrement de l'autel. Une chose digne d'admiration, c'est que, dans l'accomplissement de ce miracle, la vive compassion qui animait notre saint le fit triompher de la crainte de la gloire humaine. Naguère, quand il eut rappelé à la vie l'enfant qui lui avait été apporté au couvent de Saint-Sixte, apprenant que le Souverain-Pontife voulait faire publier ce miracle, il menaça de franchir les mers et de s'enfuir dans des contrées lointaines, si le miracle était rendu public; mais ici la commisération qui remplissait son cœur lui fit mépriser le danger qu'il redoutait tant; il mit sa confiance dans le secours de Dieu, et cette confiance ne fut pas trompée; il opéra, en effet, la résurrection du jeune Néapoléon au milieu de Rome, en présence des cardinaux et d'une foule immense, sans que son âme fût troublée par le moindre sentiment de vaine gloire.

Qui ne voit que ce saint homme, quoiqu'il vécût dans le monde, était entièrement mort au monde, et ne vivait plus que pour Dieu? Heureux êtes-vous, mes frères, d'avoir un tel père et un tel maître! Heureux, d'avoir auprès de Dieu un avocat et un protecteur si dévoué! Heureux, d'avoir sous les yeux ce parfait modèle de la foi et de toutes les autres vertus! Oui, heureux êtes-vous, mais à la condition que vous vous efforcerez de rendre votre vie conforme à ses exemples, et que vous ne ressemblerez pas à ces Juifs qui se glorifiaient d'avoir Abraham pour père, et refusaient de faire les œuvres d'Abraham. *Joan.* VIII. L'humilité

de notre saint fut d'autant plus admirable, que déjà il était l'objet de la vénération universelle, et que partout où il allait, on se pressait sur ses pas, on coupait les bords de ses vêtements pour en faire des reliques, à tel point que sa robe ne lui descendait plus que jusqu'aux genoux. Comme ceux qui l'accompagnaient cherchaient à éloigner les personnes qui agissaient ainsi, le saint se tournant vers eux leur disait : Laissez ce peuple satisfaire sa foi.

Quelque extraordinaire que soit le miracle que je viens de raconter, je ne sais pas si le suivant n'est pas encore plus admirable. Notre saint confia un jour en secret à un religieux, son ami intime, qu'il n'avait jamais rien demandé à Dieu qu'il ne l'eût obtenu. N'est-ce pas là, chrétiens, être en quelque sorte tout puissant? Cet exemple ne met-il pas dans tout son jour la vérité de cette parole du Prophète : « Les yeux du Seigneur sont attachés sur les justes et ses oreilles sont ouvertes à leurs prières, » *Oculi Domini super justos et aures ejus in preces eorum,* Ps. XXXIII, 16, et de ces autres paroles d'Isaïe : « Alors vous invoquerez le Seigneur, et il vous exaucera; vous crierez vers lui, et il vous dira : Me voici? » *Tunc invocabis Dominum, et exaudiet; clamabis, et dicet : Ecce, adsum.* Isa. LVIII, 9. Combien prompte n'était pas l'obéissance du saint envers le Seigneur, puisque la miséricorde du Seigneur était si prompte à se rendre à ses vœux! Voilà le prodige que j'ai dit être plus admirable que tous les autres, parce qu'il s'est accompli, non pas une ou deux fois, comme les autres miracles, mais très-fréquemment.

III.

Il y a dans la vie de saint Dominique des miracles d'un ordre moins relevé, mais qui n'en manifestent pas moins l'amour et la sollicitude toute paternelle de Dieu envers son serviteur. On peut dire même que ce soin que Dieu daignait prendre de notre saint en toutes circonstances, témoignait de sa part une charité d'autant plus grande qu'elle avait pour objet des choses moins importantes. L'homme de Dieu avait coutume, dans ses courses apostoliques, de passer à pied une petite rivière dans laquelle il

laissa, un jour, tomber ses livres en relevant ses vêtements. Notre saint, sans se troubler, bénit le Seigneur, et fit part de ce qui lui était arrivé à une pieuse dame. Trois jours après, un pêcheur qui avait jeté sa ligne dans cette rivière, en retira les livres aussi intacts que s'ils avaient été conservés dans une bibliothèque : les mérites du saint leur avaient servi de couverture et d'enveloppe. Quel prodige! La dame dont nous avons parlé s'empressa de les envoyer au serviteur de Dieu, à Toulouse. — Voici un autre miracle du même genre. Saint Dominique se trouvait dans une barque, en compagnie d'un grand nombre de passagers. Le batelier ayant absolument exigé qu'il lui donnât un denier pour la traversée, le saint lui répondit : Je suis serviteur de Dieu et disciple de Jésus-Christ; je n'ai ni or ni argent, mais je vous promets le royaume des cieux pour salaire. Ce misérable, se souciant peu de cette récompense, insista durement, et tirant le saint par la robe avec brutalité : Ou vous allez me laisser votre froc, dit-il, ou vous allez me payer. Alors l'homme de Dieu élevant les yeux au ciel, pria pendant quelques instants, puis abaissant les regards vers la terre, il y aperçut un denier que la main de la providence y avait placé : Mon frère, dit-il au batelier, voici ce que vous demandez, prenez-le et laissez-moi en paix. Ces exemples vous montrent, chrétiens, de quels soins attentifs la souveraine Majesté environne ses enfants; ce n'est pas seulement dans les grandes choses, mais même dans les plus petites qu'elle prend en main leurs intérêts. Cette constante sollicitude me semble être bien moins la providence d'un Dieu que la tendresse et la condescendance d'une mère. Sénèque, qui parmi les stoïciens fut d'ailleurs un zélé défenseur de la providence, ne croit pas qu'il soit digne d'elle de s'abaisser jusqu'à des soins aussi minutieux : « Il ne faut pas espérer de Dieu, dit-il, qu'il garde les bagages des hommes de bien. » Nous voyons, au contraire, par les exemples cités plus haut, que Dieu s'occupe de tout ce qui concerne ses serviteurs, même de leurs intérêts les plus minimes, puisqu'il fit un double miracle en faveur de notre saint pour lui rendre les livres qu'il avait perdus et qu'un pêcheur retira de l'eau sans qu'ils fussent mouillés, et pour lui fournir le

denier que réclamait un batelier impitoyable. Mais il faut renoncer à exprimer la joie dont fut transporté le serviteur de Dieu et l'ardente charité qui embrasa son cœur, à la vue de ces témoignages de la sollicitude et de la bonté divines à son égard. Son espérance s'en augmenta autant que sa charité. En effet, après de telles faveurs, que ne pouvait-il pas espérer de Dieu? Quel soin ce Dieu ne prendrait-il pas de son serviteur, dans les choses plus importantes, lorsqu'il se montrait si attentif et si dévoué à ses moindres intérêts?

Maintenant, mes frères, quels enseignements tirer de tout ce que nous avons dit? Ces enseignements s'offrent en grand nombre, si nous savons bien apprécier les œuvres de Dieu. — Il est incontestable que le fondement et le commencement de notre salut s'appuient sur la connaissance de la bonté divine. La considération de cette bonté infinie nous excite puissamment, en effet, à l'amour de Dieu, amour qui renferme ce qu'il y a d'essentiel dans la vie chrétienne. Or, cette bonté, comment la connaissons-nous en cette vie où nous marchons dans la lumière de la foi, et non dans la splendeur de la vision intuitive? N'est-ce point par les bienfaits signalés dont Dieu comble les saints? Combien elle est grande cette bonté qui donne aux amis de Dieu de tels gages d'amour, qui veille sur eux avec tant de sollicitude, qui soumet à leur empire et à leur volonté les démons, les maladies, l'indomptable mort, tous les éléments, toutes les lois de la nature, qui cependant n'obéissent qu'à Dieu? Si la grandeur de l'amour se juge d'après la grandeur des œuvres et des bienfaits, que dire de l'amour de Dieu pour les justes, quand nous le voyons leur conférer des prérogatives qu'il s'est réservées à lui seul, afin de nous apprendre que tous les biens sont communs entre lui et ses amis? C'est le privilége des enfants des rois de commander dans la maison paternelle à tous les serviteurs comme leurs parents eux-mêmes. Or, tel est le degré d'honneur auquel le Seigneur élève ses amis, que dans ce vaste palais de l'univers que Dieu habite et où il compte autant de serviteurs que de créatures, il veut que ces créatures obéissent à ses amis comme à lui-même. En agir ainsi, qu'est-ce autre chose qu'associer l'homme, c'est-à-

dire un misérable vermisseau, à la puissance et à la souveraineté divines? Les saints se sont voués tout entiers au service du Seigneur; le Seigneur à son tour se livre à eux tout entier : ils se sont montrés des serviteurs fidèles envers lui; de son côté, il se montre pour eux un maître fidèle : ils ont aimé Dieu comme un tendre père; Dieu les chérit comme des enfants bien-aimés : ils ont parfaitement rempli sa très-sainte volonté; à son tour, il réalise à leur égard cette promesse faite en son nom : « Le Seigneur accomplira la volonté de ceux qui le craignent; il exaucera leurs prières et les sauvera, » *Voluntatem timentium se faciet, et deprecationem eorum exaudiet, et salvos faciet eos,* Ps. CXLIV, 19; enfin, parce qu'ils n'ont rien préféré à l'amour de Dieu, ni les richesses, ni les honneurs, ni les plaisirs, ni leur père, ni leur mère, ni la vie même, Dieu veut qu'il n'y ait aucune créature dans ce monde inférieur qui ne leur soit soumise. Quel est le cœur de fer, quel est l'homme assez ennemi de soi-même pour ne pas désirer avec toute l'ardeur de son âme de recevoir de tels témoignages de l'amitié de Dieu? Qui n'aimerait de tout son cœur et de toutes ses forces un Dieu si bon et si fidèle envers les siens? Qui ne s'efforcerait de se fixer tout entier, s'il était possible, dans l'amour et la contemplation de cette beauté infinie? O avarice des mortels qui ne convoitent que des objets périssables et fragiles! O ambition des hommes qui poursuivent avec tant d'ardeur des honneurs frivoles et les caprices de l'inconstante fortune, tandis qu'ils méprisent les trésors de la magnificence et de la bonté divine! O insensés qui, semblables aux animaux dépourvus de raison, préfèrent la paille et le foin à l'or et aux pierres précieuses!

Mais, me direz-vous peut-être, tous ces priviléges que vous avez exposés à nos yeux ne sont point le partage de tous les hommes, mais seulement d'un petit nombre, c'est-à-dire des plus grands saints. Il est vrai, mais ils ne nous font pas moins connaître combien est grande la bonté, la charité du Dieu qui réclame si justement tout notre amour. Vous ne ressusciterez pas les morts, je le veux; mais si vous vous convertissez à lui, il vous ressuscitera, vous qui êtes dans un état de mort, à cause de vos péchés,

et condamnés à la mort éternelle; vous ne guérirez pas les maladies corporelles, mais il guérira les blessures mortelles de votre âme; vous ne chasserez pas les démons des corps des possédés, mais, ce qui est bien plus salutaire, il les chassera de votre cœur. Ainsi donc, quoiqu'il ne vous soit pas donné d'opérer des miracles pour le salut des autres, les soins paternels de la divine providence vous sont promis et offerts pour tout ce qui a rapport à votre propre salut. Pour cela, il n'est pas nécessaire que vous partiez pour des contrées lointaines, que vous traversiez les mers, que vous dépensiez beaucoup d'argent; il suffit de le vouloir, d'être résolu à combattre vos vices, à obéir à la loi de Dieu, d'éviter non-seulement le péché, mais toutes les occasions du péché, d'implorer assidûment dans vos prières la miséricorde du Seigneur, de recourir à la vertu des sacrements, qui sont les célestes remèdes de l'âme, de donner de votre pain à celui qui a faim, de repousser les perfides suggestions du démon promptement et tout aussitôt que vous le voyez s'approcher de vous. C'est ainsi que vous serez reçus dans la grâce et l'amitié de Dieu, que vous vous y établirez solidement, et que vous parviendrez heureusement enfin à la gloire de l'éternel héritage que Dieu réserve dans le ciel à ses fidèles serviteurs.

PREMIER SERMON

POUR

LA FÊTE DE SAINT LAURENT, MARTYR.

1° COURTE EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.
2° NÉCESSITÉ DES SOUFFRANCES POUR ACQUÉRIR LA VERTU ET LA COURONNE DE LA GLOIRE ÉTERNELLE.

Qui amat animam suam, perdet eam; et qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam.

Celui qui aime sa vie la perdra; et celui qui hait sa vie en ce monde, la conservera pour la vie éternelle. *Joan.* XII, 25.

L'évangile de ce jour, mes très-chers frères, met devant nos yeux le fruit de la passion de Jésus-Christ, et en même temps un exemple que nous devons imiter. Ce furent des Gentils [1], venus à Jérusalem pour la fête de Pâques, qui donnèrent lieu au Sauveur d'exposer cette doctrine. Ayant entendu parler de ses miracles et désirant le voir, ils vinrent trouver Philippe et lui manifestèrent leur désir. « Philippe le vint dire à André, et André et Philippe le dirent à Jésus. » Le Sauveur, qui avait toujours présent à l'esprit la pensée des sublimes mystères qui allaient s'accomplir, profita de cette occasion pour parler de la conversion prochaine des Gentils, fruit de son sacrifice.

« En vérité, en vérité je vous le dis, si le grain de froment qui tombe dans la terre ne meurt, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. » *Joan.* XII, 24. C'est lui-même que le Sauveur compare très-justement à un grain de blé jeté en terre. Ce grain, s'il ne meurt et ne se décompose, demeure entier, il est vrai, mais ne produit aucun fruit; mais s'il fermente dans

[1] Probablement des *prosélytes de la Porte*, ou païens qui avaient quelque connaissance du vrai Dieu, et venaient, quoique incirconcis, l'adorer à Jérusalem dans le parvis des Gentils. Le P. Patrizzi entend des *juifs hellénistes*, c'est-à-dire vivant dans les pays où l'on parlait la langue grecque.
(*Note du traducteur.*)

le sein humide de la terre et y enfonce de profondes racines, il pousse une herbe d'abord, puis une tige qui se courbe sous un fruit abondant : ainsi Jésus, froment divin tombé des greniers célestes sur la terre, s'il n'avait souffert la mort et le supplice de la croix, serait arrivé seul, parmi les hommes, au salut éternel; mais ayant, par le sacrifice de sa passion et de sa mort, expié nos crimes, qui nous fermaient l'entrée du ciel, il nous a rendus participants de sa félicité et de sa gloire. Il a offert, non le sang des animaux, qui n'a par lui-même aucun mérite devant Dieu, mais son propre corps et son sang précieux, et dans ce sacrifice, indépendamment de la dignité infinie du sacrificateur, apparaît une obéissance parfaite, une profonde humilité, la charité la plus ardente envers Dieu et envers les hommes, une invincible patience et une miséricorde très-abondante envers les hommes malheureux. Toutes ces vertus furent très-agréables au Père céleste, qui se plaît singulièrement à respirer le suave parfum de la sainteté. Aussi, apaisé par le mérite d'un si grand sacrifice, et oubliant la faute de notre premier père, il rendit aux hommes sa grâce et son amitié, et répandit sur eux les richesses et les trésors de ses dons. Par où il arriva que les nations barbares, renonçant à leurs mœurs sauvages et à leurs divinités mensongères, embrassèrent la loi de Jésus-Christ leur Sauveur, se procurèrent le salut éternel par une piété et une religion véritable, ainsi que par la pratique de toutes les vertus, et furent associés à la gloire de celui dont les mérites et le sang répandu les avaient délivrés de la servitude du démon et du joug du péché. Tel est le fruit que produisit Jésus, froment céleste, en mourant sur la terre; ces innombrables élus, qui attribuent à lui seul le bienfait de leur délivrance, chantent à haute voix dans l'Apocalypse : « Par votre sang vous nous avez rachetés pour Dieu, de toute tribu, de toute langue, de tout peuple et de toute nation; et vous nous avez faits prêtres et rois pour votre Dieu, et nous régnerons sur la terre. » *Redemisti nos Deo in sanguine tuo ex omni lingua, et populo, et natione; et fecisti vos Deo nostro regnum et sacerdotes, et regnabimus super terram.* Apoc. v, 9, 10.

Notre Seigneur ajoute aussitôt : « Celui qui aime son âme la

perdra; et celui qui hait son âme dans ce monde, la garde pour la vie éternelle. » Quel est le but de ces paroles? Elles servent à réfuter l'erreur d'un grand nombre, qui s'imaginent que le mérite de la passion de Jésus-Christ leur a si bien procuré le salut, qu'ils n'ont plus besoin pour l'obtenir de rien souffrir ni de rien faire. Le Sauveur les avertit qu'à son exemple ils doivent aussi travailler, se haïr eux-mêmes et crucifier leur chair avec ses vices et ses convoitises.

Il y a, mes frères, trois choses à considérer dans la passion de Jésus-Christ, et chacune d'elles porte avec elle son enseignement : le sacrifice, le bienfait et l'exemple. Par son sacrifice, le Fils de Dieu a apaisé son Père; par ce bienfait, il a attiré les hommes à son amour; par ses exemples, il les a invités à son imitation. Le sacrifice affermit notre espérance, le bienfait enflamme notre charité, l'exemple nous exhorte à travailler et à souffrir. Et c'est le sens des paroles qui viennent après : « Si quelqu'un veut être mon serviteur, qu'il me suive. » Or nous suivons notre Seigneur, non pas avec les pieds du corps, mais avec ceux de l'âme, c'est-à-dire, en imitant ses souffrances et ses vertus, de telle sorte que, de même qu'il a embrassé la croix pour obéir à son Père, ainsi nous mortifions et crucifions notre chair pour accomplir fidèlement les préceptes de la loi divine.

Voici donc en quoi se résume cette doctrine : Comme la fin de la vie chrétienne est dans la charité, et qu'après le péché mortel il n'y a pas de plus grand obstacle à la charité que l'amour immodéré de soi-même, nous devons extirper cet amour et imprimer à sa place dans nos âmes une sainte haine. Car où domine l'amour-propre, le parfait amour de Dieu ne saurait régner.

Il suffit, pour le bien comprendre, de comparer ensemble ces deux amours, et de voir en quoi ils diffèrent. L'amour de Dieu rapporte tout à Dieu, comme à sa fin dernière; l'amour-propre se pose lui-même comme fin dernière de sa vie, et dirige de ce côté tous ses actes. L'un recherche uniquement la gloire de Dieu, au prix même de sa propre ignominie; l'autre, oubliant l'honneur dû à Dieu, n'a de souci que pour le sien. L'un est prêt à perdre la vie et tous les biens plutôt que la charité; l'autre, pour un

avantage frivole, n'hésite pas à transgresser la loi divine. L'un châtie son corps et l'assujettit à l'esprit ; l'autre ne songe qu'à le flatter et à le bien traiter. Le seul désir de l'un est de plaire à Dieu, celui de l'autre à la chair et au monde. L'un fait ses délices de la parole de Dieu, des pieuses lectures et des saintes méditations ; les choses spirituelles n'offrent à l'autre qu'ennui et dégoût. L'un est heureux de s'entretenir pieusement avec Dieu comme avec un ami ; l'autre est étranger à ces doux et suaves colloques. L'un est toujours occupé de choses graves et sérieuses, l'autre de frivolités et de jeux. L'un n'a que des pensées célestes et divines, l'autre que des pensées terrestres. L'un évite la foule et recherche la solitude pour être plus près de Dieu ; l'autre aime les réunions nombreuses où se traitent les affaires humaines. De là, dans les saints, ce vif désir de se séparer des hommes et de s'enfoncer aux lieux déserts, afin de vaquer nuit et jour sans obstacle à la contemplation de la beauté divine.

Nous en avons un exemple mémorable entre tous les autres dans la personne du bienheureux Arsène. L'évêque d'Alexandrie, Théophile, et ses compagnons l'ayant prié de leur adresser une pieuse exhortation, le saint répondit qu'il le voulait bien, à condition qu'on lui accorderait ce qu'il allait leur demander. Lorsqu'ils eurent consenti, il reprit : Ce que je vous demande, c'est que partout où vous saurez qu'est Arsène, vous n'approchiez jamais de ce lieu. Quelque temps après, le même Théophile lui ayant fait demander par un envoyé de lui permettre de l'aller trouver, Arsène répondit : Qu'il vienne, mais je quitterai cet endroit. Ce saint anachorète va nous apprendre lui-même pourquoi la société des hommes lui était si à charge. Un jour qu'un abbé l'interrogeait à ce sujet, il répondit qu'il ne pouvait être en même temps tout entier avec Dieu et avec les hommes ; voilà pourquoi il éprouvait tant de peine lorsqu'une visite l'obligeait à interrompre pour un moment la douceur de la contemplation.

La comparaison que nous venons de faire nous montre en quoi diffèrent l'amour de Dieu et l'amour de soi-même. Pour résumer tout en un mot, l'amour de Dieu est la source de toutes les vertus, et l'amour exagéré de soi-même enfante tous les

vices, selon cette pensée de saint Augustin : « La racine de tous les biens, c'est la charité, tandis que *la racine de tous les maux, c'est la cupidité.* » I Tim. vi, 10. D'où il faut conclure que ces deux amours ne sauraient cohabiter ensemble dans une âme, et que l'un doit céder la place à l'autre. Or, l'amour de nous-mêmes ne peut être chassé que par la mortification et la souffrance; nous vivons vraiment pour Dieu lorsque nous sommes morts à nous-mêmes, car notre vie consiste dans la charité. Aimer Dieu, c'est vivre; ne pas l'aimer, c'est être mort. Aussi le Maître céleste dit-il avec une souveraine sagesse : « Celui qui aime son âme, la perdra, » c'est-à-dire, celui qui a pour son corps un amour excessif, qui ne songe qu'à le servir et à le flatter, celui-là dévoue à la mort éternelle, non-seulement son âme, mais son corps et son âme à la fois. « Celui qui hait son âme, » au contraire, c'est-à-dire, qui a pour sa chair une sainte haine, qui résiste toujours à ses convoitises, qui réprime ses mouvements déréglés, qui la dompte et la macère par le jeûne et l'abstinence, pour l'empêcher de se révolter contre l'esprit et de jeter par terre son cavalier, celui-là conserve et son corps et son âme pour la vie éternelle.

De là cette sage réponse de saint Bernard à quelques hommes du monde, qui blâmaient l'abstinence et les austérités de ses religieux, disant qu'ils semblaient se haïr eux-mêmes, tant ils faisaient une guerre acharnée à leurs corps : « C'est vous, leur dit le pieux abbé, qui haïssez vos corps, puisque, pour un plaisir frivole et passager, vous les condamnez à une mort qui ne finira point, tandis que ces religieux, qui ont pour eux-mêmes une haine salutaire, les aiment véritablement. » Est-ce que saint Jérôme ne se haïssait pas aussi, lorsque, comme il le dit lui-même, par crainte de l'enfer il se condamnait à un genre de vie si austère, ainsi qu'à une prison? Ah! il s'aimait bien plutôt, puisqu'il cherchait, par une peine d'un moment, à éviter une peine éternelle. C'est de cette manière que les saints martyrs, au témoignage de saint Jean dans l'Apocalypse (ch. xii), se haïrent eux-mêmes, eux « qui n'aimèrent point leur âme jusqu'à la mort, » c'est-à-dire, qui donnèrent la vie du corps en témoignage

de leur foi, et, par le sacrifice d'une vie passagère, méritèrent une vie éternelle. Telle fut la conduite de saint Laurent, qui se procura cette vie bienheureuse par le plus affreux des supplices.

Mais comme il est très-difficile de se haïr soi-même, tant l'amour-propre a de force, notre Seigneur se hâte d'indiquer quelle sera la récompense de cette haine, afin que ceux que le travail effraie, soient excités par la grandeur de la récompense. Après avoir dit : « Si quelqu'un veut être mon serviteur, qu'il me suive, » il ajoute aussitôt : « Et où je suis, là aussi sera mon serviteur. » Immense félicité, remarque saint Augustin, et dont nulle autre n'approche, que les fils d'adoption soient là où est le Fils unique ! Notre Seigneur continue : « Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera. » Pourquoi assigne-t-il au Père l'office d'honorer ses serviteurs, puisque lui-même pourrait également le remplir? Parce que le « Fils unique du Père » n'a cherché pendant sa vie que l'honneur et la gloire du Père ; c'est le témoignage qu'il se rend à lui-même : « Mon Père, dit-il, j'ai manifesté aux hommes votre nom, » c'est-à-dire la gloire de votre nom ; *Manifestavi nomen tuum hominibus,* Joan. XVII, 6 ; et un peu plus haut : « Je vous ai glorifié sur la terre, » *ego te clarificavi super terram,* ibid. 4. Le Père, à son tour, pour récompenser cet hommage très-fidèle de son Fils, veut honorer lui-même tous ses serviteurs, et l'honneur qu'il leur accorde est pour eux louange parfaite, pure félicité, gloire souveraine. L'Evangile expliqué, nous allons développer la maxime exprimée par les paroles que nous avons prises pour texte.

DÉVELOPPEMENT DU TEXTE.

I.

Parmi les erreurs nombreuses qui règnent parmi les hommes, c'en est une des plus funestes que celle que le Maître céleste s'attache à réfuter dans l'évangile de ce jour. Que d'hommes, en effet, ont une telle confiance dans le mérite de la passion de Jésus-Christ, qu'ils se promettent d'entrer un jour en possession de l'éternel héritage sans travail et sans effort ! Pour les désabuser, notre Seigneur leur adresse ces paroles : « Celui qui aime

son âme, la perdra; et celui qui hait son âme dans ce monde, la conserve pour la vie éternelle. » Et plus loin : « Celui qui veut être mon serviteur, qu'il me suive; et où je suis, là sera aussi mon serviteur. » Et cependant la plupart désirent régner avec Jésus-Christ, et ils refusent de souffrir avec lui et de prendre part à son calice. Ils ambitionnent une place dans le royaume des cieux, et ils évitent avec soin la route par laquelle on y arrive. Ils veulent triompher sans combat, être couronnés sans victoire. La gloire des saints les attire, la vie des saints les éloigne. Ils aspirent d'arriver au port de l'éternelle félicité, et les fatigues de la navigation leur font horreur. Sans avoir semé dans les larmes, ils voudraient moissonner dans la joie. *Ps.* cxxv. Avides de la gloire et de la félicité des anges, ils refusent de mener une vie angélique. Ils voudraient enfin être heureux en ce monde et dans l'autre, ce qui ne saurait arriver; car il est impossible qu'un homme passe des délices de la terre aux délices du ciel; qu'il rassasie son ventre ici-bas, et plus tard son âme; qu'il soit le premier dans l'exil et le premier dans la patrie.

L'évangile de ce jour et les saintes Ecritures tout entières protestent contre cette illusion d'un grand nombre. Mais comme l'homme est doué de raison, et qu'il se soumet plus volontiers à l'autorité de la raison qu'à celle du témoignage, c'est par le raisonnement que nous combattrons aujourd'hui une erreur si funeste.

Et d'abord il est incontestable que la gloire du ciel, qui consiste dans la vision de la beauté divine, est un don de Dieu surnaturel. Car elle ne peut convenir, et la puissance même de Dieu ne saurait faire qu'elle convienne à aucune créature, ni humaine, ni angélique. Or, la fin à laquelle nous tendons étant surnaturelle, les moyens qui nous y conduisent doivent appartenir au même ordre, et revêtir la même dignité. Il faut donc, pour arriver à cette fin, une vie, non humaine, mais divine, une vie qui s'élève à une vertu surnaturelle. C'est ce qu'indique clairement un passage de saint Jean l'Evangéliste, où, parlant des chrétiens, il dit qu'ils « sont nés, non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu, » *qui non ex sangui-*

nibus, neque ex voluntate carnis, neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt, Joan. I, 13, c'est-à-dire que, se dépouillant de leur nature première, et foulant aux pieds les affections de la chair, ils vivent, non comme les autres hommes, mais comme des enfants de Dieu. Ajoutez que de même que la fin à laquelle nous tendons est au-dessus de la nature de l'homme, ainsi la grâce qui nous y conduit, est une forme surnaturelle gravée et imprimée dans nos âmes. Et comme, d'après l'enseignement des philosophes, toutes les actions prennent la nature et la condition de la forme, on conçoit comment la forme de la grâce, qui nous rend divins et participants de la nature divine, selon le langage de saint Pierre, opère aussi en nous des œuvres divines et spirituelles.

Mais ces œuvres, cette vie spirituelle et divine, nul ne peut les produire sans travail, sans application et sans effort. Il y a une différence si radicale entre la vie charnelle et la vie spirituelle, que celle-ci est impossible tant que l'autre subsiste. Qui pourrait, dans une étable, construire un palais royal, sans auparavant renverser l'étable? Ainsi l'homme qui a fait de son cœur le repaire des bêtes féroces, c'est-à-dire, des passions diverses, ne peut le changer en un temple de Dieu, si d'abord il n'en jette par terre les murailles, et n'en chasse les bêtes féroces : ce qui assurément exige du travail et des efforts. Car il faut triompher de l'amour de soi-même, qui est imprimé jusqu'au fond de nos entrailles, et des autres affections qui découlent de cette source trop féconde; il faut affliger, exténuer le corps, pour l'empêcher de se révolter contre l'esprit et d'être le maître; il faut résister à ce qui flatte les sens, mettre un frein à sa langue, une garde à ses yeux et à son cœur, éviter les occasions du péché, fuir la société des méchants, s'appliquer à la prière et demander le secours de la grâce contre les entraînements de la nature déchue. Que si le vice a longtemps séjourné dans notre âme, la lutte sera plus difficile encore, puisque nous aurons en quelque sorte deux ennemis à combattre. Vous voyez donc, mes frères, que nul ne peut sans travail et sans effort mener cette vie céleste et surnaturelle, ayant à vaincre la violence de la nature déchue, souvent

d'une habitude mauvaise, et à détruire l'empire du péché. Car, pour nous élever au-dessus de la nature, il faut que nous triomphions de la nature, dont la puissance est si considérable.

Telle est la première cause de nos travaux et de nos luttes, si nous voulons acquérir la béatitude surnaturelle et céleste. C'est ainsi que l'ont obtenue les apôtres, auxquels notre Seigneur a dit : « Par votre patience vous posséderez vos âmes, » *in patientia vestra possidebitis animas vestras,* Luc. XXII, 19; c'est-à-dire, vous devez mériter par vos souffrances et vos travaux le salut éternel de vos âmes. C'est à quoi nous exhorte aussi le grand Apôtre : « Ne soyez pas, dit-il, lents et paresseux; mais rendez-vous les imitateurs de ceux qui, par leur foi et par leur patience, sont devenus les héritiers des promesses. » *Non segnes efficiamini, verum imitatores eorum, qui fide et patientia hæreditabunt promissiones.* Hebr. VI, 12. D'après saint Paul, deux choses sont nécessaires : la foi et la patience, la foi qui est le commencement, et la patience qui est l'auxiliaire et le complément de toutes les vertus.

II.

La nécessité du travail et de la patience se tire, en second lieu, des attaques et des combats que nous livrent nos ennemis. Lorsque, après la captivité de Babylone, les Juifs reconstruisirent le temple du Seigneur et les murs de la cité sainte, une partie était occupée au travail, et une autre partie repoussait par les armes les efforts des ennemis qui voulaient empêcher l'œuvre de s'accomplir : ainsi, nous qui avons à bâtir le temple spirituel de Dieu, temple dont les matériaux sont, non de froides pierres, mais des œuvres de vertu, et sommes environnés d'ennemis, nous devons nous livrer à un double exercice : acquérir les vertus qui forment les assises de ce temple, et repousser les attaques de l'ennemi qui tâche de nous détourner de cette œuvre.

Notre premier et cruel ennemi est le démon, lequel, semblable à un lion rugissant, rôde sans cesse autour de nous cherchant une proie. L'Eglise nous avertit de prendre les armes contre lui et de le combattre : « Soyez, nous dit-elle, forts dans la guerre,

et combattez l'antique serpent, et vous recevrez le royaume éternel. »

Un autre ennemi, c'est la chair, ennemi domestique, qu'il nous faut nourrir et traîner partout avec nous. Uniquement attentif à ses propres intérêts, il fait une guerre continuelle à l'esprit, qui cependant l'aime et le chérit, ce qui ajoute à sa force et à son danger : nouvelle Dalila, qui amollit son époux par les délices pour le livrer à ses adversaires. Sous ce nom de *chair* sont compris plusieurs ennemis. De là cette prière du Prophète : « Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que l'homme m'a foulé aux pieds; il n'a point cessé de m'attaquer tout le jour et de m'accabler d'affliction. Mes ennemis m'ont foulé aux pieds tout le jour, car il y en a beaucoup qui me font la guerre. » *Miserere mei, Deus, quoniam conculcavit me homo, tota die impugnans tribulavit me. Conculcaverunt me inimici mei tota die : quoniam multi bellantes adversum me.* Ps. LV, 2, 3. Quels sont ces nombreux adversaires? Toutes les affections de notre âme, tous les sens de notre corps, lesquels, étant charnels, dédaignent ce qui se rapporte à l'esprit, et, comme la chair elle-même, qui est leur siége, aspirent sans cesse aux choses charnelles. Car la chair, dit saint Paul « n'est point soumise à la loi de Dieu, et ne le peut être. » *Legi Dei non est subjecta : nec enim potest.* Rom. VIII, 7. Sous la seule impulsion de sa nature elle ne saurait désirer que ce qui a avec elle quelque similitude, quelque affinité, savoir les choses charnelles, et trop souvent, par cette convoitise, elle entraînele consentement de l'esprit.

Nous avons un troisième ennemi, le monde, ou la société des méchants, parmi lesquels il nous faut vivre, à moins de fuir au désert. Or, se conserver pur au sein de la corruption, vivre au milieu d'une multitude de scorpions sans être blessé, fouler des charbons ardents sans être brûlé, marcher au milieu des piéges sans être pris, passer sa vie enfin parmi toutes sortes de mauvais exemples sans perdre l'innocence, c'est l'œuvre de la grâce et un bienfait de Dieu. Ce n'est pas en vain que le Sauveur dit dans l'Evangile : « Parce que l'iniquité a abondé, la charité d'un grand nombre se refroidira. » *Quoniam abundavit iniquitas, refrigescet*

multorum charitas. Matth. xxiv, 12. Ce n'est pas en vain que le Prophète royal adressait à Dieu cette prière : « Sauvez-moi, Seigneur, parce qu'il n'y a plus aucun saint, parce que les vérités ont été altérées par les enfants des hommes, » *Salvum me fac, Domine, quoniam defecit sanctus, quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum,* Ps. xi, 2 : il savait quels dangers court l'innocence des justes dans un commerce habituel avec les méchants.

Puisque nous sommes environnés de tant d'ennemis et attaqués de tant de manières, n'est-ce pas pour nous une nécessité de prendre contre eux des armes spirituelles, de veiller aux retranchements et aux murailles, et d'avoir toujours dans le combat les armes dont parle saint Paul, ce chef intrépide, savoir une espérance ferme, une foi à toute épreuve, la cuirasse de la justice, le secours de la prière, afin qu'en étant revêtus à notre droite et à notre gauche, c'est-à-dire dans la prospérité et dans l'adversité, nous ne nous laissions ni enfler par l'une, ni abattre par l'autre. Et qui pourra, sans fatigue et sans effort, lutter contre un si grand nombre d'ennemis ? Ce n'est point en nous livrant au sommeil et au repos, en consumant notre vie dans le jeu et les plaisirs, mais en veillant sur nos sens et nos pensées et en réprimant les mouvements désordonnés de notre cœur, que nous remporterons la victoire. C'est avec ces armes, c'est par ces moyens que les saints ont repoussé tous les dangers, ont triomphé des plus cruels ennemis, ont assuré leur innocence. C'est pourquoi saint Jean, dans l'Apocalypse, dit les avoir vus « revêtus de robes blanches et tenant à la main des palmes, » *Apoc.* v ; on sait que la blancheur des vêtements est un symbole d'innocence, et la palme un symbole de victoire. C'est donc maintenant le temps de lutter et de combattre ; viendra un jour celui de régner, de triompher, de goûter les fruits de la victoire. Alors s'accomplira fidèlement l'oracle qu'une voix descendue du ciel apporta au même apôtre : « J'ai entendu, dit-il, une voix du ciel qui me disait : Ecris, » c'est-à-dire, l'oracle que je t'apporte ne doit pas être transmis de vive voix ; il mérite que tu l'écrives pour le faire arriver à la postérité la plus reculée, pour être dans tous les siècles la consolation des fidèles au milieu de leurs souffrances.

Prends donc le roseau, ô Jean, et écris. — Qu'écrirai-je, Seigneur? — « Heureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur. Dès maintenant, dit l'Esprit, ils se reposeront de leurs travaux; car leurs œuvres les suivent. » *Et audivi vocem de cœlo, dicentem mihi : Scribe : Beati mortui qui in Domino moriuntur. Amodo jam dicit Spiritus, ut requiescant a laboribus suis : opera enim illorum sequuntur illos.* Apoc. xiv, 13. Cette voix, mes frères, est descendue du ciel pour ceux qui travaillent ici-bas; le Seigneur s'adresse à eux et leur promet le repos après la fatigue. Ceux donc qui ne se soucient ni de la piété ni de la vertu, qui fondent toutes leurs espérances sur les mérites de Jésus-Christ et consument leur vie dans le luxe, le sommeil, la paresse, les plaisirs du corps et les vices de toutes sortes ne sont nullement invités à ce repos. Ainsi, mes frères, les attaques de nos ennemis, telle est la seconde raison qui nous oblige à souffrir et à combattre.

La troisième se tire de l'exemple de la passion de Jésus-Christ, qui nous est rappelée dans l'évangile de ce jour. Après avoir parlé de sa mort et des fruits salutaires qu'elle doit produire, notre Seigneur nous invite aussitôt par l'espérance de la récompense du ciel à marcher sur ses traces : « Celui qui aime son âme, dit-il, la perdra; et celui qui hait son âme en ce monde (ce que j'ai fait moi-même en mourant volontairement sur la croix), la garde pour la vie éternelle. » Ainsi le sacrifice de la passion du Sauveur profitera, non aux lâches et aux paresseux, mais à ceux qui reçoivent ce bienfait avec reconnaissance, et s'efforcent, autant qu'il est en eux, d'imiter les souffrances du Rédempteur. Voilà pourquoi cet agneau mystique, à l'immolation duquel était attachée la délivrance des Israélites, et qui figurait le véritable Agneau, Jésus-Christ, immolé pour nous sur la croix, devait être mangé avec des herbes amères, afin de nous apprendre que le fruit de la passion du Sauveur appartenait, non aux hommes de jouissances et de plaisirs, mais à ceux qui s'efforcent de partager l'amertume de cette passion par les sentiments de leur cœur et l'austérité de leur vie.

III.

Que celui qui aime la vertu s'unisse donc par un lien indissoluble la force et la constance, comme une épouse fidèle, et se consacre tout entier à son service. On dit que le doge de Venise célèbre chaque année de solennelles fiançailles avec la mer, et qu'en signe d'alliance il jette un anneau au milieu des flots. Il veut exprimer par ce symbole que tous ses soins doivent être employés à l'entretien de la flotte, qui constitue la véritable force de cette république. L'homme qui aime la vertu doit de même contracter une union très-étroite avec la patience, et se donner tout entier à elle. Il arrivera facilement par cette voie à toutes les autres vertus. En effet, ce qui en éloigne le plus les hommes, c'est la difficulté et la peine qu'il y a à les acquérir. Mais celui qui aime Dieu de telle sorte que, pour mériter de le posséder un jour, non-seulement il ne refuse pas la souffrance, mais la recherche avidement, quel obstacle pourrait l'arrêter à la poursuite de la vertu, c'est-à-dire, de ce qu'il y a tout à la fois et de plus glorieux et de plus doux? Celui, au contraire, qui s'est voué aux délices et aux voluptés du corps jusqu'à éviter avec soin le moindre travail et la moindre peine, sera nécessairement dénué de vertu; que dis-je? il regardera la vertu comme une ennemie dont on fuit la présence. Quoi de plus malheureux que cet homme qui s'est rendu incapable de s'élever à l'honneur de faire le bien? Quoi de plus heureux que le premier, qui a trouvé dans la patience la clef de toutes les autres vertus? Quelle louange enfin ne mérite pas la vertu de patience, qui donne à l'homme une telle dignité et une telle gloire?

Mais, direz-vous, il est bien difficile que l'homme, si porté à s'aimer lui-même, si avide de tout ce qui flatte sa nature, recherche avec ardeur le travail et la peine. Cela est difficile, je l'avoue, mais la grandeur de la récompense doit nous faire surmonter tous les obstacles. C'est ce que nous apprend Salomon sous l'image de la femme forte : « Qui trouvera, dit-il, une femme forte? Elle est plus précieuse que ce qui s'apporte de l'extrémité

du monde. » *Mulierem fortem quis inveniet? Procul et de ultimis finibus pretium ejus.* Voilà la difficulté, ou, si l'on veut, la rareté de cette vertu; ses fruits admirables sont décrits dans tout le reste du chapitre : « Le cœur de son mari met sa confiance en elle, et il ne manquera point de dépouilles. Elle lui rendra le bien, et non le mal, pendant tous les jours de sa vie. » *Confidit in ea cor viri sui, et spoliis non indigebit. Reddet ei bonum, et non malum, omnibus diebus vitæ suæ.* Prov. XXXI, 10, 11, 12. Salomon continue ainsi d'énumérer les autres qualités de cette femme, qui découlent toutes de la même source, la force et la constance. Il suffit de cette seule considération pour nous faire comprendre l'abondance des fruits que produit cette vertu, et par conséquent pour nous exciter à la poursuivre avec ardeur.

Que dirai-je de cette éternelle récompense réservée dans le ciel aux travaux de la vertu? Ne suffit-elle pas, à elle seule, à exciter nos âmes à les embrasser avec ardeur? Si aucun athlète n'est couronné sans fatigue, comment pouvons-nous espérer d'obtenir sans effort la couronne de la gloire éternelle? Je vous prie, mes frères, de considérer que Dieu a tout réglé de telle sorte, que les hommes ne peuvent sans travail arriver à rien de grand. Voyez ce qui se passe chaque jour sous vos yeux. Nul n'augmente son patrimoine et n'accumule des richesses considérables, s'il ne parcourt la terre et les mers. Nul n'arrive au sommet de la vertu et de la perfection que par un soin diligent et une incessante application. Nul enfin n'acquiert la sagesse et la science que par beaucoup de travaux et de veilles. De là cette sage et ingénieuse réponse de Démosthène : comme on lui demandait par quel moyen il était arrivé à cette habileté dans l'art de la parole, qui a fait l'admiration de tous les siècles : « En consommant, dit-il, plus d'huile que de vin. » Parlerons-nous des chefs et des généraux d'armées? Lequel d'entre eux a remporté la victoire autrement qu'au prix de ses sueurs et de son sang? Et tous ceux dont la gloire a consacré le nom pour la postérité, n'est-ce point en passant par le feu et le glaive qu'ils ont obtenu ce qu'ils cherchaient? Au prix de quelles douleurs une mère ne donne-t-elle pas le jour à son cher enfant? Que de peines, que de fatigues

encore pour l'élever et en faire un homme! Parlerai-je enfin des métaux précieux, tels que l'or et l'argent? Qu'a voulu l'auteur de la nature en les recélant dans les entrailles de la terre, sinon forcer les hommes à ne les en extraire qu'à force de travaux et de dangers? Si donc le Créateur de l'univers a voulu que l'homme ne pût obtenir sans peine rien de précieux ni de grand, n'est-ce pas une folie que de prétendre arriver au bien souverain, dont tous les autres ne sont que l'ombre, sans aucun effort pour pratiquer la vertu?

Qui pourrait, en effet, exprimer quel est ce bien infini où se réunissent toutes les jouissances que l'esprit humain peut concevoir? Quel est ce bien qui exclut toute amertume, toute infirmité, toute crainte, tout souci, toute sollicitude? Quelle joie ce sera d'avoir un trône parmi les chœurs des anges et des archanges, d'être assis avec les apôtres au riche banquet de Dieu, de contempler face à face la beauté divine, de voir la lumière infinie, d'être délivré pour toujours de la corruption et de la mort! Quel honneur de participer à la gloire et à la félicité de Dieu même, et d'entrer, pour n'en jamais sortir, dans la joie du Seigneur, promise aux serviteurs fidèles! Est-ce trop, pour obtenir un tel bien, de se livrer au facile bonheur de la vertu, que dis-je? de souffrir tous les tourments des martyrs? Ah! si les hommes du siècle se soumettent volontiers à des travaux pénibles pour acquérir les biens fragiles et périssables dont nous parlions tout à l'heure, n'est-ce pas, je vous le demande, le comble de l'aveuglement et de la folie, de ne vouloir rien faire pour cette couronne céleste, en comparaison de laquelle tous les autres avantages ne sont que cendre et poussière? Comment l'âme de l'homme peut-elle s'aveugler ainsi? D'où peut lui venir une si funeste, une si incroyable folie? Il n'en faut pas davantage pour nous montrer à quel point la charité est morte et éteinte dans un grand nombre, à quel point la foi est faible, l'espérance languissante, puisqu'il ne reste plus en eux la moindre étincelle de désir et d'amour pour le souverain bien. Nous croyons comme si nous ne croyions pas; nous espérons comme si nous étions indifférents vis-à-vis du bien promis et espéré, puisque

nous refusons de nous donner la moindre peine pour le posséder. O aveuglement déplorable! ô incroyable folie des hommes!

IV.

Combien fut différente la conduite des martyrs de Jésus-Christ, qui, pour acquérir le ciel, affrontèrent tous les tourments, tous les genres de supplices. Semblables à de sages marchands, ils méprisèrent les biens de la terre pour trouver ceux du ciel; ils abandonnèrent les biens du temps pour posséder ceux de l'éternité; ils sacrifièrent pour un moment la vie du corps pour acquérir la vie éternelle et du corps et de l'âme. Qu'il nous suffise aujourd'hui de produire devant vous l'exemple de saint Laurent, qui acheta le souverain bien au prix des tourments les plus cruels. Voyant que l'on traînait en prison le bienheureux pape Sixte, qui ne devait en sortir que pour marcher au supplice, enflammé du désir de souffrir avec lui, il adressa ces paroles au saint Pontife : « Où allez-vous, mon père, sans votre fils? Où courez-vous, prêtre du Seigneur, sans votre diacre? Jamais je ne vous ai vu offrir nos saints mystères sans être accompagné de vos ministres. Qu'avez-vous trouvé en moi qui vous ait déplu? Eprouvez-moi, de grâce, et vous verrez si je suis un ministre indigne de dispenser le sang de Jésus-Christ. » Le pieux pontife le consola en l'assurant qu'il ne serait pas privé de la couronne du martyre; puis il lui commanda de distribuer aux pauvres les trésors confiés à sa garde, et lui ayant donné le baiser de paix, il se sépara de lui. Laurent se hâte d'exécuter l'ordre qu'il a reçu. Il parcourt pendant la nuit toutes les retraites où se tenaient cachés les chrétiens pauvres; par humilité, il leur lava les pieds qu'il arrosa de ses larmes, et fit à chacun d'abondantes aumônes. Après avoir passé la nuit dans ces exercices de charité, il vit, le lendemain, saint Sixte que l'on menait au supplice : « Ah! s'écria-t-il, ne m'abandonnez pas, saint Père; car vos ordres sont accomplis, j'ai distribué aux pauvres les trésors que vous m'aviez confiés. » — « Non, mon fils, répondit Sixte, je ne t'abandonne point; mais la foi de Jésus-Christ t'appelle à de plus grands combats que les miens. A nous, cassé déjà par la

vieillesse, on ne prépare que de légères épreuves; mais à toi, qui es dans la fleur et la force de l'âge, les tyrans donneront la matière d'un triomphe plus glorieux. Dans trois jours, le lévite suivra son pontife. » En entendant ces paroles, les soldats se saisirent de Laurent et le conduisirent devant l'empereur, disant qu'il était chrétien et qu'il avait en sa garde les trésors de l'Eglise. Le tyran, excité tout à la fois par la haine de Jésus-Christ et par son avarice, ordonne au saint diacre de sacrifier aux dieux et de livrer ces trésors sous peine de souffrir les plus cruels supplices. Que fera le pieux jeune homme? A-t-il pâli en présence de la majesté impériale? Les instruments de supplice placés sous ses yeux lui ont-ils causé la moindre crainte? Ont-ils ébranlé sa résolution? A-t-il laissé échapper une parole timide indigne de sa foi? En aucune manière. Le Dieu qu'il porte dans son cœur le remplit d'un incroyable courage: comme s'il n'avait devant lui qu'un homme du peuple, Laurent fait à l'empereur cette réponse qui épouvanta le monde, fit frémir Satan, et ravit d'admiration les anges : « Infortuné, qui crois m'effrayer par ces tortures, lui dit-il, sache que j'aperçois non des glaives, mais des jouets; non des armes meurtrières, mais des épouvantails d'enfant; non l'appareil d'un supplice, mais des aiguillons pour mon courage. Tu t'imagines que je tremble devant ce spectacle; eh bien! sache que depuis longtemps mon plus vif désir est de m'asseoir à cette table et de me rassasier de ces mets délicieux. » — « Où sont tes compagnons, lui dit le tyran, pour que vous mangiez ensemble? » — « Tu n'es pas digne, répondit vivement le saint, de paraître en leur présence. » O foi invincible! O charité ardente! O ferme espérance, quel n'est pas votre pouvoir! Cet empereur, ce souverain de l'univers, pouvait-il recevoir un affront plus sanglant que de s'entendre dire qu'il n'était pas digne de paraître en présence des chrétiens, à ses yeux les plus viles créatures? Il me semble voir Laurent, non plus sur la terre, mais déjà dans le ciel, du haut duquel, environné d'une splendeur divine et sûr de sa félicité, il adresse à ce monarque d'humiliantes paroles. Plus élevé que le monde, il semble ignorer ce que le monde peut faire contre lui.

Furieux de cet outrage, le tyran ordonne qu'on dépouille le martyr et qu'on lui déchire le corps avec des scorpions. Sa rage n'étant pas assouvie par les torrents de sang qui coulent de toute part, il fait apporter des verges et ajouter les blessures aux blessures, afin d'ébranler la constance de Laurent. Mais le courage de celui-ci s'accroît sous les coups. L'empereur, hors de lui-même, ordonne une troisième flagellation, et cette fois, avec des fouets plombés qui brisent les os du pieux diacre. Ce n'est pas encore assez. « Sacrifie aux dieux, lui dit-il, sinon cette nuit entière sera employée à te tourmenter. » — « Si cela est, répond le martyr, cette nuit me sera un jour éclatant et une lumière sans obscurité. » Alors on dresse en sa présence un lit de fer en forme de gril; Laurent s'y étend, et on allume dessous un feu de charbons pour le brûler à loisir et rendre sa mort plus cruelle en la faisant durer plus longtemps. Tandis que l'empereur, avec plus de rage que jamais, l'insulte et le presse de sacrifier aux dieux; tandis que les bourreaux attisent le feu et enfoncent dans le corps du saint de longues fourches de fer, le martyr, d'un visage riant et tout éclatant de lumière, dit à l'empereur : « Ne vois-tu pas que ma chair est assez rôtie d'un côté; tourne-la donc de l'autre, et t'en rassasie à ton plaisir; car me voici au terme où depuis longtemps je désire arriver. » Et aussitôt il remit son âme entre les mains des anges, qui la portèrent au céleste séjour.

Qui n'admirerait, mes frères, cette dernière parole du martyr? Ceux que le feu dévore ne peuvent s'empêcher, tant leur douleur est grande, de pousser des cris lamentables. Et voici un homme qui, placé entre un gril ardent et la mort, non-seulement ne fait pas entendre une plainte, mais s'amuse à plaisanter et à se rire de l'empereur. D'où vient ce courage inouï? D'où cette force et cette constance admirable? Elle vient, non de la chair et du sang, mais des blessures et des mérites du Rédempteur. Grâces vous soient rendues, ô Jésus, sauveur de votre créature, vous qui, par votre infirmité, avez fortifié notre faiblesse, par votre supplice et vos souffrances avez rendu les martyrs invincibles au milieu des tourments. L'antiquité admire un Romain, du nom de Scévola, qui put tenir sa main immobile au-dessus d'une

torche enflammée; nous avons, nous, les Laurent et les Vincent, nous avons d'innombrables martyrs, nous avons des vierges à peine sorties de l'enfance qui, fortifiées par la vertu de Jésus-Christ, ont, avec un courage inébranlable, offert leur corps entier au feu, à la croix, aux grils et aux chevalets.

Mais revenons à saint Laurent, et achevons en peu de mots. Que faites-vous maintenant, ô bienheureux martyr? Quelles sont les pensées qui remplissent votre âme? Voici que plus de mille ans déjà se sont écoulés depuis votre passion; durant tout ce temps, pour un jour et une nuit de souffrances, vous avez joui d'une gloire sans prix et sans mesure, et il vous reste des siècles infinis pour en jouir encore. Quelles actions de grâces ne rendez-vous pas à l'auteur d'une si grande félicité, qui a soutenu votre courage au milieu des tourments par le secours de sa grâce et la visite de ses anges, qui vous a couvert comme d'un bouclier, et maintenant vous admet à partager sa splendeur et sa gloire pour l'éternité? Heureux, dites-vous, heureux ces combats et ces luttes, heureux ces grils de fer, heureuses ces blessnres, heureux ces coups de verges, qui ont affligé un moment votre corps, et vous ont procuré un honneur et un repos éternel. Ah! comme vous voudriez, s'il était possible, brûler encore sur des milliers de grils pour l'amour de ce Dieu qui vous a couronné de gloire non-seulement dans le ciel, mais encore sur la terre! Quel est, en effet, celui des saints martyrs auquel l'Eglise, par toute la terre, accorde de si grands honneurs? Elle a voulu que le jour de votre passion fût une fête solennelle, que la veille fût un jour de jeûne, et que les sept jours qui la suivent fussent consacrés à vos louanges; elle a, en divers lieux, élevé en votre honneur des autels et des temples; l'instrument de votre supplice est devenu plus resplendissant que le soleil. Philippe, le roi invincible des Espagnes, en retour d'une victoire que vous lui avez accordée, a érigé sous votre nom un temple magnifique, célèbre dans tout le monde entier. Partout glorieux, vous brillez partout, et dans le ciel et sur la terre : un jour de souffrances vous a mérité des siècles infinis de béatitude.

Que cet exemple, mes frères, nous apprenne à ne point fuir le

travail court et facile qu'exige la vertu, puisque nous savons qu'il nous procurera une félicité éternelle. Que la charité de Jésus-Christ brûle dans nos cœurs, et nous ne trouverons rien de pénible. Qu'y a-t-il de plus puissant que la charité, qu'y a-t-il de plus fort pour supporter les épreuves? Voyez ce que souffre l'amour des père et mère pour élever leurs enfants. Demandons à Dieu cette vertu par des prières continuelles; et ainsi la prière nous obtiendra la charité, la charité nous aidera à supporter les épreuves, les épreuves formeront en nous une vertu parfaite, et cette vertu nous méritera la gloire et la félicité éternelles.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LA FÊTE DE SAINT LAURENT, MARTYR.

1° EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

2° EXHORTATION A SUPPORTER LES ÉPREUVES ET LES MISÈRES DE LA VIE PRÉSENTE, A L'EXEMPLE DU BIENHEUREUX LAURENT.

Qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam.

Celui qui hait son âme en ce monde, la conserve pour la vie éternelle.

Joan. XII, 35.

Trois choses, au sentiment d'un philosophe de l'antiquité, sont surtout nécessaires pour bien vivre ici-bas : la prudence, l'amitié et la patience; et ces trois choses, le même philosophe les caractérise par ces vives images : l'œil de la vie, c'est la prudence; le sel de la vie, c'est l'amitié; le bâton de la vie, c'est la patience. De ces trois soutiens de la vie humaine, c'est le dernier, c'est-à-dire la patience, qui sera la matière de ce discours, et ce sujet est parfaitement en rapport et avec l'évangile du jour et avec la fête du bienheureux Laurent. La patience tenant le premier rang parmi les vertus des martyrs que l'Eglise propose à notre imitation, il n'est pas hors de propos de parler, au jour de leur fête, du courage à supporter les épreuves et les souffrances. Quoi de plus

nécessaire, d'ailleurs, que ce bâton de la patience chrétienne pour nous soutenir au milieu des misères de la vie présente? C'est ce que démontre l'expérience quotidienne de notre faiblesse et des maux qui nous environnent. Afin donc de traiter comme il faut un sujet si utile et de procurer quelque consolation aux malheureux que l'infortune accable, implorons humblement le secours du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Le soleil, la plus brillante des créatures, répand en tous lieux sa splendeur avec une telle libéralité, qu'il n'est pas un point du ciel ou de la terre que n'atteigne un de ses rayons : telle est la nature de la bonté, qui s'épanche aussi de tous côtés et prodigue autour d'elle l'abondance de ses richesses. De là vient que la souveraine et immense bonté de Dieu ne cesse de faire du bien à tous, de répandre ses faveurs sur tous, d'attirer à elle tous les hommes pour les admettre au partage de sa félicité et de sa gloire. Non-seulement, comme dit le Sage (*Sapient.* x), « Dieu ne hait rien de ce qu'il a fait, » mais encore, selon la parole du grand Apôtre (I *Tim.* I), « il veut que tous les hommes se sauvent et arrivent à la connaissance de la vérité. »

Voilà pourquoi Dieu a voulu qu'il y eût pour les hommes, non pas un seul, mais plusieurs moyens de salut, afin que ceux qui ne pourraient y arriver par un chemin, pussent en prendre un autre. Tous ces chemins, toutefois, se reduisent à deux principaux, celui des commandements et celui des conseils, en d'autres termes, celui des imparfaits et celui des parfaits. Le Maître céleste les indique tous deux à ce jeune homme de l'Evangile qu'il avertit en premier lieu de garder les commandements, ensuite de renoncer à tous ses biens et de les distribuer aux pauvres. Dans l'évangile de ce jour il s'adresse à tous, mais à ceux-là surtout qui, à son exemple, ont résolu de porter toute leur vie la croix de la mortification et par elle de conquérir le ciel.

« En vérité, en vérité, leur dit-il, si le grain de froment qui tombe dans la terre ne meurt, il demeure seul; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. » Sous cette image élégante, notre Seigneur, qui se compare au grain de froment jeté en terre,

exprime à la fois l'ignominie de sa passion, et le fruit incomparable qui en sortira. Il serait contraire, en effet, à la divine sagesse de faire une chose grande et merveilleuse pour n'en retirer qu'un faible avantage; or, quoi de plus grand et de plus merveilleux que le supplice et la mort du souverain Seigneur de l'univers? Car la fin et les moyens doivent se convenir et avoir la même dignité. Un fruit excellent devait donc sortir d'une œuvre excellente.

Quel est, me demanderez-vous, le fruit de ce froment céleste? Ecoutez saint Jean dans l'Apocalypse. Après avoir énuméré les cent quarante-quatre mille élus des tribus d'Israël : « Je vis ensuite, dit-il, une grande multitude que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue. Ils étaient debout devant le trône de l'Agneau, vêtus de robes blanches, et ayant des palmes à la main. » *Post hæc vidi turbam magnam, quam dinumerare nemo poterat, ex omnibus gentibus, et tribubus, et populis, et linguis : stantes ante thronum, et in conspectu Agni, amicti stolis albis, et palmæ in manibus eorum.* Apocal. VII, 9. Tous ces élus sont le fruit de ce grain très-fécond. De lui est sortie l'innombrable armée des martyrs, de lui les myriades des saints pontifes et confesseurs, de lui le chaste chœur des vierges, de lui l'essaim glorieux des moines et des anachorètes, de lui enfin tous ceux dont le nom est écrit au livre de vie. Tous, les yeux attachés sur leur Chef élevé en croix, considérant son admirable charité, sa patience, sa constance, son obéissance, son courage, son humilité et ses autres vertus, ont tiré de lui la force de mépriser le monde avec ses pompes et ses délices, et de suivre leur Maître dans la voie des épreuves et des souffrances. Faut-il nous étonner que le Sauveur, dans la joie que lui causait la vue de ce fruit merveilleux, ait embrassé volontiers la mort?

Mais comme notre Seigneur est mort non-seulement pour nous racheter par le mérite et le sacrifice de sa passion, mais encore pour nous apprendre par son exemple à supporter les épreuves et les peines, il ajoute aussitôt : « Celui qui aime son âme, la perdra; et celui qui hait son âme en ce monde, la conserve pour la vie éternelle. » Comme s'il disait : L'homme qui considère l'in-

firmité de la chair, les passions diverses et le penchant au mal né du péché originel; qui remarque combien la contemplation des choses célestes et spirituelles coûte à notre nature, si inclinée, au contraire, vers les choses terrestres et charnelles; et qui met tous ses soins à lui résister et à la combattre, à crucifier et à mortifier ses passions et ses vices : celui-là, par cette mort spirituelle et cette haine salutaire de lui-même, n'éteint pas sa vie, mais bien plutôt il la conserve pour la vie éternelle. C'est pourquoi en haïssant sa chair, il l'aime ; en l'aimant, il la hait; en la nourrissant avec délicatesse, il la perd; et en lui donnant la mort, il la fait vivre éternellement. Montrons en peu de mots combien cette haine salutaire de notre corps nous aide à acquérir l'amour de Dieu.

I.

C'est le propre de l'amitié parfaite que celui qui aime véritablement un autre homme, est non-seulement son ami, mais encore l'ami de ses amis et l'ennemi de ses ennemis. Car le sentiment de l'amitié ne s'arrête pas à la personne aimée, mais passe encore à d'autres. Il faut donc que celui qui aime Dieu ait pour les amis de Dieu le plus ardent amour, et pour ses ennemis la plus grande haine. Telles étaient les dispositions du Prophète royal, comme il nous l'apprend lui-même dans le psaume xve : « Le Seigneur a fait paraître d'une manière admirable mes sentiments de bienveillance envers ses saints qui sont dans sa terre. » *Sanctis, qui sunt in terra ejus, mirificavit omnes voluntates meas in eis.* Ps. xv, 3; d'autres traduisent : « Envers les saints qui sont dans sa terre, et envers les illustres, mes sentiments de bienveillance sont assurés. » Et dans le psaume cxxxviii^{e} : « Seigneur, dit-il, n'ai-je pas haï ceux qui vous haïssaient? et n'ai-je point séché de douleur à cause de vos ennemis? Je les haïssais d'une haine parfaite, et ils sont devenus mes ennemis. » *Nonne qui oderunt te, Domine, oderam; et super inimicos tuos tabescebam? Perfecto odio oderam illos, et inimici facti sunt mihi,* vers. 21, 22. Or, quels sont les ennemis déclarés de Dieu, si ce n'est ceux qui le sont aussi de notre âme? Le salut de notre âme étant intimement uni au

culte divin et à la religion, il s'ensuit nécessairement que les ennemis de notre âme sont les ennemis de Dieu.

Mais parmi les trois ennemis de notre âme, il faut mettre la chair au premier rang. En effet, c'est un ennemi domestique uni à l'âme par un amour naturel et plein de force. Donc, après le péché mortel, la chair est l'ennemi le plus capital et le plus acharné de Dieu et de la vraie religion. Le monde et le démon ne pourraient nous causer qu'un bien faible dommage s'ils n'avaient au-dedans de nous ce complice qui leur ouvre l'entrée et apporte leurs suggestions jusqu'aux oreilles de l'âme. De même qu'autrefois l'antique serpent fit tomber dans le péché l'ancêtre du genre humain en le sollicitant par la voix d'une épouse bien-aimée, de même, aujourd'hui encore, il a recours à la chair, qu'il a souillée de son souffle empoisonné, et où il reconnaît quelque chose qui vient de lui, ponr ébranler la constance et la fermeté de notre esprit. Si donc, pour en revenir à ma pensée première, c'est le propre de la parfaite charité de haïr les ennemis de ceux qu'on aime, il faut que, après le péché, qui mérite une haine souveraine, nous haïssions notre chair, infectée de la souillure du péché, et la source de l'amour-propre et de tous les autres maux. Cette haine une fois établie en nous, et l'amour de nous-mêmes, principal obstacle à l'amour divin, une fois chassé de notre âme, ausitôt fleurira la charité envers Dieu. Otez son point d'appui à une pierre placée au sommet d'un édifice, elle tombera à l'instant sur le sol : brisez les liens des affections et des convoitises qui retiennent l'esprit attaché à la terre, et l'empêchent de s'élever à la contemplation et à l'amour des choses spirituelles, il prendra aussitôt son élan vers le ciel et s'élèvera jusqu'à l'Etre infini qu'il est appelé à contempler et à posséder un jour.

Aussi tous les saints, qui aspiraient à cet amour de Dieu, se sont-ils appliqués à faire sentir à leur chair une haine continuelle et à livrer à toutes ses convoitises une guerre de tous les instants. Leurs progrès dans cette sainte haine d'eux-mêmes étaient pour eux des progrès dans l'amour de Dieu. Car l'amour de Dieu et l'amour de soi sont comme les deux plateaux d'une balance : quand l'un s'abaisse l'autre s'élève. Si l'amour-propre

diminue, l'amour de Dieu s'accroît, et si l'amour-propre s'augmente, l'amour de Dieu se refroidit.

Mais, dira quelqu'un, est-ce qu'il ne suffit pas de résister à l'amour immodéré de soi-même et d'en combattre les exigences déraisonnables, pour qu'il ne nous entraîne pas dans l'abîme du péché, sans qu'il soit nécessaire de se haïr soi-même? — Cela suffit aux fidèles appelés à la vie commune, mais non aux hommes qui aspirent à la vie parfaite. Celui qui lutte avec un ennemi tâche non-seulement de ne point se laisser renverser par lui, mais encore de le renverser lui-même, afin de mieux assurer sa victoire. Il en est de même des saints : ce n'était point assez pour eux de résister aux entraînements de l'amour-propre; ils s'efforçaient, autant qu'il dépendait d'eux, d'en éteindre le foyer et de mettre à sa place une sainte haine d'eux-mêmes, afin d'écarter plus sûrement tout danger de se perdre.

Mais, direz-vous encore, comment pourrai-je former en moi une disposition qui a contre elle toutes les forces vives de la chair? — Par le même moyen qui donne aux autres vertus la naissance et l'accroissement, je veux dire la répétition des actes et l'habitude. De même que la vertu d'abstinence s'acquiert par le jeûne et la rareté dans le manger; la vertu de patience, par la répression de la colère et le support des contrariétés et des injures : ainsi nous acquerrons peu à peu la haine et le mépris de nous-mêmes en affligeant notre chair, en lui refusant tout ce qui pourrait la flatter et la réjouir, enfin en résistant à ses convoitises. Ceux qui agissent autrement, et qui, au lieu de soumettre leur corps à une discipline sévère, le nourrissent avec mollesse, éprouveront la vérité de cette parole de Salomon : « Celui qui nourrit délicatement son serviteur dès son enfance, le verra ensuite se révolter contre lui. » *Qui delicate a pueritia nutrit servum suum, postea sentiet eum contumacem.* Prov. XXIX, 21.

Qui donc, direz-vous enfin, sera assez barbare, assez insensé, pour avoir contre son corps de pareils sentiments, puisque, au jugement même de l'Apôtre, « nul homme ne hait sa propre chair; mais il la nourrit et l'entretient. » *Nemo unquam carnem suam odio habuit, sed nutrit et fovet eam.* Ephes. v, 29. — Qui?

Tout homme qui réfléchira que la chair est la source de tous les maux, l'ennemi capital de l'âme et de Dieu, et que l'enfer avec toute sa puissance ne fait pas au salut de notre âme et à la gloire de Dieu une guerre plus acharnée et plus efficace. Celui donc qui aime Dieu, comment ne sera-t-il pas irrité contre ce cruel ennemi de Dieu? Comment n'aura-t-il pas une haine ardente contre lui? Comment ne méditera-t-il pas jour et nuit sa perte et sa ruine? D'ordinaire une grande récompense excite les hommes à entreprendre de grandes choses : or quel avantage plus précieux pourrait nous être offert, que la véritable sagesse et l'amour de Dieu, fruits de cette haine salutaire de soi-même? Ajoutez le salut éternel de l'âme, ajoutez la société du Fils de Dieu, ajoutez enfin l'honneur singulier accordé par le Père céleste. Tous ces magnifiques avantages nous sont proposés dans l'évangile de ce jour. « Celui qui hait son âme en ce monde, dit le Sauveur, la conserve pour la vie éternelle. » Voilà le salut de l'âme. Il ajoute ensuite : « Si quelqu'un veut être mon serviteur, qu'il me suive, et où je suis, là sera aussi mon serviteur. » Voilà l'heureuse société de Jésus-Christ. Enfin : « Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera. » Voilà l'insigne honneur accordé par le Père céleste, du sein duquel découle la véritable gloire. De si grands avantages nous étant proposés, il ne nous sera pas difficile, avec la grâce de Dieu, de nous élever au-dessus de la nature, et de soutenir ce combat contre notre chair.

Toutefois, mes frères, je connais trop la fragilité humaine pour vous faire une obligation stricte de vous combattre vous-mêmes avec tant de force et de violence : une telle lutte n'est un devoir que pour ceux qui aspirent à la perfection de la vie chrétienne; c'est à eux que s'adresse les paroles évangéliques que nous avons citées en commençant. Il me suffit que vous résistiez à vos inclinations et à vos convoitises chaque fois qu'elles sont en opposition avec la loi divine, et que vous aimiez mieux obéir à Dieu qui vous interdit de manger du fruit de l'arbre défendu, qu'au serpent perfide, ou qu'à Eve la séductrice, je veux dire à votre chair qui vous flatte et vous offre un poison mortel. Et puisque, selon l'enseignement de saint Grégoire, celui-là surtout sait

s'abstenir des choses défendues qui peut s'interdire même les choses permises, je vous demande encore que, en considération du Sauveur Jésus, qui s'est soumis à la mort sans aucune nécessité de sa part, mais pour l'amour de vous, vous renonciez au moins de temps en temps à des jouissances licites. Ainsi, supportez pour l'amour de lui tantôt la soif, tantôt la faim; abstenez-vous quelquefois des jeux, des amusements, des réunions d'amis; interdisez à votre langue une conversation, à vos yeux un spectacle qui vous procurerait quelque plaisir. Ces mortifications légères seront pour vous comme l'apprentissage des vertus, et vous acquerrez ainsi l'empire le plus noble, l'empire sur vous-mêmes, comme l'enseigne Salomon : « L'homme patient, dit-il, vaut mieux que le plus brave capitaine, et celui qui est maître de son cœur vaut mieux que celui qui force les villes. » *Melior est patiens viro forti; et qui dominatur animo suo, expugnatore urbium.* Prov. XVI, 32.

L'évangile expliqué, je m'adresse directement à vous, mes frères. Vous savez que c'est là la voie étroite que tous les saints ont suivie pour arriver, par la mortification de leur chair, à la gloire que notre Seigneur Jésus-Christ nous a promise pour récompense. Que diront-ils donc et que pourront-ils espérer ceux qui n'usent de leurs biens, qui n'ont de préoccupation et de sollicitude que pour flatter leur corps et leur procurer toutes sortes de jouissances; qui reculent, comme à la vue d'un serpent, devant la peine qu'il faudrait prendre pour pratiquer la piété, la vertu, la pénitence; qui ne se soucient ni de la croix de Jésus-Christ, ni du salut de leur âme, ni de l'incertitude de la mort, ni du jugement, ni du supplice de l'enfer; qui vivent enfin comme s'ils n'avaient pas d'autre foi que celle de ces épicuriens, que le livre de la Sagesse fait parler ainsi : « Le temps de notre vie est court et fâcheux; l'homme après sa mort n'a plus de bien à attendre, et on ne sait personne qui soit revenu des enfers. Nous sommes nés de rien, et après la mort nous serons comme si nous n'avions jamais été... Venez donc, jouissons des biens présents; hâtons-nous d'user des créatures pendant que nous sommes jeunes. Enivrons-nous des vins les plus excellents, parfumons-

nous d'huile de senteur, et ne laissons point passer la fleur de la saison. Couronnons-nous de roses avant qu'elles ne se flétrissent; qu'il n'y ait point de pré où nous ne cueillions des fleurs [1]. » Le grand Apôtre déplore ainsi la fin misérable qui attend ces hommes : « Il y en a plusieurs, dont je vous ai souvent parlé, et dont je vous parle encore avec larmes, qui se conduisent en ennemis de la croix de Jésus-Christ, qui auront pour fin la damnation, qui font leur Dieu de leur ventre. » *Multi ambulant, quos sæpe dicebam vobis (nunc autem et flens dico) inimicos crucis Christi : quorum finis interitus, quorum Deus venter est.* Philipp. III, 18, 19. Quel plus grand malheur que d'honorer un tel Dieu, que d'avoir à attendre une telle fin? Ceux donc qui, durant toute leur vie, se mettent au service de leur ventre, comme d'une divinité, ne doivent-ils pas être rangés parmi les brutes, qui n'ont d'autre règle que leurs appétits, plutôt que parmi les hommes? Comment osent-ils espérer un trône dans le ciel, eux qui, pendant qu'ils sont sur la terre, vivent comme les bêtes? Tous, pendant que s'offre sur nos autels le sacrifice de notre salut, nous demandons à être réunis un jour aux Anges, aux Archanges, aux Trônes, aux Dominations, aux Séraphins, afin de nous réjouir et de chanter éternellement avec eux : Saint, saint, saint, est le Seigneur le Dieu des armées. Quelle audace incroyable de briguer une place parmi ces chœurs glorieux, quand on mène sur la terre une vie toute animale! Dieu ne leur répondra-t-il pas ce qu'un saint patriarche, le père des croyants, répondait au riche voluptueux : « Mon fils, souvenez-vous que pendant votre vie vous avez reçu les biens, comme Lazare les maux; maintenant il est consolé, et vous, vous souffrez. » *Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua, et Lazarus similiter mala; nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.* Luc. XVI, 25. Que ces hommes courent le plus grand risque pour leur salut éternel, c'est ce que le Sau-

[1] Exiguum et cum tædio tempus vitæ, et non est refrigerium in fine hominis, et non est qui agnitus sit reversus ab inferis..... Venite ergo et fruamur bonis quæ sunt, et utamur creatura tanquam in juventute celeriter..... Vino pretioso et unguentis nos impleamus, et non prætereat nos flos temporis..... Coronemus nos rosis, antequam marcescant; nullum pratum sit, quod non pertranseat luxuria nostra. *Sapient.* II, 1, 6, 7, 8.

veur nous montre dans ce passage : « Malheur à vous, riches, car vous avez votre consolation! Malheur à vous, qui êtes rassasiés, car vous aurez faim! Malheur à vous, qui riez maintenant, car vous gémirez et vous pleurerez! » *Væ vobis divitibus, qui habetis consolationem vestram! Væ vobis qui saturati estis, quia esurietis! Væ qui ridetis nunc, quia flebitis!* Luc. VI, 24, 25. Qui serait assez insensible pour ne pas trembler devant ces paroles, que dis-je, devant ces foudres sorties de la bouche du souverain Juge?

Revenons maintenant au sujet que nous avons indiqué au commencement de ce discours, à la vertu de patience, si nécessaire pour soutenir notre faiblesse.

II.

Ils sont nombreux les avantages et les fruits de la parole de Dieu; mais le plus grand et le plus nécessaire au milieu des misères de la vie présente est celui que saint Paul exprime en ces termes : « Tout ce qui est écrit a été écrit pour notre instruction, afin que nous ayons espérance par la patience et la consolation que les Ecritures nous donnent. » *Quæcumque scripta sunt, ad nostram doctrinam scripta sunt : ut per patientiam et consolationem scripturarum spem habeamus.* Rom. XV, 4. Le grand Apôtre savait bien que les épreuves et les calamités ne nous manqueraient pas tout le temps que nous naviguons sur la mer de cette vie, agitée par tant d'orages. Et en effet, notre condition ici-bas est celle d'un exilé condamné au travail et aux larmes. Le genre humain tout entier descend d'un seul couple; au père il a été dit : « La terre sera maudite à cause de ce que tu as fait, et tu n'en tireras ta nourriture qu'à force de travail. » *Maledicta terra in opere tuo : in laboribus comedes ex ea.* Gen. III, 17. Il a été dit à la mère : « Je t'affligerai de plusieurs maux pendant ta grossesse; tu enfanteras dans la douleur. » *Multiplicabo ærumnas tuas et conceptus tuos; in dolore paries filios.* Ibid. 16. Sorti d'une telle souche, le genre humain peut-il se promettre la joie et le bonheur ici-bas? A-t-il à attendre autre chose que ce qui est

écrit au livre de Job : « L'homme, né de la femme, vit peu de jours, et est rassasié de trouble ; comme une fleur à peine éclose, on le coupe, il fuit comme une ombre et n'a aucune durée. » *Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis : qui quasi flos egreditur et conteritur,* etc. Job. XIV, 1, 2. Or, parmi toutes ces misères, il faut mettre au premier rang qu'il naisse d'un principe si fragile, savoir d'une femme. « Quelle force peut avoir, dit saint Grégoire-le-Grand, celui qui est né au sein de la faiblesse? » Les naturalistes enseignent que c'est la femme surtout qui fournit la matière du corps humain : faut-il nous étonner que ce qui vient d'une pareille source soit accablé de tant d'infirmités, environné de tant de misères, assiégé de tant de maladies? Enfin le même patriarche Job compare ailleurs l'état de l'homme sur la terre à celui du soldat, et ses jours à ceux du mercenaire (chap. VII, 1). Sur quoi saint Grégoire fait les réflexions suivantes : *Notre vie,* dit-il, *est une milice :* elle est devenue ce qu'elle souffre; son châtiment a été en quelque sorte changé en sa nature. *Les jours de l'homme sont semblables à ceux du mercenaire :* de même que le mercenaire est condamné par son indigence à un travail continuel (car le jour où il ne travaillerait pas, les choses les plus nécessaires à la vie lui feraient défaut), ainsi tous les hommes, à les considérer sous le rapport du travail, sont vraiment des mercenaires; un grand nombre, sans doute, sont affranchis des travaux du corps, mais nul n'est exempt des peines et des soucis de l'âme. Le très-juste et très-équitable Souverain de l'univers distribue les travaux et les peines de la vie selon la différence des fautes et des personnes, de telle sorte que, comme nul n'est exempt de péché, nul ne le soit non plus du châtiment. Voilà pourquoi, dans un autre endroit du livre de Job, les géants sont représentés comme gémissant sous les eaux, afin que nous comprenions que, certains hommes fussent-ils les favoris de la fortune et soustraits par elle aux misères communes de l'humanité, la providence divine a, s'il est permis de parler ainsi, des eaux de malheur plus profondes où elle les engloutit, et du sein desquelles, quelles que soient d'ailleurs leur dignité et leur élévation, ils poussent des

soupirs et des gémissements. Ces ouragans et ces tempêtes que la providence laisse se déchaîner contre les hommes, sont décrits par le Prophète royal : « Un abîme, dit-il, appelle un abîme, au bruit de vos cataractes, » *Abyssus abyssum invocat in voce cataractarum tuarum,* Ps. XLI, 8; c'est-à-dire, la tribulation succède à la tribulation, l'infortune à l'infortune, et de toutes parts les dangers nous environnent; car, ô mon Dieu, forcé par nos crimes, vous déchaînez sans cesse l'ouragan du malheur sur l'océan de cette vie.

Que les chrétiens fidèles ne soient point effrayés en nous entendant parler ainsi. Sans doute, la loi est générale; tous les hommes, justes ou pécheurs, naviguant sur la même mer et portés sur le même vaisseau, sont exposés par conséquent aux coups de la tempête; il y a cependant une grande différence entre les bons et les méchants. Ceux-ci, Dieu les livre au malheur selon que leurs crimes l'exigent, et en eux s'accomplit la parole d'un prophète : « Vous avez abandonné le Seigneur pour qu'il vous abandonnât à votre tour, » II *Paral.* XXIV; et celle d'Osée : « Tu as oublié la loi de ton Dieu; moi aussi j'oublierai tes enfants. » *Ose.* IV. Les justes, au contraire, toujours attentifs à lui obéir et à lui plaire comme à un père bien-aimé, il les assiste et leur prête un soin paternel au milieu de leurs dangers. « S'ils tombent, dit le Psalmiste, ils ne se briseront point, parce que le Seigneur mettra sa main sous eux. » *Ps.* XXXVI, 24. Et ailleurs : « Le salut des justes vient du Seigneur, et c'est lui qui est leur protecteur dans le temps de l'affliction. Le Seigneur les assistera et les délivrera; il les arrachera d'entre les mains des pécheurs, et il les sauvera, parce qu'ils ont espéré en lui. » *Salus autem justorum a Domino, et protector eorum in tempore tribulationis. Et adjuvabit eos Dominus, et liberabit eos; et eruet eos a peccatoribus, et salvabit eos : quia speraverunt in eo.* Ps. XXXVI, 39, 40.

Saint Cyprien, dans son livre contre Démétrien, marque ainsi cette différence : « Les malheurs qui arrivent dans le monde affligent surtout ceux qui mettent dans le monde leur joie et leur gloire. Celui-là est dans le chagrin et dans les larmes, que l'infortune éprouve ici-bas, et qui ne peut espérer le bonheur dans

l'autre vie, parce que tout se borne pour lui à la vie présente et qu'il ne cherche au-delà aucune consolation. Mais ceux qui ont l'espérance des biens futurs ne sentent aucune douleur des épreuves de cette vie. L'adversité ne nous cause ni abattement, ni crainte, ni tristesse; ni la pauvreté, ni la maladie ne nous font murmurer : vivant plus par l'esprit que par le corps, nous triomphons à force de constance de l'infirmité de la chair. Les choses qui nous tourmentent et nous affligent sont à nos yeux des épreuves et comme un exercice pour affermir notre courage. Pouvez-vous penser que nous souffrions autant que vous de l'adversité, quand vous voyez que nous la supportons bien plus facilement que vous? Tant que nous sommes sur la terre, tout nous est commun avec les autres hommes; bons et méchants nous habitons la même maison. Ce qui se passe dans cette maison nous touche également, et il en est ainsi jusqu'à la fin de la vie où se fait la séparation, où les méchants sont condamnés à la mort éternelle, et les bons récompensés par une immortalité glorieuse. Ainsi, quoique nous vivions comme vous en ce monde, revêtus d'un corps fragile, et par conséquent soumis comme vous aux incommodités du monde et de la chair, notre condition est loin d'être la même. La peine étant dans le sentiment de la douleur, il est manifeste que celui-là est étranger à la peine, qui surmonte la douleur. »

Vous voyez donc, mes frères, quelle différence il y a entre les justes et les pécheurs, quoique également éprouvés ici-bas par les souffrances et les peines de la vie. Si vous considérez attentivement le sort des uns et des autres, ils vous apparaîtront comme des gens exposés aux ardeurs d'un brûlant soleil, mais les uns n'ayant aucun abri pour se garantir, tandis que les autres sont à couvert sous l'aile de la providence divine; ou bien encore comme des combattants sur un champ de bataille, les uns sans armure pour se défendre, et pouvant dire comme Caïn : « Le premier qui me trouvera me mettra à mort, » *Omnis qui me invenerit, occidet me,* Gen. IV; les autres, munis d'armes solidement trempées et couverts du bouclier de la protection de Dieu, pénétrant sans crainte et sans danger au plus épais des rangs ennemis; enfin

comme des passagers qui traversent la mer de ce monde, les uns voguant au gré des vents et des orages sur un navire sans mât ni gouvernail, les autres ayant pour pilote Jésus-Christ, qui « commande à la mer et au vent, et il se fait un grand calme, » *Luc.* VIII, et se dirigeant sûrement, malgré l'effort de la tempête, au port de l'éternité.

III.

Je n'ai besoin pour appuyer cette doctrine que de l'exemple du bienheureux Laurent, martyr, à qui le Seigneur a donné tout ensemble et l'occasion de souffrir, et une constance invincible, et la joie au milieu des tourments. Le tyran, ivre de fureur, lui fit subir trois flagellations : la première avec des scorpions, qui lui déchirèrent tout le corps; la deuxième avec des verges, genre de supplice alors en usage; la troisième enfin avec des lanières plombées, qui, tombant sur des plaies déjà ouvertes, lui brisèrent tous les os. Le saint martyr, croyant voir la mort s'approcher, leva les yeux au ciel, et s'adressant au souverain Maître de l'univers : « Seigneur Jésus, dit-il, recevez mon âme. » Que va répondre le Seigneur Jésus? O conseil étonnant de la sagesse divine! A cette demande du martyr, une voix descendue du ciel et qui fut entendue du tyran lui-même, répondit : « Il te reste à soutenir beaucoup d'autres épreuves. » O Dieu très-clément, permettez-moi de m'adresser à vous. « Si je dispute avec vous, Seigneur, dit Jérémie, ce n'est pas que vous ne soyez juste; qu'il me soit permis cependant de vous faire une juste plainte. » *Jerem.* XII, 1. Pourquoi donc, ô mon Sauveur, voulez-vous rendre plus long et plus cruel encore le supplice de votre saint martyr, après qu'il a déjà si longtemps et si courageusement combattu pour votre gloire? Trois flagellations ont mis son corps en lambeaux; il n'est pas un seul de ses membres qu'il ne vous ait offert en holocauste. Ajoutez l'incomparable courage avec lequel il a répondu aux menaces de l'empereur; ajoutez les trésors de l'Eglise distribués par lui avec tant de fidélité et de dévouement; ajoutez l'innocence de sa vie, confirmée par des miracles; ajoutez enfin sa soif insatiable du martyre, laquelle, devant votre justice

et votreéquité souveraine, n'a pas moins de prix que le martyre lui-même. Faites-vous donc vos délices des souffrances et des tourments des hommes, pour appeler votre fidèle serviteur à de nouveaux supplices? Mais cette supposition est si loin de votre bonté et de votre charité infinie, que vous avez voulu, au contraire, pour nous épargner les blessures, les recevoir à notre place, pour nous sauver de la mort éternelle, mourir pour nous sur la croix. Vous avez fait aussi éclater votre haine contre ces parents sanguinaires qui égorgeaient leurs enfants en l'honneur des faux dieux, et condamné ces sacrifices abominables. *Jerem.* VII, 31 et suiv. Pourquoi donc en ce moment proclamez-vous par une voix du ciel que votre martyr déjà épuisé doit subir des tortures et plus longues et plus cruelles? N'est-il pas à craindre que l'épouvante ne gagne vos serviteurs et qu'ils n'abandonnent la foi? « O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! » *Rom.* XI, 33. O desseins impénétrables de la providence! Voilà le langage que tiendrait la prudence de la chair; mais la prudence de l'esprit trouve des raisons admirables de cette conduite du Seigneur. Par la rigueur de ce supplice, Dieu rendait son martyr à jamais illustre; il faisait éclater la gloire de son nom, la puissance de sa grâce et le soin de sa providence; il assurait pour les siècles à venir la foi de son Eglise; il montrait enfin combien il est admirable dans ses saints.

Quoi de plus admirable en effet, pour commencer par cette première merveille, que de voir une constance si invincible, un si indomptable courage dans un homme fragile et faible, qui supporte à peine la piqûre d'un moucheron? Y eut-il jamais un spectacle plus beau aux yeux de Dieu, des anges et des hommes, que Laurent, luttant avec tant d'intrépidité avec les scorpions, avec les verges, avec les lanières plombées, avec le feu, avec le gril ardent, avec les fourches de fer, avec le maître du monde? Sénèque admire ainsi la force de Caton dans la mauvaise fortune: « Voici un couple digne des regards de Dieu : un homme courageux aux prises avec la fortune contraire, que dis-je? la défiant. Non, je ne sache pas que Jupiter, s'il daigne abaisser son regard sur notre terre, puisse y apercevoir rien de plus beau et de plus

grand que Caton, après la défaite de son parti, restant debout au milieu des ruines de la république. » Si ce sage et éloquent philosophe, juste appréciateur du mérite, ne craint pas de présenter comme un spectacle digne des dieux Caton privé de son armée, mais fier encore et ne courbant pas la tête devant les armes et la puissance de César, n'avons-nous pas en ce jour un spectacle bien plus digne d'admiration dans ce jeune homme nu et désarmé, privé de tout appui humain, qui lutte cependant contre toute la puissance du monde et de l'enfer, qui l'emporte et qui triomphe? Les empereurs romains avaient soumis le monde à leur joug et à leur domination; celui qui règnait alors était donc le maître de l'univers; les démons soufflaient dans son âme leurs fureurs; il met en œuvre tous les instruments de torture que la cruauté des hommes, la rage de Satan et la puissance souveraine ont pu inventer, et cependant il ne remporte point la victoire, il lui est impossible d'ébranler la foi ou la constance de sa victime; loin de là : étendu sur une couche de feu et tourmenté par les bourreaux armés de longues fourches, le martyr, surmontant la douleur adresse ces paroles au tyran : Sache, malheureux, et reconnais que ces charbons ardents, loin de m'épouvanter, sont pour moi comme un rafraîchissement. Confesse ta défaite et l'inanité de tes efforts pour abattre mon courage. Reconnais que toute la puissance de l'empire a échoué contre un jeune homme; reconnais que tu peux bien me tourmenter et me faire mourir, mais non me vaincre; reconnais que tes supplices n'ont atteint que mon corps, sans abattre ma constance, et que tu n'as pu obtenir ce que tu voulais m'arracher avec tous ces instruments et tous ces supplices. Avoue donc, misérable, qu'un empereur romain a été, non-seulement vaincu, mais méprisé et moqué par un jeune homme. Voici que la moitié de mon corps est rôtie; eh bien, retourne-moi, et mange. — Vous voyez, mes frères, combien la cruauté de son supplice ajoute à la gloire de notre martyr.

Ce supplice procura aussi la gloire de Dieu. L'unique application des saints a toujours été de célébrer la gloire de Dieu, soit par des cantiques et des hymnes, soit par divers genres de sacri-

fices, soit par l'innocence de leur vie et par une obéissance parfaite à la loi divine, souvent par tous ces moyens à la fois. Mais il n'en est aucun qui procure au saint nom de Dieu plus de gloire que le sang des martyrs. Voilà pourquoi saint Jean, dans son Evangile, parlant de la mort de saint Pierre prédite par le Sauveur, s'exprime ainsi : « Il dit cela, indiquant par quelle mort il glorifierait Dieu. » *Hoc autem dicebat, significans qua morte clarificaturus esset Deum.* Joan. XXI, 19. En effet, la gloire de Dieu est procurée par la foi et la fidélité de ses serviteurs. Or Dieu peut-il demander à l'homme, et l'homme peut-il donner à Dieu un meilleur témoignage de fidélité que de souffrir la mort et les plus cruels supplices plutôt que de renier sa foi, d'offenser la Majesté divine, et de renoncer à l'obéissance et au respect qui lui sont dus? L'homme, aidé même du secours de la grâce, ne saurait porter plus loin sa soumission, son dévouement et son amour. Ces principes étant incontestables, quelle gloire, je vous le demande, le bienheureux Laurent ne procura-t-il pas à Dieu, dont il respecta la majesté et l'autorité au point de mépriser comme de vains jouets tous les instruments de torture, toute la puissance des empereurs romains, de peur d'offenser par la moindre faiblesse le Souverain du ciel et de la terre ? Car toute la puissance du monde ne put le détourner un seul instant de la fidélité et de l'amour dus à cette Majesté infinie.

Au reste le Seigneur ne se montra pas moins fidèle envers son serviteur, que celui-ci l'avait été envers lui : il mit dans son cœur un courage invincible, il affermit sa foi par des miracles et lui donna des gages sensibles de la gloire qui l'attendait. Lorsqu'il était encore dans la prison, Laurent, par un signe de croix, rendit la vue à des aveugles, et par ce miracle il convertit le geôlier, nommé Hippolyte, et en fit un compagnon de son martyre. Par une voix du ciel Dieu manifesta sa présence et sa volonté, et excita le saint diacre à combattre avec constance. Il envoya le plus beau des anges essuyer avec un linge le sang qui coulait des blessures du martyr. A cette vue, un soldat romain qui se trouvait là se tournant vers Laurent : « Je vois devant vous, dit-il, un très-beau jeune homme qui essuie vos

blessures avec un linge; je vous en conjure au nom de Dieu qui vous a envoyé son ange, ne m'abandonnez pas. » Et bientôt après, baptisé par le bienheureux Laurent, il se mit à crier tout haut qu'il était chrétien, et eut la tête tranchée par ordre de l'empereur. Telle était l'assistance extérieure, indépendamment du secours intérieur de la grâce, que Dieu prêtait à Laurent, luttant ainsi, en quelque sorte, de fidélité avec son fidèle serviteur. Plus les tourments du martyr étaient cruels, plus le Seigneur multipliait son secours et ses grâces.

La rigueur de ce supplice contribue encore à confirmer la vérité de la foi catholique. Evidemment le témoignage qu'un martyr rend à la foi a d'autant plus de valeur que des souffrances plus grandes n'ont pu la lui faire abandonner.

Enfin qui pourrait dire quelle glorieuse couronne un supplice si cruel mérita au courageux martyr? Un jour de tourments lui valut une éternité de gloire, et d'une gloire d'autant plus grande que les tourments furent plus affreux. Il eût manqué quelque chose à la gloire de Laurent si le supplice du gril lui avait été épargné. C'est donc son honneur et sa félicité que le Seigneur avait en vue lorsqu'il lui annonça par une voix du ciel, qu'il lui restait à soutenir de plus rudes combats. Un marchand qui a beaucoup d'argent en caisse est heureux qu'on lui offre une occasion favorable de l'employer en achat de marchandises. Or saint Laurent possédait en abondance les trésors de la grâce divine, qui le rendaient capable de supporter ces tourments et de plus graves encore. Ce fut donc par un bienfait de sa providence que Dieu offrit au saint martyr l'occasion de faire valoir les grâces qu'il avait reçues en déployant au milieu des supplices une constance invincible qui devait être un exemple fécond pour la suite des âges, et pour son auteur la matière d'une gloire éternelle.

Quelle conclusion, mes frères, devons-nous tirer de ce que nous avons dit jusqu'à présent? Plusieurs, mais celle-ci surtout, qu'ils sont dans une erreur profonde tous ceux qui rejettent la loi de Dieu parce qu'ils en regardent l'observation comme trop pénible. Ah! ils ne connaissent pas la puissance de la grâce divine (n'en

ayant peut-être jamais fait l'expérience), qui rend capable, non-seulement de porter le joug suave et le fardeau léger de la loi, mais encore de souffrir avec joie le feu, les scorpions, les verges et les grils de fer. Et cette grâce est à la portée de tous ceux qui la désirent; car l'Auteur de la grâce, sans avoir égard aux diverses conditions des personnes, *Act.* x, 34, offre les richesses de sa miséricorde à tous ceux qui veulent revenir à lui. De là cette réflexion de saint Bernard : « La grâce divine, dit-il, est plus en droit de se plaindre que les hommes lui manquent, que les hommes ne le sont que la grâce leur fasse défaut. » Quelle excuse trouverons-nous donc à notre lâcheté au jour du jugement, puisque le souverain Dispensateur des grâces a les mains toujours étendues sur la croix pour répandre sur nous ses dons?

Une autre conclusion qu'il faut tirer de ce discours, c'est que le bonheur de la céleste patrie doit être bien grand, puisque tous les saints martyrs, pour le posséder, ont supporté avec allégresse les plus cruels tourments. — Nous ne disons pas pour le mériter; car tous les supplices réunis ne sauraient mériter parfaitement un seul jour de cette félicité : c'est la grâce de Jésus-Christ qui a donné aux souffrances des saints la dignité du mérite. — Quelle folie, quel aveuglement de ne pas vouloir acheter sans blessure et sans effusion de sang, par le seul accomplissement de la loi divine, ce que les saints martyrs n'ont obtenu qu'au prix de mille tortures! Que feront ces hommes, lorsqu'ils se verront privés d'une si grande gloire, où ils seraient arrivés rien qu'en portant le léger fardeau de la loi du Seigneur? Quel deuil alors, quelle fureur contre eux-mêmes, en se rappelant leur lâcheté et leur folie!

Epargnons-nous ces regrets, mes frères. Efforçons-nous d'imiter les saints martyrs, non pas en mourant comme eux pour confesser notre foi (cet honneur ne nous est pas réservé), mais selon le conseil de l'Apôtre, en mortifiant nos membres sur la terre, en évitant la fornication, l'impureté, la concupiscence mauvaise et l'avarice, qui est une sorte d'idolâtrie; et ainsi, délivrés de tous ces vices qui ont fait tomber la colère de Dieu sur les enfants d'incrédulité, nous mériterons d'être admis dans la glorieuse so-

ciété des martyrs : daigne nous en faire la grâce notre Seigneur Jésus-Christ à qui appartient la gloire et l'empire aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PREMIER SERMON

POUR

LA FÊTE DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

EXPOSÉ LITTÉRAL ET MYSTIQUE DE L'ÉVANGILE, APPLIQUÉ ENSUITE A L'ÉLOGE DE LA SAINTE VIERGE ET A LA GLORIEUSE FÊTE DE SON ASSOMPTION.

Martha, Martha, sollicita es, et turbaris erga plurima. Porro unum est necessarium. Maria optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea.

Marthe, Marthe, vous vous empressez et vous vous troublez dans le soin de beaucoup de choses. Or, une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée. *Luc.* X, 42.

Il est juste, mes très-chers frères, que notre dévotion et notre piété répondent si bien à la dignité des fêtes que l'Eglise nous invite à célébrer à certains jours, que notre ferveur égale la grandeur même de ces solennités. Or, entre toutes les fêtes des saints, vous n'ignorez pas que les fêtes de la très-sainte Vierge tiennent la première place, comme elle-même occupe le premier rang parmi les saints. Mais de toutes les fêtes qui lui sont consacrées, il n'en est pas de plus glorieuse que son assomption dans le ciel, ainsi que l'Eglise le proclame au commencement de l'office de ce jour : Voici, dit-elle, la grande fête à laquelle toutes les fêtes des saints ne peuvent être comparées ; voici le jour où, couronnée de gloire et de félicité, Marie est entrée dans le palais du céleste Epoux. Je me propose donc de vous entretenir aujourd'hui de cette glorieuse assomption, car, selon que le dit saint Bernard, c'est le moment pour toute chair de parler, alors que la mère du Verbe fait chair est reçue dans les cieux, et les mortels ne doivent pas cesser leurs louanges, alors que la seule nature humaine est élevée dans la sainte Vierge au-

dessus des esprits immortels. Mais que pouvons-nous dire, nous ignorants et inhabiles, qui soit digne de la gloire sublime de Marie? Pour moi, dit encore saint Bernard, j'avoue mon incapacité, je ne dissimule pas ma propre faiblesse. Il n'est rien qui me cause plus de plaisir, mais il n'est rien qui m'effraie plus que de discourir de la gloire de la sainte Vierge, parce que, bien que tous aiment à en parler, cependant toutes les choses que l'on dit de ce qui est ineffable perdent de leur charme, par cela même qu'elles peuvent être dites.

Les saints apôtres sont les premiers qui aient célébré dignement la solennité de ce jour. Nous avons à ce sujet le témoignage de saint Denys, qui s'exprime en ces termes, dans l'éloge qu'il fait de son maître Hiérothée : « Nous nous sommes rassemblés, nous et la plupart de nos saints frères, auprès de ce corps qui fut la demeure de l'auteur de la vie. Là se trouvaient Jacques, le frère du Seigneur, et Pierre, la gloire et le plus antique soutien de la doctrine. Après qu'on eut contemplé les dépouilles mortelles de la mère du Sauveur, on fut d'avis que chacun des saints pontifes célébrerait dans ses louanges la puissance et la bonté infinies de Dieu. Hiérothée fut, après les apôtres, l'orateur le plus éloquent; il était transporté hors de lui-même, et pénétré tout entier des grands objets qu'il exaltait dans ses louanges. Tous ceux qui le voyaient et l'entendaient, tant ceux qui le connaissaient, que ceux qui ne le connaissaient pas, admiraient en lui un homme inspiré par le ciel et un prédicateur tout divin. » Tels sont les sentiments et les dispositions dont nous devrions être animés aujourd'hui, nous pour vous parler, et vous, mes frères, pour nous écouter, afin de satisfaire, en partie du moins, à ce que demande de nous la solennité de ce jour; mais comme c'est là un don tout céleste, qui descend du Père des lumières, implorons humblement son secours par l'intercession de celle dont nous célébrons aujourd'hui la fête. *Ave, Maria.*

L'évangile de ce jour, mes frères, si vous ne considérez que le récit qu'il renferme, vous semblera n'avoir aucun rapport à la présente solennité; mais si vous pénétrez le mystère que couvre

ce récit, vous verrez que rien n'est mieux approprié à la fête que nous célébrons. Nous lisons dans cet évangile, que Jésus étant entré dans un bourg, deux sœurs, Marthe et Marie le reçurent dans leur maison, et exercèrent pieusement envers lui tous les devoirs de l'hospitalité et de l'humanité. Ces saintes femmes, connaissant le caractère et la dignité de leur hôte, se partagèrent leurs fonctions de telle sorte que l'une s'occupait de nourrir le corps du Sauveur, et l'autre, son âme; l'une le recevait dans sa maison, et l'autre, dans son cœur. Marthe allait et venait, préparant la table où le corps de notre Seigneur devait réparer ses forces; Marie, par sa dévotion, son amour, sa sainte avidité de la parole du Maître, nourrissait l'âme de Jésus, en même temps qu'elle se nourrissait elle-même de sa doctrine. Elle n'ignorait pas que ce divin Maître, après qu'il eut instruit et converti la Samaritaine, avait répondu à ses disciples qui lui proposaient de prendre des aliments : « J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas. » Et comme ses disciples se demandaient quelle pouvait être cette nourriture, il leur dit : « Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre. » *Joan.* IV, 32, 34. Marie donc assise aux pieds de Jésus, et écoutant pieusement sa parole, était attentive à nourrir le Sauveur; et non-seulement elle le nourrissait, mais elle le recevait dans la maison de son âme.

Marthe, qui se donnait beaucoup de mouvement en exerçant son office, voyant sa sœur tranquillement assise aux pieds de Jésus, s'arrêta devant le Sauveur, et mue par un excès de zèle pour les devoirs de l'hospitalité plutôt que par un sentiment d'indignation, elle dit : Seigneur, ne considérez-vous point que ma sœur me laisse servir toute seule? Dites-lui donc qu'elle m'aide. Mais le Seigneur lui répondit : Marthe, Marthe, vous vous empressez et vous troublez dans le soin de beaucoup de choses : cependant une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée. Les plaintes de Marthe et la réponse du Sauveur pourraient fournir matière à de nombreuses réflexions; nous nous contenterons de remarquer avec les saints Pères que ces deux sœurs représentent parfaite-

ment les deux genres de vie qu'observent dans l'Eglise tous les pieux fidèles. Marie, livrée tout entière aux œuvres de l'hospitalité et de la miséricorde, figure la vie active, tandis que Marthe, assise aux pieds du Sauveur et recueillant ses paroles, figure la vie contemplative. La vie active est celle qui s'occupe des œuvres auxquelles le Seigneur promet de donner le ciel pour récompense, lorsque, au jour du jugement, il dira à ceux qui seront à sa droite : « Venez les bénis de mon Père; possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde, car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais sans asile, et vous m'avez recueilli; j'ai été nu, et vous m'avez revêtu; j'ai été malade, et vous m'avez visité; j'étais en prison, et vous êtes venu me voir. » *Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi : esurivi enim, et dedistis mihi manducare : sitivi, et dedistis mihi bibere : hospes eram, et collegistis me : nudus, et cooperuistis me : infirmus, et visitastis me : in carcere eram, et venistis ad me.* Matth. XXV, 34-36. La vie contemplative ne s'adonne point à ces œuvres, à moins que la charité ne lui en fasse une obligation dans quelque circonstance particulière; elle aime mieux « goûter combien le Seigneur est doux, » *Ps.* XXXIII, 9, c'est-à-dire, s'appliquer à la contemplation des choses divines, s'unir à Dieu dans les embrassements du saint amour, considérer des yeux purs de l'âme la splendeur de la divine beauté, se consumer d'amour et de désirs pour Dieu seul, en un mot, s'exercer sur la terre à la vie des bienheureux dans le ciel. Telle était la vie que les saints anachorètes menaient dans le désert. Ils vivaient séparés du monde, et de tous les soins et de toutes les affaires de cette vie, pour ne penser qu'à Dieu; ils brisaient leurs corps, pour nourrir et engraisser leurs âmes des aliments célestes; ils méprisaient les biens terrestres et matériels pour enrichir leurs âmes des trésors spirituels. Leur principale occupation était d'avoir sans cesse à la bouche et dans le cœur ces paroles du Prophète : « Je vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes ma force, mon ferme appui et mon refuge, » *Ps.* XVII, 1, et ces autres paroles : « Comme le cerf soupire après les sources d'eaux vives,

de même mon cœur soupire vers vous, ô mon Dieu. Mon âme est toute brûlante de soif pour Dieu, pour le Dieu fort et vivant. Quand viendrai-je, et quand paraîtrai-je devant la face de mon Dieu? » *Ps.* XLI, 1, 2.

On a coutume de demander laquelle de ces deux vies (quoique toutes deux soient très-saintes) est la plus agréable à Dieu et la plus parfaite. Notre divin Maître répond à cette question dans l'évangile de ce jour, lorsqu'il dit à Marthe qui se plaignait de sa sœur : Marie a choisi la meilleure part, et elle ne lui sera point ôtée. Mais comme savoir, disent les philosophes, c'est connaître une chose par ses causes, il ne sera pas hors de propos de donner les causes de cette excellence de la vie contemplative, et principalement celles qui peuvent nous exciter davantage à l'amour et à la pratique de cette vie. Or, ce qui doit surtout nous la faire paraître très-estimable, c'est qu'elle a pour objet la fin même pour laquelle l'homme a été créé de Dieu. Sénèque est admirable sur ce sujet : Toutes les choses extérieures, dit-il, tout ce monde que nous voyons, a été fait pour le corps de l'homme; le corps, lui, a été créé pour les sens, afin que par leur ministère nous puissions nous mettre en rapport avec les œuvres magnifiques de Dieu; les sens sont les serviteurs de l'âme, à laquelle ils présentent les différents objets sur lesquels elle peut exercer ses facultés. Or l'âme, en qui résident l'entendement et la volonté, nous a été donnée pour s'élever, à l'aide des objets qu'elle perçoit par les sens, à la connaissance et à l'amour de son auteur. C'est donc pour cette connaissance et cet amour que l'homme a été créé. Il est constant, en effet, que ce qui est inférieur doit être soumis à ce qui lui est supérieur, et non ce qui est supérieur à ce qui lui est inférieur. Le maître n'est pas pour le serviteur, mais le serviteur pour le maître; le cavalier n'est pas pour le cheval, mais le cheval pour le cavalier; ainsi notre âme n'est pas faite pour le service de ce qui lui est inférieur, mais, au contraire, tout ce qui est au-dessous d'elle lui doit être soumis. C'est donc avec raison que Sénèque nous montre dans une habile gradation tous les êtres extérieurs créés pour le corps, le corps pour les sens, les sens pour l'âme, et finalement l'âme pour con-

templer et aimer la beauté divine. Puisqu'il en est ainsi, il faut en conclure que l'œuvre par excellence est celle pour laquelle ce monde entier et l'homme lui-même a été créé, laquelle œuvre est l'action propre de la vie contemplative.

Ajoutez à cela que les philosophes les plus sages ont fait consister la félicité et le souverain bien de l'homme dans l'exercice de la vie contemplative, quoique ces philosophes ne pussent pas connaître par les lumières de la raison la béatitude surnaturelle de l'homme, ni les dons surnaturels de l'Esprit-Saint. Pour nous, nous joignons aux lumières de la raison les dons surnaturels du Saint-Esprit. Ils éclairent notre intelligence des rayons de la divine sagesse; ils embrasent notre volonté des feux du pur amour; ils ennoblissent et perfectionnent ces deux principales facultés de notre âme à laquelle ils donnent des ailes et qu'ils élèvent jusqu'à la contemplation de la beauté infinie.

Parmi tous les dons du Saint-Esprit, la sagesse tient le premier rang. Or, l'action propre de la sagesse est de contempler les choses divines; d'où il suit que cette action est la plus excellente, puisqu'elle a pour principe le plus excellent entre les dons de l'Esprit-Saint. De même, parmi toutes les vertus et habitudes surnaturelles, la première est sans contredit la charité. Mais n'est-il pas évident que l'acte doit participer à l'excellence de l'habitude de laquelle il procède? Or, quel est cet acte de la charité, sinon d'aimer le souverain bien? et c'est là en effet l'occupation des âmes livrées à la vie contemplative. Elles aiment, dit saint Grégoire, elles brûlent d'une sainte ardeur, elles se reposent dans l'amour du souverain bien; elles s'y reposent pleinement comme dans leur fin, parce qu'il n'est rien au-dessus de cet objet à quoi elles doivent rapporter leur amour. On voit par là toute la dignité de cette vie, dont l'occupation sur la terre est la même que celle des esprits bienheureux dans le ciel.

Une autre raison de l'excellence de la vie contemplative, c'est que, tandis que l'exercice des différentes vertus finit avec la vie présente, c'est au contraire lorsque la vie présente finit, que la contemplation commence à s'exercer d'une manière plus parfaite; car, comme le dit l'Apôtre, « la charité ne finira jamais. Les

prophéties n'auront plus de lieu, les langues cesseront, et la science sera abolie, car ce que nous avons maintenant de science et de prophétie est très-imparfait. Mais lorsque nous serons dans l'état parfait, tout ce qui est imparfait sera aboli. » I *Cor.* XIII, 8-10. L'Apôtre nous dit assez par ces paroles que la charité continuera son office dans la céleste patrie, tandis que les autres dons du Saint-Esprit, et les actes de bienfaisance à l'égard du prochain, ne sauraient s'exercer dans ce séjour où il n'y a plus aucune misère, ni aucune imperfection. Voilà ce que le Sauveur a ouvertement exprimé, lorsqu'il a dit que Marie avait choisi la meilleure part, une part qui ne lui serait jamais ôtée. Une autre conséquence de la vie contemplative, c'est que l'homme, par ses rapports familiers et assidus avec Dieu, et par l'habitude des choses divines, se déprend peu à peu de l'affection aux choses terrestres, et se change en un homme spirituel et divin, selon que le dit l'Apôtre : « Celui qui demeure attaché au Seigneur, est un même esprit avec lui. » *Qui adhæret Domino, unus spiritus est.* I Cor. VI, 17.

Tout ce que nous avons dit, mes frères, vous fait assez voir l'excellence de la vie contemplative. Celui-là donc qui l'embrassera, pourra vraiment se glorifier avec le Prophète, et répéter après lui : « Le sort qui m'est échu est pour moi très-avantageux. » *Ps.* XV, 6. Il doit être regardé en effet comme l'homme le plus heureux, celui à qui ce sort glorieux est échu en partage. Nous pouvons juger de son bonheur par la description suivante que nous en a donnée saint Grégoire. Cet illustre serviteur de Dieu s'étant dérobé par la fuite au fardeau de l'épiscopat qu'on voulait lui imposer, répond à ses accusateurs, qu'il faut attribuer son éloignement pour la charge pastorale à son amour de la vie contemplative. « Il n'y a point d'homme plus heureux, dit-il, que celui qui ayant dompté ses sens, vivant en dehors de la chair et du monde, et recueilli en lui-même, ne s'occupe des choses humaines que lorsqu'il y est forcé par la nécessité, et s'entretient habituellement avec Dieu ; il mène une vie qui l'élève au-dessus des objets sensibles ; il porte partout et toujours en lui-même la pure image de Dieu qu'aucune forme terrestre et fugitive n'al-

tère; son âme est comme un miroir où se reflètent les perfections divines, et chaque jour il ajoute un nouveau degré de lumière à la lumière qu'il possède déjà; il jouit dès cette vie même des biens de la vie future; déjà il est associé aux chœurs des anges et, quoique encore dans ce monde, il a quitté la terre, et habite en esprit dans le ciel. » Ces paroles mettent dans tout son jour l'excellence de la vie contemplative, et montrent combien se trompent ceux qui méprisent cette vie qu'ils appellent une vie oisive et inutile, parce que, selon eux, les hommes qui s'y livrent, ne s'occupent que d'eux-mêmes et ne contribuent point au salut et à l'avantage des autres. Voici ce que saint Bernard répond à ces détracteurs de la vie contemplative : S'occuper uniquement de Dieu, n'est point chose oiseuse; c'est l'affaire importante parmi toutes les affaires. Quiconque ne s'y applique point avec ferveur et fidélité dans sa cellule, doit regarder comme perdu dans l'inaction tout le temps consacré aux œuvres qu'il ne rapporte point à cette affaire principale. Heureux donc, mes frères, celui qui ayant entièrement renoncé au monde, se livre tout entier à l'exercice de la contemplation, celui qui a échangé tous les soins du monde contre cet unique soin, tous les désirs contre ce seul désir, tous les amours contre ce seul amour, toutes les joies contre cette seule joie, toutes les occupations contre cette seule occupation; car celui qui, par amour pour Jésus-Christ, aura tout quitté, en recevra le centuple, non-seulement dans la vie future, mais même dans celle-ci !

Il s'en trouvera peut-être quelques-uns parmi vous qui, après tout ce que nous venons de dire, sentiront en eux le désir d'embrasser la vie contemplative. Je veux leur apprendre que deux degrés conduisent à cette vie si désirable. De même que, dans l'Eglise, nul ne peut être promu aux ordres sacrés *per saltum* [1], comme disent les théologiens, ainsi nul ne peut pratiquer ce genre de vie qu'il n'ait auparavant gravi ces deux degrés ou tout au moins l'un des deux. Avant d'épouser la belle Rachel, Jacob épousa la féconde Lia : il faut de même embrasser la vie active

[1] L'ordination *per saltum* a lieu, quand un sujet est promu à un ordre avant d'avoir reçu l'ordre qui précède celui qui lui est conféré.

avant la vie contemplative. Quelqu'un me dira peut-être : Je ne peux me livrer à la vie active, moi qui n'ai point les moyens de venir au secours d'autrui; ou bien : Je reste chez moi, je n'ai pas affaire dehors; par conséquent je ne puis pas m'occuper d'œuvres qui concernent les autres. Si vous ne pouvez, mon frère, franchir ce degré, vous pouvez, ou plutôt il vous faut nécessairement franchir l'autre, c'est-à-dire, réprimer toutes vos passions et les attaquer dans leur racine, qui est l'amour déréglé de vous-même, afin de préparer dans votre cœur une place à la divine charité. L'amour déréglé de soi et l'amour de Dieu sont en effet aussi opposés l'un à l'autre que les deux pôles du monde. L'amour de Dieu rapporte tout à Dieu comme à sa dernière fin, tandis que l'amour désordonné de soi veut rapporter toutes les créatures et Dieu lui-même à son propre avantage, et se considère par conséquent comme étant à soi-même sa fin dernière. Donc celui qui veut s'élever à cette vie heureuse, doit, par de longs et nombreux efforts, purifier de plus en plus sa conscience et se rendre maître de ses passions; car, dit l'Esprit-Saint : « La sagesse n'entrera point dans une âme dont la volonté est mauvaise, et n'habitera point dans un corps assujetti au péché. » *In malevolam animam non introibit sapientia, nec habitabit in corpore subdito peccatis.* Sap. I, 4. Aussi l'Epouse du Cantique dit-elle à son Epoux que sa couche (qui est la figure du repos intérieur et des délices spirituelles) est semée de fleurs, c'est-à-dire toute remplie de pieuses affections et de saints désirs. Tel est, en effet, le séjour où le divin Epoux aime à faire sa demeure.

I.

Quels que soient les éloges que mérite la vie contemplative, la vie active cependant a tant de prix aux yeux de Dieu, que le souverain Juge déclare qu'au dernier jour, le royaume du ciel sera la récompense des œuvres de miséricorde, lesquelles se rapportent à ce genre de vie. Il dira aux élus placés à sa droite : Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez

donné à manger : j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire : j'ai été sans asile, et vous m'avez recueilli : j'ai été nu, et vous m'avez revêtu : j'ai été malade, et vous m'avez visité : j'étais en prison, et vous m'êtes venu voir. Les justes demanderont alors quand est-ce qu'ils ont exercé envers le Seigneur ces actes de charité, et le juge leur répondra : En vérité, je vous dis qu'autant de fois que vous l'avez fait à l'égard de l'un de ces plus petits d'entre mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait. *Matth.* xxv, 34-40. Quoique la récompense éternelle soit aussi réservée aux autres œuvres de piété, cependant le Seigneur atteste qu'il ne sera fait mention, au jour du jugement, que de ces œuvres de miséricorde. N'est-ce pas assez de ce témoignage pour relever à nos yeux l'excellence de la vie active? Ajoutez à cela que nous sommes obligés si étroitement à ces sortes d'œuvres, que nous devons abandonner pour elles les plus sublimes contemplations, quand la nécessité du prochain le demande. De là ce mot de saint Augustin : « La charité cherche un saint repos en Dieu, mais la nécessité de la charité exige de saintes œuvres. Si rien ne nous impose ce fardeau, appliquons-nous alors à la contemplation de la vérité. » La charité envers Dieu nous excite elle-même d'autant plus vivement à aimer nos frères pour Dieu, que nous l'aimons lui-même davantage, parce que, comme le dit saint Grégoire, plus elle s'élève avec force vers les hauteurs, plus puissamment elle descend aux choses les plus humbles. Nous en avons un exemple dans la charité dont saint Paul brûlait pour Dieu. De cette charité jaillissait un si ardent amour pour les hommes, que l'Apôtre, après avoir dépensé toute l'énergie de son âme dans les instructions salutaires qu'il adresse aux Corinthiens, sans que cette longue et admirable exhortation ait pu affaiblir la chaleur de son langage, s'écrie enfin : « Pour vous, ô Corinthiens, ma bouche s'ouvre et mon cœur se dilate par l'affection que je vous porte. Mes entrailles ne sont point resserrées pour vous. » *Os nostrum patet ad vos, o Corinthii; cor nostrum dilatatum est; non angustiamini in nobis.* II Cor. vi, 11. Que signifient ces paroles : Ma bouche s'ouvre pour vous, ô Corinthiens? Ce sont des expressions métaphoriques qui marquent la

charité dont le cœur de l'Apôtre était dévoré. Semblable aux personnes qui, oppressées par une extrême chaleur, ont constamment la bouche ouverte pour aspirer l'air, saint Paul était consumé d'une si grande ardeur pour le salut des hommes, que ni ses prédications, ni ses travaux, ni les dangers, ni les chaînes, ni les coups n'avaient pu éteindre ou apaiser ce feu, et qu'il était encore altéré de nouveaux travaux et de nouveaux périls pour sauver ses frères. De là ces expressions : Ma bouche s'ouvre pour vous, ô Corinthiens. Jaloux de faire passer dans le cœur de ses disciples le feu qui embrasait le sien, il ajoute aussitôt : Je vous parle comme à mes enfants; dilatez aussi votre cœur, » *Tanquam filiis dico, dilatamini et vos,* ibid. 13, c'est-à-dire, ayez les mêmes sentiments de charité, non pas pour moi seulement, mais étendez-les au genre humain tout entier.

Les fidèles, aux jours de l'Eglise naissante, se montrèrent dociles à ces exhortations. Ils n'étaient pas moins zélés à secourir les païens dans l'infortune que leurs frères dans la foi, témoin saint Cyprien, qui, pendant la peste qui désola Carthage, engageait vivement les chrétiens dont il était le pasteur, à remplir auprès des infidèles les devoirs de la miséricorde et de la charité. Il savait, ce saint homme, combien le Père des miséricordes a pour agréable la miséricorde exercée envers les hommes qu'il a faits à son image. Si vous voulez en savoir la cause, c'est surtout parce que ceux qui pratiquent la miséricorde, sont les coopérateurs de Dieu dans le soin qu'il met à conserver la vie des hommes. Voyez, en effet, combien ce Dieu qui gouverne le monde est attentif à fournir à tous les êtres animés, et principalement à l'homme, pour qui tout a été fait, les choses qui sont nécessaires à leur existence. Tendre la main au prochain qui est dans le besoin ou le danger, c'est donc coopérer avec Dieu à la conservation des hommes, et devenir soi-même en quelque sorte un petit Dieu avec lui. La différence entre Dieu et l'homme qui pratique la miséricorde, c'est que l'un, dont la puissance et la bonté sont infinies, pourvoit aux besoins du genre humain tout entier, tandis que l'autre, borné dans ses ressources, ne peut venir en aide qu'à un petit nombre d'individus. L'Ecclésiastique

a exprimé cette pensée en peu de mots, lorsqu'il a dit : « La miséricorde de l'homme s'exerce à l'égard de son prochain, mais la miséricorde de Dieu s'étend sur toute chair. » *Miseratio hominis circa proximum suum : misericordia autem Dei super omnem carnem.* Eccli. XVIII, 12. — Puisqu'il en est ainsi, comment Dieu ne chérirait-il point celui en qui il voit un coopérateur, celui qui met avec lui la main à une œuvre à laquelle lui-même s'applique sans relâche? Si « celui qui reçoit un prophète en qualité de prophète, doit recevoir la récompense du prophète, » *Matth.* x, 41, parce qu'il participe à sa mission, et devient pour ainsi dire prophète avec lui, que penser de l'homme qui s'associe à l'œuvre de Dieu, et partage ses soins et sa sollicitude à l'égard des mortels? Que personne donc n'exalte la part de Marie, cette part que Jésus a dit être la meilleure, au point de rabaisser l'emploi et les occupations de Marthe, puisque ces œuvres font de l'homme l'imitateur de Dieu, son véritable fils et un être en quelque sorte divin. Saint Paul n'a-t-il pas déclaré que les œuvres de charité envers le prochain sont l'exercice propre des élus et des bien-aimés, lorsqu'il a dit en s'adressant aux Colossiens : « Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, de tendresse et d'entrailles de miséricorde? » *Induite vos ergo sicut electi Dei, sancti et dilecti, viscera misericordiæ.* Coloss. III, 12. Comme des élus et des bien-aimés, dit l'Apôtre. Vous voyez par là, mes frères, que l'exercice de la miséricorde est le propre des élus et de ceux que le Seigneur aime. Une miséricorde sèche et stérile ne suffit pas. L'Apôtre exige davantage : il veut que nous ayons des entrailles de miséricorde. Ce n'est pas encore assez : il demande que nous nous revêtions de la miséricorde; ce qui revient à dire que l'homme tout entier, ses actions, ses paroles et ses pensées, doivent exprimer la miséricorde, respirer la miséricorde, que tout en lui doit porter le caractère de la douceur et de la bonté, de sorte que non-seulement il ne repousse pas les misérables et les calamiteux, mais qu'il les gagne et les attire à lui.

Il est important de faire remarquer ici que la vie active, dont la principale occupation est le soulagement des malheureux, ne doit pas être entièrement séparée de la vie contemplative, mais

s'aider du secours de la prière et des saintes méditations, de peur que celui qui est toujours appliqué aux œuvres extérieures et vit parmi les hommes du siècle, ne vienne, si je puis parler ainsi, à se rouiller par l'habitude d'une vie tout humaine, s'il néglige entièrement les exercices intérieurs de la dévotion. Il est fort à craindre, en effet, que celui-là ne se vide intérieurement, qui s'adonne tout entier aux œuvres extérieures. Marthe demande le secours de Marie, parce que la vie active emprunte sa force de la contemplation. C'est pour cette raison qu'il est dit dans notre évangile que Marthe et Marie qui figurent, l'une la vie active, et l'autre la vie contemplative, sont sœurs, et se prêtent naturellement un mutuel secours. Il est certain que la vie active ne saurait subsister longtemps, si elle se prive tout-à-fait du secours de la contemplation. Saint Augustin nous donne à ce sujet un avis plein de prudence et de sagesse. Après nous avoir dit que nous devons laisser là la contemplation et mettre la main à l'œuvre, aussitôt que le prochain à besoin de nos services, il ajoute cependant : Il ne faut pas abandonner entièrement la douceur de la vérité, de peur que si cette douceur vient à manquer les exigences de la charité ne nous accablent.

II.

Mais il est temps d'en venir à la fête de la sainte Vierge, bien que tout ce que nous avons dit jusqu'ici ne soit pas étranger à ses louanges. En expliquant dans un sens mystique le double office de Marthe et de Marie, nous avons préparé l'éloge de la très-sainte Vierge, laquelle a parfaitement rempli dans le cours de sa vie mortelle les fonctions de ses deux sœurs. Il est facile de comprendre par là quelle est en ce jour la gloire de Marie et quelle récompense elle reçoit de son divin Fils, elle qui a su si bien unir les devoirs de la vie active et de la vie contemplative.

Mais pour que vous ne croyiez pas que cette idée est de ma part une pure invention, écoutez sur ce sujet, un zélé serviteur de Marie, saint Anselme. « Voyons, dit ce grand docteur, ce

que font les autres personnes qui s'acquittent de l'emploi de Marthe, et ce qu'a fait la sainte Vierge. Les autres reçoivent un hôte quelconque dans leur maison, mais ce n'est point un tel hôte, c'est le propre Fils de Dieu (n'ayant pas où reposer sa tête, *Luc.* IX, 58) que Marie a reçu, non dans sa maison, mais dans son sein. Les autres couvrent un malheureux, dont les membres sont nus, d'un vêtement qui change et s'use, mais Marie a revêtu le Verbe de Dieu d'une chair virginale, inaltérable et incorruptible. Les autres donnent à manger et à boire à ceux qui ont faim et soif; la sainte Vierge a nourri l'Homme-Dieu non-seulement avec des aliments extérieurs, mais avec le lait de son sein; et pour parcourir brièvement les six œuvres de miséricorde que Dieu déclare exercées envers lui-même, lorsqu'on les pratique à l'égard du plus petit d'entre ses frères, ce n'est point le plus petit d'entre les hommes, mais le Fils adorable de Dieu que Marie a reçu dans ses chastes entrailles, qu'elle a couvert de langes, lorsqu'il était nu; qu'elle a nourri, lorsqu'il avait faim; qu'elle a désaltéré de son lait, lorsqu'il avait soif; qu'elle a non-seulement visité pendant qu'il était sujet aux infirmités de l'enfance et à toutes les nécessités de la vie, mais qu'elle a constamment environné de ses soins maternels, le portant entre ses bras, le serrant contre son cœur, le couvrant de ses caresses, de sorte qu'on peut lui appliquer avec raison ces paroles de l'Evangile : Marthe montrait un grand empressement dans l'exercice de son ministère. Lorsque Jésus fut pris par ses ennemis et attaché à la croix, Marie était présente, ainsi qu'il est écrit : La Mère de Jésus était debout auprès de la croix de son Fils. *Stabat autem juxta crucem Jesu mater ejus.* Joan. XIX, 25. Que dire de son trouble et de ses alarmes, alors qu'elle était obligée de fuir en Egypte pour dérober son enfant à la persécution d'Hérode, et plus tard, quand elle eut connaissance des complots formés par les Juifs pour mettre Jésus à mort? Que dire surtout de ses angoisses, lorsque le glaive qui, selon la prophétie de Siméon, devait percer son cœur, vint la frapper, c'est-à-dire, lorsqu'elle vit son Fils arrêté par ses ennemis, garrotté, frappé de verges, conspué, couronné d'épines, insulté, souffleté, crucifié, expirant,

enseveli? Ah! c'est bien à elle que conviennent ces paroles : Marthe, Marthe, vous êtes inquiète et vous vous troublez dans le soin de beaucoup de choses. »

Mais qui pourra dignement expliquer comment notre Marie a rempli l'office de l'autre Marie, laquelle, assise aux pieds de notre Seigneur, écoutait pieusement sa parole et lui donnait l'hospitalité dans son âme? Saint Augustin dit en parlant de la très-sainte Vierge : « Il n'eût servi en rien à Marie d'être si rapprochée du Sauveur par la maternité, si elle ne l'eût porté plus heureusement dans son cœur que dans son corps. »

Examinons maintenant quelles sont les principales vertus qui préparent à Dieu l'hospitalité dans notre cœur. La première de ces vertus est la foi, la foi, dis-je, qui opère par la charité, et qui aime autant qu'elle croit. C'est de cette foi que parle l'Apôtre, lorsqu'il dit que Jésus-Christ habite par la foi dans nos cœurs. *Ephes.* III, 17. Or, quelle foi plus éclatante que celle de la bienheureuse Vierge, à qui il fut dit : Heureuse êtes-vous d'avoir cru, parce que les choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur s'accompliront en vous! *Luc.* I, 45. La virginité aussi prépare à Dieu une demeure dans nos âmes, car ceux qui vivent chastement, dit sainte Lucie, sont le temple de l'Esprit-Saint. Or, quelle plus sublime pureté que celle de Marie qui, la première parmi toutes les femmes, a fait vœu de virginité, et a révélé au monde cette admirable invention? Aussi l'appelle-t-on avec raison la Vierge des vierges. L'humilité fait aussi de notre cœur le temple de Dieu, comme lui-même le déclare par la bouche d'Isaïe : « Sur qui mon esprit reposera-t-il, dit le Seigneur, sinon sur l'homme humble et doux? » Or, se peut-il une plus grande humilité que celle de Marie qui plut à Dieu autant par cette vertu que par sa virginité? Mais c'est surtout la charité qui prépare à Dieu un asile dans notre âme. « Dieu est charité, dit saint Jean, et celui qui demeure dans la charité, demeure en Dieu, et Dieu en lui. » *Deus charitas est, et qui manet in charitate, in Deo manet et Deus in eo.* I Joan. IV, 16. Or, quelle plus ardente charité que celle de Marie qui aima le Seigneur non-seulement comme son Dieu, mais comme son Fils unique et bien-aimé, affection où l'amour

naturel se trouvait uni à l'amour qui a la grâce pour principe? Enfin, la pureté et la sainteté ne sont pas moins nécessaires pour attirer Dieu dans un cœur, selon cette parole du Prophète : « La sainteté convient à votre maison, Seigneur, dans toute la suite des siècles. » *Ps.* XCII, 5. Or, quelle pureté, quelle sainteté comparables à celle de cette bienheureuse Vierge, qui, par un privilége dont aucun autre saint n'a joui, fut constamment exempte de la souillure même du péché véniel? De là cette parole de saint Augustin : O mère du Seigneur, de même que dans la première femme le délit avait abondé, ainsi surabonde en vous la plénitude de la grâce. Elevée par là au-dessus de toutes les créatures, vous n'avez pas connu le péché. O charité, dit encore le même docteur, tu as fait que Marie non-seulement ne péchât point, mais qu'elle ne pût même avoir la pensée du péché.

Ne pas commettre une seule faute vénielle pendant toute la durée de sa vie, quoi de plus admirable? Saint Jean nous crie : « Si nous disons que nous n'avons point de péché, nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est pas en nous. » I *Joan.* I, 8. Et quand notre Seigneur forma ses apôtres à la prière, il leur apprit à dire : « Pardonnez-nous nos offenses, » *Matth.* VI, 12; parce que, bien qu'ils fussent remplis de l'Esprit-Saint et confirmés en grâce, cependant ils ne furent pas entièrement exempts de fautes vénielles. N'est-ce pas une chose admirable que, tandis que le juste tombe sept fois le jour, *Prov.* XXIV, 16, une femme semblable à nous, passible comme nous, ait vécu pendant plus de soixante ans dans ce monde pervers sans commettre la plus légère faute d'action, ni de parole, ni de pensée? Une pureté si grande n'est pas celle des hommes, mais des anges. Mais devons-nous être surpris de voir briller la pureté angélique en celle qui porta durant neuf mois dans son sein le Roi des anges et la source de toutes les grâces? Autrefois le Seigneur bénit la maison d'Obededom, parce que son arche y était restée pendant trois mois. II *Reg.* VI, 12. De quelles bénédictions et de quelles richesses n'a-t-il pas dû combler Marie dont le sein a été pendant neuf mois le sanctuaire, non de l'arche figurative de l'ancienne alliance, mais du Seigneur lui-même, et dont l'âme a été comme le royal

palais orné des pierres précieuses de toutes les vertus où le Tout-Puissant a établi son séjour?

Quelle récompense, quelle couronne de gloire ne recevra-t-elle pas de son divin Fils, cette Vierge sainte qui a rempli si parfaitement, non pendant un jour, mais pendant sa vie entière, le double office de Marthe et de Marie? Quelle place est réservée dans le ciel où elle s'élève, à celle qui a préparé une telle demeure au Fils de Dieu descendant en ce monde? Saint Bernard dit avec raison que, sur la terre, il n'est point de lieu plus auguste que le temple du sein virginal dans lequel Marie a reçu le Fils de Dieu, comme il n'est point, dans le ciel, de place plus sublime que le trône royal où le Fils de Marie a fait asseoir sa mère. Heureuse et mutuelle hospitalité donnée par Marie à Jésus et par Jésus à Marie!

Détournons un peu les yeux de la gloire extérieure de la très-sainte Vierge, afin de pénétrer (autant qu'il est permis à notre faiblesse et à notre ignorance) jusqu'à la joie de son âme. Mais pour cela, il faut savoir que les plus saints personnages, lorsqu'ils ont été élevés du dernier rang au faîte de la gloire et comblés des plus grandes richesses, ne perdent jamais entièrement de vue leur premier état, afin de mieux apprécier, par cette comparaison, la grâce du Dieu qui les a appelés, et de persévérer tout à la fois dans l'humilité et dans la reconnaissance et la dévotion envers leur bienfaiteur. Ainsi saint Paul, se souvenant de ses anciennes erreurs, s'appelle un blasphémateur, un persécuteur, un ennemi outrageux. I *Tim.* I, 13. Ainsi David élevé sur le trône ne perdit pas la mémoire de sa première fortune, et c'est lui-même qui dit : « Le Seigneur a choisi David son serviteur, et l'a tiré de la garde des troupeaux de brebis, afin qu'il servît de pasteur à son serviteur Jacob, et à Israël son héritage. » *Ps.* LXXVII, 70. Vous pouvez par ces exemples, mes frères, vous former une idée de ce qui se passait dans l'âme de Marie. Lorsque, d'une part, elle se rappelait qu'elle avait été autrefois l'épouse d'un humble artisan, gagnant son pain de chaque jour avec la hache et la scie, que plus tard elle avait eu l'immense douleur de voir son unique Fils attaché à la croix comme un scélérat et un séducteur, et qu'elle-

même avait été regardée par un peuple perfide comme la mère d'un malfaiteur; lorsque, d'autre part, elle se voyait choisie de Dieu pour être sa mère, élevée par conséquent au-dessus des patriarches, des prophètes, des apôtres et de tous les autres saints, au-dessus des chérubins et des séraphins, placée auprès du trône de son Fils, comme il convenait à sa qualité de Mère, n'ayant au-dessus d'elle que son créateur, et apercevant au-dessous d'elle tout ce que Dieu a fait; lors, dis-je, que cette Vierge très-sainte et très-prudente pensait à toutes ces choses, quelle n'était pas sa reconnaissance envers Celui qui l'avait comblée de tant de biens? De quel amour n'était-elle pas embrasée pour lui? Quelles actions de grâces ne lui rendait-elle pas? Par quelles louanges ne célébrait-elle pas son infinie bonté? On peut en concevoir quelque idée, mais il est impossible de l'exprimer par des paroles.

Mais que se passa-t-il dans l'âme de Marie, lorsqu'elle vit toute la hiérarchie des esprits célestes venir au-devant d'elle pour lui faire honneur? De même que Dieu le Père, en introduisant son premier-né dans le monde, ordonna aux anges d'adorer cet homme comme étant véritablement Dieu, ainsi aujourd'hui qu'il introduit dans le ciel la Mère de son Fils, il commande aux anges de reconnaître cette Vierge pour la Mère de leur souverain Seigneur, de la regarder comme leur Reine et leur Maîtresse, et de lui rendre l'obéissance, le respect et l'honneur auxquels ces titres lui donnent droit. Quand le Seigneur eut promis à David, par la bouche du prophète Nathan, que son royaume subsisterait éternellement, et que le fils d'Isaï eut été, en effet, élevé de son humble condition de berger à la dignité royale, il se sentit embrasé pour Dieu d'un si ardent amour et d'une si tendre piété, qu'il disait qu'il avait alors trouvé son cœur pour prier le Seigneur avec une ferveur plus grande, et pour publier la magnificence de ce Dieu qui l'avait choisi seul entre tous les hommes pour l'élever sur le trône et le rendre digne de recevoir tant de précieuses faveurs. Que dire après cela de Marie, qui se voyant en ce jour exaltée non-seulement parmi tous les hommes, mais parmi toutes les créatures qui sont, qui seront ou qui ont été, se souvenait cependant qu'elle avait été dans ce monde l'épouse

d'un pauvre ouvrier, et qu'elle avait assisté, ô douleur, à l'ignominieux spectacle de la croix et de la mort de son Fils? Quels furent ses sentiments, lorsque, à la clarté de la lumière divine, elle connut que c'était à la seule munificence de Dieu qu'elle était redevable de sa glorieuse dignité de Mère du Verbe fait chair, ainsi qu'elle l'a chanté dans son cantique : « Parce que Dieu, dit-elle, a regardé l'humilité de sa servante, voici que désormais toutes les nations m'appelleront bienheureuse! » *Luc.* I, 48. Par l'humilité, Marie ne veut point ici désigner la vertu que ce mot exprime, mais la bassesse de sa condition, témoignant ainsi que la grandeur dont elle a été honorée a eu pour cause un regard tout gratuit de la bonté divine. Mais qui dira ses transports de joie en voyant son Fils, l'objet de ses vœux et de ses désirs les plus chers, non plus entre les bras de l'humble Vierge sa mère, mais dans le sein de Dieu le Père tout puissant, non plus suspendu à ses mamelles, mais faisant le bonheur des saints, non plus crucifié entre deux voleurs, mais régnant au milieu des esprits célestes! Avec quelle vérité et quelle allégresse elle put répéter alors ces paroles de l'Epouse du Cantique : « J'ai trouvé celui que mon cœur aime; je le tiens entre mes bras et je ne le laisserai point aller. » *Cant.* III, 4.

Telle est la sublime gloire à laquelle Marie, après tant de pénibles travaux, a été élevée en ce jour. Nous aussi, mes frères, nous pouvons prétendre à cette gloire, car elle est la fin pour laquelle Dieu nous a créés, l'héritage auquel nous avons acquis des droits par le saint baptême. Oui, voilà la gloire, voilà la félicité qui nous est réservée et que Jésus-Christ nous a méritée au prix de son sang. Efforçons-nous donc d'y atteindre, et ne lui préférons rien de tout ce qui s'offre ici-bas à nos yeux. La vie est courte, le travail léger, tandis que la récompense est éternelle et magnifique. Que rien donc ne nous arrête dans notre marche, que rien ne nous retienne, ni les séductions de la chair, ni les richesses périssables, ni la gloire du monde, ni la vie, ni la mort, ni rien en un mot de ce que les hommes désirent ou craignent ici-bas. Que l'amour de l'éternelle félicité laisse bien loin derrière lui tous ces désirs et toutes ces craintes. Dans ce

séjour du bonheur, nous jouirons de la gloire du Fils et de sa bienheureuse Mère, nous serons rassasiés de la contemplation de la beauté divine, nous partagerons la joie de tous les élus, en vertu de la charité qui nous unira tous. Daigne nous accorder cette grâce le Seigneur Jésus, qui est béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME SERMON

POUR

LA FÊTE DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

1° GRANDEUR DES MÉRITES, DES TRAVAUX ET DE LA GLOIRE DE LA SAINTE VIERGE. — 2° CE QUE NOUS AVONS A FAIRE POUR PARTAGER SA GLOIRE.

Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.
Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée. *Luc.* x, 42.

C'est en ce jour, mes très-chers frères, que la bienheureuse vierge Marie est passée de cette vallée de larmes dans les demeures célestes où elle règnera éternellement. C'est en ce jour qu'elle a échangé l'exil contre la patrie, la mort contre la vie, la tristesse contre la joie, les travaux et les larmes contre l'éternelle félicité. C'est en ce jour que, entourée du cortége des saintes âmes et des chœurs des anges, elle a été conduite au milieu des acclamations et de l'allégresse de toute la céleste cour dans l'appartement royal que son Epoux lui avait destiné de toute éternité. Si les esprits célestes accompagnèrent de leurs hymnes les corps de saint Martin et d'un grand nombre d'autres saints jusqu'au lieu de leur sépulture, que ne durent-ils pas faire pour celle qui était digne d'une gloire beaucoup plus grande? Nous lisons dans le livre des Rois, que David conduisit l'arche du Seigneur à l'endroit qu'il lui avait préparé, au chant des hymnes et des cantiques, au milieu d'une grande multitude qui poussait des cris de joie. II *Reg.* VI. Quelle allégresse, quels chants de louange les anges ne durent-ils pas faire éclater en ce

jour où l'arche véritable, dans laquelle le Fils de Dieu a reposé pendant neuf mois, fut conduite par ce même Fils dans le ciel? Sur la terre, Marie avait préparé dans son corps et dans son âme une demeure digne de Celui qu'elle devait y recevoir; de quelle récompense donc ce divin hôte ne dut-il pas payer, en ce jour, la pieuse hospitalité dont il avait été l'objet? Voilà qui vous explique, chrétiens, pourquoi l'Eglise nous fait lire dans cette solennité l'évangile qui nous représente Jésus recevant l'hospitalité chez Marthe et Marie, ces deux sœurs dont l'une nourrissait le corps du Sauveur en lui fournissant les aliments dont il avait besoin, et l'autre nourrissait son âme en écoutant ses paroles. Son intention est de nous faire considérer, dans cette hospitalité des sœurs de Lazare, l'office que la très-sainte Vierge exerça envers le Fils de Dieu. Non-seulement elle le conçut dans son sein et le revêtit de la chair de notre humanité, mais elle l'assista pendant tout le cours de sa vie et jusqu'à sa mort sur la croix. Nous pouvons, d'après la dignité de ces fonctions, estimer la grandeur de la récompense que la Mère de Dieu a reçue en ce jour de son Fils. Telle est la matière que je me propose de traiter aujourd'hui. Auparavant implorons humblement l'assistance du ciel par l'intercession de cette très-sainte Vierge. *Ave. Maria.*

DIVISION.

Pour répondre à ce que la solennité que nous célébrons demande de nous, nous avons d'abord à vous exposer la grandeur de la gloire à laquelle Marie est élevée en ce jour, et ensuite à vous montrer le chemin par où nous pouvons nous-mêmes y arriver. De ces deux considérations, l'une se rapporte à la gloire de la sainte Vierge, l'autre à notre salut. C'est en vain, en effet, que nous exalterions la gloire de Marie, si, par notre faute, nous nous mettions hors d'état de la partager.

I.

Pour comprendre la grandeur de la gloire que la bienheureuse Vierge a reçue en ce jour de son divin Fils, il faut examiner la grandeur de ses mérites, puisque la récompense du ciel répond

aux mérites de la vie. Or, d'après la commune opinion des Pères, cette céleste récompense se mesure à la charité, de telle sorte que plus la charité a été grande, plus magnifique est la récompense. Voilà qui est bien propre à consoler les pauvres et les ignorants. Quoiqu'ils soient dépourvus de fortune et de science, et qu'ils ne fassent rien de remarquable, cependant si, dans la place obscure où la providence les a mis, ils se livrent à la contemplation et à l'amour de la beauté divine, et qu'ils fassent chaque jour de nouveaux progrès dans la charité, ils recevront dans le ciel une plus grande gloire que ceux qui seront sortis de cette vie après avoir accompli des œuvres de piété aussi éclatantes que nombreuses, mais avec une charité moindre. L'évangile de ce jour est la preuve de cette vérité. Marthe servait notre Seigneur et ses disciples, tandis que Marie, libre de ce soin, et tout entière à son amour, demeurait suspendue aux lèvres du Sauveur, dont elle recueillait les instructions. Le divin Maître, dans la comparaison qu'il établit entre ces deux sœurs, préfère l'office de Marie paisiblement assise à ses pieds à celui de Marthe qui se donnait beaucoup de mouvement : « Marthe, Marthe, dit le Sauveur, vous vous empressez et vous troublez dans le soin de beaucoup de choses; cependant une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée. » — Nous apprenons en outre de l'Apôtre que la céleste récompense doit être le prix, non-seulement de la charité, mais aussi des travaux dont la piété aura été le mobile. « Chacun, dit-il, recevra sa récompense particulière, selon son travail. » I *Cor*. III, 8. C'est pour cette raison que nous proclamons insigne la gloire des martyrs, parce qu'ils ont enduré les plus grands travaux pour Jésus-Christ. Puis donc que la grandeur de la récompense céleste se mesure à la charité et aux travaux, voyons quels ont été la charité et les travaux de la très-sainte Vierge.

Pour ce qui est de sa charité, qui pourrait, je ne dis pas seulement parmi les hommes, mais même parmi les anges, en exprimer la perfection? De même que l'abondance des eaux d'une rivière est en proportion de la source qui les fournit, ainsi la la charité répond à la grandeur de la grâce d'où elle découle.

Or, la très-sainte Vierge a été remplie de grâce avant sa naissance. Quand l'ange la salua, il la proclama pleine de grâce, et lorsque, le Saint-Esprit survenant en elle, elle conçut le Fils de Dieu, une plénitude de grâce beaucoup plus grande fut répandue dans son âme. Au jour de la Pentecôte, on ne peut douter qu'elle n'ait reçu une abondance de grâce plus considérable que les apôtres avec lesquels elle priait dans le cénacle. Mais pourquoi poursuivre ce détail, lorsqu'il est certain que, pendant la durée de sa longue vie, la sainte Vierge n'a fait aucune action, n'a dit aucune parole, n'a formé aucune pensée qui ne lui ait mérité une augmentation de grâce. Quelle charité donc devait découler de cette source féconde et intarissable! Il faut ajouter en outre que la vie tout entière de Marie se passa dans la société familière de son Fils bien-aimé, et qu'elle ne le vit jamais sans que son cœur fût embrasé des flammes du plus ardent amour. Voilà ce que je voulais vous dire brièvement de la charité de la très-sainte Vierge; énumérons maintenant ses épreuves.

La première de ces épreuves, la première de ces douleurs fut la prophétie de Siméon, qui lui dit en parlant de son Fils : « Cet Enfant a été établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs dans Israël, et pour être en butte à la contradiction; et votre âme même sera transpercée d'un glaive. » Dès ce moment, ce glaive demeura enfoncé dans le cœur si pur et si aimant de la très-sainte Vierge. S'il est vrai que l'intensité de la douleur est proportionnée à la grandeur de l'amour, de quelle douleur cette tendre mère ne fut-elle pas blessée, lorsqu'elle connut par la prédiction de Siméon les souffrances et les tourments réservés à son Fils? Une seconde épreuve pour Marie, fut d'être obligée de fuir en Egypte et d'habiter parmi des hommes dont les iniquités étaient un supplice pour son âme. Saint Paul se sentait ému et comme irrité en lui-même, en voyant la ville d'Athènes, esclave de l'idolâtrie; quelle douleur donc devait déchirer le cœur de la très-sainte Vierge, lorsqu'elle voyait des hommes créés à l'image de Dieu, adorer toutes sortes de reptiles et d'insectes?

Une autre douleur, une incomparable douleur pour Marie, ce fut, lorsqu'au pied de la croix, elle contempla son Fils, le corps

déchiré, les membres rompus, le dos meurtri par les coups, la tête couronnée d'épines, les pieds et les mains percés de clous, le côté ouvert et le corps affaissé sous son propre poids. On ne peut douter que le tendre cœur de Marie ne fût attaché à la croix avec Jésus, de sorte que tout ce que le Fils souffrait dans son corps, sa mère le ressentait dans son âme. Avec Jésus donc Marie fut chargée de liens, souffletée, rassasiée d'opprobres, brisée de coups, couronnée d'épines, attachée à la croix, abreuvée de fiel et de vinaigre. Quelle douleur! Il faut renoncer à en exprimer l'amertume et la violence. Je ne puis assez admirer ici, mes frères, le dessein de la divine sagesse. Notre Seigneur aurait pu aisément boire le calice amer de sa passion à l'insu ou en l'absence de sa mère; cependant il voulut qu'elle assistât à son supplice, qu'elle fût le témoin de ses immenses douleurs et qu'elle y prît part. On raconte qu'un grand personnage, en proie à un ulcère dont il souffrait beaucoup, ayant résolu sur l'avis des médecins de recourir aux cautérisations les plus énergiques, eut soin que l'opération se fît à l'insu de son épouse, afin d'épargner à celle qu'il chérissait la vue de ce cruel spectacle. Et vous, Seigneur Jésus, vous qui chérissez si tendrement votre Mère, qu'après votre Père, il n'est rien ni sur la terre ni dans le ciel que vous aimiez davantage, comment se fait-il que vous ayez voulu qu'elle fût témoin de vos souffrances et qu'elle y prît une si grande part? Quel est l'homme assez peu versé dans les choses de Dieu, pour croire que c'est là un événement fortuit, et non un dessein particulier de la divine sagesse? Or, ce dessein, le voici. Dieu a voulu que le mérite d'une charité et d'une patience à toute épreuve (le plus agréable à ses yeux) ne manquât pas à Marie, la plus sainte entre tous les saints. Si vous me demandez maintenant pourquoi Dieu, qui a pour les hommes tant d'amour, se plaît au spectacle de leurs larmes et de leurs douleurs, je vous répondrai que ce ne sont point nos souffrances qui réjouissent son cœur, mais notre foi en lui, notre charité, notre patience, vertus que rien n'éprouve et ne perfectionne autant que les peines et les difficultés. Aussi Dieu se plaît-il à exercer en cette vie par les plus grandes souffrances les âmes qui lui sont particulière-

ment chères, parce que la souffrance bien acceptée est le témoignage le plus certain d'une vertu éprouvée et parfaite. Il ne faut donc pas nous étonner, chrétiens, que le Fils de Dieu, qui avait pour sa Mère un si grand amour, ait voulu qu'elle ne fût pas privée de cette vertu qui devait être pour elle un titre de gloire impérissable.

La dernière épreuve de la très-sainte Vierge fut de rester si longtemps en ce monde, après l'ascension de son divin Fils dans le ciel. Comment exprimer dignement sa douleur? Si la mère de Tobie ne cessait de pleurer l'absence de son fils; si l'apôtre saint Paul avait un si vif désir de contempler le Sauveur Jésus, objet de son ardent amour, qu'il souhaitait être dégagé des liens du corps, pour jouir de sa présence; si David a pu dire : « Comme le cerf soupire après les sources d'eaux, de même mon cœur soupire vers vous, ô mon Dieu; » si l'on a dit avec vérité de tous les saints qu'ils désiraient la mort et supportaient la vie, que faut-il penser des sentiments de la sainte Vierge? Quels désirs n'éprouvait-elle pas de contempler son divin Fils, elle qui était embrasée pour lui d'un si ardent amour? On raconte d'un ami fidèle de Jésus qu'il était si désireux de mourir, pour jouir de la vue de son bien-aimé, qu'il assistait souvent aux funérailles des morts, prenant plaisir à ce spectacle, par la pensée que la mort devait un jour venir combler ses vœux. La bienheureuse Catherine de Sienne était dévorée d'un si vif désir de voir son céleste Epoux, qu'elle lui fit un jour cette prière, avec une abondante quantité de larmes et une grande amertume de cœur : Mon très-doux et bien-aimé Seigneur, pourquoi, je vous prie, me laisser si longtemps privée de l'ineffable suavité de vos embrassements? Cette vie n'a plus de charmes pour moi; c'est vous seul que je désire, vous seul que je cherche, vous seul que j'aime. Pourquoi donc ce corps méprisable me tient-il séparée de cette suprême félicité? O vous, mon Seigneur, le plus clément de tous les maîtres, daignez, je vous en conjure, tirer mon âme de sa prison et moi de ce corps de mort. — Ma fille bien-aimée, lui répondit le Sauveur, pendant tout le temps que j'ai vécu parmi les hommes, je n'ai jamais accompli ma volonté, mais j'ai toujours fait la volonté de Celui

qui m'a envoyé. Ainsi, quoique je fusse pressé d'un grand désir de célébrer la pâque avec mes disciples, et de consommer l'œuvre du salut des hommes, j'ai attendu humblement le moment fixé par mon Père. Il convient donc que vous agissiez de même, et que vous attendiez patiemment pour sortir de cette vie le temps que j'ai moi-même déterminé. Alors la sainte : Que votre volonté, ô très-aimé Seigneur, s'accomplisse en moi. Cependant souffrez que je vous adresse une petite prière, et ne confondez pas la face de votre servante. Puisqu'il ne m'est pas permis de jouir maintenant des délices de votre présence, je vous demande en grâce de jouir de vos amères douleurs. Je ne puis participer dans le ciel à vos joies; que, du moins, je participe sur la terre à vos souffrances.

Vous pouvez, mes frères, vous élever par ces exemples comme par autant de degrés jusqu'à comprendre les désirs de la très-sainte Vierge. Si le désir de contempler le bien-aimé et de jouir de sa présence est d'autant plus vif que la charité est plus grande, qui ne voit que Marie, dont la charité surpassait celle de tous les autres saints, devait être par là même embrasée d'un désir d'autant plus ardent de voir enfin son divin Fils? Il faut dire de plus que cette très-sainte Vierge, éclairée chaque jour de nouvelles lumières par la divine sagesse, n'ignorait pas sa dignité. L'ange, interprète de la vérité divine, ne l'avait-il pas proclamée bénie entre toutes les femmes? Elle-même, inspirée par le Saint-Esprit, n'avait-elle pas dit : « Celui qui est tout-puissant, a fait en moi de grandes choses; voici que désormais toutes les générations m'appelleront bienheureuse? » Elle savait donc qu'elle était la mère d'un Dieu, et qu'elle devait par conséquent occuper dans le ciel une place d'autant plus élevée au-dessus de tous les anges et de tous les saints, que la gloire de la mère du Roi doit être de beaucoup supérieure à la gloire de ses ministres et de ses serviteurs. Elle savait tout cela, et elle était encore sur la terre! Comment dire ce qui se passait dans son âme en voyant que ce bonheur ineffable, après lequel elle soupirait avec tant d'ardeur, était si longtemps différé? Le Sage n'a-t-il pas dit avec vérité que « l'espérance différée afflige l'âme? »

Toutefois la parfaite soumission de Marie venait adoucir sa douleur et conformer entièrement sa volonté à la volonté divine. Cette conformité était si grande dans la sainte Vierge, qu'il n'y avait absolument rien en elle qui fût en opposition avec la volonté de Dieu; elle était semblable à ces corps célestes qui obéissent à leurs moteurs sans le moindre retard, parce qu'il n'y a rien en eux qui contrarie cette impulsion. C'est pourquoi, lorsqu'en récitant l'Oraison dominicale, elle disait à Dieu : Que votre royaume arrive, elle se sentait pressée d'un vif désir de voir ce royaume céleste; mais lorsque tout aussitôt elle ajoutait ces autres paroles : Que votre volonté soit faite, elle soumettait pleinement ce désir à la divine volonté. Les uns ont appelé cette vertu, l'obéissance; les autres, l'abnégation de soi-même; ceux-ci, la résignation; ceux-là, enchérissant encore sur ces définitions, ont appelé cette disposition si parfaite d'un cœur docile, l'anéantissement de la volonté propre, afin de nous faire entendre par là que tout ce qui s'écarte tant soit peu en nous de la volonté divine, doit non-seulement être arraché de notre cœur, mais même, s'il était possible, réduit au néant. Ceux qui ont parlé ainsi, n'ont point prétendu dire que ce soit là ce que pratiquent ordinairement les hommes, mais les avertir que c'est là le but auquel ils doivent s'efforcer d'atteindre. Or, cette vertu beaucoup moins parfaite dans les autres saints, Marie l'a portée au degré le plus sublime. La volonté de la très-sainte Vierge était si étroitement unie à la volonté de Dieu, que ces deux volontés n'en faisaient pour ainsi dire qu'une seule. Aussi supportait-elle volontiers l'exil de cette vie, à ce point que si elle avait pu croire que Dieu voulait qu'elle restât en ce monde, jusqu'au jour du dernier jugement, elle n'aurait pas élevé la moindre objection. Cette obéissance si résignée et si généreuse de Marie n'empêchait pas cependant que l'épreuve de son long exil ne fût d'un grand mérite aux yeux de Dieu. Car si l'empressement et la promptitude de la volonté diminue l'amertume de la peine, loin de diminuer la grandeur de la récompense, elle ne fait au contraire que l'augmenter. « Dieu, dit l'Esprit-Saint, aime celui qui donne avec joie. » II *Cor.* IX, 7.

II.

Nous avons tâché d'expliquer les mérites de la sainte Vierge, voyons maintenant quelle fut sa récompense.

Si la grandeur de la récompense répond, comme nous l'avons dit plus haut, à la grandeur de la charité, qui pourrait dire quelle fut la récompense de Marie, dont la charité dépassa de si loin celle de tous les saints? Car, pour éviter sur ce point tout développement inutile, les saints aimèrent Dieu comme leur Maître et leur Seigneur; mais à aucun d'eux, comme à Marie, il ne fut donné de l'aimer comme son Fils. En outre, si, au témoignage de l'Apôtre (I *Cor.* III), « chacun recevra la rémunération qui lui est due selon son travail, » quelle ne sera pas celle de la sainte Vierge, qui a supporté tant d'épreuves avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ? Notre Seigneur dit à ses disciples : « Vous êtes demeurés avec moi dans mes tentations, et moi je vous prépare un royaume, comme mon Père me l'a préparé, afin que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume. » *Vos estis qui permansistis mecum in tentationibus meis, et ego dispono vobis sicut disposuit mihi Pater meus regnum, ut edatis et bibatis super mensam meam in regno meo.* Luc. XXII, 29, 30. Et cependant ils n'avaient suivi que peu de temps leur divin Maître, et ils l'abandonnèrent honteusement pendant sa passion. Quel royaume sera donc préparé à celle qui suivit son Fils depuis sa naissance jusqu'à la croix, et eut le courage de se tenir debout au pied de cet instrument de supplice, où elle recueillit les dernières paroles de ce Fils bien-aimé, vit les ruisseaux de sang qui s'échappaient de ses blessures, et, comme sa mère véritable, prit part à ses ignominies? Si une couronne très-glorieuse est réservée dans le ciel aux martyrs, en est-il un dont le supplice soit comparable à celui de Marie? Aucun d'eux, en effet, n'était attaché à sa propre vie, autant que l'était la sainte Vierge à celle de son Fils; ayant aimé plus que tous les autres, elle a donc souffert aussi davantage. Ensuite, Salomon dit très-bien au livre des Proverbes : « L'accomplissement du désir est la joie de l'âme, »

Desiderium si compleatur, oblectat animam, Prov. XIII, 19; et ailleurs : « Le désir qui s'accomplit est un arbre de vie, » *lignum vitæ desiderium veniens,* ibid. vers. 12 : si donc la sainte Vierge brûlait d'un si ardent désir de voir son Fils, de quelle joie ne fut-elle pas inondée lorsqu'il lui fut donné de contempler son visage, de le serrer dans ses bras, de le couvrir de baisers et de jouir de son aimable présence? De plus, si la grâce et la gloire sont entre elles dans une harmonie parfaite, en sorte que la grandeur de celle-ci réponde à l'abondance de celle-là, quelle ne sera pas la gloire de celle qui a reçu la plénitude de toutes les grâces? C'est la pensée de saint Bernard : « Autant, dit ce pieux docteur, Marie, sur la terre, a surpassé en grâce les autres hommes, autant dans le ciel elle les surpassera en gloire. » Enfin, si l'œil n'a point vu, si l'oreille n'a pas entendu, si le cœur de l'homme n'a pas goûté ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment, que n'a-t-il pas préparé à celle qui l'a mis au monde?

C'est pourquoi, dit le même saint Bernard, il est impossible à l'homme de se représenter avec quelle gloire s'avance en ce jour la Reine du monde, avec quel empressement et quel amour toute la cour céleste vient au-devant d'elle, de quelle joie elle est remplie en voyant monter au ciel la Mère de son roi et de son souverain. Quelle allégresse ne firent pas éclater les chœurs des vierges lorsqu'ils aperçurent la Reine des vierges; les saints confesseurs, en contemplant la gloire de celle qu'ils s'étaient proposée pendant leur vie comme un modèle d'humilité, de pureté, de charité et de toutes les vertus; l'armée triomphante des martyrs, lorsqu'ils accueillirent dans leurs rangs joyeux cette compagne de leurs tourments, cette mère plus que martyre dans la passion de son Fils; les prophètes qui, remplis de l'Esprit-Saint, avaient annoncé ses grandeurs; les saints patriarches, ravis d'admiration en voyant leur fille s'élever si brillante et si heureuse aux demeures célestes! Mais ce fut surtout dans les rangs des esprits bienheureux qu'éclatèrent de pieux transports, en contemplant une nature mortelle élevée au-dessus des substances immortelles, une femme plus sainte et plus pure dans un corps de chair que les anges eux-mêmes qui sont de purs esprits. Ecoutez leurs cris

d'admiration : « Quelle est celle-ci qui s'élève du désert, toute remplie de délices et appuyée sur son bien-aimé? » *Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum?* Cant. VIII, 5. « Quelle est celle-ci qui s'élève comme une petite vapeur de parfums, de myrrhe et d'encens, et de toutes sortes de poudres de senteur? » *Quæ est ista, quæ ascendit per desertum, sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ et thuris, et universi pulveris pigmentarii?* Ibid. III, 6. « Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore à son lever, belle comme la lune, pure comme le soleil, » qui l'environne d'une inaccessible lumière? *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol.* Ibid. VI, 9. O souveraine, que vous approchez de près ce soleil! Il demeure en vous et vous en lui; vous le revêtez et il vous revêt; vous le revêtez d'une chair matérielle, et il vous revêt de la gloire de sa majesté. Vous environnez d'un nuage le soleil, et il vous environne de ses rayons. Voilà ce que chantait les anges.

Que dirai-je du Fils de cette très-sainte et très-digne Mère? Quel visage joyeux et serein, quels divins embrassements il offre en ce jour à sa mère, qu'il élève au-dessus de toute créature et couronne d'une gloire en rapport avec une telle Mère et avec un tel Fils! Heureux sans doute ses baisers lorsque, petit enfant à la mamelle, il était porté sur le sein virginal de Marie; plus heureux mille fois ceux dont il la salue aujourd'hui, assis sur un trône à la droite de son Père? Mais quelle place va-t-il assigner à sa divine Mère? Bethsabée, après la mort de David, s'étant présentée dans le palais royal devant son fils Salomon, celui-ci s'avança à sa rencontre, et fit mettre à côté de son trône un trône pour sa mère. Si Salomon honora ainsi une mère adultère, de quelle gloire le Fils de Marie ne dut-il pas couronner une Mère vierge? Elevée au-dessus des saints, au-dessus de tous les chœurs des anges, elle prit glorieusement place en ce jour à la droite de son Fils, en répétant cette parole du Cantique : « J'ai trouvé celui qu'aime mon âme; je l'ai arrêté et ne le laisserai point aller. » *Inveni quem diligit anima mea; tenui eum, nec dimittam.* Cant. III, 4.

III.

Mais à quoi nous servirait, mes frères, de proclamer la gloire de la sainte Vierge, si notre lâcheté nous empêchait d'y avoir part? Vous désirez donc, je pense, que nous vous parlions des degrés au moyen desquels nous pourrons nous élever à une gloire semblable. Ils sont nombreux, et nous en trouvons une figure dans la mystérieuse échelle de Jacob. *Gen.* XXVIII. Mais il en est un qui l'emporte sur tous les autres, c'est un désir, non froid et languissant, mais ardent et animé d'arriver à cette gloire: car ce désir nous porte à prendre les moyens nécessaires pour l'obtenir.

A merveille, direz-vous; notre salut est maintenant assuré, car quel est l'homme qui n'aspire à cette suprême félicité, qui ne brûle du désir de la posséder? — Ah! mes frères, désabusez-vous. Plaise à Dieu que je sois un mauvais prophète; mais je m'imagine que c'est la plus petite partie des hommes qui est animée de ce désir. Et voici sur quoi j'appuie cette conjecture: « Celui-là, dit saint Augustin, désire vraiment et sincèrement l'héritage du ciel, qui le préfère à ce qu'il y a de meilleur en ce monde, c'est-à-dire qui, s'il faut faire le sacrifice d'un patrimoine terrestre ou de quelque autre avantage du même genre, aime mieux perdre tout cela que l'espérance des biens célestes; un tel homme désire vraiment l'éternelle félicité. » Or, cette disposition est si loin d'être celle du commun des hommes, qu'on préfère à la céleste béatitude, non-seulement ce qu'il y a de meilleur dans la vie, mais même tout ce qu'il y a de plus vil et de plus abject. D'une part, chaque fois que nous commettons un péché mortel, nous perdons ce souverain bien; d'autre part, nous tombons dans le péché pour les choses les plus frivoles et les plus vaines : n'est-ce pas préférer à ce royaume ce qu'il y a de plus vil? Et comment, si telle est notre conduite, pouvons-nous avancer que nous brûlons du désir du ciel?

Mais comme ce désordre a sa source dans un amour excessif des choses de la terre, c'est de cet amour que doit se dépouiller

tout d'abord quiconque aspire à conquérir le ciel. Il détourne si puissamment des choses du ciel celui en qui il règne, qu'il ne lui laisse de désir et de pensée, d'aspiration et de goût que pour les jouissances charnelles et terrestres. « Où est votre trésor, dit Jésus-Christ, là est votre cœur, » c'est-à-dire votre sollicitude et votre affection. Tout homme qui veut monter au ciel par cette échelle de Jacob, dont nous avons parlé plus haut, doit donc commencer par chasser de son âme cet attachement immodéré aux choses terrestres. Cette échelle mystérieuse a beaucoup de degrés; mais le premier s'élève déjà au-dessus de la terre, ce qui nous montre que quiconque aspire à monter au ciel doit d'abord se séparer de la terre. Et gardons-nous de croire que ce premier pas soit seulement le commencement de la véritable sainteté, il en est une portion considérable. Voilà pourquoi Origène, donnant la signification du mot *sainteté,* qui se rencontre si souvent dans les saintes lettres, la trouve dans son étymologie grecque, ἅγιος, composé de α privatif, et de γῆ, *terre :* un saint, dit-il, est un homme détaché de la terre, qui se donne tout entier à l'étude et à l'amour des choses divines. Les objets consacrés à Dieu, tels que les vases sacrés et autres choses semblables, sont soustraits à tout usage profane : de même ceux qui aspirent à la sainteté, doivent demeurer étrangers aux occupations et aux affaires terrestres. C'est ce que l'apôtre saint Pierre demande de nous avec instance lorsqu'il dit : « Je vous exhorte, mes bien-aimés, à vous abstenir, comme étrangers et voyageurs que vous êtes, des désirs charnels qui combattent contre l'âme. » *Charissimi, obsecro vos tanquam advenas et peregrinos abstinere vos a carnalibus desideriis, quæ militant adversus animam.* I Petr. II, 11. Aussi cet apôtre veut que nous vivions dans le monde, non comme des citoyens, mais comme des étrangers et des voyageurs; il nous défend d'y enfoncer les racines profondes des désirs charnels, qui nous attacheraient à la terre et nous feraient oublier qu'elle est pour nous un lieu de passage. C'est le propre d'un voyageur de tendre vers sa patrie, de se diriger de ce côté, d'y vivre par la pensée et le désir, de ne se fixer nulle part, et de regarder tous les lieux où il s'arrête comme des hôtelleries

qu'il faut quitter aussitôt. Telle est aussi la conduite, telles sont les pensées de celui qui cherche le ciel comme sa patrie et se regarde ici-bas comme un étranger et un voyageur ; il sait, comme le recommande l'Apôtre, qu'il n'a pas en ce monde de cité permanente, et il cherche celle qu'il doit habiter un jour. *Hebr.* XIII.

Le prophète Zacharie a exprimé sous une admirable figure la nécessité pour nous de ce pèlerinage spirituel. Après avoir annoncé qu'il sortirait de Jérusalem des eaux vives, dont la moitié se répandrait vers la mer d'Orient, et l'autre moitié vers la mer d'Occident (par ces eaux vives il entendait la grâce de l'Evangile, qui devait se répandre dans le monde entier), il ajoute : « Tous ceux qui seront restés de tous les peuples qui auront combattu contre Jérusalem, viendront chaque année pour adorer le Roi, le Seigneur des armées, et pour célébrer la fête des Tabernacles. Alors, si dans les maisons du pays il se trouve quelqu'un qui ne vienne point à Jérusalem adorer le Roi, le Seigneur des armées, la pluie du ciel ne tombera point sur lui. » *Zach.* XIV, 16, 17. Loi étonnante, menace plus étonnante encore ! Pourquoi le Seigneur renouvelle-t-il ici les fêtes et les cérémonies de la loi ancienne abrogées par la venue de Jésus-Christ ? Et pourquoi, de toutes les solennités de l'ancienne loi, celle des tabernacles est-elle la seule qu'il choisisse pour la rendre obligatoire ? Il est évident que le Prophète veut élever nos pensées de la lettre qui tue à l'esprit qui vivifie. Or, la fête des Tabernacles avait été instituée pour rappeler aux enfants d'Israël les quarante années de leur pèlerinage, lorsque, étant sortis d'Egypte, ils errèrent dans le désert, habitant, non dans des maisons, mais dans des tentes (tabernacles), comme des voyageurs qui cherchent leur patrie. Cette fête, abrogée depuis longtemps, dans le sens littéral, avec les autres cérémonies de la loi ancienne, le Seigneur veut qu'elle soit, dans le sens spirituel, perpétuellement célébrée par les chrétiens. De même que les Israélites, pendant l'espace de quarante ans, se comportèrent comme des étrangers qui sont à la recherche de leur patrie, ainsi, tant que nous sommes revêtus d'une chair mortelle, regardons-nous en ce monde comme

des voyageurs qui tendent, d'une course infatigable, vers la céleste patrie, comprenant que nous n'avons été créés et mis sur la terre que pour pratiquer la piété durant le court espace de la vie, pour rendre au Créateur et souverain Seigneur de toutes choses l'hommage et l'obéissance qui lui sont dus, et par ce moyen mériter de recevoir le trône de la félicité et de la paix éternelle. C'est afin que nous remplissions ce devoir que nous sommes au monde, que Dieu nous nourrit et nous conserve, qu'il nous fait entendre sa voix, soit qu'il nous parle extérieurement par son Eglise, soit qu'il nous parle intérieurement par ses bonnes inspirations, que le ciel et la terre, que le soleil et la lune, et les astres et les éléments sont mis au service de l'homme. Ceux qui se conduisent autrement, qui ne célèbrent point en esprit cette fête des Tabernacles, qui appliquent toutes leurs pensées et toute leur ardeur à la satisfaction des désirs terrestres, comme s'ils étaient ici-bas, non des étrangers, mais des citoyens, le Seigneur les menace de leur retirer la rosée du ciel, c'est-à-dire la grâce, qui seule rassasie l'âme, seule apaise sa soif, seule féconde la terre de notre cœur, et y fait germer les fruits de la vie éternelle. Cette peine est la plus grave qui puisse être infligée aux violateurs de cette loi; car, privé de cette rosée céleste, notre cœur, semblable à une terre aride et inculte, ne produit plus que des chardons et des épines que l'on jette au feu.

Si le Seigneur nous recommande avec tant de force de nous regarder comme des étrangers et des voyageurs en ce monde, c'est qu'il sait combien nous sommes portés aux sentiments et aux pensées contraires. Nous réglons notre vie et nous nous attachons aux biens de la terre comme si nous étions nés uniquement pour la vie présente, comme si nous n'avions rien à attendre de la mort, comme si ni jugement, ni récompense, ni châtiment ne devait la suivre. Nous vivons, selon l'expression du Prophète, dans la terre de l'oubli : « Vos merveilles, dit-il, seront-elles connues dans les ténèbres, et votre justice dans la terre de l'oubli? » *Numquid cognoscentur in tenebris mirabilia tua, et justitia tua in terra oblivionis?* Ps. LXXXVII, 13. Qu'entend-il par la terre de l'oubli? On connaît la fable, imaginée par les poètes, qui supposait

à l'entrée de l'enfer un fleuve appelé Léthé, dont les eaux avaient la vertu de faire perdre tout souvenir de leur vie passée aux âmes qui s'en abreuvaient. L'ennemi du genre humain a des eaux semblables qu'il offre aux hommes du siècle pour égarer leur intelligence et leur inspirer l'oubli d'eux-mêmes, c'est-à-dire de la fin pour laquelle Dieu leur a donné l'existence, et des moyens nécessaires pour atteindre cette fin. Voilà pourquoi le Prophète dit qu'ils habitent « dans la terre de l'oubli. » Vous donc, mon frère, qui n'avez jamais, durant toute votre vie, pensé sérieusement à Dieu, à votre âme, à votre salut, qui n'êtes jamais rentré en vous-même pour vous adresser ces questions : Qui m'a créé, et quel est le but de ma vie? Qu'ai-je fait jusqu'à présent? A quoi ai-je employé ma vie et mes années? Quelle fin m'attend, quel sera mon sort après cette vie? Vous, dis-je, qui n'avez jamais réfléchi à ces graves sujets, vous demeurez dans la terre de l'oubli, où les merveilles de Dieu et la justice de ses préceptes ne sont pas connues. Mais voici le châtiment qui vous est réservé : « Comme vous avez oublié la loi de votre Dieu, dit le Prophète, j'oublierai aussi vos enfants. » *Oblita es legis Dei tui, obliviscar filiorum tuorum et ego.* Ose. IV, 6. « Celui qui veut ignorer, dit encore saint Paul, sera ignoré lui-même. » *Si quis ignorat, ignorabitur.* I Cor. XIV, 38. Vous délaissez Dieu, il vous délaissera, et lorsque vous frapperez à la porte du ciel, vous entendrez cette désolante réponse : « En vérité, je vous le dis, je ne vous connais pas. » Ceux qui habitent ainsi dans la terre de l'oubli ne célèbrent point la fête des Tabernacles; ils se conduisent en ce monde, non comme des étrangers et des voyageurs, mais comme des citoyens; oubliant les biens futurs, ils n'ont à la pensée, ils ne désirent, ils ne poursuivent que les choses présentes.

Quelqu'un me dira peut-être : Comment se peut-il faire que je préfère des choses invisibles aux choses visibles que j'ai continuellement sous les yeux, dont la beauté me réjouit, et qui entretiennent ma vie, tandis que ni mes yeux n'aperçoivent les choses spirituelles, ni mes mains ne les touchent, ni aucun de mes sens ne les saisit? Sans doute les choses spirituelles et invisibles sont beaucoup plus excellentes et plus divines que les

choses visibles, mais comment les aimer lorsqu'on ne les perçoit en aucune manière?

Nous répondons d'abord que ce qui est impossible à nos seules forces devient possible avec le secours de la grâce, que Jésus-Christ répand dans les âmes fidèles. C'est ce qui nous est figuré par le champ du potier acheté pour la sépulture des étrangers avec l'argent qui fut le prix du sang du Sauveur. Qu'est-ce que la sépulture, si ce n'est le lieu de la mort et du repos? Eh bien! avec le prix et le mérite du sang de Jésus a été acheté un lieu de sépulture où reposent les étrangers spirituels, où vivent avec Dieu seul ceux qui sont morts au monde et comme ensevelis. Ceux-là sont morts au monde qui ne se laissent ni exalter par les succès, ni abattre par les revers, ni enfler par les honneurs, ni émouvoir par les injustices, mais qui s'efforcent de conserver une âme égale dans l'une et l'autre fortune. De cette mort spirituelle naît pour l'âme un tranquille repos, que ni la prospérité ni l'adversité ne sauraient troubler. Car celui qui a renoncé à l'amour des biens terrestres n'a plus de raison pour se réjouir de leur accroissement, pour s'attrister de leur perte. Véritable étranger en ce monde, il repose dans la sépulture des étrangers, que lui a procurée le prix du sang de Jésus-Christ. Tel est le premier secours que le Fils unique de Dieu nous accorde pour nous aider à être ici-bas comme des étrangers.

Sa bienheureuse Mère nous aidera aussi par sa continuelle intercession; elle est, dit saint Bernard, notre médiatrice auprès du Fils, comme le Fils est notre médiateur auprès du Père. Lorsqu'elle se rappelle que c'est à cause des pécheurs que le Verbe divin s'est revêtu de notre chair, comment ne porterait-elle pas le plus tendre intérêt à ceux qui furent pour elle l'occasion de tant de gloire? En outre, l'amour de la sainte Vierge pour Dieu étant tel que nous l'avons dit plus haut, il est impossible qu'elle n'ait pas aussi une extrême charité pour les hommes créés à l'image de Dieu, et que, pour l'amour même de Dieu, elle n'aime pas en eux quelque chose de divin. C'est ce qui nous est mystiquement représenté par le lit que le prophète Ezéchiel aperçut à l'entrée de la porte orientale dans le temple merveilleux décrit au

chapitre XLe de son livre. Ce lit, dit saint Grégoire, désigne la charité, où, comme sur un lit spirituel, l'Epoux céleste prend son repos. Car « Dieu est charité; et celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu et Dieu en lui. » *Deus charitas est; et qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in eo.* Ce lit de la charité a une largeur égale à sa longueur, parce que, autant la charité s'étend du côté de Dieu, autant elle s'étend du côté du prochain. Quel amour la bienheureuse Vierge n'eut-elle donc pas pour les hommes, les compagnons de sa nature, elle qui brûlait pour Dieu d'un amour si ardent? Et quelles grâces n'obtiendra-t-elle pas à ceux qui l'implorent humblement, elle qui est tout à la fois la mère de la miséricorde et la mère du juge? Mère de la miséricorde, elle intercédera en notre faveur, mère du juge, sa prière sera exaucée.

Un moyen très-efficace pour obtenir sa protection, c'est de réciter chaque jour avec une grande piété le *Psautier de la Vierge,* qui renferme toute sa vie et celle de son Fils. Cette pratique de dévotion nous méritera les bonnes grâces de l'un et de l'autre, je veux dire du Fils et de la Mère. Il est certain qu'il n'existe aucune formule de prière, aucun exercice de piété auquel les souverains pontifes ait accordé autant de faveurs, et ces faveurs, le pape Pie V les a de nos jours, non-seulement confirmées, mais augmentées. Il est certain encore qu'aucune pratique n'est plus propre à aider notre âme à s'élever à la connaissance de la divinité. En effet, tant que nous sommes renfermés dans la prison de notre corps, nous ne pouvons connaître Dieu que par ses œuvres et ses bienfaits; or, parmi les œuvres et les bienfaits de Dieu, l'incarnation et la passion de notre Seigneur Jésus-Christ tiennent le premier rang, et ce sont ces mystères que méditent ceux qui récitent le Psautier de la vierge. Ils remplissent l'office de Marie, qui, assise aux pieds du Sauveur, écoutait ses paroles et recueillait de sa bouche les célestes mystères qu'il lui expliquait. Cet office, Jésus le préféra à celui de Marthe, quelque louable qu'il fût. « Marie, dit-il, a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée. » Voici comment saint Bernard s'exprime à ce sujet : « Il faut choisir la vie de Marie,

il faut supporter celle de Marthe. Certes, une vie où l'on converse toujours avec Dieu, où on le contemple toujours, est digne d'envie; mais l'autre, quand l'obéissance l'impose, quand la nécessité de la vie la réclame, doit être supportée avec patience. Le contentement et la joie appartiennent à la première, la patience à la seconde. »

Vous me direz peut-être : Cette vie convient plutôt à ceux qui, renfermés dans des monastères, et débarrassés du soin importun des affaires du siècle, peuvent se livrer tout entier à la contemplation des choses divines. Oui, sans doute; il se rencontre cependant au milieu du monde des âmes que l'Esprit-Saint aide à mener cette vie céleste. Telle fut cette sainte femme, dont saint Jérôme dit qu'elle trouva la solitude des moines au milieu de l'agitation des villes. Ajoutez que les hommes mêmes que la charité ou la nécessité engage dans le soin des affaires, ne doivent pas être tout-à-fait étrangers à la divine contemplation. Car la prière est comme une partie de la contemplation, et elle doit être familière à tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ. Comment, sans son secours, un homme du monde, environné de tant de piéges et de dangers, assiégé par tant d'ennemis et de tentations, pourra-t-il marcher en sûreté? Ainsi l'amour de la prière est un devoir pour les religieux à cause de leur profession; pour les hommes du siècle, à cause des dangers qu'ils courent; pour les premiers, afin qu'ils deviennent plus saints de jour en jour; pour les seconds, afin que les occasions ne les rendent pas plus mauvais; pour les uns enfin, afin qu'ils arrivent à la perfection de la vie monastique; pour les autres, afin qu'ils ne perdent point l'innocence de la vie chrétienne. D'où nous pouvons comprendre que Marthe a besoin du secours et de la société de Marie; elle-même en fait l'aveu, lorsqu'elle demande à sa sœur de venir à son aide. Ni la prière ne doit manquer à l'action, ni, si la charité ou la nécessité le demande, l'action à la contemplation : ce sont deux sœurs qui se prêtent une mutuelle assistance, de telle sorte que la prière ne soit pas stérile et vaine, et que l'action, privée de l'onction et de la consolation de la prière, ne soit pas aride et pénible.

Soutenus par ces deux ailes, nous prendrons facilement notre essor, mes frères, et nous nous élèverons jusqu'à la céleste patrie, où, parmi les joies sans nombre promises aux serviteurs fidèles, nous goûterons celle de nous trouver éternellement dans la société de la vierge Marie. Daigne nous en faire la grâce notre Seigneur Jésus-Christ, qui est béni aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

TROISIÈME SERMON

POUR

LA FÊTE DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

1° EXPLICATION DE L'ÉVANGILE.

2° GLOIRE DE LA SAINTE VIERGE EN CE JOUR, ET JOIE DE LA COUR CÉLESTE.

Unum est necessarium. Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.

Une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point enlevée. *Luc.* x, 42.

Parmi toutes les fêtes que l'Eglise a consacrées au culte de la très-sainte Vierge, celle que nous célébrons aujourd'hui tient sans contredit le premier rang. Les autres jours elle honore des mystères qui se sont accomplis en ce monde, c'est-à-dire sur ce vaste océan, où les orages et les tempêtes, où les flots soulevés et les ténèbres ne font jamais défaut, où, par conséqnent, il ne peut guère arriver rien de prospère et d'heureux qui ne soit obscurci par quelque nuage. Grande fut la joie de Marie lorsqu'elle enfanta le Sauveur du monde, joie à laquelle les anges mêlèrent des cantiques célestes; mais combien elle fut tempérée par le dénûment de l'étable, par la dureté de la crèche, par la pauvreté des langes, par les vagissements et les larmes du divin Enfant! Grande fut la joie de Marie lorsque son Fils, huit jours après sa naissance, reçut le nom glorieux de Jésus, qui est au-dessus de tout nom; mais il s'y mêla les premières douleurs et les premières

gouttes du sang précieux de l'Enfant divin. Grande fut la joie de Marie au jour de la présentation de Jésus dans le temple du Seigneur : en entendant les magnifiques témoignages de Siméon et d'Anne, « son père et sa mère, dit l'Evangéliste, étaient dans l'admiration de ce qu'on disait de lui, » *Luc.* II, 33; mais de quelle amertume cette joie ne fut-elle pas suivie, lorsque le saint vieillard, interrompant ses chants de louange, prédit les combats et les souffrances du Fils, et la douleur de la Mère, et le glaive qui devait transpercer son âme? Grande fut la joie de Marie à la vue de son Fils ressuscité; mais le souvenir récent de sa passion, l'image du sang divin, des cruelles blessures qui avaient défiguré son corps, étaient toujours présents à l'esprit de la Vierge très-pure. Grande enfin fut la gloire, grande fut l'allégresse de Marie au jour de l'ascension. Quoi de plus digne de l'Homme-Dieu, en effet, que lui, le Créateur et le Souverain du ciel, y remonte à travers l'espace par sa propre vertu? Et cependant cette joie de la sainte Vierge ne fut pas exempte de douleur, puisque ce Fils bien-aimé se séparait d'elle et la laissait dans cette vallée de larmes. Si les deux vaches qui ramenèrent l'arche du Seigneur du pays des Philistins dans la terre d'Israël, firent entendre des mugissements plaintifs en s'éloignant de leur progéniture, que dirons-nous de la séparation d'un tel Fils et d'une telle Mère? Ainsi, mes frères, vous le voyez, toutes les joies que ressentit la sainte Vierge sur la terre furent mêlées de larmes. Mais dans l'allégresse de cette fête je n'aperçois aucun mélange de deuil; aucun nuage ne vient troubler la sérénité de ce beau jour; tout respire la joie et le bonheur. Ce jour, c'est le terme de ses épreuves, la fin de ses larmes, un port tranquille et assuré après une longue navigation. Afin de traiter utilement ce mystère, implorons humblement le secours du ciel par l'intercession de la très-sainte Vierge. *Ave, Maria.*

Nous expliquerons en premier lieu la leçon du saint évangile, nous attachant surtout aux paroles de notre texte, qui renferment une haute philosophie; et ensuite nous parlerons des grandeurs et du triomphe de Marie.

Notre Seigneur, dit l'Evangéliste, étant entré dans un village, « une femme, nommée Marthe, le reçut en sa maison. Elle avait une sœur nommée Marie, laquelle, assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. Cependant Marthe s'occupait avec empressement des soins nombreux du service, et, s'arrêtant devant Jésus, elle lui dit : Seigneur, souffrirez-vous que ma sœur me laisse servir seule? » Jésus prenant en main la cause et la défense de Marie, répondit à sa sœur : « Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous troublez au sujet de beaucoup de choses. Or, une seule et nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée. » Les interprètes se demandent ici quelle est cette seule chose nécessaire dont parle Jésus-Christ, et il en est qui, s'attachant avec trop de rigueur au sens littéral, pensent que notre Seigneur a voulu dire qu'il ne fallait pas tant de mets pour son repas, qu'un seul lui suffisait. Mais, laissant de côté cette interprétation et quelques autres du même genre, si nous considérons attentivement toutes les circonstances, nous trouverons qu'il faut entendre par cette seule chose nécessaire ce que faisait Marie, c'est-à-dire, s'unir à Dieu par le lien indissoluble de la connaissance et de l'amour.

Mais, dira quelqu'un, comment peut-on appeler cela la seule chose nécessaire? Est-ce qu'il n'y en a pas beaucoup d'autres qui méritent ce nom par rapport au corps, par exemple le boire et le manger, et toutes les autres fonctions indispensables à la vie? Ces choses aussi, je l'avoue, sont nécesssaires; mais de même que les étoiles, dont les rayons, partant des profondeurs du ciel, arrivent jusqu'à la terre, perdent tout leur éclat quand le soleil paraît, ainsi la connaissance et l'amour de Dieu sont tellement nécessaires à notre salut, que toutes les choses de la terre s'effacent devant cette nécessité. Les créatures les meilleures et les plus belles, si vous les comparez à la bonté et à la beauté divine, cessent d'être bonnes et belles, et même d'être absolument : de même tout ce que les hommes regardent comme nécessaire ne l'est plus si on le compare avec la nécessité de la piété et de la justice. Ajoutez qu'il est très-vrai encore, dans un sens absolu et indépendamment de toute comparaison, que cette seule chose est

nécessaire, parce que si un homme est fidèle sur ce point, il possédera tous les autres biens qui passent pour indispensables à la conservation de la vie. C'est ce que le Sauveur enseigne clairement quand il dit : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout cela vous sera donné par surcroît. » *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis.* Matth. VI, 33. C'est ce que promet le Psalmiste dans ce passage : « Craignez le Seigneur, vous tous qui êtes ses saints, parce que ceux qui le craignent ne tombent point dans l'indigence. Les riches ont été dans le besoin, et ont eu faim; mais pour ceux qui cherchent le Seigneur, ils ne seront privés d'aucun bien. » *Timete Dominum, omnes sancti ejus, quoniam non est inopia timentibus eum. Divites eguerunt et esurierunt; inquirentes autem Dominum non minuentur omni bono.* Ps. XXXIII, 10, 11. La vérité de ces paroles : « Une seule chose est nécessaire, » est donc absolue et se soutient sans le secours d'aucune analogie.

I.

Ce principe établi, je vais, mes frères, m'arrêter un moment à la chose la plus étonnante que le monde ait jamais vue et qu'il verra jamais jusqu'à la fin des siècles. Permettez-moi de vous rappeler en peu de mots les sept merveilles du monde dont parlent les historiens de l'antiquité. C'étaient d'abord les murailles de Babylone, qui s'étendaient, dit Pline, sur une longueur de soixante milles, et étaient assez larges pour qu'on pût y conduire six chariots de front. Puis venaient les pyramides d'Egypte, aussi admirables par leur masse imposante que par leur construction; le colosse de Rhodes, construit en l'honneur du soleil, et haut de soixante coudées; le mausolée de la reine Artémise, c'est-à dire un magnifique tombeau que cette femme fit élever à son époux Mausole, dont elle voulait éterniser la mémoire; le temple de Diane, qu'on avait mis deux cents ans à bâtir, et qui fut brûlé, dit-on, le jour de la naissance d'Alexandre-le-Grand. Ces monuments et quelques autres du même genre ont été rangés par les hommes au nombre des plus grandes merveilles du monde. Eh bien! instruit à l'école du Sauveur Jésus, je vais

mettre sous vos yeux une chose en comparaison de laquelle toutes celles que je viens d'énumérer, celles même que l'imagination des hommes pourrait inventer, ne sont absolument rien. En effet, s'il est constant qu'en cette vie une seule chose est nécessaire (celle que nous avons indiquée plus haut), et que toutes les autres en comparaison de celle-là sont vaines, frivoles et sans importance, n'est-ce pas, je vous le demande, la plus étonnante de toutes les merveilles qu'un chrétien, qui croit cela sans hésiter, applique son esprit à de tout autres objets, et néglige la seule chose dont il devrait prendre soin avant toutes les autres, comme étant la plus nécessaire? Ce spectacle que j'ai tous les jours sous les yeux (à peine voit-on autre chose parmi les hommes) me remplit d'étonnement, au point que je ne puis en détourner ma pensée. Or, comme il est très-juste qu'il fasse aussi sur vous, mes frères, une vive impression, afin que vous évitiez avec plus de soin d'offenser la majesté divine, je reprendrai la chose de plus haut et vous la mettrai sous les yeux d'une manière complète. Examinons donc quel est celui qui a fait ce monde, pour qui il l'a fait, et à quel usage il l'a destiné.

Que Dieu soit le créateur et le souverain architecte de ce grand univers, c'est ce que confessent, non-seulement la foi catholique, mais encore la raison et la sagesse humaine. Or, comme Aristote enseigne que cet univers a été fait pour l'homme « nous sommes en quelque sorte, dit-il, la fin de toutes les choses, » il faut nous demander pour qui l'homme, à son tour, a été fait. Car il est impossible de penser que le Créateur ait, sans se proposer un but, donné l'existence à une si noble créature. « Est-ce donc en vain, s'écrie le Prophète, que vous avez créé tous les enfants des hommes? » *Numquid vane constituisti omnes filios hominum?* Ps. LXXXVIII, 48. Que si Dieu a créé l'homme pour une fin, est-ce pour qu'il consacre sa vie à entasser des trésors, à poursuivre la fumée des honneurs, ou, nouveau Sardanapale, à se plonger au sein des délices et des voluptés, rabaissant ainsi sa nature jusqu'à celle des pourceaux qui se vautrent dans la fange? Est-il possible de croire que celui qui est la source éternelle de toute sainteté et de toute bonté ait fait une si noble créature pour une fin

si misérable? La foi catholique est la raison elle-même répondent qu'un Dieu sage s'est proposé, dans la plus noble de ses œuvres, une fin digne d'elle. Or, il n'est pas pour l'homme de fin plus auguste, de destination plus sublime, que de connaître son Père et son auteur, qui est aussi le souverain bien, comme l'enseigne saint Augustin, en le connaissant de l'aimer, en l'aimant de le posséder, et ainsi devenir participant de sa nature divine. Voilà pourquoi l'homme a été créé, voilà pourquoi le monde a été mis à son service, lui fournissant d'une part, tout ce qui est nécessaire à l'entretien et à la conservation de sa vie corporelle, de l'autre, mettant sous ses yeux des preuves éclatantes de la bonté et de la sagesse de Dieu pour l'aider à s'élever dans sa connaissance et son amour. C'est pour cette cause unique que l'auteur de la nature a fait sortir du néant l'homme et ce vaste univers. Aussi lorsque, avant le déluge, les hommes oublieux de leur foi eurent perdu tout sentiment de religion et de piété « toute chair, dit la sainte Ecriture, avait corrompu sa voie, » *Gen.* VI, Dieu ne vit plus aucune raison de laisser subsister ce monde inférieur; et il le détruisit de fond en comble dans les eaux du déluge.

Telle est la première raison qui oblige les hommes à pratiquer la piété : c'est la fin principale pour laquelle Dieu les a créés et mis sur la terre, et leur existence, quoique remplie par d'autres occupations, serait vaine et inutile s'ils ne satisfaisaient pas à ce devoir. Ajoutez à cela la grandeur de la majesté divine et sa gloire infinie qui demanderait à elle seule, indépendamment de tout bienfait reçu, de toute espérance pour l'avenir, que nous subissions chaque jour mille morts, s'il le fallait, sans pouvoir encore à ce prix lui rendre de dignes hommages. Car, tous les motifs qui nous obligent à honorer les personnes recommandables par leur dignité et leur mérite se trouvent ici réunis, que dis-je? infiniment dépassés. Si la dignité royale, si le lien de la parenté, si l'amitié, si la noblesse, si l'auréole de la sainteté et de la bonté, si la richesse et la puissance, si une haute sagesse, si une vieillesse vénérable, si les bienfaits reçus, si l'espoir de la récompense ou quelque autre considération du même genre

nous fait un devoir d'aimer, de respecter, de vénérer certains hommes, tous ces motifs ne se rencontrent-ils pas à bien plus forte raison quand il s'agit de celui qui est le bien souverain? Bien plus, ne s'effacent-ils pas, en quelque sorte, devant la splendeur de l'infinie Majesté? « Le monde entier, dit le livre de la Sagesse, XI, 23, est devant vous comme ce petit grain qui donne à peine une légère inclination à la balance, comme une goutte de la rosée du matin qui tombe sur la terre. » — « Tous les hommes, dit encore le prophète Isaïe, sont devant Dieu comme s'ils n'étaient point, et il les regarde comme un vide et comme un néant. » *Isa.* XL, 17. Ainsi tous les respects dus n'importe à quel titre aux plus illustres d'entre les hommes, sont dus mille fois davantage au Roi éternel des siècles, au père du genre humain.

II.

Une autre considération qui n'a pas moins de force, c'est la dépendance où nous sommes vis-à-vis de Dieu. Sa force et sa puissance nous donnent la vie, le mouvement, l'existence même; sans son influence salutaire nous ne pourrions ni respirer, ni remuer le pied ou la main; sans lui enfin tous les êtres qui existent retomberaient dans le néant d'où ils sont sortis. Et ce n'est pas seulement pour la vie présente, c'est aussi pour le siècle futur, et en général pour tout ce qui tient à notre vie, que nous dépendons à ce point de sa puissance et de sa volonté, que rien, ni bonheur, ni malheur ne peut nous arriver sans sa providence. Il tient dans sa main les clefs de la pauvreté et de la richesse, de l'adversité et de la prospérité, de la vie et de la mort, de la géhenne et de la gloire du ciel. Placés vis-à-vis de lui dans une dépendance si universelle, quel culte ne devons-nous pas lui rendre? Ajouterai-je à tous ces titres le bienfait de la passion et de la mort de Jésus-Christ? Ce souvenir, comme une huile jetée sur les flammes de l'amour divin, leur imprime un élan qui les élève jusqu'au ciel. — De tout ce que nous venons de dire, il suit que le service de Dieu est, de la part de l'homme, ce qu'il y a de plus juste, de plus digne et de plus honorable, le devoir le plus sacré pour lui, le plus obligatoire, le plus en rapport avec

sa nature, celui qui est sanctionné par des menaces plus sévères et des récompenses plus magnifiques, celui enfin dont l'observation procure plus d'avantage, et la négligence entraîne plus de préjudice. N'est-ce donc pas un monstrueux désordre qu'il n'y ait que ce seul point que la plupart des hommes omettent, tandis qu'ils prennent soin de tout le reste?

Puisque nous sommes liés à tant de titres à notre créateur, à notre conservateur et à l'auteur de notre salut, puisque nous lui devons tous les moments de notre vie, puisque tout ce que notre regard peut atteindre au ciel et sur la terre est un bienfait de sa part, puisqu'à lui appartient toute sainteté, toute dignité, tout honneur et toute gloire, et que, par conséquent, il lui est dû toute crainte et tout amour, tout respect et toute obéissance, quelle éloquence pourrait peindre la folie, l'aveuglement, la stupidité des hommes qui le dédaignent, qui ne font nul cas de son amour et de son culte, ne le remercient jamais pour tant de bienfaits qu'ils en ont reçus, méprisent ses lois et ses commandements, n'ont ni crainte pour son autorité, ni respect pour sa majesté, ni amour pour sa bonté infinie? Nous devrions tout oublier pour nous rappeler son souvenir, et nous nous occupons de tout le reste pour n'oublier que lui; nous devrions laisser là toutes les créatures pour n'aimer que lui seul, et c'est lui seul que nous délaissons pour nous attacher à tout le reste; c'est là, comme nous l'avons dit plus haut, la seule chose nécessaire, tout le reste est inutile, et c'est la seule chose que nous négligions, pour donner aux autres toute notre application et tous nos soins. O erreur funeste! ô déplorable folie! ô aveuglement incompréhensible! « Cieux, s'écrie le Prophète, frémissez d'étonnement; pleurez, portes du ciel, et soyez inconsolables. Car mon peuple a fait deux maux : ils m'ont abandonné, moi qui suis une source d'eau vive, et ils se sont creusé des citernes entr'ouvertes, qui ne peuvent retenir l'eau. » *Obstupescite cœli super hoc, et portæ ejus desolamini vehementer. Duo enim mala fecit populus meus : me dereliquerunt fontem aquæ vivæ, et foderunt sibi cisternas dissipatas, quæ continere non valent aquas.* Jerem. II, 12, 13. Ne pouvons-nous pas encore leur appliquer les reproches que Moïse adressait

à son peuple : « Race pervertie et corrompue, peuple fou et insensé, est-ce ainsi que vous témoignez votre reconnaissance envers le Seigneur? N'est-ce pas lui qui est votre père, qui vous a acquis, qui vous a fait, et qui vous a créé? » *Generatio prava atque perversa, hæccine reddis Domino, popule stulte et insipiens? Numquid non ipse est pater tuus, qui possedit te, et fecit, et creavit te?* Deut. xxxii, 5, 6. Une telle révolte, une telle opiniâtreté n'est-elle pas capable de jeter dans l'étonnement le ciel et la terre? Une telle indignité, d'émouvoir et de fendre les rochers les plus durs? S'il existait dans l'univers un peuple barbare et cruel, où les liens d'affection qui partout ailleurs unissent les pères et les enfants fussent inconnus, où les pères et les enfants se mangeassent les uns et les autres et se vendissent à vil prix aux nations étrangères, qui n'éprouverait un sentiment d'horreur au récit d'une telle monstruosité qui ne se rencontre pas même chez les serpents et autres animaux féroces? Or, mes frères, combien ne sont-ils pas plus étroits les liens qui nous unissent à Dieu, le Père commun de tous les hommes, dont nous avons reçu, non-seulement notre corps, mais aussi notre âme, et dont nous recevons chaque jour ce qui est nécessaire à la vie de l'un et de l'autre? N'est-ce pas une chose étrange que nous n'ayons aucun amour pour un tel père, que nous préférions à sa grâce et à son amitié ce qu'il y a de plus vil et de plus indigne? Cette merveille, s'il est permis de s'exprimer ainsi, n'est-elle pas bien plus étonnante que les sept merveilles dont nous avons parlé plus haut? Et cependant personne n'y fait attention, tandis que les autres ont excité l'admiration du monde entier.

Il me semble, mes frères, que l'indignité d'une pareille conduite vous révolte, et que vous vous demandez comment les hommes ont pu tomber dans un si profond aveuglement. Nous voyons, en effet, que les animaux ont reçu de Dieu, leur créateur, un instinct qui les porte à rechercher ce qui est nécessaire à la conservation de leur vie. D'où vient donc que l'homme seul, pour qui tout le reste a été fait, soit perverti à ce point, que non-seulement il se mette en révolte contre Dieu son père, mais qu'il attente même à son propre salut? Cette question, mes frères, est

si grave et si difficile qu'elle a tourmenté beaucoup d'esprits supérieurs, et causé bien des troubles et des ruines. Le pieux patriarche Job s'écrie en s'adressant au Seigneur : « Pourquoi m'as-tu fait ton adversaire, et suis-je devenu un fardeau pour moi-même? » *Quare me posuisti contrarium tibi, et factus sum mihimetipsi gravis?* Job. VII, 20. Triste plainte, et misère plus triste encore! La souveraine perfection de la vie humaine consistant dans l'imitation de la perfection divine, et la créature étant d'autant plus parfaite qu'elle arrive à une ressemblance plus grande avec Dieu, peut-on supposer un plus affreux malheur que de ne pas lui être semblable, et même de lui être contraire (littér. *son adversaire*), jusqu'à pouvoir dire : Ce qu'il veut, je ne le veux pas; ce qu'il aime, je le déteste; ce qu'il hait, je le recherche; ce qui lui plaît fait mon tourment? D'où il suit que ma félicité étant unie intimement avec la piété envers Dieu, comme je suis en révolte contre lui, il faut que je sois pour moi-même un fardeau, c'est-à-dire, une source d'affliction et de ruine.

Cet égarement de l'esprit humain a enfanté, comme nous le disions plus haut, une foule d'erreurs parmi les hommes. Les sages de ce siècle comprenant combien il était indigne que l'Auteur et le souverain Maître de l'univers ne fût pas aimé et honoré, bien plus, fût oublié et méprisé, en vinrent à penser, les uns, que Dieu n'avait nul souci des choses humaines; les autres, qu'il ignorait ce qui se passe sur la terre; d'autres enfin, qu'il n'était le créateur ni de l'homme ni des choses visibles. Cette dernière opinion fut la source du manichéisme, qui enseignait la coexistence éternelle de deux principes, l'un bon, l'autre mauvais; l'un auteur du bien et des choses invisibles, l'autre auteur du mal et des choses visibles, de l'homme par conséquent. Ces hérétiques ne pouvaient se persuader qu'un Dieu bon eût pu donner l'être à une créature si méchante et si perverse que l'homme, puisque c'est le propre d'un parfait architecte que toutes ses œuvres soient parfaites comme lui. Plus ancienne que l'arianisme, l'hérésie manichéenne fut aussi plus durable, et nous voyons dans la vie de Pierre martyr, que les parents de ce saint

en étaient infectés. Saint Augustin y persévéra jusqu'à l'âge de trente ans, et il raconte fort au long dans ses *Confessions* combien cette question de l'origine et de la cause du mal lui causa de tourment. Ces erreurs montrent donc à leur manière l'horreur inspirée aux philosophes mêmes par le spectacle que met sous nos yeux la conduite d'un si grand nombre d'hommes, je veux dire le mépris de la souveraine majesté et des lois divines, l'oubli de la seule chose nécessaire ici-bas, et la poursuite ardente de toutes celles qui, sans la première, sont vaines et futiles, souvent même pernicieuses.

De ce que nous venons de dire, nous pouvons tirer trois conséquences. La première, c'est que le péché originel existe. L'homme, œuvre d'un Dieu bon, avait été créé intègre et droit; déchu par sa faute, et blessé dans sa nature, il fit des œuvres mauvaises. La deuxième, c'est qu'il existe des ennemis de l'homme, les démons ou princes des ténèbres, ainsi appelés parce que leur occupation constante est de répandre dans nos âmes toutes sortes de ténèbres et d'obscurités, pour nous faire tomber dans l'affreux état que nous avons décrit plus haut. La troisième enfin, c'est que, de tous les châtiments dont Dieu punit le pécheur en ce monde, le plus terrible est l'endurcissement et l'aveuglement de l'âme, qui la conduit à oublier Dieu, son créateur et son père, pour s'attacher uniquement à des choses vaines et futiles.

Nous nous sommes arrêté bien longtemps à ces réflexions, mes frères, parce que le mal que nous signalons, source de tous les autres, ne pouvait être indiqué en peu de mots. Tout le reste de notre discours sera consacré aux louanges de la très-sainte Vierge.

III.

L'Eglise a choisi pour cette fête l'évangile que nous avons lu à la messe, parce qu'il nous fait deviner d'abord l'office et le mérite de la sainte Vierge, et ensuite la récompense glorieuse qui la couronne en ce jour. C'est elle, en effet, qui a reçu dans le sanctuaire de son sein virginal, le Fils de Dieu venant en ce monde; elle qui a rempli d'une manière très-parfaite l'office des

deux sœurs de Lazare; elle qui, avec plus de sollicitude que Marthe, pourvut aux besoins de Jésus, non pas un jour, mais toute sa vie; elle qui, avec un recueillement plus pieux encore que celui de Marie, recueillait toutes ses paroles et s'enflamma d'amour pour lui. Enfin, la récompense de cette hospitalité donnée au Sauveur et de tous ses autres mérites, elle la reçoit aujourd'hui au milieu de l'allégresse et des applaudissements de toute la cour céleste, et des félicitations plus humbles que nous, misérables habitants de la terre, tâchons de faire monter jusqu'à elle. Bien des pensées et des réflexions, dans une si grande solennité, se présentent au prédicateur de l'Evangile; me bornant à une seule, qui est propre à cette fête, je vous parlerai de l'entrée triomphale de Marie dans le ciel.

Parmi les divers offices des anges, il en est un qui consiste à porter et à recevoir dans le ciel les âmes des justes. Ainsi Lazare le mendiant, au témoignage même de notre Seigneur, *Luc.* XVI, fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Ainsi lorsque l'âme de notre bienheureux Père Dominique monta au ciel, des chœurs d'anges vinrent à sa rencontre et la conduisirent en triomphe au céleste séjour. Saint Grégoire, dans ses *Dialogues,* rapporte aussi qu'une vierge étant morte en odeur de sainteté, des anges l'accompagnèrent dans le ciel en chantant des cantiques de louanges, et que le son de leurs voix, entendu de la terre, allait toujours s'affaiblissant à mesure qu'ils montaient plus haut. Si les petites choses peuvent nous donner une idée des grandes, quels ne durent pas être l'empressement et la pompe, les hymnes et les cantiques, la joie et l'allégresse avec lesquels le sénat du ciel reçut en ce jour la Mère du Roi éternel? Dans les royaumes de la terre, lorsqu'on célèbre les noces d'un souverain, qu'il est né un héritier du trône, ou qu'un prince est élevé à l'empire, les grands rivalisent d'empressement : plus sont intimes leurs rapports avec le roi, plus sont élevées les fonctions qu'ils remplissent, et plus ils font de dépenses et prodiguent les démonstrations de leur joie. Aujourd'hui donc que la Mère du Roi éternel monte au ciel pour y ceindre la couronne royale due à sa dignité et à ses mérites, quelle allégresse les anges ne font-

ils pas éclater! Avec quel empressement ils se rassemblent pour célébrer cette fête! Quels hymnes et quels cantiques ils font entendre en l'honneur de la Mère de Dieu, eux qui savent que les honneurs rendus à la Mère rejaillissent sur le Fils! Pour le comprendre il faudrait avoir mesuré l'étendue de leur charité, qui n'est connue que de Dieu seul.

Ajoutez que les habitants du ciel sont redevables de leur félicité, et des grâces au moyen desquelles ils y sont parvenus, à l'humanité de Jésus-Christ, c'est-à-dire à l'innocent Agneau immolé dès l'origine du monde, et auquel tous, dans l'Apocalypse, *chap.* XIII, rapportent leur salut; d'où il suit que la seconde place dans leur reconnaissance appartient à la sainte Vierge, qui a donné au Sauveur sa chair, son sang, son humanité. Ils la reconnaissent donc, ils l'aiment, il la vénèrent comme étant, après son divin Fils, médiatrice de notre salut, mère de la grâce, ministre de la gloire, fenêtre du ciel, porte de la vie. Aussi n'est-ce pas seulement en considération du Fils, mais encore par reconnaissance envers cette bienheureuse Mère, qu'ils se lèvent aujourd'hui de leurs trônes, accourent au-devant d'elle, se prosternent à ses pieds, chantent ses louanges et sa gloire, et reconnaissent qu'à elle, après lui, ils doivent le bienfait de leur félicité. Lorsque la veuve Judith, tranchant la tête du général assyrien, eut délivré les Juifs d'une ruine imminente, les anciens du peuple et les prêtres la saluèrent en disant : « Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de notre peuple; car vous avez agi avec un mâle courage, et votre cœur s'est affermi, parce que vous avez aimé la chasteté..... C'est pour cela que la main du Seigneur vous a fortifiée, et vous serez bénie éternellement. » *Judith.* XV, 10, 11. Combien plus justement ces louanges conviennent à la bienheureuse Vierge qui, brisant la tête, non d'un prince assyrien, mais de l'antique serpent, nous a délivrés de la servitude du démon, de la mort du péché et des feux de l'enfer, et nous a faits les citoyens du ciel! Les esprits bienheureux chantent donc ses louanges, proclament sa gloire et lui donnent les titres les plus magnifiques. Vous êtes, disent-ils, la mère de la grâce, vous nous avez

rendu la vie et procuré le salut. Vous êtes l'Etoile sortie de Jacob, dont un rayon illumina le monde entier. Vous êtes le Temple vivant de Dieu, où le Sauveur du monde habita neuf mois. Vous êtes l'Arche mystique du testament, qui renfermait la manne, c'est-à-dire le pain des anges et des hommes. Vous êtes le Propitiatoire d'or, par qui fut apaisée la Majesté divine irritée par nos crimes. Vous êtes le Trône du véritable Salomon, vous êtes le Palais royal, vous êtes le Lit où se reposa le Roi des cieux. Vous êtes le Jardin fermé, la Fontaine scellée, qui ne s'ouvrit jamais qu'à l'Epoux céleste. Tels étaient les titres, telles étaient les louanges que les saint patriarches, que les prophètes, que tous les saints adressaient à la bienheureuse Vierge. Alors le pieux Jacob contempla l'Echelle mystérieuse qu'il avait vue en songe, par laquelle le salut du monde descendit parmi les hommes; alors le roi David vit le rejeton sorti de la vigne de Jessé, et la fleur sur laquelle repose l'Esprit-Saint; alors Isaïe contempla la Vierge pure, dont il avait annoncé qu'elle enfanterait un Homme-Dieu; alors Jérémie vit cette Femme qui devait, par un prodige inouï, environner un homme; alors Ezéchiel put admirer la Porte orientale, fermée à tous les autres, et ne donnant passage qu'au Souverain des cieux; alors le premier ancêtre du genre humain vit cette Femme qui devait briser la tête de l'antique serpent, c'est-à-dire, renverser sa puissance et le règne du péché.

Et quel langage pourrait redire la joie et l'admiration dont furent remplis ces esprits bienheureux lorsqu'il leur fut donné de contempler l'éclat incomparable, de respirer le parfum des vertus de la sainte Vierge? C'est en leur nom que l'Eglise chante en ce jour : « Je l'ai vue toute belle, comme une colombe, planer sur les courants des eaux; de ses vêtements s'échappe un parfum sans prix, et comme les jours du printemps la rose et le lis de la vallée l'environnent. »

Mais entendez-vous, parmi toutes ces louanges et toutes ces voix, retentir plus doucement aux oreilles de Marie la voix de son cher Fils? Il s'avance, le visage souriant, à la rencontre de sa Mère : « Levez-vous, dit-il, hâtez-vous, ma bien-aimée, ma colombe, ma belle, et venez; car l'hiver est déjà passé, les pluies

se sont dissipées et ont entièrement cessé. Les fleurs paraissent sur notre terre. Venez, mon épouse, venez du Liban, venez recevoir la couronne. » *Cant.* II, 10 et suiv. Au jour du jugement, le Sauveur dira à ses élus : « Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume préparé pour vous dès l'origine du monde : car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais sans asile, et vous m'avez recueilli; nu, et vous m'avez vêtu. » *Matth.* XXV, 34, 35. Combien plus n'adressera-t-il pas ces paroles à sa Mère? Venez, dira-t-il, ô la bénie de mon Père, et prenez possession du trône qui vous a été préparé depuis l'origine du monde, vous qui m'avez donné à manger quand j'avais faim, à boire quand j'avais soif; vous qui m'avez vêtu quand j'étais nu, qui m'avez offert un asile dans votre chaste sein quand j'étais comme un étranger sur la terre; vous enfin qui m'avez nourri de votre lait et m'avez prodigué les soins les plus tendres.

C'est au mileu de ce cortége, au milieu de cette allégresse des esprits célestes, que la bienheureuse Vierge est conduite jusqu'au trône que Dieu lui a préparé. Cette solennité qui pour nous, mes frères, revient une fois chaque année, pour eux se continue sans interruption; la joie de ce jour et toutes les autres joies du ciel, bien que très-anciennes, leur paraissent toujours nouvelles au sein de cette gloire incorruptible. Mais nous aussi nous avons été créés pour cette gloire, pour elle nous avons été rachetés du sang de Jésus-Christ, pour elle les eaux du baptême nous ont purifiés, nous ont rendus les concitoyens des saints et les héritiers de Dieu. Que faisons-nous donc? Pourquoi ce lâche repos? Que tardons-nous de nous mettre en possession de si grands biens? Que n'employons-nous et la rame et la voile pour arriver plus tôt à une si grande félicité? « Enfants des hommes, jusques à quand votre cœur sera-t-il appesanti? Jusques à quand aimerez-vous la vanité et chercherez vous le mensonge? » *Ps.* IV, 7. Jusques à quand, pour des biens frivoles et fragiles, perdrez-vous des joies éternelles? Pourquoi vous endormir dans l'oisiveté et la paresse, lorsque vous pouvez, par un facile travail, vous procurer un immense trésor dans le ciel? Lorsque la victoire a ouvert à une

armée les portes d'une ville, que les soldats, avides de dépouilles, parcourent avec empressement les rues et les maisons, et amassent un immense butin, quelle folie ne serait-ce pas que l'un d'eux s'amusât à jouer avec des enfants sur la place, et perdît par sa négligence une si belle occasion de s'enrichir? Telle est pourtant notre conduite. Nous voyons tous les jours un grand nombre de serviteurs de Dieu, méprisant le monde et ses séductions, travailler uniquement à se procurer, par les labeurs de la vertu, des richesses éternelles et une couronne incorruptible; et nous, semblables à des enfants, épris de choses vaines et légères, nous préférons des biens frivoles aux biens véritables, des biens fragiles à ceux qui ne passent point, des biens apparents et périssables aux biens solides et immortels.

Aussi me vient-il à la pensée de m'écrier avec Salomon : « O enfants, jusques à quand aimerez-vous l'enfance? Jusques à quand les insensés désireront-ils ce qui leur est pernicieux, et les imprudents haïront-ils la science? » *Usquequo parvuli diligetis infantiam, et stulti ea quæ sibi sunt noxia cupient, et imprudentes odibunt scientiam.* Prov. I, 22. Qu'entend-il ici par science? La philosophie chrétienne, appelée aussi sagesse, que nul ne peut acquérir s'il ne rend pas à Dieu ses devoirs et ne le prend pas pour maître. C'est ce que nous enseigne l'épître de ce jour, où la Sagesse elle-même s'exprime ainsi par l'ordre du Seigneur : « Celui qui m'a créée a reposé dans mon tabernacle, et il m'a dit : Habitez dans Jacob, qu'Israël soit votre héritage, et prenez racine dans mes élus. J'ai été ainsi affermie dans Sion, et j'ai trouvé mon repos dans la cité sainte, etc. » *Eccli.* XXIV, 12 et suiv. Remarquez de combien de manières différentes est exprimée la même pensée, savoir que la sagesse parfaite et véritable ne se trouve que dans les hommes pieux. Pourquoi cela? Parce que toute science qui n'est pas unie à la crainte de Dieu est sujette à beaucoup d'erreurs et souvent à l'orgueil. De là ces paroles du Prophète : « Apprenez où est la prudence, où est la force, où est l'intelligence, afin que vous sachiez en même temps où est la stabilité de la vie, où est la vraie nourriture, où est la lumière des yeux et la paix. » *Baruch.* III, 14. En effet, la véritable et

souveraine sagesse, c'est que l'homme, renonçant aux intérêts frivoles de cette vie, mette tous ses soins à se procurer la grâce et l'amitié de Dieu, le salut de son âme et l'éternelle félicité. Ce seul bien, n'en possédât-il aucun autre, suffira à son bonheur; et quand même il posséderait tous les autres, il sera malheureux si celui-là lui manque. Daigne imprimer cette vérité dans nos cœurs notre Seigneur Jésus-Christ, la véritable sagesse du Père, la véritable lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, et qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit aux siècles des siècles. Ainsi soit-il.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

NOTES.

NOTE A, pour la page 468.

RÉVÉLATION DU FRÈRE ÉLIE.

Nous croyons devoir mettre au rang de *ces* additions fabuleuses la révélation attribuée au frère Elie, mort à la Sainte-Baume en 1370. Elle est rapportée par Sylvestre Priérat, dans sa *Rose d'or* (*Aurea rosa Sylvestri Prieratis*), sur le témoignage d'un marchand toscan qui, étant allé cette année en pèlerinage à la Sainte-Baume, écrivit ces circonstances dans une relation de son voyage, qu'il composa à son retour. Il raconte que ce frère Elie, après avoir passé quatre-vingt-six ans à la Sainte-Baume, déclara avant de mourir des particularités de la vie de sainte Madeleine dans ce lieu, prétendant les avoir apprises par révélation de sainte Marie-Madeleine elle-même, lorsqu'il se retira dans ce désert. Il dit qu'au bout d'un mois de séjour dans cette solitude, ne pouvant y demeurer plus longtemps, il prit la résolution de l'abandonner, mais que, pendant la nuit, lorsqu'il était tout accablé de ces pensées, sainte Madeleine, pour le fortifier contre la tentation, lui apparut, et lui apprit qu'elle avait eu elle-même de grandes difficultés à vaincre pour se fixer dans ce désert, et lui raconta tous les détails qu'on lit dans cette prétendue vision.

Si l'on ne doit pas révoquer en doute les révélations revêtues de toutes les conditions qui accompagnent les révélations divines, on est en droit de rejeter celles qui en sont entièrement dépourvues, et ne semblent avoir été imaginées que pour faire décrier les révélations véritables et mépriser la religion. Le savant pape Benoit XIV enseigne que la sainteté du personnage qui prétend avoir eu quelque révélation n'est pas une preuve que cette révélation soit véritable ; et il cite, d'après saint Antonin, l'exemple de sainte Elisabeth, reine de Hongrie, qui crut avoir reçu de Dieu une révélation, démontrée ensuite fausse par l'événement (*De Canonizat.*, lib. II, cap. XIX, n. 11). Il ajoute qu'on n'est pas même obligé d'ajouter foi aux révélations particulières approuvées par le Saint-Siége, pourvu qu'on les rejette avec modestie, pour de bonnes raisons, et sans mépris (*ibid.*, lib. III, cap. ult. n. 15). A combien plus forte raison pouvons-nous rejeter la révélation attribuée à Elie, puisque non-seulement elle n'a jamais été approuvée par le Saint-Siége apostolique, mais qu'elle n'a pas même été discutée ni examinée par l'autorité diocésaine ou par un simple docteur? Ce n'est donc pas déroger à la sainteté du frère Elie que d'attribuer cette pieuse fiction à son grand âge et à l'affaiblissement de ses facultés. Il prétendait savoir

ces détails depuis quatre-vingt-six ans, sans en avoir parlé à personne, et il était tombé alors dans un tel état de décrépitude et d'affaissement, qu'il ne pouvait plus se soutenir lui-même sur ses pieds, que tous ses membres étaient contractés et paralysés, et que, s'il faut en croire le voyageur toscan, il semblait n'avoir plus rien de vivant que la langue. *Cumque manibus fratrum beatus Elias delatus esset : nam totus contractus nihil fere præter linguam habuit vitam participans.*

FAILLON, *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Madeleine en Provence*, etc., tom. II, p. 103 et suiv.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SEPTIÈME VOLUME.

SERMONS POUR LES PRINCIPALES FÊTES DES SAINTS.

FIN DE LA TABLE DU SEPTIÈME VOLUME.

